

Presented by
Mrs. M. Chapman

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

AVIS.

Cette édition comprendra les dix volumes de l'édition parisienne

EN DIX LIVRAISONS,

dont chacune avec un titre et une table des matières. Les livraisons paraîtront dorénavant en feuilles, pour être reliées séparément ou en volumes de 2 à 3 livr., au gré des souscripteurs. Une table générale des matières paraîtra avec la dernière livraison.

Offre aux personnes qui, déjà en possession de cet ouvrage, donneraient la préférence à l'édition que nous annonçons.

☞ **Nous prendrons en paiement de notre ouvrage le premier volume de toute autre édition, excepté de celle de Paris, et nous en déduirons le montant entier lors de la livraison du dernier volume. Dans les éditions dont le prix serait plus élevé que celui de la nôtre, l'échange peut encore avoir lieu, toutefois sans bonification de la différence du prix; de plus cette offre d'échange ne peut concerner que le premier volume, et ne s'étend point aux livraisons suivantes.**

Toutes les librairies en correspondance avec la nôtre sont autorisées à accorder le même avantage aux personnes qui désireraient posséder notre édition.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME PREMIER.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1831.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.



AU PUBLIC,

LE LIBRAIRE-EDITEUR.

C'est surtout quand l'ouvrage qu'il annonce au public est pour lui un gage d'estime et d'amitié que lui donnent les auteurs, qu'un libraire a tout à gagner à leur laisser faire son Prospectus: voici comment a parlé du *Diable boiteux* *) un journal qui, sous une forme légère, a le privilége de dicter, en matière littéraire, des arrêts presque toujours confirmés par le goût:

„Le plan de ce livre est très-simple. Il faut passer en revue le Paris moderne; il faut le montrer tel qu'il est, incertain, fantasque, colère, impatient, pauvre, ennuyé, encore avide d'art et d'émotions, mais difficile à émouvoir, absurde souvent, quelque-

*) Ce livre fut précédemment annoncé sous le titre du *Diable boiteux à Paris*, les auteurs ont décidé qu'il n'aurait d'autre titre que celui de Paris ou le livre des Cent-et-Un.

fois sublime; il faut faire pour le Paris d'aujourd'hui ce que Mercier a fait pour le Paris de son temps, avec cette différence que cette fois les tableaux de mœurs seront rarement écrits sur la borne.

„D'ailleurs, Paris est moins populace, moins cabaret, moins grosse joie, moins littérature morte qu'au temps de Mercier. Paris aujourd'hui se parfume volontiers d'ambre, de musc; sa barbe est faite avec soin, ses cheveux sont frisés, ses ongles sont faits avec art. Il faudra pour le peindre une autre plume que celle de Mercier.

„Quel écrivain pourrait suffire à ce Paris multiplié et tricolore? qui suffirait à ces petites grâces, à ces vives colères, à ces passions fougueuses? passions de vieillards, passions de jeunes hommes, passions de femmes, passions de héros. Paris tremble, Paris menace, Paris crie aux armes, Paris veut aller à la frontière, Paris veut rester en repos, Paris éclate de rire, Paris pleure et sanglote, Paris juste milieu, Paris extrême gauche, Paris extrême droite; quel écrivain voudrait se charger de ce monstre!

„Eh bien! donc, renoncez à l'unité pour une peinture multiple, appelez à votre secours toutes les imaginations comtemporaines avec leurs coloris si divers: vive ou lente, joyeuse ou triste, bonne ou moqueuse, sceptique ou croyante, quelle que soit l'imagination de nos faiseurs, elle aura sa place dans ce livre, elle prendra un instant le manteau d'Asmodée, et elle ira partout, la pauvre fille, partout où peut

aller un homme qui n'a peur de rien: à l'Opéra, à l'hôpital, au Palais-Royal, à Bicêtre, à la chambre des pairs et à la Maternité; dans le couvent qui tombe, dans le boudoir qui se dépouille de ses tentures roses, chez l'artiste qui vend son violon pour payer son dernier dîner; elle ira partout où il y a quelque chose qui meurt, pour porter secours à ce quelque chose, ou du moins pour pleurer sur ce pauvre rien qui s'en va. Laissez-la faire, l'imagination française; elle secouera la poussière brillante de ses ailes sur toutes ces ruines, elle leur rendra pour vous leur fraîcheur primitive, elle vous fera pleurer ou sourire. Vous aurez mieux que *le Diable boiteux* de Lesage, croyez-moi.

„Vous aurez *le Diable boiteux* de tous les hommes qui écrivent, qui pensent, qui mordent, qui louent, qui observent, qui font de la prose ou des vers. Pas un nom ne manquera à cette réunion de tous les noms contemporains. Jeune ou vieux, classique ou romantique, pauvre ou riche, pourvu qu'il y ait esprit et observation, car il y aura bonne grâce à coup sûr.

„A coup sûr aussi ce sera un livre bien fait, car il y aura lutte entre ces hommes réunis dans un si noble but, chacun s'efforçant de donner ce qu'il a de meilleur."

A côté de cet article qui expose déjà l'idée mère et la première partie du plan de ce grand ouvrage, nous citerons un organe plus grave, le *Journal des Débats*, qui fait loi en pareille matière:

„On ne redoutera pas, dans cette confluence d'écrits „partis de tant de mains, le choc orageux des opinions „hostiles. Chaque opinion s'y révélera sans doute, car „l'opinion est une des expressions ineffaçables d'un „caractère d'homme; elle descendra nue dans l'arène, „mais elle y descendra désarmée. Plus de cent au- „teurs qui s'entendent pour jeter leurs pensées côte „à côte dans le même livre, du fond de leur cabinet, „se garderaient bien de violer entre eux les bienséances „que l'élégance et le bon goût de notre caractère fran- „çais prescrivent dans les discussions les plus animées. „Il y aura beaucoup de noms propres dans l'histoire „du *Paris* moderne, par la raison toute naturelle que „*Paris* est plein de noms propres; mais la person- „nalité, vive et plaisante quand elle pourra, n'y sera „jamais offensante. Les auteurs n'en sont pas à savoir „d'ailleurs que la saillie mordante qui égaie une soirée, „ou l'expansion fougueuse qui remue une semaine, „perdent l'une son sel et l'autre son entraînement, quand „elles se prolongent au-delà de l'impression passagère „qui les a produites; et leurs signatures feront assez „foi que les collaborateurs de ce *drame à cent actes di-* „*vers* n'écrivent pas pour quelques jours.

„Voici donc un livre neuf, s'il en fut jamais; neuf „par la matière, neuf par la forme, neuf par le pro- „cédé de la composition qui en fait une espèce d'en- „cyclopédie des idées contemporaines, le monument „d'une jeune et brillante époque, l'*album* d'une lit- „térature ingénieuse et puissante. Cette combinaison

„a trouvé du premier abord tant de sympathies dans „les écrivains et dans les lecteurs, qu'elle a été si„gnalée avec bienveillance dans la plupart des journaux, „long-temps avant d'être suffisamment élaborée, et „son titre même n'était pas fixé, que chacun l'inven„tait déjà.

„Il ne nous reste qu'à parler de ce qui est per„sonnel à l'éditeur M. Ladvocat, dans les circonstances „qui ont donné naissance à cet ouvrage. Un dévoue„ment consciencieux, et quinze ans consacrés aux „devoirs de sa profession, ne l'auraient conduit qu'à „sa ruine, si on le laissait succomber à la crise com„merciale contre laquelle il lutte avec courage depuis „long-temps; mais il en retirait un fruit qui peut „être estimé à plus haut prix que la fortune, il avait „du moins le bonheur d'acquérir dans sa carrière, „comme libraire et comme éditeur, d'illustres patro„nages et d'honorables amitiés. Le manuscrit sur „lequel se fonde maintenant l'avenir de son établisse„ment, est le tribut spontané de l'intérêt que les écri„vains les plus distingués de nos jours portent d'un „accord unanime à une maison qui a été pour quel„ques-uns d'entre eux le point de départ du talent, „et le berceau de la gloire.

„Il est touchant, suivant nous, de voir les veilles „de l'homme de lettres concourir avec un zèle infati„gable à cette œuvre de réparation; et le public, tou„jours si favorable aux entreprises de M. Ladvocat, „qui lui ont procuré tant de nobles jouissances, ne

„peut pas être insensible à un appel qui lui en pro-„met de nouvelles, plus vives encore et plus appro-„priées aux émotions du moment, quand il s'y joint „l'attrait d'une action généreuse. Nous sommes sûrs „d'avance que le gouvernement éclairé d'une nation „éclairée suivra de lui-même une impulsion qui lui „est si naturelle. Rien ne caractérise avec plus d'éclat „la régénération des peuples que la sympathie du pou-„voir pour les arts, les lettres et le commerce, dont „ils reçoivent leur principale splendeur.“

Dans l'impossibilité où se trouve l'éditeur de témoigner sa reconnaissance à la littérature contemporaine pour la bienveillance toute paternelle qu'elle lui a prodiguée, il se borne à imprimer l'engagement et la liste des hommes de lettres qui sont venus à son aide avec tant de zèle et de chaleur; il conserve cette liste chargée de leurs noms, comme on conserverait des lettres de noblesse acquises sur le champ d'honneur.

„Les soussignés, voulant donner à M. Ladvocat libraire, un témoignage de l'intérêt qu'il leur inspire, dans les circonstances fâcheuses où il se trouve, par toutes les pertes qu'il a éprouvées depuis un an, ont résolu de venir à son secours en s'engageant à lui donner chacun au moins deux chapitres qui devront composer un ouvrage intitulé: *le Diable boiteux à Paris*, ou *Paris et les Mœurs comme elles sont*. Ils invitent tous les hommes de lettres qui n'étaient pas présents à leur réunion, à venir se joindre à eux pour secourir un libraire qui a si puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit, et à consacrer l'indépendance de la profession d'homme de lettres.“

MESSIEURS

ANCELOT.
ANDRIEUX, de l'Académie française.
ARAGO (ETIENNE).
ARNAULT (A. V.) de l'Académie française.
AVENEL.
BALLANCHE.
BALZAC.
BARTHELEMY et MERY.
BAZIN (A).
BEQUET (ETIENNE).
BERANGER.
BERT.
BERTHOUD (HENRY).
BIGNAN (A).
BILLIARD (AUGUSTE).
BIZET.
BODIN (FELIX).
BONJOUR (CASIMIR).
BOUILLY.
Madame la Comtesse DE BRADY.
BRIFAUT, de l'Académie française.
BRUKER.
BURETTE (THEODORE).
CAPEFIGUE.
CARREL.
CASTIL-BLAZE.
CAUCHOIS-LEMAIRE.
CAVE.
CHALAS (PROSPER).
CHALES (PHILARETE).
CHARPENTIER.
Le Vicomte de CHATEAUBRIAND, de l'Académie française.
CHATELAIN.
COMTE (ACHILLE).
CORDELIER DELANOUE.
COUSIN, de l'Académie française.
Le Baron CUVIER, de l'Académie des Sciences et de l'Académie française.
Madame la Duchesse D'ABRANTES.
D'ANGLEMONT.
DAVID (Paul).
Madame DE BAUR.
DE JOUFFROY.
DE JUSSIEU (A.), de l'Académie des Sciences.
DE JUSSIEU (ALEXIS).
DE JUSSIEU (LAURENT).
DE KOCK (PAUL).
Le Comte DE LABORDE (ALEXANDRE), de l'Académie des Sciences.
DELACROIX (EUGENE), peintre d'Histoire.
DELACROIX (JULES).
DELAMARTINE (ALPHONSE), de l'Académie française.
DELATOUCHE.
DELAVIGNE (CASIMIR), de l'Académie française.
DELAVIGNE (GERMAIN).
DE LA VILLE (ALEXANDRE).
DELRIEU (A.).
DE MONGLAVE (EUGENE).
Madame de MONGLAVE (OCTAVIE).
D'EPAGNY.
DE PIXERECOURT (GUILBERT).
DE PONGERVILLE, de l'Académie française.
DE REMUSAT (CHARLES).
DE SACY fils (SILVESTRE).
Le Comte DE SAINT-PRIEST (ALEXIS).
DE SALVANDY.
Madame DESBORDES-VALMORE (MARCELINE).
DESCHAMPS (ANTONI).
DESCHAMPS (EMILE).
DESNOYERS (LOUIS).
DESPRES (ERNEST).
Le Comte DE VIGNY (ALFRED).
DE VILLEMAREST.
DE WAILLY (ALFRED).
DITTMER.
DONNE.
DROUINEAU.
DROZ, de l'Académie française.
DUCANGE (VICTOR).
Madame DUCREST (GEORGETTE).
DULAC.
DUMAS (ALEXANDRE).
DULAURE.
DUPATY (EMMANUEL).
DUPEUTY (CHARLES).
Le Baron DUPIN (CHARLES), de l'Académie des Sciences.
DUVAL (ALEXANDRE), de l'Académie française.
DUVAL (AMAURY), de l'Académie des Inscriptions.
DUVIQUET.
ETIENNE, de l'Académie française.

FAZY (James).
FOUINET (Ernest).
Madame GAY.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE, de l'Académie des Sciences.
Madame Emilie de GIRARDIN (Delphine GAY).
GOZLAN.
GUIZOT.
HALEVY (Leon).
HUGO (Victor).
JACOB (le Bibliophile).
JAL.
JANIN (Jules).
JAY.
JOUY, de l'Académie française.
KERATRY.
LACROIX (Jules).
LAMARQUE (Nestor).
LAYA, de l'Académie française.
LEBRUN, de l'Académie française.
LHERITIER, de l'Ain.
LEMERCIER (Nepomucene), de l'Académie française.
LENORMAND (Charles).
LEROY (Onesime).
LESGUILLON.
LIADIERE.
LOEVE-VEIMAR.
MAGENDIE, de l'Académie des Sciences.
MALITOURNE (Armand).
MARRAST (Armand).
MARTIN (Louis-Aime).
MASSEY (Isidore).
MAZERES.
Mademoiselle MERCŒUR (Elisa).
MERLE.
MERVILLE.
MICHAUD, de l'Académie française.
MIGNET.
MONNIER (Henry).
MOREAU.
NISARD.
NODIER (Charles).
PARISOT.
PEYSSON (Joseph).
PICHOT (Amedee).
PIGAULT-LEBRUN.
PILLET (Leon).
POUQUEVILLE, de l'Académie des Inscriptions.
PYAT (Felix).
QUINET (Edgard).
E. ROCH.
ROLLE.
ROQUEPLAN (Nestor).
ROYER (Alphonse).
ROYER-COLLARD (H).
SAINTE-BEUVE.
SAINTINE.
SAINT-MARC-GIRARDIN.
SCHEFFER, peintre d'histoire.
SCRIBE (Eugene).
SOULIE (Frederic).
SOULIE (J. B.).
SOUMET, de l'Académie française.
SUE (Eugene),
Madame TASTU.
Le Baron TAYLOR.
Madame de TERCY.
THIERS.
TISSOT, professeur au Collège de France.
VIDAL (Leon).
VIENNET, de l'Académie française.
VILLEMAIN, de l'Académie française.
VITET (L.).
YMBERT.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

ASMODÉE.

Où donc est-il Asmodée? qui nous le rendra? Quand viendras-tu, ange ou démon, nous guider dans cette longue galerie des mœurs modernes, telles que deux révolutions nous les ont faites? Vous qui voyez le monde comme il est, posé, sévère, calme et triste, croyez-vous donc qu'Asmodée soit possible dans ce monde? Sera-t-il à l'aise notre Asmodée dans cet univers tout d'une pièce? Trouvera-t-il assez de variété et de désordre dans cette comédie de chaque jour, je ne dis pas pour l'applaudir, mais seulement pour se donner la peine de la siffler?

Quand Asmodée parut pour la première fois, c'était le bon temps. Il y avoit encore, à cette époque, des mœurs espagnoles même en France, une vie d'amour et de duel, une vie brodée sur toutes les coutures, toute en relief, toute parée, faite exprès pour la comédie et pour le conte. C'était partout, dans les murs, hors des murs, un plaisant vagabondage d'opinions, de

besoins, de passions diverses; surtout il y avoit encore dans ce monde-là des étudiants, des usuriers, de l'amour, de la dévotion, des soldats, des femmes ridicules, de vieilles femmes professant l'amour, des médecins ridicules, des magistrats en robe noire, des princes incognito, des moines lascifs, des veuves évaporées, des comédiens d'élite, des poëtes en guenilles et des maris trompés. On conçoit donc que dans ce monde, Asmodée le diable dût se complaire. La comédie était partout alors, la comédie d'intrigue libertine et joyeuse à faire plaisir. Elle grimpait au tribunal du juge, mettant effrontément le bonnet carré, et faisant la grimace aux plaideurs; elle s'asseyait au trône du roi, plaisantant avec le despotisme, et jouant avec la souveraine puissance comme on joue avec un tigre apprivoisé. La comédie satirique ne respectait ni les hommes ni les choses; elle montait à l'autel avec le prêtre en surplis, elle se grisait dans la sacristie avec le moine en goguettes; elle jouait du couteau dans le cabaret avec l'alguasil pris de vin; elle parcourait l'hôpital, licencieuse et folâtre déesse, fouettant le malade et le médecin; tantôt en guenilles et en besace, elle ressuscitait Diogène le cynique; tantôt, courtisane parfumée, elle attendait nonchalamment dans son boudoir les galants seigneurs et les soldats brutaux; puis bientôt, fille de joie au coin de la borne, marchand fripier aux piliers des halles, revendeuse à la toilette, entourée d'essences, de pommades, de fard, de vieux parfums, de vieilles livrées, de robes fripées, calculant une fortune sur ces vieux restes des passions et de la coquetterie, du luxe et de l'indigence des femmes, la comédie faisait tous les métiers. Que de fois, ne refusant aucun des déguisements les plus honteux, ne s'est-elle pas déguisée en censeur ou en espion de police; se tenant des journées entières à la porte des maisons de jeu, des maisons infâmes, épiant, espionnant, écrivant, se vautrant dans la boue? A des mœurs ainsi faites, divaguant de côté et d'autre, dans ces mœurs qui touchent également au palais du roi et à l'hospice des Incurables, à l'Académie française et à l'hopital des Fous, vous comprenez que la comédie et la peinture des mœurs devaient être animées et pittoresques; vous comprenez

qu'Asmodée se dût tenir heureux et fier quand il fut lâché dans un monde ainsi composé. Aussi voyez comme il court, le méchant diable! voyez comme il marche légèrement sur les toits, car on marchait sur les toits dans ce temps-là, précieux avantage! Je conçois que le diable dût bondire de joie dans cet univers bariolé de passions et de vices: mais, hélas! hélas! dans nos mœurs correctes, dans notre monde poli et réglé, sous notre ciel triste et terne, au plus fort de notre sagesse, que voulez-vous que fasse le diable? vous verrez que le diable mourra d'ennui!

Il est si vieux, ce diable! Il a vu tant de choses depuis le premier moment où la société fut corrompue! il a assisté à tant de décadences! il a signalé tant de désordres! il s'est moqué de tant de travers! Le diable Asmodée, c'est-à-dire le diable de l'observation, le diable qui s'attache à la critique des mœurs; ne croyez pas qu'il soit né d'hier, folâtre et malicieux enfant, qui précède ou qui suit *Gil Blas* pour l'expliquer ou pour le compléter. Le diable Asmodée est vieux comme le monde; il n'a pas toujours eu une béquille et une bosse; il n'a pas toujours été enfermé dans un bocal; il ne s'est pas toujours appelé simplement Asmodée, il s'est appelé tour à tour Aristophane, Théophraste, Térence, La Bruyère, Molière surtout; il s'est appelé Voltaire, Rabelais et Beaumarchais; il a porté les plus grands noms du monde poétique et satirique; il a touché aux deux extrêmes du génie de l'homme. Il a été Rabelais, voilà pour l'esprit; il a été Montaigne, voilà pour le cœur. Asmodée, c'est la philosophie de tous les siècles, qui se résume dans une caricature. Asmodée, c'est la sagesse antique qui se fait française; Asmodée, c'est le rire d'autrefois qui se dénature; c'est la raison qui devient satire: sublime et pauvre raison, réduite à jouer le rôle d'un fou et d'un bateleur, si elle veut se faire entendre. Mais sage ou fou portons respect au démon de Le Sage. Depuis long-temps il s'est mis en route à travers le genre humain. Le premier peuple qu'il a vu dans sa course, c'est le peuple grec, bavard, entêté, maussade, gourmand, sceptique, spirituel, moqueur, léger, manquant d'âme; mais fleuri, joli, poli, élégant, riant de tout, oisif sur les places publiques, orateur, musicien,

rhéteur, amoureux de formes, de sons, de couleurs, de parfums, de poésie; puis vaniteux, crasseux, méchant, impudique, effronté; Alcibiade et Gnathon le même jour, c'était un singulier peuple à étudier, sans contredit. Peuple mouvant! Asmodée n'a manqué à peindre aucune de ses faces: sur le théâtre d'Aristophane et dans les traités de Théophraste; il a représenté les Grecs dans leur vie politique et dans leur vie privée. Aristophane et Théophraste ont fait à eux deux pour les Grecs ce que Molière a fait à lui seul pour la France. C'est une gloire immense de faire, même à deux, ce que Molière a fait à lui seul.

Délaissant la molle Athènes, et quand il n'y eut plus un seul mot à ajouter aux faiblesses et aux ridicules d'Athènes, Asmodée s'appela Térence, et il tenta la comédie romaine cette fois avec peu de succès. Rome alors était trop un reflet d'Athènes pour fournir des matériaux précieux à une comédie originale. Rome alors c'était à peu près nous aujourd'hui, nous de la race des affaires, bourdonnant, cherchant nos aises, vaniteux, ne doutant de rien, médiocrement bons et médiocrement méchants, toujours médiocres, aussi loin de la liberté que de l'esclavage; sceptiques par lassitude, blasés, ennuyés, attendant une fin, ayant passé à travers tout ce que la gloire humaine a de plus grand, et tout-à-fait désabusés de la gloire; peuple sans passion, en un mot, sans croyance, sans malheurs, sans espoir et sans vertus. Aussi la comédie a-t-elle passé sur Rome sans l'atteindre; la comédie a trouvé les mœurs romaines trop effacées pour s'y arrêter long-temps; elle a glissé sur elles comme sur une surface polie; plus tard, quand il y eut des bouleversements, des empereurs qui faisaient un consul de leur cheval, et de leur ami une impératrice, la comédie recula d'effroi; elle devint satire: Asmodée dut s'enfuir à tire d'aile quand il se vit forcé de s'appeler Juvénal.

La comédie et la peinture des mœurs demandent surtout des peuples originaux, des époques bien posées, mais encore haletantes, des physionomies fortement dessinées, de l'activité, de la vigueur, de la force dans les esprits, dans les âmes, dans les corps; les époques de Bas-Empire ne valent rien pour l'écrivain qui observe et qui peint. Fuyez donc, Asmodée, la Grèce et

Rome vieillissantes; allez à notre moyen âge chez quelque abbé grivois qui sache le prix de la dive bouteille. Quittez la barbe du philosophe, brisez le tonneau du cynique, vendez pour boire l'anneau d'or du chevalier romain, faites-vous moine, Asmodée, allez à Rome, voyez le Saint-Père, revenez en France et regardez le roi; jetez-vous à corps perdu dans le monde des hérésies, des dévots, des gens d'armes, des hommes du clergé, des courtisans; assistez à l'éveil de l'esprit français en France et de la langue vulgaire en Italie; moquez-vous également des battants et des battus, des saints prêtres debout et des agenouillés aux autels, du roi et des courtisans, du savant et du laïque; parlez de vice, de bonne chère, de joyeuses filles à la porte des grandes tavernes; parlez de tout et dans toutes les langues, en français, en latin, en espagnol; parlez surtout dans votre incisive langue française, à vous, gentil Asmodée, et après cela acceptez le grand merci de la France! car à la France vous avez donné une langue, vous lui avez donné son premier grand livre, *Pantagruel;* plus tard vous lui donnerez La Fontaine et Molière peut-être. Prosternons nos fronts devant Asmodée sous la robe de Rabelais!

Dans le grand siècle, Asmodée a dépouillé la robe monacale. Il a revêtu l'habit bourgeois. Il a changé sa vie. Il s'est fait le modeste commensal d'une grande maison. Il a appris le grec pour la troisième fois! Il s'est occupé beaucoup de grammaire; il est venu à bout d'une phrase savante, élégante, correcte, et qui, procédant sans transition, a toute la liberté du style antique: Asmodée s'est appelé modestement La Bruyère, il a peint les mœurs de son temps avec tout le goût et toute la grâce antique d'un écrivain d'autrefois. Il s'est inquiété des plus légères nuances sociales, des défauts les plus fragiles, des bizarreries les plus innocentes; il a vécu avec les miettes tombées de la table du Misantrope et du Tartuffe; il a été excellent, exquis, de bonne compagnie et de bon goût; ce qui lui arrivait pour la première fois depuis son départ de la Grèce, je vous prie de le remarquer en passant.

Il y eut un jour, quand le dix-septième siècle vivait encore,

prolongeant son ombre sur la France qui s'abandonnait à la philosophie et à la liberté civile et religieuse à défaut de poésie, où le démon des observations s'appela Voltaire, insatiable ricaneur, intrépide misantrope, homme qui rit des flagellants, qui marque l'humanité au fer chaud, et qui la marque au front! Ce fut là une fatigante époque pour notre Diable. Il était peu habitué à être sobre et méchant. Il était censeur de sa nature; il se livrait volontiers au double libertinage du style et des mœurs; il était bouffon et jovial; il mordait, il n'égratignait pas! Il avait des colères, il n'avait pas de rancune; il était Rabelais, il n'était pas Voltaire; il fut Voltaire, il écrivit *Candide;* il recula devant Candide, comme il avait reculé devant les satires de Juvénal, et, pour se consoler, il écrivit le *Mariage de Figaro. Figaro*, c'est Asmodée à son plus haut degré d'esprit et d'audace; c'est Asmodée à son plus haut point de malice, Asmodée jeune, évaporé, brillant, qui nage dans l'air, qui éclate de rire, qui fait sa fortune, qui deviendra plus tard un bon bourgeois quelque part. Mais, hélas! Asmodée n'eut pas le temps d'être bourgeois. Il passa le temps de son âge mûr dans une bouteille de magicien. Il vieillit dans cette bouteille, et il en sortit vous savez par quel caprice d'étudiant? C'est alors que nous l'avons vu bossu, bancal, en béquilles, marchant lentement, à cloche-pied comme le châtiment. C'était encore, comme je vous l'ai dit, un bon temps pour la peinture des mœurs; Asmodée arrachait le toit des maisons, montrait les hommes dans leur lit et les femmes avant leur toilette; Asmodée fut pourtant décent cette fois, comparé à ce que nous l'avons vu plus tard. Plus tard il s'est chargé d'une hotte de chiffonnier. Il a cherché les mœurs et les histoires dans tous les égouts de Paris. Naguères il était sur les toits brillants de lumières, nous l'avons vu dans les carrefours un falot à la main; le croc informe avait remplacé l'élégante béquille; autrefois il écrivait ses livres sur le dos de la Fiction, jolie prostituée aux cheveux parfumés, qui lui prêtait sa blanche épaule, accroupie à moitié, et souriant avec intelligence; le voilà qui change de caractère à présent, à présent c'est à lui à s'accroupir, le voilà

les deux genoux dans la boue qui écrit ses tablettes sur la borne. Asmodée! véritable démon! spirituel fou! inépuisable critique! Même dans sa hotte il a trouvé des choses charmantes, même sur la borne il a écrit des chefs-d'œuvre! Hélas! c'était encore le bon temps pour écrire; le pouvoir s'était déplacé, la cour s'était enfuie! Cette fois ce n'étaient plus les grands qui étaient les ridicules ou les vicieux; les ridicules et les vicieux c'était le peuple, car le peuple était devenu roi à son tour!

Mais aujourd'hui (j'en reviens à mon dire), aujourd'hui, après avoir usé de tous les déguisements, après s'être fait *ermite* comme tous les vieux diables, Asmodée que dira-t-il? Quelle peinture pourra-t-il faire de nos mœurs effacées? Aujourd'hui le vieux monde de la comédie a disparu comme ces îles de l'Océan que le volcan dévore et qui s'en vont rejoindre des continents inconnus. Aujourd'hui nous n'avons pas conservé un seul des vieux types. Aujourd'hui plus de pères avares, plus d'épouses crédules, plus d'enfants libertins et joueurs, plus de beaux Léandre qui se félicitent de ne pas payer leurs dettes, plus de valets de chambre camarades de leurs maîtres et compagnons de leurs débauches. Aujourd'hui l'adultère se cache comme une honte, on dissimule ses dettes comme un ridicule, on se cache pour aller jouer, on croit en Dieu par respect pour soi-même, on ne se ruine plus par respect pour les autres; aujourd'hui la grande dame est affable et bonne, sans aucun des ridicules de madame d'Escarbagnas; la mère de famille est instruite sans être savante; la petite fille est innocente sans faire les questions d'Agnès. Aujourd'hui le fils de l'avare saluerait respectueusement son père dans la rue, la pupille de Bartholo ne parlerait pas familièrement au barbier de son tuteur; aujourd'hui M. Diafoirus n'aurait pas une pratique, M. Purgon serait montré au doigt, et si nous trouvions le malade imaginaire en notre chemin, nous en aurions pitié, nous lui offririons le bras, et avec l'air de l'intérêt nous lui dirions: *Comment vous portez-vous*? Aujourd'hui nous escompterions à la Bourse tous les billets du Misanthrope, nous enverrions aux galères tous les valets

de Regnard, nous jetterions à Bicêtre le juge des plaideurs pour dix ans, madame George Dandin serait renfermée dans une maison de filles repenties pour le reste de ses jours, et monsieur son frère en aurait pour six mois de prison; aujourd'hui Chérubin serait au collége au pain et à l'eau; on ferait justice de tous ces caprices de poètes, de toutes ces exaspérations dramatiques, de toutes ces relations furibondes, nous ne croyons plus à tout cela depuis long-temps. Nous sommes des gens sensés, sévères, honnêtes gens; nous avons vaincu même le ridicule, nous sommes tous tant que nous sommes, des bourgeois gentilshommes qui avons profité de notre mieux du maître d'orthographe, du maître de philosophie, du maître de danse, voire même du maître d'escrime! Malheur donc aux rimeurs: il n'est plus le temps où le premier homme d'esprit qui voulait se moquer de tout en France, en avait le droit par cela seul qu'il avait de l'esprit. Il n'est plus le temps où les choses les plus sacrées étaient le partage du ridicule, les maris, les créanciers, les petites filles innocentes, les pères et les mères de famille, le respect dû à l'aïeul, le respect des lois, le respect de la patrie, toutes choses dont la vieille comédie avait abusé étrangement; nous avons été en ceci les plus coupables; nous avons osé rire nous tous à ces cruelles bouffonneries. Aujourd'hui ces bouffonneries sont surannées; nous n'en rions plus; le temps de cette plaisanterie cruelle est passé; nous nous marions, nous aimons nos femmes, nos enfants nous respectent; nous respectons les usuriers plus que personne autre, surtout nous payons nos dettes ou nous allons à Sainte-Pélagie si nous ne les payons pas; quant à la moquerie en public des vertus que nous pourrions avoir encore, c'est encore chose passée de mode; personne ne la souffre plus pour personne; même par les marquis.

Réveillez donc Asmodée aujourd'hui si vous voulez, tirez-le de son inaction, faites-le agir et parler, sauf à ne rien prévoir de ses actions et de ses paroles. Mais encore une fois où es-tu, Asmodée? Quel enchanteur te retient encore? Dans quelle prison de verre te caches-tu? Brisez tous les flacons d'essences, débouchez à la toilette des dames les parfums les plus

précieux; appelez Asmodée à haute voix! Asmodée ne répondra pas, Asmodée n'est plus nulle part; c'est qu'en effet Asmodée est partout; Asmodée n'est plus quelqu'un, Asmodée c'est tout le monde. Il n'y a plus de railleur en particulier, en revanche tout le monde étudie et corrige les mœurs; il n'y a plus de bouffon individuel, mais les censeurs généraux ne se comptent pas. C'est au moyen de cette révolution dans l'étude des mœurs que le nouveau Diable boiteux se tirera d'affaire avec nous, s'il s'en tire; c'est au moyen de la collaboration de tous qu'il écrira encore une fois l'histoire changeante de nos travers. Soyez-lui donc favorables, de grâce, reconnaissez-le sous sa nouvelle forme; vous l'avez connu analyse, analyse élégante et joviale; reconnaissez-le synthèse à-présent, synthèse grave, décente, révérencieuse. Nous entrons encore une fois dans une nouvelle manière de peindre les mœurs. Ne pouvant pas avoir de comédie à un homme tout seul, nous nous mettons plus de cent pour en faire une; qu'importe qu'on soit cent ou qu'on soit deux? c'est même chose pour l'unité; si l'unité y perd, l'intérêt y gagnera; si nous y perdons Asmodée, nous y gagnerons de grands noms qui viendront sous son manteau et sans sa béquille, confier à l'histoire contemporaine ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont appris de notre civilisation moderne si heurtée, si variée, si indécise, dont le caprice le plus innocent a été une révolution.

JULES JANIN.

LE PALAIS-ROYAL.

Parcourez les principales villes de l'Europe, vous y verrez des cathédrales gothiques, des jardins et des palais auxquels Paris et les autres villes de France auront à opposer des monuments de même genre; remontez aux temps anciens; embarquez-vous sur le vaisseau d'Anacharsis, vous visiterez la Grèce dans sa splendeur, et lorsque vous aurez admiré les Propylées, le temple de Thésée et le Parthénon, la nouvelle Athènes pourra mettre en regard de ces édifices son Panthéon, son Louvre, sa Bourse et son église de la Madelaine; mais nulle part vous ne retrouverez un Palais-Royal, ni rien qui lui ressemble.

Venez-vous le voir pour la première fois, et le voulez-vous dans tout son éclat? C'est au milieu d'une belle soirée du mois de juillet que nous entrons dans ce séjour de la féerie; la chaleur a rempli les allées de promeneurs, et garni tous les bancs de pierre d'habitués assez économes pour n'aimer à respirer le frais que sur des sièges exempts de tributs. Vis-à-vis, des rangées de chaises, qu'une redevance légère n'empêche point d'être toutes occupées, sont adossées aux grilles des deux rectangles qui enferment chacun une pelouse vierge dans une ceinture de fleurs, et dont on a fait les parterres de Diane et d'Apollon placés au centre sur des piédestaux. D'autres chaises,

disposées en cercle, entourent le bassin qui sépare les deux parterres, et d'où s'élance une gerbe d'eau considérable pour retomber en fleur de lis non encore proscrite. Là viennent humer une poussière humide, ceux dont la fraîcheur de l'atmosphère n'attiédit pas suffisamment l'haleine, tandis qu'à l'extrémité de l'un des carrés, une aspiration plus active et des substances moins vaporeuses humectent les gosiers tout-à-fait brûlants.

En cet endroit, une multitude de guéridons verts supportent, pour les convives des deux sexes assis alentour, des plateaux couverts de glaces pyramidales diversement colorées, et sur lesquelles la cuiller de vermeil façonne sans-cesse de nouveaux angles qu'elle déforme aussitôt, jusqu'à ce que la base elle-même soit prête à disparaître. Les attitudes, les causeries bruyantes et les rires des gourmets, les cris et l'empressement des garçons qui les servent, les arbustes fleuris dont les caisses établissent les limites latérales de la salle des rafraîchissements, les brillants reflets de la rotonde qu'on imaginerait ressembler à un kiosque oriental, le mouvement non interrompu de la foule plus ramassée ici qu'ailleurs, qui va, vient, se croise, et circule en tous sens, forment un spectacle des plus pittoresques et des plus animés. Aux premières atteintes du froid, toute cette activité disparait, mais elle ne fait que se déplacer, et on la retrouve dans les galeries. Alors le foyer d'un théâtre royal, pendant l'entr'acte qui succède à une première représentation, n'offre pas un coup-d'œil plus éclatant ni un aspect plus agité que la galerie d'Orléans enfermant un monde de promeneurs sous son immense dôme de cristal... Cependant, depuis des heures entières, la population laborieuse des faubourgs est livrée au sommeil; les rues plus centrales sont silencieuses et abandonnées à la seule clarté des réverbères; vous croiriez la ville complètement ensevelie dans le repos; mais, en approchant du Palais-Royal, vos yeux et vos oreilles s'étonnent, vos sens, déjà engourdis, se réveillent, et, arrivé dans l'enceinte, vous la trouvez encore pleine de vie et resplendissante de lumière; c'est le cœur qui reste chaud long-temps après que les extrémités sont devenues froides.

Depuis qu'on a découvert le moyen de donner un fluide invisible pour aliment à la flamme, et de conduire le gaz dans des tuyaux, comme l'eau de la Seine, pour le répandre en flots lumineux jusqu'au sommet des édifices, le Palais-Royal a reçu un éclat nouveau qui ne permet point de comparaison avec son éclairage d'autrefois. Plus de deux cents jets d'une lumière aussi limpide qu'abondante, plus douce, plus égale et plus vive en même temps que son ancienne et ignoble rivale, dessinent les cintres d'un même nombre d'arcades et versent un jour pur sous les portiques. A cette clarté vient se mêler celle des magasins qui s'échappe par des issues dix fois plus nombreuses; elle glisse, s'étend et rayonne sur les étalages où tout est acier, or, soie, argent, cristal ou pierres précieuses; mille feux en jaillissent et sont réfléchis par les surfaces d'acajou poli ou les parois de glace étamée; car le nombre de glaces qui tapissent le Palais-Royal, à tous les étages, est incalculable; l'étranger, ébloui, se demande si du rez-de-chaussée jusqu'au faîte, le Palais-Royal ne serait pas tout entier un bazar, et s'il existe une partie secrète et invisible où la population qui l'habite puisse goûter les douceurs du sommeil.

En effet l'industrie a tout envahi dans ce palais: au-dessus des magasins, des salles de bains, de jeux, de restaurants, de billards, d'estaminets, de lecture, d'exhibitions, occupent le premier; et les étages supérieurs semblent appartenir à des artistes de tout genre, peintres, graveurs, dentistes, coiffeurs, etc., et à un certain nombre de sultanes que la sévérité de la police oblige à ne contempler, pendant le jour, le théâtre de leurs conquêtes que par la fenêtre. Aucune famille bourgeoise ne saurait y fixer son domicile; on n'habite point le Palais-Royal comme un autre lieu, on ne l'habite pas si l'on n'est marchand, car c'est à être marchand que s'y borne presque toute l'existence; quiconque vient s'y établir renonce aux commodités et aux agréments domestiques, aux doux charmes de l'intérieur et au plaisir proprement dit d'être chez soi; au contraire, partout le public est chez vous, on se resserre, on se rétrécit, on s'amincit, pour ainsi dire, afin de laisser plus de place à la

marchandise et aux acheteurs; on n'est point là pour vivre, mais pour vendre. Aussi quelle parcimonie et quelle exigence dans la concession du moindre espace! Le seul droit de la location des chaises, dans le jardin, rapporte trente-deux mille francs par an au Roi-citoyen et propriétaire.

Tous les magasins sont consacrés, dans ce riche bazar, aux objets de luxe et aux brillantes superfluités. Vainement y chercheriez-vous les gros meubles et la plupart des ustensiles de ménage; ils en sont exclus, non-seulement parce qu'ils exigeraient des locaux trop spacieux, mais parce que le Palais-Royal n'est point le bazar des Parisiens; c'est se tromper que de donner le nom d'habitants de ce lieu aux locataires qui en sont les simples desservants; il semble qu'ils aient été commis par leurs compatriotes pour étaler aux yeux des étrangers tout ce que le génie culinaire a imaginé de plus savoureux; tout ce que les soins de la culture produisent de plus beau, de plus exquis, de plus suave; tout ce que les arts exécutent, en tout genre, de plus parfait. Le commerce, la mode, les saisons et même les heures courent sans-cesse de magasin en magasin pour y faire entrer la nouveauté sous toutes les formes, et le Palais-Royal est à tous les instants une école de goût pour les autres marchands de la capitale.

Il est des notabilités, et je le dis, des réputations européennes dont la réunion sur un si petit espace vous surprendrait: „Vous êtes grand comme le monde,“ disait Kléber à Bonaparte; à quoi donc comparer le Palais-Royal qui renferme en son giron tant d'illustrations du premier ordre? Soit que le gastronome sans argent se plaise à promener un odorat exercé par le jeûne, et plus subtil que le flair du meilleur chien de chasse, sur les émanations de ces comestibles recherchés dont le fumet se donne *gratis* aux passants; soit que le riche gourmand veuille se cautériser le palais avec ces jus délicieux qu'il faut servir chauds et humer comme on les sert; soit enfin que le mondain opulent, appelle autour de lui comme avec une baguette magique, le luxe sous tous ses travestissements et toutes ses séductions, partout s'offrent la perfection, le génie et les grands

hommes. Combien de pages ne réclamerait pas chacune de ces gloires? le temps et l'espace permettront peut-être un jour de les passer en revue; qu'on sache bien, en attendant, que chaque magasin du Palais-Royal est une renommée. Sans-doute il y a aussi de l'éclat au-dehors et des noms dignes d'être enviés; mais les châteaux modernes que l'on admire dans les environs de Paris, n'empêchent point que l'enceinte de ses murs n'enferme seule la ville des palais.

Pourquoi une sorte de pudeur aristocratique m'interdirait-elle de suivre la civilisation où il lui plaît de prendre un nouveau cours, et de franchir le seuil des restaurants à deux francs par tête? Il faut bien le dire, l'existence des cartes secondaires s'est évanouie devant les *prix fixe*. Pourrais-je offrir à mes lecteurs un spectacle plus digne d'intérêt que de leur montrer, dans des salons richement ornés, deux cents convives dont l'appétit visible est aux prises avec les quatre plats au choix qu'a précédés le potage et que le dessert doit couronner? Ils verront fréquemment cet appétit *croître en allant*, comme la colère et la renommée, s'égarer dans les suppléments, se perdre au milieu des entremets sucrés et des vins fins, et puiser dans les accessoires d'un dîner économique les éléments de la carte à payer d'un dîner au *Rocher de Cancale*.

C'est de là que sort en grande partie cette foule active de promeneurs que l'on voit vers sept heures inonder les cafés, ou avide de renouveler d'abord l'oxigène de leurs poumons après un repas trop complet, tournoyer devant la Rotonde, et agiter l'importante question de savoir où s'achèvera leur soirée; ce point central leur permet en effet toutes les directions, et place à leur proximité tous les autres lieux de promenades et de divertissements. Voyez-les en ce moment; ils se livrent à un exercice préliminaire nécessité par l'impulsion digestive! Ils ne font pas plus d'attention que les autres hommes qui s'occupent, au milieu d'eux, d'affaires politiques ou de spéculations industrielles, aux femmes rangées sur une triple ou quadruple ligne de chaises, comme un beau front de bataille. Celles-ci, pour la plupart, accompagnées de leurs maris, viennent bien

réellement chercher le frais, et goûter le délassement du repos plutôt que solliciter des hommages, dans un lieu où les hommes paraissent tant affairés: aussi n'y voit-on jamais figurer ni les petites-maîtresses en titre, ni les fashionables de l'ancien boulevart de Gand.

La physionomie particulière du Palais-Royal ne se forme donc pas seulement du brillant assemblage des richesses que j'ai décrites, mais aussi du genre de public qu'elles attirent et pour qui elles sont faites. Les vrais habitants du Palais-Royal, qu'il est temps de désigner, sont précisément ceux qui n'y couchent pas, ceux auxquels il peut offrir toutes les jouissances, excepté un refuge pour le sommeil; du moins il n'y existe pas d'hôtels garnis.

Tout ce qui n'a point à Paris une existence régulière, complète et stable, vient se fondre et faire nombre parmi le public spécial du Palais-Royal. L'observateur y reconnaît pêle-mêle les étrangers de tous les pays, les voyageurs de tous les départements, les célibataires, les étudiants, les réfugiés, les officiers en congé ou à demi-solde, les intrigants, les agitateurs politiques, enfin quiconque attend du hasard et d'une rencontre heureuse un repas, une entrée au spectacle ou une soirée agréable.

On imagine facilement de quelles rencontres imprévues et bizarres la *Rotonde* doit être le théâtre. Combien de fois, sous l'empire et même sous la restauration, n'a-t-on pas vu des frères d'armes, l'un revenant d'Espagne et l'autre de Moscou, se retrouver à la Rotonde, et s'y presser les mains en roulant des larmes sous leurs paupières. Je pourrais citer les noms de deux personnes qui, au moment de se séparer à Pondichéry, se donnèrent rendez-vous à trois ans de là, jour et heure fixes, à la Rotonde, et eurent le bonheur, au jour et à l'heure indiqués, de se précipiter dans les bras l'un de l'autre. On part pour faire le tour du monde, et l'on se retrouve à la Rotonde. Que de milliers de gens, si on la supprimait, resteraient souvent la bouche béante au moment d'indiquer un rendez-vous!

Un amateur qui avait fait ses délices, pendant huit ans, des galeries du Palais-Royal, et qu'une série de malheurs avait

forcé de se réfugier au pied des Pyrénées, interrogé un jour par un passant qui lui demanda où conduisait la route qu'il suivait, répondit très-naïvement: *au Palais-Royal*. Il disait vrai; car c'est à ce point qu'aboutissent les grandes routes de toutes les capitales de l'Europe; et si l'on était tenu de dire toujours le fond de sa pensée aux gendarmes, il n'est pas d'étranger, arrivant sur la terre de France, qui, sommé de déclarer le lieu de sa destination, ne nommât le Palais-Royal, comme l'objet le plus pressant de sa curiosité.

Les salles de jeux qui subsistent encore au Palais-Royal, et les femmes qu'on en a renvoyées, n'ont pas été, peut-être, inutiles à sa splendeur, et ont dû long-temps attirer les étrangers, les uns comme acteurs, les autres comme simples curieux. Combien de malheureux, encore aujourd'hui, sont victimes du plus funeste de ces appâts, de celui que le budget protége contre la morale! Il n'y a pas d'armurier au Palais-Royal; mais Lepage demeure tout auprès. Souvent un joueur désespéré, craignant de hasarder sur le tapis vert sa dernière ressource, entre chez lui par précaution avant que de monter au *cent treize;* alors il fait son va-tout avec assurance, et une détonation, bien connue du voisinage, annonce la fin de la partie. J'achevais, l'hiver dernier, un couplet de vaudeville, chez un de mes amis, lorsque le bruit d'un coup de pistolet me fit tressaillir: „Ne vous dérangez pas, me dit-on, ce n'est rien, sinon probablement l'arrêt d'une *rouge* ou d'une *noire* qui s'exécute.“ J'ouvris la fenêtre, et cette conjecture se trouva vraie. Un jeune homme qui sortait d'une maison de jeu avait escaladé la grille d'un parterre et s'était tué sur le gazon.

Une longue possession semblait avoir lié, d'une manière inséparable, l'existence des courtisanes à celle du Palais-Royal; contraste étrange! on reprochait au duc de Chartres d'avoir spéculé sur le vice, et les marchands se plaignent aujourd'hui, du moins on l'assure, que son fils l'ait exilé. Il est assez curieux de se représenter de nos jours ce genre de femmes telles que nos pères les ont vues, les cheveux crêpés et recouverts de larges coiffes gaufrées à gros plis, en *karaccos*, en petits

casaquins et en paniers. Il devait se trouver sous ces costumes étranges, des figures charmantes. Nous les avons vues, pour nous, dans la simplicité piquante des habillements modernes, répandues au café Montansier, qu'un petit théâtre, succursale du Gymnase, vient de remplacer; au café des Aveugles, abandonné désormais, et que la garde impériale faisait vivre; au caveau du Sauvage, dont le tambourin étonne toujours l'oreille du passant, et où Borel, après Fitz-James, faisait aussi parler le ventre; enfin, aux principaux abords du Palais. Elles animaient tout, et imprimaient à tout, par leur présence, une empreinte de volupté, très-différente sans-doute de celle que la Vénus pudique peut inspirer, mais qui convenait parfaitement au plus grand nombre des habitués, et se gravait dans l'esprit des étrangers comme le trait le plus saillant alors de la physionomie du Palais-Royal. Cependant les vraies sultanes de ce sérail public se tenaient sous les galeries de pierre; attirant les regards par l'éclat ambitieux de leur parure, et par la nudité des charmes que les femmes du grand monde ne dévoilent aussi complétement qu'au bal ou à l'Opéra. Elles excitaient même dans certaines classes de leur sexe une vive curiosité, que les maris ne manquaient pas de prendre assez mal.

L'empire exclusif du Palais-Royal est donc demeuré aux femmes honnêtes que les filles en avaient long-temps exclues, tandis qu'autrefois elles se contentaient de le partager.

Cette réforme date de deux ou trois ans et a donné au Palais-Royal un aspect plus décent, des habitudes plus bourgeoises; on le quitte plus tôt, on y ferme les boutiques et on s'y couche de meilleure heure. Ne cherchons pas si les mœurs en ont profité. Ce qui se passe ailleurs n'est pas de notre ressort. Nous ne sortons pas du Palais-Royal.

Après cette grande révolution, il en restait, pour l'embellissement du Palais, deux autres également difficiles à accomplir. L'une consistait à faire rentrer dans l'encadrement des pilastres intérieurs les devantures de magasins en saillie, afin de rendre à l'architecture sa régularité; l'autre à remplacer par cette superbe galerie construite aujourd'hui entre une double colonnade,

les célèbres et ignobles *galeries de bois*, désignées d'abord sous le nom de *Camp des Tartares*, et un des mille exemples de ce provisoire devant lequel passent des générations. La première s'opéra sous l'édilité de M. de Belleyme, et il fallut toute la fermeté de ce magistrat pour donner gain de cause au Vitruve de monseigneur contre les enseignes, les lanternes, les écussons, les tableaux et les façades en relief qui rétrécissaient et obstruaient les galeries. Combien de réclamations il a fallu braver aussi pour accomplir la seconde! on en triompha néanmoins; mais qui dira les angoisses des malheureux locataires toutes les fois qu'ils apercevaient l'architecte M. Fontaine, montrant au prince entrepreneur l'aspect repoussant de ces baraques, et discutant avec son altesse sur des plans et des devis? Chacun se demandait où porter des pénates établis depuis quarante ans sous ces toits de planche; car, par un bonheur inconcevable, ces échoppes que la plus légère négligence suffisait pour incendier, avaient toujours échappé aux flammes au milieu des cloisons et des quinquets, des livres et des chaufferettes, et ce qui était pis, d'une population de modistes, dont la prudence n'était nullement le trait distinctif.

Je n'ai point, certes, le dessein de rappeler ici les gloires éclipsées du Palais-Royal, mais il en est une que l'on ne me pardonnerait point de passer sous silence: qu'est donc devenu le café des *Mille Colonnes*? Hélas! que sont devenues Babylone et Ninive! et que deviendra Paris après le cholera? Je le sens bien, la première question en dissimule une seconde; à celle-là du moins je puis répondre: Eh bien! la belle limonadière est à Neuilly comme Charles X à Holy-Rood, méditant sur les grandeurs passées, mais son exil est volontaire, ses méditations sont toutes d'agréables souvenir, sa demeure lui appartient, son trône n'a point été renversé par une révolution, la mode a soufflé dessus et il s'est évanoui. Capricieuse! ce sont là de ses jeux. Reine de comptoir, la belle limonadière est rentrée dans la vie privée au même village d'où une princesse est sortie pour devenir reine de France!... La plus heureuse, me demandez-vous? Qui sait?... N'aimez-vous pas le

bonheur domestique et ne trouvez-vous pas bien douce l'existence de celle qui commença par être la modeste et brillante souveraine du *café du Bosquet?* Je le dis en confidence à mes lecteurs, la semaine dernière je me suis trouvé avec elle en vis-à-vis dans une Caroline. Un de mes voisins l'a reconnue et a sollicité la faveur de payer sa place, innocente galanterie dont elle s'est mise à sourire; elle se rappelait en ce moment tous les hommages qu'elle avait reçus sur le trône d'un des frères de Napoléon! Ce trône, on ne l'a point encore oublié, avait été mis à l'encan, et une spéculation toute commerciale y fit asseoir la beauté sans diadème.

J'ai présenté, dans le début de cet article, le tableau du Palais-Royal sous les prestiges de l'illumination qui s'y répète chaque soir; il serait peu intéressant de le montrer le matin lorsqu'il n'est encore que le domaine des écoliers, des enfants et des bonnes. Cependant, vers dix heures, il commence à s'animer. Les lecteurs de journaux arrivent et s'amassent autour de ces petits pavillons à toit doré, dans l'un desquels Perustault a placé son quartier-général, dont il sort à chaque instant pour des rondes nouvelles, et va, jetant ses regards de côté sur les feuilles qu'il rencontre dans les mains de lecteurs trop à l'écart, afin de les engager, s'il reconnait son estampille, à vouloir bien graviter autour de son kiosque. Les cafés s'emplissent aussi tandis que les restaurants, auxquels ils ont complétement ravi le privilége des déjeuners à la fourchette, restent encore déserts; bientôt les commis de commerce, les gens d'affaires, et les gens affairés, sillonnent les allées dans toutes les directions; déjà les oisifs flaneurs, et un attroupement quotidien de trois ou quatre cents personnes, vers un point fixe, indiquent aux passants que midi va sonner. Plût à Dieu que les canons du monde entier fussent pareils à l'artillerie du Palais-Royal, et que leur détonation n'eût jamais causé d'autre mal que le tressaillement léger dont quelques demoiselles de comptoir, et plusieurs marchandes trop nerveuses, ne peuvent triompher malgré l'habitude! Pendant les cinq minutes qui précèdent l'explosion, la plupart des assistants

tiennent leurs montres en évidence, ceux qui n'en ont point regardent les autres, et il y a un moment d'attente solennelle, quelquefois même on semble douter de la puissance du canonnier... Le coup part; et aussitôt les uns avancent ou reculent leurs aiguilles; et d'autres, avec une petite nuance d'amour-propre, font tout haut l'éloge de leur horloger; chacun va semer bénévolement l'heure officielle sur son chemin, et le groupe serait entièrement dispersé s'il ne restait les badauds qui sont venus voir de quelle manière s'y prend le soleil pour mettre le feu à la poudre: et les retardataires qui, pendant un quart d'heure, se chargent de répéter à tout venant que le canon est parti. Ce serait prendre un soin superflu que d'indiquer le carré où ce canon est placé; ce ne peut être évidemment que dans le carré d'Apollon, puisque c'est lui qui le tire.

Je ne saurais terminer ce que j'avais à dire sans faire remarquer que le Palais-Royal a toujours été et doit rester le centre des mouvements politiques populaires; c'est une conséquence de sa situation et de la nature de ses habitués. Ainsi, la plupart des cafés s'y recommandent à leurs clients par quelque souvenir particulier: le café de Foy, par les discours de Camille Desmoulins, saisissant avec tant d'énergie l'insurrection dans l'âme du peuple; le café de Chartres, par les luttes violentes des deux cocardes *verte* et *blanche*, et ensuite des *Montagnards* et des *Girondins;* le café Montansier, par les orgies patriotiques des *cent jours* et les vengeances du retour de Gand; le café Lemblin, par l'affluence constante, sous la restauration, de la jeunesse libérale et des militaires proscrits; enfin le café Valois, comme le sanctuaire des têtes éternellement blanchies par la poudre de l'ancien régime. C'est au Palais-Royal que s'ouvrit le premier club, et c'est là aussi que tinrent plus tard leurs conciliabules les jeunes contre-révolutionnaires qui auraient voulu pousser la réaction du mois de thermidor à des excès non moins déplorables que les excès dont elle avait arrêté le cours.

Le mois dernier, un vieillard qui a servi dans les gardes

suisses de Louis XV était revenu voir Paris dont il était absent depuis 1780, car la France n'est point son pays; je le conduisais, et nous approchions du Palais-Royal: „Allons d'a-„bord, me dit-il, sous l'*arbre de Cracovie*, nous y lirons les „journaux et je serai charmé d'apprendre des nouvelles des „Polonais, là où mon cœur battait pour eux il y a bientôt „soixante ans;" mais l'arbre avait été abattu peu d'années après le partage de la Pologne, avec l'allée entière de marronniers plantés par le cardinal de Richelieu dans toute la longueur du jardin; il était le plus beau de tous et remarquable par l'étendue de son feuillage. Autour de cet arbre se réunissaient les lecteurs du *Courrier de l'Europe* et de la *Gazette de Leyde*, à-peu-près les seuls journaux du temps, et mon bon vieillard m'en montra la place vis-à-vis le café de Foy. D'autres arbres verdissaient sous lesquels on lisait d'autres journaux. Mais la sympathie de la France pour nos braves frères du Nord vivait toujours.

Les vicissitudes des édifices ou plutôt de l'amas d'édifices que comprend tout l'ensemble du Palais-Royal feraient le sujet d'une longue histoire; je me bornerai à dire qu'il fut commencé et achevé par deux architectes de la même ville, par Jacques Lemercier, architecte du cardinal de Richelieu, et M. Fontaine, architecte de la maison d'Orléans, l'un et l'autre nés à Pontoise. Combien de fois n'a-t-on pas vu ce dernier et son royal client discuter vivement sur les toits, et tenir conseil sur un faîte d'où le prince n'aspirait pas à descendre? Si l'art de bâtir servait d'apprentissage à l'art le plus élevé, je laisse à penser quel présage on pourrait tirer du goût, de la splendeur et de la belle harmonie du palais de la rue Saint-Honoré.

Je me contenterai aussi, pour satisfaire la curiosité du lecteur sous un autre rapport, de faire connaître brièvement les habitants de ce palais, depuis sa fondation; ce furent, après Richelieu qui l'avait fait continuer sous le nom de *Palais Cardinal*, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors âgée de cinq ans, et qui se laissa tomber un jour dans le bassin du petit jardin appelé *jardin des princes;* puis Henriette d'Angleterre;

Philippe d'Orléans, chef de la branche de ce nom et frère de Louis XIV; Philippe le régent; Louis, duc d'Orléans, son fils; Louis-Philippe, et au moment de la révolution Louis-Philippe-Joseph, l'un père et l'autre grand-père du roi Philippe Ier. Le tribunat l'occupa pendant la république; on ne sut qu'en faire sous l'empire; et la bourse, ainsi que le tribunal de commerce, son satellite inséparable, furent établis provisoirement au rez-de-chaussée vis-à-vis le grand escalier, pendant qu'on leur construisait un des plus beaux édifices de notre architecture moderne. A la rentrée des Bourbons, la famille d'Orléans reprit le palais qui était son apanage; Lucien s'y installa *durant les cent jours;* et enfin après avoir été sous les quinze années de restauration la demeure de la branche collatérale des Bourbons, il a été pendant dix-huit mois l'hôtel provisoire de la royauté simple citoyenne: mais un trône au milieu des magasins les éclipsait trop: les gens affairés, obligés quelquefois à de longs détours, n'ont point trouvé commode d'avoir un roi sur leur passage; Louis-Philippe l'a senti lui-même, et à l'heure où je trace ces lignes la dynastie du Palais-Royal a emménagé au palais des Tuileries.

E. ROCH.

LE BOURGEOIS DE PARIS.

Au milieu de cette population immense qui fourmille dans nos rues, qui se heurte sur nos trottoirs, qui s'entasse dans les cellules habilement distribuées de nos maisons nouvelles, il devient difficile de retrouver la race primitive, de reconnaître les traits de la famille indigène. On a beaucoup écrit contre la centralisation; et, dernièrement encore, il est parti de la métropole des colonies de publicistes, qui sont allées s'établir en province pour demander des libertés locales, et travailler de loin à la destruction de ce foyer dévorant où ils ont puisé leur ardeur. Mais si la centralisation a profité aux intérêts matériels de Paris, considéré comme l'hôtellerie générale de toutes les ambitions et l'entrepôt de toutes les faveurs, qui pourrait dire que le caractère moral des Parisiens n'en a pas souffert? Où est-il, je vous prie, l'habitant classique et traditionnel de la grande cité, perdu dans cette cohue d'existences parasites, que le besoin de croître et de prospérer a transplantées parmi nous? Tandis qu'il végète inconnu, sa réputation reste chargée de tous les ridicules que lui envoient les quatre-vingt-trois départements. L'étranger, qui en fournit bien aussi sa part, pourra-t-il distinguer, dans ce mélange confus des mœurs, ce qui appartient au bourgeois de Paris, type précieux, qui risque de s'effacer comme la monnaie de l'ancienne monarchie? Tirons-le promptement de

la foule, rendons-lui ses formes et ses contours, rétablissons cette empreinte originale et naïve que le temps a modifiée sans la détruire. Pour cela, nous ne devons ni chercher trop haut, ni fouiller trop bas. Aux deux extrémités de la fortune, de la civilisation et de la politesse, il se fait une fusion mystérieuse, ici de manières élégantes, de goûts délicats, de prétentions aristocratiques, là d'habitudes grossières, d'entraînements stupides, de passions rudes et sauvages, où l'on ne peut suivre la trace des origines diverses. Plaçons-nous au milieu, toujours au milieu; là est le bourgeois de Paris, tendant la main à ceux qui sont au-dessous; s'il s'élève, il dégénère.

Le bourgeois de Paris a passé la quarantaine. Avant cet âge, la tutelle des parents sous les yeux desquels on vit, la modicité du revenu, le long servage de l'éducation, de l'apprentissage, du noviciat en tout genre, puis les soins continuels et les appréhensions journalières d'un établissement encore incertain, ne permettent pas cet aplomb, cette confiance en soi-même, cette liberté de mouvements dont on a besoin pour prendre rang parmi les hommes de la cité. D'ailleurs, il faut absolument que le bourgeois de Paris raconte: c'est une condition de son existence, une nécessité, et fort heureusement un plaisir. Il doit à sa famille, à ses amis, à sa clientèle, le récit de ce qui s'est passé, depuis trente ans au moins, non-seulement dans son quartier, mais dans l'intérieur de ces murailles qui forment son monde, au-delà desquelles il ne voit que des pays alliés, des voisins avec qui l'on fait le commerce. S'il n'a rien à dire sur la prise de la Bastille, sur les journées de fructidor, de thermidor, de vendémiaire, il n'a pas de considération, pas d'autorité; et comme, dans cette agitation des affaires qui partage tout son temps avec le sommeil, le bourgeois de Paris ne lit guère, il faut bien qu'il ait vécu, que sa tête se soit meublée de faits par les émotions de chaque jour, qu'il ait fait provision d'événements en dépensant ses années. Conclusion: le bourgeois de Paris n'a pas moins de cinquante ans. Celui qui peut dire les fêtes données en 1770 pour le mariage du dauphin, et les accidents qui ont fait présager si infailliblement les malheurs

de Louis XVI, celui-là est un bourgeois émérite, un notable, une supériorité sociale à trois maisons de distance.

Le bourgeois de Paris est d'une taille médiocre, avec un embonpoint prononcé. Sa figure est habituellement riante, et vise tant soit peu à la dignité. Il a des favoris qui font légèrement le crochet à la hauteur de la bouche. Il est bien rasé, propre dans sa mise. Ses habits sont larges, étoffés, sans aucune affectation des formes que la mode emprunte aux caprices. Des peintres ignorants l'affublent toujours d'un parapluie; c'est un des plus grossiers préjugés que la malveillance et l'esprit de parti aient jamais répandus. Le parapluie appartient aux rentiers, aux employés, c'est-à-dire, aux invalides et aux eunuques de la société industrielle. Le bourgeois de Paris a une canne, pour se donner un maintien, pour chasser les chiens et menacer les polissons. Mais il ne craint pas le mauvais temps; s'il vient à pleuvoir, il prend un fiacre, et il l'annonce d'un air satisfait. Il faut avoir entendu un bourgeois de Paris dire en partant: „S'il pleut, je prendrai un fiacre,“ pour savoir tout ce que le progrès des jouissances publiques peut mettre de contentement et de sécurité dans le cœur d'un homme qui a le moyen de se les donner.

Le bourgeois de Paris est marié, quoi qu'on en ait dit, marié comme l'étaient ses père et mère, ainsi qu'il appert de son extrait de baptême inscrit à la paroisse Saint-Eustache. A Paris plus qu'ailleurs sans doute, et aujourd'hui plus que jamais, il existe une nuée de célibataires par goût, par raison, par tempérament, par calcul, par système; espèce de Bédouins qui font la guerre aux ménages, qui se nourrissent de rapine, qui vivent dans le bruit et meurent dans l'isolement. Mais ceux-là se retranchent eux-mêmes de la notabilité civile. Dans leur jeunesse, ils peuvent fournir d'agréables danseurs, des joueurs hasardeux, des colporteurs amusants de lazzi et de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'honneur d'une jalousie; vieux, ils ne sont plus que des complaisants pour qui l'on ne fait aucun frais d'égards, et leur chance la plus heureuse est de s'asseoir de

temps en temps au repas d'un ancien ami, entre les deux enfants, pour éviter le nombre fâcheux de treize à table.

J'ai dit les deux enfants; car le bourgeois de Paris a des enfants. Il en a deux, pas plus; c'était ce qu'il voulait, et „il s'est arrêté là.“ C'est une phrase qu'il répète souvent, et à laquelle sa femme a fini par s'habituer. Or c'est ici qu'il faut parler de sa compagne. Elle n'a jamais été belle, ses traits manquent d'ensemble et de régularité; mais on s'est accordé à la trouver jolie. On raconte encore l'effet qu'elle produisit sur la foule des curieux le jour où elle descendit d'un remise devant la petite porte de l'église Saint-Roch. Elle était alors plus mince, mais non plus fraîche; lui, il était jeune, alerte, svelte et frisé. Ce fut un beau mariage: la croix d'or, les fauteuils de velours cramoisi, achetés par la fabrique dans le mobilier de quelque prince déchu! Il y eut aussi une noce brillante chez Grignon, où l'on entrait alors par une grande cour. Il se passe peu de dimanches où le mari ne ramène dans la conversation quelque réminiscence de cette heureuse journée, et toujours avec un redoublement de tendresse pour celle qu'il se félicite à chaque moment d'avoir épousée. Car le bourgeois de Paris respecte sa femme tout naturellement, par instinct; l'étude la plus savante ne lui aurait appris rien de mieux.

De méchantes langues disent qu'elle a été coquette, et que, l'âge plus mûr survenant, elle a pris ses précautions pour ne pas arriver à la vieillesse sans un doux souvenir. Et qu'importe au bourgeois de Paris? Si la chose est vraie, il n'en a rien su; sa vie n'a pas été troublée, rien n'a été dérangé dans son ménage, dans ses habitudes, et il n'a pas cessé un instant de répéter les vieux quolibets du théâtre sur les maris trompés. Sa femme est au logis quand il rentre. S'il est obligé de l'attendre, il la voit revenir chargée de petites emplettes, où il se trouve presque toujours quelque chose pour lui. Elle lui verse de la tisane quand il est enrhumé, et elle se tait lorsqu'il parle. De plus, la femme du bourgeois n'est pas seulement la mère de ses enfants; c'est aussi son conseil dans les affaires d'intérêt, son associé, son teneur de livres; il ne fait rien sans son avis;

elle sait le nom de ses correspondants, de ses débiteurs. Lorsqu'il est d'humeur gaillarde, il l'appelle son ministre de l'intérieur, et s'il est incertain sur l'orthographe d'un mot, il l'interroge; car elle est savante, elle a été élevée dans un pensionnat.

Parlons de ses enfants. Je ne sais pas bien le nom de sa fille; il y en a de si jolis dans le catalogue des romans. Elle sort de pension; elle a un piano; elle dessine; elle a appris tout ce qu'il lui faudra oublier quand elle entrera en ménage pour continuer la vie obscure et simple de sa mère. Son fils s'appelle Émile; c'est un hommage rendu à la mémoire de J.-J. Rousseau. Il est peu de familles dans Paris où l'on ne trouve un Émile, qui a été mis en nourrice, promené par une bonne, confié, lui deux cent vingtième, à l'éducation du collége. Émile a eu le bon lot; on s'est occupé de lui. Il a le travail facile, l'intelligence éveillée. C'est sur lui que l'on compte pour augmenter le relevé annuel des succès obtenus au concours. Aussi le jeune homme est-il choyé, caressé par ses maîtres. De tout cela, il revient au bourgeois de Paris une nouvelle dose de bonheur. Il se voit renaître avec joie dans l'héritier de son nom. Il le laisse causer, il admire son petit babillage de pédanterie, il s'enorgueillit de ne pas le comprendre. Il ne se souvient de son autorité que lorsque l'écolier téméraire se jette sur le terrain de la politique. Car le drôle tourne au républicain. Il lit en cachette les journaux du mouvement, comme nous, enfants de l'empire, nous lisions les romans de Pigault-Lebrun. C'est d'ailleurs le beau moment pour l'érudition paternelle, pour l'historique de la Terreur. L'orage passé, on s'occupe de son avenir. Puisqu'il montre de l'esprit, il faudra le faire commissaire-priseur. Si cela va jusqu'au talent, il sera avoué. Car chaque génération de la bourgeoisie veut monter d'un degré; c'est pour cela qu'il y a encombrement au haut de l'échelle.

J'ai touché à l'opinion politique du bourgeois de Paris. Nous voici au développement le plus important de son caractère. D'abord, il aime l'ordre, il veut de l'ordre, il dérangerait tout pour avoir de l'ordre; et l'ordre, pour lui, c'est la circulation

régulière et facile des voitures ou des piétons dans les rues; ce sont les boutiques étalant au dehors leurs richesses, et répandant, le soir, sur le pavé, la lueur du gaz qui les éclaire. Donnez-lui cela; qu'il ne soit pas arrêté dans son chemin par d'autres groupes que ceux qui entourent les chanteurs, ou qui contemplent les dernières tortures d'un chien écrasé; que son oreille ne soit pas frappée par des cris inaccoutumés, par ces clameurs épaisses que jette la foule en se ruant; qu'il ne craigne pas de voir tomber à ses pieds un réverbère; qu'il n'entende pas le fracas des vitres brisées, le bruit sinistre des volets qui se ferment, le rappel à l'heure indue, le pas des chevaux qui se précipitent, il est content, il a tout ce qu'il lui faut. Laissez-lui cette tranquillité matérielle, et maintenant, vous tous qui vous êtes attribué l'entreprise de l'esprit public, vous qui voulez l'attirer dans votre cause, vous qui avez besoin de son vote aux comices, de sa signature pour une pétition, de sa voix pour un jugement, allez sans crainte. Raisonnez, attaquez, diffamez, déchirez; travaillez hardiment à démolir les principes, à ruiner les réputations. Il vous verra passer sans colère. Si votre phrase est bien tournée, il s'en fera honneur; car il veut être écouté. Si votre épigramme est piquante, il en divertira ses hôtes; car il a le mot pour rire. Si vous lui fournissez une nouvelle, il pariera sur votre parole; car il croit à l'imprimé. N'ayez pas peur qu'il reconnaisse le désordre en habit noir, parlant de haut, tournant une période, affectant l'air penseur. Il le prendrait plutôt pour un adjoint de maire. Le désordre qu'il connait, qu'il redoute, pour lequel il descend dans la rue avec son fusil et son sac, a les bras nus, la voix rauque, enfonce les boutiques, et jette des pierres à la garde municipale.

Et puis le bourgeois de Paris tient à la liberté. C'est son bien, sa conquête, sa foi. Les trois syllabes qui composent ce mot amènent le sourire sur ses lèvres, et font relever plus fièrement sa tête. Si vous lui dites qu'un homme ne veut pas de la liberté, il vous répondra, sans hésiter, qu'il faut le mettre en prison. Pour conserver ce bien précieux, il se soumettra lui-même à toutes les entraves, à toutes les privations,

à tous les sacrifices. Persuadez-lui que sa liberté est menacée, et sur-le-champ il abandonnera son bien-être, sa vie douce et occupée, ses affaires, sa famille. Il subira les plus rudes corvées, la captivité du corps-de-garde, la tyrannie de la consigne. Il demandera le premier qu'on ferme les barrières, qu'on fouille les maisons, qu'on s'empare des gens suspects. Il sait que la liberté ne se défend pas toute seule, qu'il lui faut le secours de la police, l'activité d'un juge d'instruction, des lois exceptionnelles qui frappent vite, fort, et loin. Pour elle il se fait gendarme, sergent de ville, tout, hors dénonciateur. Car notez bien ceci; il a horreur de l'espionnage. Dans son dévouement le plus aveugle, le plus emporté, il lâcherait un jésuite pour courir après un mouchard.

A travers toutes ces révolutions qui ont changé tant de fois le nom de sa rue, l'écharpe de son officier municipal, les couleurs du drapeau flottant sur le dôme de l'horloge où il va prendre l'heure, la cocarde du facteur, et les armoiries du marchand de tabac, il lui est resté cependant du respect pour l'autorité. Seulement son embarras est grand, lorsqu'un beau matin son journal se prononce contre le gouvernement; son journal qu'il estime, qui le compte parmi ses plus anciens abonnés, à qui il adresse le montant de sa souscription patriotique, dont le porteur le connaît et le salue par son nom. En voilà pour toute une journée d'incertitude et de malaise. Cependant il comprend que l'autorité a pu être trompée; l'article du journal l'éclairera sans doute, et il s'endort, sur la foi de cette espérance, réconcilié avec les ministres, et avec le préfet de police qui sera destitué le lendemain.

Le bourgeois de Paris est électeur; il l'était avant la dernière loi; cette parenthèse est de lui. Lorsque le collége de son arrondissement est convoqué, il semble avoir grandi d'une coudée. Il y a de la fierté, mais de la défiance dans son regard. Tout ce qui l'approche lui paraît en vouloir à son vote. Mais il a élevé un rempart impénétrable autour de sa conscience. Là viennent se briser toutes les recommandations de l'amitié, toutes les séductions de la brigue. Il lit avec attention la

profession de foi des candidats. Il prend note de leurs sentiments, de leurs promesses, pour les comparer et faire son choix. Puis il range ces notes étiquetées et numérotées dans un carton. Quand le jour de l'élection s'avance, il s'enferme dans son cabinet, sans sa femme cette fois. Il tire tous ces papiers religieusement l'un après l'autre, et il lit: „No. 1, M. Pierre, indépendance de position, fortune honorablement acquise, zèle „ardent pour les libertés publiques, amour de l'ordre, engagement de n'accepter aucune fonction salariée." — „No. 2, M. „Paul, fortune honorablement acquise, indépendance de position, engagement de n'accepter aucune fonction salariée, amour „de l'ordre, zèle ardent pour les libertés publiques." Et ainsi jusqu'au numéro 13 qui est le dernier, sans autre changement que la position des mots intervertie, comme dans la déclaration d'amour de M. Jourdain. Il se rend à la réunion préparatoire, et en revient plus indécis encore. Car toutes ces probités politiques, dont chacune se présentait à lui si compacte, si pleine, si entière, ont été terriblement disloquées. Enfin le jour arrivé, il rentre chez lui satisfait, il a soutenu jusqu'au bout sa résolution, il a voté selon la conscience, il a fourni au scrutin une voix perdue.

Le bourgeois de Paris est juré; c'est encore là un acte de sa religion politique. Il s'y prépare en lisant pendant quinze jours la *Gazette des Tribunaux*. Le voilà sur son banc en face de l'accusé. Le premier jour, il se défie du ministère public et du président; il s'appuie sur ses deux coudes pour ne rien perdre des paroles de l'avocat; il se prend de compassion pour les voleurs; il acquitte d'emblée tous ces malheureux jetés dans le crime par le besoin. Le lendemain, il est moins tendre, moins facile à toucher. Le dernier jour, il est devenu juge, juge plus rigoureux que ceux qui en font leur état, et qui sont blasés sur le crime comme sur la peine. En revenant chez lui, il achète un verrou de sûreté et renvoie sa servante. Pour les délits politiques, c'est tout autre chose. D'abord il voit toute la société ébranlée par une fougue d'écrivain, par une témérité d'artiste. Ensuite il s'y habitue, puis il s'en amuse. Et à la fin

de la session, il emporte sous son bras la caricature incriminée pour la pendre dans sa salle à manger, à côté du théâtre de la guerre.

Le bourgeois de Paris est garde national. Il est tout entier sous l'habit du soldat citoyen, avec un bonnet à poil. Il lui faut pourtant un grade. Il n'aspire pas à celui de capitaine. Ceci revient de droit au notaire du voisinage: car il y a encore, dans certains quartiers, de la superstition pour les notaires. Encore moins vise-t-il aux emplois supérieurs; ils appartiennent de toute justice à ceux que la loi dispense du service, aux magistrats, aux députés. Lui, il est tout simplement sergent-major; c'est un juste milieu entre le commandement et l'obéissance. Le sergent-major couche dans son lit, voilà un grand point. Et puis, il y a plaisir à connaître tous ses voisins, à recevoir leurs réclamations, à leur accorder des faveurs, à savoir leurs excuses, à dénicher les réfractaires. Ne vous moquez pas du sergent-major; c'est un personnage d'importance: c'est le marguillier d'aujourd'hui.

Rendu à la vie privée, le bourgeois de Paris s'occupe de ses affaires avec activité, avec intelligence. Il n'y porte de finesse que tout juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un sot, pour montrer qu'il en sait autant que ceux de Bordeaux ou de Rouen. Du reste honnête homme, exact, et d'une probité sévère. Il a du temps aussi pour les plaisirs, et il jouit avec bonheur, mais sans ivresse, de tout ce que l'étranger vient chercher dans cette ville. Les fêtes publiques surtout ont pour lui un merveilleux attrait. Il n'est pas d'occupation pressée, de tracasserie domestique qui tienne contre l'invitation puissante d'une revue, d'une course, d'une solennité funèbre, d'un feu d'artifice; les processions même avaient du bon. Le bruit, la poussière, le soleil, la cohue, les bourrades des soldats, les fluctuations de la foule qui avance et recule, tout cela est joie, sujet d'entretien, source de souvenirs pour le bourgeois de Paris. Et puis comme il aime à placer un nom historique sur toutes ces figures qui passent à cheval avec des épaulettes et un cordon! Au dernier cortége j'ai bien vu défiler cinquante fois devant mes yeux le général Lafayette, qui n'avait pas quitté

son fauteuil. Parmi la multitude qui regarde les acteurs de ces solennités, les grandes renommées se tirent à plusieurs exemplaires, pour que chacun les ait vues, les ait montrées à ses enfants, qui en parleront un jour à leur postérité.

Le bourgeois de Paris aime aussi les arts; il se fait peindre, il est au salon. Avez-vous vu, à l'exposition de 1831, dans la travée où des toiles toutes neuves enrichies de bordures gothiques couvraient les vieilles pages de Rubens, à côté des tigres de Delacroix, le portrait d'un garde national, portant sur sa perruque blonde un shakos placé de côté, la figure riante et joviale, un portrait qui semblait se regarder? C'était un bourgeois de Paris. Honneur à l'artiste! Toute la pensée du modèle se retrouvait là. Si je pouvais en avoir une copie, je déchirerais ce que j'écris maintenant; le pinceau dirait tout.

Ne craignez pas que, parmi ces divertissements, j'oublie les spectacles, quoiqu'ils aient bien perdu de leur prix, depuis qu'on y jette à pleine main des émotions inconnues, bizarres, trop fortes pour son cœur si elles étaient sérieuses, outrageantes pour sa raison si elles sont moqueuses et folles. D'abord ne le cherchez pas à l'Opéra italien; il n'y a jamais mis le pied, parce qu'il veut, quand il paie, entendre les paroles. Il passe devant les Français avec un soupir, tout comme un homme du goût le plus fin et de l'esprit le plus cultivé. Si l'Opéra-Comique n'était pas fermé si souvent, il en ferait ses délices. Il y va en famille quatre fois par an, c'est presque un habitué. Il se console dans les théâtres où l'on joue le vaudeville. L'intrigue des pièces, dit-il, n'est pas forte, mais du moins on y rit, et il veut rire. Le Gymnase seul l'effarouche un peu. Les personnages y sont trop riches; on dirait que la révolution n'a point passé sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Là il s'arrête; car il ne faut plus lui parler du mélodrame, jadis si noble, si touchant, si populaire, cause de tant de larmes, alors que les tyrans avaient la casaque du chevalier, les bottes jaunes, une grande barbe et une grosse voix, alors qu'on y voyait des princesses enlevées, des seigneurs captifs, des souterrains, des geôliers, des enfants, des délivrances miraculeuses. Maintenant le

mélodrame lui fait mal au cœur avec ses guenilles, sa vérité crue, sa naïveté de bagne. Il le laisse aux petites-maitresses et aux poissardes, aux gens du faubourg et aux élégants.

Et ce n'est pas là seulement une répugnance de l'esprit. L'immoralité le révolte. Il a des mœurs, et il se vante d'en avoir. Ce serait une raison pour en douter, si cette prétention ne tenait pas à son existence même, si ce n'était pas là un de ses titres, sa mise de fonds dans l'égalité sociale. C'est par là qu'il se compare aux conditions les plus brillantes, et qu'il se trouve une supériorité. Un bourgeois dit: „J'ai des mœurs,“ avec le même sentiment de préférence pour soi et de mépris pour les autres qui fait dire à un noble: „J'ai de la naissance,“ à un banquier: „J'ai des écus,“ à un homme d'esprit: „Je n'ai rien.

A ce propos allez-vous me demander si le bourgeois de Paris est religieux? Plaisante question! Il s'est marié à l'église, il a fait baptiser ses enfants. Il trouve même fort convenable que sa femme aille le dimanche à la messe. C'est un bon exemple, et il vous dira, si vous le pressez, qu'il faut de la religion pour le peuple.

Je n'aurais pas fini de long-temps avec le bourgeois de Paris. Mais voici mon dernier mot. Si vous cherchez l'expression d'une société ardente, enthousiaste, jeune, passionnée, capable d'un grand effort pour la vertu ou d'une grande audace pour le crime; si vous avez besoin de ces figures hardiment dessinées, de ces traits vigoureux et tranchés qui animent un tableau d'histoire, allez ailleurs, je ne sais où. Mais fouillez dans une ville dont Jules César n'ait pas parlé, qui n'ait pas tant de révolutions à raconter, tant de noms gravés un jour sur ses monuments, et le jour d'après, éffacés; une ville encore où l'homme ne soit pas étouffé par les hommes, usé par un frottement continuel. Que s'il vous suffit d'un homme doux, bon, honnête, simple, généreux, confiant, hospitalier, d'une de ces physionomies paisibles et riantes qui font plaisir dans un portrait de famille, prenez le bourgeois de Paris. Confiez-lui votre fortune, votre fille, votre secret même. Demandez-lui un service qui ne retarde pas trop l'heure de son dîner, et comptez sur lui. Seulement je vous conseille d'être pressé, et de ne pas vous asseoir si vous allez le visiter le lendemain d'une émeute. A. BAZIN.

LE JARDIN DES PLANTES.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. (HORACE.)

On trouve escript en aulcunes histoires de ce temps-là, que aulx fins de mieulx festoyer le triomphe de Paulus-Emilius, l'édile Piso fit achepter en la province d'Afrique et conduire à Rome trois cents bestes fauves de toute nature estrange, comme lyons, tygres, panthères et aulstres prodiges, aux-quelles le belluaire souloit quotidiennement départir, maintes genisses, brebis et chairs de curée, pour six cent grands sexterses; de quoi les Romains moult s'esmerveilloient, disant par manière d'hilarité qu'il estoit plus profitable d'estre beste fauve de Barca, que non pas d'avoir droict de bourgeoisie en la cité de Rome.

PLUTARQUE, trad. d'Amyot.

Où donc est le bonheur? Dans cette grande ville
Quel antre ou quel palais a-t-il pris pour asile?
Dans quel coin de la terre, un sage insoucieux
Voudrait faire sa vie en attendant les cieux?
Est-ce dans ce palais aux neuves galeries,
Le Louvre de juillet, modernes Tuileries?
Est-ce dans les châteaux où va l'oisiveté
Passer un tiède hiver qu'on appelle un été?
Dans les brillants salons où de pâles bougies
Éclairent les festins et les molles orgies?
Dans le calme boudoir que l'ange de mes vœux
Parfume de sa chair et de ses blonds cheveux?

Est-ce enfin dans ces lieux tout purs de solitude,
Où le pâle génie incliné par l'étude
Rêve dans l'avenir un fantastique nom?
Interrogez votre ame, elle répondra: Non:
Non: et le chercher là serait une chimère;
Partout l'heure est pesante et l'existence amère;
Si les hommes ont fait un seul endroit heureux,
Hélas! les insensés ne l'ont pas fait pour eux:
C'est cet angle riant que devinait Horace,
Ce royaume de fleurs où vit une autre race,
Balsamiques gazons, délicieux abris
Qu'abandonne la Seine en entrant dans Paris.
Doux Éden! on dirait que le saint patriarche,
Comme dans l'Arménie y déposa son arche,
Et que, pour en sortir, un peuple d'animaux,
De la blanche colombe attend les verts rameaux.
C'est le grand réservoir où toute vie abonde;
Le verdoyant congrès des arbustes du monde,
Où tout homme qui rêve à son pays absent
Retrouve ses parfums et son air caressant.

Nous aussi, que de fois, lorsque l'hiver s'avance,
Nouveaux Potavéris de la tiède Provence,
Loin de la cité noire, ensemble nous allons
Visiter la *chaumière* aux factices vallons:
Alors, tous deux rêveurs, assis au belvédère,
En voyant sous nos pieds passer le dromadaire,
En respirant dans l'air tant de parfums connus,
Tant d'atomes aimés, des beaux pays venus,
Surtout quand sous les pins de la roche voisine
Nous aspirons un vent qu'embaume la résine,
Alors, l'illusion qui charme nos esprits
Fait luire notre mer aux plaines de Paris.

Là, depuis que Buffon, à l'histoire immortelle,
Étalait gravement son jabot de dentelle,

Un peuple, sous ses rois, eut un calme éternel;
Là, le gouvernement fut toujours paternel;
Grâce à des lois d'amour, le pesant quadrupède
Vit encor sous Cuvier comme sous Lacépède; *)
L'œil investigateur qui prévoit les besoins
A partout réparti l'égalité des soins:
Le vautour du perchoir, l'oiseau des marécages,
Le tigre dont la langue use le fer des cages,
L'hyène qui bondit sur ses barreaux épais,
Y conservent entre eux leurs articles de paix.
Fasse le ciel un jour que l'homme les copie!
Eux seuls ont pu résoudre une grande utopie,
Et depuis l'éléphant jusqu'à l'humble ichneumon
Ils sont tous résignés aux lois de Saint-Simon.
Aussi, que leur bonheur ressemble à l'ironie,
Quand l'homme du faubourg, dans sa triste agonie,
A cette heure où le jour touche presque à sa fin,
Vers leurs grilles de fer vient promener sa faim:
Il entend résonner sous ces longs réfectoires
Un craquement confus de becs et de mâchoires;
Eux, n'ont pas eu besoin de dire au gardien:
Donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien;
Tout mange: le lion, prince de ces convives,
Des taureaux réservés dépèce les chairs vives;
Le tigre, au front chagrin, engloutit en hurlant
Les os broyés du bœuf qu'on lui jette sanglant;
Puis ces monstres repus gagnant le fond de l'antre
Tombent, la griffe en croix, étendus sur le ventre,
Et leur langue de fer lèche dans leurs naseaux
Les débris onctueux de la moelle et des os.

*) Le nom de M. Cuvier se trouve répété quelquefois dans cette pièce; cela n'est point étonnant, puisque nous sommes dans le domaine de l'histoire naturelle. Il est inutile d'ajouter qu'en répétant ainsi ce nom si célèbre, il n'y a eu dans notre pensée aucune ombre d'allusion satirique envers le premier savant de l'Europe.

Tous les autres sujets de cet heureux empire,
L'hyène au poil terreux, noctambule vampire,
Ours, panthère, jaguar, léopard, loup-cervier,
A l'heure du festin bénissent tous Cuvier.

Sous de plus doux abris même transport éclate;
Là, dînent des haras la famille écarlate,
La pigargue au perchoir comme sur un balcon,
L'aigle au front de vieillard, l'astucieux faucon, *)
La buse, épouvantail des timides volières,
L'éblouissant condor venu des Cordilières:
Plus loin l'orang-outang au geste scandaleux,
Le mandrille au museau ridé de sillons bleus,
Tous les types grossiers de la nature humaine.
De ces hôtes pervers là finit le domaine;
Dans un Tartare noir Cuvier les enchaîna;
Là, règne un bruit pareil au souffle de l'Etna,
Un concert de pieds lourds et d'affreuses risées.

Heureux les bons! ils ont leurs calmes Élysées,
Labyrinthe de fleurs où jamais le passant
Ne respire un parfum de chair morte et de sang:
Voyez, dans son enclos, l'autruche souveraine;
Le cygne au blanc timon, à la molle carène;
Le casoar vêtu de son duvet soyeux;
Le paon qui sur son aile a fixé tous les yeux;
La cigogne à l'œil doux, hôtesse citadine,
Pensant aux vieilles tours d'Alep ou de Médine;
L'oie au pas inégal, à l'amble cahoté;
Le marabout hideux qui pare la beauté,
Et le coq trop connu triviale merveille
Qui les gouvernant tous, à l'aube les éveille.
Ils ont un vent plus frais et des soleils plus doux;
D'aériens abris sous des hangars indous,

*) L'aigle à tête blanche.

De limpides bassins où leur tête se mire:
Ainsi qu'aux bords des lacs du riant Cachemire,
Ils ont des pavillons suspendus sur les eaux,
Des coupoles d'osier, des tapis de roseaux,
Et la feuille natale à leurs forêts ravie
D'un mensonge odorant berce leur douce vie.

Ainsi du froid Paris habitants fortunés,
Ils retrouvent les lieux où leurs pères sont nés;
Peuple aux tranquilles mœurs, famille frugivore,
Ils suivent, par instinct, les lois de Pythagore:
C'est le grave bison au regard soucieux;
La giraffe qui broute en regardant les cieux;
L'onagre du désert, fils de la Palestine;
L'éléphant que gouverne une main enfantine,
Et qui trouble, en soufflant, l'onde de ses canaux;
La chèvre de Thibet que dépouille Ternaux;
Le zèbre rayonnant, la docile chamelle
Autruche à quatre pieds, et qui vole comme elle;
Le dromadaire osseux cher aux enfants d'Ali;
Le cerf qui dans ce parc ne craint point d'Halali;
Et tous, pour assouvir leur faim quotidienne,
Mangent de quoi nourrir quelque ville chrétienne,
Et, pour leurs calmes nuits, trouvent au bord de l'eau
Un palais, rouge à l'œil, comme Fontainebleau.

C'est là qu'est le bonheur! quel inconnu génie
Fondera parmi nous cette belle harmonie?
Quand donc tous ces penseurs, qui dans la nuit rêvant,
Jettent le lendemain tant de phrases au vent,
Expliquant un secret en phrases consolantes
Feront de toute ville un beau jardin des plantes,
Où chaque citoyen colossal ou petit
Mangera tous les jours selon son appétit;
Où quelque roi Cuvier, à face paternelle,
Les tiendra tous égaux sous l'ombre de son aile,

Et leur enlèvera par sa prodigue main
Les soucis éternels dun douteux lendemain?
Quoi! depuis six mille ans on tourmente des plumes,
On invente, on écrit, on forge des volumes,
Et quand on a trouvé le secret, une fois,
De rendre un peuple heureux avec de bonnes lois,
De dorer nuit et jour sa facile existence,
De prévoir ses besoins mieux que la Providence,
De le nourrir sans frais, de soulager ses maux,
Juste, il faut que ce soit un peuple d'animaux!

BARTHÉLEMY ET MÉRY.

UNE MAISON

DE LA RUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Les hommes portent quelquefois en eux des affections dont ils se rendent assez peu compte; mais ils ont beau leur opposer des intérêts façonnés en opinions, la conscience parle, et les affections primitives triomphent secrètement: c'est la fleur du saxifrage qui se fait jour à travers le granit d'un rocher. On les cache, on ferme bien hermétiquement son ame; on va jusqu'à les renier, si le besoin de popularité en fait une loi; c'est à faire pitié!... Je puis avouer les miennes tout haut: j'aime ardemment la liberté, je crois qu'elle est la source de tous les biens, je lui ai voué ma vie, mon obscure et impuissante vie; mais aussi je repousserais l'abus tyrannique de la liberté plus que la tyrannie elle-même; le despotisme au nom de la liberté est le plus honteux de tous les despotismes; mieux vaut le despotisme à nu, on peut l'attaquer sans scrupule et de front.

J'ai donc eu toujours en haine les hommes qui, en provoquant d'odieux excès populaires, ont retardé le succès de la cause des nations. Se déclarer ouvertement contre eux, se jouer de l'échafaud pour les punir, me paraît le sublime du dévouement. Aussi ai-je au cœur une vive et tendre admiration pour le nom et la mémoire de Charlotte Corday.

Endormie par des chagrins et par les agitations dont nos

journées sont aujourd'hui remplies, cette affection s'est réveillée, au dernier salon, devant le tableau de M. Henri Scheffer. Sa *Charlotte* est si bien celle que j'avais rêvée! l'imagination du peintre m'a si bien révélé ce que je cherchais!

J'ai souvent regretté de ne rien posséder de ce qui eût appartenu à Charlotte; j'ai souvent regretté de ne pas savoir quels escaliers ses pieds avaient foulés, où elle avait porté le coup, où elle s'était sacrifiée à une conviction. Je sus enfin que l'appartement de Marat était dans la rue de l'École de Médecine. Un jour, je m'arrêtai devant la maison qui est à l'angle de la rue du Paon: „Ce doit être là!“ me dis-je.

Car je m'imaginai qu'une action aussi grande avait dû nécessairement se passer dans la maison la plus remarquable de la rue. C'est notre nature; nous sommes d'abord saisis par les objets extérieurs, et l'œil est presque toujours pris avant l'intelligence et l'imagination, qui ne sont alors que ses très-humbles servantes. Cette maison m'avait frappé par son antique et singulière architecture; une allée sombre, des fenêtres étroites, une tourelle hexagone, tenue en l'air par des soubassements voûtés, surmontée d'un toit conique et d'une aiguille en fer, qui s'échappe d'un massif de plomb bizarrement travaillé.... „Oh! ce doit être là?“ me dis-je.

La nuit tombait; les concierges d'une autre maison étaient assis sur leur porte encore ouverte, causant, prenant leur part de la fraîcheur et de la bien douce oisiveté d'une soirée d'été; je les abordai: „N'est-il pas, leur dis-je, quelque souvenir historique attaché à la maison du coin?

— „Monsieur, me répondit la femme, c'est la plus vieille du quartier, et c'est un épicier qui l'occupe; voilà!

— „Mais savez-vous si elle a été habitée par un personnage célèbre, par Marat?

— „Je ne le connais pas, Monsieur.

— „Attendez, s'écria le concierge, Marat.... Marat a été assassiné dans un bain; donc c'est à l'établissement des bains de la rue du Paon, qui est à deux pas, un fort bel établissement; voyez-y.“

Je les remerciai, en réprimant un sourire involontaire, et je me retirai. C'était un dimanche, le magasin de l'épicier était fermé, j'ajournai mes renseignements.

Le lendemain, la réponse de l'honnête marchand, que je trouvai à son comptoir, détruisit mes prévisions; je sortis, non sans jeter un regard sur la vieille tourelle. Décidé que j'étais à poursuivre mes recherches, j'entrai dans la maison voisine, au numéro dix-huit; porte cochère haute et légèrement cintrée; petite cour, peu aérée; un puits à l'un des angles; rien que de fort ordinaire.... A peine eus-je prononcé le nom de Marat, que le portier me dit: „C'est ici, Monsieur.“ Alors tout se revêtit autour de moi d'une teinte lugubre; l'imagination, dupée la veille, prenait sa revanche, elle agrandissait, elle assombrissait tout, elle examinait les lieux à travers ses pensées; et la mesquinerie vulgaire du local leur donnait même plus de force et d'activité. Rien de tel que les contrastes pour un rêveur.

C'était à la porte de cette loge obscure que sans doute Charlotte Corday a dit: „Le citoyen Marat est-il chez lui?“ Et le portier voyant cette jeune fille belle, imposante, souriant à demi, n'avait pas pris de défiance. Comment accommoder l'idée d'un meurtre avec celle d'une jolie femme dont les grands yeux noirs ont un éclat humide et parlant, dont la taille riche, élégante, et développée, le teint d'un blanc pur, les dents brillantes, nacre voluptueuse dans une bouche entr'ouverte, ont un charme à émouvoir l'être le plus grossier? Comment imaginer un couteau sous une robe qui dessine des formes harmonieuses, suaves; une pensée de sang dans cette tête si séduisante, si noblement posée, si calme; une résolution si terrible dans un cœur où l'on ne soupçonnerait qu'un amour rendu timide par la chasteté. Et ce jour-là, sans doute, sa toilette respirait une sorte de coquetterie simple et sublime; elle avait besoin de donner bonne opinion d'elle aux personnes qui l'introduiraient: elle savait qu'on ne commet pas deux fois un tel assassinat; qu'on laisse sa vie dans la plaie qu'on a faite; qu'un tel acte est un admirable suicide en faveur d'une pensée; elle le savait, elle ne fuirait pas, et quand elle serait arrêtée, que de regards se

promèneraient sur elle!... Son père était gentilhomme; elle nourrissait dans son âme un républicanisme chaleureux, mais poli, pur comme elle, comme elle gracieux; elle ne pouvait oublier tout cela, et la toilette d'une femme, dans les circonstances importantes de la vie, résume, pour ainsi dire, sa manière d'être et ses idées habituelles. Oh! qu'elle était belle! un large ruban vert soutenait ses cheveux lisses et un chignon d'où s'échappaient des boucles onduleuses!*) Et ce front d'une blancheur animée, et cet air de décence, ces lèvres fraîches... Qui donc eût imaginé que cette main délicate allait être tachée de sang?

— „Rien n'a été changé dans la distribution des appartements depuis ce jour-là," me dit le portier qui souriait à me voir immobile et l'œil fixé sur le seuil.

— „Je suis curieux de toutes ces maisons célèbres, répondis-je, et je désirerais visiter celle-ci?" A ce mot de célèbres, prononcé avec intention, il porta la main à son bonnet de coton, et sa femme se leva. La vanité se loge tout aussi bien chez un portier que chez un pair de France, ou un poète. Et pourquoi pas?

— „Marat, me dit-elle, a été assassiné au premier étage, dans un cabinet qui donne sur la cour."

— „Ne peut-on le visiter?"

— „Les locataires sont absents, et la domestique ne saura guère vous répondre." Et elle monta devant moi.

L'escalier est en pierres, assez large, et orné d'un rampe en fer. Nous entrâmes: „Les tapisseries seules ont été renouvelées, me dit-elle, mais attendez-moi, il faut que je prévienne la domestique." Elle me laissa dans l'antichambre; je fus heureux d'être seul et de me recueillir un peu. Il est des sensations

*) Les détails du récit historique sont d'une scrupuleuse vérité; ils m'ont été donnés par un témoin oculaire. Je lui demandais si Charlotte était belle. — *O! monsieur*, s'écria-t-il, avec un geste expressif, *il n'y en a plus ainsi!...* Ce souvenir ranimait le vieillard.

qu'on aime à savourer goutte à goutte comme un vin rare et généreux.

Marat était bien mal logé! Antichambre mesquine, fenêtres lourdes à vitres étroites et dont la partie inférieure se relève sur l'autre en glissant dans une coulisse; Marat était pauvre: il y avait du désintéressement dans cette âme agitée jusqu'au délire, et enivrée de l'importance que son cynisme sanguinaire lui avait donnée; il avait foi dans la guillotine; c'était l'autel de sa religion politique. Apôtre fanatique de sa hideuse liberté, il était bien plus l'homme de la terreur que Robespierre, qu'il gênait par ses saillies furibondes. Marat était le secret vivant de 93; il disait tout haut et avec emportement ce que Robespierre pensait: qu'il fallait que la République tuât tous ses ennemis pour n'être pas tuée. C'était horrible, effrayant, mais, dans leur atroce système, cela était... Malade, le sang brûlé d'une fièvre inflammatoire, couvert d'une lèpre vive, il dénonçait alors, dans ses feuilles qu'on eût dit écrites avec le virus ensanglanté qui découlait parfois de son corps, Biron, Custine, et les Girondins réfugiés à Caen, où Wimpfen avait commencé cette guerre si molle du Calvados.

Charlotte crut que la Gironde si éloquente, si belle à développer ses théories fédéralistes, mais si faible dans l'action, arracherait la France des mains ensanglantées de ces Montagnards dont la voix terrifiait, ou galvanisait, et centuplait ainsi les forces du corps social. Erreur ou non, la pensée de Charlotte Corday était grande!

C'est donc ici qu'elle attendit et demanda avec de vives instances la faveur d'être introduite auprès du citoyen représentant; une jeune femme lui refusa la porte. C'est ici, près de ce chambranle que je touche, où elle a peut-être posé la main... Oh! non, elle ne tremblait pas, elle n'avait pas besoin de s'y appuyer.

Quels trésors d'amour et de dévouement dans cette ame, si elle eût aimé! Mais elle avait prodigué toutes ses riches facultés à liberté, à la république qu'elle rêvait pure, forte, brillante de talents et de vertus; elle n'avait plus rien à donner à

d'autres affections, cette âme féconde s'y épuisait. J'avoue que, pour mon compte, je serais fâché qu'elle eût aimé ou ce Belzunce, massacré à Caen après une dénonciation de Marat, ou ce Barbaroux, l'Antinoüs du parti girondin, je l'en aimerais moins, j'y verrais une vengeance; ce serait une femme comme il y en a tant, avec un degré d'exaltation de plus; je serais désolé de rencontrer un amour terrestre entre elle et moi, qui l'admire si passionnément. Ces petites anecdotes inventées par de petites ames échouent devant les faits. Elle n'a pas connu Belzunce, elle vivait retirée à Caen chez un ami, et n'y avait guère vu Barbaroux que pour lui demander une lettre de recommandation; puis elle a pris soin de dire elle-même: „Nous sommes si bons républicains à Paris que l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne servirait à rien, peut se sacrifier de sang-froid pour son pays."

Je tirai de ma poche des notes que j'avais recueillies... La portière rentra avec la domestique des locataires de l'appartement:

„Permettez, dis-je à mes deux *cicerone*, permettez! Il faut ici procéder avec ordre et dignité." Mon costume noir, ma figure pâle, mon recueillement un peu solennel... Elles restèrent immobiles, et je lus mes notes à mi-voix:

„Marie-Anne Charlotte Corday d'Armans, née à Saint-Saturnin, près de Caen, âgée de vingt-cinq ans moins quinze jours.

„Toute sa vie est en quelques lignes, mais ces lignes suffisent à son immortalité; qu'importe de sa vie ce qui est vulgaire? elle eut trois jours de sublimité, et d'une sublimité naïve, simple et réfléchie, trois jours qui valent des millions d'existences.

„Elle vient à Paris au commencement de juillet 1793, après avoir écrit à son père qu'elle allait chercher en Angleterre le repos et la sûreté qui lui manquaient en France. Mensonge noble et touchant.

„Elle descend dans la rue des Augustins, à l'hôtel de la Providence.

„A peine arrivée, elle va chez M. Duperret, député, ami de le Gironde; il était à table, il dinait; elle se fait introduire; elle le prie de lui accorder un instant d'entretien: ils passent dans une pièce voisine, et là, elle lui donne des nouvelles des réfugiés du Calvados, lui remet une lettre de Barbaroux, puis interroge ses intentions politiques, son courage, et l'excite vainement à se réunir aux Girondins. Elle a peut-être senti qu'elle s'adresse à un homme médiocre, irrésolu, alors elle le prie seulement de l'accompagner chez le ministre de l'intérieur; elle veut y remplir une commission, et réclamer, au nom de mademoiselle Forbin, chanoinesse, son amie, retirée en Suisse, des papiers importants. Duperret promet, elle se lève; on lui offre de se rafraichir, elle refuse, et sort avec une dignité polie.

„Le lendemain M. Duperret va à l'hôtel de la Providence, elle l'attendait: ils se rendent au ministère. Le ministre républicain n'était pas visible.

„Suivent quelques jours où ses actions échappent aux recherches, jours de rêveries profondes, et qui, s'ils nous paraissent vides, ont dû être pleins d'émotions pour elle.

„Un matin, elle vient s'asseoir sur un banc dans le jardin des Tuileries, un enfant s'approche d'elle en folâtrant; il y a dans la beauté je ne sais quoi qui appelle la confiance et parle à tous les âges. Il joue, elle lui sourit, il s'appuie sur elle et plonge sa petite main dans une poche entr'ouverte; il en retire un pistolet: — „Qu'est-ce que ce bijou? dit-il. — Ce bijou, répondit-elle, peut être bien utile dans le temps où nous sommes!“ Elle cache l'arme, se lève et s'éloigne en regardant si elle n'est pas observée.

„Le jeudi, 11, elle va à la Convention, elle veut y tuer Marat, au milieu de la Montagne: Marat est absent et malade. Elle prend place dans une tribune et se condamne à écouter un long rapport de Cambon sur la situation de la France, rapport où la Gironde est vouée à l'exécration et au bourreau, rapport qui se termine par le récit de l'arrestation du général Arthur Dillon, accusé d'avoir conspiré contre la république. „Il

n'y a rien de plus absurde que la fable qu'on vient de débiter," s'écrie impétueusement Camille Desmoulins... Des murmures l'interrompent et couvrent les accents de sa courageuse voix. — Va défendre Dillon au tribunal révolutionnaire, lui crie Legendre... Le président lève brusquement la séance. Le coeur de Charlotte a bien dû battre d'indignation, dans cette tribune obscure!

„Le 13, au matin, elle va faire quelques emplettes au Palais-National, y achète un couteau de table avec sa gaine noire, et, rentrée chez elle, met dans ses poches son acte baptistaire, une adresse au peuple français, un portefeuille de maroquin rouge; elle sait qu'on ne sort, la main sanglante, d'où elle va, que pour entrer dans un cachot, être condamnée peu d'heures après, et monter sur la charette qui roule tous les jours vers la Grève, sur la place de la Révolution, ailleurs, partout. Elle a tout prévu: mais Marat est malade; sa porte lui est refusée. Elle lui écrit alors qu'elle arrive de Caen, et qu'elle vient rendre un grand service à la patrie.

„Elle retourne, le soir, à cinq heures; la gouvernante de Marat la refuse encore, Marat est au bain: il entend la voix de la jeune fille et ordonne de l'introduire..."

— „Voici le cabinet, dit la domestique, la baignoire était là, vis-à-vis de la fenêtre."

Je compris alors l'action, comme si j'en avais été temoin. Les trois pièces sont si petites! Deux pas suffisent pour les traverser. Marat a la tête enveloppée d'un mouchoir, sa main est sortie de l'eau, il écrit sur une planche posée en travers de la baignoire. Charlotte le touche presque, tant le cabinet est étroit!

— „La tapisserie n'est plus la même, monsieur; on a enlevé depuis peu de mois celle qui couvrait alors les murs; c'étaient de grandes colonnes torses dessinées sur un fond blanchâtre.

— „Elle était là, continuai-je; Marat l'interroge et lui demande les noms des réfugiés du Calvados; elle dicte.... „C'est bien, dit-il, ils iront tous à la guillotine." Cette menace est la

dernière qui sortira de sa bouche; elle tire de la gaîne le couteau caché dans son sein, et le lui enfonce jusqu'au manche dans le cœur.... „A moi, s'écrie-t-il, à moi, ma chère amie..., je me meurs...."

—„Et Charlotte, reprend la domestique, portant la main à ses cheveux, traverse la seconde pièce et vient s'asseoir dans l'antichambre, là, là, près de cette fenêtre. Celà m'a été raconté par une personne témoin de l'assassinat, une voisine qui est morte il n'y a pas long-temps, et qui a contribué à l'arrêter.

—„Un commissionnaire qui pliait les numéros de l'*Ami du Peuple*, la renverse d'un coup de chaise; on accourt, elle se relève et se met sous la sauvegarde des membres de la section, frappés de sa beauté... Danton arrive et l'injurie en des termes ignobles. Charlotte lui oppose une fierté pudique et animée; on l'entraine dans la pièce qui donne sur la rue, tout ce mouvement eût été impossible dans une antichambre aussi peu spacieuse. „C'est ce moment que M. Scheffer a si admirablement saisi; on ne pouvait voir de là la baignoire où gisait Marat, la main pendante, l'œil éteint... Qu'importe à l'artiste? son génie brise les cloisons!

C'est dans cette pièce que les conventionnels Chabot et Drouet l'interrogèrent. Leur rapport en fait foi, ils furent eux-mêmes étonnés de l'élévation des réponses de la jeune fille, qui leur parlait déjà du sein de la postérité.

Le fiacre où elle était venue était encore à la porte; elle descendit escortée des commissaires et des gendarms de la Convention. A sa vue, la populace jeta d'effrayantes clameurs, rugissement à glacer l'âme la plus ferme.... Elle pâlit, et craignit d'être déchirée par ces forcenés.... Elle attendait, pauvre fille, une mort moins horrible! mais avoir vingt-cinq ans, être belle, mériter l'admiration, et se sentir insultée, foulée aux pieds, traînée à demi morte dans la fange des ruisseaux, mise en lambeaux par des crocs sanglants, percée de coups de piques; relever sur le pavé une tête meurtrie, et de venue hideuse de ravissante qu'elle était; implorer un dernier coup,

qu'on tarde à donner, ou qu'une main fatiguée dirige mal; l'agonie dans la boue, au bruit des malédictions; pas de tombe à espérer, pas de cercueil; des membres coupés, dispersés.... voilà ce qui avait été fait en septembre, l'année précédente; voilà ce qui la menaçait, et ce qu'elle eut, un instant, devant elle.... Mais Drouet lança au milieu de cette foule tumultueuse, exaspérée, ces mots: *Au nom de la loi!* et les rumeurs s'éteignirent, et la foule s'ouvrit, et la voiture s'éloigna lentement....

Je m'aperçus que ma préoccupation commençait à devenir importune et provoquait des sourires. Au demeurant, j'avais assez vu; en peu d'instants, j'avais amassé un trésor de sensations et de rêveries; j'avais vu le lieu où une jeune femme égala en courage ces géants de la révolution de 89, morts sur le champ de bataille, ou l'échafaud, qui était aussi un lieu d'honneur.

Il est calme aujourd'hui, ce quartier si agité au temps que le club des Cordeliers était ouvert, et que Danton, qui demeurait dans la cour du Commerce, venait, en passant, chercher Marat, ou l'appelait, d'une voix tonnate, au pied de cet escalier que je descendais. Ici, accourait l'élite de la Montagne, que sais-je? le comédien Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes; Chaumette, professeur d'athéisme; le capucin Chabot, le boucher Legendre, Saint-Just, et Robespierre, qui du moins s'est incliné devant Dieu, et qui disait à la tribune: „La mort, c'est le commencement de l'immortalité.“ Cette maison, autrefois le centre de tant d'agitations, de fureurs, de délations, est aujourd'hui paisible; partout le silence, et l'ordre: nul bruit, à peine du mouvement. Là vivent un honorable jurisconsulte, un imprimeur en taille-douce, des rentiers, des gens aimant le repos, les douceurs de l'obscurité, et qui ne déménagent guère, me dit le portier, que pour aller d'où l'on ne revient plus. Cette philosophie pratique vaut bien celle des phrases. Et c'est d'ici que sont partis les coups les plus rudes qui aient été portés au trône de Louis XVI. Trois millions d'hommes sont morts violemment pour les idées discutées ici, et nous discutons encore! D'autres athlètes sont debout dans l'arène, et d'autres y viendront quand

nous n'y serons plus. Il faut le dire pourtant, et le dire tout haut, les mœurs du peuple se sont améliorées, et nous marchons vers un autre mieux; le genre humain marchera toujours, car la mort remplace ceux qui sont fatigués.

En arrivant sous la porte cochère, je vis, à l'extérieur, ces lettres *ou la m*... restes de cette inscription: LA LIBERTÉ, L'INDIVISIBILITÉ OU LA MORT. Puis, je me demandai pourquoi il n'y avait là ni marbre, ni plaque d'airain qui apprît aux passants qu'ici Charlotte Corday s'était dévouée pour son pays? Pas même une inscription courte et simple.... Oh! comme la France est indifférente à ses gloires!

Charlotte n'a pas de tombeau, on ignore où gît sa poussière... La peinture nous a gardé ses traits; mais ceux du tyran populaire qu'elle a tué, la peinture les a conservés aussi.

Quand les députations des sections en deuil vinrent à la barre saluer la Convention souveraine, un orateur s'écria: „David, encore un tableau!" David se leva, et dit: „Aussi ferai-je." *) Il sortit, et sur le revers de la lettre de Charlotte, il esquissa la figure de Marat, figure livide, ignoble, décharnée, contractée par les haineuses passions de sa vie; et par un artifice qui, dans le moment, était un excusable mensonge, il plaça des lettres de grâce dans la main de l'homme qui ne voyait la conclusion logique de son implacable raisonnement que dans le couteau de la guillotine, qu'il eût voulu faire tomber trois cent mille fois sur trois cent mille têtes de Français.

Que votre *Charlotte* est touchante, monsieur Sheffer! Je suis demeuré bien des fois immobile devant votre tableau, sans entendre

*) Des liens d'amitié unissaient Marat et David. Ce grand artiste peignait lui-même le portrait de Marat, tandis qu'un de ses élèves favoris, M. Gérard, terminait celui de Lepelletier de Saint-Fargeau; quelqu'un entra dans son atelier et lui demanda pourquoi il abandonnait aux pinceaux d'un élève le portrait de Lepelletier. „C'était un aristocrate, répondit brusquement David, il „sera toujours assez bien; d'ailleurs Gérard a du talent: mais „Marat!... voyez-vous, je le peins du cœur." (Cité par M. Jal, dans ses *Esquisses et Croquis*, livre judicieux et piquant.)

la foule qui circulait, et recueilli dans une contemplation admirative. Elle est pâle, mais calme, ne s'inquiétant plus de ce qui se passe autour d'elle: sa tâche est finie; aux autres la leur. Elle songe à cet avenir qu'elle croit avoir fait à sa patrie; je voudrais pouvoir dire aussi: Elle songe à Dieu;... mais je ne sache pas que ce mot consolateur soit sorti de la bouche de Charlotte: cette pensée se trouve peut-être dans le tableau, elle n'est pas dans l'histoire; les relations du temps sont muettes, et ce beau drame reste, a mes yeux, incomplet, sans dénoûment. Certes ce n'en est pas un pour mon cœur que le soufflet qu'elle a reçu, morte, de la main du bourreau; il serait trop amer, trop cruellement dérisoire: j'ai besoin de penser qu'il y a eu pour elle quelque chose au-delà de ce soufflet avilissant.... Une prière qui aide à mourir, un soupir de l'espérance, que ceux qui s'en vont lèguent à ceux qui restent, cette prière, ce soupir se sont peut-être échappés de ses lèvres dans sa prison, sur la charrette que suivaient tant d'outrages, et quand la bascule fatale s'est abaissée sous son beau corps, pour le rejeter dans le panier, pêle-mêle avec d'autres.

GUSTAVE DROUINEAU.

LE BIBLIOMANE.

Ah! je la tiens! que je suis aise!
C'est bien la bonne édition,
Car voilà, pages quinze et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

PONS DE VERDUN.

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs, en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connaissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.

Il y a vingt ans que Théodore s'était retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire. Lequel des deux, c'était un grand secret. Il songeait, et on ne savoit à quoi il songeait. Il passait sa vie au milieu des livres, et ne s'occupait que de livres, ce qui avait donné lieu à quelques-uns de penser qu'il composait un livre qui rendrait tous les livres inutiles, mais ils se trompaient évidemment. Théodore avait tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parlait plus, ne riait plus, ne jouait plus, ne mangeait plus, n'allait plus ni au bal, ni à la comédie. Les femmes qu'il avait aimées dans sa jeunesse n'attiraient plus ses regards, ou tout au plus il ne les regardait qu'au pied; et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avait frappé son attention, — Hélas, disait-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin perdu!

Il avait autrefois sacrifié à la mode; les mémoires du temps nous apprennent qu'il est le premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat qui la nouait à droite, et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu. Théodore ne se souciait plus de la mode. Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur: — „Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches *in-quarto*.“

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire plus d'un moment de ses méditations. Elle le mettait de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de Napoléon dans le Nord, qui avaient fait enchérir le cuir de Russie. Il approuva cependant l'intervention française dans les révolutions d'Espagne. — „C'est „dit-il, une belle occasion pour rapporter de la péninsule des „romans de chevalerie et des *Cancioneros*.“ — Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement, et il en fut piqué. Quand on lui parlait *Trocadero*, il répondait ironiquement *Romancero*, ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bourmont sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. — „Grâce au ciel, dit-il en se „frottant les mains, nous aurons les maroquins du Levant à bon „marché;“ — ce qui le fit passer pour carliste.

Il se promenoit l'été dernier dans une rue populeuse en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortaient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge, au nom de la liberté des opinions, de crier: *Vivent les „Polonais!* — „Je ne demande pas mieux, repondit Théodore „dont la pensée était un cri éternel en faveur du genre

„humain, mais pourrais-je vous demander à quel propos?“ — Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonois, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites, repartit l'ami des lumières qui était un rude géographe et un intrépide logicien. — „Dieu nous pardonne, murmura notre ami, en croisant piteusement les mains! Serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier!“

L'homme éminemment civilisé lui cassa la jambe d'un coup de bâton.

Théodore passa trois mois au lit à compulser des catalogues de livres. Disposé comme il l'a toujours été à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même, son sommeil était horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses du cauchemar. — „Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'embrassant, pour m'empêcher de mourir d'effroi et de douleur. „J'étais entouré de monstres qui ne m'auraient point fait de „quartier.“

— Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne?...

„C'était, s'il m'en souvient, l'ombre de Purgold dont les fu„nestes ciseaux mordaient d'un pouce et demi sur les marges „de mes aldes brochés, tandis que celle d'Heudier plongeait im„pitoyablement dans un acide dévorant mon plus beau volume „d'édition *princeps*, et l'en retirait tout blanc; mais j'ai de bon„nes raisons de penser qu'ils sont au moins en purgatoire.“

Sa femme crut qu'il parlait grec, car il savoit un peu le grec, à telles enseignes que trois tablettes de sa bibliothèque étaient chargées de livres grecs dont les feuilles n'étaient pas fendues. Aussi ne les ouvrait-il jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connaissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance. Les simples en concluaient qu'il était sorcier. Je ne le crois pas.

Comme il dépérissait à vue d'œil, on appela son médecin qui était, par hazard, homme d'esprit et philosophe. Vous le

retrouverez si vous pouvez. Le docteur reconnut que la congestion cérébrale était imminente, et il fit un beau rapport sur cette maladie dans le *Journal des sciences médicales*, où elle est désignée sous le nom de *monomanie du maroquin*, ou de *typhus des bibliomanes*, mais il n'en fut pas question à l'Académie des sciences, parce qu'elle se trouva en concurrence avec le *colera-morbus*.

On lui conseilla l'exercice, et comme cette idée lui souriait, il se mit en route l'autre jour de bonne heure. J'étais trop peu rassuré pour le quitter d'un pas. Nous nous dirigeâmes du côté des quais, et je m'en réjouis, parce que j'imaginai que la vue de la rivière le récréerait; mais il ne détourna pas ses regards du niveau des parapets. Les parapets étaient aussi lisses d'étalage que s'ils avaient été visités dès le matin par les défenseurs de la presse qui ont noyé en février la bibliothèque de l'Archevêché. Nous fûmes plus heureux au Quai aux fleurs. Il y avait profusion de bouquins, mais quels bouquins! Tous les ouvrages dont les journaux ont dit du bien depuis un mois, et qui tombent là infailliblement dans la case à cinquante centimes, du bureau de rédaction ou du fonds du libraire. Philosophes, historiens, poètes, romanciers, auteurs de tous les genres et de tous les formats, pour qui les annonces les plus pompeuses ne sont que les limbes infranchissables de l'immortalité, et qui passent, dédaignés, des tablettes du magasin aux mardelles de la Seine, Léthé profond d'où ils contemplent en moisissant le terme assuré de leur présomptueux essor. Je déployais là les pages satinées de mes *in-octavo*, entre cinq ou six de mes amis.

Théodore soupira, mais ce n'était pas de voir les œuvres de mon esprit exposées à la pluie, dont les garantit mal l'officieux balandran de toile cirée.

„Qu'est devenu, dit-il, l'âge d'or des bouquinistes en plein „vent? C'est ici pourtant que mon illustre ami Barbier avait „colligé tant de trésors, qu'il était parvenu à en composer une „bibliographie spéciale de quelques milliers d'articles. C'est ici „que prolongeaient, pendant des heures entières, leurs doctes

„et fructueuses promenades, le sage Monmerqué en allant au „Palais, et le sage Labouderie en sortant de la métropole. „C'est d'ici que le vénérable Boulard enlevait tous les jours „un mètre de raretés, toisé à sa canne de mesure, pour lequel „ses six maisons pléthoriques de volumes n'avaient pas de place „en réserve. Oh! qu'il a de fois desiré en pareille occasion le „modeste *angulus* d'Horace, ou la capsule élastique de ce pa- „villon des fées qui aurait couvert au besoin l'armée de Xerxès, „et se portait aussi commodément à la ceinture que la gaîne „aux couteaux du grand-père de Jeannot! Maintenant, quelle „pitié! vous n'y voyez plus que les ineptes rogatons de cette „littérature moderne qui ne sera jamais de la littérature an- „cienne, et dont la vie s'évapore en vingt-quatre heures, comme „celle des mouches du fleuve Hypanis: littérature bien digne „en effet de l'encre de charbon et du papier de bouillie que „lui livrent à regret quelques typographes honteux, presque „aussi sots que leurs livres! Et c'est profaner le nom de livres „que de le donner à ces guenilles barbouillées de noir, qui „n'ont presque pas changé de destinée en quittant la hotte aux „haillons du chiffonnier! Les quais ne sont désormais que la „morgue des célébrités contemporaines!"

Il soupira encore, et je soupirai aussi, mais ce n'était pas pour la même raison.

J'étais pressé de l'entraîner, car son exaltation, qui crois- sait à chaque pas, semblait le menacer d'un accés mortel. Il fallait que ce fût un jour néfaste, puisque tout contribuait à aigrir sa mélancolie.

„Voilà, dit-il en passant, la pompeuse façade de Ladvocat, „le Galiot du Pré des lettres abâtardies du dix-neuvième siècle, „libraire industrieux et libéral, qui aurait mérité de naître „dans un meilleur âge, mais dont l'activité déplorable a cruel- „lement multiplié les livres nouveaux au préjudice éternel des „vieux livres; fauteur impardonnable à jamais de la papeterie „de coton, de l'orthographe ignorante, et de la vignette ma- „niérée; tuteur fatal de la prose académique et de la poésie „à la mode; comme si la France avait eu de la poésie depuis

„Ronsard et de la prose depuis Montaigne! Ce palais de biblio-„pole est le cheval de Troie qui a porté tous les ravisseurs du „palladium, la boite de Pandore qui a donné passage à tous „les maux de la terre! J'aime encore le cannibale, et je ferai „un chapitre dans son livre, mais je ne le verrai plus! —

„Voilà, continua-t-il, le magasin aux vertes parois du digne „Crozet, le plus aimable de nos jeunes libraires, l'homme de „Paris qui distingue le mieux une reliure de Derome l'aîné „d'une reliure de Derome le jeune, et la dernière espérance „de la dernière génération d'amateurs, si elle s'élève encore „au milieu de notre barbarie; mais je ne jouirai pas aujour-„d'hui de son entretien dans lequel j'apprends toujours quelque „chose! Il est en Angleterre où il dispute, par juste droit de „représailles, à nos avides envahisseurs de Soho-Square et de „Fleet-Street, les précieux débris des monuments de notre belle „langue, oubliés depuis deux siècles sur la terre ingrate qui „les a produits! *Macte animo, generose puer!* —

„Voilà, reprit-il en revenant sur ses pas, voilà le Pont-des-„Arts, dont l'inutile balcon ne supportera jamais sur son garde-„fou ridicule de quelques centimètres de largeur, le noble dé-„pôt de l'*in-folio* triséculaire qui a flatté les yeux de dix gé-„nérations de l'aspect de sa couverture en peau de truie et de „ses fermoirs de bronze; passage profondément emblématique, „à la vérité, qui conduit du château à l'Institut par un chemin „qui n'est pas celui de la science. Je ne sais si je me trompe, „mais l'invention de cette espèce de pont devait être pour l'é-„rudit une révélation flagrante de la décadence des bonnes „lettres. —

„Voilà, dit toujours Théodore en passant sur la place du „Louvre, la blanche enseigne d'un autre libraire actif et ingé-„nieux; elle a long-temps fait palpiter mon cœur, mais je ne „l'aperçois plus sans une émotion pénible depuis que Téchener „s'est avisé de faire réimprimer avec les caractères de Tastu, „sur un papier éblouissant et sous un cartonnage coquet, les „gothiques merveilles de Jehan Bonfons de Paris, de Jehan „Mareschal de Lyon, et de Jehan de Chaney d'Avignon,

„bagatelles introuvables qu'il a multipliées en délicieuses contre-„façons. Le papier, d'un blanc neigeux, me fait horreur, mon „ami, et il n'est rien que je ne lui préfère, si ce n'est ce „qu'il devient quand il a reçu, sous le coup de barre d'un „bourreau de pressier, l'empreinte déplorable des rêveries et „des sottises de ce siècle de fer.“

Théodore soupirait de plus belle; il allait de mal en pis.

Nous arrivâmes ainsi dans la rue des Bons-Enfants, au riche bazar littéraire des ventes publiques de Silvestre, local honoré des savants, où se sont succédé en un quart de siècle plus d'inappréciables curiosités que n'en renferma jamais la bibliothèque des Ptolémées, qui n'a peut-être pas été brûlée par Omar, quoi qu'en disent nos radoteurs d'historiens. Jamais je n'avais vu étaler tant de splendides volumes.

Malheureux ceux qui les vendent! dis-je à Théodore. —

„Ils sont morts, répondit-il, ou ils en mourront.“

Mais la salle était vide. On n'y remarquait plus que l'infatigable M. Thouret, fac-similant avec une patiente exactitude, sur des cartes soigneusement préparées, les titres des ouvrages qui avaient échappé la veille à son investigation quotidienne. Homme heureux entre tous les hommes, qui possède dans ses cartons, par ordre de matières, l'image fidèle du frontispice de tous les livres connus. C'est en vain, pour celui-là, que toutes les productions de l'imprimerie périront, dans la première et prochaine révolution que les progrès de la perfectibilité nous assurent. Il pourra léguer à l'avenir le catalogue complet de la bibliothèque universelle. Il y avait certainement un tact admirable de prescience à prévoir de si loin le moment où il serait temps de compiler l'inventaire de la civilisation. Quelques années encore, et on n'en parlera plus.

Dieu me pardonne, brave Théodore, dit l'honnête M. Silvestre, vous vous êtes trompé d'un jour. C'était hier la dernière vacation. Les livres que vous voyez sont vendus et attendent les porteurs.

Théodore chancela et blêmit. Son front prit la teinte d'un maroquin-citron un peu usé. Le coup qui le frappa retentit au fond de mon cœur.

„Voilà qui est bien, dit-il, d'un air atterré. Je reconnais „mon malheur accoutumé à cette affreuse nouvelle! Mais en-„core, a qui appartiennent ces perles, ces diamants, ces riches-„ses fantastiques dont la bibliothèque des de Thou et de Grolier „se serait fait gloire?" —

Comme à l'ordinaire, monsieur, répliqua M. Silvestre. Ces excellents classiques d'édition originale, ces vieux et parfaits exemplaires autographiés par des érudits célèbres, ces piquantes raretés philologiques dont l'Académie et l'Université n'ont pas entendu parler, revenaient de droit à sir Richard. C'est la part du lion anglais auquel nous cédons de bonne grâce le grec et le latin que nous ne savons plus. — Ces belles collections d'histoire naturelle, ces chefs-d'œuvre de méthode et d'iconographie, sont au prince d'Essling, dont les goûts studieux ennoblissent encore, par son emploi, une noble et immense fortune. — Ces mystères du moyen âge, ces moralités phénix dont le ménechme n'existe nulle part, ces curieux essais dramatiques de nos aïeux, vont augmenter la bibliothèque de M. de Solenne. — Ces facéties anciennes, si sveltes, si élégantes, si mignonnes, si bien conservées, composent le lot de votre aimable et ingénieux ami, M. Aimé-Martin. — Je n'ai pas besoin de vous dire à qui appartiennent ces maroquins frais et brillants, à triples filets, à larges dentelles, à fastueux compartiments. C'est le Shakespeare de la petite propriété, le Corneille du mélodrame, l'interprète habile et souvent éloquent des passions et des vertus du peuple, qui, après les avoir un peu déprisés le matin, en a fait le soir emplette au poids de l'or, non sans gronder entre ses dents, comme un sanglier blessé à mort, et sans tourner sur ses compétiteurs son œil tragique ombragé de noirs sourcils. —

Théodore avait cessé d'écouter. Il venait de mettre la main sur un volume d'assez bonne apparence, auquel il s'était empressé d'appliquer son elzéviriomètre, c'est-à-dire, le demi-pied divisé presque à l'infini sur lequel il réglait le prix, hélas! et le mérite intrinsèque de ses livres. Il le rapprocha dix fois du livre maudit, vérifia dix fois l'accablant calcul,

murmura quelques mots que je n'entendis pas, changea de couleur encore une fois, et défaillit dans mes bras. J'eus beaucoup de peine à le conduire au premier fiacre venu.

Mes instances pour lui arracher le secret de sa subite douleur furent long-temps inutiles. Il ne parlait pas. Mes paroles ne lui parvenaient plus. C'est le typhus, pensai-je, et le paroxisme du typhus.

Je le pressais dans mes bras. Je continuais à l'interroger. Il parut céder à un mouvement d'expansion. „Voyez en moi, „me dit-il, le plus malheureux des hommes! Ce volume, c'est „le Virgile de 1676, en grand papier, dont je pensais avoir „l'exemplaire géant, et il l'emporte sur le mien d'un tiers de „ligne en hauteur. Des esprits ennemis ou prévenus pourraient „même y trouver la demi-ligne. Un tiers de ligne, grand „Dieu!" —

Je fus foudroyé. Je compris que le délire le gagnait.

„Un tiers de ligne!" répéta-t-il en menaçant le ciel d'un poing furieux, comme Ajax ou Capanée.

Je tremblais de tous mes membres.

Il tomba peu-à-peu dans le plus profond abattement. Le pauvre homme ne vivait plus que pour souffrir. Il reprenait seulement de temps à autre: „Un tiers de ligne!" en se rongeant les mains. — Et je redisais tout bas: foin des livres et du typhus!

Tranquillisez-vous, mon ami, soufflais-je tendrement à son oreille, chaque fois que la crise se renouvelait. Un tiers de ligne n'est pas grand'-chose dans les affaires les plus délicates de ce monde! —

„Pas grand'-chose, s'écriait-il, un tiers de ligne au Virgile „de 1676! C'est un tiers de ligne qui a augmenté de cent „louis le prix de l'Homère de Nerli chez M. de Cotte; un tiers „de ligne! Ah! compteriez-vous pour rien un tiers de ligne du „poinçon qui vous perce le cœur!" —

Sa figure se renversa tout-à-fait, ses bras se roidirent, ses jambes furent saisies d'une crampe aux ongles de fer. Le typhus gagnait visiblement les extrémités. Je n'aurais pas voulu

être obligé d'alonger d'un tiers de ligne le court chemin qui nous séparait de sa maison.

Nous arrivâmes enfin. — „Un tiers de ligne!" dit-il au portier. „Un tiers de ligne!" dit-il à la cuisinière qui vint ouvrir. — „Un tiers de ligne!" dit-il à sa femme, en la mouillant de ses pleurs. —

Ma perruche s'est envolée, dit sa petite fille qui pleurait comme lui!

„Pourquoi laissait-on la cage ouverte? répondit Théodore. — Un tiers de ligne!"

Le peuple se soulève dans le Midi, et à la rue du Cadran, de la vieille tante qui lisait le journal du soir.

„De quoi diable se mêle le peuple? répondit Théodore. — Un tiers de ligne!" —

Votre ferme de la Beauce a été incendiée, lui dit son domestique en le couchant.

„Il faudra la rebâtir, répondit Théodore, si le domaine en „vaut la peine. — Un tiers de ligne!" —

Pensez-vous que cela soit sérieux? me dit la nourrice.

Vous n'avez donc pas lu, ma bonne, le *Journal des Sciences médicales?* Qu'attendez-vous d'aller chercher un prêtre? —

Heureusement, le curé entrait au même instant pour venir causer, suivant l'usage, de mille jolies broutilles littéraires et bibliographiques, dont son bréviaire ne l'avait jamais complètement distrait, mais il n'y pensa plus quand il eut tâté le pouls de Théodore.

Hélas, mon enfant, lui dit-il, la vie de l'homme n'est qu'un passage, et le monde, lui-même, n'est pas affermi sur des fondements éternels. Il doit finir comme tout ce qui a commencé.

„Avez-vous lu, sur ce sujet, répondit Théodore, le Traité „*de son origine et de son antiquité?*" —

J'ai appris ce que j'en sais dans la Genèse, reprit le respectable pasteur; mais j'ai ouï dire qu'un sophiste du siècle dernier, nommé M. de Mirabaud, a fait un livre à ce sujet.

„*Sub judice lis est*, interrompit brusquement Théodore.

„J'ai prouvé dans mes *Stromates* que les deux premières parties „du *monde* étaient de ce triste pédant de Mirabaud, et la „troisième de l'abbé le Mascrier.“ —

Eh mon Dieu, reprit la vieille tante en soulevant ses lunettes, qui est-ce donc qui a fait l'Amérique?

Ce n'est pas de cela qu'il est question, continua l'abbé, croyez-vous à la Trinité?

„Comment ne croirais-je pas au fameux volume *de Trinitate* „de Servet,“ dit Théodore en se relevant à mi-corps sur son oreiller, „puisque j'en ai vu céder, *ipsissimis oculis*, pour la „modique somme de deux cent quinze francs, chez M. de „Maccarthy, un exemplaire que celui-ci avait payé sept cents „livres à la vente de La Vallière?“ —

Nous n'y sommes pas, exclama l'apôtre un peu déconcerté. Je vous demande, mon fils, ce que vous pensez de la divinité de Jésus-Christ?

„Bien, bien, dit Théodore. Il ne s'agit que de s'entendre. „Je soutiendrai envers et contre tous que le *Toldos-jeschu* où „cet ignorant pasquin de Voltaire a puisé tant de sottes fables, „dignes des *Mille et une Nuits*, n'est qu'une méchante ineptie „rabbinique, indigne de figurer dans la bibliothèque d'un savant!“

A la bonne heure, soupira le digne ecclésiastique.

„A moins qu'on n'en retrouve un jour, continua Théodore, „l'exemplaire *in chartâ maximâ* dont il est question, si j'ai „bonne mémoire, dans le fatras inédit de David Clément.“

Le curé gémit, cette fois, fort intelligiblement, se leva tout ému de sa chaise, et se pencha sur Théodore pour lui faire nettement comprendre, sans ambages et sans équivoques, qu'il était atteint au dernier degré du typhus des bibliomanes, dont il est parlé dans le *Journal des Sciences médicales*, et qu'il n'avait plus à s'occuper d'autre chose que de son salut.

Théodore ne s'était retranché de sa vie, sous cette impertinente négative des incrédules qui est la science des sots, mais le cher homme avait poussé trop loin dans les livres la vaine étude de la lettre, pour prendre le temps de s'attacher à l'esprit. En plein état de santé une doctrine lui aurait donné

la fièvre, et un dogme le tétanos. Il aurait baissé pavillon en morale théologique devant un saint-simonien. Il se retourna vers la muraille.

Au long temps qu'il passa sans parler, nous l'aurions cru mort, si, en me rapprochant de lui, je ne l'avais entendu sourdement murmurer: „Un tiers de ligne! Dieu de justice et de „bonté! mais où me rendrez-vous ce tiers de ligne, et jusqu'à „quel point votre omnipotence peut-elle réparer la bévue irré„parable de ce relieur?“

Un bibliophile de ses amis arriva un instant après. On lui dit que Théodore était agonisant, qu'il délirait au point de croire que l'abbé le Mascrier avait fait la troisième partie du monde, et que depuis un quart d'heure il avait perdu la parole.

Je vais m'en assurer, répliqua l'amateur.

A quelle faute de pagination reconnait-on la bonne édition du *César* Elzévir de 1635? demanda-t-il à Théodore.

„153 pour 149.“

— Très-bien. Et du *Térence* de la même année?

„108 pour 104.“

Diable! dis-je, les Elzévirs jouaient de malheur cette année-là sur le chiffre. Ils ont bien fait de ne pas la prendre pour imprimer leurs logarithmes!

A merveille! continua l'ami de Théodore. Si j'avais voulu écouter ces gens-ci, je t'aurais cru à un doigt de la mort.

„A un tiers de ligne,“ répondit Théodore dont la voix s'éteignait par degrés.

— Je connais ton histoire, mais elle n'est rien auprès de la mienne. Imagine-toi que j'ai manqué, il y a huit jours, dans une de ces ventes bâtardes et anonymes dont on n'est averti que par l'affiche de la porte, un Boccace de 1527, aussi magnifique que le tien, avec la reliure en vélin de Venise, les *a* pointus, des témoins partout, et pas un feuillet renouvelé.

Toutes les facultés de Théodore se concentraient dans une seule pensée: „Es-tu bien sûr au moins que les *a* étaient pointus?“

— Comme le fer qui arme la hallebarde d'un lancier.

„C'était donc, à n'en pas douter, la *vintisettine* elle-même!“

— Elle-même. Nous avions ce jour-là un joli dîner, des femmes charmantes, des huîtres vertes, des gens d'esprit, du vin de Champagne. Je suis arrivé trois minutes après l'adjudication.

— „Monsieur, cria Théodore furieux, quand la *vintisettime* est à vendre, on ne dîne pas!“

Ce dernier effort épuisa le reste de vie qui l'animait encore, et que le mouvement de cette conversation avait soutenu comme le soufflet qui joue sur une étincelle expirante. Ses lèvres balbutièrent cependant encore: „Un tiers de ligne!“ mais ce fut sa dernière parole.

Depuis le moment où nous avions renoncé à l'espoir de le conserver, on avait roulé son lit près de sa bibliothèque, d'où nous descendions un à un chaque volume qui paraissait appelé par ses yeux, en tenant plus long-temps exposés à sa vue ceux que nous jugions les plus propres à la flatter. Il mourut à minuit entre un Deseuil et un Padeloup, les deux mains amoureusement pressées sur un Thouvenin.

Le lendemain nous escortâmes son convoi, à la tête d'un nombreux concours de maroquiniers éplorés, et nous fîmes sceller sur sa tombe une pierre chargée de l'inscription suivante, qu'il avait parodiée pour lui-même de l'épitaphe de Franklin:

CI-GIT SOUS SA RELIURE DE BOIS,
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME,
ÉCRIT DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI UN BOUQUIN
GATÉ, MACULÉ, MOUILLÉ, DÉPAREILLÉ,
IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
PIQUÉ DES VERS,
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HONNEURS TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION.

Ch. NODIER.

LES SOIRÉES D'ARTISTES.

Les artistes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Du temps que M. de Marigny avait la direction de l'académie, c'était une colonie de brillants esclaves qui tremblaient devant monsieur le protecteur des beaux-arts, et vivaient dans un état de vasselage où les plaçaient la médiocrité de leur fortune et l'importance des grands seigneurs et des financiers. Vanloo qui était le roi de la peinture, faisait le pied de grue chez un traitant imbécile dont la gabelle avait doré les poches; et M. de Sylvestre, écuyer, premier peintre du roi de Pologne, que les boudoirs firent presque grand homme, et que le siècle présent connaît à-peine de nom, M. de Sylvestre n'était reçu à Versailles par monsieur le premier de la chambre que les petits jours.

Les artistes étaient chez tout le grand monde de la cour et de la ferme générale au même rang dans la considération que les maîtresses. Ils étaient devenus comme une sorte de baladins qu'on aimait à la fureur, dont on ne pouvait se passer, qui étaient de toutes les parties de campagne, et de tous les petits soupers, qu'on embrassait, qu'on caressait, qu'on bourrait de compliments et de cadeaux, et qu'on méprisait pour trois raisons:

Parce qu'ils étaient gens de rien;

Parce qu'étant gens de rien, ils avaient du mérite;

Parce qu'ayant du mérite, ils consentaient à se ravaler jusqu'à devenir des valets, et à porter l'humiliante livrée *) que tel Mécène jetait sur leur dos pour avoir droit de dire: „Ce poète, ce peintre, ce musicien m'appartiennent."

Leurs talents, leur réputation étaient une parure pour la vanité du patron, comme pour un libertin du bel air la célébrité des femmes qui voulaient bien qu'on les affichât. Dans les cercles où ils étaient admis, leur esprit faisait les frais de l'orgie, comme les appas des duchesses et des filles de l'Opéra Cette prostitution de l'artiste était honteuse, dégradante; elle ne révoltait cependant personne: elle était dans les mœurs. L'homme de lettres pauvre, le statuaire réduit à la mansarde et à l'aumône trouvaient leur compte à une servitude, où les besoins matériels de la vie étaient amplement satisfaits, où la débauche assurait un moment d'égalité, où l'on vivait de plaisirs bruyants qui donnaient à l'imagination le ressort que donne à de certains esprits paresseux l'effervescence de l'ivresse du Champagne. Les artistes se livraient de bonne grâce; quelques-uns faisaient cependant résistance pour l'honneur de ce qu'ils appelaient si étrangement la dignité de l'art et l'indépendance de l'artiste; mais si peu qu'on les pressât, ils se rendaient; c'était un métier de coquettes.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Il est encore des cœurs qui voleraient au-devant de l'esclavage, après s'être fait marchander; mais c'est le petit nombre. Ce commerce de hautes bienveillances et de basses flatteries n'est plus en usage à-présent; l'artiste n'est plus un bouffon qu'on pensionne, un spiritueux

*) Un des maréchaux de France, qui aimait les gens de lettres et les artistes comme on les aimait dans ce temps-là, envoyait chez la personne qu'il permettait qu'on lui présentât, un tailleur, chargé de faire l'habit de la présentation. Cet habit, de la forme à la mode, était d'une étoffe couleur bleu-clair, et garni de boutons au chiffre de son excellence. Tous les clients du maréchal dinaient avec ce costume particulier et n'étaient pas reçus autrement. Je tiens ce fait de M. P. V. qui a porté l'habit bleu.

dont on se grise, un moyen de réputation pour un seigneur qui l'exploite. Le besoin met bien quelques talents à la discrétion du distributeur des faveurs, si étroites, que la nation octroie par ses représentants aux arts et aux lettres; on sollicite bien encore un chef de division pour obtenir quelque parcelle du budget, en échange de petits travaux qu'on fait sans amour et qu'on caractérise très-énergiquement en leur donnant la dénomination moqueuse de *pot-au-feu;* mais il n'y a plus de clients humbles devant des protecteurs superbes; il n'y a pas un banquier qui puisse se vanter d'avoir un peintre ou un musicien à lui. Le temps où, dans toutes les grandes maisons, il y avait un couvert mis à table à côté de ceux du précepteur des enfants et du directeur de madame, pour le poète inféodé, ce temps est passé et ne reviendra pas sans-doute. Un artiste honore maintenant l'amphitryon qui le reçoit autant qu'il est honoré. Il est un ornement pour la société où on l'admet sur le pied de l'égalité; il n'en est pas le joujou. On profite de sa conversation, de ses lumières; on se décore peut-être un peu de sa renommée, mais les rôles sont changés, et ce n'est plus lui qui joue d'ordinaire celui de flatteur.

Les artistes ont senti, depuis la restauration, qu'ils étaient quelque chose, et que dans le monde ils composaient un monde à part, le monde des intelligences; qu'ils aient pensé qu'un jour à venir ce monde devait dominer l'autre et lui donner des lois, c'est ce que je ne crois pas. La vanité qu'on leur reproche beaucoup, quand on ne songe pas à la reprocher à tant de gens, chez qui rien ne la justifie ou au moins ne la rend un peu excusable, ne les a pas aveuglés à ce point. Ils ont vu qu'on ne les comprenait pas, et que dans la société, bien qu'ils y fussent reçus avec faveur, même avec distinction, on les regardait curieusement comme des étrangers dont on n'entend pas la langue; ils ont craint de retomber dans l'état d'où la révolution de 89 les avait tirés, et ils se sont groupés, serrés, de peur que l'ordre de choses qui avait commencé en 1815 ne les rendît à la fin aux salons de Paris dans la situation dégradante à laquelle ils avaient échappé trente ans auparavant.

La restauration fut pour eux, il faut le dire, une époque de bonheur à laquelle aucune autre n'est comparable, si ce n'est celle du directoire: liberté complète pour l'art et pour l'artiste.

Sous l'empire il n'en avait pas été tout-à-fait de même. L'art avait un type sacramentel dont il lui était défendu de sortir, sous peine d'encourir la disgrâce du maître qui avait établi une sorte de police classique, chargée de discipliner le génie comme l'autre disciplinait l'opinion. L'artiste était honoré par Napoléon, c'est vrai; David devenait Baron, Vien était sénateur, Fontanes, Berthollet et Monge ajoutaient à leurs noms le titre de comte que personne ne leur a donné jamais, excepté le secrétaire archiviste du sénat, et je pense aussi M. de Sémonville, qui est homme de trop de savoir-vivre pour manquer aux choses de l'étiquette, homme de trop d'esprit pour se faire faute d'une bonne plaisanterie; mais l'aristocratie impériale tenait à distance tout ce qui n'avait place ni au sénat, ni aux antichambres des Tuileries. M. Gérard n'était pas du tout l'égal d'un duc qui avait commencé par être, comme l'illustre artiste, fils d'un maître-d'hôtel;*) le champ de bataille avait changé l'officier, les grands succès au Louvre n'avaient pu changer le peintre. On tenait son rang, entre gens parvenus, comme

*) M. le baron Gérard est fils du maître-d'hôtel d'un célèbre amiral, le bailli de Suffren. On pense bien que je ne prétends tirer aucune conséquence défavorable à M. Gérard de cette naissance plébéienne; c'est un fait dont je dépose ici au profit de l'histoire. Il ne peut offenser personne, je l'espère du moins. Le baronnet John Perceval avait été marchand tailleur; sir Ralph Josline était marchand drapier, quand on le fit chevalier de l'ordre du Bain; on donna le titre de baronnet à William Horne, marchand de viande salée; les descendants de ces industriels ne cherchent pas à cacher aux lords à côté desquels ils siègent au parlement, l'origine de leur noblesse qui remonte au quinzième siècle. Si on peut croire que je n'ai rappelé la profession du père de M. le baron Gérard que par une sorte de fatuité aristocratique, je dois me hâter de déclarer qu'une telle prétention siérait moins qu'à personne à moi, qui suis fils d'un courtier de commerce à Lyon, et petit-fils d'un boulanger de Roanne.

avant la révolution, entre gens nés; l'empereur l'entendait ainsi. Il fallait obéir, ou bien passer pour un sauvage ou un fou comme M. Népomucène Lemercier.

Après les licences du directoire, c'était cruel, assurément. On se fit gauchement à ce régime; aussi les épîtres dédicatoires de la plupart des ouvrages publiés dans ce temps-là sont les plus risibles du monde. L'auteur et celui à qui on dédie ont, à la première page du livre, l'air aussi embarrassé l'un et l'autre, le premier de l'ingéniosité de sa louange, le second des titres qui lui attirent de si singuliers compliments.

Les artistes se dégagèrent, après l'empire, de toutes les entraves qui les avaient gênés long-temps; ils reprirent leur indépendance. Toute la nation marchait à la liberté, ils y coururent plus vite que les autres citoyens. Quelques courtisans, sortis de leurs rangs, allèrent flatter les frères de Louis XVI, dont ils se moquaient au retour du château; quelques-uns vendirent leurs plumes à un pouvoir que son origine étrangère avait dégradé, et qui s'appuyait sur tout ce qu'il y avait de plus anti-national; la majorité des artistes ne donna pas dans ce honteux travers. La paix leur rendait une importance que la guerre avait donnée long-temps à d'autres; ils profitèrent de leurs avantages. Le gouvernement fit beaucoup pour eux, je dois en convenir, parce qu'il n'y a rien de mieux que la vérité, même quand il s'agit de juger son ennemi; il dépensa des sommes considérables; il fit faire des tableaux, des statues, de la porcelaine, des tapis; il donna des pensions à des poètes, à des écrivains politiques: la générosité ne manqua pas, mais le discernement. On fit du protectorat, quand il fallait seulement récompenser avec justice, et encourager avec une certaine intelligence de l'art, qu'on n'avait point assez. Un gentilhomme bienveillant, plein de bonnes intentions, fut placé où il aurait fallu mettre un homme d'un goût élevé et d'une grande portée d'esprit. Il avait la main malheureuse, il était d'une bonhomie que le peuple railleur, à qui il avait affaire, trouva un peu trop naïve; il était le très-humble serviteur d'une idée, dominante dans l'esprit de Charles X, et il faisait, pour plaire au roi, des

choses qui donnaient beau jeu aux moqueries; il disposait d'un budget qui payait de fort médiocres tableaux, ou des tableaux qui devaient déplaire au public par leurs sujets; il voulait amortir la presse qui revivait comme un polype et poussait chaque jour de nouveaux bras pour étouffer ceux qui la mutilaient; enfin il se rendait ridicule, dans un temps où l'autorité grande ou petite avait tant besoin d'être sensée, grave, et, je pourrais dire, spirituelle. Je serais bien fâché d'être injuste envers M. de La Rochefoucault, dont plusieurs personnes ont eu à se louer; mais je crois que son administration a nui aux arts. Les travaux de l'intérieur du Louvre, si beaux, si honorables pour l'époque, ont été faits pendant qu'il était à la tête du département des beaux-arts; mais je sais ce qui lui revient de gloire dans cette entreprise; je sais aussi la part qu'y ont eue MM. de Forbin et de Cailleux, modestement cachés derrière le portefeuille du directeur.

Le besoin de se voir, de se communiquer ses pensées, de faire du nouveau ou de résister à la tendance *romantique*, inspira l'idée des premières réunions d'artistes, que nous avons vues si charmantes; et puis, on voulait prouver à ceux que la fortune et la puissance avaient faits les heureux de la terre, qu'on pouvait très-bien vivre et s'amuser sans eux. On voulait les amener à demander comme une faveur, ce que jadis ils n'auraient pas accepté comme une obligation, le plaisir de venir, au milieu d'un cercle d'artistes, chercher des joies, dont leurs salons dorés n'ont pas le secret. C'est ce qui arriva, et nous vîmes, en 1827, tous les beaux noms de l'aristocratie solliciter, jusqu'à devenir importuns, des invitations au bal masqué qu'annonçait une comédienne. Très-peu obtinrent ce qu'ils souhaitaient si vivement; et mademoiselle Mars donna là une leçon d'un très-bon goût à cette cour qui pensait probablement que les artistes ne seraient que trop honorés si elle daignait se mêler à eux un jour de carneval. Le bal fut délicieux*); l'élite des arts et de la littérature avait été invitée par l'admirable actrice, qui fit les honneurs de son salon avec cette grâce, cette

*) Il eut lieu le mercredi, 21 mars 1827.

délicatesse d'esprit, cette aisance facile et élégante qui lui sont ordinaires. Célimène ne recevait pas mieux les marquis; mais Célimène était médisante, et Mlle. Mars fut adorable de bonté. De fort jolis costumes, des travestissements ingénieux, des quadrilles nationaux et étrangers, des caricatures originales, des bouffonneries piquantes prêtèrent à cette fête un charme indicible. La parodie eut sa large part dans ce concours d'inventions plaisantes; toutefois, pour ne pas prêter des armes aux faux dévots, alors en grand crédit, Mlle. Mars interdit les déguisements qui avaient des rapports avec l'habit monacal; à-peine permit-elle à M. Jouy de revêtir la robe d'ermite dont il avait quinze ans enveloppé sa renommée littéraire. L'Olympe seul fut moqué, et de grands éclats de rire, auxquels les poètes classiques eux-mêmes prirent part, accueillirent la noblesse d'une Diane et d'un Apollon grotesques, les lourds tire-d'ailes d'un Zéphire entripaillé comme un financier du temps de Molière, les agaçantes menaces d'un Cupidon dérobé aux trumeaux des imitateurs de Watteau et de Boucher. Des vaudevilles spirituels et gais, de bonnes et rudes épigrammes furent débités par la bande mythologique qui aurait fait rougir Chompré, avec son audace d'incrédulité païenne. Le bal suivit la mascarade, et le jour vint trop tôt surprendre, au milieu de ces joyeusetés, l'assemblée qu'aucun frein d'ennuyeuse étiquette n'avait paralysée, et où chacun s'était montré pourtant scrupuleux observateur des convenances et des usages de la bonne compagnie.

La réunion d'artistes qui précéda, je crois, toutes les autres, est celle du foyer de Feydeau. Hoffmann en était l'âme; à sa mort, elles ont cessé. Feydeau est mort aussi, et avec lui, l'opéra comique, qu'on exila dans la rue Ventadour, où il a succombé à une maladie laryngée. Cette maladie est venue à la suite d'un effort. L'Opéra-Comique a voulu lutter contre l'Opéra et le Théâtre-Italien; son organisation physique interdisait de pareilles prétentions; sa voix, qui n'était plus ni grave, ni haute, était à-peine propre aux petits airs de l'ancien répertoire; le malade n'a pas pensé à cela. Il a crié, pour faire croire qu'il chantait haut et fort: il s'est enroué, échauffé, et il a fini

comme ces pauvres pinsons, qui expirent de fatigue, en joutant contre les rossignols.

Comme je n'écris pas ici un article nécrologique, je ne parlerai pas plus long-temps de l'Opéra-Comique; mais qu'il me soit permis de m'arrêter, par la pensée, à ce foyer de Feydeau, qui est, pour moi, un des souvenirs les plus agréables des quinze dernières années. J'y ai vu se croiser bien des intrigues mesquines, prises au sérieux par les petites vanités des comédiens. J'y ai vu s'arranger des réputations, que trois chefs de claqueurs (parmi lesquels figurait une femme, sous le nom de M. Frédéric) avaient ordre de faire dépasser la rampe, et dont le public ne se doutait guère. J'y ai vu des partis politiques se choquer, des coteries théâtrales se faire la guerre; des factions administratives aspirant au gouvernement de la république chantante, se heurter, se déchirer, se faire siffler, s'embrasser à la fin, pour recommencer bientôt à se faire siffler, à se déchirer. C'était la vie, le mouvement, le monde tout entier, avec ses bonnes et folles passions, avec ses haines profondes, et ses transactions de politesse.

L'art était compté là pour peu de chose, par le plus grand nombre; il n'avait que quelques fanatiques. L'amour était comme l'art. Deux femmes aimaient; les autres avaient des amants: c'était tout. Pas de duels pour la concurrence d'un cœur; pas de ces intimités qui durent jusqu'au jour où la maitresse qu'on s'est disputée est devenue infidèle. L'amour n'était, à Feydeau, qu'un sentiment tout bourgeois, dont on ne s'occupait que pour s'en moquer. Il fit seulement une de ces éclatantes unions, dont La Fontaine disait: *Ce sont là de ses traits!* Il jeta dans le cœur d'un gentilhomme la fille d'un perruquier, que la pudeur religieuse du règne d'un descendant de Louis XV fit quelque chose comme comtesse.

Le foyer de Feydeau fut un des salons les plus agréables de Paris. Le bon ton y était de règle; non ce bon ton bégueule qui interdit à la causerie ses libertés, ses saillies, ses plaisanteries vives et mordantes; mais celui de quelques-uns des anciens bureaux d'esprit, moins la pédanterie. Oh! la bonne

et franche gaîté! les amusantes conversations!... Hoffmann présidait ce petit club d'amis; Hoffmann, érudit, original, caustique, railleur, parlant de tout avec une grâce malicieuse, poursuivant de sa satire voltairienne tout ce qu'il trouvait de ridicules sur sa route, aimant le paradoxe à la folie, narrateur plus aimable, et plus habile encore, peut-être, que Méhul. Théâtre, voyage, politique, magnétisme, histoire, musique, médecine, tout lui était bon, tout lui était un texte à discussions profondes ou plaisantes. Chaque soir, vingt personnes l'écoutaient, *suspensis auribus*, comme dit élégamment Properce. Et pourtant il était bègue; mais son bégaiement était un attrait de plus; il savait en tirer parti, quelquefois même il trouvait, dans ce défaut, des effets qu'il rendait comiques par la bonhomie feinte avec laquelle il les produisait.

Auprès d'Hoffman, était Garat, grand conteur d'anecdotes de l'ancienne cour et de la révolution, qui avait la fatuité puérile d'une petite-maîtresse sexagénaire, avec la dignité d'un artiste, et l'esprit d'un Gascon de bonne compagnie. Ses gros yeux clignés, son nez au vent, sa bouche ouverte en cœur, sa prononciation affectée, son chapeau en arrière, son habit court à l'anglaise, son pantalon de panne, ses guêtres, dont il était amoureux comme de la belle voix de mademoiselle Duchamp et du souvenir de ses succès aux concerts de Marie-Antoinette, faisaient de Garat un homme à part. Quand, le dos voûté dans son vêtement de jeune élégant, les deux mains dans ses goussets, le pas mal assuré, il entrait au foyer sans saluer personne, on ne pouvait s'empêcher de rire; mais il chantait, il parlait, il grondait ou encourageait ses élèves, et il fallait admirer cette verve, cette chaleur, cette passion, cette âme énergique, ce talent d'analyse, cette finesse que démentait son extérieur grotesque. Pour qui le voyait un moment, Garat était un fat ridicule, un niais prétentieux; pour qui l'avait étudié, c'était un être de génie, qui avait la force de l'homme, la coquetterie de la femme, les caprices de l'enfant gâté. Garat avait de l'amitié pour moi: je crois qu'il me savait gré de l'avoir compris. Il me prenait quelquefois pour le confident de ses chagrins

d'amour-propre; il me parlait de préférence à tout autre, des affaires publiques, et m'appelait le directeur de sa conscience politique. Je pourrais citer vingt anecdotes qui le feraient mieux connaître que le portrait sec et froid que je viens d'esquisser; je me contenterai de raconter deux faits qui me semblent le bien peindre. Un jour, je le rencontrai sur le boulevart; il était dans un de ces accoutrements qui l'avaient rendu proverbe; je l'abordai, et au même instant Kreutzer, que le hasard amenait là, se joignit à nous. Il faisait un temps superbe; c'était en été; les promeneurs étaient nombreux. Nous causâmes en marchant d'un pas lent dont je connaissais le poids, parce que Garat ne manquait jamais de se pendre à mon bras comme un aveugle ou un paralytique. De quoi causer avec Kreutzer et Garat? opéra, musique, Gluck et Mozart. Ce texte de conversation arriva tout naturellement; j'avais trop à profiter pour en faire intervenir un autre. Garat nous raconta cette étrange circonstance de la vie de l'auteur d'*Armide*, visité un matin par Chéron, acteur de l'Opéra. Chéron émerveillé d'un morceau qu'il devait chanter et où Gluck avait mis toute son énergie, allait remercier le compositeur de la bonne fortune qu'il lui procurait d'exécuter un si bel air: „Je ne conçois pas cette force," dit l'acteur au musicien. Gluck qui était au lit, jeta sa couverture, se leva debout et se montra tout nu sans dire mot. Chéron s'inclina alors profondément et ne prononça que cette parole: „Oh! alors, je comprends à merveille." L'accent avec lequel Garat disait ceci était triste; je l'avais entendu narrer cette drôle d'aventure avec une gaité à laquelle sa pantomime d'homme du Midi ajoutait beaucoup. Je lui demandai ce qu'il avait: „Vous n'êtes pas à ce que vous dites; quelque chose vous préoccupe." Il me serra fortement le bras, et me montrant les passants qui ne faisaient pas attention à notre petit groupe, il s'écria en soupirant: „*Les ingrats!* il y a vingt ans qu'ils n'auraient pas passé sans s'apercevoir que j'ai des bottes jaunes!" *Les ingrats!* m'a toujours paru un mot sublime; il y a là un regret, un malheur de coquetterie que les souvenirs du temps où Garat donnait la mode rendent

très-concevables. Notre pauvre ami ne revint pas de ce mécompte de la gloire; il bouda et nous quitta en répétant avec amertume: „Les ingrats!“ — J'appris par quelqu'un qui voyait Garat dans son intimité, qu'il n'avait plus, depuis plusieurs années, pour mademoiselle Duchamp *) les égards, les bonnes façons qu'avait droit d'attendre de lui la femme qui avait sacrifié sa jeunesse à un vieillard par amour pour l'art musical; j'en fis l'objet d'un reproche très-vif à Garat; il ne se défendit point de l'accusation, et après avoir balbutié quelques paroles sans suite, me dit avec une sorte de fureur: „La malheureuse, elle est sourde; je ne puis plus chanter avec elle.“

Je reviens au foyer de Feydeau. Après Garat, Darcourt, vieux comédien que le roi de Prusse avait eu pour son peintre et son premier comique, et qui, en parlant de beaucoup de faits, pouvait dire comme M. de Lafayette: „Moi, je tiens cela du grand Frédéric lui-même.“ C'est Darcourt qui nous apprit que le philosophe de Sans-Souci aimait beaucoup, quand il causait avec quelqu'un, lui arracher l'un après l'autre, en les tournant dans ses doigts, tous les boutons de son habit. Le roi de Prusse fit cadeau à son premier comique du Recueil de ses poésies, en deux volumes. Un envoi de la main de Frédéric orne un des premiers feuillets du livre; à la mort du comédien, je ne sais qui est devenu possesseur de ce précieux morceau de bibliothèque. Darcourt avait succédé à Camérani, régisseur général, bouffon très-divertissant parce qu'il était très-sérieux. Tous les recueils de facéties sont pleins des réparties originales de Camérani qui appelait Elleviou *l'Empereur*, parce qu'il était le despote de l'Opéra-Comique; qui, en faisant répéter les ouvrages dont la représentation se préparait, mangeait du macaroni sur la scène; qui avait une horreur vivement sentie pour les pères de comédie, qu'on aurait transformés en soubrettes, si on avait voulu l'en croire; qui pensa mourir de joie, en 1814, quand Louis XVIII le reconnut à Feydeau et lui dit: „Ah! te voilà, Carlin!“ Le commentaire de Camérani

*) Garat l'appelait ordinairement madame *Contr'alto*.

sur cette parole était à mourir de rire. „Le grand roi," disait-i avec sa componction et son accent italien; „il ne m'a pas demandé: Camérani, comment te portes-tou? Il m'a appelé Carlin! c'est que ze loui avais fait dou plaisir dans Carlin, et l'exil et les longs malhours de sa famille ne loui ont pas fait oublier cela. La France est bien hourouse d'avoir oune monarque qu'il est oune homme pleine d'esprit, de goût et de sensibilité!"

Ferai-je l'énumération des habitués de notre cercle de la rue des Colonnes? Perpignan d'aussi bonne composition sur son mérite que Falstaff, mais bien plus fin, plus spirituel, plus cynique, plus amusant que le précepteur du prince de Galles; Bouvier, musicien d'orchestre, faiseur d'excellentes *charges*; madame Gavaudan, qui avait encore moins d'esprit au théâtre que dans les entretiens familiers; Emmanuel Dupaty, poète du dix-huitième siècle, citoyen du dix-neuvième, nous disant des fragments d'une vive satire sur la restauration, et s'interrompant pour régaler de jolis madrigaux nos dames, qui aimaient ces douceurs autant que les bonbons et les petits bijoux que leur donnait, sans conditions, le riche et bon M. Kiesner, autant que les fleurs que leur apportait Horace Vernet; Juillet, si naturel sur la scène, si honnête, si bourru, si brusquement bonhomme, si plein de bon sens dans ses relations sociales, si singulier dans la rédaction de ses jugements littéraires au comité de lecture du théâtre; Chenard, gai à soixante ans comme il l'avait été à trente, heureux possesseur d'une charmante collection de dessins originaux qui ornaient sa loge, et dont il a eu le tort de se défaire, parce que les dons de l'amitié doivent être sacrés pour celui qui les a reçus; Moreau, mélancolique, poursuivi peut-être par les souvenirs de la compagnie de Jésus où l'avait engagé, dit-on, sa jeunesse ardente, et faisant effort sur lui-même pour être comique quand il sortait de la coulisse; Martin, filant des sons, préparant ses notes graves, et ne hasardant jamais sa voix précieuse dans la discussion; Nicolo, qui promettait un long avenir d'artiste et mourut jeune, épuisé d'amour et de mélodies; la mère Gontier, bonne, naturelle, faisant en scène le signe de la croix avant de chanter un air

dont elle se défiait, s'éloignant de toutes les cabales, jouant la comédie en excellente actrice, aimant le spectacle et s'y *laissant faire*, suivant son expression naïve, comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis, renonçant de bonne heure au théâtre, aux vanités de la gloire, et finissant par épouser Allaire, le Lacave de l'Opéra-Comique; madame Belmont, spirituelle autant que madame Gavaudan, mais d'un esprit peut-être plus délicat et moins soudain; Paul Dutrech, gros amoureux, rêvant de machines et de décorations; Huet, aspirant sans-cesse à la dictature que lui disputait Paul; Gontier, qui trompait tout le monde sur son avenir du Gymnase; madame Rigand, qui a quitté si vite la carrière qu'elle commença avec tant de succès sous le nom de mademoiselle Palar, quand elle partageait le théâtre et le public qui avaient tant d'encouragements et de suffrages pour la jeune et jolie mademoiselle Mòre (madame Pradher); Ponchard, que nous avons vu commencer et finir, le plus parfait des chanteurs français; qui avait ingénieusement su tirer de sa faible voix le parti que Paganini tire d'un violon monocorde; madame Lemonnier, qui fut la mademoiselle Regnault pour qui Boieldieu écrivit une partie de sa gracieuse musique; Chérubini, discret dans ses jugements formulés avec une originalité piquante; madame Boulanger, autrefois mince, légère, vive, sémillante, embrassée par Grétry qui pleurait de joie en l'entendant chanter son *Tableau parlant*, aujourd'hui en proie aux chagrins qui tourmentent à la fin les cœurs faciles qu'on a abusés, et que le temps a détrompés d'une prétendue amitié, d'un prétendu amour qui n'ont de l'amour et de l'amitié qu'un faux-semblant banal: gaie encore en présence du public, comédienne spirituelle et gracieuse, qui lutte contre l'emploi des duègnes où elle sera parfaite; madame Duret, que Nicolo avait choisie pour interprète de sa musique, ainsi que Boieldieu avait choisi mademoiselle Regnault; mademoiselle Jenny Colon, jeune fille, belle, fraîche, charmante, qui vint à Feydeau, grande à-peine comme l'aînée des enfants dont l'amour l'a depuis rendue mère; madame Desbrosses, héritière de madame Gontier; Ellevion, retiré du théâtre, parlant d'agronomie et

portant encore avec grâce sa tête couverte de cheveux blancs comme ceux de Gavaudan; Darboville, que la province céda à la capitale où son talent, de beaucoup inférieur à celui de Martin, mais de beaucoup préférable à celui de Baptiste qui avait eu une si jolie voix, ne brilla pas long-temps à Paris, Darboville, jeté en 1815 au milieu du mouvement des passions politiques, et obligé de fuir le théâtre de Lyon dans le costume de *Tulipano* qu'il représentait quand on vint l'arrêter; Nanteuil, qui conte si bien, un des hommes de lettres de la génération vaudevilisante du Directoire qui a donné aux affaires Martignac, Étienne, et ce Capelle, un des derniers ministres de Charles X, préfet et baron, qui entra dans le monde politique par la protection de Nanteuil et d'Étienne, derrière M. Maret, le duc de Bassano; Berton; Carle Vernet, fécond en calembourgs autant que son père, l'illustre Joseph, qui achetait trois francs un jeu de mots à Carle que cette prime encouragea peut-être un peu trop; l'honnête, le bon, le sublime Talma; Bouilly; Boieldieu, si doux dans ses rapports d'homme et d'artiste; Picard, beaucoup moins bonhomme qu'il n'avait la prétention de le paraître; Alexandre Duval; l'excellent organiste Benoît; l'aimable Struntz, de Munich, artiste délicat et habile industriel que j'ai rencontré à Majorque, en 1830, dans le service des vivres et fourrages de l'armée d'Alger; Picot, Auber, Herold, Collet, Vizentini, Planard, Alaux; Panseron, le gai tyran du vieux et crédule Darcourt; le docteur Marc, Truchot, Leprince (Xavier), Fétis, Scribe et tant d'autres!... Jours de ces réunions délicieuses, qu'êtes-vous devenus?...

Cicéri, qui apportait le tribut de sa gaîté spirituelle à nos soirées de Feydeau, songea à réunir chez lui les artistes de sa connaissance; et, un jour par semaine, il eut dans son salon ce que les lettres et les arts comptaient alors de plus distingué. Là commencèrent ces séances de l'improvisation pittoresque, si je puis dire ainsi, où le peintre se condamne à faire, pendant qu'un bout de chandelle brûle, un dessin complet, fruit de l'inspiration du moment. C'est là que fut enrichi des meilleures caricatures l'album des *charges*, si originalement conçues et

exécutées par Isabey père, Horace, Carle Vernet et Cicéri. Tous les habitués de la maison posèrent devant un de ces artistes, et laissèrent sur des feuillets de l'album la trace plaisante de leurs figures, vues au travers du prisme d'une imagination Calotisée.

Au cahier des *charges* vous verriez M. Lafont, le violiniste, emprisonné dans le manche d'un violon dont la volute contournée reproduit avec une fidélité bouffonne les traits de sa figure que je ne dois pas peindre ici, parce que je ne veux pas lutter avec le caricaturiste, parce que je ne suis pas l'ami de M. Lafont, parce que si j'avais le bonheur d'être plus plaisant que l'auteur du dessin dont je parle, M. Lafont aurait le droit de se plaindre d'un signalement que notre bon ami, M. Porte*), pourrait seul faire impunément à son bureau des passeports. Auprès de M. Lafont vous trouveriez Cicéri, en bonnet de coton, étendu dans le lit où l'a retenu si long-temps la fracture de sa jambe gauche; cette petite tête attachée à un si grand nez vous ferait certainement rire aux éclats. Une perruque placée sur le sommet d'un crâne pyramidal, comme un bonnet sur un champignon dans la boutique d'une marchande de modes; une lèvre inférieure saillante et prédominant le menton qu'elle dépasse, comme le rebord d'un bénitier dépasse le pied de la vasque à l'eau lustrale, vous signaleraient M. Bouilli. Le dessinateur l'a fait en gaité, pour donner peut-être un démenti à la réputation de sensibilité hydraulique que de mauvais plaisants ont faite à l'auteur de l'*Abbé de l'Épée.* Au sourire d'une large bouche, amplement pourvue de grandes dents, à un nez long et pointu, à des yeux noirs bien ouverts et surmontés de gros sourcils noirs, à une grosse verrue qui joue un rôle important dans tout cet ensemble exagéré mais ressemblant, vous reconnaitriez M. Zimmermann l'aîné dont Gros fit autrefois un portrait remarquable. La *charge* s'est exercée sur M. Joseph Habeneck encore plus drôlement que sur le célèbre professeur

*) M. Porte, chef du bureau des passeports à la préfecture de police, est passier à l'opéra.

de piano dont je viens de citer le nom. Des lunettes qui forment, avec la ligne horizontale des yeux, un angle de vingt degrés, descendent sur une des joues et laissent à découvert, de ce côté, un œil éteint de la plus étrange expression; la bouche, ouverte, fait voir des dents pittoresquement plantées comme les irrégulières souches d'une forêt rasée un peu au-dessus du sol; à l'un des coins l'absence d'une dent est indiquée par une touche carrée de sépia bien noire, et l'on dirait que l'auteur a ouvert là une porte qui conduit par une voûte obscure à quelque caverne profonde.

Je me laisse aller au plaisir d'analyser de vives croquades dont je ne pourrais, quoique je fisse, vous donner une juste idée; allez voir l'album grotesque de Cicéri! Demandez aussi à feuilleter un autre recueil qu'ont embelli les productions improvisées de tous les hommes de talent de la peinture, de la sculpture, et de l'architecture; c'est l'album de madame Cicéri. Il a été composé dans les soirées des Menus-plaisirs *). Autour de tables pourvues de pinceaux, de crayons, de

*) Les *Menus-plaisirs* furent supprimés avant la fin du règne de Charles X. La restauration avait repris cette vieille dénomination pour ne pas continuer la surintendance des fêtes et spectacles de l'empire. Les théâtres royaux, la chapelle du roi et les pompes funèbres de la cour, étaient dans les attributions de l'intendant des Menus-plaisirs. Le ridicule fit justice de l'institution. Un jour, sur les murs de la maison des Menus, contiguë au Conservatoire, rue du Faubourg-Poissonnière, parut une sanglante épigramme qui ne contribua pas peu, je crois, à renverser l'établissement que dirigeait M. le vicomte Papillon de La Ferté, héritier de la charge de son père: Bories et ses nobles compagnons allaient mourir pour la liberté, sur l'échafaud de la place de Grève; pendant la nuit qui précéda l'exécution, une main d'artiste traça au-dessous de l'inscription qui figurait sur la porte de l'Intendance, une guillotine, et la figure d'un bourreau couronné. Cette guillotine, et les mots, *Menus-plaisirs du Roi*, faisaient un horrible contraste. On se hâta d'effacer la figure de l'instrument de mort; mais la cruelle plaisanterie a resté.

papier, d'encre de Chine et de sépia, j'ai vu s'asseoir, outre Horace Vernet, Isabey et Cicéri, Bouton, Daguerre, Alaux, Picot, Thomas, Desmoulin, Watelet, Hippolyte Leconte, Atoch, Nicolle, Joly, Xavier Leprince, Géricault; ils dessinaient pendant que, dans le salon voisin, se faisaient entendre des virtuoses du plus grand mérite, de jeunes cantatrices réservées à de beaux succès, des chanteurs qui faisaient la fortune des grands théâtres lyriques. Mademoiselle Cinti y commençait sa renommée; mademoiselle Naldi, devenue comtesse de Spare, nous dédommageait à l'avance de la retraite prématurée que les convenances d'un illustre hyménée devaient amener bientôt; Garcia présentait à nos applaudissements sa jeune fille qui devait rendre célèbre le nom de Malibran; madame Dabadie essayait là sa puissante voix qui eut de l'éclat pendant quelques années à l'Opéra; madame Albert-Him y faisait admirer encore sa beauté et le charme d'un talent, qu'on apprécierait peu aujourd'hui que l'art du chant est arrivé à sa perfection; Nourrit père et Lays y finissaient leur gloire; Nourrit fils et Levasseur y préludaient à la leur.

La danse, le jeu d'écarté avaient leur tour chez Cicéri comme dans tous les salons; ce qui était particulier à la maison du célèbre peintre de décorations, c'étaient les *charges* en action, qui, plus tard, prirent une grande extension chez Duval-le-Camus. La foule des gens du monde et des hommes de la cour étouffa bientôt les artistes dans les appartements du peintre de l'Opéra, qui fut obligé de fermer sa maison. Il l'a rouverte à ses amis, et elle est encore aujourd'hui un temple consacré aux arts.

Je viens d'écrire le nom de Duval-le-Camus, il faut que je dise un mot de ses soirées. Elles avaient un caractère un peu différent de celles de Cicéri. Je pourrais dire que la démocratie des arts y était plus essentiellement représentée; c'était tout aussi bonne compagnie, c'était plus sans façon. Le laisser-aller n'allait pas cependant jusqu'au dévergondage; mais la grosse joie se faisait jour; chez Cicéri elle se déguisait davantage. Le cinquième étage de Duval-le-Camus, rue Vivienne, a

vu des fêtes dont nous n'oublierons jamais le souvenir. Les grands acteurs étaient Plantade fils, Gustave Dugazon, Grénier, Thomas, et Rodolphe, inventeur du masque de singe, dont il se servit long-temps dans les réunions d'artistes, avant que Mazurier le produisît au théâtre de *la Porte-Saint-Martin*. C'est chez Duval que j'ai vu pour la première fois cette danse de corde exécutée sur une raie de craie blanche tracée sur le carreau. Rien n'était plus plaisant que Duval, habillé en Turc, en Turc de place publique, un balancier à la main, simulant la funambulie jusqu'à faire croire à la possibilité de sa chute si l'équilibre venait à lui manquer. Plantade, en pierrot, annonçait le spectacle, frottait de blanc les semelles du saltimbanque, et accampagnait d'un lazzi chacun des gestes de notre danseur. Des proverbes, des scènes de paravent alternaient avec le concert et la contredanse. Le dessin ne perdait pas ses droits; il était de rigueur, et là, comme dans toutes les soirées d'artistes, l'imagination, l'esprit, le talent se donnaient carrière au profit des dames, qui venaient quêter un *bout de chandelle* pour leurs albums.

Je ne puis parler des réunions qui ont lieu chez M. le baron Gérard; je ne suis jamais allé dans le salon de cet artiste renommé, dont l'esprit très-fin et l'entraînante conversation attirent, dit-on, un grand nombre d'auditeurs délicats. Je sais que les étrangers de distinction qui viennent à Paris attachent de l'importance à l'honneur d'être présentés chez M. le baron Gérard. C'est un cercle d'artistes où l'on est sur le pied du monde le plus distingué. Il en est absolument de même chez madame de Mirbel. Cette femme, d'un admirable talent, qui a élevé la miniature au premier rang des arts, par un privilége dont Petitot lui-même pourrait peut-être être jaloux, si sa gloire ne datait pas de deux siècles, reçoit ses invités sans cérémonie. Ses façons gracieuses valent mieux assurément que toutes les vaines formalités de l'étiquette. Les causeries sont très-agréables dans cette maison, dont la maîtresse accueille avec une égale bienveillance les partisans de toutes les écoles poétiques et pittoresques, comme madame Récamier

les hommes politiques de tous les partis. Parmi les personnes qui ne s'occupent d'art la plume ni le pinceau à la main, et qui font l'ornement de la société de madame de Mirbel, je dois citer M. le duc de Fitz-James, homme d'un esprit délicat, amateur éclairé, qui n'a d'un ancien grand seigneur que la politesse et les bonnes manières. Sa conversation est pleine d'attraits; il a un sentiment vif des belles choses, et il en parle avec une passion trop rare chez les gens du monde.

Un ancien agent de change, qui s'est livré consciencieusement aux études de la peinture, et s'est fait un talent d'amateur très-agréable dans le genre du paysage, M. de Bez, a eu des soirées que je ne dois pas oublier de mentionner dans cette petite histoire des plaisirs d'artistes, auxquels le bonheur de ma position m'a permis de prendre part, et que mes goûts m'ont fait si vivement apprécier. M. Du Sommerard, conseiller-maître à la cour des comptes, a reçu aussi des artistes; mais ses soirées n'avaient point ce qui caractérisait délicieusement les fêtes hebdomadaires de Cicéri ou de Duval-le-Camus, où nous avons vu les plus beaux talents faire de la parodie sérieuse: Tulou jouer de la clarinette comme il peint le paysage; Gélineck répondre sur une harpe naine aux appels mélodiques d'un petit bassier de carton, à qui Panseron, caché sous une table, prêtait le talent de son violoncelle; Schensoëffer faire des duos avec Capucin, son chien, qui donnait un *la* continu; Chérubini conduire, avec son sang-froid ordinaire, un orchestre de mirlitons et de trompettes de la foire, qui exécutait l'ouverture de *Démophon*.

Des soirées qui ont un charme particulier, au moins pour moi, ce sont celles de l'Arsenal. Je ne sais si autrefois, rue de Sully, chez madame de Genlis on s'amusait beaucoup; je crois que, comme la dame ne manquait pas de prétentions et de malignité, on faisait assaut d'esprit et d'épigrammes; rien de semblable n'a lieu chez notre excellent ami Charles Nodier. C'est là que le sans-façon est vrai, et le bon goût dépouillé de cette *manière* qui le gâte chez tant de gens. Il est impossible d'avoir une simplicité plus élégante, une ame plus sincèrement affectueuse,

un sentiment artiste plus élevé que ne les a Nodier. Sa conversation agit par fascination, et subjugue; on l'écoute avec un plaisir qui ne se lasse jamais; quelque sujet qu'il traite, il sait être intéressant: tant il a de ressources d'érudition, tant son imagination a de puissance, tant son cœur a de poésie! En lui j'ai trouvé la personnification du génie oriental qui, sous la tente des Arabes, inspira les ravissants conteurs dont notre Europe ne connaît guère que les canevas défigurés. Nodier ne prête pas seul a son salon l'agrément qui me le fait préférer à tant d'autres: trois femmes, pleines de naturel, d'esprit et d'amabilité, se partagent la tâche de recevoir ses amis, et s'acquittent de ce devoir de manière à être agréables à chacun. Je n'ai vu personne sortir de l'Arsenal sans faire l'éloge de l'affabilité sans recherche, de la bonne grace parfaite qui distinguent madame Nodier, madame de Tercy, sa sœur, dont le monde littéraire connaît les jolies productions, et madame Marie Ménessié, fille de Charles Nodier, qui, bien jeune encore, a une de ces facultés distinguées que la maturité de l'âge et le travail donnent si rarement. L'art musical est en elle comme il était en Garat: il a germé de bonne heure, de bonne heure il a porté des fruits: il se développera plus encore. Le cachet des ouvrages de madame Ménessié est l'originalité; sa musique, qu'elle a mariée aux pensées de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Alfred de Musset, et de madame Desbordes-Valmore, n'a aucune des formes que la tradition française a données à la romance et à la chansonnette; on pourrait dire qu'elle est essentiellement pittoresque. Nous avons eu, dans nos réunions intimes, les prémices de ce talent, pour ainsi dire révélé, qui fait un des plaisirs de l'Arsenal. Je voudrais pouvoir dire ce qu'il y a de liberté et de retenue tout à la fois dans ces soirées où se rencontrent toutes les nuances d'opinions politiques, littéraires et d'arts; je voudrais répéter ces causeries vives, mais jamais choquantes, où toutes les causes sont plaidées avec talent et conviction, sans qu'aucun des avocats ait le droit de se plaindre de la forme des discussions et de l'issue du procès. On rencontre des adversaires chez Nodier, jamais d'ennemis; les

partis y conservent leur force de raison, ils abdiquent, en y entrant, leur aigreur et la violence de leur logique; c'est que Charles est le type de la bienveillance, et que personne ne se permettrait d'être offensant pour un des hôtes de l'Arsenal, quand Nodier est obligeant pour tous. Dans les temps de la plus grande exaspération, quand il s'agissait de la vie ou de la mort pour la monarchie et la liberté, quand l'art tentait des routes nouvelles et jetait le fanatisme dans quelques têtes passionnées, les soirées de l'Arsenal ont été remarquables par l'union qui n'a pas cessé d'exister entre tous les visiteurs de cette maison; et cependant se trouvaient en présence Théodore Jouffroi et Soulier de Bordeaux, Victor Hugo et Ancelot, Alexandre Dumas et Alexandre Duval, Lamartine et Auger, Delacroix et Alaux le Romain, Devéria et Gassies, Louis Boulanger et Thomas; que sais-je encore? On discutait, on n'aurait eu garde de disputer; on échangeait des plaisanteries pour masquer des arguments; on aurait rougi de personnalités. Le jeu d'écarté, qui occupe Nodier comme tout ce qui l'occupe; la danse, que de très-jolies femmes animent, et que guide madame Ménessié; quelques lectures, mais rares, trop rares, sans-doute, puisque Lamartine et Hugo prennent seuls la parole dans cette assemblée poétique, partagent les quatre dernières heures de la journée de chaque dimanche. La pendule marque toujours trop tôt minuit. On se quitte avec promesse de revenir dans huit jours; on se fait une fête de ces octaves d'un plaisir qu'aucune vanité outrecuidante ne s'aviserait de troubler, parce qu'elle serait bien vite punie par notre gaité.

Je m'arrête; si je voulais, j'aurais pourtant beaucoup à dire encore sur un salon où se réunissent Balzac, qui cause avec originalité de littérature, et de cuisine avec imagination; Sainte-Beuve, qui analyse si précisément toutes choses, et dont la timidité donne beaucoup de valeur à ses observations caustiques; Weiss, chez qui la science est habilement cachée sous un esprit bonhomme; Amédée Pichot, l'auteur d'un charmant voyage en Écosse, dont il nous a si bien fait connaître les sites, les hommes et la littérature; H. de Latouche, ingénieux écrivain, médisant

cruel et plein de grace, dont on ne sait lequel admirer le plus sa verve épigrammatique, qui marque toutes les médiocrités d'un fer brûlant ou les formes aimables de sa parole, de si bon goût, qu'elle a l'air d'appartenir à un homme d'un autre siècle; Taylor, qui parle maintenant de l'Égypte comme de la France, à laquelle sa persévérante activité élève un monument admirable *); madame Tastu, à qui un beau talent n'a pu donner cette assurance fâcheuse, dans le monde, affectée par quelques femmes poètes, que je ne veux pas nommer; Gué, peintre et décorateur habile, qui sait égayer un des coins du salon par une foule de petites narrations divertissantes; Eugène Isabey, Delaroche, notre ami Ladvocat, Regnier, Dauzats, Gudin, Gigoux, de Cailleux, Alfred de Vigny, Jules Janin, Émile Deschamps, Fontaney, Ernest Fouinet, Drouineau, Caïx, Dittmer et Cavé (le spirituel M. *de Fongeray* en deux personnes), Amaury-Duval, Robert Fleury, Duponchel, Bellangé, Belloc, de Beauchêne, le sculpteur David, Watelet, et dix autres écrivains ou artistes dont les noms me fuient maintenant. Il faut se borner; déjà ce bavardage est bien long, et je dois en demander pardon au lecteur. J'ai voulu dire ce que sont les artistes aujourd'hui; j'ai voulu donner une idée de leurs soirées; j'ai essayé d'esquisser quelques portraits; je sens bien par où pèche ma peinture. Je n'ai qu'une excuse; j'ai cherché à être vrai. Un autre que moi aurait fait sur ce sujet, que j'ai choisi par amour, une ravissante et spirituelle page de mémoires, une large et belle page de l'histoire du dix-neuvième siècle; il ne m'est pas donné de m'élever si haut. J'ai fait un petit croquis, une faible ébauche; j'ai fait ce que j'ai pu.

*) *Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France.* M. le baron Taylor a eu déjà pour collaborateurs deux générations de dessinateurs distingués. Le texte curieux de cet ouvrage est de M. Charles Nodier.

A. JAL.

LA CONCIERGERIE.

(ÉPISODE D'UNE VIE OBSCURE.)

J'avais seize ans, lorsque je vis pour la première fois la Conciergerie. Quelle prison c'était alors! une prison de l'ancien régime, belle d'horreur, hideuse de poésie! un amas de cachots; un dédale de corridors sombres et de voûtes infernales! Du front vous touchiez la poutre qui écrasait le guichet d'entrée; ployé en deux, vous aviez peine à le franchir. Un réverbère, à la clarté rouge, brûlait éternellement sous le porche. Là, il y avait encore des faces noires de geôliers, des paquets de clefs retentissantes, des barreaux de fer obstruant l'air et la lumière; je m'en souviendrai toujours: de telles images ne périssent point dans la mémoire; elles projettent leur ombre sur toute une vie. Elles forment un homme, ou l'écrasent, font germer son intelligence, ou la tuent. Les plus tendres et les plus amères de mes pensées se reportent vers ces voûtes obscures.

Mil huit cent quinze et la Conciergerie, deux traces profondes, ne s'étaient point effacées en 1831, sous des chagrins qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ou de décrire, sous l'expérience cruelle d'une vie sans protecteur et sans lien; sous des regrets et des désappointements que nous croyons notre apanage, et qui sont le lot de tous; sous le poids de quinze autres années solitaires, agitées ou douloureuses.

Je voulus visiter encore ce cachot où j'avais passé deux

mois ; c'était un besoin d'ame, un retour vers des temps écoulés, vers des biens perdus, vers ceux qui vivaient en 1815, et auxquels je survivais seul. Dieu sait, en quinze années, que de tombes surgissent autour de l'homme ! La grille où ma mère avait pleuré devait me parler d'elle ; cette obscurité, confidente de mes timides et profondes tendresses, allait rouvrir dans mon cœur une source d'émotions, que le monde glace sans la tarir. Je me trompais. Le temps, qui change les hommes, bouleverse les pierres. La prison de 1815 avait disparu ; je vis la nouvelle Conciergerie de 1831, et ne retrouvai plus ma geôle : ce fut une douleur pour moi.

Où étiez-vous, Conciergerie noire et lugubre, témoin impassible de toute la révolution ; escaliers tortueux, couloirs suintant d'une humidité de sépulcre ? Voici une prison qui ressemble à un hospice bien tenu : cette poésie funèbre s'est évanouie ; tout s'est civilisé. Le changement social, qui met aujourd'hui de niveau la roture et la noblesse, la boutique et le salon, est venu donner un aspect identique à la maison de châtiment et à la retraite du malheureux que recueille la charité publique ; la santé des hommes respectée, leur repos et leur sommeil protégés ; leur vie, même criminelle, soigneusement conservée ; attestent le progrès éternel des sociétés, qui se perfectionnent en paraissant se suicider. J'avouais l'amélioration ; mais combien j'eusse voulu me retrouver, quelques heures seulement, dans cette cave, où mil huit cent quinze m'avait jeté, pauvre enfant, accusé sans preuve, criminel d'état en suspicion, chétive victime de ces précautions politiques qui ont à tort et à travers, frappé des têtes glorieuses et obscures, sans parvenir à leur but, sans soutenir les républiques ruineuses ou les trônes tombants !

Je suis fâché d'être obligé de parler de moi. Dès que vous entrez dans cette route égoïste, votre personnalité vous saisit et vous domine ; elle vous entraîne malgré vous. Comment expliquer ce que vous avez à dire, le présenter sous son vrai jour ; l'offrir dans sa réalité : sans se livrer à cet insupportable détail de circonstances toutes individuelles ? Le *moi* devient

votre tyran, il vous presse en dépit de vous-même; il vous enivre de sa nécessité, et vous accable de son poids. Au surplus, rien d'héroïque ne se mêle, j'en préviens d'avance, aux évènements que je vais raconter. S'il est question de moi, ce n'est point ma faute. Je roulai ballotté par la tourmente politique, comme le brin de paille qu'emporte l'ouragan; il s'empara de ma vie, et fut sur le point de la briser, mais je ne le provoquai pas; si je le bravai, ce fut enfantillage romanesque, plutôt que force et courage. Que l'on se garde d'imputer à un vain amour-propre, à un besoin puéril de me mettre en scène, les souvenirs que je vais tracer. Je placerai sous les yeux du lecteur la Conciergerie de 1815 en contraste avec celle de 1831; deux prisons séparées par quinze années, deux points de comparaison curieux entre deux époques si rapprochées et si diverses. Que l'on cherche là, et non dans une sotte personnalité, le véritable intérêt de ce récit.

Au mois d'avril et de mai 1815, il y eut plusieurs conspirations dans Paris: mal tramées, mal tissues, préparées par des insensés, aidées par les hommes qui devaient les punir; car c'est là le dernier raffinement de la politique. Je ne me doutais point que mon nom figurerait dans ces listes. Mon père, mutilé et en retraite, vivait avec sa famille, dans une solitude profonde, à l'extrémité de Paris. Là le fracas des guerres, des triomphes, des défaites, des monarchies réformées, abattues, relevées, nous arrivait comme le tumulte d'une grande ville en proie aux flammes, bruit au loin, et réveille l'ermite dans son rocher. J'étais, je l'avouerai, beaucoup plus occupé de l'*Allemagne*, par madame de Staël, livre qui venait de paraître, que de toutes les conspirations de l'Europe. Mes études étaient terminées; mon père, jugeant bien l'état du monde civilisé, surtout celui de la France, n'y vit que fortunes croulantes, positions incertaines, avenir menaçant, nuages et foudres, couronnes aussi chancelantes que la hutte du paysan sur les Alpes, quand souffle l'orage. Je ne voulais pas le croire; la sagacité de sa vieillesse était prophétique!

Il pensa comme Rousseau, que la seule ressource d'un homme était en lui-même, que la plus intellectuelle des éducations

pourrait ne servir à rien, que dans cette époque de crise et de bouleversement universel, chacun, même le plus riche, devait savoir gagner son pain à la sueur de son front. C'était une vue bien juste de la société; je la trouvai exagérée. Je me trompais; contemplez le monde aujourd'hui, vous me direz s'il avait tort. Ce tremblement universel, cette terre vacillante sous nos pieds, nos terreurs, nos agitations, le justifient. Il me proposa donc de couronner une éducation toute scientifique, commencée dès le plus bas âge et embrassée avec ardeur, par l'apprentissage d'un métier manuel. Qu'on imagine la peine éprouvée par la vanité d'un enfant qui sort de ses classes, qui a été couronné pour des versions grecques et des déclamations rhétoriques, qui lit Rousseau, qui se croit un penseur, qui aspire par tous les pores cette éducation fébrile de nos romans de philosophie et de notre philosophie romanesque. Ouvrier! quel titre! quelle chûte! quelle résignation! Une obéissance filiale et toute passive courba ma volonté sous ce bon-sens paternel, qui dans la situation où se trouvait notre famille, eût pu passer pour extravagance, et n'était que l'excès de la raison. Je me crus héroïque, en acceptant sans murmurer, mais tristement, la meilleure des garanties qu'un homme puisse mettre en réserve contre les chocs de la vie et de la fortune: en devenant, d'écolier qui savait faire un thème inutile, un utile compositeur d'imprimerie.

Il y avait alors à Paris une imprimerie unique dans son espèce. Trois casses décomplétées se trouvaient, reléguées et solitaires, dans le deuxième étage d'une maison obscure, située rue Dauphine, sur le terrain occupé aujourd'hui par le passage qui porte ce nom. Point d'ouvrier pour donner le mouvement à ces morceaux de plomb créateurs, pour les transformer en pensée; le maître était pauvre; comment vivait-il? je l'ignore. Il n'imprimait pas même d'almanach. Il existait cependant, et ses presses oisives et ses casses poudreuses chargeaient inutilement le plafond de son propriétaire. Je crois que la police tenait cette maison sous sa surveillance immédiate: ce que mon père ignorait: il ne vit dans la solitude de l'atelier qu'un moyen

précieux de protéger ma jeunesse contre la contagion de l'exemple. Sans vivre au milieu des ouvriers, j'allais le devenir et m'instruire sans danger. Mon père choisit donc pour mon maître le pauvre propriétaire d'une imprimerie délabrée. Pendant trois mois, je me rendis régulièrement, depuis huit heures jusqu'à trois, dans l'atelier désert.

Là je restais seul, je rêvais; et souvent l'ennui venait me poursuivre : les leçons du maître étaient rares, et quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit, avait fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. Qui n'a pas connu le dégoût du travail matériel ne comprendra jamais tous les délices de la lecture. Vous avez eu affaire à l'élément grossier, au plomb, à la terre, au bois; forces aveugles, qui n'opposent qu'une résistance passive et ne donnent qu'un résultat machinal, que l'intelligence peut modeler, sans l'animer jamais. Et voici la pensée; cette pensée toute resplendissante, active, immense, pénétrante, insaisissable, indomptable, infrangible, féconde d'une fécondité qui ne meurt pas. Je ne m'étonne point que de grands hommes soient nés du sein des métiers mécaniques; pour ceux qui ont été nourris exclusivement dans les salons, l'intelligence est un jeu, une parure, un délassement; pour ceux qui ont poussé la charrue ou agité la lime, l'intelligence devient une passion, une force, une beauté, un culte, un amour divin. C'est de l'échoppe, de la boutique, de l'atelier ou du greffe de notaire (magasin d'écritures sans pensée), que la plupart des puissants esprits ont jailli : Molière, au milieu de la boutique du tapissier; Burns, chez le métayer; Shakspeare, fils d'un marchand de gants, autrefois boucher; Rousseau, fabriquant les rouages de son père. Long-temps aux prises avec la nature physique, tous se sont réfugiés, heureux et enthousiastes, dans le domaine libre de la pensée. Un esprit, même inférieur, se tremperait fortement dans ces apprentissages mécaniques : et si jamais l'immense réforme qui s'empare du monde s'étend jusqu'à l'art de créer des hommes, je ne doute pas que le bon sens public ne l'emporte enfin, et que l'une des parties les plus importantes de chaque éducation ne soit

désormais le choix d'un apprentissage, même pour les puissants et les riches, l'étude sérieuse de la nature physique, et l'essai d'un métier.

De toutes ces idées, pas une ne se présentait à mon esprit. Je sortais de classe ; j'avais ma tragédie à composer, de tendres rêves à suivre, et Gessner que je voulais lire. J'accomplissais soigneusement ma tâche ; mais avec quel plaisir revenais-je à ces fades pastorales de Salomon Gessner, dont la blafarde moralité me paraissait le dernier terme du bon goût et de l'élégance ! O bergères des Idylles, Chloé, Daphné, Leucothoé ! que vous sembliez belles, dans cette salle noire et triste, vide d'habitants et peuplée d'araignées, à petites fenêtres, à petits carreaux, d'où je n'entendais que le bruit discordant de l'orgue, aux basses beuglantes et au dessus criard, le frôlement lointain des voitures, les cris d'un épileptique qui recommençait chaque jour, dans une chambre voisine, sa hideuse agonie ; enfin, les murmures émanés d'une salle de jeu située dans la partie inférieure de la maison. Cette salle de jeu m'occupait beaucoup ; là je voyais entrer de vieilles femmes, avec un ridicule vert, à trois heures du soir, et je les voyais en sortir le lendemain à dix heures du matin ; elles y avaient passé la nuit. Un coup de pistolet s'y fit entendre certain jour, sur le midi ; j'aperçois encore la chambre au tapis vert, dans l'intérieur de laquelle mon regard curieux essayait de pénétrer à travers les rideaux rouges qui cachaient cette caverne.

Un samedi soir, après avoir commencé de traduire en beaux hexamètres à rimes plates, le roman de Daphnis, je laissai sur la casse ce livre auquel j'ai dû tant de bonheur, et que tout le charme du souvenir ne me permettrait pas même de parcourir aujourd'hui. Le lendemain, mon père devait me mener à la campagne, à cinq lieues de Paris. Le premier jet du printemps, le premier sourire du ciel, le premier souffle de l'air embaumé m'attendaient ; je ne voulais point partir sans Gessner ; et à sept heures du matin j'étais à l'imprimerie. Un autre motif se joignait à mon amour pour Gessner ; la femme du maître était pauvre et malade ; son fils était en proie à la

plus affreuse des infirmités naturelles, l'épilepsie; son mari, à la plus douloureuse des infirmités sociales, la misère: l'intérieur de cette maison était déplorable; il fallait toute l'insouciance et toute l'illusion de quinze ans pour y porter des idylles, et mêler à ce que la détresse, la civilisation, la maladie, les révolutions ont de plus douloureux résultats, les fictions d'une mythologie de boudoir. J'avais quelques secours à donner à la femme malade, de la part de ma mère; c'étaient, je crois, des œufs frais, provision bien cachée dans un panier, et qui devait, jointe aux églogues, m'ouvrir les portes du cachot. Tout ce détail puéril était nécessaire, pour expliquer par quel enchaînement de petites circonstances je tombai, en dépit de ma jeunesse et de mon insignifiance, sous les voûtes de la Conciergerie.

Quand j'arrivai, deux hommes stationnés au pied de l'escalier obscur, qui conduisait, en décrivant une spirale étroite, jusqu'au logis du maître, m'examinèrent curieusement. Je ne fis aucune attention à ces sentinelles en habit râpé; et après avoir déposé ma provision sur la table d'une petite antichambre, je montai dans l'atelier. Je redescendais, mon livre à la main, quand j'aperçus, à travers la porte ouverte, un homme dont une écharpe blanche ornait la poitrine, et qui s'appuyait sur une cheminée, d'un air indolent et plein d'ennui. J'entrai dans le logement du maître imprimeur: je voulais savoir comment se portait la pauvre femme. J'ignorais toutes les choses de la vie. Plus tard, cette écharpe m'eût appris à qui j'allais avoir affaire. A-peine eus-je pénétré dans la chambre, deux hommes, qui s'y trouvaient, me saisirent; on me fouilla; je ne dirai pas avec quelle indécente exactitude ces recherches furent exécutées; j'étais muet et glacé d'étonnement. L'œil fixe et perçant de l'adjudant de police s'arrêtait sur moi; un portefeuille, dans lequel se trouvait le plan de ma tragédie, et l'espérance de mon immortalité, fut soigneusement empaqueté, cacheté, étiqueté. On me demanda mon nom, mon âge, mes qualités; on écrivit ce curieux détail; et sans daigner me dire ni ce que l'on voulait faire de moi, ni ce que l'on voulait apprendre de moi, l'on m'ordonna de suivre deux de ces honorables messieurs, vêtus

de noir, cravatés de noir, sans col de chemise, et armés d'un bâton. Ils me conduisirent à la Police.

Les gentilshommes qui m'escortaient, étaient polis comme des huissiers de comédie. A cette aménité du chat et du tigre, qui distingue presque toutes ces professions, habituées à vivre de la souffrance humaine, se joignait, je pense, quelque commisération pour mon âge, et pour la naïveté de mes questions. Pendant que nous traversions le Pont-Neuf, ils essayaient de me rassurer et de me consoler. Les femmes, dont l'instinct devine toutes les peines, me regardaient avec pitié. A mes interpellations, ils répondaient que ce n'était là qu'une chose de forme, que je serais bientôt rendu à ma famille, que le hasard qui m'avait conduit chez l'imprimeur, accusé d'un délit politique, n'était pas un motif suffisant de suspicion, encore moins de détention : enfin, ils me laissaient croire que je reverrais le soir ma pauvre mère, et j'entrai, sans crainte, dans le bâtiment qu'on nomme *la Police*. Cette grande et belle magistrature, l'édilité de Paris, on n'a rien oublié pour l'avilir. Au lieu de lui consacrer un palais digne d'elle, on l'a enfoncée dans un égoût. Je ne doute pas que la civilisation ne corrige à la fin cette faute stupide, et ne rende à des fonctions protectrices et bienfaisantes, leur honneur effacé, leur véritable destination. Pour le dire en passant, le choix du nouveau Préfet (M. Saulnier), homme doué d'une intelligence nette et haute, et des vues les plus fécondes et les plus saines, en économie politique, semble devoir amener de grands changements dans cette détestable organisation. J'entrevis les bureaux, montai quelques escaliers : mes acolytes me quittèrent ; on me poussa par les épaules, je me trouvai dans une salle oblongue, dont l'odeur me suffoqua.

J'étais habitué à une vie simple et élégante ; je jetai les yeux autour de moi ; des hommes demi-nus ; des haillons couvrant des femmes au teint rouge et à l'œil lubrique ; de ces gens que vous rencontrez à Paris, et qui sentent l'estaminet et le mauvais lieu ; des paysans en blouse, les bras croisés, et étendus par terre ; des fumeurs jouant au piquet, sur le carreau,

avec des cartes grasses; une atmosphère épaisse, infecte, dont un cabinet secret, faisant partie de la salle même, augmentait encore la révoltante saveur; un lit de camp, sur lequel fourmillaient, côte à côte, la misère, la crapule, le vice, le malheur, et le crime; voilà cette salle, placée sous l'invocation de Saint-Martin. C'était là que cette politique cruelle, Briarée aveugle, qui écrase tout sur sa route, précipitait mon adolescence, sans pitié, sans remords, sans l'apparence d'une accusation ou d'un témoignage. Je fondis en larmes; et j'allai m'asseoir dans un coin, dans l'embrasure d'une fenêtre. L'argot des voleurs ne me permettait pas de comprendre ce que l'on disait; le rire immonde du crime, les gestes de la débauche, une férocité efféminée, caractère spécial du vice dans les gandes villes, frappaient mes yeux humides de pleurs: ces figures hâves, gaies, l'œil étincelant, le front ridé, venaient me regarder sous le nez, et insultaient à ma tournure délicate et faible, à ma pensive douleur, à cette stupeur dont j'étais saisi. Un vieillard, tout tremblant, vint à moi; il parlait à-peine; ses lèvres entr'ouvertes par la décrépitude, sa tête, dont les derniers cheveux blancs étaient tombés, sa bouche édentée et frissonnante, faisaient peine à voir. C'était un ancien avocat, que l'on avait arrêté la veille, et qui était accusé de conspiration; il y avait dans sa débilité un reste de bonnes manières, mais son intelligence hébétée, sa voix sans souffle et sans articulation, ne me permirent pas de comprendre le discours fort long qu'il me tint. Je devinai seulement que le même motif nous rassemblait, lui, sur le bord de la tombe, moi, sur le seuil de la vie, dans ce lieu d'ignominie, dans ces limbes de cachot.

Parmi les misérables, entassés dans le parallélogramme de la salle de police, et dont les soixante visages sont encore présents à mon souvenir, j'en remarquai un, le plus intéressant et le plus étrange de tous; c'était celui d'un fanatique. Vous le voyiez là, jeté comme s'il se fût détaché d'un roman de Walter Scott, pour descendre dans la rue de Jérusalem, et mêler sa nuance poétique à ces balayures de la société. Une

figure longue et pâle, un œil inspiré, de longs cheveux noirs, bouclés naturellement, point de cravate, une parole rapide, bizarre, incohérente, le signalaient à l'attention. Il prêchait à ceux qui l'entouraient, et qui blasphémaient en l'écoutant, je ne sais trop quelle hérésie chrétienne, le *renouvellement des sociétés*. Le souvenir de son histoire s'est effacé de ma mémoire; il faisait tache dans cette assemblée; une empreinte de folie enthousiaste se mêlait, sur son front, à cet affaiblissement des traits, et à cette mollesse des parties solides, qui suivent ordinairement les habitudes déréglées; on l'avait *ramassé* dans un carrefour, prêchant au peuple; je ne sais ce que l'on aura fait de lui.

La vermine couvrait le lit de camp; je passai la nuit sur une chaise, dans l'embrasure de la croisée. Le lendemain, le geôlier distribua des tranches de pain noir et une gamelle aux habitants de la salle; je demandai la permission d'écrire à ma mère, malade, souffrante, la plus tendre des mères, et qui n'avait aucune nouvelle de moi. On ne voulut pas; quelle cruauté! De quelle haine le cœur le plus calme et l'esprit le plus sensé ne peuvent-ils pas s'armer contre une civilisation si barbare! A la fleur de l'âge, et sans avoir donné, par la plus légère imprudence, un prétexte aux atteintes du monstre qu'on nomme Inquisition de police, j'étais là, confondu avec la dernière lie de la crapule et du vice, ma jeunesse innocente, studieuse, plongée dans cet égoût, comme un flot pur jeté dans une fontaine infectée; toute communication entre le monde et moi, tranchée tout-à-coup; point d'interrogatoire; nulle sentence; aucune forme de procès. Le dire d'un adjudant de police avait ouvert et refermé sur moi ce tombeau impur; ma famille me cherchait; ma mère me pleurait; on eût fait de moi ce que l'on eût voulu; nul recours contre ces hideuses volontés d'une organisation administrative, dont les rouages obscurs, et les leviers silencieux, frappent, enlèvent, écrasent sans bruit, sans que la cité soit avertie, sans que la justice ou la pitié puissent réclamer.

Trois jours passés ainsi, la triste pensée de ma mère,

l'inquiétude mortelle, l'impossibilité de communiquer au-dehors, me donnèrent la fièvre. Le geôlier de la salle obtint pour moi la permission d'écrire; je fis deux lettres, l'une pour ma mère, l'autre pour le Préfet de police; elles partirent décachetées, selon la règle de ces lieux; et le soir un mot de ma mère, et une bague, que je ne quitterai jamais, me parvinrent. Le lendemain, à onze heures, mon nom retentit à la grille du guichet; j'allais être interrogé.

Après trois jours passés sans sommeil, et plongé dans cet étonnement et cette douleur qu'il est facile d'imaginer, tout le système nerveux se trouvait violemment excité chez moi. Nous manquions d'eau dans cette salle des gens *ramassés*. Mes vêtements étaient malpropres, mon linge souillé, une fièvre ardente me brûlait. L'homme qui donnait le pain et l'eau à ces prisonniers expectants, dont je venais de faire partie, me confia à deux gendarmes: de corridors en corridors, de détours en détours nous parvînmes à un greffe situé dans une chambre inférieure. J'entendis un cri; ma mère était sortie de son lit; elle avait obtenu la permission de m'embrasser un moment. Elle était là; son étreinte fut muette; elle me regarda, et son coup d'œil me dit combien j'étais changé; sa pâleur et ses larmes me causèrent une convulsion que je ne puis exprimer. Depuis long-temps ma mère avait été condamnée par les médecins. Battue des orages de nos temps, elle avait vu mourir son premier mari sur l'échafaud. Corvisart lui avait annoncé que les émotions violentes la tueraient, et elle ne vivait que par artifice. L'indulgence de la police n'alla pas plus loin; on ordonna à ma mère de se retirer; on l'emporta.

Devant un bureau, chargé de cartons soigneusement classés et numérotés, se trouvait un homme, dont je n'ai point demandé le nom. C'était une figure courte et carrée, noire et ridée, grasse et osseuse; un front bas avec de gros sourcils, un œil plissé aux côtés, de larges épaules de bourreau et une mine d'inquisiteur. Je restai debout devant cet homme, qui commença l'interrogatoire. Puisse-t-il, s'il croit à Dieu, et s'il paraît un jour devant le grand Être, ne pas trouver un juge aussi cruel!

„Monsieur, me dit abruptement cet homme, vous faites „partie d'une génération à étouffer: race de vipères, on ne ren„dra la paix à la France qu'en l'écrasant: Je fus surpris de ces paroles, et réveillant tout ce qu'il y avait de calme et de raison en moi, je répondis: „Mais, monsieur, j'ai cru que vous „aviez à m'interroger sur des faits, et je n'entends que des in„jures."

Le petit homme, que mon vêtement délabré, ma jeunesse et ma mine chétive avaient encouragé dans son insulte, bondit sur son fauteuil de cuir noir, et se levant de toute sa petitesse, appuyant ses deux poings fermés sur le bureau, s'écria:

— „Ah! vous voulez m'apprendre ce que j'ai à faire. Vous m'en remontrez, monsieur!" Je n'ai pas oublié une de ces paroles.

— „Je me contente de vous rappeler, monsieur, repris-je froi„dement, que vous avez affaire non à un coupable, ni même à „un prévenu, mais à un jeune homme fort innocent, qui ne „sait pourquoi il est ici, de quel droit on l'y a mené, ni sous „quel prétexte on l'y retient."

„C'est cela, continua l'interrogateur qui s'était rassis, vous „faites le beau parleur. Vous appartenez, on le voit aisément, „à la jeunesse libérale. Greffier, écrivez tout ce que monsieur dit."

Puis s'échauffant dans son harnais, à mesure que le calme de mes réponses augmentait sa folle colère, et ne pouvant obtenir sur l'objet dont il cherchait la piste, aucun renseignement de moi (étranger à toute conspiration), ce chasseur d'hommes qui cherchait vainement à me traquer, et que mon évidente innocence mettait en fureur, ouvrit mon portefeuille confisqué, commenta les vers de ce pauvre *Guillaume Tell* ébauché, fit valoir contre moi le premier couplet de je ne sais quelle mauvaise chanson libérale qui s'y trouvait tracé au crayon, me questionna sur mes intentions secrètes, sur mes idées, sur mes théories; ayant soin de tirer bon parti de mes réponses, et de m'inculper du moins par mes paroles, puisque les faits lui manquaient. Le sot me demanda si j'aimais la dynastie régnante; je me tus un moment et lui dis:

— „Je ne sais, monsieur, si j'aime aucun gouvernement; je „sors de mon collége, et je ne puis rien répondre à des questions de théorie ou d'affection personnelle. Ce genre d'interrogatoire dépasse, selon moi, les fonctions dont vous vous acquittez si bien. Quant à ces vers écrits dans mon portefeuille, „ce sont des fragments de la tragédie que je dois lire au comité de l'Odéon; ils n'ont aucun rapport avec la police, et „vous ferez justice si vous me rendez à ma famille à laquelle „on m'arrache sous un prétexte si puéril."

— „Raisonneur! savez-vous que je puis, si je le veux, vous „mettre à l'instant dans *un cul de basse-fosse?*..."

Je n'ajoute rien ni aux demandes ni aux réponses dont se composa cette scène, déshonorante pour l'estafier supérieur, chargé de m'interroger. Il y avait de la bassesse dans cette colère; et je me suis demandé souvent pourquoi cet homme s'y livrait envers un personnage aussi complètement inoffensif que je l'étais. D'abord il avait à découvrir l'auteur d'une prétendue proclamation de Marie-Louise; et, après trois jours d'inutiles interrogats, il commençait à se dépiter de l'inutilité de ses recherches. Ensuite, à mon aspect, il m'avait pris pour un enfant du bas peuple; l'adjudant de police m'avait désigné comme ouvrier; mes vêtements s'accordaient avec cette désignation; il ne se gêna pas, me laissa debout, et m'écrasa de sa petite puissance: „Oh! ces Jupiters de second ordre, dit quelque part „Shakespeare, laissez-leur un moment la foudre, vous verrez „comme ils en useront sans pitié!" La fierté de mes réponses et leur logique rectitude lui déplut, et la colère le prit. Quand ce paroxisme fut à son comble, il m'ordonna de signer une feuille de papier où l'on avait écrit, non tout ce que j'avais dit, mais la partie matérielle de mes réponses; et, sur un signe de ce monsieur, le gendarme m'emmena.

Je fus placé dans une autre chambre où se trouvait un officier âgé d'environ quarante ans, et qui portait la croix d'honneur. C'était un colonel accusé de conspiration. Il me regarda tristement et me tendit la main.

— Ah! me dit-il, on vous accuse aussi de conspirer. Quel âge avez-vous, jeune homme!

— Seize ans.

— C'est admirable!

Le colonel se jeta sur un lit et y resta long-temps en silence.

Le soir, deux gendarmes vinrent me prendre; ils me dirent de monter dans un fiacre, où ils se placèrent à mes côtés. La voiture s'arrêta devant le Palais de Justice.

La voilà, cette Conciergerie! Près du vaste escalier dont les degrés conduisent au Palais de Justice, vous découvriez dans un coin, à droite, enfoncé sous terre, caché par une double grille, écrasé par l'édifice qui le domine, le souterrain dont je parle. Le poids de tous ces bâtiments l'étouffe, comme la société pèse sur le détenu, innocent ou coupable. Est-ce une prison, un égoût, une cave? Vous ne pourriez le dire, tant cette porte de la prison, si petite, si basse, si étroite, si noire, se confond avec l'ombre que projettent les saillies des constructions environnantes. A la porte se tient le gardien de l'enfer; à gauche est l'écrou; devant vous brûle la lampe sombre qui seule éclaire d'une lueur de sang cette avenue funèbre. On a, je le répète, changé tout cela; la plus vieille des prisons de France ressemblait encore, en 1815, aux oubliettes de la féodalité! J'entrai, précédé d'un gendarme, suivi d'un gendarme.

Ma première pensée, fut une pensée de mort et de tombeau. Mais ensuite (avouons le péché d'une fierté puérile), cette iniquité si flagrante me donna courage, et je trouvai que ces hommes qui s'abaissaient jusqu'à craindre mon enfance et la jeter dans leurs caveaux, m'élevaient à une dignité précoce d'homme et de martyr. La conscience de ces idées pures et tendres au milieu desquelles l'adjudant de police m'avait surpris, la conviction de mon innocence, le dégoût que m'inspirait cette barbare sottise, peut-être le plaisir bizarre d'essayer à une époque si peu avancée de la vie ce que la vie a de plus poignant et de plus amer, m'exaltaient étrangement; je sentais que je serais au niveau des grandes douleurs, et que le monde

n'aurait rien de trop cruel pour moi: je lui jetai le gant du défi; il l'a relevé.

On m'écroua; ce mot est ignoble, terrible; vous diriez une action physique, une chaîne que l'on rive, un boulet dont on vous charge; par ce contrat de la force envers la faiblesse, vous appartenez à la prison; vous êtes la *chose*, le jouet, le mobilier du gardien. Vous descendez de l'état d'homme à celui d'être insensible et brute, classé, parqué, étiqueté comme un tronc d'arbre arraché à la forêt et placé à son rang dans le bûcher du maître.

Le réverbère du porche ne jetait qu'une lueur douteuse et faible sur les objets; j'entrevis les haillons d'un voleur qui, assis sur le même banc que moi, attendait aussi son écrou; puis, un grand homme à veste brune me saisit par la main. Nous montâmes des escaliers, nous traversâmes des galeries; le vent soufflait humide dans ces avenues obscures; mes yeux, inaccoutumés à ce monde nouveau, ne découvraient rien que des étoiles rougeâtres et isolées, brûlant de distance en distance: c'étaient des lampes attachées au paroi.

—„Nous avons des ordres, me dit le conducteur; j'en suis „fâché, mon jeune homme, mais vous êtes au secret.“

—„Qu'est-ce que le secret?“

—„C'est une chambre d'où vous ne pourrez pas sortir, et „où vous ne verrez personne.“

Nous avions descendu plusieurs marches; un long corridor à soupiraux s'ouvrait devant nous; plusieurs grilles nous livrèrent passage et retombèrent en vibrant. La troisième porte du corridor était celle de ma prison; massif de fer, armé de tous les verrous, dont le luxe est spécial dans ces lieux.

—„Voilà!“ dit le geôlier, après avoir soulevé deux barres de fer, et fait crier trois fois l'énorme clef dans la serrure.

C'étaient environ huit pieds de long sur cinq de large et sur douze pieds de haut; des ténèbres obscures; d'une part, le mur dégouttant d'eau saumâtre; d'une autre, une cloison de bois; le sol battu comme celui d'une cave; au fond, à dix pieds de terre, vis-à-vis la porte, une ouverture de trois pieds de

large sur un pied de hauteur, laissant apercevoir un lambeau de ciel bleu et resplendissant; un lourd treillis de fer obstruant cette moquerie de fenêtre, et, devant ce treillis, un abat-jour de bois placé à l'extérieur. Oh! que d'ingénieuses précautions! Dans un coin, à gauche, en face de la porte, quelques bottes de vieille paille jonchaient le sol; au-dessous de la fenêtre, un baquet; près de la porte, à gauche, un autre baquet rempli d'eau, et une écuelle de bois. Je tressaillis; j'avais froid; j'avais peur. C'était la prison du condamné, le cachot dans toute son horreur, que l'on me donnait, à cet âge, à moi qui n'étais pas même *suspect*!

Quoique les auteurs de mélodrames aient abusé de ce moyen, je suis tenté de croire à la commisération des geôliers; ils voient si peu d'êtres dignes de pitié! Que le hasard leur en offre un, ces ames habituées à la souffrance des autres, et fatiguées de s'endurcir, se donnent la joie d'un peu de compassion, le rare délassement d'une charité passagère. Jacques me plaignit et me servit bien. Sa figure de bois semblait s'amollir et se détendre quand je lui parlais; il était bon pour moi, et s'arrêtait jusqu'à cinq minutes dans ma geôle. Cet homme, en veste brune et à la ceinture chargée de clefs, était plus pitoyable que l'interrogateur, homme du monde, qui dînait en ville, portait une culotte courte de soie noire, et causait avec les dames.

La menace de ce monsieur s'accomplissait. Voilà la basse-fosse que son amour-propre blessé m'avait promise. Je ne savais alors quelle fantasmagorie se jouait de moi, ni comment, arrêté chez un imprimeur, conduit à la police, interrogé par un sbire, transféré à la Conciergerie, je subissais le traitement que Desrues et Mandrin avaient subi. Je ne voyais, dans cette série de cruautés, qu'une féerie lugubre. Aujourd'hui, je comprends fort bien cet enchaînement de barbaries; je le conçois pour le maudire, non par vengeance ou par ressentiment, mais comme homme, comme citoyen, comme pénétré d'une *rancœur* profonde (si je puis emprunter la parole énergique de nos ancêtres) contre ces insultes à l'humanité, dont la police politique

se permet l'emploi impuni, au sein d'une société qui se dit légale et qui veut être libre.

Je restai là; un pain me fut apporté, un pain de prison, bien noir, et que ma faim même n'osait pas entamer: tant il était lourd, amer, d'une odeur et d'une saveur repoussantes!

—„Voulez-vous la pistole?“ demanda le geôlier.

J'avais séché mes larmes. Je me fis expliquer ce que c'était que la pistole. Pour cent francs par mois, on avait un lit, du pain blanc, des aliments, une table et une chaise. Je n'étais inquiet que de ma famille; je demandai à Jacques si je pouvais communiquer avec elle.

„J'enverrai quelqu'un, me dit-il, pour donner de vos nou-„velles à votre mère; mais il vous est défendu d'écrire des „lettres et d'en recevoir.“

Je fis entendre à Jacques que mon père ne manquerait pas de payer la pistole, et de reconnaître les services qu'il pourrait me rendre. Je le priai de faire dire à mes parents que ma santé était bonne, et que j'étais fort paisible. Il sortit; et le soir, quand la ronde de nuit, la fermeture des portes et les soins ordinaires de la prison le ramenèrent dans ma cave, il m'apprit que ma mère était restée long-temps au parloir, et l'avait chargé de me remettre quelques fruits. La douleur maternelle avait été au cœur de Jacques; il m'apporta la pistole, une table branlante, en bois blanc, une chaise dépaillée, des draps humides et une couchette grise que je vois encore, sur le dos de laquelle ces mots étaient tracés au crayon: *M. de Labédoyère a couché ici*, *le*.... Le reste était effacé.

. . . .

Au bout de quelques jours on m'envoya des livres; je pus écrire à mon père, mais non cacheter mes lettres; mon cachot s'égaya un peu; je demandai de vieux bouquins à compulser: Mabillon, Sauval, Saint-Foix, et tous ces écrivains qui ont recueilli, avant M. Dulaure, les débris historiques de nos cités; pas un d'entre eux n'a rempli sa tâche en poète; et c'est pitié de voir avec quelle triste exactitude de greffier, avec quelle subtilité de casuiste, ils dissertent sur les monuments anciens, sans

jamais saisir la vie réelle des peuples éteints. J'eus plaisir cependant à déchiffrer, dans leurs froides pages, quelque chose de l'antique destinée de ma Conciergerie.

La Conciergerie, le Palais, la Cité, c'est le vieux centre de Lutèce, le cœur de Paris. De là se sont élancées toutes ces maisons qui ont élargi la ville, qui l'ont propagée au loin; là étaient les amours de Julien; de ce centre ont divergé les rayons qui ont englobé des villages tout entiers dans leur progrès. Aussi, dans cette vieille prison, que de larmes ont coulé depuis l'époque où quelques bateliers occupaient l'île, autour de laquelle sont venus se grouper tant de palais! Dans ce souterrain, auquel se rattache toute l'existence de la cité-reine, que de douleurs humaines se sont donné rendez-vous! Là se trouvent les plus antiques cachots de France. Dès que la cité se forme, le cachot s'ouvre; Lutèce n'avait pas de remparts, elle avait sa prison; c'était une cave obscure, peut-être la chambre même où j'ai vécu; c'était ce lieu consacré aux angoisses, et nommé depuis la Conciergerie. Hélas! il y a là un enseignement bien douloureux: le berceau de toute société, le *nucleus* qui renferme l'avenir d'une population, le premier germe et le pivot d'une grande ville, c'est une *prison!*

D'abord, sous le donjon de la citadelle romaine, je voyais un caveau où les coupables de la cité municipale étaient jetés, sans forme de procès, par les centurions romains; puis, cette prison s'agrandissant, devenait la salle souterraine de la tour où résidaient les chefs des Francs. A mesure que le palais acquérait de la splendeur, le cachot se creusait. Sous Robert II, un édifice d'une beauté *insigne* (dit Héligand), c'est-à-dire, une grosse tour carrée, flanquée de bastions, s'élevait au-dessus des prisons de la Cité. Forteresse, résidence royale et prison; c'était toute la société féodale: force physique, primauté hiérarchique et pouvoir militaire. Voilà les enseignements que me donnaient ces tristes caveaux, et que je découvrais à travers l'atmosphère brumeuse dont l'abbé Lebœuf, M. Sauval, et la plupart des archéologues, revêtent leur style diffus. Les chefs

de la première race, si follement nommés rois par nos historiens, chefs de tribus sauvages et armées, habitants redoutables de cette forteresse, défilaient devant moi; je voyais leur cour bizarre, composée d'évêques gaulois et de leudes, de guerriers liés à leur fortune et de Romains tombés en esclavage: puis, descendant le cours des âges, j'arrivais à saint Louis qui remit le Palais à neuf, y éleva de longues colonnades gothiques, et n'oublia pas les cuisines; à Philippe-le-Bel, qui suivit l'exemple de son prédécesseur, et agrandit encore ce domaine royal. Ces souverains féodaux n'avaient-ils pas raison de choisir pour siége de leur souveraineté le cœur même de la ville, le vieux Paris, dans son point central; et le palais d'un roi de France peut-il occuper une situation plus convenable? Imaginez, à la place de ces maisons irrégulières et de ces rues tortueuses de la cité, un jardin ombreux, conduisant à une demeure splendide; la Seine baignant de tous côtés la racine des arbres, et le marbre blanc des vastes escaliers. C'est là, dans la Lutèce de Jules-César, qu'un roi de France devrait avoir son trône; mais le hasard qui fait son jouet des couronnes, et le caprice des monarques qui a détruit plus d'une dynastie, en ont décidé autrement. Les maîtres de ce beau pays ont préféré à l'habitation de leur capitale celle de Saint-Cloud, de Versailles, de Marly, du Louvre, long-temps situé hors Paris; ils n'ont laissé dans la vieille cité que les grands ressorts de toute société humaine, l'Église, le Tribunal et le Cachot.

Ces idées se développaient ou plutôt apparaissaient tumultuairement dans ma jeune pensée, pendant les longues nuits et les tristes jours qui se suivaient et se ressemblaient tous. La lecture et l'étude dans une prison! c'est une volupté sans égale. Je reconstruisais pour mon usage une Conciergerie de toutes les époques: et, étendu sur le lit malpropre que l'on m'avait accordé, les coudes appuyés sur la table noire, chancelante, qui soutenait mes volumes, je dévorais les lourdes pages de l'abbé Lebœuf; puis Paméla, ce triste roman où la morale devient obscène à force de pruderie, œuvre manquée d'un homme de génie; puis *Arioste*, où une main aimée avait trouvé le moyen

ingénieux de correspondre avec moi en soulignant, de page en page, tous les mots qui, ajoutés l'un à l'autre, dans leur succession naturelle et sans acceptions des mots non soulignés, devaient former des phrases et avoir leur sens connu de moi seul.

Mes yeux s'accoutumèrent en trois jours à la faible et avare lueur que le soupirail me dispensait. Les savantes dissertations de Sauval m'apprenaient que le lieu même d'où je ne pouvais sortir avait été le préau de plaisance des rois et des reines; que deux fois l'incendie avait mis en péril les jours des prisonniers et des gardiens; que l'infiltration des eaux de la Seine menaçait de ruiner les fondements de ces édifices de tous les temps, groupés et réunis dans un si bizarre assemblage; que le tocsin de la grande tour avait sonné la Saint-Barthelémy. Tous ces faits relatifs à quelques toises carrées, et qui rappelaient des époques diverses, frappaient vivement mon esprit. Je voyais notre histoire entière concentrée et résumée, pour ainsi dire, dans l'histoire d'une prison. Si le battant de la lugubre cloche sonnait, sa vibration qui pénétrait dans le cachot, me disait: „Je suis contemporain de Charles IX, j'ai appelé au meurtre les „fanatiques; j'ai sonné les dernières heures de Ravaillac, de „Damiens, de Montgomery: j'ai présidé aux plaisirs les plus „fous comme aux exécutions les plus lugubres; quand on jouait „la comédie autour de la grande table de marbre, c'était moi „qui donnais le signal de ces farces auxquelles les rois assis„taient; quand Louis XI et Richelieu envoyaient leurs victimes „à la mort, c'était moi encore qui prévenais le bourreau, aver„tissais le peuple, et faisais retentir le glas funèbre.“

Philippe de Comines, le plus sagace et le dernier des chroniqueurs; Montgomery, grand nom chevaleresque; Ravaillac, Damiens, Marie-Antoinette, Labédoyère, Ney, victimes si différentes: que d'images sanglantes se pressent sur ces murailles! Fantômes qui passaient devant moi, sur les gonds de fer et les barreaux de bronze de la grande porte massive, tandis que les voleurs lâchés dans le préau, criaient, hurlaient, et mêlaient leurs malédictions aux jurons sévères et aux injures officielles des gardiens. Ces cris, qui venaient troubler mes rêves,

représentaient le vice ignoble, à côté de la calamité historique. Peut-être un paricide a-t-il reposé dans la chambre où Ney s'est endormi; et Desrues l'empoisonneur a été prisonnier dans la même geôle que Comines et Marie-Antoinette.

Tel était le spectacle que se donnait à elle-même la pensée du captif. Mais n'avais-je pas aussi mon histoire sérieuse et secrète: les émotions du jeune homme; ses émotions sombres, inattendues, inouïes, bien plus puissantes et plus pénétrantes que l'histoire et le passé? La première fois que toutes les grilles tombèrent, bruirent, frissonnèrent, prolongèrent leur écho frémissant sous ces longues voûtes, un froid secret me saisit; mon isolement me regarda en face; je fus comme un mort qui se réveillerait tout-à-coup pour voir son tombeau se fermer. Le lendemain on m'apporta une jatte de lait; je ne pus retenir mes larmes; il y avait si loin de ce repas solitaire au déjeûner de la famille! Quelquefois j'entendais une lourde voiture s'arrêter, les gonds retentir, les portes rouler, les barreaux tomber; un grand mouvement se faisait dans la prison; puis tout revenait au repos et au silence. C'étaient de nouveaux détenus que l'on amenait.

Mon cachot était situé au-dessous d'une cour, sur laquelle donnaient les fenêtres ou plutôt les meurtrières destinées à donner un peu de jour et d'air à la *Souricière*. La Souricière est, je crois, une prison provisoire où l'on entasse pêle-mêle les criminels, en attendant une répartition plus exacte dans leurs logis respectifs. La *Souricière* des femmes était assez rapprochée de ma cage pour qu'une partie des paroles qui leur échappaient arrivât jusqu'à moi. C'étaient des chants d'amour prononcés par des voix rauques; c'étaient des blasphèmes épouvantables répétés par des voix douces et fraîches; des histoires obscènes racontées par de jeunes filles; des narrations de vols et de meurtres faites en termes d'argot; des romances nouvelles, des barcarolles et des vaudevilles, chantés en chœur par ces femmes dépravées, mêlés de parodies, de folies, d'imprécations, et d'éclats de rire. Ce qu'il y avait de triste dans cette scène, c'était son ardente gaîté; toute tristesse, tout remords, toute

pensée de morale et d'avenir manquaient à ces âmes qui avaient traîné dans la boue de la société, et étaient elles-mêmes devenues fange. Qu'on me pardonne ces détails. Ils ne seront frivoles qu'aux yeux frivoles. Ce comble de la dépravation humaine me frappa fortement. Je n'avais été initié à aucun vice, et le crime ne s'était montré à moi que dans l'histoire, sous le nuage d'une profonde perspective. Une enfance tout absorbée par le roman de la pensée et l'activité de l'esprit, ne m'avait point préparé à de telles révélations. Quand j'entendis une de ces femmes chanter la mélodie populaire de Catruffo, *Portrait charmant*, etc., mon cœur se serra; le contraste était trop fort, la dissonance trop pénible. Il m'est impossible d'entendre chanter cet air.

Un jour il se fit dans la prison plus de mouvement qu'à l'ordinaire; les cloches sonnèrent plus long-temps; des pas réguliers se firent entendre; un frémissement de baïonnettes m'étonna. La chambre voisine de la mienne s'ouvrit et se referma plusieurs fois. J'entendis pleurer et hurler dans cette chambre. Jacques, en me faisant sa visite, était revêtu de son costume d'uniforme. Les sanglots de la chambre voisine augmentaient d'intensité; les femmes de la Souricière chantaient toujours. J'appris du gardien, qu'un condamné à mort occupait le cachot contigu au mien, que le jour du supplice était venu, que l'heure allait sonner; que ces sanglots c'était l'informe et lugubre confession du malheureux; que le prêtre était là; que le condamné à genoux, ivre de désespoir et de vin, recevait ainsi l'absolution, et qu'entre sa vie et sa mort il n'y avait pas dix minutes. En effet toutes les cloches se mirent en mouvement; un bruit de roues ébranla le sol et l'édifice; des murmures de voix lointaines accompagnèrent le cortège, et la paix de la prison succéda à ce tumulte.

Le cachot triompha, comme on le pense bien, d'une organisation de seize ans, et ces terribles scènes firent sur moi une impression ineffaçable. La privation d'air et d'exercice, le chagrin de ne pas revoir ceux que j'aimais, l'atmosphère humide où je vivais, me rendirent malade. Un mois s'était passé;

le médecin de la prison demanda pour moi la promenade du préau: je fus conduit par Jacques dans une cour oblongue, creusée à dix ou douze pieds au-dessous du sol des rues environnantes, encaissée dans de hauts édifices, toute bordée de fer et toute cuirassée de pierres de taille. Des pieds nus et sales couraient sur ce sable fin; des voix rogues et dures demandaient qui je pouvais être; des hommes aux bras velus m'entouraient; d'autres, en chemise, n'ayant pour vêtement que de gros pantalons de toile grisâtre, étaient étendus par terre et jouaient: quelques-uns travaillaient à ces petits ouvrages en paille, dont la délicatesse est merveilleuse. Je reconnus là le vice, tel que je l'avais vu dans la salle Saint-Martin, mais plus hideux encore. Dans la salle de Police il avait conservé une cravate, un habit, un langage à demi-social, quelques-unes des habitudes de la civilisation: ici il se dessinait dans toute sa beauté, dans toute son énergie. Son seul dialecte était l'argot; un mépris terrible de tout et de soi-même respirait sur ces visages. Une cupidité ardente scintillait dans l'œil des joueurs. A côté de la société parée et bien réglée, en voici une, composé de sauvages, qui ont emprunté à la civilisation toute sa ruse, toutes ses ressources, pour les employer contre la civilisation même. J'étais plus effrayé de ces figures, de leurs questions, de leur aspect, de leurs gestes, de leurs paroles inconnues, que je ne l'aurais été de l'échafaud.

On ne me conduisit dans ce préau que deux fois; ma troisième promenade eut lieu dans un second préau, beaucoup plus petit, de forme oblongue, et qui ne ressemblait pas mal au fond d'un puits, qui serait environné de murailles hautes. Dans les caveaux, dont les soupiraux aboutissaient à cette petite cour, se trouvaient plusieurs prévenus de délits politiques, entre autres un lieutenant de cavalerie toujours de bonne humeur, étourdi, léger, d'une santé à l'épreuve, armé de railleries innocentes contre ses persécuteurs, et qui, enfermé derrière ses barreaux de fer, me faisait mille contes plaisants.

Quand on vit que ma santé se rétablissait on me rejeta dans

mes ténèbres. J'avais respiré l'air, trois fois en huit jours; c'était assez. Ma solitude se prolongea deux mois.

. . . .

. . . .

C'est ainsi que je connus la Conciergerie: grande leçon pour la vie d'un homme; et si cet homme est innocent et plein de jeunes espérances, leçon qui porte avec elle une amère et ineffaçable tristesse. Les infortunés, dans la conjuration desquels on prétendit me confondre, furent condamnés à l'exil et à l'échafaud. Pour moi, comme un matin, vaincu dans mon stoïcisme puéril, je pleurais, étendu sur mon lit, entendant les cloches voisines de Notre-Dame, et contemplant avec regret la ligne oblique et lumineuse d'un long rayon de soleil qui pénétrait dans mon cachot, des pas lourds et plus rapides qu'à l'ordinaire frappèrent mon oreille. Tout est régulier dans une prison. Un geôlier marche comme le balancier d'une pendule, sans se presser jamais. Jacques fit tourner assez vivement la grosse clef dans la serrure et me dit:

— „Vous n'avez qu'à sortir; il y a un fiacre en bas.“

Je ne savais, en vérité, que faire de ma liberté, tant cette nouvelle m'étourdissait: et la plus légère exagération n'empreindra pas ce récit fidèle, si j'avoue que je ne puis rendre nul compte exact de mes sensations et de mes idées pendant ce jour. Jacques fit mon petit paquet. Je me laissai conduire; je trouvai ma mère dans son lit, fort malade; je me souviens bien de ses baisers et de ses larmes, mais plus vaguement de cette pénétrante et vitale fraîcheur du mois de mai; du jardin parfumé, où j'embrassai mon père; de cette profonde émotion, qui s'était emparée du vieillard; de ses pleurs qui me couvrirent, et de l'étrange ivresse, qui, après deux mois d'obscurité et d'isolement faisait frissonner tout mon corps et semblait prête à détruire en moi la vie même, par le sentiment trop puissant de la vie et du bonheur. Je me rappelle aussi les secondes paroles de mon père:

„Vous n'avez plus rien à faire en France; on aurait toujours l'œil sur vous. Il faut partir pour l'Angleterre.“

En effet, je partis; et ces deux mois décidèrent de tout mon sort. Les circonstances diverses qui conduisirent à mon élargissement n'auraient d'intérêt que pour moi. Sans fatiguer le lecteur de ces détails, qu'il me soit permis de dire que M. de Châteaubriand s'y intéressa. L'intercession d'un ange, et la voix de l'homme de génie, se liguèrent pour me délivrer. Alors en possession d'un pouvoir dont il n'aurait usé que pour sauver ses maîtres, et dont ces maîtres, préludant au suicide de leur dynastie, l'ont follement dépouillé; M. de Châteaubriand, dans une carrière si remplie, n'a sans-doute pas conservé le souvenir de cette bonne action obscure, que ma reconnaissance se plaît à lui rappeler.

Voyages, travaux et souffrances, rien n'effaça le souvenir de la Conciergerie. En 1831, je voulus la revoir. Il me semblait qu'autrefois j'avais, par je ne sais quelle magie, vécu dans le sein même de la féodalité; tant ces tours, ces corridors, cette lampe, ces souterrains la représentaient vivement à mon esprit. Mais la civilisation, dans son cours éternel, avait enfin atteint et dompté ces vestiges de barbarie. Donnez un autre nom à cette maison de justice: la Conciergerie n'existe plus.

Maintenant on n'entre point à la Conciergerie par la cour du Palais. Plus de guichet obscur. Plus de lampe sépulcrale. La Conciergerie a son issue et son entrée seigneuriale sur le quai de l'Horloge. La petite porte basse est condamnée. Une vaste grille sert de clôture à la prison. Pour y pénétrer vous traversez les cuisines de Saint-Louis, longues salles gothiques, sombres, mais majestueuses, et dont la hauteur est singulièrement diminuée par l'exhaussement du sol. Tout le caractère du lieu a changé, les escaliers sont convenables; l'air circule; la pistole a baissé de prix; vous prendriez les gardiens pour des infirmiers d'hôpital. J'ai vu cinq ou six femmes se promener, fort paisiblement, dans le préau qui leur est consacré. Le pain distribué aux détenus est d'assez bon pain de soldat. Je ne sais si l'on peut y remarquer encore beaucoup de traces de l'antique inhumanité des prisons: il y en a une que je

signale et qui subsiste. Les prisonniers, au lieu de coucher dans des draps, couchent dans des sacs. C'est une triste et mauvaise coutume que d'encaquer un malheureux dans une toile cousue de trois côtés. L'Infirmerie n'est pas assez aérée; mais la propreté de toute la prison est parfaite.

Il est facile d'apprécier, par la distance qui sépare la Conciergerie de 1815 de la Conciergerie de 1831, les progrès que le bien-être et l'utilité matérielle des hommes ont faits pendant ce laps de temps, Mais l'aspect moral de la prison n'a point changé. Vous reconnaissez dans le préau, toutes les figures de 1815. Ce grand problème, l'épurement de cette immoralité fomentée par une capitale (immense fabrique de vices), est si loin d'être résolu !

De mon temps c'étaient des bonapartistes et des libéraux que l'on jetait pêle-mêle à la Conciergerie; une seule opinion était frappée. La fureur politique se révélait ainsi par d'éclatantes injustices, dont je fus l'une des victimes obscures. Aujourd'hui la confusion de notre société, le chaos de notre état moral se trahissent au sein de la Conciergerie par des spectacles plus bizarres encore. C'est là que, pendant nos derniers troubles, M. Valérius, le vicaire de Saint-Médard et M. Cavaignac pouvaient se donner la main et dîner ensemble. Étrange symbole de la société d'aujourd'hui et des éléments disparates qui s'y meuvent confusément! Voulez-vous avoir le résumé d'une société, d'une époque, d'un état social: Descendez dans une prison.

Ph. CHASLES.

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES.

Je comprends bien que les bibliothèques publiques de Paris puissent être utiles aux lettres; mais, en vérité, telles que les a faites l'impéritie ou la négligence de l'administration, je ne comprends pas à quoi elles servent, sinon à enfouir et à perdre à la fois le précieux dépôt de connaissances écrites; la bibliothèque du roi, comme la plus importante par le nombre et le choix des livres et des manuscrits, est aussi la plus riche en désordre, en routine, et en abus. Cependant la police matérielle de l'établissement fait honneur au concierge et aux frotteurs de livrée; on dépose *gratis* les cannes et parapluies à la porte; on est *prié*, par une inscription en langue vulgaire, *d'essuyer ses pieds au paillasson*, et des crachoirs moins rares que les encriers préservent de fréquents outrages le miroir du parquet ciré. Là, Diogène n'eût pas été réduit à cracher au visage de quelqu'un.

Les bibliothèques publiques ne sont pas nouvelles dans notre âge d'inventions; Asinius Pollio en ouvrit une à Rome dans le temps d'Auguste, et Louis IX, au retour des croisades, rassembla dans une salle de la Sainte-Chapelle de Paris une collection d'ouvrages de théologie que les docteurs avaient droit de venir consulter. Dès les premiers siècles du christianisme, les églises possédaient des bibliothèques, c'est-à-dire quelques

bibles latines, décrétales des papes et missels, que les fidèles allaient lire à travers une grille de fer. On voit encore dans plusieurs endroits les chaines et les cadenas qui attachaient le livre d'heures public; cette précaution contre les voleurs ne serait pas aujourd'hui un anachronisme, car les bibliothèques appartiennent certainement à l'état, et les privilégiés s'en partagent à l'envi les lambeaux.

La Bibliothèque du roi, par exemple, est au pillage, et tandis que l'infatigable M. Van Praet sue à faire rentrer des milliers de volumes qui n'ont laissé que leur place vide sur les tablettes dégarnies, des milliers de volumes, que mieux vaudrait enchaîner selon le vœu du cardinal Michel Dubec au quatorzième siècle, sortent incessamment pour ne jamais reparaitre. Ce n'est pas que chaque volume prêté manque sur la liste des absents, mais ce grand cabinet de lecture gratuite est considéré comme propriété patrimoniale. Il suffit d'être académicien ou cousin à la mode de Bretagne d'un portier d'académie pour obtenir la permission d'*emporter des livres:* expression technique. On se pique d'emprunter beaucoup, mais de rendre peu; voilà pourquoi on achète souvent dans les ventes et sur les quais des livres enlevés depuis si long-tems à la Bibliothèque du roi, qu'il y a prescription. Je ne parle pas de ceux qui furent distraits de la *librairie* du Louvre sous le règne brouillon de Charles VI; en quarante-trois ans, soixante volumes seulement volés ou perdus, réduisirent à huit cent cinquante la bibliothèque du ménager Charles V; en cinquante ans à-peu-près, la moitié de la Bibliothèque du roi se trouve *dehors.* On travaille pourtant à l'agrandissement du local.

Je ne sais à quel dépositaire infidèle de notre fortune littéraire nous devons l'usage du prêt des livres, sans arrhes ni caution. Les successeurs de ce prodigue de nos biens ont suivi les errements établis, par défaut d'énergie, par peur d'innovation. Je me plais à répandre toute mon indignation contre cette tolérance dilapidatrice; j'élève haut la tête et la voix en accusant, puisque j'ai toujours refusé de m'associer au blâme en profitant de la faveur illicite qui me permettrait d'avoir à.

domicile les livres que le public va feuilleter dans l'enceinte de la Bibliothèque. Nous verrons ce que décideront les commissions, qui d'ordinaire ne décident rien. Peut-être serait-il juste que les gens de lettres âgés et infirmes fussent seuls autorisés à jouir des bibliothèques publiques sans quitter leur cabinet; peut-être faudrait-il restreindre le prêt des livres aux exemplaires doubles ou imparfaits.

Loin de là, qu'advient-il? Souvent tous les ouvrages qui ont rapport à une histoire, à une biographie ou tout autre sujet spécial, sont confiés à un seul auteur qui les accapare durant des mois, des années, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre du monopole: il se flatte de payer les intérêts de la dette? Tant que l'heureux premier-venu reste détenteur de ces matériaux, qu'il soit juge inamovible à Carpentras ou consul à Trébizonde, qu'il voyage, qu'il meure et qu'on l'oublie, n'allez pas, en concurrence, entreprendre un travail qui exige les mêmes documents; le catalogue est muet ou les rayons sont en veuvage; le moyen de devancer votre rival qui a fait main-basse sur une bibliothèque entière? heureux quand le monopoleur n'a pas eu assez d'influence ou de prévoyance pour dépouiller à la fois toutes les bibliothèques de Paris!

Les preuves ne feraient pas faute à la critique; feu M. Auger, qui fut le consciencieux éditeur de Molière, garda plus de quatre années toutes les éditions antérieures, de façon que nous eûmes le chagrin d'attendre sa mort pour rencontrer à la Bibliothèque un autre Molière que le sien; feu M. Daru, écrivant son histoire de Bretagne, avait sous les yeux tous les livres où cette histoire, qui se lie à celles des provinces de France, occupe quelques pages; force était aux plus empressés de dire adieu à la Bretagne. On peut assurer que les différentes branches de la littérature sont ainsi la proie de quinze ou vingt personnes qui correspondent avec la Bibliothèque par ambassadeur. Cela explique pourquoi on a retrouvé jusqu'à trois cents volumes au timbre royal dans la succession de plus d'un savant, lequel s'érigeait bibliothécaire *in petto*. Les Trissotins se pardonnent certaines privautés pour l'amour de la science.

Quant aux exemplaires déposés suivant la loi renouvelée de l'édit de Henri II, ils passent de main en main dans leur nouveauté, jusqu'à ce qu'ils prennent rang, gras et fripés, dans l'effectif de la Bibliothèque, s'ils ne s'égarent pas en route; les amis de la maison se disputent les prémices du jeune *catalogué, timbré et classé*: le public n'est admis à y prendre part qu'après le bon plaisir d'aucuns; le public sert toujours de prête-nom. Les romans, pièces de théâtre, journaux, brochures et productions *frivoles*, vont amuser les loisirs des femmes, mères, sœurs, filles et parentes d'employés; le public n'a pas même les miettes de cette curée: car le règlement défend de donner en lecture certaine espèce de livres qui pourraient trop allécher les oisifs. On ne veut que des hôtes laborieux et austères à la bibliothèque du roi; naguère encore, l'index politique et religieux y était permanent; très-haute et très-puissante dame censure y prenait ses ébats.

Avant la révolution, cette bibliothèque n'était publique, il est vrai, que deux jours de la semaine, les mardis et vendredis, de neuf heures à midi; les curieux et les étrangers la visitaient presque seuls. M. Van Praet, qu'on peut appeler une bibliothèque incarnée, contribua beaucoup à ce que les séances eussent lieu tous les jours, de dix heures à trois, excepté les dimanches, les fêtes, et les vacances. La révolution de juillet n'a pas encore amené d'autre réforme qu'une prolongation d'une heure dans les séances. Mais le meilleur grain est infructueux lorsqu'il tombe sur une mauvaise terre; on *lira* une heure de plus, voilà tout.

Dès l'ouverture des portes et des salles, été ou hiver, pluie ou vent, une nuée de *liseurs* s'abat autour des tables; chacun à sa place d'hier, chacun redemandant son livre d'hier, chacun accoutumé à prendre racine pendant cinq heures; beaucoup le ventre vide, la plupart la tête vide; parmi cette foule qui bâille d'avance, on compterait les hommes d'étude, reconnaissables à leur front chauve, à leurs regards rêveurs, à leur immobilité, à leur persévérance; ils se soucient peu du piétinement sur le plancher sonore, des voix confuses, du murmure des plumes

grattant le papier, et du froissement des livres feuilletés; ils s'isolent dans leur esprit; ils ne s'aperçoivent pas que la sueur trempe leur chemise, s'ils en ont d'aventure, ou bien que le froid glace leurs doigts bleuis. Ceux-là honorent la littérature; ceux-là, sous leur obscurité modeste, achèvent des ouvrages promis à la célébrité; ceux-là peuvent se dire véritables possesseurs de nos bibliothèques, parce qu'ils les exploitent à l'avantage de notre gloire et de nos plaisirs.

Il est bien d'autres savants qui ont dépensé toute une vie de labeur au vain appât d'une découverte plus ou moins problématique; leur erreur tenace est pourtant respectable; jetez un coup-d'œil par-dessus leur épaule courbée, et jugez-les à leurs recherches assidues, autant qu'à la boite osseuse de leur cerveau et à l'enveloppe sociale de leur humanité.

Ce crétin, au regard inerte, à la bouche béante et au teint livide, petite grimace d'homme sur le corps grêle d'un enfant, légèrement vêtu pour toutes les saisons, inventorie les sagas dans les commentateurs latins de Danemarck et de Norvége au seizième siècle. Il parlerait la langue runique si quelqu'un au monde pouvait l'entendre.

Ce gros homme, dont le ventre est excentrique, la face enluminée et les jambes courtes, aspire à devenir membre d'une académie celtique, pour avoir un titre à la candidature électorale.

Ce vert vieillard, aux yeux vifs et au marcher sautillant, éternel sous son éternelle redingote noire que le soleil, la poussière et la pluie nuancent à l'infini, cherche la bénite-pierre depuis soixante ans, et il est toujours sur le point de la trouver; il voit partout des figures hermétiques, même à la Bibliothèque du roi. C'est là son laboratoire; par malheur le gouvernement qui prête les livres ne fournit pas de cornues.

Ce polyglotte, dont le vocabulaire français est emprunté aux *Anglaises pour rire*, se perfectionne dans le tartare-mandchoux; il veut savoir aussi le lapon, comme feu M. Gail savait le grec.

Ce grand sec, chauve, ossifié, bistré, mettra plutôt à nu sa peau que son secret sous sa houppelande diaphane; il calcule

depuis le mois où les jours croissent de 64 minutes jusqu'au mois où ils décroissent de 58. Il dévore à jeun plus de chiffres qu'il n'en peut entrer dans un budget d'un milliard et demi; il déjeûne d'algèbre, il dine de géométrie, il soupe de trigonométrie; il rêve addition et multiplication. Ce mathématicien inventera quelque jour l'art de gagner à la lòterie sans y mettre.

Ce vénérable chenu, qui épluche et tamise tous les mots du dictionnaire, rime des charades et des logogriphes; lorsque le Mercure en faisait une si prodigieuse consommation, il était fournisseur bréveté de Laharpe et de Suard. Voilà un homme ruiné à-présent.

Cet Ésope, dont l'esprit n'est pas plus droit que la taille, se redressera tôt ou tard quand il aura l'eau de Jouvence et la baguette divinatoire. Il lit Cardan, Albert-le-Grand et *de Secretis* dans l'original: il s'exerce aux sortiléges, et ne s'alarme pas du fagot. On ne brûle aujourd'hui que les régistres des contributions indirectes.

Mais, à leurs côtés, comme la scène change! Un écolier copie la traduction d'un thème ou d'une version; un courtier analyse l'*Almanach des vingt-quatre mille adresses;* l'un pour tuer le temps qui le ferait mourir d'ennui, effleure un livre dont il ignore le titre; l'autre s'est endormi de guerre lasse dans les bras d'un in-folio; tel regarde des *images* comme ferait un enfant; tel a voulu juger par lui-même d'un volume qu'il a rencontré au passage. Pitié! Ce n'est pas qu'il faille exiger de tout lecteur une attestation de capacité, une autorisation de famille, un certificat de bonnes sciences; ce n'est pas qu'il faille repousser un habit gras et râpé, des souliers ferrés, et autres insignes extérieurs de misère; oh! non; quoique les vaudevillistes nous éclaboussent en cabriolet, quoique l'intrigue ait ôté le pain au mérite pour mieux porter des livrées galonnées, les savants sont pauvres et dépourvus d'ambition. Le génie, de tous temps, s'est montré à travers des coudes percés.

Mais est-il donc impossible de diviser la Bibliothèque par catégories, de distribuer les heures et de favoriser plus particulièrement les *travailleurs?* Autant vaudrait réclamer un cata-

logue général par ordre de noms, de titres, et de matières. On ne conçoit pas comment M. Van Praet suffit seul à ce tracas de tous les jours, de tous les instants, à cette vie de chiffres par demandes et par réponses. Le cercle des ouvrages habituellement *sortis* est si borné, que le savoir des employés échoue devant un livre moins connu; ces porteurs de livres sont ainsi faits qu'au lieu d'avouer leur ignorance, ils imputent quelquefois à la Bibliothèque une pauvreté qu'elle est loin de justifier. On m'a cité un bon vieillard qui, fatigué de monter les escaliers et les échelles, s'en abstient toujours, et contente d'aller d'une salle dans une autre pour revenir les mains nettes, avec cette raison incontestable que le livre ne se trouve pas. Par malheur, l'administration tout absolutiste de la Bibliothèque semble encourager ces étroites intelligences qui ne voient rien au-delà d'un numéro et d'une lettre d'ordre. On réduit les employés au rôle de machines, et on les exerce à parcourir du haut en bas le vaste hôtel de la Bibliothèque. Bien plus, j'ai ouï dire qu'une véritable instruction bibliographique était un motif de discrédit et d'exclusion auprès des maîtres du lieu; alors on pourrait confier le service à des bêtes de somme.

M. Van Praet est chargé de cet épouvantable fardeau; lui seul connaît les catalogues, les armoires et les portefeuilles réservés; chaque matin, durant quatre heures consécutives, il donne audience aux envoyés-quêteurs du privilége; laissez passer, in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in-dix-huit, in-trente-deux; ouvrez les portes toutes grandes; c'est pour monsieur, c'est pour madame! On va, on vient, on parle, on salue, on s'en va. La Bibliothèque du roi ferait un commerce lucratif à louer des livres aux couturières et aux membres d'Académie.

Tout le monde n'est pas aussi bien accueilli; quiconque, pour des recherches doctes et ingrates, s'enquiert d'un livre rare, imprimé avant la date préfixe de 1500, tiré à petit nombre, passe pour un voleur, un original, ou bien un amateur. Le sanctuaire inviolable ne lui dévoile pas des trésors inconnus aux profanes; on obtiendrait plutôt un Brantôme complet qu'un Mystère, une édition de Vérard, un Elzévir. On a beau se nom-

mer, offrir son adresse, et supplier en langage de bibliophile; rien, l'excuse la plus honnête est une négation d'existence pour le livre d'exception. Les plus forts arguments battent en brèche un refus imprenable. En effet, le livre en question peut coûter de quarante à cinq cents francs; montez aux Manuscrits, on vous remettra sans difficulté la Bible du roi Charles-le-Chauve, laquelle vaut cinquante mille écus. La logique est une belle chose.

Je me garderai bien cependant de critiquer la défiance des bibliothécaires; je souhaiterais au contraire que cette défiance fût mieux entendue; car il se commet journellement des vols qu'on ne pourrait éviter qu'au moyen d'une surveillance plus éclairée, sans qu'il fût besoin de fouiller personne; chaque individu serait tenu, en sortant, de rendre les volumes qu'il aurait reçus; pourquoi ne distribuerait-on pas des cartes d'admission comme au théâtre? mais le plus réel inconvénient est le mélange quotidien des lecteurs et des curieux. Des éditions uniques ont disparu, des pages ont été coupées, des gravures dérobées, des autographes arrachés, on a osé mutiler des manuscrits d'un prix inestimable pour s'approprier des miniatures! Ce vandalisme se renouvelle fréquemment; un lucre infâme excite des misérables à ces lâches spoliations; ce n'étaient pas eux pourtant qui jetaient dans la rivière la bibliothèque théologique de l'Archevêché.

En un mot, il paraît certain que la multitude lisante qui afflue rue de Richelieu est clair-semée de gens studieux; la fainéantise et l'insouciance y conduisent ces batteurs de pavé et ces flaneurs sans asile qui se complaisent dans les Aventures des Flibustiers et les Causes célèbres; l'hiver, faites-y du feu, vous aurez un excellent chauffoir assez bien *composé*. Ma conviction est encore renforcée par l'aspect des autres bibliothèques publiques, trop éloignées du centre de la ville pour agréer à pareille tourbe de flaneurs désœuvrés, ennuyés, dissipateurs de temps, picoreurs inévitables de tout spectacle gratuit. D'ailleurs les hommes avares de leurs moments se dirigent rarement vers la Bibliothèque du roi où l'on attend d'ordinaire en faction vis-à-vis le bureau des conservateurs, sans être dédommagé ensuite

de cette épreuve de patience; sur vingt ouvrages demandés, on n'en a pas toujours deux complets; la *Biographie universelle* a peine à rallier une douzaine de volumes. Je déclare qu'il n'est pas une bibliothèque, si exiguë qu'elle soit, si mal *conservée*, et si bien abandonnée, qui ne soit préférable à celle du roi où peut-être deux cent mille volumes sont dépareillés, doubles, prêtés ou perdus. Néanmoins ce chaos qui augmentera sans-cesse parmi les imprimés, ne règne pas dans les manuscrits, les estampes et les médailles.

Aux manuscrits, solitude perpétuelle, excepté quelque helléniste déchiffrant des textes, quelque chroniqueur cherchant une date, et quelques orientalistes absorbés devant un composé chinois ou une énigme sanscrite; aux estampes, une table encombrée de cartons où les places sont retenues d'avance comme à une première représentation, nombre d'écoliers prenant leurs leçons de dessin; ici du moins un catalogue fait et parfait; aux médailles, des Anglais, des provinciaux, et quelque échappé d'un cours d'archéologie.

Les autres bibliothèques sont visitées par diverses classes d'habitués qui aiment à y trouver du feu en hiver et du frais dans la canicule; les élèves en droit et en médecine se donnent rendez-vous à Sainte-Geneviève ainsi que les collégiens; on demande l'Encyclopédie, Hippocrate, Pothier et les classiques latins avec traduction; pas un ne songe à secouer la poudre des manuscrits qui logent sous les toits en compagnie des araignées et à la fumée d'une cuisine. Les érudits ne se plaignent pas de la longueur du voyage en s'acheminant vers l'Arsenal où l'on sent la présence d'un vrai bibliophile; tout y est à sa place, hormis les employés; le marquis de Paulmy se réjouirait s'il pouvait savoir que ses livres et ses manuscrits qui habitent maintenant les appartements du bon Sully n'ont pas été dispersés comme ceux du duc de La Vallière. La bibliothèque de la Ville, formée de l'ancienne bibliothèque des Avocats, se recommande par le zèle des conservateurs, sinon par la variété des livres. La bibliothèque Mazarine est déchue en raison de ses accroissements; le savant Naudé n'y a laissé que son

nom; ses dix successeurs ne l'ont pas remplacé. La bibliothèque de l'Institut n'admet que sur *présentation* comme à la cour; c'est une assemblée momie de coterie et de prérogative.

Enfin, dans un siècle où l'on a établi des cabinets de lecture à chaque coin de rue, où, par recensement approximatif, on compte dans chaque maison une bibliothèque de deux à trois mille volumes, n'est-il pas inouï que ces immenses entrepôts des sciences et des lettres ne produisent presque aucun des résultats qu'on peut désirer? Ces bibliothèques, qui font l'envie et l'admiration du monde entier, sont au-dedans dévorées par des plaies incurables; la sinécure s'y est implantée comme en pays conquis; derrière un rempart de bouquins la congrégation rampe ou se dresse, le privilège s'endort ou se prélasse; là, Polignac recrutait des scribes et des conseillers. Pourquoi cet état-major de bibliothécaires invalides ou superflus? Pourquoi ce nombre insuffisant d'employés nécessaires? L'État paie, un bandeau sur les yeux; *quel fruit nous revient-il de tous ces sacrifices?* Dans les troubles de la Ligue et de la Fronde, où les libraires s'affranchirent de l'impôt légal des deux exemplaires, la Bibliothèque du roi était mieux gardée au collége de Clermont et au couvent des Cordeliers. On s'aperçoit à ces signes de décadence qu'il existe un inspecteur-général des bibliothèques.

Que n'avons-nous plutôt ce qu'on nommait des *Bibliothèques de partisans*, quand la sotte vanité des gens de finances s'accommodait du dos des livres factices tapissant un cabinet de maroquin doré? Ces montres ridicules rempliraient le même objet que nos bibliothèques, en soldant une armée d'incapacités et d'inutilités. Nos Thersites littéraires auraient là leur Panthéon.

Certes, le régime égoïste des bibliothèques de Londres est encore préférable; les livres sont choses sacrées pour que nul n'y touche, car les dépositaires sont responsables. Les Anglais, de tout temps, ont profité de nos fautes: ils conservent précieusement les huit cents volumes de Charles VI, achetés par le duc de Belford douze cents francs d'or à cheval! Ils ne vendront pas les papiers de la chancellerie du roi Jean, pris avec ce prince à la défaite de Poitiers!

Quoi! notre bibliothèque nationale, qui renferme à elle seule plus de livres que toutes les bibliothèques de l'antiquité réunies, serait plus dévastée que si les hordes barbares l'eussent traversée avec le fer et la flamme! La bibliothèque de Pergame possédait 200,000 volumes, celle de Constantinople 300,000, celle d'Alexandrie 700,000, écrits sur de l'écorce d'arbre, sur de la cire, sur papyrus, sur parchemin, sur des peaux de serpents; la Bibliothèque du roi possède 600,000 volumes imprimés, 100,000 manuscrits, et 20,000 recueils de gravures....

Eh bien! allez à la Bibliothèque du roi, demandez une des cent éditions de Rabelais; on vous trouvera peut-être à grand'-peine, comme échantillons, plusieurs volumes différents d'édition et de format.

P. L. JACOB,
Bibliophile.

Les trois pièces suivantes paraissent se dérober au plan de cet ouvrage, et il n'est pas de l'intention de l'éditeur de franchir les limites qu'il s'est imposées.

On lui permettra donc d'intervenir ici une fois seulement pour expliquer sa pensée.

La politique serait inconvenante dans un moment où les opinions réfléchissent tant de nuances diverses, et dans un ouvrage purement philosophique et littéraire, où les principaux organes de toutes les opinions politiques doivent prendre la parole tour à tour.

L'absence de toute couleur politique serait choquante et vicieuse dans le tableau d'une époque et d'une ville où la politique est devenue le principal élément des mœurs, et la préoccupation universelle des esprits.

Soumise au dernier de ces inconvénients, l'histoire du Paris moderne restait défectueuse et inachevée, comme les constructions imparfaites des bâtisseurs de Babel.

Exposée au premier, elle n'aurait rappelé que la confusion de leurs langues.

Il y avait un moyen terme à saisir entre ces deux extrêmes L'éditeur l'a cherché.

Il a réuni comme en un faisceau les expressions les plus

caractéristiques de trois opinions également consciencieuses, qui ne se recommandent pas moins par le talent de l'écrivain que par la bonne foi du penseur, et qui convergent entre elles dans un sentiment commun de tolérance, comme toutes les croyances du génie.

Vous allez entendre le poète de la liberté, l'orateur inspiré des anciens jours, le dialecticien observateur et sévère de la civilisation moderne; et puis vous rentrerez dans ce Paris mobile, dont la physionomie se modifie sans se perdre, sous l'influence des évènements historiques.

Ce n'est pas un épisode introduit dans l'action générale, et qui se lie avec elle jusqu'au dénoûment. C'est une date gravée sur une des pierres de l'édifice, et qui ne se retrouvera pas ailleurs.

La politique est enfermée dans le cadre de ce triple chapitre, Elle n'en sortira plus.

A MONSIEUR DE CHÂTEAUBRIAND.

AIR: *D'Octavie.*

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pélerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le Cirque et l'Allambrah,
Nous revit tous dévots à son génie
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur;
J'offre aujourd'hui pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens, et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône;
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent: „Le ciel est beau;
„Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
„Comme au grand jour on éteint un flambeau."

Et tu voudrais t'attacher à leur chûte!
Connais donc mieux leur folle vanité:
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple, en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte; il souffre; et tout grand homme,
Auprès du peuple, est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens, et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

BÉRANGER.

Paris, 14. Septembre 1831.

A M. DE BÉRANGER.

Genève, 21. Septembre 1831.

Monsieur,

Si vos talents étaient d'une espèce moins rare, si vos tableaux ne réunissaient à la correction du dessin l'éclat ou la suavité du coloris, je me contenterais de vous remercier de l'ode que vous avez bien voulu m'adresser, d'être profondément touché de votre bienveillance: mon orgueil chatouillé trouverait même dans cette ode *telle rime* qui exciterait au plus haut point mon enthousiasme. Mais ce n'est pas la redevance d'une gratitude vaniteuse que je vous viens payer, c'est le tribut d'une admiration sincère. Un grand poète, quelle que soit la forme dans laquelle il enveloppe ses idées, est toujours un écrivain de génie. Pierre de Béranger se plaît à se surnommer le *chansonnier;* comme Jean de La Fontaine le *fablier*, il a pris rang parmi nos immortalités populaires. Je vous prédis, monsieur, que votre renommée, déjà sans rivale, s'accroîtra encore. Peu de juges aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates pour en savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le naturel le plus charmant.

Au reste, monsieur, dans la préface de mes *Études*, vous considérant comme *historien*, j'ai remarqué que cette strophe était digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

Un conquérant, dans sa fortune altière.
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Lorsque vous entonnez la louange du *roi d'Yvetot* et l'hymne au *Ventru*; lorsque vous célébrez le *marquis de Carabas* et *les Myrmidons;* lorsque vous dictez la lettre prophétique *d'un petit Roi à un petit Duc;* lorsque, à mon grand regret, vous riez de la *Gérontocratie*, vous êtes un politique à la manière de Catulle, d'Horace, et de Juvénal. Souffrez en moi une des contradictions de la nature humaine: admirateur et prôneur de la jeunesse, je suis néanmoins très-attaché aux *Barbons*. Vous avez perdu un procès contre eux devant la justice: si j'en pouvais gagner un pour eux à la haute cour de votre Muse!

Vous déroulez, monsieur, dans votre poème, ma vie littéraire et politique: ma suffisance d'auteur est cependant obligée de convenir qu'il y a dans la belle métaphore de votre première strophe, plus de politesse que de vérité. Je n'ai point vu dans le ciel mon étoile (*nébuleuse* qui échappe aux regards), mais j'y ai vu une lyre: je ne sais si c'est une de ces *lyres* que, selon vous, *mon pays me doit.* Aurais-je eu quelque influence sur la vôtre? alors je mériterais en effet ce *peu d'eau pure* que m'offre la piété du poète. Telle est la magie du talent: vous redites mon passage en Amérique, en Grèce, en Ionie, à Sion, et vous me faites me plaire à mes courses; mon amour-propre s'enchante à mes récits, oubliant que ce n'est plus moi qui voyage, mais vous qui voyagez pour moi. Autrefois des ménestrels s'attachaient aux pas des pélerins: les premiers chantaient, les seconds cheminaient, et les premiers seuls ont laissé des traces. Je serais tout au plus, monsieur, votre Oreste populaire, ce *Juif errant* *) qui n'a d'espérance

*) Chanson inédite de M. de Béranger.

de repos que dans la fin du monde, qui toujours appelle de ses vœux lassés le dernier soleil, et qui voit toujours le soleil se lever, qui s'écrie dans la fatigue de sa fuite éternelle :

Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours.

Du lieu où je vous écris, j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron et les toits du château de madame de Staël : où est le barde de Child-Harold ? où est l'auteur de Corinne ? Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines bordées de monuments funèbres. J'ai vu mourir presque toutes les gloires de mon siècle ; j'ai vu passer les grandes choses et les grands hommes : la Révolution dort dans son immense tombeau, et le géant, son fils, a l'Océan pour sépulture. Elle n'est plus *l'époque de la grande épée ;* nous portons aujourd'hui une rapière si courte, qu'elle ne peut pas même protéger la tête de nos amis. Quand vous me pressez de rentrer sur le sol natal, je me demande qui je suis pour éveiller votre sollicitude. Le poids de la poussière d'un Napoléon peut faire pencher le globe dans l'endroit où elle repose : mais les cendres d'une créature de ma sorte sont légères ; le vent de la patrie ou du désert les a bientôt dispersées.

J'arrive, monsieur, aux couplets politiques de votre *chanson*. Je me donnerai garde d'attacher à l'aile brillante de votre Muse mon lourd bagage de controversiste. Ma réponse se trouvera dans des réflexions sur les affaires de la France que je compte bientôt publier. Deux mots seulement ici.

Il est vrai que la liberté m'a semblé l'indispensable appui de la légitimité, car je ne connais point de pouvoir légitime sans liberté. Mais si le flambeau que je présentais aux Bourbons était celui de la fidélité, ils ne l'ont point éteint en *soufflant sur ma gloire*, pour parler votre magnifique langage. S'ils ont cru que *le jour était beau*, la nuit n'est-elle pas revenue ? Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit ? Il m'en souvient, monsieur : vous vous êtes jadis attendri sur la gloire, alors exilée, parce que vous êtes fait pour elle ;

moi, je sacrifie aux autels de la faiblesse et du malheur, parce que je les trouve à mes foyers. Ne nous vantons pas trop l'un l'autre : il y a peut-être égoïsme dans notre vertu.

D'une terre chérie
C'est un fils désolé ;
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir ?

C'est vous qui dites cela, monsieur.

Vous me conjurez de m'attacher au peuple qui *m'emportait dans ses bras vainqueurs aux barricades*. Ah ! c'est l'heure illustre de ma vie ! aussi ce peuple, je le servirai toujours ; c'est pour lui, pour son honneur, pour sa prospérité, pour sa liberté, que je donnai ma voix à la couronne d'un enfant, lorsque j'exerçai ma part de souveraineté individuelle. Mais ce peuple, où est-il ? est-ce lui dont j'entends la voix, voix généreuse qui retentissait sur le lieu de mon *triomphe*, autour de la fosse où gisaient vaincus et vainqueurs, tandis qu'un ministre du Dieu de paix priait étole au cou et tête nue ? Puis-je reconnaître cette voix dans les accents des champions de la peur sur qui pèsent les ruines sanglantes de Varsovie ? Non, le peuple n'est pas là. Jamais je ne me rapprocherai de ces hommes qui ont dérobé à leur profit la révolution de juillet, de ces écornifleurs de gloire, de courage, et de génie.

Reste à m'expliquer, monsieur, relativement au fait principal qui vous a fourni le texte du beau poème dont je suis si fier d'être le héros.

J'avais pris la résolution d'aller finir ma vie comme je l'ai commencée, sur les chemins du monde, car refusant mon assentiment à l'ordre de choses actuel, je n'étais plus qu'un ilote à Lacédémone. Mais, pour l'entier accomplissement de mon dessein, il me fallait livrer à un nouveau maître quelques petits arbres que j'ai plantés : j'ai exposé au marché mes pauvres enfants, et personne n'en a voulu. Forcé par cet obstacle de

descendre un instant de ma montagne, j'ai revu la France; j'ai été frappé de son air de tristesse. Ému et tenté de ses misères, j'ai pensé qu'il me serait toujours loisible de la quitter quand elle serait heureuse.

J'ai écrit maintes fois: „L'état de guerre survenant, je me „ferai un devoir d'offrir mes derniers jours à mon pays.“ Malgré les génuflexions de notre diplomatie, et à cause même de ses mains mendiantes, il ne me paraît pas très-certain qu'on nous aumône la paix.

Une attaque récente contre l'ancienne maison royale, m'est venue prouver aussi que mes combats n'étaient point à leur terme. Pendant les journées de juillet je n'ai pas cru aux réactions; le peuple régnait: adouci par la victoire, instruit par l'expérience, éclairé par la civilisation croissante, il eût continué d'être magnanime. Mais le peuple ne règne plus; la coterie colérique, sans dignité, sans élévation, qui a usurpé le pouvoir populaire, aura besoin, pour se soutenir, pour coordonner les lois de proscription bourbonienne, d'étendre les mesures de son salut à diverses classes de citoyens. Cette rigueur présumée est logique; elle découle naturellement du nouveau projet qui fait suite au projet de M. Baude; elle exigera donc ma présence à Paris lorsque je plaiderai en dernier ressort la cause que j'ai déjà défendue, et que j'espérais n'avoir plus à défendre. Un homme d'honneur ne se cache point; il ne se met point à l'abri; il ne publie pas de loin contre ses adversaires, ce qu'il ne leur oserait déclarer en face.

Enfin, monsieur, les organes de l'opinion, presque tous les journaux ont témoigné de mon absence des regrets dont je me trouve singulièrement honoré. Votre éloquence, *prodigue fée*, vient à son tour orner de *fleurs et de diamants* non pas mon *vieux trône*, je n'en ai point, mais mon vieux bâton de pélerin: comment serais-je invulnérable à la flatterie d'une Muse qui a dédaigné de flatter les rois? Quand cette Muse me *somme d'un prompt retour*, je me sens très-disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie.

CHÂTEAUBRIAND.

L'INGRATITUDE POLITIQUE.

J'ai beaucoup écrit sur les mœurs, et l'on a dù croire qu'en reprenant la plume pour fournir mon contingent au livre des Cent-et-un, je rentrerais dans les fonctions d'observateur que j'ai exercées, à peu près seul, à Paris, pendant vingt ans. Je ne voudrais pas que le titre que j'ai donné à ce discours pût faire supposer que je veuille m'éloigner du but général de cet ouvrage, en me lançant dans le domaine de cette haute politique à laquelle je fais vœu de rester désormais étranger. C'est donc comme observation de mœurs, et particulièrement des mœurs parisiennes, que je laisse tomber au hasard, dans cet écrit, quelques réflexions qui m'oppressent depuis long-temps.

On a tout dit, et, qui plus est, on a tout prouvé sur l'ingratitude des rois et des gouvernements; c'est de l'ingratitude du peuple qu'il sera question dans cet écrit. Je connais l'époque où j'achève de vivre, je dois donc, pour rassurer mes lecteurs sur l'ennui d'une dissertation, que le titre de ce discours semble leur promettre, sur la fatigue des développements historiques où je pourrais me laisser entraîner, les prévenir que je renfermerai mon sujet dans les bornes les plus étroites: c'est un seul peuple, les Français; un seul évènement de son histoire, la révolution, que je prends pour exemple et pour preuve de cette affligeante vérité: l'ingratitude des contemporains est,

presque sans exception, le lot des hommes qui dévouent leur existence au triomphe de la cause nationale. Il est un écueil que je n'ai point cherché à éviter, bien qu'il m'ait été signalé par l'état actuel de nos mœurs; mes éloges s'adressent aux individus, et ma censure porte sur les masses: cette route, on le sait, ne conduit plus à rien; le pouvoir lui-même n'a plus de flatteurs.

En traduisant l'ingratitude politique au tribunal de la justice humaine, je prétends lui laisser tout l'odieux que la morale et la philosophie attachent à son nom: „L'ingrat n'a qu'un vice (dit admirablement le poète Young), tous les autres lui peuvent être comptés pour des vertus*)."

Après avoir signalé l'ingratitude comme la plus odieuse maladie du corps social, il est sans-doute bien pénible d'ajouter que la nation française, à l'époque la plus glorieuse de son histoire, que la ville de Paris dans le cours d'une révolution qui l'a placée à la tête du monde civilisé, offrent peut-être les plus nombreux exemples de cette ingratitude politique contre laquelle aucune voix reconnaissante ne s'est encore élevée.

Certes, on ne croira pas que, dans une accusation de cette nature, je veuille rendre la nation responsable des crimes et des malheurs qu'elle a soufferts dans le long enfantement de sa liberté. En évoquant les ombres de quelques-unes des plus illustres victimes de nos discordes civiles, ce ne sont plus les bourreaux que j'accuse (dès long-temps l'horreur publique en a fait justice), c'est la France, c'est Paris, surtout, à qui je demande compte de l'indifférence coupable, du honteux abandon où reste ensevelie la mémoire de ces héros de l'humanité.

L'ingratitude, chez l'homme individu, a pour principe l'intérêt personnel; chez l'homme collectif, qu'on appelle *le peuple*, l'ingratitude naît de l'envie et de l'intrigue, ennoblies du nom d'esprit de parti, par quelques *habiles* toujours prêts à remuer les passions populaires au profit de leur ambition personnelle. Il est à remarquer que cette faction des *habiles* finit toujours, dans

*) He that's ungrateful, has no guilt but one:
All other crimes may pass for virtues in him.
YOUNG.

les grandes crises de l'état, par diriger le mouvement révolutionnaire, alors même qu'elle ne l'a pas suscité: pour y parvenir, son moyen le plus habituel est de détourner l'opinion publique des objets actuels de son culte, en montrant à ceux-ci l'oubli profond qui pèse sur la tombe des grands citoyens qu'ils ont choisis pour modèles.

Tel homme que le sort de Bailly n'effraierait pas, qui se sentirait capable de sacrifier à la patrie son repos, sa fortune, sa gloire même, avec la certitude de trouver, comme ce martyr de la liberté, la mort la plus cruelle au terme de sa carrière; tel homme, dis-je, prêt à concevoir, à imiter un semblable dévoùment, reculerait devant la pensée que son souvenir restât enseveli avec son cadavre mutilé dans quelque coin de ce Champ-de-Mars, où l'on cherche en vain la place qu'arrosa le sang de l'infortuné Bailly. Quelles pensées pouvaient occuper sa grande âme au moment où des monstres, échappés de l'enfer, faisaient flotter, sur son visage vénérable, un drapeu enflammé; lorsque agité par un tremblement causé par la pluie et la rigueur de la saison, il répondait au misérable, qui lui reprochait de trembler: *Oui, mon ami, je tremble, mais c'est de froid!* Quelles réflexions profondes absorbaient ses esprits pendant l'heure épouvantable où, pour prolonger son supplice, ses bourreaux exigèrent que l'échafaud fût transporté sur une autre place, au milieu d'un amas de fumier et de fange? Je l'entends ce langage muet du philosophe expirant: „J'ai voulu la liberté de mon pays; j'ai, le premier, prêté serment à la monarchie constitutionnelle, seul gouvernement où la France puisse trouver la liberté, l'indépendance et le bonheur: je péris dans des tourments affreux, mais j'ai le bonheur de mourir à une époque où, pour tout homme de bien, il est presque honteux de vivre.

„Ne craignez pas, ô mes concitoyens, qu'aucune plainte injurieuse à votre honneur s'exhale de mon sein, au milieu des angoisses de ma longue agonie: loin de t'accuser, peuple français, d'un crime commis en ton nom, c'est en toi que je mets ma dernière espérance, de ce côté du tombeau: tu garderas ma mémoire, tu la protégeras contre la haine posthume de mes

persécuteurs. Indifférent à la perte de quelques jours que pouvait encore me compter la nature, je ne le suis pas à ma renommée, et la certitude que la reconnaissance publique veillera autour de ma tombe, me montre, en ce moment, l'échafaud resplendissant de gloire et d'immortalité.“

Laissons le grand citoyen mourir dans cette pensée consolante; mais si l'étranger nous demande sur laquelle de nos places publiques est élevée la statue colossale de l'un des fondateurs de la liberté, du premier maire de Paris, du premier député de cette ville, du premier président de l'Assemblée constituante, de celui qui provoqua et reçut le serment du Jeu-de-Paume, du patriote irréprochable qui couronna, par une mort sublime, une vie illustrée par de si beaux talents et de si hautes vertus; nous nous éloignerons en rougissant de honte, pour n'avoir pas à répondre: „Nous ne savons pas même où repose la cendre de Bailly *).“

La terreur régnait sur la France, le sang coulait par torrents du haut de l'impitoyable Montagne, et la République naissante allait périr avec la liberté dans les excès de la plus effroyable licence. Marat, le plus hideux représentant de la fureur anarchique, faisait retentir la tribune nationale de ses rugissements, et glaçait tous les cœurs d'épouvante: ce même peuple français, dont l'attitude seule faisait trembler l'Europe en armes, subissait en silence le joug du plus ignoble tyran. Chacun se révoltait contre sa propre dégradation, et personne n'osait même s'avouer le désir de s'y soustraire. Quelques femmes semblaient seules rester vivantes au milieu de cette asphyxie morale dont les hommes étaient frappés.

L'une d'elles, Charlotte Corday, d'une famille noble qu'elle a rendue historique, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la

*) Au moment où je trace ces dernières lignes, j'apprends qu'un nouvel outrage vient d'être fait à la mémoire de cet homme illustre. A la dernière exposition, au Louvre, on a refusé de recevoir un tableau de M. Boulanger, représentant la mort de Bailly, dont on s'accorde à reconnaître le mérite, sous prétexte *qu'il ne faut pas réveiller un* PAREIL SOUVENIR.

beauté, dans l'âge du plaisir et du bonheur, prend à vingt-trois ans la résolution de mourir pour venger son pays et l'humanité : désormais pour elle plus d'avenir, plus d'illusion ; elle a laissé l'espérance à la porte du monstre chez qui elle s'est introduite.

C'en est fait, l'apôtre du meurtre et du brigandage, l'homme réputé atroce parmi ses atroces complices, l'infâme Marat expire sous la main d'une jeune fille, qui attend, immobile auprès d'un cadavre, la récompense de son héroïque dévoûment; elle ne tarde pas à la recevoir; le bourreau fait tomber sa tête, et Charlotte Corday ne laisse plus au monde que le sublime exemple de son courage et de ses vertus patriotiques. Il s'éteindra bientôt ce souvenir qui dut être impérissable; puisse-t-il du moins ne pas s'effacer au souffle de la calomnie! Vain espoir! des hommes toujours prêts à rabaisser une belle action, à la hauteur de laquelle ne pourra jamais s'élever leur bassesse, n'ont pas eu honte d'élever d'injurieux soupçons sur la nature des liaisons de cette admirable fille avec le député Barbaroux; Louvet, dans ses mémoires, a prouvé l'absurdité d'une pareille supposition; mais l'ingratitude publique a cela de particulièrement odieux, qu'en effaçant le portrait du bienfaiteur, elle laisse trop souvent subsister les taches dont l'envie ou la sottise l'avait couvert. Un homme, pourquoi faut-il que ce soit un étranger, publia l'apologie de cette jeune héroïne le jour même de sa mort : Adam Lux, député de Mayence, proposa de lui élever une statue avec cette inscription : *Plus grande que Brutus :* il paya de sa vie sa généreuse proposition, qui ne trouva point d'échos en France, alors même que le silence n'y avait plus l'excuse de la peur.

Les mêmes nuages d'indifférence et d'oubli, qui pèsent sur la tombe de Charlotte Corday, dérobent également aux hommages publics les ombres illustres :

De *Philippine Roland*, qui se dévoua si généreusement pour son pays et pour son époux; qui montra l'ame de Socrate sous les traits d'une femme jeune et belle ;

De cette autre héroïne de l'amour conjugal ; de cette madame de Lafayette, devant qui s'était agenouillé Voltaire, comme

devant l'épouse de l'ami de Washington; de madame de Lafayette qui s'enterra vivante dans les cachots d'Olmutz, où son illustre époux expia pendant cinq ans son dévoûment à la cause de la liberté dans les deux mondes;

D'*Élisabeth de France*, qu'aucun péril, aucune menace ne put décider à séparer son sort de celui de son auguste frère.

Approchons-nous d'un tombeau plus récemment fermé: c'est ici que repose MANUEL. Puisque j'ai prononcé son nom, j'ai achevé son éloge: j'ai dit qu'il fut un de nos plus grands orateurs, un de nos plus grands citoyens; j'ai dit que la liberté, l'indépendance et la gloire nationales, n'ont jamais eu de plus intrépide défenseur; j'ai dit que Manuel, victime de la plus révoltante injustice, du plus lâche abus de pouvoir, fut déclaré *indigne* de siéger à la chambre des députés par la majorité de ses indignes collègues. Le cri de la douleur et de l'indignation publiques qui s'éleva contre ses oppresseurs ne permettait à personne de douter qu'une nomination nouvelle ne le vengeât bientôt, en le rappelant au sein d'une assemblée d'où la violence la plus illégale l'avait fait sortir. Cinq mois après l'occasion se présente; les amis de Manuel le forcent à se mettre sur les rangs, et il n'obtient pas trente voix dans le collège électoral où il s'est porté comme candidat à la députation. Cette marque d'ingratitude aggrave la maladie dont il est atteint, il meurt: une souscription est ouverte pour lui élever une statue; mais c'est en vain qu'auprès de *sa tombe un ami s'agenouille et quête pour honorer ses restes* *); les faibles secours qu'il reçoit n'auraient pas suffi à faire exécuter, non plus la statue, mais le simple buste du grand homme, si le *Chansonnier* se fût contenté de payer à la mémoire de son illustre ami le tribut de ses chants et de ses larmes.

Les fureurs populaires, le bon plaisir royal, ont arrosé le sol français d'un sang précieux; la nation a gémi sur le sort des victimes; mais est-ce assez de quelques larmes, si promptement essuyées, pour acquitter la dette de la patrie envers

*) Voyez *le Tombeau de Manuel* (Chansond Béranger).

de si héroïques infortunes? Quel trophée, quel monument, quelle simple inscription de rue, de place, de fontaine publique, consacrent à la postérité les noms de Biron, des deux Custine, de Condorcet, de Lavoisier, de Ney, de Labédoyère, de Mouton-Duvernet, de Chartrand, de Berton, de Caron, de Bories et des trois complices de sa gloire? Serait-ce donc trop demander à la reconnaissance nationale de faire disparaître tant de noms insignifiants ou ridicules, qui salissent les coins de rue de cette capitale du monde, pour y substituer des noms que d'éminents services rendus, de grandes injustices à réparer, recommandent à la mémoire des hommes?

Les vengeances révolutionnaires passent, comme un torrent, sans flétrir le caractère de la nation qui les subit; mais l'ingratitude du peuple annonce la dégradation de ses mœurs, et laisse sur son caractère une tache indélébile qui s'étend, le pénètre, et finit par le corrompre. C'est, à l'envisager sous ce rapport, qu'il est permis de dire que l'indifférence de la nation française pour la renommée des grands citoyens dont l'échafaud a payé les services, porte plus de préjudice à sa véritable gloire, que les crimes des factions dont les traces disparaissent avec le mouvement convulsif qui les a produits.

Et cependant cet oubli coupable, dont je me plains, n'est point encore ce que j'appelle ingratitude politique: ici ma tâche devient plus difficile; ce n'est plus en faveur des morts que j'élève la voix, c'est aux intérêts du moment, c'est aux passions du jour que je m'adresse; c'est en faveur des hommes vivants que je réclame contre l'ingratitude nationale, aux traits de laquelle leur élévation momentanée les met plus particulièrement en butte.

Il en est un sur lequel la faction des ingrats s'acharne avec le plus de violence; c'est aussi le premier que je mettrai aux prises avec ses ennemis: on voit qu'il s'agit de M. Dupin. Je laisse parler les faits.

De toutes les libertés nationales, celle qu'un gouvernement sans foi, mais non sans prévoyance, redoutait davantage, la liberté de la presse trouva dans M. Dupin son plus infatigable défenseur. Les écrivains du patriotisme le plus hostile au

gouvernement du bon plaisir, ne réclamèrent jamais en vain son appui : c'est un hommage que se sont empressés de lui rendre, dans vingt écrits que je pourrais citer, la plupart de ceux qui se sont déclarés ses ennemis depuis qu'ils n'ont plus rien à attendre de lui. On ne trouve jamais plus d'ingrats que lorsque l'on n'est plus en position d'en faire.

M. Dupin a constamment professé et soutenu les principes d'une liberté contenue dans les bornes constitutionnelles ; il a contribué de tout son pouvoir à la fondation du trône populaire, où Paris, organe et mandataire de la France, éleva sur le pavois un roi citoyen ; comment ce vieil ami de la liberté, l'un des artisans de notre régénération politique est-il devenu, tout-à-coup, pour les hommes de juillet, un objet d'inquiétude, un but de persécution ? Il a différé d'opinion sur quelques points de doctrine politique, avec les chefs d'une opposition systématique dont il avait cessé de faire partie. M. Dupin a pu se tromper avec la majorité de la Chambre de 1830, quand, par respect pour le principe de l'inamovibilité des juges, il s'est prononcé contre l'épuration de la magistrature ; il a pu se tromper avec Voltaire quand il a pensé que plus le peuple serait éclairé et plus il serait libre, en opposition avec ceux qui soutiennent que plus le peuple sera libre plus il sera éclairé ; mais comme il est certain que cette divergence d'opinion, sur des questions de pure théorie, ne saurait être la source de ce débordement de haine et d'injustice auquel il se voit depuis long-temps exposé, il faut en chercher la véritable cause dans cette simple observation : homme supérieur, il a trouvé sa place dans le nouvel ordre de choses où des concurrents, qui se croient ses rivaux, cherchent encore la leur.

Ce que je viens de dire à propos de M. Dupin, je pourrais le répéter presque dans les mêmes termes en parlant de MM. Barthe et Mérilhou ; il n'y a pas encore un an qu'on ne pouvait prononcer leur nom, à Paris, sans éveiller les idées de talent supérieur, de dévoûment à toute épreuve, et du plus incorruptible patriotisme : leur éloge était alors dans toutes les bouches. La révolution s'opère ; ils y prennent la part la plus

active, et le gouvernement cède au vœu de l'opinion publique qui les indique à son choix. A-peine ont-ils touché le seuil du pouvoir que les plus injustes clameurs s'élèvent autour d'eux; déjà on doute de leur patriotisme; bientôt on les accusera d'intrigue, de malversation, de connivence avec les ennemis de l'état: qu'ont-ils fait pour perdre en quelques jours cette popularité qu'ils avaient mis vingt ans à conquérir? Ils ont accepté un portefeuille de ministre que d'autres se préparaient à saisir.

Ce ne sont ni les mêmes hommes ni les mêmes principes que je rendrai responsables de l'ingratitude politique dont MM. Lafayette et Laffitte ont le droit de se plaindre; certes ce n'est pas la faction *des habiles* qui a retiré à l'un le commandement des gardes nationales de France, et éloigné l'autre de la présidence de la Chambre des Députés. Il y a des maladresses de parti qu'on ne peut expliquer qu'en observant que, dans toute assemblée publique, la médiocrité domine, et que le jour où ses chefs croient pouvoir l'abandonner à elle-même, elle prend sa force dans la foule des nullités qu'elle représente, et devient ainsi l'organe d'une décision contraire aux intérêts qu'elle croyait défendre. L'ingratitude est une mauvaise herbe qui brûle la terre qui la nourrit: Bajazet fit mourir celui qui avait affermi sa puissance, „parce qu'il était, disait-il naïvement, dans l'impossibilité de reconnaître tout ce qu'il lui devait.“ Que MM. Lafayette et Laffitte se consolent, il est pour l'homme public, comme pour l'homme privé, une sorte d'ingratitude aussi flatteuse pour l'amour-propre que la reconnaissance la plus signalée.

Le gouvernement, voulant adoucir autant qu'il était en lui les regrets que la garde nationale de Paris éprouvait de la retraite de son illustre chef, a senti la nécessité de mettre à la tête de cette armée citoyenne un homme dont la gloire et les vertus patriotiques eussent dès long-temps consacré la réputation. Son choix tomba sur un des généraux de notre vieille armée, au nom duquel se rattachent les plus honorables souvenirs. Ce fut un ancien aide-de-camp de l'empereur, le vainqueur de Burgos, celui qui préluda au triomphe d'Eckmuhl

par un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire fasse mention *); celui qui resta maître d'Essling, pris et repris quatre fois dans la même journée; celui qui, dans la fatale bataille de Waterloo, soutint pendant quatre heures, avec 6000 hommes, l'effort des 30,000 hommes du corps d'armée de Bulow; celui qui fut frappé d'exil en 1815, à la seconde restauration; celui qui fut membre de la commission municipale dans la révolution de juillet; ce fut enfin le général Mouton-Lobau que Louis-Philippe donna pour successeur au général Lafayette, dans le commandement de la garde nationale parisienne. Comment concevoir que tant de services éclatants, tant de droits à l'estime, à la reconnaissance des vrais patriotes, n'aient pu mettre ce guerrier citoyen à l'abri des outrages d'une foule stupide, qui voit des ennemis de la liberté dans tous les défenseurs de l'ordre public?

S'il est vrai, comme l'a dit le plus illustre chancelier qu'ait eu l'Angleterre, „que la censure, la satire même, soit la taxe que l'homme en place doit au public pour le seul fait de son élévation,“ certes, nul ministre, pas même celui dont je viens de citer les paroles, n'a été inscrit pour un plus fort contingent, sur le rôle des contributions ministérielles, que le président actuel du conseil des ministres.

Personne ne nie les services signalés que M. Casimir Périer a rendus à la cause des libertés constitutionnelles; tout le monde convient du talent et du courage dont il a fait preuve à la tribune nationale, dans la lutte qu'il a soutenue, pendant dix ans, contre les hommes de la restauration.

Si j'avais besoin, pour justifier cet éloge, d'autre autorité que celle des faits que je veux seule employer, c'est aux ennemis actuels de ce ministre que j'appellerais de l'accusation qu'ils portent maintenant contre lui: je demanderais quel est

*) „Le général Mouton, le 21 avril 1809, veille de la bataille „d'Eckmuhl, traversa, à la tête du 17e régiment d'infanterie de „ligne, un pont enflammé sur l'Iser, pénétra par cette route de „feu dans la ville de Landshut, et sépara, par cet acte d'une „audace inouie, les armées autrichiennes.“

le patriote qui n'a point souscrit aux louanges que lui prodiguaient, en 1824, les feuilles publiques, organes les plus purs et les plus sonores de l'opinion libérale.

Tous les écrits du temps ont répété que M. Casimir Périer était un des meilleurs citoyens, un des plus grands orateurs, un des plus irréprochables caractères dont la France moderne puisse se glorifier; personne ne s'est rangé plus promptement et avec plus de courage sous l'étendard de juillet: ce fut au milieu des circonstances les plus difficiles qu'il accepta la responsabilité du poste éminent qu'il occupe, et qu'il avait jusque-là refusé. Je suis donc en droit d'accuser d'injustice et d'ingratitude les mêmes hommes qui cherchent à flétrir aujourd'hui dans l'opinion publique celui que naguère ils plaçaient si haut dans leur propre estime.

Ce n'est point ici le lieu d'attaquer ou de défendre le système d'administration adopté par ce ministre; d'examiner s'il se trompe en partant du principe que le gouvernement, résultat nécessaire de la révolution de juillet, doit être fondé à égale distance du pouvoir absolu et de l'anarchie (on voit ce que j'entends par ce mot de *juste milieu* dont l'esprit de parti s'est emparé sans le définir). M. Casimir Périer est un homme d'état dans la plus noble acception du mot, un grand orateur, un patriote à l'abri du soupçon; je n'ai point voulu dire autre chose.

Jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que le malheur d'être roi est un titre suffisant à l'ingratitude des peuples, je continuerai à voir dans Louis-Philippe l'homme de la France nouvelle, le représentant couronné de la double révolution de 89 et de 1830...

Je m'arrête; pour la première fois j'entends résonner à mon oreille les cris de *ministériel!* de *royaliste!* Que m'importe à moi, ma vie n'est-elle pas là pour répondre de mes opinions et de mes sentiments? Ma carrière est terminée; je n'attends plus rien des hommes ni des évènements; pas même le repos de la solitude; pas même ce degré de considération publique auquel je crois avoir d'incontestables droits.

Gardez, dirais-je à mes détracteurs, pour vos rivaux d'am-

bition ou de renommée, des traits qui ne peuvent plus m'atteindre. A qui vous flatteriez-vous de faire accroire que celui qui n'a pas fléchi sous la gloire de Napoléon; qui a repoussé les faveurs de Louis XVIII; qui s'est montré quarante ans sur la brèche pour y défendre de son épée et de sa plume l'indépendance et la liberté de son pays; qui a sacrifié sa fortune entière et celle de ses enfants à la défense de cette cause sacrée; que les trois immortelles journées de juillet ont trouvé dans les rangs du peuple en armes, ou sur le siège périlleux d'une mairie; à qui, dis-je, vous flatteriez-vous de faire accroire qu'un des vieux athlètes de la liberté soit tout-à-coup devenu courtisan de la fortune, et flatteur du pouvoir?

J'ai signalé l'ingratitude politique comme un des vices flagrants de l'époque. J'en ai nommé les principales victimes, mais je n'ai appelé que les faits en réparation, devant la justice nationale, où je les ai traduites.

Cet écrit en quelques pages est probablement le dernier qui sortira de ma plume; je le regarde comme mon testament public, sans préjudice pourtant des codicilles que je pourrais être tenté d'y ajouter dans ce même ouvrage, si la mort m'oubliait quelques années encore.

JOUY.

UNE FÊTE AUX ENVIRONS DE PARIS.

„Ma femme, je veux que tu t'amuses demain, et mes en-„fants aussi; c'est le diable pour te faire sortir; quand tu as „été passer deux heures le matin aux Tuileries, c'est fini, en „voilà pour la journée; tu fais rentrer tout le monde, et le soir „tu crois que tu t'es bien amusée...

—„Mais, mon ami... — Mais, ma chère amie, permets-moi „de parler d'abord: il ne faut pas être égoïste et ne vivre que „pour soi. Notre fille a quinze ans passés, à cet âge-là on aime „à prendre l'air, à se promener, et à voir autre chose que les „jupons de sa mère, quoique certainement tes jupons soient „fort respectables...

—„Mon ami, vous savez bien qu'il nous vient du monde, „et Léonore... — Oui, je sais qu'il nous vient de la société; „entre autres M. Bellefeuille, ce jeune peintre de genre, qui „s'est jeté dans le romantique, parce qu'il croit que ça lui va „bien de laisser croître ses favoris et d'avoir un bouquet de „poil sous la lèvre inférieure. Qu'on soit classique ou romantique „ça m'est bien égal, pourvu qu'on gagne de l'argent. S'il aime „vraiment Léonore, nous verrons: je ne dis pas que je la lui „donnerai, je ne dis pas que je la lui refuserai... Nous avons „du temps devant nous. J'en reviens à mon projet pour demain. „Il faut nous amuser; il faut aller à quelque fête aux environs

„de Paris. C'est si gentil une fête de village!... Tu ne connais
„pas ça, toi; tu ne veux jamais passer les barrières; et cependant il me semble que les habitants de Paris devraient en
„connaître au moins les environs; d'ailleurs la banlieue c'est
„encore Paris; on y reçoit le journal à midi au lieu de huit
„heures, et on y paie les lettres quatre sous au lieu de trois,
„voilà toute la différence; nous avons beaucoup de gens de
„mérite, d'hommes à talents, tels que poètes, peintres, libraires, même... c'est-à-dire anciens libraires, qui habitent maintenant la banlieue, parce qu'on y vit à meilleur marché; on y
„paie la viande un sou de moins par livre... Tu conçois que
„c'est une grande économie. Sur deux cents livres de viande
„qu'on prend dans l'année, on a dix francs de bénéfice... Il est
„vrai qu'on dépense bien vingt-cinq francs en voitures pour
„aller à Paris faire ses courses... mais c'est égal, c'est très-
„économique de vivre à la campagne... nous irons demain.

— „Je ne suis pas grande marcheuse et...— „Nous prendrons des Omnibus, des Citadines; est-ce qu'il n'y a pas des
„voitures partout à-présent? bientôt on fera le tour du monde
„pour six sous. Tiens, notre fils saute déjà de joie!... Ce
„pauvre Alexandre, comme il va s'en donner... s'amuser à la
„campagne... hein? — Oh! oui, papa!... — C'est convenu;
„tu t'arrangeras pour être au moins prête à midi, car il ne
„faut pas se mettre en route à quatre heures du soir quand
„on veut aller dîner à la campagne. Je vais m'informer où il
„y a fête demain dans les environs de Paris... Une fête de
„village... vous verrez, madame Barbeau, vous m'en direz des
„nouvelles.“

M. Barbeau a quitté sa femme; vous croyez peut-être que c'est pour aller prendre des informations pour le lendemain, et se fixer sur l'endroit où il conduira sa famille? pas du tout, M. Barbeau n'a pas fait dix pas hors de chez lui que déjà il ne songe plus à ce qu'il a dit à sa femme et projeté pour le lendemain. Il rencontre un ami, l'aborde, lui prend le bras, lui souhaite le bonjour, et s'est informé de sa santé, tout cela sans laisser à l'ami le temps de répondre. Puis il a déjà

entamé la conversation, si toutefois on peut dire conversation quand c'est toujours le même qui parle; et remarquez bien qu'au milieu de ses discours, M. Barbeau se rappelle sans-cesse de nouveaux faits qui amènent de nouvelles histoires, qui nécessitent de nouveaux éclaircissements, en sorte qu'il n'y a plus de raison pour que cela finisse; vous ne vous rappelez plus le point d'où votre parleur est parti; lui-même l'oublie souvent, car à propos d'une pièce des Variétés, il va en venir à parler de la Belgique ou des pâtés de Lesage. C'est absolument comme dans les Mille et une Nuits: une histoire en amène une autre, qui en fait arriver une foule; ensuite tirez-vous de là si vous pouvez; et lorsque vous voulez, par hasard, placer une phrase, une réflexion, M. Barbeau vous arrête, en s'écriant: „Permettez,.. je n'ai pas fini."

Tout cela n'empêche pas que M. Barbeau ne soit un bon vivant, un homme tout rond, au physique comme au moral; gai, jovial, aimable même, excepté pour les bavards qui ne pourraient vivre avec lui. C'est un ancien libraire; il a connu beaucoup d'hommes d'esprit; il se rappelle un mot de l'un, un trait de l'autre; il aime à placer cela en causant. Sa conversation est amusante pour quelqu'un qui veut bien se borner à écouter. Il a fait beaucoup d'affaires; il oublie les mauvaises et ne se souvient que des bonnes. C'est un heureux caractère; ne s'inquiétant jamais d'avance, ne s'inquiétant même pas dans les moments difficiles; distrait, sans souci, voyant un bon côté dans les choses les plus fâcheuses. Lorsque ses affaires allaient mal, qu'il y avait mille raisons pour être tourmenté du présent et inquiet de l'avenir, que faisait M. Barbeau? Il sortait dès le matin de chez lui et passait sa journée à jouer au domino. Mais il est resté l'ami de tout le monde; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui.

Madame Barbeau est aussi calme que son époux est vif, et, comme les extrèmes se touchent, c'est une preuve qu'ils s'accordent. Leur fille a quinze ans, elle est timide et parle peu; leur fils en a dix; il fait déjà autant de bruit que son père. Voilà toute la famille, et le lendemain dimanche, la maman et

les enfants sont habillés et prêts depuis onze heures du matin, mais il est midi passé et on attend en vain M. Barbeau qui est sorti de très-bonne heure, en disant qu'il ne serait que cinq minutes absent.

Le peintre de genre est venu rendre visite à ces dames; il demande la permission d'être de la partie de campagne; il y fera quelques croquis.

Mais le temps s'écoule, et le chef de la famille ne revient pas. La jeune fille soupire en regardant la pendule, le peintre soupire en regardant la jeune fille, et le petit garçon en regardant son pantalon neuf. Il n'y a que la maman qui conserve son air de bonne humeur: après vingt ans de ménage on est habitué à attendre son mari.

Enfin, sur les deux heures, M. Barbeau arrive avec un petit homme sec et blême, qui salue gracieusement toute la famille pendant que notre ancien libraire s'écrie: „Me voilà!... Figurez-„vous que j'avais tout-à-fait oublié la partie de campagne!... „J'ai rencontré un ami avec lequel j'ai déjeùné... c'est un homme „que je n'avais pas vu depuis douze ans au moins!... Il lui est „arrivé bien des aventures depuis ce temps; il me les a con-„tées; je vous les conterai en route. Après le déjeùner nous „nous promenions tranquillement au Palais-Royal, là je ren-„contre Grigou que voilà; il me dit, en causant: Il fait très-„beau, j'ai envie d'aller à la campagne. Là-dessus je me frappe „le front en m'écriant: Ah! mon Dieu! et tout le monde qui „m'attend à la maison pour aller à une fête de village!... J'ai „proposé à Grigou de venir avec nous, il a accepté: plus on „est de fous plus on rit. Allons ma femme, fais chercher un „fiacre... mais surtout dis à la bonne de le choisir grand."

Le fiacre est arrivé. Quoiqu'il soit grand, la société ne s'y place qu'avec peine, parce que M. Barbeau remplirait presque à lui seul le fond de la voiture. On s'arrange tant bien que mal, les enfants à côté de leur mère, M. Grigou presque caché derrière M. Barbeau, auquel il dit: „Je vais étouffer," tandis que celui-ci lui répond: „Vous êtes bien... tâchez de ne pas trop „remuer."

„Où allons-nous?“ demande le cocher. A cette question, fort naturelle, chacun se regarde, et madame Barbeau dit à son mari: „Eh bien, mon ami, où allons-nous?“

— „Le diable m'emporte si j'en sais rien!... „Cocher, où „y a-t-il une fête champêtre aujourd'hui?“

Le cocher, réfléchit quelque temps, puis répond: „Dam! il „y a Tivoli... la Chaumière... Ce n'est pas ça, nous voulons „aller à la campagne, dans un endroit où l'on s'amuse. — Ah! „c'est différent... Voulez-vous que je vous mène aux Bati„gnolles, chez le père Latuille. – Nous connaissons le père Latuille; „on dîne bien chez lui, mais ce n'est pas assez champêtre. — „Je crois que c'est la fête à Belleville. — Va pour Belleville. En route.“

„Mais,“ dit M. Grigou, en essayant de sortir un peu de dessous M. Barbeau, „Belleville n'est pas très-champêtre... c'est „comme un faubourg de Paris, nous ferions mieux... — Allons, „vous voilà déjà d'un autre avis que les autres, vous, on doit „s'amuser à Belleville, nous verrons la fête... Laissez-vous donc „conduire, et ne remuez pas tant.“

Le petit homme ne dit plus rien; il tâche seulement d'avoir une main libre afin de pouvoir tirer son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le visage. Pendant toute la route M. Barbeau a conté les aventures de l'ami qu'il a rencontré le matin.

On l'a laissé parler sans l'interrompre: la famille en a l'habitude. Le jeune peintre regarde Léonore en ayant l'air d'écouter le papa; quant à l'ami Grigou, il ne se contente pas toujours du rôle d'auditeur; il aime aussi à conter son histoire, à dire son mot; mais, en voiture, il laisse parler Barbeau, en se disant: „J'aurai mon tour dans les champs.“

On arrive à Belleville. Le cocher arrête devant l'Ile-d'Amour. La société descend, renvoie le fiacre et se promène quelques instants dans la grande rue du village en y cherchant quelque chose qui annonce une fête. Mais tout est fort tranquille; il n'y a pas une boutique de pain d'épice et de mirlitons. La maman se promène gravement en tenant le bras de sa fille; le petit garçon marche au milieu du ruisseau et tâche de se crotter

pour faire au moins quelque chose; le peintre cherche en vain un site champêtre dans la grande rue de Belleville, et Grigou regarde de tous côtés d'un air de mauvaise humeur, en murmurant: „Est-ce que c'est ça qu'ils appellent la campagne?"

Tout-à-coup M. Barbeau s'arrête devant la société en disant: „Ah ça, nous nous promenons depuis un quart d'heure „comme des imbéciles, est-ce que vous vous amusez ici?

— „Non, pas du tout. — Ni moi. — Ni moi. — Le cocher „est une bête, il n'y a pas de fête ici; mais nous ne sommes „pas obligés d'y rester. Montons le village et allons au bois de „Romainville, c'est peut-être là qu'est la fête."

— „Romainville!... je n'aime pas ce bois-là," dit M. Grigou, „une fois en voulant avoir une châtaigne... — Allons, Gri-„gou, vous n'êtes jamais de l'avis des autres... il faut mettre du „sien en société... vous voulez toujours faire vos volontés, c'est „ridicule. — Mais il me semble au contraire... — Nous allons „à Romainville, c'est convenu."

On monte Belleville, on traverse le parc Saint-Fargeau, on aperçoit le bois; du moins on est dans la campagne.

„Ah! papa! un âne! s'écrie le petit garçon. — Veux-tu aller „à âne? — Oh! oui, Papa... — Nous allons en louer, il faut „s'amuser à la campagne, Nonore ira aussi... et toi, ma fem-„me?... — Ah! par exemple, êtes-vous fou, M. Barbeau?... — „Aimes-tu mieux un cheval?... je vais te louer un petit *co-„gnard*. — Ni cheval ni âne, est-ce que je saurais me tenir là-„dessus!... — Grigou, vous irez à cheval?... — Moi, je n'y ai „pas monté depuis... ma foi... attendez donc... — Ce n'est pas „la peine... je vais louer des chevaux."

M. Barbeau va faire seller deux ânes et deux chevaux. Sa fille et son fils montent sur les plus paisibles animaux. M. Grigou veut en vain résister. Son ami le met à cheval malgré lui, puis il enfourche l'autre coursier, et la calvalcade part, suivie de la maman qui a déjà mal aux pieds, et du peintre de genre qui aurait voulu s'arrêter pour croquer un point de vue.

M. Barbeau et son ami ont bientôt perdu les ânes de vue. Ils entrent dans le bois. Dans un sentier qui descend, pendant

que M. Barbeau veut trotter, l'ami Grigou passe par-dessus la tête de son cheval qui a manqué des jambes de devant.

„J'étais sûr que cela m'arriverait," s'écrie Grigou, en appelant à son aide et poussant des gémissements plaintifs.

„Qu'est-ce que vous avez?" dit M. Barbeau en revenant sur ses pas. — „Vous le voyez bien... je suis tombé. — C'est que „vous ne savez pas vous tenir. — Eh! c'est ce maudit cheval „qui est tombé! — C'est que vous ne savez pas tenir votre „cheval. — C'est vous qui êtes cause de cela!... — Allons, „vous n'êtes pas blessé... Ce n'est rien, à la campagne il faut „s'amuser... Retournons trouver ces dames. — Retournons, soit; „mais je ne remonte plus; je mènerai mon cheval en laisse. — „Vous êtes un poltron."

Ces messieurs retournent vers la lisière du bois, ils aperçoivent un âne qui se roule sur le sable, après avoir jeté à terre la dame qui le montait; et celle-ci est tombée de manière que sa robe cache sa figure.

„Ah! Dieu! c'est charmant!" s'écrie M. Barbeau, „voyez „donc, Grigou, quel dommage que Bellefeuille ne soit pas là... „Quel joli tableau de genre!..."

Grigou s'arrête et cherche ses lunettes pour mieux voir le tableau de genre; mais, avant qu'il ne les ait trouvées, madame Barbeau est accourue par le côté opposé, et elle a été rabattre les jupons qui couvraient le visage de la personne tombée; alors M. Barbeau s'aperçoit que c'est sa fille qui était par terre; il ne trouve plus le tableau si drôle. Il descend de cheval et court à sa femme qui se lamente.

„Qu'est-ce qu'il y a?... — Ma fille est tombée... Ce vilain „âne a voulu se coucher... — Je sais tout cela... Es-tu blessée, „Nonore? — Oh! mon Dieu non, papa. — Alors n'y pensons „plus!

„N'y pensons plus!... Cela vous est bien aisé à dire, murmure la maman, mais ma fille est tombée... fort désagréable„ment... elle a montré... — Je sais tout cela!... Bellefeuille l'a„t-il vu? — Non, grâce au ciel, il était resté en arrière. — „Du moment que Bellefeuille n'a rien vu, il n'y a aucun mal...

„Tout est sauvé... Holà... eh... Bellefeuille... mon ami, ayez la „complaisance de reconduire les chevaux et les ânes, nous nous „sommes assez amusés avec. Nous allons nous asseoir, nous rou- „ler sur l'herbe en vous attendant."

Le jeune artiste n'est pas enchanté de la commission, mais il n'ose refuser, il part sur un cheval, conduisant en bride un âne et l'autre coursier. M. Barbeau lui crie qu'il a un faux air de Franconi.

„Nous allons entrer chez ce traiteur là-bas, et demander si „c'est la fête ici," dit M. Barbeau.

„Je ne vois rien qui l'annonce," dit Grigou, mais j'ai déjà „faim. — Il n'est pourtant pas l'heure de dîner... nous avons „le temps. — Le temps!.. parce que vous avez déjeûné à la four- „chette, vous n'êtes pas pressé! — Ma femme, attends-nous „sur l'herbe, avec ta fille.... Je vais aller m'informer si c'est fête ici, et où elle se tient."

Madame Barbeau ne demande pas mieux que de s'asseoir, elle va se reposer avec sa fille; et Grigou suit son ami Barbeau.

Le restaurateur chez lequel on s'adresse se trouve être aussi bavard que M. Barbeau; pour répondre à une simple question, il s'entortille dans des phrases d'où il ne sort plus; pour indiquer une route, il commencera par vous décrire tous les environs, et, quand vous lui demandez ce qu'il peut vous donner à dîner, il vous fait l'énumération des plats qu'il sait faire, de ceux qu'il a invités, de ce qui entre dans la confection d'une sauce; tout cela pour en venir à vous avouer qu'il n'a plus que du veau rôti.

M. Barbeau suait d'impatience en écoutant le traiteur; il l'interrompt brusquement, au milieu de la description d'un plat de dessert de sa composition, et lui dit: „Je vous demande de- „puis une heure si c'est fête aujourd'hui à Romainville, si nous „trouverons à bien dîner chez vous, et au lieu de me répondre, „vous me parlez compote... confiture, gelée!... Est-ce que vous „croyez que je viens chez vous pour apprendre à faire la cuisine?...

— „Monsieur... qu'est-ce... comment?... vous ai-je insulté?...

„Si je vous ai insulté, monsieur, je suis homme à vous en „rendre toutes les raisons possibles... — Allez au diable... voilà „qu'il me propose un duel à-présent! Nous ne dinerons pas „chez vous, parce que vous parlez trop et que vous n'êtes pas „à votre affaire.“

M. Barbeau sort de chez le traiteur, suivi par Grigou qui se dit: „Il faudra pourtant dîner quelque part.“

On s'asseoit sur l'herbe. M. Bellefeuille revient avec le petit Alexandre, qui marche en se tortillant parce que sur l'âne il a déchiré son pantalon, et qu'il craint que sa maman ne s'en aperçoive. Mais alors la mère et la fille admirent de fort belles noix sur un arbre à peu de distance d'où elles sont assises, et M. Barbeau est enfoncé dans une histoire qui n'amuse nullement Grigou, parce qu'elle ne finit pas.

„Je vous disais donc,“ poursuit l'ancien libraire, „qu'un jour „étant à la campagne avec quelques amis, nous avions fait la „partie de griser un gros bonhomme nommé Duloiret, qui arri„vait de sa province.

— „Ah! Duloiret! je l'ai connu,“ s'écrie Grigou. — „C'est „bon, ça ne fait rien à mon histoire, que vous l'ayez connu... — „Oui, mais je sais ce qu'on lui a fait... Pour preuve je vais „vous conter l'histoire, et... — Non, permettez, je dois la savoir „mieux que vous, et je crois que je la raconterai tout aussi „bien.“

Et, sans attendre la permission de son ami Grigou, M. Barbeau reprend son anecdote qui doit nécessairement en amener une douzaine d'autres. Cependant, au milieu de son récit, le père de famille s'aperçoit que sa femme et sa fille sont distraites; il leur dit: „Que regardez-vous donc en l'air, pendant „que je parle? — „Ce sont ces noix là-bas... elles sont super„bes. — Maman, veux-tu que je monte sur l'arbre?“ s'écrie le petit Alexandre. — „Non, mon ami,“ dit le papa, „tu as déchi„ré suffisamment ton pantalon: si tu montais sur des arbres, je „sais bien ce que tu nous montrerais avant d'arriver à Paris. „Grigou, allez donc gauler quelques noix pour ces dames, vous „voyez bien que Bellefeuille fait son croquis... Vous n'êtes pas

„galant, Grigou. — Que n'allez-vous en abattre vous-même? —
„Je ne suis pas leste comme vous... - Mais est-ce permis de...
„— pour une noix, n'avez-vous pas peur:"

Grigou se décide à aller abattre des noix: il aime mieux cela que d'entendre les histoires de M. Barbeau. Celui-ci s'étend sur l'herbe, auprès de Bellefeuille, et lui dit: „Si j'étais peintre, „je voudrais croquer tous les originaux que je verrais... — „Monsieur, il n'est pas si facile de... — Permettez, laissez-moi „vous développer mon idée... J'ai eu dans ma vie des idées „assez heureuses... J'ai souvent donné le sujet, la pensée d'un „livre à un auteur; ces livres-là se sont toujours bien vendus... „— Mais un livre, monsieur, ce n'est pas... — Je n'ai pas fini, „mon ami. Tenez, examinons un peu les gens qui vont passer „devant nous... C'est Paris à la campagne, ici. — C'est-à-dire, ce „sont quelques bourgeois, quelques ouvriers... — Il y a de tout, „et si j'étais homme de lettres ou peintre, j'en ferais mon profit: „tenez, voilà un couple qui s'avance; ce sont des habitants de „Paris; pour un dimanche ils ont même assez bonne tournure. „Ils se parlent de trop près, se regardent trop souvent pour „que ce soit le mari et la femme. Le jeune homme fait un peu „la moue... La dame n'aura pas voulu s'égarer dans l'épaisseur „du bois. Mais ils entrent chez le traiteur... ils prendront un „cabinet particulier, et ça se raccommodera. Cela me fait l'effet „d'un marchand de nouveautés et d'une lingère, remarquez que „la dame a de la recherche dans sa collerette, et que le jeune „homme porte en pantalon et en gilet les étoffes les plus nou„velles. Qu'est-ce qui vient là-bas, en riant, en sautant, en fai„sant du bruit et de la poussière? Il ne faut pas le demander, „ce sont des grisettes, mais des grisettes du second ordre; ce ne „ne sont pas les moins gaies; celles-ci mettent toutes bienséances „de côté. Elles sont cinq, et pas un pauvre petit homme avec elles; „ça ne les empêchera pas de rire, de faire du train; ces demoiselles „ne croiraient pas s'amuser, si elles ne faisaient pas autant de bruit „que la retraite; elles se moquent de toutes les personnes „qu'elles rencontrent; les voilà qui s'arrêtent et se consultent „en regardant la maison du traiteur. Je gage qu'elles comptent

„ce qu'elles ont d'argent à elles cinq, pour savoir si elles en-„treront dîner là. On ouvre les sacs... on calcule... Vous voyez „le résultat: au lieu d'entrer chez le gros traiteur de l'endroit, „elles se dirigent vers un petit bouchon: leurs moyens ne leur „permettent que le vin du cru et l'omelette au lard. Mais elles „s'en dédommageront ce soir en se faisant payer de la bière „ou du punch par le premier imbécile qui voudra leur faire „la cour. Puis, toute la semaine, en bordant des souliers ou „en faisant des boutonnières, elles se rappelleront les plaisirs „du dimanche! Il faut avoir de la philosophie ou un grand „fonds de bonne humeur, pour qu'un jour de plaisir suffise à „toute une semaine!... Il est vrai qu'il y a des gens riches, „des gens en place, qui ne s'amusent pas même un jour sur „sept. Tout est donc compensé. Ah! voici des gens de l'en-„droit... c'est fort, c'est robuste, mais c'est vilain. En général „les paysannes des environs de Paris ne sont pas jolies. Celles-„ci n'ont pas d'ailleurs une coiffure piquante comme dans la „Normandie ou la Franche-Comté. Ces bonnets plats n'ont rien „de gracieux, et les paysannes portent toujours des robes à „tailles courtes, ce qui empêche de voir si elles sont au moins „bien faites. Le paysan qui leur donne le bras a mis son bon-„net de police, pour faire voir qu'il est dans la garde nationale; „depuis que l'on veut que ces bonnes gens fassent l'exercice, „ils croient, même en labourant, devoir se donner quelque „chose de militaire; et pourquoi donc? ce n'est pas un crime „d'être plus à son aise en blouse qu'en uniforme. Mais voilà „un ouvrier endimanché qui amène ici sa famille; il tire une „petite voiture d'osier, dans laquelle sont ses deux derniers „marmots, avec les provisions pour le dîner. Sa femme est „derrière, elle ne tient rien, mais elle est enceinte; elle est „maussade, elle se plaint tout le long de la route, et ne parle „à son mari que pour lui dire: Prends donc garde, tu les mè-„nes sur des pierres... tu vas les faire verser... Ah! que tu tires „cela bêtement!... Et le pauvre homme, qui sue sang et eau et „fait le métier d'un caniche, se persuade qu'il se divertit le „dimanche, et travaille comme un forçat dans la semaine pour

„se procurer cet aimable délassement. Ah! voici une cavalcade. „Tenez, mon cher Bellefeuille, est-ce que cela ne vaut pas la „peine d'être croqué? Ces cavaliers en bonnets de loutre, en „cravates déchirées. Comme ils n'ont pas de sous-pieds, leur „pantalon s'est relevé jusqu'au genou, et, comme ils n'ont pas „de bas dans leurs souliers, ils montrent leur jambe nue aux „passants; ce qui à cheval produit un bien joli effet. En voyant „ces cavaliers en guenilles, on est tenté de leur dire: Au lieu „de louer un cheval à trente sous l'heure, ne feriez-vous pas „mieux de vous acheter des bas?... — Ils pourraient vous ré„pondre: Mêlez-vous de ce qui vous regarde. — C'est juste: „c'est pour cela qu'on ne leur dit rien.“

Pendant que M. Barbeau faisait sa revue d'originaux, dans laquelle il ne s'était pas encore compté, l'ami Grigou s'était dirigé vers le noyer sur lequel il lançait des pierres; comme ce jeu lui rappelait sa jeunesse, il y prenait du plaisir, et poussait un: Ça y est, toutes les fois qu'une noix tombait à ses pieds. Il en était à sa vingtième pierre et ramassait sa huitième noix, ce qui ne prouvait pas beaucoup en faveur de son adresse, lorsqu'un petit homme décoré d'une plaque de fer-blanc, armé d'un grand sabre, et coiffé d'un chapeau à cornes, dont la pointe est placée exactement au-dessus de son nez, se précipite sur lui, et le saisit au collet, en criant: „Ah! ça y est!... „Est-il effronté celui-là.., un dimanche!... devant tout le „monde!... Allons, en prison, Parisien.“

Grigou tâche de s'excuser, de se dégager; mais le messier, qui dans la semaine est ordinairement entre deux vins, est toujours complètement gris le dimanche. Aussi n'entend-il pas raison, et ne lâche-t-il pas son homme. Déjà plusieurs paysans sont accourus, et ils n'épargnent pas les injures à Grigou. Les paysans sont enchantés lorsqu'ils peuvent molester les gens de la ville. A les entendre, on croirait que les habitants de Paris ne viennent aux champs que pour tout ravager; et cependant, ces laboureurs, ces cultivateurs, que l'on nous peint quelquefois comme doués de toutes les vertus domestiques, tandis qu'ils sont pour la plupart envieux, jaloux, médisants, cauteleux et intéressés,

que feraient-ils de leurs denrées si les gens de la ville, dont ils se moquent sans-cesse, ne les leur achetaient point? Sans-doute les citadins seraient également embarrassés, si les habitants de la campagne ne cultivaient pas pour eux les produits de la terre. Mais qu'est-ce que cela prouve? que nous avons tous besoin les uns des autres; est-ce donc pour cela que nous nous déchirons mutuellement?

Les cris de Grigou ont été entendus par la société qui est sur l'herbe. M. Barbeau se lève et court au milieu du groupe. Il demande, s'informe, ne laisse pas répondre; mais il devine facilement ce dont il est question en voyant le garde-champêtre qui tient toujours Grigou au collet.

„Qu'est-ce que vous allez faire... Mener un homme en pri-„son pour une noix?... — Monsieur, c'est... — Je vois bien „ce que c'est... Est-ce que cela vaut la peine de faire tant de „bruit?... — Oh! quand un.., — C'est l'amende que vous vou-„lez qu'on vous paie... Tenez, voilà cent sous, et laissez-nous „tranquilles.“

Le messier repousse la pièce de cinq francs, peut-être parce qu'il y a du monde autour de lui, et les paysans s'écrient: „Il faut le mener chez le maire à Romainville; tous ces mé-„chants Parisiens viennent nous voler... nous... — Vous êtes „bien heureux que ces Parisiens, que vous insultez, vous achè-„tent votre lait et vos pommes de terre. — Tiens! s'ils ne „nous les achetaient pas, nous les mangerions; voilà tout! — „Oui, et alors avec quoi achèteriez-vous des souliers, des vête-„ments, du vin, et paieriez-vous vos impositions?

Les manants ne trouvent rien à répondre, mais ils crient de nouveau: „Chez le maire! Faut les mener chez le maire!“ Et le garde-champêtre, qui commençait à s'attendrir en voyant Grigou prêt à pleurer, remet son chapeau de travers et entraine son prisonnier.

„Eh bien, allons chez le maire, dit M. Barbeau. — Com-„ment.., Qu'est-ce donc?“ demande madame Barbeau, qui arrive alors avec le reste de la société. — „Ce n'est rien... „Nous allons à Romainville, chez le maire, pour deux noix que

„Grigou a fait tomber.... C'est une mauvaise plaisanterie, mais „nous n'avons rien à faire, ça nous promènera... et nous ver-„rons probablement la fête quand nous serons dans le village.“

La société n'est pas enchantée de faire cette promenade, mais comme M. Barbeau est déjà en avant avec l'accusé et les témoins, il faut bien se décider à les suivre. Pendant la route M. Barbeau s'efforce de prouver aux paysans qu'ils ont tort d'arrêter un homme pour une noix, et il leur cite là-dessus vingt anecdotes toutes véridiques. Tandis que Grigou lui dit tout bas: „C'est vous qui êtes cause de tout cela, c'est vous „qui...“

M. Barbeau lui donne un coup de coude dans le côté en murmurant: „Taisez-vous... Vous gâtez votre affaire.“

On arrive au village de Romainville, où il n'y a pas plus d'apparence de fête qu'à Belleville. On va chez le maire, escorté par tous les enfants du village, qui se sont joints aux paysans qui conduisent Grigou, ce qui, avec le reste de la société, commence à faire un cortège fort gentil, dont M. Barbeau a l'air d'être le chef: il marche fièrement à la tête, pérorant toujours, il commence à intimider le garde-champêtre qui craint d'avoir fait une bévue, et même les paysans qui pensent qu'un homme qui parle toujours doit finir par avoir raison. Enfin on jurerait que c'est M. Barbeau qui a fait arrêter Grigou.

On arrive chez le maire: il n'est pas chez lui, il est à la mairie.

„Allons à la mairie,“ s'écrie Barbeau. Mais comme madame Barbeau et ses enfants sont harassés, la famille s'asseoit sur un banc de pierre avec M. Bellefeuille, qui se dispose à croquer l'entrée d'une laiterie.

On arrive à la mairie: M. le maire n'y est pas. Un voisin assure qu'il est allé chez le père Antoine, où il y a une dispute entre des buveurs.

Le garde-champêtre et les paysans se regardent d'un air indécis, on voit qu'ils sont las de promener leur prisonnier, et qu'avec quelques paroles conciliatrices et quelques verres de

vin tout serait terminé. Mais Barbeau n'entend pas cela; sans écouter Grigou, qui le tire par son habit, il s'écrie: „Allons „chez le père Antoine... Il faut voir le maire, je serai fort „aise de le voir... On a voulu arrêter monsieur, il faut qu'on „le juge.

„— Mais, dit tout bas Grigou, puisqu'ils ont l'air plus doux „à-présent... — Ça ne fait rien, allons chez le père Antoine; „je ne veux pas m'être promené pour rien, moi; ça ne peut „pas se passer comme ça."

On arrive chez le père Antoine, qui vend des gâteaux, du lard, et du vin. Le maire vient d'en sortir parce que la querelle est terminée; la mère Antoine croit qu'il est retourné à la mairie pour juger l'affaire de Jean Marie et de Gaspard, qui ont un puits mitoyen, et ne veulent jamais que ce soit leur tour de mettre une corde neuve.

„Alors retournons à la mairie," dit M. Barbeau. Mais le garde-champêtre qui a l'habitude de se reposer et de boire chez le père Antoine, s'est déjà placé devant une table; les paysans en font autant en disant: „Ah ben! gnia qu'à laisser „aller monsieur, il n'prendra pas de noix une autre fois... „V'là assez de promenade pour aujourd'hui... N'est-ce pas, „messier?"

Le messier répond en se versant du vin: „Oui... en v'là „assez.... pour cette fois!"

Grigou est enchanté, il va remercier tout le monde, lorsque Barbeau se met entre lui et le garde, en disant: „Je „n'entends pas ça, messieurs, on n'arrête pas un homme pour „rien... Je veux retourner à la mairie..."

A ces mots Grigou devient violet de colère, il s'écrie à son tour: „Morbleu, monsieur Barbeau, c'est trop fort cela! Quand „cette malheureuse affaire est terminée, quand ces messieurs „veulent bien oublier mon étourderie, c'est vous qui voulez „me mener chez le maire. — Oui, monsieur, parce que j'aime „que les choses se fassent régulièrement... Parce que je déteste „l'arbitraire et... — Allez au diable, avec votre arbitraire... „C'est vous qui m'avez dit d'aller gauler des noix... — Qu'est-ce

„que cela prouve? — Que vous mettez les gens dans l'embar-„ras et les y laissez... — Vous voyez bien que je vous en tire, „au contraire... — Vous êtes un entêté. — Vous, un im-„bécile!“

La dispute s'échauffe tellement que le garde et les paysans sont obligés de s'interposer et de séparer les deux amis. Enfin les esprits se calment. Barbeau s'asseoit près du garde, fait venir du vin, en paie à tout le monde. Grigou offre des petits gâteaux au beurre fort. On mange, on trinque, et on devient très-bons amis.

Tout en causant et en buvant M. Barbeau dit aux paysans: „Où se tient donc la fête? — La fête... Mais il n'y a pas fête „à Romainville aujourd'hui. — Il n'y a pas fête à Romainville... „Diable! nous y étions venus pour cela cependant. — C'est à „Bagnolet que c'est la fête... — A Bagnolet... Ah! que c'est „heureux, nous allons aller voir la fête de Bagnolet... Ce „n'est pas loin je crois? Non... un petit quart de lieue... „Redescendez la grande route jusqu'au chemin à gauche, et vous „y êtes. — Allons, Grigou, un dernier coup et en route, notre „société nous attend sur un banc de pierre. Adieu, mes en-„fants, à votre santé, sans rancune.“

M. Barbeau et Grigou sont enfin sortis de chez le père Antoine, et l'ancien libraire dit à son ami: „Vous voyez bien „que tout s'est bien passé... J'étais bien tranquille, moi. — „Ce n'est pas votre faute si cela n'a pas été plus mal. — Laissez „donc, vous n'avez pas compris ma tactique; si j'avais eu l'air „d'un pleurard comme vous, nous serions encore leurs pri-„sonniers.“

On rejoint la société. Bellefeuille avait eu le temps de croquer trois vaches et toute une bassecour. „Nous allons à „Bagnolet, s'écrie M. Barbeau du plus loin qu'il aperçoit sa „femme. C'est un village charmant... à deux pas, nous n'avons „qu'à descendre.“

„A Bagnolet! dit madame Barbeau, mais y pensez-vous, „monsieur? il va faire nuit. — Qu'est-ce que cela nous fait?... „Je pense, ma chère amie, que vous n'avez pas peur avec nous.

„— Mais nous sommes très-fatigués. — C'est en descendant, je „vous dis. — Nous mourons de faim. — Nous dinerons à Bagnolet."

On ne réplique plus et on se met en route. On arrive à la nuit à l'entrée de Bagnolet. Le charmant village ne se compose que d'une seule rue étroite et presque aussi longue que le faubourg Saint-Martin. En avançant on entend un brouhaha qui va toujours croissant; on ne distingue pas si ce sont des ris, des cris, ou des chants; mais cela bourdonne continuellement.

„A la bonne heure, on s'aperçoit que c'est la fête ici, dit „Barbeau; entendez-vous ces gaillards-là comme ils s'amusent? — „Je ne sais pas si on s'amuse, répond madame, mais ce bruit-„là me fait peur... On dirait qu'on se bat. — Ça me fait peur „aussi," dit Nonore en se serrant contre sa mère. — „Si on se „bat, dit Grigou, j'aime autant ne pas voir la fête. — Allons „donc, vous rêvez!... On rit, on danse, et ça vous effraie; „en avant, je réponds de tout."

On arrive sur la place de l'endroit, c'est là où la fête se tient. Cette place est grande comme celle du Chevalier du Guet à Paris. Dans un petit coin, qu'on a sablé et entouré de corde, deux violons et un tambourin font danser la jeunesse du pays. En face il y a deux boutiques ambulantes, l'une de pain d'épice, l'autre de saucissons. Tout cela est éclairé par quelques lampions posés à terre, et des chandelles entourées de papier.

Au moment où la société arrive il y avait effectivement une rixe entre les paysans, dont la plupart étaient gris. Les paysannes s'étaient sur-le-champ réfugiées d'un autre côté, d'où elles regardaient ces messieurs se battre. Mais enfin la dispute venait de s'arranger, on se rapprochait, les sexes se mêlaient de nouveau, et on retournait à la danse que l'on avait abandonnée.

„Vous voyez bien qu'on s'amuse ici," dit M. Barbeau. „On „fait du bruit parce que les paysans n'ont pas l'habitude de „parler bas. — C'est cela une fête champêtre? dit Grigou. — „Attendez donc, nous n'avons pas encore tout vu... Cherchons „un traiteur d'abord."

On cherche, on regarde de tous côtés, mais il n'y a pas

plus de traiteur à Bagnolet que de fête à Romainville. On découvre cependant un gargotier, sur la porte duquel est écrit: *Jardin champêtre et paysage.*

„Comprenez-vous ce que ça veut dire?“ demande M. Barbeau au peintre. — „Ma foi non!... — Ni moi, c'est égal, „entrons là, nous demanderons un paysage où l'on mange.“

On entre dans la guinguette. On ne reste pas dans la salle, parce que cela y sent l'ail à faire pleurer; on passe dans le jardin champêtre, derrière la maison. C'est là que le marchand de vin prétend qu'on voit un paysage, parce que, sur les murs du fond de son jardin, il a fait coller du papier, à treize sous le rouleau, sur lequel sont peints des serins et des perroquets.

La société qui meurt de faim, s'arrête à une table, devant le paysage, et demande ce qu'il y a pour dîner. On ne peut lui donner que du petit salé et des œufs frais; tout le reste a été dévoré par les paysans venus à la fête. Ce repas arrosé du vin de Bagnolet paraît bien champêtre aux Parisiens. On se dépêche de le prendre et de quitter le paysage.

Le bal est en train. Après avoir bourré la société de pain d'épice, en guise de dessert, M. Barbeau veut absolument la faire danser. Il entraîne sa femme qui résiste en vain, Bellefeuille prend la main de Nonore, les voilà sur le petit terrain sablé. L'orchestre part; les paysans étaient partis avant; la danse est très-animée. Tout-à-coup d'autres paysans arrivent d'un air furibond, et disent à ceux qui sautent: „Nous vous „avons défendu de danser avec nos femmes!“

Et sans attendre de réponse, ils appliquent des coups aux danseurs. Ceux-ci ripostent, tous les paysans qui sont à la fête accourent et prennent parti pour l'un ou pour l'autre. Le combat devient général. Les femmes se sauvent en criant, les enfants pleurent, et malgré cela les violons vont toujours. Au milieu de cette cohue, de cette grêle de coups que les paysans se donnent, madame Barbeau a perdu son mari, sa fille a été séparée de son danseur. Ce n'est pas sans peine qu'elles parviennent à sortir de l'enceinte du bal. Elles appellent leur époux, leur frère, leurs voix se perdent avec celles des

paysannes qui crient pour séparer les combattants. Au coin de la place ces dames retrouvent Grigou, que deux hommes viennent de relever, et sur lequel quatre paysans se sont battus pendant cinq minutes. Grigou est moulu, mais il trouve assez de force pour s'éloigner de la fête et du village. M. Bellefeuille paraît, il a perdu son chapeau, mais il a retrouvé le petit Alexandre et il le ramène à sa mère. Il ne manque plus que M. Barbeau pour fuir de Bagnolet; il arrive enfin, sans cravate, le col déchiré, mais toujours de bonne humeur.

„Ah! les enragés, comme ils y allaient!“ s'écrie-t-il en rejoignant sa femme. — „Ah! mon ami... d'où venez-vous?... que „j'étais inquiète! — Je viens de me battre! — Et pour qui? — „Je n'en sais rien, mais ma foi, tout le monde se battait, j'ai „fait comme les autres, j'en ai roulé deux ou trois, et alors „on m'a fait de la place. — Ah! mon Dieu! Quelle partie de „campagne!... — Est-ce que vous voulez vous en aller? — „Oui, monsieur, et bien vite encore. — Eh bien, en route... „Mais je ne vous réponds pas que nous trouverons une voiture „à la barrière. — Ah! monsieur Barbeau, dit Grigou, vous „ne me reprendrez pas à une fête aux environs de Paris.“

C. Paul de Kock.

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Autrefois, c'est-à-dire avant le 26 juillet 1830, c'était quelque chose qu'une *Première Représentation.* Les journaux l'annonçaient un mois d'avance; ils citaient le nom de l'auteur en toutes lettres, et ce nom ne devenait un mystère que le jour de l'évènement. Mais alors, les amis *du coupable* qui, de concert avec lui, s'étaient souvent évertués à le faire connaître, à divulguer son secret, usaient de la plus discrète retenue. On les voyait sous le péristyle du théâtre, dans les couloirs, dans les foyers, s'aborder, se reconnaître à certains signes, à de furtifs échanges de coups d'œil et de serrements de mains, comme des *Carbonari* ou des membres du *Tugendbund.* Ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne s'occuper que de la grande affaire du jour, l'ouvrage nouveau. Ils n'étaient plus, à ce moment solennel, jésuites, libéraux, royalistes, tout ce qu'on était alors; ils étaient *amis de l'auteur*, identifiés avec lui, participant à ses angoisses, à ses craintes, à ses espérances, et l'on citait tel écrivain qui avait le bonheur de voir dans cette espèce de commandite plus de la moitié des spectateurs, sans compter ceux qui faisaient métier de l'applaudir.

Il y avait, dans ce bon temps-là, plusieurs sortes d'auteurs: ceux qui l'étaient par désœuvrement, par vanité, par un amour de vaine gloire; ceux qui ne faisaient des pièces de théâtre

que pour le profit; et une troisième espèce formée d'hommes studieux, instruits, écrivant de vocation, véritables gens de lettres, travaillant avec talent et conscience. Les faveurs du gouvernement étaient pour les premiers, les succès lucratifs et faciles pour les seconds; l'estime publique et la pauvreté pour les autres.

Notez bien que, dans tout cela, chacun avait justement la part qui lui était due. Un homme riche, jouissant de ce qu'on appelait une *position sociale*, méritait bien quelques grâces des gens en place, quand au lieu de les censurer, de cabaler contre eux, de contribuer à leur rendre leur mission épineuse, il avait la candeur de se borner à peindre en alexandrins, avec ou sans enjambements, le tableau de vices, de passions et de ridicules imaginaires. Les écrivains spéculateurs, hommes positifs, qui avaient quitté le comptoir pour la plume, ne devaient point perdre au change. Quant aux autres, les charmes d'une étude variée et paisible, du repos, la juste appréciation des choses du monde, et le spectacle du trouble, des vices et de la misère qui s'y confondent si diversement, leur servaient d'une ample compensation. On les laissait en paix, on les oubliait; ils ne souhaitaient rien de mieux.

Tous avaient à la première représentation d'un de leurs ouvrages des amis plus ou moins nombreux; tous, autant d'admirateurs salariés qu'il en fallait pour déshonorer leurs succès ou s'attirer des chûtes, car ces ignobles appuis, bien connus des habitués des théâtres, ne fascinaient le jugement de personne, et excitaient souvent l'indignation par leur impudence ou leur maladresse.

Les administrations théâtrales en faisaient les frais, et, à la honte des gens de lettres, il n'est pas dit qu'un seul ait jamais refusé de s'en servir.

Le jour d'une première représentation, voilà donc ce qui se passait à prendre les choses par le menu.

Sur le midi l'auteur se rendait au théâtre: là on faisait devant lui ce que les comédiens nomment une *répétition en robe de chambre:* c'est-à-dire un pur acte de mémoire, sans gestes,

sans inspiration, sans rien de ce qui prête l'ame, le mouvement et la vie à un personnage ou à une action dramatique. *On ne saurait avoir deux fois de la vérité dans un jour*, est un aphorisme de coulisses que l'expérience a souvent justifié Un acteur doit faire un grand effort pour se pénétrer de passions factices et les exprimer comme s'il les éprouvait réellement; et l'on peut concevoir que celui qui se donnerait cette peine le matin, pourrait fort bien, de lassitude, essayer en vain de la prendre le soir. Il est vrai qu'à la manière dont la plupart de nos comédiens s'en acquittent en présence du public, il est permis de croire qu'ils se feraient peu de tort en agissant de même en présence de l'auteur. Mais exercer médiocrement son métier, n'est pas une raison pour se dispenser d'en observer étroitement les règles.

A cette dernière répétition, l'auteur hasardait encore quelques avis, qu'il avait déjà donnés vingt fois; qu'on avait reçus en lui promettant de les suivre; et que cependant il se croyait dans la nécessité de donner encore. Pauvre auteur! Vous, messieurs et mesdames, qui, par le temps qui court, devez lire ceci comme vous liriez des nouvelles de la Chine, vous ignorez par quels efforts il a mis, dans les diverses parties de son œuvre, l'unité qui vous la fait concevoir avec la facilité que vous exigez. Le sang que la méditation a fait affluer à son cerveau a manqué à son estomac, et ses digestions se sont mal faites; il a été en proie à l'insomnie: le cours de ses humeurs ainsi changé, il est devenu atrabilaire, chagrin: il lui a fallu se priver de la plupart des plaisirs qui enchantent votre vie, et sans lesquels vous la trouveriez bien triste; sa sensibilité s'est accrue; et ce qui vous paraîtrait une vétille le met souvent au désespoir Deux chûtes en quarante-huit heures *) ont porté le coup de la mort à Picard. Il donna depuis les *Trois Quartiers;* le brillant succès de cet ouvrage fut une consolation, un peu de baume sur sa blessure; mais cette blessure avait pénétré trop profondément: il en fallut mourir.

*) *Lambert Symnel* et *le Généreux par vanité.*

Jugez donc des tortures d'un homme devenu si impressionnable, quand il voit son ouvrage menacé de dislocation, de paralysie, d'anéantissement par l'obstination d'un acteur à en fausser l'effet, ou son ineptie à y contribuer. Son ouvrage, c'est son espoir, c'est son bien, c'est son être actuel, c'est sa vie à venir. Vous direz qu'il est fou de sentir ainsi; vous avez raison, vous; mais ce fou, est-il moins digne de compassion qu'un autre? Pensiez-vous qu'un fou ne pût pas souffrir, et souffrir horriblement dans sa folie? Votre raison se trompait.

Cette dernière répétition ainsi faite sans importance, s'achevait au milieu des plaisanteries, des coq-à-l'âne, des médisances locales et des nouvelles politiques, toutes choses trop éloignées des intérêts actuels de l'auteur pour qu'il y pût prendre part. En sortant de là, pâle, les traits renversés; indices parlants d'un trouble qu'il tenait cependant à honneur de dissimuler, il se rendait au cabinet du régisseur, et là satisfaisait à mille importunes demandes de billets. Personne ne respectait son inquiétude; et il n'y avait pas jusqu'à l'allumeur des rampes qui ne vînt impertinemment le mettre à contribution.

Il sortait. Sa pâleur avait disparu, peut-être par un effet de l'impatience: il se sentait pourpre; l'air extérieur le frappait au visage d'une fraicheur agréable; il découvrait sa tête, passait sa main dans ses cheveux, respirait avec délices et redevenait calme, apathique du moins. Un patient qui attend l'heure du supplice a, dit-on, de ces moments.

Un jour de première représentation l'auteur ne dîne pas chez lui, cela est de règle. Il aurait besoin de solitude, besoin d'examiner à loisir ses chances de succès et ses raisons d'espérer ou de craindre. Dans la solitude il peut surmonter son trouble, devenir maître de lui-même, il peut se dire avec toute l'autorité de la raison que le succès, bon ou mauvais, n'est pas le dernier arrêt porté sur l'œuvre du talent et de la conscience. Il peut se décider à subir avec résignation le jugement qu'il a provoqué, et à ne recevoir de son labeur que le prix qui lui est équitablement dû. Non, non; il appartient ce jour-là tout entier au public, corps et âme. Ses amis se le disputent; et

quel ours ne serait-il pas s'il les refusait tous! il choisit; et *pécaïré!* Vous croyez qu'il donne la préférence à ceux qui le comprendraient, qui n'offriraient à son esprit que des pensées consolantes, et à sa faim languissante que des aliments légers; du tout. Il va... ou, pour suivre mon discours, il allait dans une grande maison, chez un homme puissant, dont la femme était intrigante. Il y avait porté un coupon de loge la veille, et on devait le mener le soir, *en landaw*, jusqu'à la porte du théâtre.

Là, il fallait qu'il fût *aimable*, qu'il fît les honneurs de son esprit, et l'énorme contre-sens de plaisanter sur sa position. On buvait à son succès, tout en parlant de sifflets et d'auteur tombé. Il se demandait quelquefois si c'était pour l'insulter qu'on l'avait fait venir. Mais monsieur pouvait lui faire obtenir la croix d'honneur, et madame le pousser à l'Académie.

Ce dîner ne finissait pas; et cela le désobligeait deux foix: d'abord en lui faisant voir peu d'empressement pour ce qui le jetait dans de si terribles transes, et ensuite en l'empêchant de se rendre où ses chers intérêts l'appelaient.

Enfin il arrivait dans les coulisses: la première pièce était jouée, et tous ses acteurs réunis sur le théâtre. Chacun d'eux venait se présenter à lui en costume, et lui demander son avis. Il ne lui restait qu'à approuver, car il était trop tard pour réformer rien d'essentiel. Cependant il s'en fallait qu'il fût content de tout; et l'habit, ce puissant moyen d'illusion pour l'acteur, lui paraissait, chez plusieurs, une dernière preuve qu'on ne songeait nullement à produire celle qu'il s'était proposée. Ses craintes revenaient plus formidables en raison de l'approche de l'évènement; et tandis qu'il cherchait à les combattre par un peu d'espérance et de résignation, son oreille était tourmentée du prélude discordant de cent sifflets; ce qui, chez nous, semble être le précurseur indispensable de toute première représentation.

Le mot *place au théâtre!* crié de loin par le régisseur, se faisait entendre, et personne ne bougeait: mais le cœur manquait à l'auteur, sa vue se troublait, et il ne savait par où sortir.

Le fatal triple coup étant frappé, l'orchestre commençait au milieu des cris et du tumulte, la scène était évacuée, on levait solennellement la toile, et un silence glacial succédait à un vacarme qui tout-à-l'heure semblait ne pouvoir être apaisé.

Je ne doute pas, mesdames et messieurs, que je ne vous fisse beaucoup de plaisir en vous offrant le tableau du triomphe de ce pauvre auteur; mais dans l'intention où je suis de vous être agréable le plus qu'il me sera possible, je vais vous le montrer flétri et courbé sous l'ignominie d'une chûte.

Vous êtes moins au fait de ce que ce peut être.

Rien ne vous est sans-doute plus aisé que de vous représenter l'enivrement de joie d'un poète après la première représentation de *Marino Faliero*, de *Henri III*, du *Mariage de raison*, ou de *la Reine de seize ans*. Vous avez éprouvé des ravissements qui peuvent vous donner quelque idée du rire involontaire qui prend place alors sur une figure d'homme, de l'agréable convulsion qui parcourt tout le corps de cet homme fortuné, qui agite doucement ses fibres, et répand également dans ses artères et dans ses veines le sang que pousse et reçoit son cœur délicieusement dilaté. Il ne se forme dans son cerveau que d'heureuses pensées; dans son âme, que des sentiments purs et affectueux. Il rit à ses amis, il les presse sur sa poitrine; à ses ennemis, il leur tend la main; il les excuse; il les plaint; il leur pardonne. Rentré chez lui, livré au silence, à la solitude, il n'en sent pas son contentement diminué. Ce contentement est si légitime!

Il n'est personne de vous qui ne se rappelle quelque bonne action: un malheureux secouru, une honnête famille arrachée au désespoir, un ami servi avec zèle et désintéressement. Il n'y a que cela qui remplisse un cœur de plus de satisfaction, qui fasse respirer plus librement et trouver la vie plus légère.

Ajoutez qu'il se met au lit où l'attendent des songes dorés, et qu'il s'abandonne aux douceurs du sommeil en pensant que le lendemain il verra, en marchant par la ville, les passants s'arrêter à son aspect et dire: Le voilà.

Vous pouviez ignorer cette dernière circonstance, si un peu

de malice humaine ne vous l'a pas signalée comme un objet d'envie.

Voici maintenant ce que vous devez connaître par une moins intime analogie... ou vous avez senti de vives douleurs.

Passons dans la salle: c'est là que se prépare la torture, et vous savez qu'elle s'exercera sur une chair vivante et sensible.

Au premier coup d'archet de l'orchestre, les foyers, les corridors avaient été abandonnés; chacun s'était hâté de venir prendre sa place ou son poste, car une première représentation pouvait se comparer à une bataille; et personne n'était absent au lever du rideau.

Les acteurs chargés de l'*exposition* entraient en scène. Car, quoi qu'on en dise, qu'on suive les règles d'Aristote ou qu'on se fasse une règle de n'en pas plus observer que Shakespeare, encore faut-il annoncer le sujet, le faire connaître, l'*exposer*. Ce sujet, un peu compliqué, demandait, je suppose, une certaine attention de la part des spectateurs; et de celle des acteurs un débit clair, précis, soutenu de nuances variées, de pauses savantes, et de toutes les ingénieuses ressources qui sont l'honneur de l'art et que doit posséder l'artiste.

Mais on s'était lorgné dans les loges (car à une première représentation presque tous les spectateurs des loges se connaissaient), on s'était occupé dans les balcons à examiner la légitimité de certaines rimes, et quelques turbulents du parterre s'étaient fait crier *paix là! à la porte!* et tout cela avait fait perdre plusieurs détails qu'il fallait avoir entendus pour bien comprendre la marche du drame. D'un autre côté, un *grand acteur* qui se serait cru compromis s'il était arrivé à la fin d'une tirade sans recueillir de nombreux bravos, avait récité toutes les siennes de façon à en obtenir tout juste cet effet vulgaire et matériel de *forte* et de *piano*, que de son temps Molière nommait déjà le *tati tatou tatas!* Et, en effet, les paroles n'y faisaient rien; l'applaudissement provoqué par ce moyen ne s'adressait qu'au chant de l'acteur.

L'actrice en faveur avait accepté son rôle d'enthousiasme; mais elle s'était refroidie aux répétitions, parce qu'il lui en avait

été offert un autre dans lequel il lui avait paru qu'elle brillerait davantage. Elle joua négligemment.

Le premier acte fut reçu avec froideur; à la fin même l'auteur crut entendre un coup de sifflet. Il en fit l'observation à un acteur subalterne qui lui répondit que c'était une erreur; qu'il y avait dans la salle une porte de loge dont les gonds criaient à imiter parfaitement un sifflet. Il crut ce qu'il voulut; l'acteur n'attendit pas sa réponse, et il fut dans le foyer rire de cette bourde avec ses camarades.

La vérité était qu'un spectateur malintentionné avait déjà tâté les dispositions du public afin d'agir ultérieurement selon le succès de cette tentative.

Il y eut un changement de décoration. Les amis de l'auteur profitèrent de l'entr'acte pour communiquer entre eux. Leur figure était allongée. Ça ne s'emmanche pas chaudement, disaient quelques-uns. C'est obscur, disaient d'autres. Les plus dévoués, sans rien contester de ces griefs, se contentaient de répondre: Attendons, ce n'est qu'un premier acte.

Les rivaux du patient se faisaient de loin des signes qu'avec un peu d'habitude on pouvait aisément traduire par ces paroles: Voilà une pièce qui ne paraît pas devoir nuire beaucoup à celles que vous et moi avons à produire.

Une belle pensée bien exprimée, débitée avec feu par le personnage, fut applaudie avec fureur par les *sous-lustriens;* de vigoureux coups de sifflets protestèrent aussitôt contre l'admiration de commande que manifestait cette tourbe, et qu'elle semblait vouloir imposer aux honnêtes gens. „Ah! pensa douloureusement l'auteur, il y a de la cabale; on s'en prend même à ce qui est bien... et mes amis se taisent!“ Ses amis n'eussent fait que le compromettre davantage.

A la fin de cet acte les mêmes sifflets se firent entendre; et il n'y eut porte de loge à qui l'on pût les attribuer. L'auteur se tint triste, honteux, dans un coin du théâtre, d'où il put voir les acteurs rire et plaisanter entre eux. Peut-être ne songeaient-ils ni à lui ni à son ouvrage; mais le malheur rend défiant et soupçonneux; et il pensa bien mal d'eux en ce moment.

Il n'avait cependant pas encore perdu tout espoir. Une situation neuve, originale, était habilement mise en œuvre dans son troisième acte; il osa compter dessus. Du neuf, de l'original, il faut que le public parisien soit *trois* fois bien disposé pour l'accepter. Il ne craint rien tant que d'être pris pour dupe, et dès qu'il ne trouve dans sa mémoire rien à quoi il puisse comparer l'impression qu'il éprouve, c'est dans ce qu'il vient d'éprouver qu'il cherche une raison pour admirer ou pour proscrire.

Nous savons dans quelle disposition il se trouvait; la situation fut reçue avec des huées, avec des hurlements, des applaudissements ironiques cent fois plus insultants que tout le reste; et, d'un commun accord, amis, ennemis, tous déclarèrent que l'ouvrage était détestable. Il n'y eut que les claqueurs qui restèrent constants dans leur bonne volonté; mais réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à un très-petit nombre, parce qu'ils avaient vendu les billets qu'on leur avait donnés le matin, ils ne purent rien d'utile pour leur malheureux commettant. Celui-ci, plus mort que vif, le front inondé d'une sueur froide, la tête brûlante, le cœur bondissant d'une horrible fièvre, avait compris toute l'étendue de son désastre, j'oserais dire de son malheur. Le fruit d'un long travail était perdu en un instant; et quelle perte comparable à celle-là! Ce n'est pas celle du cultivateur qui voit la grêle anéantir ses moissons, du propriétaire dont un incendie dévore la demeure. Un intérêt compatissant manque rarement de venir au secours de ceux-là: on les plaint, on les console; l'opinion qu'on avait de leur intelligence, de leur habileté, ils ne s'en voient pas dépouillés par leur infortune. Le revers que je décris emportait tout. Car mon auteur n'est pas le spéculateur avide dont j'ai parlé, ni le fat qui manque à une noble et utile vocation pour une gloriole puérile. C'est un homme de lettres qui a besoin, comme le médecin, comme l'avocat, de voir ses labeurs honorés, et de recueillir le lucre qui doit y être attaché. Puis, messieurs, et vous surtout, mesdames, si bonnes, si compatissantes! songez à cet effroyable lendemain, à la terrible torture qui va se renouveler pour lui dans les journaux.

On ne le ménagera pas: *Tout faiseur de journal doit tribut au malin:* on vous l'a dit, ou vous l'avez deviné. Et si vous n'avez pas eu le plaisir d'assister à ce pilori, il faut bien qu'on en fasse une peinture aussi vive que possible pour satisfaire aux exigences de votre curiosité. Du moins cela se passait-il ainsi avant l'époque que j'ai dite; aujourd'hui, il est possible que ce soit différent.

Pour achever, pendant tout ce reste de représentation on n'écoutait plus, on faisait du bruit, on riait, on s'amusait: c'était une orgie; c'était le combat du taureau. On eût volontiers mis en pièces celui qui avait eu l'audace de manquer ainsi au public. Aussi, dès que la toile était tombée, le nom de l'auteur était-il réclamé à grands cris. Ne pouvant supplicier sa personne, il fallait au moins avoir son effigie pour l'outrager à loisir. Cela ne manquait pas. Un acteur se dévouait; il s'en faisait même quelquefois un plaisir: le rideau se relevait, puis trois saluts, l'un à droite, l'autre à gauche (ce qui s'adressait dans le temps au roi et à la reine), et le troisième en face, au parterre, à tout le monde:

„*Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur* (l'honneur!) *de représenter devant vous, est de...*

— „Non, non! à bas, à bas!"

Et des siffleurs qui s'époumonaient, et des crieurs qui s'enrouaient, et de jolies dames qui les excitaient. Enfin, de guerre lasse, cet horrible charivari s'apaisait un moment; et l'acteur en profitait pour lancer son annonce mortuaire: „*Monsieur N***.*"

Quelquefois ce nom était si honorable, que ceux qui n'étaient pas dans la confidence, et qui n'avaient été malfaisants qu'à l'exemple des autres, en paraissaient frappés comme d'un regret. Quelques difficiles recommençaient à donner de bruyants témoignages de leur mauvaise humeur, puis l'acteur et le public, tous, se retiraient; on venait tranquillement éteindre le lustre; et un silence de mort s'emparait de cette enceinte.

Dans la rue, les amis de l'auteur, et surtout ses rivaux, en désespéraient avec des paroles pleines de charité chrétienne:

„Pauvre N***! j'en suis bien fâché pour lui: cela le tue; il ne s'en relèvera pas: il est coulé!"

Dans les loges où se déshabillaient les acteurs, c'était autre chose. On regrettait les frais de mémoire et de costume qu'on avait faits. — Que cela est agréable! maudit auteur! Je n'en disais rien, mais j'ai toujours eu mauvaise opinion de cet ouvrage-là. — Moi aussi. — Moi aussi. — Moi aussi. Comme dit Beaumarchais: il y avait de l'écho.

— Mais si cet ouvrage vous a paru si mauvais, pourquoi y avez-vous pris des rôles? Pourquoi l'avez-vous prôné si haut après l'avoir entendu? — Il nous avait paru bien. — L'auteur est si adroit! il lit avec tant d'art! il met le jugement le plus sûr en défaut. — La lecture de sa pièce vous avait donc fait de l'impression? — L'impression la plus vive. Ce n'est qu'en étudiant nos rôles que nous avons reconnu que tout cela était de la surprise. — Faites cet aveu un peu moins haut. Si, dénué de toutes les ressources qui sont en votre pouvoir pour produire l'illusion, comme le costume, la décoration, l'action, le puissant auxiliaire des interlocuteurs, vous n'êtes pas arrivés à séduire le public comme vous avez été séduits vous-mêmes, ce n'est pas que la pièce manquât de cette vertu, c'est que vous l'en avez privée; c'est que vous avez mal joué. Règle générale: quand l'émotion peut résulter de la lecture, à bien plus forte raison doit-elle résulter de la représentation. Tout comédien qui nierait cela déclarerait qu'il ignore les premiers éléments de son art. Mais vous jouez chacun à votre guise, sans égard pour ce que réclame l'ensemble qui est le premier effet auquel vous deviez tendre. Il arrive de là, qu'à vous prendre individuellement, vous avez pu être tous excellents; mais que la représentation a été décousue, froide, fastidieuse; et de cela, c'est toujours l'auteur que vous en rendez responsable. Cependant si vous aviez joué comme il avait lu, vous eussiez sans-doute produit sur le spectateur l'effet qu'il avait produit sur vous; et son ouvrage eût été applaudi: celui qu'on a sifflé est le vôtre.

Ainsi parlait quelquefois un critique aux acteurs d'une pièce

accueillie comme je viens de dire. Mais ils s'en moquaient; et cela ne remédiait pas au mal qu'ils avaient fait à l'auteur, au découragement où ils l'avaient jeté.

Voilà ce que c'était qu'une première représentation; et voilà à très-peu de chose près ce que ce sera encore dès que la confiance et la tranquilité seront revenues parmi nous (si jamais elles y reviennent). Car le théâtre n'est pas perdu à jamais comme le prétendent quelques esprits chagrins; et notre nation est trop sensible à l'attrait des beaux-arts pour répudier si brutalement le plus attrayant de tous.

Aujourd'hui la préoccupation nous y fait prendre moins d'intérêt, et nos premières représentations se passent assez tranquillement. Il n'y a plus de succès d'enthousiasme ni de chûtes éclatantes. Quelques auteurs exploitent le scandale, les noms propres, la politique. Il faut aller, il faut vivre. Mais tout cela n'étant pas la vraie matière du drame, on reviendra, dès qu'il y aura lieu, aux passions, aux vices, aux ridicules généraux. Espérons que nous n'attendrons pas long-temps cette bienheureuse régénération, et qu'au sein de la paix et de la félicité publique, nous pourrons encore attacher quelque importance à l'évènement d'une première représentation.

MERVILLE.

LA MORGUE.

On doit à l'esprit philosophique, plus encore qu'à la piété religieuse, la consécration de ce monument. C'est dire que la *Morgue* (bâtiment dont l'appellation est sans étymologie précise) date d'une époque peu éloignée. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle existe telle qu'elle est aujourd'hui. Auparavant les corps des personnes, mortes de mort violente, ailleurs que chez elles, étaient déposés au petit Châtelet, dans un caveau aussi déplorable que sa destination; et le plus souvent les grèves incisives roulaient en arrachant les chairs par lambeaux jusqu'à la concurrence du squelette, les cadavres des noyés, qui, maudits par les prêtres, mangés par les poissons et les corbeaux, devenaient ce qu'ils pouvaient. On se plaignait quelquefois d'influences meurtrières, d'exhalaisons fiévreuses; on s'arrêtait là. La police municipale éteignit ces foyers d'infection. Il est vrai que nous devons presque toutes nos améliorations à la police municipale; et son histoire manque! Je ne sais trop ce que nous devons au clergé. Les prêtres continuèrent à excommunier les suicidés.

La Morgue, vue de Notre-Dame, est échouée, sur la rive gauche de la Seine, dans la Cité. Elle se cache, toute sombre et honteuse, entre le quai des Orfèvres, le quai de la Cité, le pont Saint-Michel, et le Petit-Pont. Pourquoi l'a-t-on encaissée

là, au centre de Paris, à l'un des points les plus éloignés des lieux où l'on recueille ordinairement les noyés? En l'isolant entre le Louvre et Passy, on eût épargné aux Parisiens qui se promènent sur les ponts, le triste spectacle de cadavres étendus sur leur dos au fond d'une barque, et ramenés à leur destination. C'est sans-doute pour économiser aux parents et aux amis la fatigue d'une trop longue course; dans la répartition des agréments de la capitale on aura voulu favoriser aussi les gens qui habitent la Cité: le quartier Saint-Honoré a les Tuileries et le roi; le Marais, la Place-Royale et les Archives; le faubourg Saint-Germain possède le Luxembourg et messieurs les Pairs; la Cité, qui ne peut compter pour agréments le Palais de Justice, les cloches de Notre-Dame, et les cris de l'hôpital, a la Morgue.

La Morgue, c'est le Luxembourg, la Place-Royale de la Cité. On va là pour voir les noyés, comme ailleurs on va pour voir la mode nouvelle, les orangers en fleurs, les marronniers qui se rouillent au vent d'automne, le printemps et l'hiver. Je n'assurerais pas que certains propriétaires ne fissent valoir comme luxe et bénéfice de localité le voisinage de la Morgue. On sait que quatre croisées sur la Place de Grève rapportent proportionnellement dix fois plus qu'une maison au Marais: s'entend les bonnes années de Grève. Les gens du quartier causent du mort: — Il était bel homme, celui-ci. — Il était blond, celui-là. — Avez-vous remarqué cette grisette, ce matin? pas fière! les bas fils d'Écosse! — Encore une! — Croyez-vous? — Elle l'était; vous n'avez donc pas examiné son ventre? pauvre enfant! — Ils se sont fait ce plaisir, et il est grand, je le conçois, car s'il est de tous les jours, il est rare que les mêmes circonstances amènent toujours le même caractère de désespoir. Les commentaires qui se débitent au pied des exposés suivent l'échelle variée des probabilités en matière de suicide. L'œil sauvage qui vient se coller au carreau gras de ce cadre trop étroit pour la curiosité, fouille dans ces chairs inconnues, en interroge l'énigme, et explique hardiment le sujet de cette gravure avant la lettre.

La Morgue est le point central du voisinage: on y court

comme à la gazette du matin, et chaque fois c'est une leçon de philosophie, car on sait là sur le bout du doigt ce que coûte une fête de souverain, un acte d'héroïsme populaire, une administration vantée par le Moniteur. Peut-être les locataires de la rue de la Calandre et les promeneurs du quai de l'Archevêché, n'ont-ils jamais pensé à la distraction du Marché aux Fleurs: bazar parfumé deux fois la semaine; les jours de carcan. Un préfet prosaïque a convié là, quand les fleurs sont absentes, des marchands de ferrailles et de meubles délabrés; la poésie et le Châtelet y alternent sans jalousie. C'est là un de ces mille contrastes de la capitale. Ici on brûle l'épaule à un homme parce qu'il a contrefait une pièce de dix sous; là on le condamne à avoir la tête tranchée pour avoir mis cette pièce en circulation; là-bas on vend des roses; le juge en a peut-être une à sa boutonnière.

Ouverte à tous les vents, la Morgue est un bâtiment de vingt-quatre pieds d'étendue, à-peu-près; huit pour le public, douze pour le plein-pied des propriétaires: le reste, on devine pour qui. D'ailleurs le local retrouve sa largeur complète à l'étage au-dessus de la voûte, travail de pierre qui éveillerait certaine idée de solennité architecturale, s'il n'était tout-à-coup et brusquement tranché par une cloison en sapin, limite où commencent les attenances du greffe, et une autre cloison de verre découpée en dix-huit larges carreaux, souvent ternis par l'haleine de ceux qui regardent. A droite du corridor se trouve le logement du morgueur, l'homme de peine du local. Cet homme, auquel je m'adressai le premier jour de ma visite à la Morgue, n'osa prendre sur lui, sur ses attributions, de me montrer les principales richesses du bâtiment. Les scrupules de sa charge s'effrayèrent devant mes questions, qui au fond, simples et naturelles, devaient pourtant le rassurer: mais l'opportunité lui en était peu présente. Aucune indiscrétion semblable ne lui rendait concevable celle que je me permettais avec lui. Chose étrange! j'ai visité la bibliothèque de Florence, que j'aurais pu incendier, sans que le gardien de la salle des manuscrits s'en aperçût; chaque jour les étrangers peuvent se

promener dans les recoins les plus cachés du Palais-Royal, interroger tous les serviteurs tricolores du roi des Français, sur ses habitudes d'être chez lui, avec sa famille et ceux qu'il reçoit; l'homme de la Morgue s'obstina à ne pas me laisser franchir la cloison de sapin, ni la porte vitrée qui ferme sur son escalier. Il est vrai qu'il est plus qu'un roi à la Morgue: il est chez lui. „Venez demain; monsieur le greffier verra de vous recevoir.“

Je puis assurer aux imaginations fantastiques, et ce sont celles-là que j'aime, que l'homme de la morgue ressemble à tous les hommes jetés dans ce moule commun et insignifiant, dont la Providence a été si prodigue; avec la meilleure volonté du monde de voir se réaliser en lui le type de laideur et d'effroi dont la tradition populaire m'avait préoccupé d'avance, de près je n'ai pu gâter à ce point le meilleur naturel de physionomie, la tournure la plus franchement carrée, le costume qui ressemble le plus à tous les costumes. Comme tant d'autres, j'aurais voulu peindre une morgue héroïque, mais j'ai été devancé; on ne m'a laissé que la vérité à dire.

Et même je n'observais point dans la figure grossière, lourde et terreuse de cet homme, la finesse des geôliers et de ceux qui font profession de scruter ce qu'on ne dit pas dans ce qu'on dit. J'y vis qu'il ne voulait ni me deviner, ni se laisser deviner. Son refus était franc. L'homme des prisons a un angle visuel qui vous traverse, qui vous coupe; il s'est familiarisé avec tous les mensonges, toutes les fascinations du regard; où donc le gardien de la Morgue aurait-il acquis cette expérience? Ceux qu'il surveille ont les yeux fermés.

Je remarquai ses mains, qui sont très-blanches.

Il alla au-devant de mon observation:

— C'est que je les lave souvent, me dit-il, monsieur.

Je me disposais à partir, remettant au lendemain ma seconde visite, lorsque la porte du greffe s'ouvrit, et une voix douce me rappela.

— Si monsieur veut être ici demain à dix heures, mon père aura l'honneur de l'attendre.

La porte se referma aussitôt. Et de cette surprise, de cette porte ouverte et fermée, de cette voix, il ne me resta qu'une confusion où toutefois se plaçait fort bien une figure de jeune femme, blonde et grande, en robe aventurine, coiffée en cheveux.

— C'est la fille de notre greffier.

— Votre greffier a une fille qui couche ici, qui mange ici, qui rit, qui pleure, qui aime ici?

— Je ne sais pas, monsieur, si elle pleure et si elle aime; mais je puis vous assurer qu'elle est née ici, aussi vrai qu'elle a été baptisée à Notre-Dame.

— Née ici!

— Vous permettrez, monsieur, que je ferme les portes; il est nuit. Mes morts n'y voient plus.

Ce fut son expression.

C'était la seconde fois de ma vie que je voyais la Morgue et avec des sentiments bien différents.

La première c'était, je me le rappelle, par une nuit tombante, à l'époque de la mi-carême. Le bal des blanchisseuses avait lieu, on dansait sur l'eau.

Je conçois les chansons du Vénitien qui rase le quai de ses rames comme une aile d'oiseau; il dit son chant aux passants, aux boutiques ouvertes, aux trèfles d'acier des balcons, aux théâtres qui s'ouvrent; il a un écho partout, un écho dans le ciel étincelant, dans cette eau verte et lamée, dans cette population évidemment venue de la Grèce à la nage, car elle est nue. On existe sur le bord, il chante sur l'eau; ce n'est qu'une conversation éloignée; elle se perd dans la brume, elle reprend au canal. Mais danser à trente pieds au-dessous du sol, danser sur un radeau étroit, glissant, vert de mousse, plongé dans les eaux molles et grasses de l'hôpital! Paris seul a de ces joies petites; à Paris on supplée tout par le titre et le décor. Tout revêt un caractère d'importance dans la grande ville. On tire des artifices dans des caves, on a des bals champêtres sous les mansardes de la rue Quincampoix. Bercy s'appelle un port. Jamais la pluie a-t-elle été un obstacle à une partie projetée par des

bourgeois de Paris? Aussi il est de fait que si le soleil s'éteignait, on serait quinze jours à Paris sans s'en informer.

C'était toutefois plus frappant que gai, ce bateau chargé de joies, attaché devant la Morgue; quelques curieux passaient leurs têtes sur le parapet du quai Saint-Michel; demi-voilé par le dôme de l'Institut, le soleil jetait sous la grande lunette du pont ses bouffées de lumière, faisait rebondir ses rayons sur les vitres extrêmes de la cité; et au milieu du sifflement de la Seine dans les arches, des fantaisies du soleil, du hurlement des heures à la cathédrale, on entendait se croiser et se succéder tour à tour au milieu du rire et du rebondissement des pas, le son aigu du flageolet et les gammes accentuées de l'archet qui se démenait sur le violon.

Au moment où la nuit vint, moment où le lion apocalyptique qui se découpe à l'angle de Saint-Jacques-la-Boucherie aboie sur la grande cité, des lanternes furent suspendues le long du bateau. Le bal allait reprendre.

Comme je m'extasiais sur le pittoresque de cette maison isolée, pour qui le bal semblait avoir lieu, j'appris que c'était la Morgue.

Mais reprenons mon second voyage à la Morgue.

A dix heures je frappais déjà à la vitre de mon Cicérone de la veille:

Ah! vous voilà, me dit-il, en s'essuyant la bouche avec une serviette fort blanche, et nouée à sa boutonnière, absolument comme l'aurait un épicier en gros; entrez! — Monsieur, que voilà, est un voisin qui me fait l'honneur de déjeûner avec moi quand il lui arrive de m'aider dans ma besogne. Cela par pure amitié! — Il est arrivé que ce matin j'ai eu besoin de ses bons services. Mais ceci vous arrive à merveille, à vous; nous avons aujourd'hui une femme qui s'est pendue avec sa jarretière. C'est étonnant comme les femmes se pendent facilement de nos jours; ne trouvez-vous pas? L'autre, c'est un homme qui a quatre jours d'eau; le troisième c'est une enfant, une toute petite fille qui a été étouffée cette nuit dans une diligence

par accident; on l'aura prise pour un paquet, on se sera assis dessus; elle est pourtant jolie comme un cœur.

La femme du morgueur, l'épouse de François (c'est je crois le nom du garçon), ajouta: Ça avait peut-être une mère qui l'attendait pour la chausser, et lui mettre du beau linge blanc avec des dentelles au poignet! A propos, François, où l'as-tu placée?

— Dame, toute nue, sur une dalle; crains-tu pas qu'elle ait froid?

— Ce n'est pas ça. Je pensais que le médecin devait en faire l'ouverture, et qu'alors tu l'aurais couchée sur la table de dissection.

— Quelle farce! on va t'ouvrir tout le monde pour te faire plaisir. Veux-tu pas qu'on l'ait empoisonnée, cette chère enfant? et va donc voir, c'est net comme si ça sortait du bain, et puis sa nourrice qui l'a portée dans son tablier pleurait comme si la petite eût été sienne.

— Elle n'est donc pas dans la salle de *Inconnus*.

— Non, femme, elle est avec l'autre qui a été reconnue par sa mère. Pour te rachever, cette nourrice m'a dit comme ça qu'elle revenait de la Normandie, et que dans sa voiture il y avait tant de personnes qu'elle a été obligée de mettre son enfant entre ses genoux; avec ça encore qu'elle était fatiguée, et que depuis deux jours elle n'avait pas dormi. La nuit est venue, elle s'est endormie. L'enfant a glissé, la Normande dormait toujours. L'enfant a remué, elle dormait toujours, et le matin, quand elle s'est éveillée, qu'elle écartait encore tout endormie son mouchoir pour donner à téter, elle a trouvé le petit cadavre.

— Voilà tout?

— Le reste se conçoit. Elle n'a pas osé retourner chez la mère, qui est à Paris, et embarrassée de cette enfant, elle est venue la mettre ici pour la faire enterrer: ça ne lui coûtera rien. Les Normandes, ça calcule. Pourtant elle ne voulait pas lâcher son enfant, elle lui a baisé la tête, elle lui a baisé les mains, elle lui a baisé les épaules, les pieds, et me disant

toujours: „C'est bien vrai qu'elle est morte, n'est-ce pas, monsieur?“ Elle me la donnait, elle me la reprenait, elle la secouait en l'appelant, en la baisant, en la mordant, en lui ouvrant les yeux avec ses doigts. On ne désole pas les gens! on leur dit quelque chose pour les rendre tranquilles. — Vous ne savez pas de moyens de me lui faire ouvrir les yeux? — Ah! ils étaient si jolis ses yeux, si ronds, si bleus, si petits: ses yeux! Ma fille avait des yeux bleus comme ceux de sa mère, elle va me tuer, sa mère! Je lui dirais bien: elle est morte en faisant ses dents! Mais tout le village dira: ce n'est pas vrai. On me l'a prise dans la voiture! Mais ce n'est pas vrai, dira le conducteur; ah! non, je ne dirai rien, je retournerai dans mon village et j'attendrai que ses parents viennent la voir; n'est-ce pas? ce sera peut-être trois mois, six mois, un an de bon. — Tenez, je suis perdue! voyez-vous? car je ne puis plus retourner dans mon village, plus jamais! si je n'ai pas mon enfant, ma petite Léonore!

— Entends-tu, femme, retiens ce nom, monsieur Perrin l'inscrira sur le régistre: l'enfant est dans les *connus*.

Je vous rachève. — Je ne puis plus retourner dans mon village, qu'elle disait, sans Léonore. C'est que voyez-vous, ça était connu comme tout le monde. Qui lui donnait du sucre blanc, qui lui donnait des gâteaux, monsieur le curé était fou de ma fille. — Si on la faisait saigner, — Non? Si nous lui mettions les pieds dans l'eau froide, — non, bien chaude, — c'est peut-être le sang: le sang fait des ravages, — mais parlez, avez-vous du sang, de l'eau froide, de l'eau chaude; mais parlez! — est-ce qu'il n'y a pas d'exemple d'enfants morts qui sont revenus; vous savez ça vous? ah oui: il y en a qui sont revenus, n'est-ce pas? dites: oui! — non? mais parlez! parlez! parlez! car madame va me tuer, c'est sûr, elle me tuera! — oh! madame, je vous jure que ce n'est pas ma faute. Et dans mon village, ils vont me jeter des pierres, de la paille et de la boue comme sur un crapaud. — Tenez, faites-la revenir, et je vous la donne.

Femme, y a-t-il encore des bouteilles de chlore?

— Encore deux.

— C'est bien : car il y a là le *cossu* qui pique joliment.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a dit, monsieur François?

— Tout. Seulement en s'en allant, la Normande a encore embrassé son enfant sur les joues, tandis que moi je la déshabillais. Elle m'a demandé la permission d'emporter le bonnet et le fichu de l'enfant. Ce n'est pas l'usage, mais, au diable! ça m'a fait mal : je lui ai dit : emportez! elle a jeté son tablier sur le visage, et elle a gagné en courant la rue de la Barillerie.

— Voyez-vous, s'est écriée après cette narration la femme de M. François : il faut toujours prendre deux places dans les diligences.

Madame François n'avait pensé qu'à cela.

On sonna; et le gardien annonça M. Perrin.

C'est un petit vieillard, monsieur Perrin. Il tousse toujours. Quand je lui eus discrètement exprimé le but de ma présence, il s'offrit avec politesse pour me montrer tous les détails de son administration, regrettant beaucoup, me dit-il, qu'ils ne fussent pas aussi variés qu'il l'aurait désiré. — Mais je ne puis vous offrir que ce que j'ai. Montons.

Tandis que nous franchissions une rampe étroite, et qu'il m'apprenait que son établissement relevait de la Préfecture et de la Police; de la première pour le budget des frais locaux, de l'autre pour la salubrité, nous fûmes obligés de nous ranger contre le mur pour laisser passer un essaim de jeunes filles, parées, pimpantes, gracieuses, toutes frissonnantes du vent qui soufflait de la rivière par la lucarne qui nous éclairait.

— Ce sont là quatre de mes filles; j'ai eu huit enfants. François, le gardien, en a eu quatre, et il a eu le bonheur de les marier tous les quatre. C'est un bon père, François.

Ainsi, pensais-je, douze enfants ont été faits dans la Morgue. Louis XIII fut beaucoup moins bien partagé sous les alcôves du Louvre. Des rêves de joie, des étreintes conjugales, des félicités de père ont été éprouvées dans cette baraque funeste. Le mariage et ses fleurs d'oranger, le baptême et monsieur le parrain en habit noir, la communion et le voile brodé, amour,

religion, vertu, ont passé là comme ailleurs. Dieu jette le germe de toute félicité partout.

— Papa, nous allons à une distribution de prix; mes sœurs auront pour sûr une couronne. Ne t'ennuie pas, nous serons ici de bonne heure.

— Allez, mes enfants! et toutes quatre l'embrassèrent.

Je pensai au petit cadavre de la Normande, et à la mère qui attendait peut-être à sa fenêtre.

— Ceci est l'appartement de François.

François nous fit les honneurs de chez lui avec la satisfaction empressée d'un homme qui n'est pas fâché de montrer son mobilier. Son mobilier est confortable : deux pendules modernes montées sur bronze; une commode à tête de Méduse; une descente de lit faite d'un beau tapis à rosaces, et un lit de toute hauteur. Si la chambre de François n'était pas surchargée de meubles, s'il n'y avait pas profusion d'aisance, à la manière des gens qui ne l'ont pas eue de bonne heure, elle serait gaie. On voit pourtant que le goût, les opinions, les habitudes de François y sont représentés. Des vases de fleurs jettent un reflet vert sur les rideaux. François cultive des fleurs. Parmi les tableaux de son choix je vis les portraits d'Augereau et de Kléber, tous deux en habits longs, appuyés sur de grands sabres, en perruque et en poudre. Napoléon y est trois fois.

— Vous regardez ces pots, me dit François; ce sont des confitures que ma femme a préparées. Ma femme excelle dans les confitures. A votre service.

Je lus sur les pots: groseille de 1831.

Nous sortîmes de l'appartement de François qui forme l'aile droite de la Morgue, en opposition au logement du greffier qui est à gauche, et nous nous arrêtâmes dans le cabinet administratif de M. Perrin.

Si François cultive les fleurs, M. Perrin aime l'hydraulique et la chambre noire. Il dessine, et fait jouer l'eau de la Seine dans un mécanisme fort ingénieux qu'il a imaginé. C'est un bassin en plomb parmi des pois de senteur. Tandis qu'il retouchait son siphon, je lui demandai la permission de compulser le régistre où les suicidés sont tenus en partie double.

Le fatal *inconnu* domine. On lit: Apporté à trois heures du matin; cervelle fracassée: *inconnu!* — Apporté à minuit; noyé sous le Ponts-des-Arts, avec une carte de ponte dans la poche: *inconnu!* — Jeune femme enceinte écrasée par un fiacre au coin de la rue Mandar: *inconnue!* — Nouveau-né, trouvé mort de froid à la porte d'un hôtel: *inconnu!*

Une extraordinaire différence dans le bilan des suicidés me frappa; d'abord le chiffre relatif des hommes aux femmes qui est constamment au-dessus de deux tiers, et celui des années relatives. Par exemple, en 1816, il y eut deux cent dix-huit hommes suicidés et soixante-six femmes; en 1818, cent quatre-vingt-onze hommes, cinquante-cinq femmes; en 1819, cent quatre-vingt-six hommes; quarante femmes; en 1820, cent quatre-vingt-seize hommes, cinquante femmes; en 1821, deux cent trente-quatre hommes, trente-cinq femmes; en 1822, deux cent neuf hommes, quarante-huit femmes. Et qu'on s'arrête ici seulement pour apprendre qu'en 1815 il y a eu de suicidés ou d'assassinés trois cent trente-trois hommes, quatre-vingt-dix-neuf femmes. C'est hors de toute proportion. J'ai trouvé la raison de cet effrayant écart de chiffres pour les hommes comme pour les femmes. Les alliés étaient à Paris!

— Ah! me dit M. Perrin; ne trouvez-vous pas que nos régistres sont tenus avec beaucoup d'ordre? Ma main tremble un peu; mais vous devez voir que j'ai encore une écriture assez ferme pour mon âge. J'ai cultivé la coulée avec bonheur. Voilà un M majuscule qui est nettement filé. Qu'en dites-vous?

Excellent homme! qui était tout orgueilleux de son talent de scribe, de la grâce d'une majuscule, tandis que cette lettre était le commencement d'un nom de prince, d'un nom inscrit sur le livre d'or de Venise. Comment était-il venu là?

Alors je retrouvai dans ma mémoire le souvenir de cette nuit d'hiver où le corps d'un homme fut ramassé sur le sable fin de Saint-Ouen. Sa famille le croyait à la campagne où il avait dû se rendre, disait-il, pour assister à la coupe de ses bois. C'était à l'époque du carnaval; on donnait soirée à son hôtel: on dansait. Au milieu du bal, à travers les groupes

masqués, bruyants, soyeux, parfumés, noyés dans la vapeur des lumières, pénétrés de ce brouillard qui naît de la chaude haleine des danseuses; à travers le choc des plis de cent costumes, aussi bizarres qu'éblouissants; là traînant la robe de reine antique, saupoudrée de paillettes d'or; là laissant flotter au vent des pas et aux splendeurs des lustres le dolman oriental, le manteau castillan d'Almaviva; plus loin étalant la silhouette damassée d'Arlequin ou de Figaro; dessinant dans l'ombre le grave domino, ou ciselant dans le poli des glaces les ailes satinées de l'Amour; à travers ces rêves et ces réalités, ces visages tous gais, car ils sont tous faux, entre ce bruit et ces lumières, passe un domestique effaré. Il court à la dame de la maison! La dame s'évanouit, les instruments cessent, les figures de la contredanse sont brisées, on s'informe, on s'interroge, on s'apprête à partir; on part.

Un orage terrible venait d'éclater sur Paris.

Ce dut être un étrange spectacle que cette magnificence de femmes chargées de fleurs, de diamants et de perles, presque nues de parures, se drapant à la hâte comme surprises par le mari qui frappe à la porte! se couvrant de leur manteau ou de leur cachemire, dénouant avec toute la maladresse et le trouble de l'impatience les cordons de leur masque de cire. Les femmes retenues pour la prochaine contredanse, les hommes encore sous l'émotion du jeu, tous sous le poids d'une commune exaltation, la mort sur le visage, la joie sur les habits, roulent les marches illuminées de l'hôtel, pour descendre dans la rue, pour s'exposer aux outrages d'une pluie froide et précipitée. Sur le seuil de la porte le froid les saisit; des dents claquèrent, plus d'un pied de satin hésita. On sortit.

Ici nouvelle rumeur. L'obscurité empêche de réunir les cochers abrités ou absents; eux-mêmes étourdis d'un départ si inopiné, se perdent dans la file inondée des équipages, dont la moitié avait été renvoyée jusqu'au jour. Quelques-uns partent à vide, les portières ouvertes et battantes, et sans trop savoir où, les autres gagnent déjà les ponts.

— Où allons-nous, crient enfin les cochers?

Et la voix d'un Auvergnat répond : — A la Morgue !

Beaucoup d'hommes et de femmes suivaient à pied.

Il fallait traverser toute la rue Saint-Denis, rue éteinte, couloir obscur, endormi là-haut, tourmenté là-bas. L'or, la joie, les couleurs, le fard, coulent sur le pavé qui coule lui-même sous les pieds. Le chiffonnier caché sous l'enfoncement des portes cochères dut aiguiser son croc et rire. Avant d'arriver au fatal rendez-vous cette lugubre bacchanale n'avait plus ni forme, ni apparence humaine. Ce qui avait résisté aux déchirements d'une pluie verticale s'attachait à la peau, s'y collait; l'eau froide, ramassée dans les robes dégagées des danseuses fatiguait leur poitrine, et filtrait par les tuyaux de leur gaze comme d'autant de gouttières; quelques-unes brisèrent leur ceinture : car elles étouffaient. Et ceci se passait en silence ; on eût dit un naufrage : les piétons, des nageurs ; les équipages, des chaloupes flottantes.

Enfin ils arrivèrent ; jamais l'on peut dire qu'aussi étrange spectacle n'avait eu lieu sous l'arcade humide de la Morgue. A-peine y tenaient-ils tous en se pressant. A la lueur du fanal qui pleure à la voûte, et qui vint illuminer toutes ces pâleurs de femmes si belles, si orgueilleuses une heure auparavant, ils aperçurent quelque chose ; ce quelque chose était un prince étendu sur le dos, encore fallut-il que le morgueur dit à l'assemblée : Celui-ci est un maçon, celui-ci un couvreur, celui-là un prince. Tant les morts se ressemblent !......

M. Perrin me fit apercevoir qu'en marge il y avait *très-connu*.

Nous étions déjà dans les appartements du greffier. Chez François nous avions vu des Bonaparte et des gloires militaires ; ici nous trouvons, dans le choix des ornements, un sentiment plus humble ; ce sont des crucifix. Entre ces deux hommes, qui depuis vingt-quatre ans cohabitent, il y a, on le voit, différence d'opinion, mais il y a tolérance. Peut-être qu'à la place de ce sentiment naturel de bienveillance réciproque pour les erreurs humaines, il y a chez eux une expérience de tous les jours qui leur apprend qu'une ligne d'eau au-dessus de la

tête, tue ce qui une ligne au-dessous pouvait contempler le soleil et le monde.

Toutefois l'égalité philosophique n'est pas plus confondue à la Morgue qu'ailleurs avec l'inégalité des conditions. François ne nous suivit pas dans les appartements de M. Perrin.

Ils sont composés de trois pièces qui vont en diminuant de hauteur. A droite et à gauche du mur sont fixés les lits des enfants. Rien de plus humide, de plus écrasé, que cette masure. Le propriétaire l'a égayée de jets d'eau, de jolis enfants, de meubles d'assez bon goût, mais elle s'en va. Un jour on trouverait la Morgue aux filets de Saint-Cloud, s'il existait des filets à Saint-Cloud.

Mais c'est une erreur qu'il faut absolument détruire; pardon, pour cette illusion perdue! il n'y a pas de filets à Saint-Cloud, et il ne saurait y en avoir. La trame qui arrêterait les voyageurs sous-marins serait, ou assez plongée dans la rivière pour n'être pas déchirée par les bateaux, et dans ce cas elle laisserait passer les noyés, ou elle s'élèverait à fleur d'eau, et alors les bateaux et les trains ne passeraient plus. Ainsi donc, que les amours discrets qui embellissent là *Tête noire* de leurs soupers voluptueux ne craignent pas d'arrêter leurs regards distraits sous l'arche majestueuse du pont de Saint-Cloud, qu'ils admirent Boulogne, antichambre du séjour royal; Sèvres, ville de porcelaine; Saint-Cloud et sa noble avenue; qu'ils se laissent aller à la mélancolie bleue du soir, quand la Seine double le paysage par la limpidité de ses eaux roses et damassées, ils ne verront pas monter lentement ce prétendu filet, serrant dans ses mailles puissantes, comme un poisson de l'Océan, l'épouvantable objet de leur préoccupation.

La Morgue se recrute sur le rivage. Dans leur cours les eaux sont détournées par les caps, les golfes, les îles de la Seine qui, obligée, dans toute la profondeur de sa masse, de suivre les accidents qu'elle rencontre, dépose, à des endroits à peu près invariables, les corps qu'elle a roulés. Il y a toute l'année des gens qui font profession d'attendre.

Un tarif d'humanité avait accordé autrefois à ces dévoués

de profession, quarante francs pour un homme près de se noyer, et vingt pour un noyé. Mais bientôt il fallut renverser ce système d'encouragement afin de mettre un terme à l'industrie de gens associés pour se noyer et se sauver en vertu d'un contrat tacite d'assurance mutuelle, aux dépens des véritables noyés dont les corps n'étaient payés que moitié prix. A-peine cette estimation plus légale fut-elle établie que beaucoup de philantropes nageurs imaginèrent de donner à la victime disparue sous les eaux tout le loisir nécessaire de leur valoir le double de la récompense allouée, c'est-à-dire, le temps de se noyer; quelquefois on prétend même qu'ils ont aidé à l'accomplissement de la prime. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ancien ordre de choses; un mort est payé vingt francs, un presque vivant quarante; seulement pour ne pas tomber dans le primitif abus, celui des noyades mutuelles, l'homme qu'on sauve une seconde fois ne vaut aucune récompense à son sauveur. Avis à ceux qui en sont à leur premier risque.

Vous avez aperçu quelquefois en longeant les quais, en promenant votre insouciance sur les bords de la Seine, bien au-dessous du niveau du sol, là où s'exercent tant d'industries riveraines à-peine présumées, vous avez aperçu un toit goudronné, bouillonnant au soleil, sur ce toit un tuyau de cheminée, toujours neuf, entrelacé de lierres; vous avez vu au pied de cette habitation qui tient du navire et de la cabane du pêcheur, un petit jardin avec son fossé et sa haie, ses allées et ses contre-allées, grand de dix pieds; vous vous êtes plu à respirer ce mélange d'odeur marine et de fleurs et d'eau, mais vous n'avez jamais su peut-être que c'était là le bureau de secours pour les noyés, la succursale de la Morgue. Poésie encore perdue! Là on prend un noyé, on lui applique des ventouses, on l'alonge sur un lit incliné; tous les secours lui sont donnés. A cet établissement de première utilité dans un pays où le gouvernement a la sage prudence, la sollicitude paternelle de faire placer des grilles aux fenêtres des maisons de jeu, sont affectés un médecin et un pharmacien. On les trouve ordinairement de midi à trois heures, le dimanche excepté.

Je ne sais trop si ce fut une maladresse, mais je dis à M. Perrin qu'il devait s'ennuyer beaucoup pendant les longues soirées d'hiver.

— Non, me répondit-il avec bonhomie, mes enfants chantent, toutes travaillent; François et moi nous jouons aux dames ou au piquet. Le malheur! c'est que nous sommes souvent dérangés. On frappe, et il faut descendre; préparer une pierre, déshabiller le nouveau venu, l'enrégistrer. Tout cela coupe la partie; on oublie de marquer les points.

-- C'est donc ainsi que vous passez vos soirées?

— Mais, oui! Toutefois cependant quand François ne doit pas aller à Vaugirard le matin à quatre heures. Alors il doit se coucher de bonne heure.

Vous ne savez peut-être pas que notre cimetière est à Vaugirard: nous y avons gardé par privilège, car ce cimetière ne va plus depuis long-temps, la faculté d'avoir une fosse à nous particulière.

— J'entends: c'est un fief de la Morgue.

Vous avez dû voir un chariot là-bas, contre la porte d'entrée, dans lequel des enfants s'amusaient à se cacher: c'est notre corbillard.

— Et riches ou pauvres, est-ce que tout doit passer par votre corbillard? Si, par exemple, un suicidé est reconnu, les parents ou les amis ne peuvent-ils le réclamer, l'emmener chez eux, lui rendre les honneurs funèbres à domicile?

— Non: la Morgue ne rend plus ceux qui y sont déposés. Elle permet seulement les cérémonies funèbres, aussi somptueuses qu'on les veut, mais elles doivent commencer ici. La tête du cortège peut être à Notre-Dame pourvu que le bout parte d'ici. L'archevêque de Paris peut l'honorer d'une place, mais celle de François est marquée: la première!

— Et les prêtres de Notre-Dame ne font-ils jamais de difficultés pour bénir vos morts?

— Jamais, monsieur!

— Cependant les suicidés?

— Il n'y a pas de suicidés pour Notre-Dame. On s'est noyé

par accident, on s'est tué en déchargeant une arme à feu, en tombant d'un échafaudage. C'est moi qui produis l'excuse; la conscience du prêtre l'accepte. Cela suffit.

Ainsi, pensai-je, Notre-Dame qui voyait jadis brûler sur sa grande place les sorciers, les alchimistes et les bohémiens, n'a plus même des paroles de haine pour le cadavre du suicidé, autrefois étendu sur la claie et dévoré par les corbeaux. Elle ne s'informe même pas quel culte a brillé sur le front de celui qui frappe des pieds à ses portes. Le prêtre lui dit avec douceur: *La paix soit avec vous!*

Nous descendîmes, et François vint nous ouvrir la première chambre, celle des habits. Habits de toutes formes, de toutes dimensions; hideusement accouplés; une guêtre attachée par une épingle à une manche; un schall tombant sur un collet: habits de bourgeois, vestes d'ouvriers, blouses de charretiers, sarraux de brasseurs, robes de femme, toutes ces choses, pâles, déteintes, déformées, se heurtent en voltigeant à l'air qui entre par les croisées. Et c'est un bruit qui n'est pas sans terreur, un aspect qui n'est pas sans effroi, celui de ces objets qui n'ont ni corps ni ame, et qui remuent là comme s'ils avaient de la vie, et qui ont des formes sans avoir de la chair. On voit même des tabliers qui ont dû appartenir à de pauvres ouvriers, surpris par l'idée de la mort, à la fin d'une mauvaise journée. Le pli du repos, indiqué par la pointe du tablier relevée jusqu'à la coulisse, le démontre assez.

François, qui suivait mes regards pour savoir quelle impression produisait sur moi ce tableau, poussa un profond soupir.

— Est-ce que cela vous émeut? lui dis-je. Ne seriez-vous pas content de votre sort? votre condition vous répugne-t-elle? Seriez-vous malheureux?

— Pas précisément. Mais, voyez-vous, monsieur, autrefois les dépouilles des *inconnus* nous revenaient après six mois d'exposition; nous les vendions. *On parle de nous enlever les habits!*

Je rassurai François sur les intentions du gouvernement, et le persuadai qu'on ne parlait pas dans le monde de leur enlever les habits.

La seconde salle, celle qui touche à la chambre d'exposition, est consacrée à sa dissection des exposés dont la police suspecte le genre de mort. Elle a pour tous meubles, une table en marbre, où l'on découpe, et une étagère où sont placés quelques bouteilles de chlore, désinfectant incisif, mais trop rapide et trop volatil pour suffire à une opération entière. Il est lassant à employer; il s'évapore, et le méphitisme revient. Cette salle se superpose point par point au salon de M. Perrin: la table de dissection répond au piano de mademoiselle. Il y a un piano à la Morgue.

Dans cette salle que je traversai avec assez de rapidité à cause d'un *connu* qui gisait sur le carreau, je vis la petite fille étouffé la nuit passée dans la diligence; la petite fille était jolie, le *connu* était horrible, défiguré, et je ne sais qu'un regard qui ait pu le reconnaître: celui de sa mère!

Ainsi faite la mort est horrible. Ce dut être le premier cadavre qui fit le premier athée.

Reste le caveau où l'on expose; il est étroit, mal aéré; entre la place pour deux morts je ne sais si c'est un vivant qui a mesuré l'espace; mais à coup sûr c'est un fossoyeur. Dix ou douze pierres noires et inclinées reçoivent les suicidés, qui y sont étendus dans une nudité à-peu-près complète; rarement les places sont toutes occupées; à moins pourtant d'une révolution. Alors le Panthéon et la Morgue se recrutent; la fétide humanité ne marche pas différemment; encore deux jours de plus d'immortalité et de gloire en juillet, et la peste était à Paris.

Il est vrai, me dit M. Perrin, que nous travaillâmes beaucoup pendant les trois journées; aussi fûmes-nous autorisés à nous adjoindre deux aides. C'étaient des morts partout; à l'entrée, dehors, dedans, sur la rivière.....

— Et vos demoiselles?.....

— Ces jours-là elles ne sortirent pas de leur appartement; elles ne regardèrent ni dans la rue, ni sur la rivière; d'ailleurs, vous vous trompez étrangement si vous croyez que ce spectacle les effraie. Élevées ici, la nuit elles passent sans lumière devant

le vitrage, lorsque le corridor est fermé, sans s'émouvoir. Mon Dieu! on se fait à tout.

Je crus entendre les jeunes enfants de M. Perrin, tellement familiers à cette idée de morts, tellement habitués à ce spectacle domestique de leur existence, demander naïvement aux étrangers, qu'ils visitent, ainsi qu'on demande sans indiscrétion où est placé un jardin, un cabinet d'étude, une cuisine: „Ici, „où tenez-vous vos morts?"

C'était tout ce que je pouvais recueillir de faits sur un établissement aussi simple, d'une nudité aussi désolante; j'ouvrais la porte vitrée pour sortir et respirer l'air des vivants, lorsque la foule me rejeta encore à l'intérieur; elle suivait une civière qui laisait une longue trace d'eau sur son passage. On rejeta la couverture qui cachait le corps, et au relief des muscles du visage, au racornissement des doigts, à la torsion des lèvres, il était aisé de reconnaître que la personne venait d'expirer sur-le-champ. D'une de ses mains qu'elle tenait énergiquement fermées, le gardien détacha un linge de couleur rayée, et comme un morceau de dentelle. — Parbleu! dit-il, examinons cette figure! mais c'est elle:

— Qui, elle?

— La nourrice de ce matin, la Normande? Bon! nous l'enterrerons avec le petit cadavre.

Et M. Perrin mit ses lunettes, ouvrit son régistre, et écrivit en superbe coulée:

Inconnue!

Léon GOZLAN.

UNE MAISON DU MARAIS.

Dans toutes les maisons de second et de troisième ordre, la personne la plus influente est sans contredit la portière. Elle a sa cour, ses affections, ses antipathies. Elle tient sous sa domination immédiate les étages supérieurs, donne de son propre mouvement les congés aux gens qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, et dont les opinions politiques ne peuvent sympathiser avec les siennes. Puis viennent après elle les commères.

La région la plus élevée d'une maison du Marais est d'ordinaire habitée par les cuisinières et les domestiques du second et du premier, et par quelques vieux garçons vivant de leurs rentes sur l'État, ou d'anciens expéditionnaires admis à la retraite; vous reconnaîtrez facilement leur unique croisée aux capucines formant guirlande et à leurs giroflées prenant naissance dans de vieilles marmites mises au rebut.

Depuis trente ou quarante ans la même chambre recèle ce vieux rentier à perruque blonde râpée, qui vient de mettre au soleil sur sa fenêtre à la seule petite place que lui laissent ses fleurs, son bocal de cerises à l'eau-de-vie. C'est de cette même petite chambre qu'il est parti pour accompagner successivement tous ses amis à leur dernière demeure, et c'est de là que, selon toute apparence, il ira les rejoindre, car la maison qu'il habite n'est pas située dans un quartier qui puisse

lui faire craindre les embellissements, d'ailleurs elle se trouve placée dans l'alignement.

Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il n'a eu affaire à son propriétaire; il sait cependant que plusieurs fois il en changea, mais il s'en inquiéta fort peu. La portière est la seule personne au monde avec laquelle il lui importe d'être bien. Aussi jamais le moindre retard ne fut apporté dans l'accomplissement de ses engagements. Tous les trois mois, le 8, à midi sonnant, le terme est remis exactement entre les mains de madame Desbrosses.

Depuis le jour où il prit possession de sa chambre, on ne put jamais lui adresser le moindre reproche. Jamais il ne renversa une goutte d'eau dans l'escalier; jamais il ne se mêla dans les propos; rarement il se coucha après la retraite, même du temps où, employé, il dînait, les jours de gratifications, avec ses amis du bureau. Si parfois il lui arrivait de rentrer à dix heures moins un quart, une sueur froide, un serrement de cœur le saisissaient en prenant le marteau de la porte, et il cherchait avec inquiétude sur la physionomie de la portière s'il ne découvrait pas un peu d'humeur. Jamais il n'eut de chien, de chat, ni d'oiseau, et il resta brouillé cinq ans avec un camarade dont le carlin se permit, dans le corridor, quelques inconséquences que cependant lui seul découvrit, mais qui auraient pu le compromettre; encore ne fit-il pas les premières avances: lorsqu'ils se raccommodèrent, ce ne fut qu'après la mort de l'animal, causée par une attaque d'apoplexie foudroyante, qu'il consentit à revoir son ancien ami.

Cet homme type, d'ordre, et de bienséance, fut cependant un jour troublé dans sa douce quiétude. Une brouille survenue entre la laitière et les dames du carré, faillit compromettre à tout jamais la tranquillité dont il jouissait depuis tant d'années; on trouva qu'il devait faire cause commune avec la maison qui avait à se plaindre de ses mauvais procédés, et surtout de la notable diminution de marchandise dans les tasses; il fut donc décidé que, dans une circonstance aussi grave, M. Lasserre devait se mettre de la partie. Il eut beau alléguer pour raison

qu'il ne pouvait pas d'un jour à l'autre changer ses habitudes, parce qu'on était en querelle avec une femme qui toujours s'était conduite fort décemment avec lui; ces motifs, bien que fort plausibles, ne prévalurent pas, ils ne furent point appréciés, il devint la victime du corridor. En butte à toutes les méchancetés des voisines, il fut contraint de rentrer dans sa chambre son fourneau, toléré depuis quinze ans à sa porte, mais qui dès lors encombra le carré, et à supprimer sur sa croisée, par un décret émané de la loge, son jardin qui fatigua le toit.

Cette mesure lui parut arbitraire, il s'obstina, mais son fourneau, qu'il avait été forcé de mettre sur sa commode, et qui le privait d'une grande partie du jour qu'il recevait de sa croisée, ses giroflées et ses capucines, auxquelles il fallait renoncer, l'obligèrent à capituler; après avoir mûrement pesé toutes ces considérations dans sa sagesse, il capitula; tout le temps que dura la guerre, il en fut quitte pour aller chercher son déjeûner deux rues plus loin.

Dans toute saison, il est levé à six heures, fait son lit, présente, en allant chercher son déjeûner, ses respectueux hommages à la portière, bat ses habits, purifie ses chaussures, et passe la majeure partie de la matinée à visiter les travaux publics; à trois heures il rentre dîner, va faire sa digestion à la Place-Royale et se couche à la brune. L'hiver, il passe ses soirées assis autour du billard du café Turc, ne parle à personne, déteste les enfants, mange seul, boit seul, et le lendemain recommence sa vie de la veille.

A gauche, sur son même carré, à la porte en face l'escalier, demeure une dame d'une cinquantaine d'années, madame Potain, le bel esprit de la maison. Bavarde, intrigante, dévote, et ennemie jurée du vieux célibataire; c'est cette même dame qui, dans le temps, fit rentrer son fourneau dans sa chambre, et qui proposa la suppression du jardin sur la fenêtre; elle fut autrefois, dit-elle, élevée dans une grande maison, chez les Montigny, où elle avoit les clefs de tout, où elle était traitée avec égards, attentions et tout enfin... Sans jamais avoir

dérogé en rien de ses principes, elle épousa, en sortant de la maison, à la mort de M. de Montigny le père, un perruquier, M. Potain, qu'elle éleva jusqu'à elle, mais qui ne la comprit pas; elle le perdit: ce fut à cette époque qu'elle vint avec les débris de sa fortune se fixer dans la maison. Elle s'exprime avec emphase, prétend qu'il faut dire *donnez-moi z'en* parce qu'on dit *Moïse*. Elle n'a jamais écrit, mais elle a beaucoup lu, et l'on pourrait faire de gros livres de tout ce qu'elle a vu. Elle exerce un grand empire sur l'esprit de la loge, qui cependant trouve parfois les gens d'esprit *bêtes*, mais qui ne peut se défendre d'une très-grande admiration pour elle.

Deux portes plus loin, madame Chervet: c'est une bonne grosse maman réjouie qui, dit-on, a gagné les huit cents livres de rentes qu'elle possède à la Révolution; *une sans éducation*, dit madame Potain, mais qu'elle est forcée de voir pour faire comme tout le monde et ne pas se singulariser; c'est elle qui, plus encore que la portière, professe pour l'élève de la maison des Montigny la plus grande vénération. Elle ne dit pas un mot sans la citer; elle lui épargne la peine d'aller au lait le matin, prépare son déjeûner avec le sien, et le lui porte l'hiver dans son lit; elle eut une demoiselle, qui, selon la veuve du perruquier, a fort mal tourné.

Entre la croisée et le plomb qui les sépare se trouve la chambre de mademoiselle Félicité, la gouvernante du Monsieur du troisième. Elle passe huit mois de l'année à la campagne avec Monsieur, où elle a aussi, comme jadis madame Potain chez les Montigny, les clefs de tout. Elle entretient Azor de croquignoles; la loge, de bois, de chandelle, et M. et madame Desbrosses, de tabac pour leurs nez, à la charge par cette dernière de laisser passer, sans le voir, de temps en temps, un cousin de mademoiselle, sergent de voltigeurs au 3e léger, et les bouteilles entamées de Bordeaux, les cuisses de poulet, et les petits pots de beurre de Bretagne qu'emporte sous son tablier, trois ou quatre fois par semaine, sa respectable mère.

Aux deux dernières pièces de cet étage deux demoiselles nouvellement emménagées avec leur mère infirme, et que madame Potain soupçonne avoir des *allures*.

Au quatrième, un employé au Mont-de-piété, à 2,400 francs; habitant avec sa femme la maison depuis une douzaine d'années; gens fort rangés, fort tranquilles: ils ont une femme de ménage, et un enfant placé depuis un an dans un des premiers pensionnats de la capitale. Quelquefois, le soir, madame Traversier va faire sa partie de boston chez une ancienne amie de sa mère, dans le quartier, et son mari va la prendre en sortant de la maison de roulage où il tient les livres le soir, depuis la mise en pension du petit bonhomme. Le dimanche, on va le chercher, puis on le ramène en revenant de la promenade, la mère l'embrasse à la porte en pleurant, et lui glisse dans la main à l'insu du papa, quelques sous pour ses déjeûners. Rarement ils ont du monde à dîner. Ce sont des *crasseux*, dit-on dans la loge; ils ne donnent que cinq francs aux étrennes, et la femme porte une pelisse.

En face, une vieille demoiselle aveugle qui perdit toute sa fortune dans l'émigration, et sa gouvernante, à-peu-près du même âge, depuis quarante ans à son service. Pauvre fille, tu soutins long-temps, de tes épargnes, ta malheureuse maîtresse, à une époque où elle ne pouvait même pas jouir de ses faibles revenus. Tu passas auprès d'elle tes plus belles années, et tu n'auras d'autre ressource, à sa mort, que celle de tendre la main ou de mourir à l'hôpital. Ces deux excellentes femmes n'excitèrent jamais les bavardages des extrémités supérieures et inférieures de la maison, tant elles inspirent d'estime, de respect et de vénération.

Au troisième un ancien avocat en Cour de Parlement, vieux garçon, égoïste comme ils le deviennent tous; mangeant rarement chez lui. Choyé, caressé, adulé par des collatéraux qui désireraient ne pas être oubliés dans son testament; gourmand et libertin, il se repose entièrement du soin de sa maison sur mademoiselle Félicité qui déjà lui a donné quatre filleuls, et qui se propose bien de n'en pas rester là.

Le second et le premier sont occupés par des vieillards fort insignifiants, passant la plus grande partie de l'année à la campagne, voyant fort peu de monde, et rentrant de bonne

heure; dînant à deux heures, et jouant encore le wisk et le reversi.

Au rez-de-chaussée les chevaux du premier, deux ou trois vieux serviteurs qui, à l'instar de leurs maîtres, attendent paisiblement la fin de leur carrière, une vieille berline et la loge du portier. Plus heureux que ceux des autres quartiers de la capitale, les portiers du Marais ne sont pas exposés à se coucher tard, à supporter les mauvaises plaisanteries des polissons frappant aux portes à toute heure de la nuit, à subir les vengeances des jeunes gens qui ont eu à se plaindre des rapports faits à leurs parents sur l'heure avancée ou souvent oubliée de leur rentrée au logis, ou bien encore des détails circonstanciés sur les personnes auxquelles ils auraient donné l'hospitalité. Ils peuvent du moins lire leur roman sans être interrompus vingt fois dans une page par la demande du cordon ou par le bruit du marteau.

Dans cette loge enfumée, à la lueur d'une modeste chandelle, madame Desbrosses, perchée sur son vaste fauteuil, règne en souveraine; elle a survécu à tous les propriétaires qui se sont succédé. Jamais elle n'éprouva dans ses états la moindre contradiction. Son mari est tout-à-fait sous sa domination, ainsi qu'Azor (le carlin aux tristes exhalaisons et aux mauvaises habitudes). A huit heures du soir, été comme hiver, M. Desbrosses se livre aux douceurs du sommeil, c'est un homme essentiellement personnel, grossier et suffisant avec les femmes, aimant la bonne chère, étranger comme un épicier aux beaux-arts et à la littérature.

C'est dans cet espace de douze pieds sur cinq que se trouvent une commode, un poêle en fonte, un grand fauteuil, cinq petits cochons d'Inde avec leur maman, deux serins, une batterie de cuisine, sept à huit commères, leurs chaufferettes, un chien et un portier. La susdite pièce est coupée en deux sur toute sa hauteur par une soupente qui sert de chambre à coucher et de cabinet de toilette. Là, tous les soirs, depuis six heures jusqu'à dix, siège le tribunal présidé par la portière. Là sont jugées toutes les actions des locataires, les questions de haute politique, et les productions littéraires.

Vous voyez arriver tour à tour chaque membre de la société. Le journal est lu le matin d'abord par madame Desbrosses, puis ensuite par toutes ces dames avant le lever des abonnés, et le soir commenté à leur manière. Si quelques émeutes ont eu lieu dans la journée, „c'est l'Angleterre,“ dit madame Chervet; le pain subit-il quelque augmentation, c'est encore l'Angleterre. C'est aussi, grâce à l'Angleterre, que le prix des locations est maintenu à un taux aussi élevé, et que les propriétaires sont la plupart du temps insolents, arrogants, et fiers. „C'est une chose „tout de même bien extraordinaire, reprend la judicieuse ma-„dame Potain, qu'un pays si *peu conséquent* autant comme ce „pays-là (puisque c'est une île), fasse autant de mal qu'il en „procure, car on n'aurait qu'à s'entendre, ils ne nous feraient „pas long-temps la loi, ce qu'il y a d'Anglais au monde.“ Puis à la nouvelle du départ de Charles X pour Vienne, „C'est bien „drôle, dit madame Desbrosses, que voilà le duc de Bordeaux „qui va faire connaissance avec le petit à l'Empereur, qu'ils „joueront ensemble, ils sont de la même âge, car il avait la „sienne, le petit à l'Empereur, quand il a quitté les Tuileries.“ Le sort du clergé occupe aussi ces profonds politiques; qu'est-ce que madame Potain demande de religion, elle sait bien à quoi s'en tenir là-dessus, mais c'est pour le peuple, car il faut être juste et de bon compte, ça le retient, et pourvu que le peuple *soye* heureux, ça lui est bien égal, elle ne demande rien à personne, dieu merci! Mais voilà quelles ont été sur cette matière les opinions de défunt M. de Montigny.

Cette dame, de bonne heure, fut imbue de préjugés aristocratiques chez la noble famille qui prit soin de son enfance. Jamais elle ne voulut reconnaître Bonaparte pour son souverain; il lui a fallu tout son esprit et toute son influence pour conserver l'estime de madame Desbrosses et celle de ses voisines qui toutes sont très-portées pour l'Empereur et son illustre rejeton; et c'est certainement dans les loges du Marais qu'il existe encore le plus de doutes sur la mort de Napoléon.

HENRY MONNIER.

L'ABBAYE-AUX-BOIS.

Il est des lieux favorisés dont le renom brave l'action du temps et résiste à toutes les secousses politiques, malgré l'anathème de destruction lancé contre eux. Il est de ces retraites amies, protégées par un souvenir de paix et de sainteté, qui ont vu s'éteindre devant elles la flamme prête à les consumer, et s'amollir la hache déjà levée pour briser leurs vieilles murailles par le *maheustre* du duc d'Aumale, comme par le soldat huguenot de Henri IV. La tourmente révolutionnaire est elle-même demeurée sans force à leurs portes, et le Cosaque du Borysthène n'a pas souillé leur enceinte bénite.

Paris renferme encore aujourd'hui quelques-uns de ces édifices privilégiés. Ce n'est cependant pas leur isolement qui fait maintenant leur sûreté. L'un d'eux, surtout, a vu depuis bien long-temps la cognée faire tomber les beaux arbres des vieilles futaies qui lui donnaient son nom. *) L'*Abbaye-aux-Bois* n'est plus abritée par une épaisse forêt. Des rues étroites, sombres, continuellement boueuses, remplies d'une population pauvre et

*) L'Abbaye-aux-Bois fut fondée par saint Bernard. Elle dépendait de Clairvaux dont elle *était fille*. L'Abbaye-aux-Bois était une abbaye royale dont l'abbesse était toujours une grande dame, Celles qui ont occupé cette dignité les dernières avant la révolution étaient une dame *de Richelieu* et une dame *Chabrillant*.

criarde, ont remplacé les ombreuses et fraîches allées dans lesquelles on n'entendait pour répondre à la cloche du monastère, que le chant d'une foule d'oiseaux ou bien ce bruit du vent froissant les feuilles, brisant les jeunes branches; ce murmure égal qui ressemble tant à une voix lorsqu'il se glisse sous la ramée. Mais le don de *paix* et de *tranquillité* avait été fait à l'Abbaye-aux-Bois, il ne pouvait lui être enlevé; et, tandis que le bruit du monde se pressant autour de ses grilles semblait en chasser le repos, il franchissait ses hautes murailles, et se réfugiait lui-même dans l'intérieur de ses cloîtres.

En 1812 je fus obligée d'aller aux eaux d'Aix en Savoie. Ne voulant pas laisser mes filles sous la direction immédiate de leur institutrice, trop jeune elle-même pour leur servir de mentor unique, je me déterminai à les mettre au couvent pendant ma courte absence, et tout aussitôt je fus à la recherche de celui qui me conviendrait le mieux pour recevoir le trésor que je voulais lui confier.

J'en vis beaucoup. A cette époque l'empereur avait donné une grande étendue à la liberté de rétablir les maisons religieuses; et, dans le voisinage de Sainte-Geneviève surtout, le nombre en était grand. Mais aucun ne me convenait; j'allais me décourager, lorsque l'une de mes amies me conduisit devant une grande grille surmontée d'une croix, et me dit: — Ici vous trouverez ce que vous cherchez. — C'était l'Abbaye-aux-Bois. Nous traversâmes une grande cour, au fond de laquelle nous trouvâmes une petite porte qui nous fut ouverte par une femme dont la figure exprimait la bonne humeur, et que ma conductrice salua du nom de *sœur* Marie, en lui demandant madame de Navarre. La tourière ouvrit une seconde porte qui donnait sur de grands cloîtres entourant de beaux jardins alors déserts, parce que, nous dit-elle, les élèves étaient en classe, et nous introduisit dans un petit salon fort simple, dans lequel vint aussitôt nous joindre madame de Navarre, supérieure de la maison.

C'était une femme d'une haute taille *), et dont la beauté

*) M. l'abbé N...., du reste le plus pieux des hommes, disait un jour: „Lorsque madame de Navarre est dans le jardin avec ses saintes „filles, c'est Calypso au milieu de ses nymphes."

avait dû être remarquable. Sa physionomie paraissait d'abord sévère, mais en la regardant avec plus d'attention, on trouvait ce calme sérieux du malheur, cette empreinte de la souffrance, stigmate ineffaçable de la douleur morale, incisé par l'ame si profondément dans les traits, que jamais ensuite, quelles que soient les joies de cette même ame, elles ne peuvent en voiler la trace.

J'avais vu en Espagne des religieuses dans tout le *luxe* de leur costume; mais madame de Navarre me frappa par la manière aisée dont elle portait le sien. Sa longue robe d'étamine noire flottait autour d'elle, avec autant de grâce qu'une blouse à la La Vallière*), enveloppant une élégante jeune femme. De fort belles mains sortaient parfois des larges manches de l'habit pour repousser son voile, et jouer avec un large ruban rouge moiré, auquel était attaché un grand cœur d'argent.

C'était une femme d'un esprit remarquable que madame de Navarre et vraiment la supérieure de la maison. Elle me fit tout voir, me montra tout dans les plus petits détails, ayant soin d'observer que son industrie avait tout créé, et que, depuis sa rentrée dans le monastère, aucun fonds n'avait été fait pour cet objet. Elle avait alors plus de cinquante pensionnaires, et l'organisation de cet établissement était admirable. Aussi avant de sortir de l'Abbaye-aux-Bois, ma résolution était prise de confier mes filles, pendant mon absence, à madame de Navarre.

L'une de mes compagnes, attachée comme moi à Madame, mère de l'empereur, madame la baronne de Saint-Sauveur, fille de M. le prince Masserano, m'avait déjà parlé avec grand éloge de l'Abbaye-aux-Bois. Elle y avait ses deux filles, et ne passait pas un jour sans les aller voir. Elle connaissait la sollicitude presque maternelle de madame de Navarre pour les jeunes filles qui lui étaient confiées, et son jugement était de ceux qui se font écouter.

Néanmoins l'Abbaye-aux-Bois, avec toutes ses dépendances, ses beaux jardins, ses vastes cloîtres dans lesquels jouaient de jeunes filles de tous les âges, au regard insoucieux, à la parole

*) C'était alors la mode.

folâtre, l'Abbaye-aux-Bois n'était connue que comme une sainte demeure à laquelle une famille pouvait confier son espoir, encore ne l'était-elle que par les mères ayant un intérêt au-delà de sa haute muraille. Mais une fois que la sœur Marie avait fermé la petite porte surmontée d'un attique, limite du saint domaine, on traversait la grande cour qui sépare le couvent de la rue, non-seulement comme un terrain neutre, mais étranger.

Aujourd'hui il n'en va pas ainsi. Le nom de l'Abbaye-aux-Bois est devenu populaire. Sa renommée est générale et familière à toutes les classes; la femme qui y vient pour la première fois en disant à ses gens: *A l'Abbaye-aux-Bois*, est sûre de n'être pas questionnée par eux pour savoir de quel côté ils doivent tourner. Le provincial chargé d'une lettre de recommandation, dont la suscription porte seulement: *A l'Abbaye-aux-Bois*, n'a qu'à la montrer à son conducteur de cabriolet, et tout aussitôt l'haridelle chemine vers la rue de Sèvres. Un vieux prêtre, un séminariste vont-ils voir le vénérable curé, ou le jeune et beau vicaire? le cocher de fiacre ou le conducteur d'*omnibus* s'arrêteront à la grille, sans avoir reçu d'autre indication que celle, *A l'Abbaye-aux-Bois*. Et comme la duchesse de Crussol disait à cet Anglais, qui ne pouvait trouver l'hôtel d'Usez: *Monsieur, c'est rue Montmartre, à côté du marchand de marrons;* on pourrait répondre à celui qui ne saurait trouver l'Abbaye-aux-Bois: Monsieur, c'est rue de Sèvres, à côté du marchand de paillassons.

D'où lui est donc venue en aussi peu de temps une renommée si positive, une illustration si connue? — Voyez-vous deux petites fenêtres tout en haut, dans les combles, là, au-dessus des larges croisées du grand escalier? C'est une des petites chambres de la maison; eh bien, c'est pourtant dans son enceinte que la renommée de l'Abbaye-aux-Bois a pris naissance. C'est de là qu'elle est descendue, qu'elle est devenue populaire. Et comment ne l'aurait-elle pas été lorsque toutes les classes de la société savaient que dans cette chambre habitait un être dont la vie était déshéritée de toutes les joies, et qui néanmoins avait des paroles consolantes pour tous les chagrins, des mots

magiques pour adoucir toutes les douleurs, des secours pour toutes les infortunes. Lorsque, du fond de sa prison, Couder *) entrevit l'échafaud, quelle fut la pitié qu'il invoqua?

Va chez madame Récamier, dit-il à son frère, dis-lui que je suis innocent devant Dieu.... Elle comprendra ce témoignage.

Et ce frère, le voyez-vous, pâle, tremblant, désespéré, arriver à minuit chez madame Récamier, là, dans cette petite chambre d'où vient de sortir Mathieu de Montmorency, qui tous les soirs vient y chercher, auprès d'une amie fidèle et parfaite, le courage qui lui est si nécessaire depuis qu'il tient le gouvernail d'un vaisseau dont l'équipage mutin s'oppose sans-cesse à sa paisible navigation. Madame Récamier connait le cœur d'un Montmorency; elle sait ses *vouloirs* de bonté; aussi rassure-t-elle le frère du pauvre condamné. Le lendemain matin, à-peine est-il jour, qu'elle est au ministère; elle parle à son ami, elle intéresse l'homme, elle attaque le ministre. Mais c'est alors qu'elle trouve de la résistance; M. de Montmorency est honnête homme, et comme magistrat il doit respect à la loi.

Madame Récamier n'insista plus. Elle vit que son ami, tout en souffrant de lui refuser une demande, croyait de son devoir d'agir ainsi.

Mais moi, dit-elle, mon devoir n'est pas d'interroger la loi... Il est dans l'observance de ce précepte tout de charité, qui me dit de sauver un malheureux. Et Couder fut sauvé. Elle associa à son action libératrice cet homme qui possède en même temps le talent et la bonté; M. Ballanche seconda ses démarches; et l'échafaud dévora une belle vie de moins.

C'était presque une merveille présentée à l'étude de l'esprit humain, que cette petite cellule dans laquelle une femme dont la réputation est plus qu'européenne, était venue chercher du repos et un asile convenable. Le monde est ordinairement oublieux de ceux qui ne le convient plus à leurs fêtes. Il ne le fut pas pour celle qui jadis, au milieu de ses joies, écoutait

*) Il était compromis dans l'affaire de Bories.

encore plus une plainte que l'accent du plaisir. Non-seulement la petite chambre du troisième de l'Abbaye-aux-Bois fut toujours le but des courses des amis de madame Récamier, mais comme si le prestigieux pouvoir d'une fée eût adouci la raideur de la montée, ces mêmes étrangers qui réclamaient comme une faveur d'être admis dans l'élégant hôtel de la Chaussée-d'Antin, sollicitaient encore la même grâce. C'était pour eux un spectacle vraiment aussi remarquable qu'aucune rareté de Paris, de voir, dans un espace de dix pieds sur vingt, toutes les opinions réunies sous une même bannière, marcher en paix, et se donner presque la main. Le vicomte de Châteaubriand racontait à Benjamin-Constant les merveilles inconnues de l'Amérique; Mathieu de Montmorency, avec cette urbanité personnelle à lui-même, cette politesse chevaleresque de tout ce qui porte son nom, était aussi respectueusement attentif pour madame Bernadotte allant régner en Suède, qu'il l'aurait été pour la sœur d'Adélaïde de Savoie, fille d'Humbert aux blanches mains, cette veuve de Louis-le-Gros, qui avait épousé un de ses ancêtres. Et l'homme des temps féodaux n'avait aucune parole amère pour l'homme des jours libres.

Assises à côté l'une de l'autre sur le même divan, la duchesse du faubourg Saint-Germain devenait polie pour la duchesse impériale; rien n'était heurté enfin dans cette cellule unique. Le doux sourire, la suave parole de la maîtresse de ce petit espace, donnait le ton de la réplique à tout ce qui l'entourait.

Lorsque je la revis dans cette chambre, je revenais à Paris, d'où j'avais été long-temps absente. C'était un service que j'avais à lui demander, et j'allais à elle avec confiance. Je savais bien, par des amis communs, à quel degré de force s'était porté son courage; mais j'en manquai en la voyant là, sous les combles, aussi paisible en apparence, aussi calme que dans les salons dorés de la rue du Mont-Blanc.

Eh quoi! me dis-je, toujours des souffrances! et mon œil humide s'arrêtait sur elle avec une expression qu'elle dut comprendre. Hélas! mes souvenirs franchissaient les années, ressaisissaient le passé! Toujours battue de l'orage, cette femme,

que la renommée avait placé tout en haut de la couronne de fleurs du siècle, depuis vingt ans voyait sa vie entourée de douleurs, dont le choc frappait à coups redoublés sur son cœur, et la tuait!...

Lorsque madame de Staël fut exilée à Coppet, madame Récamier voulut la suivre; car elle a une de ces ames qui ne comprennent pas l'amitié sans dévoûment: le sien lui coûta cher! et, pendant sept ans, une barrière posée par un homme dont la volonté était d'airain, fut élevée entre elle et sa patrie: car, pour ceux qui vivent par l'amitié, la patrie est là où sont les affections. Tant que *Corinne* habita Coppet, son amie la consola, et fut consolée par elle. Mais vint enfin le jour de la séparation; et madame Récamier obtint la triste faveur d'habiter sa ville natale.

J'étais alors à Aix pour y rétablir ma santé; mais, quelque désir que j'eusse de revenir près de mes enfants à la fin de la saison, je voulus passer par Lyon, et résolus de m'y arrêter quelques jours pour voir l'exilée. Je n'avais à cela nul mérite; car ses amis les plus intimes, M. de Laval, M. Mathieu de Montmorency, M. de Catelan, M. Camille Jordan, faisaient la route de Paris à Lyon plusieurs fois dans l'année.

J'étais descendue de préférence à l'hôtel de l'Europe, pour être plus près de madame Récamier, dont c'était aussi la demeure. Elle habitait une grande chambre, qui lui servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Lorsque j'entrai dans cette vaste pièce, faiblement éclairée par une lampe dont la lumière projetait ses rayons sur ce visage toujours ravissant, je reçus une impression qui ne s'effaça que long-temps après. Je ne trouvai d'abord aucune parole à dire à cette femme, que le despotisme, dans son besoin de justification, avait nommée frivole et légère, et que je voyais là, grande, forte, triomphant, par sa résignation et la dignité de sa conduite, de ceux qui l'avaient lancée sur cet océan de malheurs grondant tout autour d'elle.

J'avais avec moi deux de mes amies, dont l'une, madame Lallemand, n'avait jamais vu madame Récamier, mais qui

connaissait, par *relation*, tout ce qu'elle promettait de bien. Néanmoins elle fut toute surprise en approchant de cette femme vêtue d'une robe blanche, dont les cheveux, retenus par un peigne d'écaille, étaient la seule parure; et, s'il faut le dire, je m'attendais aussi à rencontrer une coquetterie plus étudiée, parce que je croyais que l'ennui l'aurait provoquée. Je le dis à madame Récamier; elle sourit tristement.

„Je ne *m'ennuie* jamais, me répondit-elle; je reçois des lettres de mes amis, je leur réponds..., je pense à eux...; puis, quelquefois le courage faillit, et je pleure... Vous voyez que *je n'ai pas le temps de m'ennuyer...*"

Et des traces récentes de larmes témoignaient pour ses paroles.

Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cette entrevue. J'en donnerai les détails dans un autre temps *).

Lorsque, guidée par d'anciens souvenirs et un attrait constant, je choisis l'Abbaye-aux-Bois pour mon asile, la petite chambre du troisième n'était plus habitée par celle que j'aurais été y chercher; madame Récamier occupait alors un appartement plus spacieux. C'est là que je l'ai vue de nouveau, dirigeant avec habileté une barque plus aventureuse que celle de l'opinion. La mort avait éclairci les rangs des combattants; et, de tous ces champions politiques, M. de Châteaubriand était, parmi ses amis, presque le seul qui eût survécu!... Mais vint à sonner aussi pour lui l'heure des mécomptes et de l'ingratitude royale. Il fut sage; il dit adieu à ces faux-semblants de bonheur, et abandonna l'incertaine puissance tribunitienne pour ressaisir celle, plus positive, du talent et du génie. *Là*, était pour lui, non pas un ministère, mais l'exercice d'une grande-prêtrise, la possession d'un sceptre et d'une couronne.

*) Tout ce qui tient à mon séjour à Lyon, où était alors exilé le cardinal Fesch, ainsi que mon voyage à Aix en Savoie, se trouvera rapporté dans la suite de mes Mémoires.

Quel accent pouvait couvrir le sien, lorsque, d'une voix retentissante, il faisait dire au chef du peuple hébreu:

> Anathème à ta race volage,
> Jacob! si par tes mains tu te fais une image *), etc.

Alors son regard de flamme donnait une triomphante vérité aux prophétiques paroles du législateur d'Israël; alors ce salon de l'Abbaye-aux-Bois devenait un sanctuaire, où les accents poétiques du génie s'écoutaient dans un religieux silence. Le buisson mystique dardait et flamboyait; à sa lueur, Châteaubriand pouvait voir autour de lui les fils de son école, mêlés à ces beaux talents dont son génie marche accompagné. Ils ne sont pas nombreux, et les noms de Lamartine, Villemain...... réclament la priorité dans cette courte liste.

Mais, dans ce même salon où, la veille, il fut roi littéraire, le lendemain, il n'était plus qu'un homme simple, dont il fallait deviner l'immensité. Il jouait avec Thémistocle Canaris, ce fils du héros grec, jeune enfant redevable à Châteaubriand du bienfait de recevoir des principes de civilisation loin de sa patrie ensanglantée **); ensuite il contait avec bonhomie comment il avait fumé le calumet de paix dans le wigham du Sauvage, prié dans la ville déicide, au jardin des Olives, et dans la ville papale sur les ruines du Forum; puis, comment sa course toujours vagabonde l'a conduit des sources du Scamandre parmi les roses-lauriers de l'Eurotas, au sommet du Taygète et sous les tours de l'Acropolis. Il disait comme il avait dormi dans la hutte roulante d'un pâtre breton, partagé le lait de beurre d'un montagnard d'Écosse; reçu la noble hospitalité d'un pair d'Angleterre; et, enfin, dans les vallons de la belle

*) *Moïse*, acte IV, scène 2. Cette tirade entière, tout ce qui est de l'inspiration est admirablement beau.

**) Madame Récamier partage tout-à-fait cette bonne action, et j'ai été souvent témoin de ses soins vraiment affectueux pour Canaris. Puisse-t-il être reconnaissant envers ses bienfaiteurs... Je le desire pour l'honneur du nom grec auquel je ne suis pas étrangère.

Andalousie, il avait fait redire à la jeune Espagnole*) qu'un vrai héros doit préférer à tout:

Son Dieu, son roi, sa maîtresse et l'honneur!

C'est ainsi que, toujours avide de savoir, Châteaubriand a dévoué ses jeunes années à parcourir le monde pour avoir plus tard le droit de tout demander à ses souvenirs. Pour atteindre ce noble but, son pied a foulé toutes les terres, sa langue parlé tous les idiomes, et l'œil de son esprit, étudié tous les usages. De ces vastes connaissances, recueillies par un talent supérieur, il s'est formé un extrait résumé, lui donnant la possibilité facultative de juger les hommes, mieux sans-doute qu'aucun de ceux qu'il retrouvait dans cette patrie, maîtresse toujours chérie, toujours le but de ses courses aventureuses.

On a déjà vu que, dans *ce salon* de l'Abbaye-aux-Bois, il s'agite d'autres intérêts que des intérêts littéraires, et que ceux qui souffrent peuvent tourner vers lui un regard d'espérance. Dans l'occupation constante où je suis, depuis quelques mois, de tout ce qui a rapport à la famille de l'empereur, j'ai trouvé quelques documents qui ne me paraissent pas être hors d'œuvre en ce moment.

La reine d'Espagne se trouvait dans l'obligation absolue de rentrer en France. Elle écrivit à madame Récamier, pour la prier de s'intéresser à la demande qu'elle faisait de venir à Paris. M. de Châteaubriant était alors au ministère, et la reine d'Espagne, connaissant la loyauté de son caractère, avait toute confiance dans la réussite de sa sollicitation. Cependant la chose était difficile, parce qu'il y avait une loi qui frappait toute cette famille malheureuse, même dans ses membres les plus vertueux. Mais M. de Châteaubriand avait en lui ce sentiment d'une noble pitié pour le malheur, qui lui fit écrire plus tard ces mots touchants:

*) Les adieux de Rodriguez Diaz de Bivar à Ximena de Gormaz, romance espagnole. M. de Châteaubriand a imité cette romance et nous en a donné une charmante en français; d'Alvimare et Garat ont fait tous deux la musique de cette romance. Celle de Garat est la seule bonne; l'autre ne vaut rien.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect:
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais ce Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne.
Il devient à mes yeux roi par l'adversité, etc.

M. de Châteaubriand écouta les intérêts d'une personne malheureuse; il interrogea son devoir, qui ne lui imposa pas la crainte de redouter une faible femme. Et deux jours après la demande qui lui fut adressée, il écrivit à madame Récamier que madame Joseph Bonaparte pouvait rentrer en France, mais sous un nom supposé, demandant où elle était, afin de lui adresser par M. Durand de Mareuil, notre ministre alors à Bruxelles, la permission de venir à Paris sous le nom de la comtesse de Villeneuve. Il écrivait en même temps à M. Fagel.

J'ai rapporté ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il honore à la fois celle qui demande, et le ministre qui oblige; l'une, par sa noble confiance, l'autre, par sa noble humanité.

Madame d'Hautpoul recevait des gens de lettres, et invitait à des *soirées littéraires*. Cette coutume a donné à l'Abbaye, pendant un certain temps, la réputation d'un second hôtel de Rambouillet, et cette réputation se soutint auprès de quelques personnes, parce que dans la maison il se trouvait un autre salon ayant la prétention d'être le chef-lieu *du pouvoir* de l'Abbaye, et dont les femmes qui le composaient, accusaient elles-mêmes madame d'Hautpoul de vouloir chausser le bas bleu.

Le mot *prétention* dont je viens de me servir, n'est pas juste, si on veut l'attribuer aux maîtresses du salon dont je vais parler. Car l'une, madame de Séran, est une personne d'un esprit trop supérieur pour avoir une prétention quelle qu'elle soit; et l'autre, madame de Gouvello, est une de ces femmes approchant de la perfectibilité autant que notre nature le permet. Elle a été fort belle dans sa jeunesse, et malgré son âge, elle est encore remarquable par une sorte de beauté que n'excluent pas les années.

Le salon de ces deux dames est le point de réunion de presque toutes les personnes âgées de l'Abbaye. Tous les ecclésiastiques, non-seulement tenant à la paroisse, mais ceux attachés à Saint-Sulpice, à Saint-Thomas-d'Aquin, à tous les couvents environnants, se font un devoir d'aller chez madame de Séran et madame de Gouvello. Ces dames reçoivent ensemble; là tout est grave et recueilli.

Ces réunions habituelles se composent de dix à douze dames habitantes de l'Abbaye. Quelques-unes sont aimables et spirituelles, et parmi elles, madame la comtesse de Lort et madame Michel doivent être remarquées; mais point de jeunes prêtres. Quelquefois l'effet du charme est rompu par l'arrivée inattendue du comte d'Audenarde, neveu de madame de Gouvello *), et par celle d'un homme également recherché dans la société élégante et dans société sérieuse, M. le comte de Rivière, l'un des plus chers amis de M. le duc de Bourbon, et un de ces hommes que tout le monde est heureux de connaître.

Mais ce calme claustral du salon des deux amies, fut troublé tout-à-coup d'une étrange manière. La comtesse de B....y, ayant servi dans la guerre de la Vendée, où elle avait été blessée deux fois, où elle avait manqué d'être fusillée, et s'occupant très-activement de littérature, vint habiter l'Abbaye-aux-Bois.

Madame de B....y est une femme franche, et bonne personne. ou plutôt bon garçon, mais ayant le double malheur d'être *auteur et chef de parti.* Il y avait *là* de quoi faire insurger trente paroisses de l'Ouest; il n'en fallait pas tant pour faire sonner les cloches dans la nôtre.

Le paisible salon de madame de Gouvello retentit donc tout-à-coup du bruit inusité d'une discussion, et devint une arène où les combattantes ne parlaient pas toujours tout bas.

Comment, s'écriait madame d'H......l, elle m'a dit que j'en

*) Les demoiselles Péra étaient trois sœurs, toutes trois parfaitement belles: madame d'Audenarde, que nous avons tous connue et qui était attachée à l'impératrice Joséphine, madame de Gouvello, et madame Le Clerc, mère de madame de Saint-Fargeau.

avais menti!... elle m'a dit de me taire!... de me taire!... à moi!!!...

Allons donc, me disait de son côté madame de B....y, je ne l'ai pas fait taire, quoique j'eusse bien fait. Je l'ai seulement avertie qu'elle répétait pour la dix-neuvième fois une histoire fort ennuyeuse.

Ces deux dames n'aimaient pas M. de Kératry. Il l'ignorait très-heureusement pour lui, car sans nul doute il en aurait été aux regrets. Il vivait donc sans défiance de cette terrible inimitié, lorsqu'un soir il vint chez madame Récamier, faire sa visite de noce avec sa femme, jeune et agréable personne, ayant de beaux yeux, un beau teint, une taille bien prise et formant un ensemble qui, joint à un air de modestie et de timidité, sans niaiserie, me plut infiniment.

Madame de B....y n'était ni timide, ni modeste, parce qu'elle avait cinquante ans, et qu'il lui paraissait y avoir abus. Elle était ce même soir chez madame Récamier, et, voulant engager agréablement l'entretien avec les nouveaux mariés, elle raconta d'abord à madame de Kératry, dont elle avait connu les parents en Bretagne, l'histoire d'un grand coup de sabre donné à un grand-père ou une grand'-mère, je ne me souviens pas lequel des deux; puis, s'adressant à M. de Kératry, qui ne lui parlait pas, elle lui donna vertement un démenti sans enveloppe ni détour. M. de Kératry fut d'abord aussi surpris que s'il eût vu monter un ministre à la tribune de la chambre des députés pour demander cent millions de plus pour le budget, mais il se remit bientôt et fut tout prêt à lui donner le salaire de ses paroles, lorsque poursuivant d'un ton d'humeur, madame de B....y lui dit: Savez-vous bien, monsieur, que dans *votre* chambre des députés il y a, dans le côté gauche surtout, beaucoup de députés vieux et laids?

Madame, lui répondit M. de Kératry en se levant et s'inclinant avec un sourire plein d'une expression toute de malice, si *vous* et *les vôtres* vouliez permettre qu'on les choisît plus jeunes, nous pourrions vous offrir de plus jolis garçons.

Madame de B....y ne répondit pas et fit bien. La réplique eût été difficile.

Madame d'H.....l pensa aimer madame de B....y pour ce beau fait d'armes. Cependant il ne fut pas assez puissant en gloire pour la faire admettre dans le sanctuaire des soirées littéraires du second étage de l'Abbaye-aux-Bois.

Ces soirées avaient un caractère particulier. L'âge de madame d'H......l qui la rendait doyenne de presque toutes les *femmes de lettres* de sa connaissance, lui faisait exercer une sorte de *patronat* non-seulement sur elles, mais sur une foule de jeunes poètes qui venaient à ces réunions essayer leurs jeunes ailes. La première fois que j'y fus, elle me dit dès la veille une foule de noms inconnus; tous, selon elle, portés par des gens de génie. L'un avait fait un poème épique, l'autre une tragédie; puis les femmes à poème arrivaient aussi. Et, dans tout cela, rien de médiocre, parce que la maxime d'Araminte est toujours en vigueur.

Cependant, parmi ce grand nombre d'abbés Pellegrins que je trouvai chez madame d'H......l, il y avait des esprits remarquables. Et ce soir dont je viens de parler, ils nous furent bien utiles dans une question *de vie et de mort*. Il s'agissait de la lecture d'une tragédie, dont le sujet, pris dans notre histoire à la vérité, mais tenant à une époque reculée, avait sans-doute coûté bien des travaux à l'auteur. On avançait péniblement, on souffrait de la peine qu'il prenait pour donner une exposition qui n'exposait rien. Enfin, au troisième acte, lui-même s'aperçut de cet effet et suspendit sa lecture. C'est alors que madame d'H......l, en femme spirituelle, nous redonna du mouvement L'esprit charmant de *Vial*, étincelant de gaîté, de finesse, vint réveiller la vie et la pensée. Poète aimable, il est en même temps acteur parfait. Comme il vous fait parcourir avec lui les lieux qu'il décrit! Comme il vous fait connaître les gens dont il parle! Ce village, où la rosière va se voir couronner, vous y avez passé; vous avez entendu la cloche argentine de son clocher; et CE BEAU bailli, vous avez certainement entendu sa harangue, vous l'avez vu avec sa grande

perruque. Mais le juge d'Ispahan! Voulez-vous entendre une ravissante poésie? voulez-vous retrouver dans de charmants vers tout le prestige fabuleux d'Aboulcasem et des riantes fictions de l'Orient, joint à la voix du cœur et d'une pure morale? faites tout ce que vous pourrez pour entendre dire à M. Vial son délicieux conte du juge d'Ispahan; et, dussiez-vous pour cela vous donner quelques peines, n'hésitez pas; vous en serez bien payé.

M. Édouard d'Anglemont et M. Lesguillon vinrent aussi nous secourir: l'un avec ses prestiges tout ravissants de *Morgane*, et l'autre avec ses charmantes productions. M. Briffault refusa obstinément de concourir à notre résurrection. Il était là dans sa gloire connue, et jamais ne voulut dire un seul vers. J'en fus fâchée; car je ne connaissais rien de lui, et j'aurais été charmée de l'entendre.

Madame de Genlis venait parfois aux soirées littéraires de l'Abbaye-aux-Bois. Peu de temps avant sa mort, elle y passa cinq heures à écouter de bons et de mauvais vers, avec une patience que son âge rendait vraiment méritoire. Elle présidait à tous les chants comme reine de la fête, entourée de ses amis, de ses protégés au Parnasse; paraissant donner la même attention aux vers délicieux de Vial, et à des niaiseries dignes de Tabarin. Elle avait un sourire égal pour toutes choses, balançait sa tête en signe d'assentiment, et le lendemain madame d'Hautpoul me disait:

„Mon Dieu qu'elle a été aimable pour tout le monde!... Ah ma chère! quelle supériorité de talent! Si elle n'avait pas tant de *sauvagerie* dans l'humeur, j'engagerais madame Récamier à l'avoir souvent, ajoutait-elle en prenant gravement une prise de tabac, *M. de Châteaubriand y gagnerait.*"

Lorsque madame d'Hautpoul voulait n'être pas d'humeur fantasque, elle-même devenait alors l'un des ornements les plus agréables de ses réunions. Elle a composé plusieurs pièces fugitives, dont l'une, *la Violette*, est un ouvrage charmant, pur, suave, frais comme sa belle marraine. Comme madame d'Hautpoul dit les vers à merveille, on éprouvait un vrai plaisir à

l'entendre réciter ce morceau gracieux et poétique. Il existe d'elle aussi une pétition en vers, adressée à M. le vicomte de Larochefoucault, dont l'aïeule habitait l'Abbaye-aux-Bois. Cette pétition était faite au nom d'un pauvre petit enfant de chœur, qui sollicitait son admission chez Choron. Cette pièce est un petit chef-d'œuvre. Bien que la chose fût juste, M. de Larochefoucault, en accordant la demande, en fit presque une faveur, par la manière aimable dont il remplit le vœu du pauvre enfant. Mais ceci n'est point une chose étonnante. Dans toute la famille des Larochefoucault, l'obligeance, les vertus, et la bonté, naissent avec eux.

L'Abbaye-aux-Bois compte dans son enceinte d'autres lieux encore, où les Muses s'assemblent. Madame la comtesse Eugène d'Hautefeuille, auteur charmant elle-même, leur a fixé un nouvel asile, depuis qu'elle habite l'Abbaye. On y fait des lectures; mais rien n'y est trop long; et puis la foule est moins nombreuse. Ce n'est pas cependant que la serpette ne pût encore trouver de l'ouvrage. Quant à madame la comtesse Eugène d'Hautefeuille, elle est la digne présidente d'une réunion poétique, et sa Muse, tout à la fois habile et complaisante, montre à chacun ce qu'il doit faire, en le laissant désespérer néanmoins de pouvoir l'imiter.

Mais quel que soit l'espoir offert par l'avenir de ce *nouvel Athénée*, ou bien celui du patronage d'un talent plus respectable par son ancienneté, ce n'est cependant ni l'un ni l'autre de ces appâts qui attirent, vers l'Abbaye-aux-Bois, les regards, non-seulement de tout ce qui habite le monde littéraire, mais aussi de celui des beaux-arts. Le point lumineux part de l'étage inférieur. C'est de là que le retentissement d'une jeune renommée se fait entendre au loin, si elle mérite d'être connue. Tout ce qui tient une plume, un pinceau, un ciseau, vient prendre ses degrés de célébrité dans le salon de madame Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois. Il y a quelques années, l'amitié fidèle était seule admise dans la petite chambre haute, car alors l'espace manquait pour qu'elle pût accueillir toutes les jeunes ambitions, dont l'inexpérience est avide d'approcher des vieux et beaux talents qu'elle réunit dans son intimité.

C'est surtout dans les réunions ordinaires de l'Abbaye-aux-Bois que l'on peut juger combien cet effet est sensible. C'est là qu'on peut voir, dans la force et la simplicité de leur talent, ces hommes jeunes par l'âge et vieux par le savoir, dont l'intelligence recherche cependant les avis et les éclaircissements de leurs *pères* dans la science, discuter sans disputer, et porter de la modestie et du doute sur eux-mêmes, étant au plus haut point des connaissances littéraires. C'est ainsi que j'ai vu M. Ampère, possédant un grand savoir, joindre à ces avantages la gaîté bonne et naïve d'un enfant et l'esprit le plus aimable et le plus fin. Un jour il nous lisait un morceau du plus haut intérêt sur les lois, les mœurs et la littérature des Scandinaves; alors il était sérieux, attentif, comme un homme s'occupant à rechercher les mystères de *l'Eribigia-Saga;* car ce morceau n'est qu'un épisode d'un vaste ouvrage sur la littérature du Nord, fruit de ses études et de ses jeunes veilles; et puis, un autre jour, il nous contait l'histoire d'un *petit bossu* avec une grâce charmante, riant et nous faisant rire comme on riait au bon temps; tandis qu'auprès de lui, répondait à sa gaîté, avec la bonhomie d'un excellent homme, M. Ballanche, riche de tous les trésors de la plus belle intelligence, qui sait réprimer les élans de son beau talent, d'une métaphysique toute de poésie et d'enchantement, pour n'être plus auprès de nous que le meilleur, le plus aimable des humains.

Voyez-vous à côté de lui un petit homme à figure noble et douce, à l'expression parfaitement calme? c'est M. Dugas de Montbel, celui dont les savantes recherches sur Homère tendent à prouver qu'il n'a pas existé. Tâchez d'obtenir de lui qu'il vous lise ce qu'il a écrit à ce sujet, si vous voulez éprouver le plaisir de voir un aimable esprit s'unissant à la science. Souvent vous vous trouverez à côté d'un jeune homme à la taille svelte, au sourire rare et parfois moqueur, à la parole un peu amère; c'est Saint-Marc de Girardin. Je ne sais pas s'il est parent de cette famille; tout ce que je sais, c'est qu'il a l'esprit remarquable, dont est doué tout ce qui porte le nom de Girardin. Là, se montre aussi un homme, jeune encore, à la forte et

vertueuse parole, à l'accent acerbe, ayant la tête carrée, la poitrine large, quoiqu'il soit de petite taille;... son regard vous indique qu'il ne doit sortir de l'une et de l'autre que de belles idées et de grandes pensées: c'est Dubois, l'ancien directeur du *Globe*.

Près de lui est aussi un homme à la figure austère, mais à l'esprit étincelant de mille feux, dont la main armée du fouet de la critique fait impitoyablement justice de tout ce qui lui semble médiocre; quel que soit cependant le sérieux et le mordant habituel de sa parole, combien elle s'est adoucie en nous révélant les délicieuses productions d'André Chénier! C'est nommer M. Delatouche.

Plus loin est un groupe où l'on remarque M. de Humboldt, dont le seul nom renferme tout un éloge, et que je place ici, parce qu'un tel homme est de tous les pays. Puis M. Drouineau, qui nous fit passer une charmante soirée en nous lisant son *Don Juan*. M. Magnien, M. Genoude, M. Bertin, M. Artaud, M. de Norvins, et M. Villemain dont le nom seul indique tout le talent.

Là, venaient aussi, avant leurs courses diplomatiques, deux hommes distingués, l'un, par son esprit remarquable et l'aménité de ses manières; l'autre, par de beaux ouvrages qui passeront à l'avenir; c'est M. de Saint-Aulaire et M. de Barante. Mais, lorsqu'il paraît quelque ouvrage nouveau, ou bien que l'exposition des tableaux attire la foule au Louvre, alors faites vos efforts pour causer avec M. de l'Écluse. Vous le rencontrerez souvent au milieu de toutes ces notabilités que je viens de désigner, et son esprit fin vous communiquera, sur les arts, des aperçus qui jusque-là auraient échappé au vôtre.

Voyez ensuite, regardez avec attention cette jeune fille à peine âgée de dix-huit ans. A voir son naïf regard, sa vive prunelle, vous la croiriez Andalouse ou Moresque; non, c'est un enfant du Nord même, une fille de l'Armorique, Élisa de Mercœur!... A-peine âgée de seize ans, elle est venue faire entendre dans les salons de madame Récamier une œuvre vraiment belle, de sa création, sa tragédie des *Abencérages*.

Mais, en parlant des noms remarquables qui viennent se grouper ainsi autour de l'amie de Corinne, il en est un que ma plume tracerait d'elle-même, si ma pensée pouvait l'oublier; car tout le réclame: la société, pour ses courtoises manières et son aimable esprit; la littérature, pour ses ouvrages; et les arts, pour ses savantes productions; c'est le comte Auguste de Forbin... Regardez avec attention ce jeune homme à l'œil charbonné, à la chevelure de jais;... regardez son nez, sa bouche surtout, lorsqu'un sourire malin vient en relever les coins; voyez-vous une sorte de dédain et de malice dominer dans son regard, où cependant il y a de la bonté pour ses amis. Ce jeune homme, c'est M. de Balzac; il n'a que trente ans; et cependant bien des volumes sont déjà sortis de sa plume. Dans ce même salon il a lu la première partie de l'un de ses ouvrages, singulière et remarquable production que tous les esprits ne sont pas appelés à juger, et qui renferme d'éminentes beautés.

Vient ensuite M. de Kératry, le spirituel auteur des *Théories du Beau*..... M. Lebrun, auteur de *Marie Stuart*..... Cet autre, l'honneur de notre scène, soit qu'il nous demande des larmes au nom de l'héritier d'une couronne, mourant de faim; soit qu'il provoque le rire, en nous montrant le capitaine *Kopp* dans l'intérieur de sa taverne: c'est Alexandre Duval.... Ce jeune homme de grande taille, dont les traits sont beaux, le sourire malin et la physionomie spirituelle, qui nous explique en plaisantant de vieilles légendes et de savantes inscriptions; qui découvre tout aussi naturellement la véritable couche de peinture du grand maître dans un vieux tableau: c'est M. Lenormand; c'est le neveu de la maison.... Et près de lui voyez-vous une jolie tête blonde, dont les boucles soyeuses, le front d'ivoire, la taille de Sylphide, vous rappellent *la Psyché* de Gérard? c'est madame Lenormand; c'est la nièce, l'élève de madame Récamier; c'est à la fois une délicieuse enfant, une spirituelle jeune femme, maligne sans méchanceté, et la plus attentive, la plus tendre mère... Elle et son mari réjouissent mon cœur quand je les vois; c'est le bonheur que ce jeunne ménage, et vous n'avez pas besoin d'une longue étude pour vous dire: „Ils s'aiment, ils sont heureux!"

Le souvenir de cette Psyché de Gérard me place devant l'ouvrage que possède l'Abbaye-aux-Bois. L'ouvrage de cet homme dont le pinceau tout divin nous a donné des chefs-d'œuvre. J'ai vu le tableau de l'improvisation de Corinne plus de cent fois, et toujours je lui paie un tribut nouveau d'admiration. La figure de la jeune Italienne surtout, me transporte. Il y a de la vie dans ce corps. Sous cet épiderme, il circule du sang, et un sang rouge, chaud, inspirateur. Cette peau brune et veloutée comme la pêche, recouvre des formes rondes, et qui me paraissent venir à moi... Ce bras qui tient la lyre, on dirait qu'il va la faire résonner. Et la tête!... Cette bouche entr'ouverte, ces yeux humides, ces narines légèrement gonflées; tout dans ce visage accuse la jeunesse et la santé, révèle la force et le génie.

Madame de Staël, dont l'ame comprenait tous les mystères, n'avait rien imaginé dans son admirable caractère de Corinne. Elle avait écrit. Voyez le beau portrait, placé dans le salon de madame Récamier, et dont nous sommes redevables au pinceau de Gérard. Ses yeux, qui étaient d'ailleurs remarquablement beaux, et que le peintre a presque transportés sur la toile, ses yeux révèlent ce que je viens de vous dire. Voyez ce regard... il est vraiment inspiré.

Un jour, dans ce même appartement, en face de cette figure, une jeune femme était assise et récitait des vers. Sa tête, couronnée d'une blonde chevelure, tournait avec grâce sur un cou blanc et rond comme celui d'un cygne; et je trouvais qu'il y avait tout à la fois dans son air, de la Sibylle du Dominiquin, et cependant toujours de la jeune fille.

Elle disait des vers tirés d'un poème composé par elle-même, intitulé *Madeleine*. L'auteur dit bien les vers quoique d'une manière un peu monotone, et d'une voix basse et creuse. Toutefois, mademoiselle Gay dit toujours juste et de bon sens.

L'auditoire qui l'entourait devait lui inspirer quelque crainte, bien qu'elle soit certaine de plaire et de charmer. Car indépendamment des noms que j'ai déjà cités, et qui font partie de la société plus particulière de madame Récamier, il était

composé de tout ce que Paris présente de notabilités littéraires, et tenant aux sciences et aux arts. Appuyé contre la porte, à quelques pas d'elle, M. de Châteaubriand arrêtait, sur la belle jeune Muse, ce regard, qui devait tout à la fois la rendre fière et craintive, tandis qu'un témoin muet, mais également imposant, également *effrayant*, le dirai-je, la fixait de son œil immobile, madame de Staël semblait planer sur toute cette assemblée, et la présider encore, comme elle l'aurait fait si sa vie eût fourni son cours. J'en excepte toutefois l'homme *sans parangon.* Nul ne le précède dans la route littéraire.

Dans cette foule qui se pressait autour de la jeune inspirée, on voyait à côté des hommes de la science, tous ces esprits remarquables, existants aujourd'hui dans cette profusion que la nature a mise à jeter tout au travers du siècle tant d'hommes supérieurs. M. Pasquier, M. de Montlosier, le duc de Doudeauville, M. de Rémusat, dont la tribune vient de révéler un talent de plus, M. de Forbin, M. Séguier, ou plutôt *monsieur le premier*, et puis MM. Parceval-Grandmaison, Anatole de Montesquiou, M. de Sion, Elzéar de Sabran, Augustin Périer, les deux frères de Jussieu, et M. Paul David, dont l'esprit juste et fin fait un aristarque redoutable, car s'ils ne sont pas toujours bénins, ses jugements sont au moins toujours aussi justes que spirituels. Je n'ai jamais vu livrer plus rude guerre au mauvais goût.

Parmi toutes ces têtes qui se pressaient pour entendre les paroles du *Diable*, dites par une jolie bouche bien perlée, bien rosée, j'avisai celle d'un de mes anciens camarades de troupe, c'était Isabey, notre charmant *miniaturiste*, avec ce même regard, cette même expression mimique, si je puis ainsi m'exprimer, que nous lui connaissons tous.

Parmi les émotions flatteuses qui sont arrivées, dans cette journée, au cœur de mademoiselle Gay, il en est une sans-doute appréciée, préférée par elle, c'est la sollicitude que madame Récamier mettait à ses succès. C'était une aimable chose à voir que sa forme gracieuse glissant doucement d'un groupe à l'autre, recueillant les louanges, les provoquant, et

rapportant cette moisson de magiques paroles pour une mère, à l'heureuse madame Gay. Et tout cela avec une simplicité charmante; vous eussiez dit une sœur. Parfois elle fixait le portrait de M. de Montmorency et celui de madame de Staël, comme pour leur adresser un regret de ce que le génie de l'un et l'aimable esprit de l'autre n'avait pu jouir du plaisir harmonieux que nous venions de goûter.

Lorsque, pour me conformer au titre de ce livre, j'ai dû, comme un autre *Asmodée*, enlever les toits de notre vieux couvent, pour montrer *l'intérieur permis* de ses cloîtres et de ses salons, j'ai certainement omis d'indiquer quelques personnages, négligé même quelques noms; mais j'espère qu'on aura d'autant plus d'indulgence, qu'en échange de cet oubli, j'ai peut-être inspiré le désir d'être admis à l'Abbaye-aux-Bois. Qu'on soit assez heureux pour qu'il soit exaucé, et je suis certaine d'être pardonnée.

La Duchesse D'ABRANTÈS.

UNE FÊTE AU PALAIS-ROYAL,

JUIN 1830.

LETTRE A M. LADVOCAT.

Vous insistez, monsieur; vous exigez que je détache de mon journal le feuillet où vous avez lu le récit de cette fête extraordinaire donnée, en quelque sorte, sur la limite de deux monarchies, et dont on ne saurait dire si elle fut la dernière pompe de l'ancienne royauté, ou la première de la nouvelle, Vous ne me tiendrez pas quitte à moins des engagements que j'ai été heureux de contracter envers vous. Vous voulez que ce livre, composition de tous les écrivains, retrace tous les régimes, qu'une page y soit donnée à la société même qui n'est plus, que votre *Paris* enfin ait aussi ses tombeaux; et c'est par un souvenir de bal qu'il vous plaît de consacrer cette restauration, l'époque la plus sérieuse de notre histoire. Faut-il vous obéir? Je ne le tente qu'à regret. Cette esquisse ne sera-t-elle pas bien grave pour un tableau de mœurs? De quel style décririez-vous les danses dont retentissait peut-être Herculanum la veille du jour qui se leva le dernier sur la cité condamnée? Et vous savez que ce n'est pas la catastrophe survenue sitôt après, qui mêlera à mon récit les graves pensées.

Vous savez qu'au milieu de ces danses triomphantes, je sentais mugir sous nos pieds la tempête qui a englouti Herculanum.

Cette tâche m'est particulièrement difficile. Nos esprits-forts politiques me semblent quelquefois nourrir sur la royauté les sentiments vulgaires d'un autre âge, et regarder les princes comme faits d'un autre limon que le reste des humains. Moi, je n'ai point de ces préjugés. Les princes sont à mes yeux de simples hommes. Je pense que lorsque notre étoile ou notre ambition nous a approchés d'eux, nous devons les traiter dans la mauvaise fortune comme nos autres connaissances que frapperait le sort. Puisqu'on se croirait déshonoré si, après avoir paru sous le toit d'un citoyen heureux, on poursuivait d'insultes brutales ses adversités, n'est-il pas admirable que tant d'hommes, qui s'inclinaient naguère devant les Bourbons puissants, se croient obligés de proportionner exactement les violences d'aujourd'hui aux hommages d'hier? Je demande l'égalité pour les rois.

Si même il faut tout dire, j'éprouve une timidité inconnue en comparaissant, pour vous complaire, devant toute cette maison royale, jouet extraordinaire de la fortune, vieux débris des annales de notre patrie, précipitée, relevée, abattue encore par les tempêtes, et tombée de plus haut, jetée plus loin que tout ce qu'il y a eu de princes malheureux sur la terre. La couronne des rois ne m'imposait pas. L'opposition se mêla presque toujours à mes hommages. Mais je n'ai que des respects pour la couronne du malheur.

Vous voyez à quoi vous exposez, monsieur, votre livre et moi. Si vous ne vous arrêtez pas à ces périls, fermez un moment les yeux; pensez que le monde et vous avez quelques mois de moins: Charles X règne. Il a fait un signe, et tandis qu'une de ses armées campe encore aux champs de la Messénie pour reconstituer la Grèce, huit cents voiles ont couvert la Méditerranée portant ses enseignes et ses châtiments aux rivages où Saint-Louis trouva la mort et Charles-Quint le revers. L'Europe s'étonne de voir Charles X, après les longs désastres de la France, s'apprêter à conquérir ces rivages que Louis XIV et

Georges III se bornèrent à foudroyer. Les Bourbons de Naples ont pris ce moment pour visiter dans sa gloire le chef de la dynastie antique qui porte trois couronnes. François I vient de conduire une de ses filles à l'Espagne qui la lui a demandée pour reine. Une autre brille dans la cour de France. En parcourant nos heureuses provinces, il s'est dit qu'il y a encore des Pyrénées: il a comparé tristement la différence des deux destins; et combien le second rang au Louvre lui paraît plus digne d'envie que le premier à l'Escurial!

Les augustes Napolitains sont accueillis par le roi de France comme de nobles hôtes par un hôte riche et puissant. Il les défraie dans toute l'étendue de son royaume. A sa voix, tout le luxe de la France les environne. Il leur fait en personne les honneurs de la capitale, de ses environs, de ses palais, de ses monuments. Jamais peut-être il n'a vu de si près la France: on dirait qu'il fait l'inventaire de ses trésors. Pouvait-il oublier sa belle armée? Lui-même, l'épée à la main, défile avec courtoisie devant la reine étrangère, et le lendemain, le Moniteur demande officiellement ce que ne fera point désormais cette armée qui a vu l'épée de son roi. Le roi a accompagné les hauts voyageurs à Rosny, à Saint-Germain, à Versailles, comme pour visiter avec eux les souvenirs de Louis XIV, de Henri IV, de Saint-Louis, de tous ses ancêtres. Il veut aussi conduire les Bourbons de Naples chez le Bourbons d'Orléans. Je ne sais si, depuis Louis XIV enfant, qui en fut chassé par la Fronde, le Palais-Royal a vu dans ses murs un roi de France. Charles X du moins n'y a jamais paru. Il rendra visite au duc d'Orléans, en juin 1830, pour la première fois.

Le Palais-Royal s'achève pour cette solennité. Couronnant enfin quinze années de travaux, l'illustre propriétaire met la dernière main à sa maison paternelle, quand la fortune va tout à la fois agrandir l'héritage de ses fils des Tulleries et du Palais-Bourbon, de Versailles et de Chantilly. Des salles nouvelles à peine achevées, une nouvelle galerie où l'histoire même de la royale demeure se lit en savantes peintures, ajoutent leurs vastes proportions à cette longue suite d'appartements dans lesquels un

luxe éclairé rassemble, sans relâche, les tableaux, les statues, tous les monuments des arts. Ce soir, une magnificence royale a prodigué les draperies, les fleurs, les lumières, et là où les salons finissent, d'autres féeries commencent. Devant vous est un jardin suspendu où des tapis vous attendent, des orangers en fleurs vous entourent, des candélabres gigantesques vous éclairent; l'élégante et riche terrasse est ouverte pour la première fois. Elle vous laisse voir, d'un côté, sous le dôme vitré qui la partage, le plus beau, le plus animé des bazars, et de l'autre, à vos pieds, s'étend un autre jardin plus vaste, le jardin véritable, où des guirlandes de feu courent d'arbre en arbre et d'arcade en arcade. C'est la fête rendue immense et rendue populaire. La cour et la ville ne sont pas seules priées. Monseigneur le duc d'Orléans a aussi invité le peuple; et le peuple, pressé dans la vaste enceinte, est arrivé le premier au rendez-vous.

Depuis sept heures, les autres conviés, qui passent quatre mille, se pressent à la porte du palais; et le peuple est là encore, toujours avide de voir, bordant la haie devant les quatre lignes d'équipages qui s'étendent jusque dans toute la longueur des quais, contemplant par les portières les parures des femmes plus que leur beauté, et s'enquérant des broderies des hommes plutôt que de leur renommée. C'est une étrange passion de la foule, que ce plaisir au spectacle du plaisir placé loin d'elle, que cette admiration pour un éclat d'emprunt, et surtout ce respect pour le *cicerone* intrépide qui met un nom sur chaque ordre, un emploi sur chaque costume, un titre sur chaque visage. Ce qui prouve bien la bonne nature du peuple, quand on ne fait pas effort pour le dépraver, c'est que l'aspectdes pompes déployées au-dessus de lui, ne suscite pas dans ses rangs une parole d'envie. Il salue dans ces insignes éclatants, les batailles, les travaux, les services qu'il suppose, et dont il sait qu'il a sa part. Un sentiment confus réfute dans sa conscience les démagogues qui lui représentent comme ses ennemis, les pouvoirs à l'ombre desquels la civilisation descend sur lui par degrés, lui apportant plus de sécurité, plus d'indépendance, plus de travail,

plus d'instruction, plus de mœurs, plus de bien-être en un mot, et plus de dignité. Il me souvient que, dans mon enfance, à ces réceptions impériales où le peuple disait avec tant d'orgueil: Celui-ci est un roi! moi aussi je me mêlais souvent à la foule curieuse; j'admirais comme elle, et je me promettais qu'un jour... Ce jour est venu dès long-temps, et depuis que j'ai pénétré dans le palais, ce que j'aime, c'est la retraite, l'étude, la liberté. Au premier âge de la vie, toute l'ambition est la gloire; bientôt c'est la gloire avec l'amour; plus tard, l'amour avec le repos. En est-il un si déshérité du ciel, que le repos seul suffise à ses vœux?

C'était la beauté des fêtes de la restauration, que l'habit de ville n'y fût point admis comme aujourd'hui, et que l'habit militaire et le costume civil n'en fussent pas bannis comme sous l'empire. Napoléon, en effet, ne tolérait l'un et l'autre qu'à ses levers. L'habit français était le seul qu'il souffrît à ses cercles ainsi qu'à ceux de ses ministres, de ses grands fonctionnaires, de son gouverneur de la banque par exemple. Encore exigeait-il sans pitié l'épée tombante, la bourse, tout l'attirail de l'ancien régime. On sait comment fut reçu un jeune colonel qui, arrivant le matin même d'Espagne, et partant le lendemain pour la Russie, dans l'embarras de refuser une invitation de l'impératrice ou de sacrifier ses moustaches à l'étiquette, s'avisa, pour obtempérer à cette étrange constitution de l'empire, de marier la moustache guerrière avec la livrée d'un autre âge. L'empereur s'indigna comme si cette contravention aux lois de la vieille monarchie eût sapé la sienne dans les fondements.

La restauration se montra moins pointilleuse. Il n'était pas de sous-lieutenant d'infanterie, ni de maire de village qui n'eussent leurs entrées aux Tuileries; aussi l'habit carré aurait-il entièrement disparu sans M. le duc de Bassano et M. le duc de Gaëte, qui semblaient les derniers représentants de tous les anciens régimes de la France. Il fallait jouer de malheur pour n'être ni militaire, ni préfet, ni député, ni pair, ni gentilhomme de la chambre. Et la variété infinie des broderies, des croix, des armes, des couleurs, avait un éclat magique.

Représentée dans ce rendez-vous de la grande compagnie de l'univers, non-seulement par le corps diplomatique, mais par la foule de voyageurs opulents qu'attirait alors le calme profond de la France, l'Europe unissait ses pompes à toutes nos pompes, ses insignes à nos insignes; l'élégante redingote hongroise des jeunes comtes d'Appony brillait auprès de l'uniforme éclatant de l'amiral Codrington. Jamais les regards de la société française ne retrouveront un spectacle si riche et si beau. On voyait étalé, pour la dernière fois, le luxe de costumes sans nombre qui distinguaient les services de cour, et qui rivalisaient tous de richesse entre eux. Les fils de pairs avaient eu le bon esprit de ne point se parer de l'habit vert-pomme qui leur avait été récemment destiné. Cette distinction venait un peu tard.

Parlerai-je des femmes? Dirai-je ces toilettes brillantes où le luxe et le goût s'égalaient l'un à l'autre? Ce sont en France de communes merveilles; et quand les révolutions emporteraient la richesse, il resterait l'élégance, il resterait des parures les plus belles: la jeunesse, la grâce, la beauté.

Neuf heures sonnèrent; aussitôt Monseigneur le duc d'Orléans fend la foule, court vers la salle des gardes, s'arrête un moment pour chercher, pour attendre les aînés de ses fils qui, de leur côté, accouraient; puis descend les degrés à pas rapides, pour recevoir le roi. Dans le même temps s'avançait, avec sa douce majesté et sa couronne d'enfants superbes, madame la duchesse d'Orléans, devant qui le flot s'ouvrait avec respect; S. A. R. allait aussi à la rencontre du roi. Mademoiselle d'Orléans marchait aux côtes de son auguste sœur; les princesses s'arrêtèrent au haut de l'escalier pour y attendre le roi. Tout le monde se pressa pour voir plus tôt le roi, et avec lui toute cette dynastie à la tête de laquelle il allait paraître. Le bruit des tambours avertissait que Charles X venait de franchir le seuil de ce palais où d'autres bruits devaient retentir bientôt, dont la façade a été, si peu de jours après, criblée de balles par ses grenadiers. Il entra avec le roi de Naples. M. le duc d'Orléans reçut les deux monarques à la descente de leur voiture. De ces trois princes, au bout de quelques semaines l'un

allait être détrôné, l'autre mort, l'autre roi. Avec eux, la reine de Naples, le prince de Salerne, madame la Dauphine, monsieur le Dauphin, Madame, et les onze princes et princesses d'Orléans qui s'étaient joints à leurs illustres hôtes, parurent. L'assemblée s'émut. Tous les Bourbons étaient là. Il n'y manquait que les Condé, et déjà ils ne manquaient point. Cette race héroïque ne se survivait, oubliée dans la solitude de Chantilly, que pour recevoir bientôt du sort un dernier et plus cruel outrage.

Le cortège auguste parcourut les vingt salons. Tous les grands-officiers des deux couronnes, toutes les dames des deux cours, les ministres enfin marchaient devant cette phalange des fils de Robert-le-Fort et de Henri IV. Les ministres! Ils semblaient mener le deuil de toute cette monarchie de mille ans. Dans le nombre, j'en vis un dont je demandai le nom. C'était M. de Guernon Ranville; ses traits même ne m'étaient pas connus, plus que sa vie ne l'était, peu de temps auparavant, à la France; malheureux jeune homme, tiré par un coup de la fortune de son obscurité, pour retomber du haut des grandeurs dans un cachot, et y arriver martyr volontaire d'égarements dont sa raison ne fut pas complice! Les deux chefs du ministère souriaient à la fête. S'ils avaient lu autour d'eux dans les cœurs, ce sourire serait tombé. Ils auraient lu dans l'avenir.

Cependant la gaîté de M. le prince de Polignac avait quelque chose de forcé qui attestait que l'inquiétude avait pénétré enfin dans son âme. Je vois encore la place où, passant auprès de M. de Martignac, que ses amis avaient renversé du ministère comme perdant la monarchie il salua vivement son éloquent adversaire. La vie de ces deux hommes n'était pas finie. Ils devaient arriver ensemble à la postérité.

Le roi donna le bras à la reine de Naples, et une gaîté sincère, un vif orgueil brillaient dans tous ses traits. Madame, duchesse de Berry, heureuse de posséder sa famille sur le sol de France, avait aussi un grand air de joie. Elle tenait Mademoiselle par la main. Tout le monde s'étonnait que M. le duc de Bordeaux manquât à la fête. Le roi de Naples marchait

près de son auguste fille, plié en deux, quoique jeune encore, comme un vieillard qui a déjà reçu de la mort le premier des coups qui le doivent abattre. Lui, il semblait avoir le pressentiment de son avenir. Était-ce à l'avenir, était-ce au passé que pensait la fille de tous nos rois, faisant effort sur elle-même pour s'associer à des fêtes, mais n'étant là qu'une étrangère, marchant d'un air préoccupé comme si elle se rappelait d'autres marches et d'autres pompes, qu'elle se trouvât dépaysée dans les prospérités, et quelle se sentit en chemin pour retourner à la terre d'exil; princesse infortunée, qui semble n'avoir pris naissance sur le premier trône de l'univers que pour surpasser tous les humains par la grandeur de ses misères, auxquelles une seule chose dans le monde pouvait être égalée: la grandeur de sa résignation et de son courage! M. le Dauphin était frappé de l'affluence des membres de l'opposition. Il en fit la remarque.

L'opposition, en effet, était là en masse. Ses orateurs, ses journalistes, ses généraux en disgrâce, ses ministres de tous les régimes, apparaissaient en foule. Toujours Monseigneur le duc d'Orléans se fit honneur d'appeler à ses soirées royales les hommes que l'opposition avait rendus célèbres, et depuis l'avènement du ministère de 1828, Charles X avait pris cet usage. On le voyait à son jeu, comme à ses levers, pressé par des généraux, des députés, qui, depuis, ont parlé de nos quinze ans de honte, de nos quinze ans d'abjection et d'esclavage. Dans les quinze ans comprenaient-ils ces quarts-d'heure?

Un jour, j'entendis M. de Thiars se plaindre que la chaleur fût étouffante, et, au fait, le côté gauche était là tout entier. Bon! „reprit doucement le roi, demain il fera bien plus chaud au palais „Bourbon,“ faisant allusion à une discussion orageuse qui allait s'ouvrir. — „Sire, dit avec sa grâce spirituelle M. Benjamin „Constant, ce ne sont pas choses à comparer. Ici il n'y a „qu'un sentiment, et nous ne pouvons promettre au roi d'être „demain tous d'accord.“

Mais jamais on n'avait vu, au Palais-Royal même, aussi nombreux que cette fois, les représentants de l'opposition, ceux

du commerce, ceux de l'industrie, ceux des arts. Il semblait que ce fût une prise de possession. Tout le monde en était frappé. M. le duc d'Orléans avait tenu pour présenté, en dehors de la foule des fonctionnaires de toutes les hiérarchies, tout ce qui s'était fait un nom à l'égal de tout ce qui avait reçu un nom de ses pères. Le prince avait même compris l'école polytechnique dans ses invitations. Il ne manquait que deux corps populaires, la garde nationale et la chambre des députés. La chambre était dissoute. Il y avait long-temps que la garde nationale de Paris n'existait plus; le roi devait se sentir plus roi que jamais. La monarchie n'avait plus ses barrières.... elle n'avait plus ses supports. L'ancre qui attache le navire au rivage et l'empêche de s'élancer sur les flots, l'empêche en même temps de périr.

Parvenu à la terrasse, le roi y conduisit la reine de Naples; tout le monde suivit. La nuit était superbe. La lune décorait sa vaste scène de sa blanche lumière. Alors que tant de princes, un roi puissant à leur tête, défilaient devant le peuple qui jouissait de ce spectacle et faisait spectacle lui-même, quelqu'un pensait-il qu'au-dessous du balcon fût l'arbitre véritable des destinées publiques, le maître qui brise et donne les empires? L'entrevue de ces deux souverains eut lieu en bons termes. Ils s'étaient rarement vus face à face de plus près. On entendait distinctement les questions que s'adressait la foule sur l'habit rouge du prince de Salerne. Le roi envoya des saluts répétés. Des cris de Vive le roi! lui répondirent. Charles X entendait ce doux murmure pour la dernière fois.

Un moment après, le monarque passait devant moi. Montrant le ciel de la main avec une vive expression de joie: „Il „fait beau temps, dit-il, pour ma flotte d'Alger.“ Malheureux prince, votre flotte d'Alger va déposer M. de Bourmont, puisque vous l'avez voulu, au pied de l'Atlas, et elle en rapportera l'étendard tricolore!

Certes, si des pensées françaises n'ont pas seules présidé à cette expédition brillante, si c'était à mauvais dessein qu'on voulait de la gloire, si on espérait que cette gloire tournerait au détriment de nos libertés, la Providence a de terribles

justices! Le drapeau blanc ne vole vers la plage où mourut Saint-Louis, que pour mourir comme le grand roi. Félicitons-nous que ce drapeau qui fut celui de nos pères, qui a été le nôtre quinze ans, ait eu un tel tombeau! Déposé par la France, il ombrageait encore les champs de la Grèce délivrée et ceux de l'Afrique conquise. La liberté le répudia; mais la gloire n'avait pas à se plaindre de lui. Elle lui resta fidèle jusqu'au bout.

Étrange siècle que le nôtre! Au moment où j'écris, le pirate que Charles X décréta de punir, se promène au milieu de nous hante nos spectacles, dîne chez nos ministres, assiste à nos débats, attire partout le peuple sur son passage, paraît dans ce même Palais-Royal d'où Charles X suivait son foudre vengeur lancé sur l'aile des vents; le dey d'Alger enfin peut vivre dans nos murs. Charles X ne pourrait pas y mourir.

Après avoir passé en quelque sorte cette dernière revue de la France obéissante, tranquille, fortunée, Charles X et la cour rentrèrent dans les appartements. Les deux rois, la reine de Naples, les princesses, les princes, prirent place au fond du vaste salon que tapissent les batailles de Jemmapes et de Montmirail. Le drapeau tricolore et Charles X se rencontraient déjà dans la même enceinte.

Les danses commencèrent. Madame et M. le duc de Chartres, M. le duc de Némours, les jeunes princesses d'Orléans, si élégantes, si belles, si royales, donnèrent le signal. Tout s'ébranla, et le bruit des orchestres, des fanfares, des danses, ajouta son ivresse à la magie de tant de magnificences et de tant de grandeurs réunies. Tous les noms illustres de la France étaient là rassemblés. Tous les partis comptaient là leurs chefs. Tous les talents étaient là pressés, quel que fût leur drapeau. Toutes les illustrations de la patrie, quelle que fût leur date, brillaient là de leur pur éclat; c'était enfin la patrie même avec tout ce qui l'honore; l'ancienne France s'y montrait tout entière, mêlée à l'élite de la France nouvelle, et heureuse en même temps que fière de se serrer autour de ces trois branches d'un arbre qui a ses racines dans les commencements de notre

histoire. Les descendants de toutes les races qui ont éclairé de leur gloire le cours des siècles, se montraient confondus avec les chefs de ces races récentes, héritières de tous les souvenirs de nos quarante ans de victoires guerrières et civiles. Il était doux de voir la grande famille française prendre part ainsi aux mêmes fêtes, accepter les mêmes lois, marcher vers le même avenir. Le même avenir, non pas! De sombres pressentiments préoccupaient bien des esprits. Les grands seigneurs placés le plus près du trône n'étaient pas ceux qui disaient le moins haut que le trône penchait sur un abîme. Plus d'un ministre étranger confessait à ses amis les vives inquiétudes de l'Europe, et parlait des efforts tentés par la sagesse des couronnes pour détourner de nous

Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

C'est dans ces termes mêmes que l'un d'eux m'exprimait ses alarmes.

Je venais de m'entretenir avec un des membres du cabinet des dangers de la lutte engagée par l'autorité royale. „Nous ne reculerons pas d'une semelle,“ m'avait-il dit; grave parole que peu après j'ai entendu prononcer plus haut. „Eh bien! lui répondis-je, le roi et vous reculerez d'une frontière.“ Ce ministre qui du reste ne voyait pas la situation des affaires sans alarmes, est aujourd'hui en Angleterre condamné à la mort civile, et retiré près de son roi proscrit.

Ce fut peu après que, passant près de Mgr le duc d'Orléans qui recevait de nombreux compliments sur les magnificences de sa fête, je lui adressai ce mot que les feuilles répétèrent le lendemain. — „C'est une fête toute napolitaine, monseigneur; nous dansons sur un volcan.“

Le prince, debout derrière la rangée des fauteuils des princesses et des rois, me saisit le bras vivement, et me faisant l'honneur de m'attirer près de lui, ouvrit une conversation que je ne craindrai pas de transcrire, en prévenant vos lecteurs, monsieur, que je retranche le plus possible de mes paroles;

elles ne sauraient avoir d'intérêt qu'autant qu'elles expliquent et motivent celles de mon auguste interlocuteur. Celles-ci appartiennent à l'histoire. C'est sans indiscrétion comme sans réserve que je les lui restitue:

„Qu'il y ait volcan, me dit S. A. R., je le crois comme vous, et au moins la faute n'en est pas à moi; je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas essayé d'ouvrir les yeux au roi. Mais que voulez-vous? rien n'est écouté, et Dieu sait où tout ceci mènera!

— „Fort loin, Monseigneur, dans ma conviction. Aussi j'éprouve, au milieu de toute cette fête si animée et si belle, un sentiment profond de tristesse. Je me demande où sera, dans six mois, cette société si brillante, où seront ces princes si heureux, cette princesse qui s'enivre de danse (en montrant Madame qui *galopait* devant nous avec le comte Rodolphe d'Appony). Que sera devenue enfin toute notre patrie? Probablement, avant six mois, nous serons partagés en proscripteurs et en proscrits.

— „Certes, répondit S. A. R., je ne sais pas ce qui arrivera; je ne sais pas où ils seront dans six mois; mais je sais bien où je serai: dans tous les cas, ma famille et moi nous resterons dans ce palais. C'est assez d'avoir été jeté deux fois en exil par les fautes d'autrui; je ne m'y laisserai pas reprendre. Quelque danger qu'il pût y avoir, je ne bougerai pas d'ici; je ne séparerai pas mon sort et le sort de mes enfants de celui de mon pays: c'est mon invariable résolution. Je ne laisse pas ignorer mes sentiments. Dernièrement encore, à Rosny, j'ai beaucoup dit ce que je pense de tout ceci; et, tenez, le roi de Naples qui était avec nous a très-bien jugé notre position; ce prince, qui est si cassé, et qui pourtant a quatre ans de moins que moi, est un homme de beaucoup de sens. Les circonstances extérieures l'obligent à être roi absolu; mais ses inclinations ne sont point là, et il a fait des observations fort sages. Il a été question à Rosny d'une conversation que vous avez eue.

— „Monseigneur, j'ai dit qu'on perdait la monarchie; et je

suis non moins convaincu que la chûte du trône compromettra, pour cent ans peut-être, toutes les prospérités de la France et toutes ses libertés.

— „En m'affligeant autant que vous de la route où le roi s'engage, continua le prince, je ne m'effraie pas autant que vous des résultats. Il y a en France un grand amour de l'ordre. Cette France, qu'on ne veut pas comprendre, est excellente; elle est admirable. Voyez comme les lois sont respectées au milieu de tant de provocations; c'est que l'expérience de la révolution est présente à tous les esprits; on en veut les conquêtes, on en déteste les égarements. Je suis bien convaincu qu'une révolution nouvelle ne ressemblerait à rien de ce que nous avons vu.

— „Monseigneur, c'est croire à une révolution de 1688. Mais, quand l'Angleterre se plaça en dehors de la légitimité, l'aristocratie lui resta comme élément d'ordre; et celui-là a une telle puissance, qu'il supplée à tout autre. Parmi nous, rien de semblable. Le peu que nous avons d'aristocratie périra avec les Bourbons; on fera une seconde fois table rase, et je ne crois pas la démocratie-pure habile à rien fonder.

— „Monsieur de Salvandy, vous ne vous rendez pas assez compte des effets de la diffusion des lumières, suite du partage des fortunes. Le monde a changé de face depuis quarante ans. Les classes moyennes ne sont pas toute la société, mais elles en sont la force. Elles ont un intérêt constant à l'ordre, et elles joignent aux lumières, qui font juger des besoins d'un grand empire, toute la puissance nécessaire pour combattre les mauvaises passions et les réprimer. Le jacobinisme n'est plus possible quand le grand nombre possède.

— „J'ai toujours pensé, Monseigneur, et j'ose persister dans cette opinion, que c'est une erreur dangereuse de comprendre parmi les garanties d'ordre la propriété tout entière. La propriété est si divisée parmi nous, qu'elle a sa multitude, qui est profondément envieuse de toutes les supériorités et ennemie de tous les pouvoirs. Je craindrais qu'ayant le nombre pour elle, et tendant toujours à satisfaire, par des tentatives de

nivellement, sa haine des classes élevées, elle ne nous ramenât très-promptement à l'anarchie, si l'on ne commençait point par là.

— „Monsieur de Salvandy, songez donc que tout ce que veut le pays, c'est l'établissement sincère du régime constitutionnel; on ne demande pas autre chose. Tout le mal est venu de l'impossibilité d'accepter complètement, une bonne fois, tous les résultats de la révolution, et la Charte en particulier. Ce qui a fait les égarements de la révolution, c'est, avec la mauvaise répartition des fortunes et des rangs, la mauvaise éducation de l'ancien régime; nous n'en sommes plus là. Ma religion politique, c'est qu'avec des sentiments constitutionnels on mènerait tout à bien. Ces principes, je les ai toujours eus. Quand je trouvai asile à la cour de Sicile, on voulait, pour me donner ma femme, m'amener à des concessions: je déclarai que mon opinion était invariable; que j'y élèverais mes enfants; que je le ferais dans leur intérêt autant que par amour de la vérité. Ce qui fait le malheur des princes et toutes les difficultés de la politique, c'est que les princes ne connaissent pas les peuples, et nourrissent d'autres idées, d'autres opinions qu'eux; tel est le motif pour lequel j'ai donné l'éducation publique à mes fils, et elle m'a bien réussi sous tous les rapports. J'ai voulu qu'ils pussent être à la fois princes et citoyens; qu'ils ne se crussent pas d'une nature particulière; qu'ils n'eussent point devant les yeux ce voile que donnent l'éducation et la vie des cours; qu'ils ne prissent point l'habitude d'un entourage corrupteur; qu'ils ne fussent pas liés, par goût d'enfance, à un monde faisant bande à part, intéressé à les tromper, et d'ailleurs se tompant presque toujours lui-même. Voilà quei a été mon but, et je suis bien certain de n'avoir qu'à m'applaudir du parti que j'ai pris, dans tous les temps et dans toutes les situations.“

Je m'arrête; l'entretien fut long; je n'ose pas, dans un cadre tel que celui-ci, transcrire davantage. Il fut question, par exemple, avec détail, des lois départementale et communale. Le prince appuyait ses opinions de comparaisons prises de

l'Angleterre, de la Suisse, des États-Unis. S. A. R. était beaucoup plus libérale que moi.

Monseigneur le duc d'Orléans était debout d'abord; ensuite il m'avait fait asseoir à son côté. C'était exactement derrière le roi. Si le roi eût prêté l'oreille, il aurait pu tout entendre. Quelle page d'histoire! Ces deux princes qui semblaient si près l'un de l'autre, étaient déjà séparés par des abimes, au-dessus desquels pendait une couronne.

Le bruit s'était répandu qu'un tumulte grave avait éclaté dans le jardin, que le peuple menaçait le palais d'incendie; que déjà les chaises étaient mises en pièces, brûlées, jetées par la foule à la foule. Les chaises du Palais-Royal sont historiques: elles avaient, en 1789, servi de tribunes aux orateurs en plein vent, et bientòt elles devaient en servir encore. Dans le bal l'alarme fut vive d'abord. Elle fut courte: on sut que ce n'était qu'une gaîté de peuple, mais une gaîté qui semblait dire ce que pouvaient être ses colères.

Les deux rois se levèrent à une heure du matin pour se retirer. Charles X fendit lentement les flots de cette élégante et noble élite de son peuple qui l'entourait pour la dernière fois. Il ne devait plus voir la France que dans le camp fidèle et morne de Saint-Cloud, dans la marche populaire de Rambouillet, dans cette haie silencieuse des cités s'ouvrant devant sa retraite comme les flots de la mer Rouge, et refermant sur ses pas l'éternelle barrière! Les danses ne furent interrompues qu'un moment par son départ. Cette éclipse de la royauté ne changea rien au cours de la soirée qui se prolongea à travers les enchantements du bal et un souper des Mille et une Nuits, jusque long-temps après le soleil levé. Charles X semblait avoir apporté en personne, au Palais-Royal, le sceptre et l'épée.

La France de l'opposition, la France des lettres, la France des arts disparurent peu-à-peu. Le matin| il ne restait plus que le faubourg Saint-Germain, la cour, les femmes, une jeunesse brillante, la France enfin des souvenirs et des illusions; France élégante et fière, où éclatent tous les dons de l'esprit et de la

grâce; où la noblesse du cœur ravive presque toujours celle du sang; où la richesse se marie si souvent à un pieux amour de l'humanité; où le goût des arts, la culture des lettres, les charmes d'une instruction variée conservent les trésors de la conversation d'autrefois, en donnant cours à toutes les idées d'aujourd'hui; où les hommes sont gens que nous avons rencontrés sur tous les champs de bataille de l'empire, et où les femmes brillent dotées de cette haute éducation qui a formé les Sévigné, les Lafayette, les Staël, les Duras; où enfin l'attachement aux institutions de la patrie avait fait de bien plus rapides progrès qu'on ne suppose! La perspective d'un coup d'état frappait d'un égal effroi le grand monde tout entier; et c'est là ce qui fait que la monarchie est tombée sans défense. Voulant s'étourdir, voulant se tromper encore, on espérait de sages résolutions, et parce qu'on les appelait de mille vœux, on se donnait mille raisons d'y croire. Mais l'arrêt du sort était prononcé; chaque tour du cadran nous poussait rapidement vers l'heure où les dix siècles de la monarchie s'abîmeraient à la fois. L'ancienne France devait à Mgr le duc d'Orléans le dernier des beaux jours que la restauration lui eût comptés.

J'avais été retenu par une nouvelle conversation de Son Altesse Royale. Il arriva qu'un *cotillon* éternel, dansé par Madame avec Mgr le duc de Chartres, dans une galerie voisine, attira tout ce qui restait d'assistants; et madame la duchesse d'Orléans fatiguée, madame Adélaïde, les jeunes princesses, M. le prince de Salerne qui, seul des illustres hôtes, avait attendu jusqu'alors, demeurèrent, avec M. le duc d'Orléans, pendant près de trois quarts-d'heure, dans une complète solitude. On n'accusera pas les courtisans de prescience.

Dans cet intervalle, M. le prince de Salerne avait pris part à la conversation. Il demanda pourquoi figuraient là les batailles impériales de Montmirail et de Champaubert. „C'est, „dis-je, pour pallier Jemmapes et Valmy.“ — „Non, reprit „Monseigneur le duc d'Orléans; c'est tout simplement que „j'aime tout ce qui est français.“

En ce moment Madame reparut au bras de M. le duc de Chartres, serra la main de sa royale tante, et partit. Les danses avaient cessé. Cette dernière parole de Monseigneur le duc d'Orléans termina la soirée. Elle fut la conclusion de la fête: elle était le programme d'une monarchie.

N. A. DE SALVANDY.

Au château de Graveron, le 1er octobre 1831.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME DEUXIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

D'abord tenez-vous pour avertis que vous ne trouverez pas ici un seul mot de politique. S'il vous en faut absolument, si ces longues feuilles, avec leurs trois colonnes noircies sur leurs quatre faces, que vous déployez chaque matin, ne suffisent pas à vos besoins; si vous craignez de passer quelques heures chez vous sans y voir arriver la politique sous la forme d'une visite amicale, ou d'une candidature qui s'humilie, ou d'un pamphlet à domicile, ou d'une souscription patriotique qui sollicite votre offrande, ou d'un mémoire d'ouvrier qui s'excuse d'être pressant, mettez-vous en chemin. Allez à vos plaisirs, à vos affaires, ou suivez, si vous l'aimez mieux, l'instinct nonchalant de votre promenade, et n'ayez souci de chercher la politique. Vous la rencontrerez assez tôt; elle vous heurtera, vous saisira au collet, vous sautera aux yeux, vous entrera de force par les oreilles. L'aboiement enroué du crieur que la révolution a démuselé,

l'enseigne dessinée et coloriée qui pend aux fenêtres du marchand d'estampes et dont la vue gratuite pourra bien vous coûter votre montre ou votre mouchoir, la longue affiche du libraire, la chanson du carrefour, jusques aux petits enfants qui demandent du sang en jouant à la fossette, tout cela servira de commentaire à votre texte favori. Car la politique est partout, aux halles, à la Bourse, au théâtre, du rez-de-chaussée jusqu'au toit et surtout dans la loge du portier; hurlant dans les rues, ergotant au Palais, dissertant à l'Académie, s'assoupissant dans un cabinet de lecture, se groupant autour de la marchande de lait, faisant cercle devant la cheminée du banquier, criant à tue-tête, parlant à voix basse, prenant toutes les formes, embusquée à toutes les issues. Lorsque vous en serez bien étourdi, bien fatigué, bien repu, alors prenez notre livre, sur le frontispice duquel je regrette que l'éditeur ait oublié d'écrire ces mots: „Ici l'on ne parle pas de politique“, c'est-à-dire, ici l'on s'entretient sans se quereller, on se rencontre sans se prendre aux cheveux, on se quitte sans se haïr; et puis encore, chacun cause ici de ce qu'il sait, de ce qu'il comprend.

Un autre avis à vous donner, c'est qu'il n'y aura pas de noms propres dans ce chapitre. J'en suis fâché pour ceux qui aiment les majuscules se détachant de la page imprimée, et attirant aussitôt le regard sur une personnalité offensante ou laudative. Je sais tout le parti qu'on peut tirer de deux ou trois syllabes que l'admiration ou la malignité ont placées dans toutes les bouches. Je sais avec quel bonheur une phrase d'enthousiasme ou de satire se résume par un nom connu. Parmi ces noms, je n'ignore pas lequel va bien à l'épigramme, lequel se trouve tout porté dans un éloge; comment on appelle la loquacité intrépide, comment la mobilité d'opinion, comment l'ambition désappointée qui s'irrite, comment l'ambition satisfaite qui renie ses anciennes fraternités. Et pourtant pas un mot qui indique un homme ne s'échappera de ma plume.

D'ailleurs n'avez-vous pas le tableau figuratif de la chambre? Là vous trouverez chaque nom, depuis le plus célèbre jusqu'au plus ignoré, enfermé dans son étroit espace, ne tenant pas plus

de place sur le papier qu'une boule, de quelque main qu'elle tombe, n'en occupe dans le scrutin. Consultez-le à loisir. Seulement ayez bien soin de lire la note précautionneuse qu'y a mise le rédacteur, pour éviter toutes les réclamations. Car il ne veut pas que son ouvrage soit traité comme un procès-verbal. Cette note donc vous apprend qu'il ne faut rien conclure du nombre des députés rangés dans le côté droit, et même dans le centre droit. La plupart s'y sont jetés faute d'autres siéges. Sur ces bancs, veufs de ceux qui les ont foulés jadis, on ne s'asseoit que pour ne pas rester debout, de mauvaise grâce, en protestant de son mieux, en faisant des signes d'intelligence à ses amis dont on est séparé par toute la largeur de l'arène, par toute la ligne des huissiers. Le camp des vaincus est pestilentiel.

Or la résolution étant prise de n'aborder aucune question politique et de ne nommer personne, on demandera ce que vient faire ici la Chambre des Députés, portion remuante de la trinité législative, centre de toutes les discussions, foyer où les passions s'allument, sol brûlant dont la chaleur est en même temps féconde et meurtrière pour les réputations. Je répondrai que la Chambre des Députés appartient au tableau de Paris, comme monument d'abord, puis comme réunion d'hommes, comme spectacle enfin; qu'à ces titres divers les arts, la morale, la curiosité même, ont chez elle droit d'entrée, d'observation, et, s'il y a lieu, de critique, sans être obligés d'adopter une couleur, d'apprendre un mot de ralliement, de choisir un côté pour se placer. Les partis se dessinent sur les gradins, ils se mêlent dans les tribunes.

Pour commencer donc, lorsque vous arrivez de la place Louis XV, ou Louis XVI, ou de la Concorde, ou de la Révolution, car l'émeute ne s'est pas prononcée là-dessus, vous trouvez, au bout du pont que surchargent douze grands hommes, une façade postiche, placée au derrière d'un édifice,. façade de style antique comme tous les monuments modernes. Au pied des degrés, deux statues de femmes sont debout, quatre hommes sont assis, tournant le dos au monument. Vous appellerez les femmes la Justice et la Sagesse, la Modération et la Fermeté, la Force et la Prudence, l'Action et la Résistance, comme vous voudrez; ce

sont bagatelles de la porte. Les hommes, autant que permettent encore d'en juger les traces de la pluie qui les a noircis et les oiseaux perchés sur leur front ou nichés dans leurs manches, sont L'Hopital et Sully, Colbert et d'Aguesseau, figures monstrueuses dont le délabrement est une réparation que le temps a faite au goût. Or ces degrés qui ne conduisent à rien qu'à des escaliers obscurs, ces colonnes sans jour, ce portail sans entrée, ce luxe d'architecture qui ne sert qu'à échafauder les curieux lorsqu'il y a cortége ou feu d'artifice, tout cela est maintenant enclos de planches, barricade pacifique à l'usage des maçons. Car la Chambre n'est plus dans la Chambre; le lieu de ses séances est au pouvoir des ouvriers, de même que le jardin du logement royal. Car il y a toujours quelque chose à refaire dans le matériel de notre gouvernement; c'est presque comme dans nos lois. La scie et le marteau résonnent seuls dans cette enceinte où la voix des orateurs luttait contre le cri de la clôture. Un jour le contraste sera grand, les yeux seront singulièrement éblouis, il y aura bien des scandales parmi les prédicateurs de l'économie, quand, du modeste hangar où la législature se trouve remisée, elle se verra conduite dans le temple qu'on lui prépare. Là partout le ciseau a fait merveilles; d'élégants festons voltigent sur tous les murs. La salle des séances, entièrement revêtue de marbre, ne semble pouvoir inspirer que des idées riantes, des songes d'opulence et de prospérité. Je ne sais comment les mots grossiers de retranchement et de réduction pourraient se hasarder là. Pour Dieu! qu'on se hâte de voter la liste civile avant de s'installer dans un local si magnifique! qu'on remplisse bien vite le chiffre absent, sinon chacun de ces ornements, de ces pilastres, de ces chapiteaux nous coûterait un million de plus. Ce qu'Horace a dit des poètes, il faudrait le dire des budgets:

Mediocribus esse
Non Di, non homines, non concessere columnae.*

La vérité pourtant, c'est que le projet de cette construction

* Je traduis au profit des contribuables: „Les dieux, les hommes et les colonnes ne leur ont pas permis d'être médiocres.“

n'appartient pas au temps où elle s'exécute. Il date d'un autre règne, d'une autre monarchie, d'une autre charte, d'un autre état social, d'une autre position financière, autrement dit, il date de deux ans. Si ma mémoire ne me trompe pas, et il faut avoir la mémoire bonne pour retrouver un fait aussi loin à travers tous ceux qui encombrent la route du passé, la première pierre du nouvel édifice fut scellée, au mois d'octobre 1829, par les mains d'un ministre de l'Intérieur. Or, supposez qu'une longue suite d'années passe sur ce monument sans le détruire, qu'aucun caprice d'architecte ne démontre la nécessité de le rebâtir, qu'aucune fureur populaire ne vienne le renverser jusqu'en ses fondements, qu'il tombe de vieillesse au bout des siècles dont on lui a promis la durée, survivant à tous les évènements, à toutes les révolutions dont il doit être le théâtre, ne sera-ce pas, pour ceux qui interrogeront ses ruines, une trouvaille curieuse, un grave sujet de méditation, que de découvrir, sous cette pierre qui alors sera la dernière, le nom de celui qui l'a posée, ministre pendant trois mois d'une monarchie qui n'avait plus que neuf mois à vivre? Non, je ne vois qu'une chose qui mérite davantage le sourire amer du philosophe; c'est le mot „à perpétuité" écrit dans une loi de proscription.

Tant il y a donc que, dans peu de temps, la Chambre des Députés aura une salle éclatante de blancheur, luisante et polie comme un miroir, sur les murs de laquelle nos jeunes élus pourront se regarder, où force sera de faire un peu de toilette, ce qui dérangera peut-être quelques habitudes. En attendant, elle séjourne encore dans ce fragile réduit que le dernier gouvernement avait élevé pour elle, citadelle de bois qui a battu en brèche le vieux bâtiment des Tuileries. C'est de là en effet qu'est partie, comme une fusée incendiaire, l'adresse des 221; c'est là qu'on a rédigé en articles, formulé en amendements, fondu en charte, la victoire populaire; là qu'on a fait un roi; là qu'on a défait une pairie. Du milieu de ces planches, faiblement revêtues de plâtre, qui paraissaient à-peine assurées contre le vent, il s'est élevé des orages qui pouvaient ébranler le monde. Et cependant, elles sont encore debout et jointes entre elles.

Vous les verrez, offrant au-dehors l'image d'une serre chaude, adossées à cet autre palais, aujourd'hui désert, d'où la mort aussi semble avoir voulu effacer le nom de Bourbon.

C'est là qu'il vous faudra monter si vous voulez assister à la séance, en ayant soin de poser légèrement le pied sur le plancher élastique et sonore d'un corridor qui rappelle fort bien ceux du Vaudeville. Je suppose que vous vous êtes muni d'un billet, et que vous n'êtes pas tenté de chercher place dans ce qu'on appelle la tribune publique, réceptacle mesquin des spectateurs vulgaires, qu'on a rogné de tout côté au profit des priviléges, et où s'endort, dans un fauteuil de cuir, la surveillance d'un huissier. Il n'est pas que vous ne soyez ou ancien député, ou conseiller d'état, que vous n'ayez un ami dans le corps diplomatique, ou une connaissance dans la maison du roi. En ce cas, vous serez bien placé, à votre aise, sans vous hâter beaucoup plus qu'un député menacé de l'appel nominal. Si tout cela vous manque, contentez-vous des billets pour les tribunes réservées qu'on distribue chaque jour aux membres de l'assemblée, ou qu'on vend le matin à la porte en se moquant du préfet de police. Mais alors dépêchez-vous, abrégez votre déjeûner. Car les pères, les frères, les cousins, les amis des orateurs sont là en force, et vous disputeront la première banquette. Ici je ne parle pas aux dames; elles ont leur place spéciale, aux deux angles de la salle, en face de l'assemblée, de manière à voir et à être vues. Les questeurs savent leur Ovide.

Maintenant vos regards se portent avidement sur ces banquettes de drap vert, devant lesquelles se dresse un petit pupitre. Comme il n'est pas deux heures encore, et que la séance est indiquée pour midi, vous les trouvez dégarnies, et vous avez le temps d'inventorier le mobilier de la salle. Le détail n'en est pas long. Un fauteuil et un bureau pour le président, un drapeau, deux pendules qui, sans doute par l'influence du local, ne vont jamais ensemble, douze chaises, quatre tabourets, et deux messagers. Ces derniers meubles méritent pourtant bien quelque attention. De mémoire d'assemblée délibérante, on ne

les a pas renouvelés. Je ne crois pas qu'ils fussent au Jeu de paume; mais ils ont reçu la poussière de l'Assemblée nationale, de l'Assemblée législative, de la Convention, des Cinq-Cents, du Corps législatif, de la Chambre des Députés, de la Chambre des représentants, des cinq législatures qu'a essayées la Restauration, de celle qui l'a renversée, de la Chambre actuelle enfin: Dieu me fasse grâce si j'en oublie! Il n'en a coûté qu'un léger changement de l'étoffe dont ils sont couverts. Naguère c'était du velours; aujourd'hui ce n'est plus que du drap, avec galon tricolore et franges dorées. Respect à ces vieux débris qui ont vu tant d'hommes et d'évènements! S'ils pouvaient parler, ce seraient de terribles témoins.

C'est le cas de vous occuper du président, puisque le voici depuis long-temps à sa place, attendant que l'assemblée se garnisse, et arrangeant, par ordre, les amendements entassés devant lui. Le président n'est pas un homme, un orateur, un député, c'est plus que tout cela, c'est le règlement incarné. Les conditions naturelles de l'emploi sont un sang-froid inaltérable, et une bonne poitrine. Il faut qu'il ne se laisse étourdir par aucun tumulte, échauffer par aucune passion. Il doit fournir sur-le-champ à chaque cas son article, à chaque difficulté sa solution, à chaque témérité son frein; faire, empêcher, conduire, réprimer, et tout cela sans phrases, sans discussion. Car, sur un banc qu'il connaît bien, veille un censeur impitoyable, une espèce d'anti-président, qui ne lui passe rien, et qui, battu de vingt rappels à l'ordre, n'en est pas devenu plus traitable. Or, les moyens de répression qui appartiennent au président, sont au nombre de trois: le couteau d'ivoire, la sonnette, et le chapeau. Le couteau d'ivoire, qui meurtrit sans-cesse le bureau, sert pour les petites occasions, quand le silence n'est troublé que par la conversation de trente ou quarante membres; ce qui est rare. La sonnette, ou, pour mieux dire, la cloche, joue un rôle plus important. Lorsqu'elle a retenti pendant cinq minutes, vous êtes presque sûr d'entendre la première interpellation qui doit renouveler le bruit; et la cloche alors de recommencer, jusqu'à ce que la fatigue des oreilles ait vaincu l'impétuosité

des langues. Le chapeau est la ressource extrême, l'article 14 de la vieille charte, le coup d'état appliqué aux délibérations. Placé sur la tête du président, il annonce que l'ordre est tout-à-fait détruit, que la discussion est impossible, que la voix du règlement est étouffée; il s'élève comme un signe de détresse, comme le sauve-qui-peut de la dignité et de la raison. Un jour, il s'est vu que le gouvernement représentatif tout entier fut arrêté dans son mouvement, faute d'un chapeau. On n'en trouvait pas sur le bureau, point par terre. Il n'y avait dans toute la salle qu'un bonnet de soie noire, encore prenait-il sa part de l'agitation. Enfin arriva du dehors le feutre sauveur. Malheureusement, le garçon de la chambre l'avait choisi trop large; il avait pensé qu'un président doit toujours avoir la tête forte.

A-présent les députés sont en nombre. Vous les avez vus arriver un à un, deux à deux, en groupes, terminant leur entretien commencé ou entamant une conversation nouvelle, au pied de la tribune dont un orateur s'est déjà emparé, montant lentement à leurs sièges, donnant le bonjour à leurs amis, pourchassés en vain par la patrouille noire des huissiers, qui les invite à prendre leurs places. Quand ils seront tous assis, moins une quarantaine de membres, qui ne se reposent jamais, qu'on voit incessamment monter, descendre, aller de l'un à l'autre, de la droite à la gauche, du centre aux extrémités, colportant le mot d'ordre, offrant partout des échantillons d'amendement, véritables mouches du coche parlementaire; quand ils seront tous assis, vous ai-je dit, vous pourrez juger la physionomie de la chambre. D'abord, vous regretterez sans-doute, comme moi, la suppression du costume. Le costume peut être une distinction au-dehors; au-dedans, il rétablit l'égalité. Il efface des disparités choquantes. Il dissimule des négligences ou des recherches de toilette, qui jurent et s'accusent entre elles. Sous l'habit uniforme, quelle qu'en soit la coupe, la couleur, l'ampleur, la broderie, se cachent et se confondent les défauts de la taille et les fantaisies de l'habillement. On n'est plus vieillard ou petit-maître, élégant ou rechigné; on est député, on est en scène, on joue son rôle.

Une chose qui a de l'importance, c'est de connaître l'âge moyen des membres qui composent l'assemblée, et, à ce propos, je vous dirai une anecdote du Palais, qui a toute la gravité requise pour notre sujet. Les magistrats étaient sur leurs bancs; l'avocat suait sang et eau pour se faire comprendre; tout-à-coup il voit le chef du tribunal compter l'une après l'autre chaque tête de juge, et dire avec résolution à son voisin: „Nous sommes en majorité.“ L'avocat se croit jugé, et s'arrête. „Continuez, lui dit le président, on ne s'occupe pas de vous.“ La chose était vraie; le débat avait pour objet le dénombrement des têtes poudrées qui se trouvaient à l'audience, et l'avantage était pour les cheveux à la Titus.

La même expérience faite sur les bancs de la Chambre vous montrera un abaissement notable dans l'âge des législateurs. Notez bien que je ne parle pas cette fois de la poudre; car c'est chose convenue que cette coiffure appartenait exclusivement, aussi bien que la goutte, à l'ancien côté droit, de même qu'au côté gauche les jambes fermes, les cheveux épais et les moustaches, comme vous les pouvez voir sur toutes les caricatures. Dès lors plus de côté droit proprement dit, plus de poudre; aussi n'en voit-on quelque reste qu'à la vieille opposition. Mais l'âge peut être indiqué par la nuance plus ou moins affaiblie des cheveux. Or, je le déclare, après avoir fait le dépouillement des masses avec toute l'attention scrupuleuse que peuvent avoir les quatre secrétaires se pressant à la tribune pour juger d'une seconde épreuve, j'ai trouvé qu'en mettant d'un côté les têtes chauves, les cheveux blancs, les perruques, les cheveux entièrement gris et ce qu'on peut reconnaître de faux toupets, les têtes qui portent une suffisante quantité de cheveux, avec leur couleur et leur racine, sont en majorité. D'où vous pouvez conclure qu'il y a progrès vers la jeunesse, et tirer les conséquences que vous voudrez.

Après cela, ce n'est point moi qui vous dirai quelle dose de plaisir vous retirerez de la séance: cela dépend du sujet qu'on aura dû y traiter, et du hasard aussi quelque peu. Car il ne faut pas se fier tout-à-fait à l'ordre du jour, et refuser l'occasion

d'une place dans les tribunes, parce que le bulletin annonce quelque discussion sans intérêt, comme une loi d'impôt ou de recrutement, un article qui dispose de nos enfants ou de nos écus. Le scandale a ses enfantements subits et capricieux ainsi que ses avortements. Souvent, du sein de la délibération la plus languissante, il jaillit une interpellation qui réveille la moitié de l'assemblée, qui porte l'agitation dans tous les rangs, qui rappelle, comme le son du tambour, tous les députés épars dans la salle des conférences et dans les couloirs. Mais ces accidents ne peuvent pas se comparer aux émotions d'une séance indiquée à jour fixe, d'un cartel accepté d'avance, pour lequel tous les témoins sont convoqués. C'est alors qu'on est serré sur les bancs, qu'on s'entasse dans les tribunes. Si surtout le combat est de nature à n'avoir pas d'issue, si les résultats des opinions contraires, les convictions nées de la lutte, ne peuvent pas se dénombrer dans un scrutin, il n'y a pas de raison pour qu'on en finisse, et il y en a beaucoup pour que cela dure. Car personne ne veut laisser le dernier à son adversaire; il faut bien que chacun écoule son discours, vide son sac de rancune et de reproches: et puis, les questions arrivent les unes sur les autres; les réparties amènent des explications; les épigrammes, des récriminations. Le fait personnel, avec sa susceptibilité et son intarissable apologie, vient se jeter à la traverse; il se multiplie, il pullule, s'élance de tous les bancs. C'est ce qu'on appelle le soir, au foyer de l'Opéra, une séance intéressante. Il y avait autrefois une journée consacrée aux épisodes, que les habitués appelaient le jour du sabbat: c'était le samedi, quand arrivait le rapport des pétitions; mais leur importance a bien diminué depuis que la Chambre a repris l'initiative des lois: le métier de pétitionnaire est un métier perdu; la concurrence des propositions l'a tué.

Là, comme partout ailleurs pourtant, il est besoin de quelque pratique pour comprendre les effets produits par certaines paroles, par certaines conventions de langage, qui vont directement à leur adresse, qui font crier aussitôt la partie blessée, ou caressent délicieusement une prévention. Il y a des mots

qui ont le pouvoir d'irriter, de soulever les passions; d'autres qui sont assurés de l'adhésion générale, qui excitent tout-à-coup le brouhaha de l'approbation; d'autres enfin qui provoquent infailliblement l'hilarité. Le grand art est de les jeter à-propos, de les distribuer avec prudence, de préparer un reproche par une satisfaction, de livrer une proie aux opinions qu'on veut entraîner. Tant pis pour ceux qui font les frais de la précaution oratoire! D'ailleurs, il faut bien le dire, tous les discours qui partent de la tribune ne sont pas faits pour l'assemblée qui les écoute. Il en est qui montent tout droit à ces trois loges placées en face de l'orateur, où plusieurs écrivains sont courbés sur des pupitres. C'est là que bien des phrases sont lancées comme sur un tamis pour rebondir au loin; c'est là aussi que se fait la distribution de la renommée, qu'on obtient la faveur de ces parenthèses louangeuses qui interrompent agréablement le fil d'une harangue; enfin, c'est là qu'on prête un généreux secours aux éloquences qui trébuchent. Que de périodes boiteuses et imparfaites se retrouvent le lendemain, dans un journal ami, redressées et marchant d'un bon pied!

Mais voilà qu'il se fait tard. Les regards se sont portés depuis long-temps sur une des pendules, et toujours sur celle qui avance. Les cris „A demain!“ s'élèvent de plusieurs points de la salle. Ceux qui ont obtenu que la discussion continuerait sortent les premiers. Les ministres sont partis. Devant le pont Louis XVI sont rangées trois ou quatre voitures, atteleés de maigres haridelles, avec de vieux laquais au chapeau bordé de galons d'or et portant la livrée de la Chambre. Après avoir promené tout le jour les femmes des secrétaires et les petits-enfants des questeurs, elles viennent chercher les maîtres que le scrutin leur a donnés pour six mois. Le reste des députés, à peu d'exceptions près, s'en va dîner à pied, qui dans sa famille, qui chez le président de la Chambre, qui chez les ministres dont il regrette qu'on ait diminué le traitement, qui dans un bon hôtel, qui chez un modeste traiteur où son indépendance garde l'incognito. Heureux tous, quand les Tuileries ne sont pas encore fermées, ou quand la consigne n'est pas trop

sauvage! J'ai vu un député se présenter à la grille, portant sous son bras le budget, j'entends le budget imprimé et broché en papier gris. Le garde national, effrayé de la grosseur du paquet, lui barrait le chemin avec obstination, et l'honorable membre allait être obligé de tourner autour des fossés, si le caporal du poste, homme intelligent comme ils le sont tous, ne se fût empressé de crier à la sentinelle: „Laissez entrer monsieur; le budget passe toujours."

A. BAZIN.

CANDIDATS
ACADÉMIQUES ET POLITIQUES.

Aux douces heures de la soirée, où cessent les affaires des hommes, où commencent celles des femmes, heures destinées à ce loisir qui féconde les bonnes idées par la conversation, quatre amis intimes dissertaient entre eux, autour d'une table à thé, sur la morale, sur la politique, sur les belles-lettres et les beaux-arts. Rien de plus instructif, à mon avis, que ces libres discussions dans lesquelles l'esprit naturel éclate en réparties, les bons et malins penchants se décèlent, le cœur mis à nu s'ouvre tout entier. Le philosophe, curieux d'étudier ses semblables et le fond des choses, y profite mieux qu'en allant écouter les monologues de nos graves professeurs déclamant sans contradiction du haut des chaires publiques et dans les lycées. Le mouvement du babil familier tient l'intelligence mieux éveillée : le temps qu'on croit y perdre se trouve le mieux employé quelquefois; et sur toutes les matières, l'entretien privé de gens sincères, doués de connaissances diverses, parlant sans ostentation, sans apprêt, sans réserve forcée, me semble le meilleur cours d'enseignement à suivre pour étendre son discernement et pour éclairer sa propre raison à l'aide des lumières d'autrui. Aussi fais-je plus grand cas de ces désœuvrés

pensifs qui savent un peu *muser* dans les petits cercles d'une intimité spirituelle et franche, que de ces fonctionnaires perpétuels à qui la surcharge de leurs devoirs ôte la faculté de réfléchir, comme aux postillons qui ne peuvent entendre, ni regarder, ni jaser hors de la route dans laquelle il leur faut courir sans s'arrêter et sans reprendre haleine. De quelque trempe que nous soyons, si la vie trop oisive nous rouille, la vie trop active, après nous avoir trop aiguisés, nous émousse et nous ébrèche.

Voilà ce que se disaient les quatre interlocuteurs, dans l'intervalle du délassement qui succédait à leurs occupations matinales. Bientôt ils en vinrent à débattre la question des tracas suscités par les candidatures. Tous étaient d'accord sur un même point.

„Oui, l'intérêt et l'ambition, leur avait dit Dumont, ravissent à presque tous les hommes le premier de leurs biens, source de leurs plus importantes qualités et de leurs plus délectables jouissances, le loisir: c'est le loisir qui conserve leurs forces morales et physiques; c'est le loisir enfin qui leur procure les fruits de leur propre intelligence, qui leur enseigne l'usage de mille trésors achetés, amassés journellement par tant de labeurs et de fatigues: et toutefois, ce loisir si précieux, tous le sacrifient au moindre appât offert à leur vanité, si ce n'est à leur aveugle avarice. Je les vois se ruer dans toutes les élections, briguer les honneurs et les postes élevés dans tous les concours: les vieux en écarter les jeunes, dont les talents éclipsent leur impuissance ou discréditent leur ancienne routine: les jeunes, de leur côté, en repousser les vieillards à qui les titres acquis par de longs services, le soin de leur réputation honorable et lucrative, l'expérience et les lumières donnent quelque droit de régenter les présomptueux athlètes jaloux de les faire redescendre avec eux dans l'arène. Regardez-les se remuer, se fouler, se précipiter les uns sur les autres: que de démarches! que d'intrigues! que de pièges! que de combats! et quelle fin pitoyable à tant d'agitations! la palme, ou la fonction accordée trop souvent à la médiocrité

se glissant au travers des supériorités que chacun envie, et frappant sans relâche de porte en porte pour enlever les suffrages au plus digne. Convenez-en, mes chers amis, la conservation de son temps est préférable aux victoires remportées dans le conflit de ces rivalités et de ces cabales.“

Et tous, à ces mots, d'applaudir au sentiment qui les a dictés; et tous d'y mêler leurs approbations; et tous de jurer qu'ils auront la sagesse de se soustraire à de telles brigues, et ne se détourneront jamais, pour y entrer, de la carrière qu'ils se sont tracée.

Soudain paraît un domestique, apportant une lettre et le journal du soir.

Il dépose la feuille sur la table du maître, et remet la missive au chevalier Guérin, poète déjà vanté dans les compagnies littéraires et dans les bureaux de bel-esprit. Le baron de Sainville, administrateur publiciste, se saisit du journal, tandis que notre auteur décachète sa lettre à l'écart. Durant un court moment de silence, le peintre Bernard, encore ému du discours de son camarade Dumont, lui serre vivement la main, et reste plongé dans le recueillement où l'a jeté la leçon philosophique de ce sage compagnon. L'artiste, assis sur sa chaise, et l'œil fixe comme envisageant la postérité, demeure dans l'attitude immobile d'une statue d'empereur romain. Dumont, debout près de lui, les laisse chacun à leur préoccupation, et renouvelle l'eau bouillante dans la théière.

„Bonne nouvelle! s'écrie Guérin; un membre de l'Institut m'écrit qu'un des quarante de l'Académie française va mourir... lisez son nom... c'est un homme célèbre, vrai savant, vrai lettré: bel éloge à faire... à moi sa place!

„— Tant pis; repart Dumont: la perte d'un tel académicien laisserait un grand vide. Mais déjà deux fois on a craint qu'il ne succombât à sa dernière maladie, et peut-être en réchappera-t-il encore. — Non, depuis qu'il languit, je n'ai pas négligé de le voir jour par jour, et ce soin assidu de ma tendre amitié le touchait si fort qu'il m'a presque légué l'honneur du fauteuil dans l'esprit de ses collègues. On m'avertit du

danger de sa crise mortelle: son agonie ne durera pas jusqu'à demain. Je vais donc hâter mes démarches et devancer les prétentions des concurrents. Au jour de ses obsèques, il s'en présenterait une vingtaine. Il faut que le bruit de ma présentation les intimide et les éloigne. Tu m'aideras de ton crédit, toi.

„— N'y compte pas. Je ne m'ingère en rien dans ces influences de nominations. N'intriguant jamais pour mon compte, je ne me sens pas propre à intriguer pour autrui. D'ailleurs, songe au blâme que t'attirerait ton empressement à succéder au docte littérateur que consolaient tes témoignages d'affection personnelle. Permis, tout au plus, à l'indifférence de ceux qui n'étaient pas admis dans sa familiarité de solliciter la dépouille d'un homme encore vivant: mais toi, dont sa confiance espère un tribut de regrets et de soupirs, ne pas même attendre qu'il soit mort pour le remplacer... Oh, fi! un tel procédé me semblerait inexcusable: chacun te jetterait la pierre. Tu rougirais surtout d'avoir encouru de justes reproches, si tu subissais la mortification d'échouer. La conscience mord bien au vif, quand le succès ne couvre pas le tort des mauvaises actions.“

„— En effet, répondit en balbutiant Guérin déconcerté; les malignes interprétations pourraient m'empêcher de réussir: mon mérite m'a fait tant d'ennemis! leur haine envenimerait les motifs de ma conduite. Ton conseil est bon. J'attendrai les nouvelles de la nuit, et ne prendrai mes mesures qu'au jour de l'enterrement. Aussi bien, rencontrerai-je chez le défunt un certain nombre de ses confrères, que je tâterai, que je sonderai finement par quelques mots risqués çà et là dans leurs oreilles, et que j'intéresserai par mes larmes sur le cercueil, durant leur double trajet à l'église et au cimetière du Père Lachaise. Cette marche est plus décente, plus convenable, et plus sûre.“

„— Plaisant langage! interrompit Bernard que leurs discours avaient tiré de sa rêverie, tu es un drôle de corps! un étrange hypocrite! quoi! l'annonce des souffrances d'un agonisant

te fait presque sauter de joie, et tu te promets d'inspirer, en larmoyant sur ses funérailles après sa mort, l'envie de te donner sa place à l'Académie! et pourtant, toi-même avec nous, là, près de cette table, tu approuvais la philosophie de notre ami! tu déclamais d'après lui contre les prétentions des candidats! tu jurais de ne point t'exposer à leur ridicule, et de mieux respecter ton repos et ta propre dignité! eh bien! ces belles protestations, ces nobles phrases, fumée que cela, sur laquelle a soufflé le vent du premier hasard. Que n'imites-tu ma dédaigneuse fierté? que ne suis-tu mon exemple? est-ce que j'agis contradictoirement à ce que je dis? je reste, moi, tel qu'un bloc invariable, tel que le Léonidas de David, si maintenant on peut citer une œuvre de son école grecque et vieillie. Ne m'avait-on pas appris qu'une place à l'Institut est vacante depuis deux semaines dans l'Académie des beaux-arts? je suis grand artiste, je suis peintre, et, jose l'affirmer à mes rivaux, meilleur peintre que tous: mordieu! c'est peu me vanter, je crois, parmi nos barbouilleurs à la toise. Mais tranchons net: ai-je postulé le rang vacant? les appréciateurs de mes tableaux m'incitaient à le demander, et me présageaient l'unanimité des suffrages. Franchement j'inclinais à suivre leur avis, quand notre digne camarade a parlé: ses pensées conformes aux miennes, et sur lesquelles je réfléchissais mûrement tout à l'heure, m'ont raffermi dans ma résolution de ne faire aucun pas, et de ne point sortir de mon atelier où les preuves de mon mérite doivent seules plaider ma cause devant mes juges, s'ils ont une droite impartialité. S'ils manquent de justice, perdrai-je mon temps en courbettes superflues et très-humiliantes? non, non, de par Michel-Ange!

A-peine achevait-il qu'une exclamation du baron de Sainville rompit leur dialogue. „Que de bruit vous faites, mes amis, au sujet des vacances académiques! celle que le journal publie est d'une bien autre importance! un député nommé dans trois collèges de nos départements vient de prononcer son option, et laisse deux remplaçants à élire dans l'un de ceux où je fus préfet, et dans celui même où j'ai mon domicile politique et

trois hôtels, double chance de réussite! je m'offre donc pour candidat aux électeurs de l'un et de l'autre. L'état aura du moins un défenseur intègre, éclairé, vertueux, inébranlable en son civisme, propre à toutes les spécialités, et consommé dans la direction supérieure et générale des intérêts de la France. Ah! messieurs du conseil et du ministère, je suis là; et vous, messieurs de la gauche, ou de la droite, ou du centre, vous me verrez!"

Frappé de son ton impétueux que soutenait un regard fier et le geste le plus animé, l'artiste saisissant son crayon: „Sublime attitude! lui dit-il; garde cette pose: voilà l'ambitieux au naturel, tête haute, œil enflammé d'espoir, maintien de grave suffisance: tu ne seras pas plus beau à la tribune, et je t'attends au premier échec pour faire le pendant de ta figure en laid."

„— Vous êtes fou, mon pauvre Bernard. Mon portrait ne sera jamais un modèle de l'ambition, mais toujours celui du zèle patriotique s'empressant de se rendre utile au pays. Ne voyez pas faux si vous aspirez à peindre vrai. — Grand merci de l'avertissement! mais ton croquis, je le tiens; et personne ne s'y méprendra. — Déchirez, brûlez vos caricatures qui offusquent les yeux des meilleurs citoyens, messieurs les dessinateurs de charges, non moins pernicieuses aux réputations que les satires et que les diatribes circulantes de messieurs les faiseurs de vers et brocheurs de prose vendus aux cabinets à la feuille. C'est ainsi que vos arts et vos lettres déshonorent la politique et découragent les honnêtes gens qui s'immolent, dans les corps électoraux, aux intérêts de la cité. — Halte-là, lui répliqua le littérateur offensé de ses expressions: applique-toi cette leçon de l'Horace du vieux Corneille, qui raisonnait mieux que tes publicistes sur les choix utiles à la patrie:

C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal!
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,
Pourraient bien mieux que toi soutenir sa querelle.

Va, va, si nos hommes d'état ne méprisaient pas tant la littérature, ils se répèteraient sans-cesse à eux-mêmes les bonnes maximes qu'elle prodigue; et s'ils en profitaient, ils ne s'offriraient pas si présomptueusement aux suffrages, comme étant les seuls dignes de les obtenir. — Par ma foi, reprit le baron, je vous rétorquerais l'argument par le sens de ces mêmes vers, et vous reculeriez devant toutes vos concurrences académiques.... Mais suffit: ne vous échauffez pas en controverse, et ne nous brouillons pas pour des riens. Tenez, j'ai plus de sang-froid que vous deux. Vous demeurez l'un et l'autre dans mon arrondissement. Appuyez ma candidature de vos votes et de ceux de vos amis: j'appuierai les vôtres par mon crédit et par la voix de mes partisans. Traité conclu, mes chers camarades: ajouta-t-il en leur tendant à chacun une main que frappa la leur avec transport. „Tôpe-là!“ s'écrièrent-ils à la fois. Puis, le peintre se penchant vers le littérateur: „Écoute un peu, ceci m'embarrasse. Je ne sais comment m'y prendre, malhabile en intrigue, ignorant les formalités.... — Je les remplirai pour toi: nous nous pousserons réciproquement. Il n'est besoin que de te faire inscrire sur la liste des candidats. — Mais par qui? — Par le secrétaire perpétuel à qui tu adresseras une simple lettre exprimant ton vœu.... — Comment la rédiger? — Je te la dicterai. — Bon; mais les visites habituelles, suis-je homme à les faire? — Les visites ne sont pas de rigueur: les académies ont même arrêté que l'inscription suffit; règlement qui n'empêche pas qu'on ne les multiplie de plus en plus par une sage précaution, de peur d'être supplanté dans la route. Dame! si ta morgue répugne à cet usage, prends garde. — Eh! non, tu me guideras, et je suivrai tes allures de mon mieux, quand mon atelier ne me retiendra pas. Mes peintures, d'ailleurs, recommanderont assez le peintre. A l'œuvre on apprécie l'ouvrier. — Ne t'y fie pas: quitte le pinceau et cours sur les talons des meneurs. Travaille moins tes ouvrages, et travaille les votes: c'est ce qu'on se doit ainsi qu'au public, quand on sent ce qu'on vaut: autrement, les coteries nous écrasent. — Soit! vogue la galère!“

Durant leur colloque, Dumont souriait silencieusement, le coude appuyé sur sa chaise. Le baron de Sainville s'approchant de lui : „Notre doyen en sagesse, en expérience, en esprit, ce n'est pas le moment de laisser engourdir tes facultés intelligentes. L'option de l'élu des trois collèges m'abandonne deux chances heureuses ; je les poursuivrai chacune ; et, me décidant pour celle qui me paraîtra la plus certaine, je ne me désisterai de l'autre qu'après t'avoir signalé publiquement comme l'une des hautes capacités à laquelle doivent céder tous les bons patriotes, et je reporterai sur toi seul ma clientèle entière. Quel avantage ! Tu passeras d'emblée.“

„—Mille grâces, mon honorable patron ! répondit Dumont, après avoir paisiblement vidé sa tasse, tandis que le baron lui parlait, j'adjure qui que ce soit au monde de prouver que jamais je me sois volontairement introduit dans les rangs des candidats. Plusieurs fois, il est vrai, nombre d'électeurs confiants en ma droiture, ont jeté les yeux sur ma personne ; et moi, cédant à de vives instances qui m'honoraient, ne voulant pas opposer une ingrate insouciance à leurs offres, me regardant comme un simple soldat prêt à se rendre au poste qu'on lui désigne, j'ai cru devoir obéir à leur appel, non sans les bien avertir d'avance qu'ils ne triompheraient pas des partis qui ne voulaient point de moi. Un refus, ou l'inaction, eût blessé leur générosité ; candidat présenté, je me suis résigné. Dès-lors, mes concitoyens m'ont vu, m'ont entendu : Des applaudissements unanimes me manifestaient leur préférence : mais, mais, mais.... c'est rarement la multitude qui choisit dans son propre intérêt ; ce sont les directeurs de factions qui choisissent pour elle, et qui la conduisent en bergers d'un troupeau crédule et trop docile. L'inflexibilité de ma raison avait secrètement froissé les instruments flexibles à toutes les circonstances, à tous les régimes : or, mes prévisions contre mes chances personnelles se sont réalisées. Dites-moi : les électeurs, qui ne m'ont pas admis dans l'âge du zèle, de la vigueur et des illusions qui produisent la mâle éloquence, quand j'avais une tête et des poumons infatigables, me remettront-ils à l'épreuve aujourd'hui que mes forces diminuées soutiendraient

moins énergiquement les luttes et les crises violentes? Voilà le dommage qu'apporte l'intrigue, à la société: le cours des injustices lasse les cœurs, use la puissance des organes et les vertus même, à l'époque de leur féconde maturité: et l'on ne songe à réparer ce préjudice qu'au terme où l'approche de la vieillesse le rend irréparable. Croire que l'incertitude d'être nommé m'ait retenu, c'est mal préjuger de moi. S'imagine-t-on m'humilier ou m'affliger en m'écartant de la lice? Eh! bon Dieu! sans m'enorgueillir, je m'estime trop supérieur à tant de parvenus qu'on porte aux députations, aux présidences des corps d'état, aux dignités éminentes, pour que mon amour-propre, si j'en ai, s'émeuve d'un désappointement quelconque à travers les petits hasards où la foule se jette. Autrefois, ébloui par les fausses idées que je m'étais faites et des consciences et des renommées, j'aurais sacrifié mon temps, mes biens, ma vie à me distinguer entre tous: maintenant, détrompé sur les intentions de nos politiques, je ne commettrais plus seulement mon nom sur les listes où la plupart des leurs s'effacent aussitôt qu'ils y sont inscrits. Vois-tu? la fierté du cœur met à l'abri des vulgaires vanités de l'esprit.... J'aperçois à ton sourire que tu interprètes mon langage ainsi que mille et mille gens que je ne saurais persuader de mon désintéressement véritable. Notre poète, de son côté, m'appliquera la fable *du Renard et des Raisins*. Que m'importe! libre à vous de sauter à la grappe: moi, j'y ai renoncé sans dépit et sans grimace, non en disant qu'elle est trop verte, mais appréhendant un peu qu'elle ne soit pourrie par la corruption du temps.

„Une anecdote historique, et que ma mémoire me rappelle à-propos, te démontrera si j'ai quelque raison de douter qu'on accorde au seul mérite l'honneur qu'on lui doit. Certes, personne ne me niera que Bonaparte ne sût choisir les hommes, et ne jugeât bien de leur capacité. Les noms de trois candidats à la présidence annuelle du corps législatif, dont il salariait le mutisme, furent présentés à ce souverain-électeur par l'archi-chancelier Cambacérès, qui les lui recommanda en ces termes: „Sire, nous offrons à votre choix MM. Portalis, Fontanes

et Dureau-de-la-Malle. Le premier, ancien jurisconsulte, vous est connu par ses lumières en magistrature, par ses travaux dans les comités, dans les délibérations de votre conseil-d'état, et par les services que son zèle rendit constamment à la religion et au principe monarchique. Le second a déjà présidé votre corps législatif, et vous a prouvé que ses talents oratoires, son élocution académique secondaient avec éclat les témoignages de son entier dévoûment à vos volontés augustes. Le troisième, homme d'une probité pure, d'une érudition vaste, habile écrivain, est le traducteur des Histoires de Tite-Live, de Salluste, et de Tacite; ce philosophe saura mieux que tout autre apprécier votre gloire laborieuse, et louer dignement votre personne. — Il ne le voudra pas toujours, répondit à voix basse le pénétrant Napoléon, nommez Fontanes. „Ce mot, étincelant d'esprit, décida l'élection, non en faveur du mérite vertueux auquel il fut si honorable, mais en faveur de l'humble soumission aux vues dominatrices d'un pouvoir à qui tous les scrupules de liberté portaient ombrage. Or, mes chers amis, ce qui détermina l'empereur est ce qui détermine toutes les factions: leurs chefs ont chacun le même despotisme sans avoir son génie: ils n'élisent que leurs courtisans adroits, leurs prôneurs, ou leurs esclaves, et non les défenseurs de l'intérêt général. Oui, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, il en est de même que dans les affaires publiques.

„— Bonsoir donc, superbe fainéant! dit le baron: complais-toi dans ton oisiveté contemplative, dans ta parfaite inutilité: reste nul à ton aise. Pour moi, je vais méditer ma déclaration de principes indispensable, et rédiger mes circulaires. Demain elles partiront des presses et des lithographies.“

„— Au revoir, sage raisonneur! dit l'écrivain: il faut que je te quitte pour m'informer du bulletin de notre académicien moribond, et tâcher de lui porter une consolation dernière s'il est encore visible. Sa bienveillance à mon égard m'en fait un devoir.

„— Adieu, notre philosophe, j'ai besoin de suivre les pas de Guérin pour qu'il n'oublie pas de me dicter ce que je dois

écrire au secrétaire de l'académie des Beaux-Arts. — Mais ta femme, mon cher Sainville, qui doit venir ici te rejoindre au sortir du spectacle. — Tu lui diras que l'affaire imprévue de la candidature m'empêche de la conduire au bal. Je la reverrai demain.

„— Et ta maîtresse, mon cher Guérin, qui se faisait une joie de se mêler ce soir à nos douces causeries, où son esprit fait briller le tien avec une grâce qui ajoute à ses charmes. — Tu lui diras pourquoi je n'ai pu l'attendre. Je la rejoindrai cette nuit.

„Et cette jeune dame, ce joli modèle, mon brave Bernard, qui me semblait disposée à t'indiquer, en galantes œillades, l'expression que tu dois donner à son portrait; elle ne tardera pas à te demander séance.

„— Ce n'est pas l'heure d'achever de la peindre.

„— Ainsi vous partez tous! Ainsi pour vous désormais plus de ces plaisirs, plus de ces loisirs que vous juriez de ne sacrifier jamais à aucune ambition! „Ils ne lui ne répondirent plus, et se retirèrent à la hâte. Dumont, sitôt abandonné par eux, se dit à soi-même en riant: „Ah! si Molière les voyait, on ne répèterait pas que les ridicules sont épuisés pour la comédie."

Tout en se raillant de l'accès de frénésie qui leur dérobait les passe-temps agréables de la soirée, la pitié qu'il eut de leur activité subite approchait du mépris: cependant il considéra que durant le siècle qui court, nous avons vu des princes, des rois, candidats à des couronnes vacantes, se livrer au tracas de manœuvres semblables à celles des élections académiques et populaires; il songea que les religieux mêmes, voués à l'abnégation du monde et à l'humilité, ne dédaignaient pas de se plonger dans les fournaises du conclave, et d'y poursuivre, en martyrs de l'orgueil, la candidature papale à travers les tentatives et les clameurs diaboliques. Son indulgence excusa donc la retraite de ses amis, voyant que des petites classes aux grandes le genre humain cède également à l'empire des mêmes passions et des mêmes faiblesses. En cela, l'infirmité des hommes les rend plus égaux qu'ils ne le sont devant la loi. Il n'existe vraiment entre

eux qu'une prééminence, bien rare, et plus rarement distinguée, c'est la sagesse. Dumont en occupait solitairement ses pensées, lorsque les trois dames invitées arrivèrent l'une après l'autre. Leur coquetterie fut mortifiée au récit qu'il s'empressa de leur faire de la soudaine évasion de ses camarades. La baronne de Sainville seule entendit mieux raison que ses compagnes. Aimant le bruit, le luxe, et toutes les jouissances de son sexe plus qu'elle n'aimait son mari, jalouse qu'il devint l'ouvrier de l'enrichissement de sa maison, et qu'il agrandit sa fortune et sa famille, elle aspirait à le voir dans la chambre des députés, d'où il passerait aux salons des ministres, et de là dans le cabinet du souverain, qui l'inviterait aux cercles, aux fêtes du palais. Elle projeta de le seconder à l'aide d'audiences secrètes où tels grands du jour, sinon tels chefs d'opposition, ne repousseraient pas froidement une jolie solliciteuse. Certain furtif regard qu'elle lança dans la glace voisine sur sa personne et sur sa parure, lui confirma que le brillant bal d'ambassadeur où, sans retard, elle allait danser, avancerait mieux les affaires du baron que toutes les circulaires d'usage: là se rassemblait l'élite des gens importants de la cour et de la ville; et le moindre mot significatif d'une femme élégante qui peut éclipser ses rivales, entraîne plus facilement les têtes ministérielles que les discours les plus graves et les plus apprêtés. Elle va de prime abord publier que son mari seul est le candidat désigné: cette nouvelle, une fois semée, germera partout et formera l'opinion publique: elle la poussera, l'exaltera; et si, par son savoir-faire, M. le baron l'emporte, à leurs risques et périls communs, il n'aura pas sérieusement à se plaindre de sa conjugale moitié. Telles furent à-peu-près les choses qu'elle exprima fort gaiement; et, plus prompte qu'un éclair, elle partit rayonnante. Dumont, mesurant l'agilité de ses tentatives féminines, entrevit les probabilités du succès édifiant de son honnête époux.

Il demanda soudain à la maîtresse du chevalier Guérin si sa bonté, lui pardonnant ce soir l'impolitesse de son absence, agirait de même pour la réussite de son ami, et si son tendre zèle s'efforcerait de lui faire obtenir l'honneur d'une séance de

récipiendaire. Il lui rappela que les nominations de l'Académie étaient les propres affaires des dames, qu'elles s'en mêlaient toutes dans le grand monde, et qu'elles disposaient presque des voix. Les réponses de la jeune femme lui prouvèrent que son amour-propre, autant que l'autre amour, l'intéressait au triomphe de son favori, et qu'elle ne se prodiguerait pas moins que la baronne en sollicitations insinuantes; mais qu'elle n'osait se déclarer ouvertement comme le peut essayer une légitime épouse, que le mystérieux lien qui l'unissait exigeait plus de retenue; que, d'ailleurs, son ami très-jaloux, très-soupçonneux, et très-irritable, s'alarmerait peut-être de quelques visites hasardeuses, qu'elle en risquerait pourtant une ou deux, mais qu'elle ne connaissait que des auteurs romantiques, et qu'elle craignait, si le secret n'était bien gardé, que son imprudence ne nuisît à son amant dans le parti des classiques. Puis en minaudant, elle ajouta que ce genre de démarches fort délicates, fort embarrassantes, étaient superflues auprès des vieux lettrés souvent froids et récalcitrants, tandis que les plus jeunes, étant les seuls aimables et agissants, lui semblaient ceux qu'il importait d'influencer; mais que *les romantiques barbus* l'effrayaient plus que *les classiques barbons*, parce que les premiers s'enflamment trop quelquefois, et peu discrètement.... Un rire naïf acheva d'expliquer le sens complet de sa phrase. Néanmoins, elle se promit de se tirer de là le plus convenablement possible, et s'éloigna préoccupée du parti décent qu'elle avait à prendre, en disant avec folie qu'elle allait feuilleter ses beaux petits bouquins.

La plus fraîche et la plus jolie personne des trois demeura la dernière avec Dumont en tête à tête. Elle boudait son artiste qui ne l'avait pas attendu; et le ressentiment de sa brutale sortie la décontenançait encore. Mais le spirituel entretien de Dumont, le bon ton de sa galanterie, l'ardeur naturelle de ses manières simples et librement enjouées, la détournèrent bientôt d'un souvenir qui blessait son caprice. Exempt de toutes prétentions d'artiste, d'auteur, et de politique, il ne l'interrogea que sur le nombre de candidats concourant

aux faveurs que pouvait accorder sa beauté. On ne sait pas bien quelles furent ses répliques à mille questions pressantes: on présume seulement qu'il devint le moins malheureux des poursuivants dont elle s'attirait les hommages; qu'elle lui promit de ne pas poser en modèle dans l'atelier de Bernard; et qu'enfin le loisir de sa soirée fut plus profitablement exploité que le temps de ses ambitieux compagnons.

Il ne les revit plus qu'en passant depuis l'heure où la poursuite de leurs candidatures les avait entraînés hors de son logis. Inutile à leurs intérêts, ils l'oublièrent dans son coin: c'est la coutume ordinaire.

Guérin multipliait ses courses et ses cartes de visite du matin au soir; et, s'il ne saisissait les membres de l'Institut au saut du lit, il les épiait au moment de leur repas. Incertain du succès des paroles premièrement jetées à la volée dans le convoi du défunt, il avait besoin, disait-il, d'en fréquenter les bons confrères pour recueillir de leur bouche les curieux détails d'une vie dont il leur promettait d'être le zélé panégyriste. „Hélas! monsieur, répétait-il à chacun, vous étiez celui qu'il distinguait le plus dans votre illustre compagnie: j'obéis à ses derniers vœux en vous exprimant son estime particulière. Ses autres collègues n'étaient pas à sa hauteur: car, entre nous et confidentiellement, peu d'entre eux vous valent. Je le déclare, parce qu'il le pensait: car ce n'est pas à mon faible jugement de prononcer sur le mérite des personnes que le choix de l'Académie a constituées mes juges... Vous le savez déjà?... Ma seconde visite est un peu intéressée.... Oui, désavouerai-je mon vif désir de trouver en vous un protecteur éclairé qui m'appuie de ses conseils et de son imposante autorité? Mes petits essais littéraires m'enhardissent moins à prétendre au siége académique que les encouragements du célèbre ami si regretté de nos deux cœurs! c'est à vous qu'il me recommanda de me présenter d'abord: ma modestie me l'eût défendu; je ne l'ai fait que pour lui obéir. Son nom m'a déjà procuré des promesses très-flatteuses, et je vous communiquerai la liste des votants qui me composeront une majorité certaine....“

— „Ah! monsieur; interrompit l'académicien avec un accent d'affabilité réservée; ne me montrez pas votre liste de majorité: quatre de vos concurrents m'en ont mis sous les yeux une pareille; et tous quatre se trompent sur le compte des voix qu'ils présument leur être acquises. Ces erreurs-là sont fréquentes parmi les candidats enclins à prendre pour des engagements les moindres réponses que l'usage impose à la politesse. Permettez que ma sincérité s'explique clairement sur les embarras de la plupart de mes gracieux confrères: à quoi bon s'abuser? notre règlement formel nous prescrit de ne pas engager nos votes: j'aime à croire que chacun s'y soumet scrupuleusement. Quant à moi, j'évite même l'excès de la civilité dans mes expressions, afin qu'on ne se méprenne point sur le sens qu'elles renferment. Je répugne à ces complaisances vaines qui divisent les scrutins en premières voix accordées à l'un, et secondes ou troisièmes voix accordées à l'autre; précautions adroites par lesquelles on s'acquiert à la fois la gratitude de deux concurrents que l'indécision de tous écarte également de leur but. Mon bulletin est le secret de ma conscience; il reste le même tant que le tour de ballottage ne me force pas à le changer. — Monsieur, dit Guérin, votre procédé me paraît fort loyal, fort sage; du moins on peut compter sur vous invariablement quand on a le bonheur d'être le plus convenable au bien de la société qui ne doit choisir que le mérite notable en littérature.

„Eh! mais, répartit l'académicien, le mérite littéraire n'entre pas lui seul dans nos convenancs. Notre académie ne se compose pas, ainsi que celle des Sciences, de spécialités assez précises pour demeurer inaccessible au patronage des chefs de *camaraderies*, à certaines préséances de rang à la cour et dans le sacerdoce, à de hautes seigneuries qui n'ont rien écrit de remarquable, à leurs créatures obséquieuses qui se faufilent sous l'abri de leur protection. Tantôt d'éminents personnages y furent accueillis en qualité d'interprètes utiles des intérêts du corps auprès des autorités supérieures, et comme ajoutant à son éclat un relief nécessaire: tantôt l'industrie

et l'importunité des cabales y poussent de fausses célébrités à la mode que les journalistes de parti mettent en évidence. Quelquefois les talents médiocres ferment le passage aux plus justement renommés, par l'erreur d'un goût nouveau. Souvent on élit celui-là qu'on n'estime guère, parce qu'on n'aime pas celui-ci; et la préférence méritée entre les compétiteurs dicte moins souvent les choix que l'aversion.

„Ces sortes d'abus furent le mal de tous les temps, indépendamment de vieux préjugés qui exclurent jadis Molière et J.-J. Rousseau. Parmi les notabilités brillantes de notre époque, l'éloquence de la tribune politique ne nous offrit-elle pas le général Foy, et Benjamin-Constant, mes deux anciens amis? Eh bien! avons-nous pu déposer notre laurier sur leur tombe? Notre minorité s'honore de ne considérer que l'illustration des talents: mais, par de spécieux égards, notre majorité pèse la valeur des titres de toute espèce: elle nommera volontiers tel ministre, tel pair de France, tel cardinal, tel archevêque, tel évêque; tandis que nous autres ne choisirions entre eux qu'un Pascal, un Bossuet, un Fénélon, s'il s'en trouvait, même encore un Maury, parce qu'il parlait et écrivait en bonne langue française.“

„— Monsieur, votre déclaration loyale me suffit: je n'abuserai ni de vos moments, ni de votre bonté. Je sors heureux et convaincu de l'impartialité de vos suffrages. Permettez à votre humble admirateur de venir quelquefois consulter le producteur de tant de chefs-d'œuvre!“

Il le salua profondément, et partit bien persuadé que la voix de l'académicien, n'étant acquise qu'au meilleur candidat, devait être à lui seul: puis, son crayon modeste l'inscrivit sur son calepin comme déjà promise. Le cours de ses démarches ne se ralentit pas. Soigneux de ne contrarier aucune opinion, de ne heurter aucun système, son esprit se ployait à toutes les variétés de goût et de caractère qu'il rencontrait. Aux classiques, il s'annonçait en zélateur des anciennes règles dont le maintien pouvait seul conserver la littérature: aux romantiques, il confessait l'ennui que lui causaient les uniformes chefs-d'œuvre

des vieux maîtres de l'art; et leur exprimait sa tendance vers les excursions désordonnées d'une école sans principes absolus, et sans autre modèle que la brute nature et que son langage à la fois simple et rude, ingénument terrible ou trivial. Mais la diversité des théories n'était pas le plus réel obstacle à sa prétention. Les uns lui opposaient le nom d'un concurrent recommandé par son indigence ou par son grand âge; comme si le siège académique était un lit d'hospice réservé au sommeil des auteurs pauvres et invalides. Les autres avaient pris en eux-mêmes, et avec leurs collègues, une sorte d'engagement prématuré envers des candidats qu'ils avaient déjà contraints à céder le pas à de précédents compétiteurs. Chez quelques-uns encore s'était présenté d'avance un grand seigneur écouté dans la chambre du roi. Toutefois l'insinuant Guérin avait réponse à toutes les objections, et ne manquait jamais en sortant de chez eux d'inscrire leur vote au nombre de ceux qui lui étaient dévolus. Tous ses concurrents l'imitaient de leur côté; et les tristes immortels, en butte à leurs importunités croisées, soupiraient après le jour de l'élection, afin d'en être quittes au risque des inimitiés de dix ou douze mécontents, et de l'indifférence d'un ingrat élu, qui dédaignerait même bientôt d'assister aux séances du corps dans lequel sa vanité brûlait d'être admis.

Dans l'académie des Beaux-Arts, mêmes brigues, mêmes angoisses, mêmes illusions. Le peintre Bernard gardait plus de fierté, disons mieux, plus de raideur, dans ses allures sollicitantes. Sa bonne opinion de lui-même et de ses talents le plaçait trop haut dans sa propre estime pour se soucier d'un rang dans une compagnie dont il jugeait tous les membres au-dessous de lui. Mais à leur titre se joignent des avantages positifs et pécuniaires: il comprit que les juges de tous les prix décernés dans les concours d'artistes, que les dispensateurs des travaux distribués par le gouvernement aux musiciens, aux peintres, aux statuaires, aux graveurs, et aux architectes, jouissaient de prérogatives non moins favorables à la fortune qu'à la gloire. Le revenu modique des particuliers ne peut enrichir le pinceau ni le ciseau: les étroits hôtels ne prêtent pas

d'emplacement assez spacieux aux grandes entreprises des beaux-arts. Les seules munificences de l'état ou des princes en soutiennent dignement la splendeur, et seules peuvent compenser les frais indispensables à leur vaste et parfaite exécution. Il sentait ce besoin, et voulait obtenir sa part du lustre et du profit qu'on retire à travailler pour les monuments publics. Le voilà donc réduit par cette même nécessité à flatter tour à tour les favoris des cabinets ministériels et des préfectures, les administrateurs en chef et leurs commis, tous gens disposés à faire élire plutôt des talents que leur souplesse rend dociles à leurs vues, que des génies indépendants qui n'obéissent qu'à leurs inspirations individuelles. Or, sa présomption se mettait dans cette catégorie; et il savait mal dissimuler son orgueilleux caractère dans les salons où circulent et s'humilient les artistes médiocres.

Plusieurs semaines s'écoulèrent; et nos trois candidats, que le raisonnable Dumont n'avait presque plus revus durant leurs courses, revinrent un beau soir chez lui s'entretenir du résultat de leurs poursuites ambitieuses. Le littérateur et le peintre entrèrent les premiers.

„Complimente-moi, mon cher maître! s'écria Guérin avec un rire convulsif:

Comme Piron, je ne suis rien,
Pas même académicien.

Mais que les quarante immortels se tiennent fermes! Je vais faire pleuvoir sur eux un déluge de couplets, d'épigrammes, de satires, qui les submergera tous.

„— Et moi, s'écria brusquement Bernard, je comptais sur ma chance, et j'ai le sort de l'illustre Poussin: mais je ne me réfugierai dans l'Italie qu'après avoir signalé chez tous nos marchands d'estampes, dans mille caricatures, nos badigeonneurs de toile et nos tailleurs de pierre, dont les suffrages ne valent pas une des cigares que je fume à leur nez.

„— Allons, allons, paix! répondit Dumont: consolez-vous, mes pauvres amis, de votre désappointement, et que le dépit

ne vous rende pas injustes envers une élite d'hommes dont vous aspiriez à devenir les collègues. Qu'ils vous eussent nommés, vous vanteriez leur talent et leur équité: non élus par eux, vous les déprimez avec l'accent d'un dédain insensé. Fallait-il ambitionner leurs voix si vous les méprisiez? faut-il vous estimer moins vous-mêmes parce que leur préférence se porte sur un autre? pensez-vous que votre colère exprime la vérité sur leur compte, et que le public sanctionne ses arrêts s'il applaudit aux leurs? — Mais nous avions leurs promesses formelles, expresses... — C'est-à-dire que vous présumiez les avoir reçues, et que vous les accusez à tort de mauvaise foi. Je connais la plupart d'entre eux, et je sais qu'ils peuvent se tromper, mais que le plus grand nombre prononce avec une consciencieuse délicatesse. — Oh! les opinions politiques, mêlées à toute chose aujourd'hui, les divisent en deux côtés très-obstinés, très-partiaux; et les prédilections classiques ou romantiques agissent en dessous parmi les niais associés à messieurs les beaux esprits. — Autre erreur de votre part; nos académies ont su se défendre des interventions de l'esprit de parti. C'est une justice à leur rendre: elles ne tendent qu'à la conciliation des meilleurs principes et qu'à l'acquisition des moyens de progrès et des célébrités réelles. Les effets de l'intrigue n'y sont que des exceptions rares. Soyez patients: travaillez encore; et vous ferez quelque jour une plus heureuse expérience de leur impartialité honorable.... Ah! voici Sainville, qui peut-être aura mieux réussi dans les collèges électoraux!

„— Réussi? moi! dit le baron en les saluant avec fatuité. Suis-je un homme fait pour échouer? J'ai réussi, parce que j'ai bien calculé, selon mon habitude des affaires. Aussi ne dois-je mon succès qu'à moi seul, et je me sens quitte de toute reconnaissance; mais vous me voyez furieux de mon triomphe même. L'injustice, la calomnie, la sottise dénigrante sont à l'ordre du jour. Ah! mon bon ami, que vous aviez raison de nous détourner du guêpier des candidatures! C'est peu que de m'entendre assimiler à tant d'obscurs et incapables concurrents, dont il m'a fallu traverser la fourmilière; que d'être obligé

de donner la main à tous venants, à de petits marchands, à de menus fabricants, à des ouvriers; c'est peu que de rappeler mes services, mes droits, et j'ose le dire, mes titres à la préférence sur tous, par une multiplicité de professions de foi banales; c'est peu que de m'être exposé, dans les réunions préparatoires et définitives, aux plus impertinents interrogatoires, aux plus folles injonctions dictées par les méfiances de nos fournisseurs industriels; que de m'être soumis à caresser les plus minces fragments de leur souveraineté boutiquière; que de m'être tourné, viré dans tous les sens, au gré de leur capricieux jugement, comme un cheval en vente, dont les maquignons examinent l'encolure, l'œil, la dent, le pied, le trot et le galop dans un marché public: eh bien! peu satisfaits de mes allures, ils m'eussent rejeté, si notre prudente administration, vers laquelle je me montrais secrètement incliné dans les confidences adroites de ma femme à leurs chefs, ne m'eût prêté le renfort d'une puissante clientèle. Il était temps; car, le croiriez-vous? je ne l'ai emporté que de deux voix: et contre quelles gens! contre tel qui promettait aux uns d'empêcher que le prix du blé, du bois, ou d'autres denrées ne s'abaissât à leur préjudice personnel, et pour le bien des pauvres consommateurs qu'ils écrasent: contre tel qui s'engageait par son crédit à faire élever un pont, ouvrir un canal sur lequel il leur assurerait des actions lucratives, ou de percer des chemins vicinaux, des passages, des rues nouvelles, avantageux à leurs seules propriétés territoriales ou bâties: tout cela pour des intérêts matériels et locaux, souvent contraires aux vues politiques et générales! Tel autre leur objectait contre moi le verbiage de leurs journaux sacramentels: tel autre encore leur distribuait en espérance les emplois subalternes ou des traitements à leur nombreux cousinage. Que sais-je enfin? mais ce ne serait rien si les manœuvres s'en tenaient là: le pire des maux, c'est de me voir bafoué par mille propos, assailli de mille pamphlets, en butte aux diffamations de mes rivaux dont les recherches inquisitoriales fouillent dans toutes les relations administratives et domestiques de ma vie entière, et dissèquent ma personne

vivante plus outrageusement que le scalpel ne déchire la dépouille d'un mort. Plaignez-moi, mes amis, d'être élu. Jamais je ne fus plus malheureux, plus irrité que je le suis par l'effet des abominables scandales dont vous me voyez l'innocente victime. Mais, patience! j'éclairerai la chambre; mais je punirai les factieux; mais je me vengerai hautement de leurs diatribes, et m'associerai loyalement à la fermeté des mesures les plus gouvernementales: oui, je reconnais qu'il faut de l'arbitraire pour réprimer l'excès de la licence, et ne me résignerai point en martyr à livrer ma réputation aux traits envenimés de la presse. Malheur aux libéraux, aux impérialistes, ou aux royalistes qui m'auront insulté! la tribune m'est ouverte pour les confondre et les démasquer tous.

„— Belle disposition que la vengeance pour faire un impartial député du peuple! interrompit gravement Dumont indigné de l'humeur hostile de son camarade. Apprends que cette tribune, où tu brûles de monter plein de ressentiment et de colère, ne doit être accessible qu'à la défense des intérêts communs, et rester inabordable aux animosités privées. Penses-tu que ta conduite ambigüe entre les électeurs et les administrateurs t'ait gagné leur confiance? Aux premiers, tu te présentais sous les dehors du patriotisme qu'ils exigent; aux seconds, tu t'offrais en même temps sous les apparences d'une obéissance passive à leur autorité bien ou mal règlementaire: tu parlais un langage devant les uns, tandis qu'en ton nom la baronne parlait en termes différents devant les autres. Acteur jouant un double rôle, tu affectais en toi ce qu'il fallait paraître pour séduire, et tu ne découvrais pas ce que tu es véritablement, si toutefois l'homme qui se produit sous deux faces est quelque chose. Écoute: j'ai de quoi réfuter les imputations d'injustice et d'aveuglement dont tu charges les décisions des collèges.

„De jour en jour le peuple se détrompe sur les menées des intrigants; de jour en jour ses propres méprises l'éclairent. Avouons-le, notre éducation constitutionnelle, électorale, commence à se faire; mais elle est loin d'être achevée. L'exercice continu de

nos droits nous en enseignera l'usage le plus salutaire. Nous cesserons d'exiger que les candidats, quand un vrai civisme les anime, quand leurs lumières et leurs services les désignent, se prostituent en charlatans de place, et s'épuisent en protestations superflues, auxquelles personne ne croit; en éloges d'eux-mêmes si embarrassants pour les bienséances. Nous ne demanderons plus, en garantie de l'indépendance des mandataires, ces actes de complaisance et de docilité qui, les dégradant parfois à nos yeux même, démentent la promesse de ces inflexibles fidélités dont ils se vantent.

„A l'avenir, on se défiera des gens habiles qui courtisent les factions, autant que de ceux qui courtisaient les princes. On élira les hommes à qui la liberté coûte des sacrifices, et non ceux à qui son masque rapporte décorations et profit. D'où proviennent les mauvais choix? de l'hypocrisie des candidats qui prennent toutes les formes pour se ménager les suffrages des hypocrites qui leur ressemblent, et qui manœuvrent les uns contre les autres, soit pour le gouvernement passé qu'ils regrettent, soit pour le gouvernement futur qu'ils espèrent, et jamais pour le gouvernement qu'on a, bien qu'ils jurent de l'affermir en le trahissant toujours. Te voilà ministériel, par exemple, grâce à l'influence des ministres qui t'ont fait élire: un de tes nouveaux collègues contrôlera tes protecteurs s'ils ne marchent pas dans la voie légale, parce qu'il est élu sans autre protection que celle de sa probité reconnue par ses concitoyens. L'homme dont je te parle n'a point de coterie, point de systèmes ni d'antipathie, point d'offense à venger, ni d'intérêt particulier à poursuivre. Il aime mieux son repos que les affaires; mais il aime mieux son pays que son repos; et tu le verras se dévouer tout entier aux travaux législatifs utiles à sa patrie. Les électeurs qui se sont obstinés à le proposer, les a-t-il visités, leur a-t-il rien promis, leur a-t-il adressé son apologie composée par lui-même? Ils ne le connaissent que par ses actions. Ils savent que si la majorité ministérielle a tort, il la combattra; que si elle a raison, il s'y réunira cordialement; qu'il ne deviendra le champion d'aucun parti, d'aucune secte

dévote, d'aucun despotisme, et ne se fera jamais un jeu d'opposition dans une minorité systématique, pour s'acquérir plus ou moins d'importance à la cour, ou de popularité dans la ville. Cet homme qui n'était, ce matin encore, qu'un électeur éligible, avait tant d'aversion pour les importunités des intrigants solliciteurs de bulletins, qu'il avait inscrit sur la porte de son logis: *Ici l'on ne reçoit la visite d'aucun candidat;* cet homme, enfin, qui s'honore d'être élu maintenant, et qui ne s'attendait pas à l'être, c'est moi."

A cette dernière parole, le baron de Sainville resta comme pétrifié de surprise; les deux témoins de la scène furent frappés d'un muet étonnement; et l'on eût dit, à voir leur contenance étrange, que, par une faiblesse naturelle au cœur humain, cette bonne nouvelle consternait ces trois bons amis.

Népomucène L. LEMERCIER.

UN VOYAGE EN OMNIBUS,

DE LA BARRIÈRE DU TRÔNE A LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE.

Le 6 août 1670, en présence de Colbert, Claude Le Pelletier, prévôt des marchands, assisté de ses échevins, posa, au nom de la ville de Paris, la première pierre d'un grand arc de triomphe consacré par la cité reconnaissante à Louis XIV, le roi victorieux: ce fut à la barrière du Trône.

Le 15 août 1806, en présence du comte Montalivet, le comte Frochot, préfet de la Seine, assisté de ses douze maires, posa, au nom de la ville de Paris, la première pierre d'un grand arc de triomphe consacré par la cité reconnaissante à Napoléon, l'empereur victorieux: ce fut à la barrière de l'Étoile.

Le monument du Trône dessiné par Claude Perrault, et qui avait été construit en plâtre et comme modèle seulement, fut entièrement démoli en 1716. C'est comme pour rappeler cette ruine, qu'au bout du faubourg Saint-Antoine, l'architecte Ledoux éleva ces deux colonnes isolées. Ainsi des pilastres épars restent dans le désert pour dire où étaient les temples géants de Baalbek et de Tadmor.

Le monument de l'Etoile a bien failli tomber en ruines pendant sa traînante construction; mais aussi il faut tenir compte

des vicissitudes qu'il a subies. Il avait d'abord été voté pour perpétuer la mémoire du traité de Tilsitt, puis pour éterniser la campagne d'Autriche, puis le mariage de Marie-Louise et de Napoléon; enfin pour rendre immortelle la guerre d'Espagne en 1823. Éterniser, perpétuer, rendre immortel! O chétifs atomes de quelques jours, vous voulez perpétuer, éterniser! Pouvez-vous empêcher le temps de détruire, le choléra de marcher?

Trois courses d'omnibus vous conduisent de la barrière du Trône à la barrière de l'Étoile. Je les ai entreprises et achevées: tout engourdi encore de ce retentissement sourd qui vibre long-temps dans les membres, même après que vous avez quitté la voiture qui vous a roulé, balancé, cahoté pendant deux heures, j'ai écrit ce voyage consciencieux. Lisez, si cela vous agrée.

L'omnibus, c'est la vie, le monde, le public, l'homme; c'est tout: le latin le dit. Ah! que ne peut-on, au lieu de ces immobiles planchers où des hommes presque immobiles, quant à l'ame, viennent chanter l'opéra et déclamer l'alexandrin, que ne peut-on nous donner des représentations d'omnibus! Profonde comédie, drame au puissant intérêt, malicieux vaudeville, bouffonnerie à faire pouffer Héraclite ou Chodruc-Duclos, on y verrait tout cela mieux qu'aux Français, au Gymnase, aux Variétés. O théâtre ambulant, comédie roulante, tu n'as pas besoin de souffleurs, la nature en sert à tes acteurs! ils n'ont point de fard, de déguisement: ils sont spectateurs les uns des autres, ils jouent leurs rôles en se voyant jouer, toujours comme dans le monde, et tous ils paient trente centimes pour amuser le public et pour s'amuser. Quelle meilleure école dramatique que l'omnibus? Là, langage simple et naturel, péripéties inattendues, catastrophes soudaines, entrées et sorties motivées s'il en fut; c'est toujours pour aller quelque part. Un débiteur va se trouver nez-à-nez avec son créancier qu'il fuyait depuis un an. N'est-il pas divertissant de voir toutes ses ruses pour cacher sa figure: c'est l'œil droit, c'est l'œil gauche; le nez à essuyer, un mal de dents subit qui le force à couvrir sa joue de son

mouchoir; mais le créancier à la piste, qui reconnaîtrait son débiteur dans une ride, comme Cuvier reconnaît un animal antédiluvien dans un ossement, le créancier le saisit au collet: dialogue chaud, animé, brûlant. Quelle joyeuse comédie pour le parterre roulant, et les chiens qui se mêlent de la querelle, et le conducteur qui met le holà, et enfin un garde du commerce qui monte, véritable *Deus in Machinâ* et appréhende le quidam au corps de par le roi et à la requête du créancier. Ce n'est là qu'un coin du vaste répertoire-omnibus, et en vérité, un savant nous ayant démontré qu'il existait des voitures à cinq sous du temps de Molière, je suis persuadé qu'il y allait souvent.

Ainsi je me préparais à ma tournée historique, philosophique et morale, en montant le marche-pied de l'omnibus solitaire de la barrière du Trône. Je n'y fus pas long-temps seul. Une petite et accorte grisette y monta. Venait-elle de Vincennes visiter le bois et le château où sont captifs d'élégants et sveltes artilleurs, comme on sait? ce serait possible. De jeunes officiers doivent tant s'ennuyer dans la forteresse de Vincennes; le genre grisette a bon cœur, les bois sont si touchants en octobre qui sème les gazons de feuilles mortes! Elle resta long-temps sans lever les yeux, car, règle générale, soit pudeur, soit convenance, ce n'est pas la question, toute jeune femme qui se trouve, face à face, en omnibus, avec un jeune homme, doit avoir son voile ou ses paupières baissées. Le bruit d'un sabre la fit tressaillir; c'était un artilleur: elle regarda, referma bien vite les yeux, les rouvrit à demi, sourit à son voisin, et, de peur de l'oublier, je dirai qu'ils descendirent ensemble à la Bastille. Nous en sommes encore bien loin.

Nous passions devant la rue Picpus. Pendant que je cherchais quelle pouvait être l'origine de cette étrange appellation, était entré un lourd et large paysan endimanché, à figure grotesque, cheveux grisâtres, singulièrement éparpillés sur ses tempes creuses, nez rubicond, portant à califourchon des lunettes à grands verres ronds comme les yeux d'une chouette, et la pointe de ce nez déjà fort coloré était serrée de manière

à en être écarlate. Malheur, disais-je, à l'être rieur qui aura cet homme pour vis-à-vis. Ce fut la jolie grisette qui tout d'abord pinça les lèvres, ses joues se gonflèrent, ses yeux grossirent, le sang lui afflua à la tête, enfin elle éclata d'un rire à demi étouffé qui aurait grandement scandalisé le paysan n'eût été le sabre de l'artilleur. Une des plus grandes tribulations de l'omnibus, c'est d'avoir envie de rire de son vis-à-vis.

Là commence une descente assez rapide. — Oh! qu'il est bon d'aller vite! On aime à se sentir emporté, à recevoir l'air pur qui vient vous frapper le visage en sifflant, et glisse fraîchement à travers l'air méphitique entassé dans l'étroite gaîne de l'omnibus. Le roulement hâté des roues, ces cahots précipités, ce frémissement du plancher sous vos pieds, le bourdonnement de la voiture, la vue des chevaux bien lancés, tout cela enlève, agite le sang, féconde la pensée, on imagine, on crée, on se ressouvient, on reconstruit le passé, et je voyais encore au coin de la rue de Reuilly, l'abbaye royale de Saint-Antoine, fondée à l'endroit où le saint ermite apparut à deux légats qui arrivaient de Rome. Cette abbaye avait de grands privilèges: les corps des rois y étaient transportés de leur palais pour aller de là à Notre-Dame et puis à Saint-Denis; et comme l'abbesse était *seigneure* et dame de tout le faubourg, les ouvriers y travaillaient sans maîtrises; d'où vient que, même encore qu'il n'existe ni maîtrises ni jurandes, le faubourg Saint-Antoine est resté ville d'ouvriers. Toutes ces idées me passaient dans la tête aussi vite que l'omnibus devant la rue de Reuilly, quand le conducteur tira tout-à-coup son cordon. C'était pour une grosse et grasse nourrice qui venait de Saint-Mandé apporter son nourrisson aux parents. Elle avait appelé de loin la voiture au moment où les chevaux prenaient le galop. Le conducteur était alors occupé à faire la recette. La voiture courait, la nourrice courait, appelant et criant, et inutilement toujours. Essoufflée, pantelante, pourpre, elle allait tomber avec son enfant quand on l'aperçut: elle monta colère et hors d'haleine, et son enfant bondissait au flux et reflux de son large sein palpitant qu'il cherchait, en vagissant, à saisir de ses petites mains potelées.

— J'aime un enfant qui crie, disait l'abbé Morellet. — Pourquoi? — Parce qu'on l'emporte. — Propos de vieux célibataire. Il aurait détesté un enfant qui crie dans un omnibus, parce qu'on ne peut pas l'emporter. Un enfant aimable en omnibus, c'est un enfant au-dessus de six ans, qui paie sa place. Oh! de ceux-là on n'en saurait trop avoir; ils sont turbulents, essuient leurs pieds sur vos pantalons blancs, se remuent sans cesse; mais ils sont minces, fluets, et entrent en compensation avec les gros corps qui viennent souvent, et comme par une malice du sort, prendre deux places où il y en a tout au plus une. Aphorisme incontestable: un enfant de plus de six ans est un être accompli dans un omnibus.

Chose remarquable, le nourrisson cria plus fort quand la voiture passa devant l'hospice des Enfants-Trouvés.

C'est à cette hauteur que commence le mouvement de commerce et de fabrique du faubourg. C'est là que se confectionnent les meubles les plus élégants qui, du fond de leurs obscurs ateliers, vont décorer les somptueux hôtels des grands ou les palais. Un ouvrier, en mangeant son pain sec, polit une table d'acajou que chargeront des truffes et des pâtés de tous les coins de la France. Un autre, en chantant une chanson fort joyeuse, incruste des ornements d'or dans le lit de bois indigène où se consommera un mariage de trois cent mille francs de rente. Celui-ci, en parlant le français du faubourg, couvre un bureau somptueux du tapis de cuir à filets d'or sur lequel un poète écrira ses alexandrins, pendant que cette femme que voilà borde d'une ganse élégante un sopha de petite-maîtresse, coussin mollement élastique, causeuse qui n'a place que pour deux, cadre de l'imagination rempli de riants tableaux; mais ne regardez pas la main qui le prépare.

Ici quatre ouvriers quittèrent leur faubourg pour aller danser à la rotonde de Mars. Il y a bien des guinguettes sur l'avenue de Vincennes. Le grand salon des Corybantes offre musique distinguée et société choisie; mais le plaisir qu'on va chercher loin est plus plaisir encore: on aime son pays, mais on s'en éloigne pour jouir du bonheur d'y revenir, et surtout

quand on a travaillé toute la semaine, au même lieu, on aime à le quitter le dimanche.

Aussi, arrivés à la Bastille, devant l'Éléphant, ce gros superbe monument, que le beau monument de juillet a détrôné, ils descendirent, ainsi que moi, pour monter dans l'omnibus de la ligne des boulevarts. Ils prirent place sur les banquettes latérales, et moi, pour mieux examiner, je m'assis sur le strapontin qui est au fond. J'étais donc le *président*, c'est le terme dont se servent les habitués d'omnibus, quand j'éprouvai une douce satisfaction en revoyant mon paysan à lunettes. Il allait au bout des Champs-Élysées: il ne le cacha point aux ouvriers, avec lesquels il entra en conversation sans cérémonie. Il devait y être à cinq heures pour un rendez-vous d'affaires. Or, il était déjà quatre heures, et encore douze places à remplir dans l'omnibus! Douze fois peut-être à s'arrêter pour prendre les voyageurs, autant pour les débarquer!

Enfin la lourde machine s'ébranla. Nous partîmes. Le paysan tira sa montre d'argent, frappa du pied, sans trop d'impatience, remit sa montre: il paraissait dire: — Nous allons vite! — La voiture en effet cheminait bien quand elle s'arrêta tout court devant la rue du Pas-de-la-Mule: c'était pour une vénérable douairière de la Place-Royale. Elle monta difficilement, attendu qu'elle était pesante de son embonpoint et qu'un chien griffon, attaché avec une faveur bleue, et qu'elle pressait tendrement sur son cœur, gênait ses mouvements. Elle s'apprêtait à s'asseoir près du paysan, quand la voiture se remit en marche. La bonne dame chancela, tomba sur le villageois, et le chien le mordit. — Conducteur! conducteur!

C'était une jeune personne qui sortait du théâtre des Funambules: elle franchit si lestement le marchepied, qu'on voyait qu'elle était habituée à marcher sur la corde. Cette fois le gros paysan ne regarda pas sa montre, ne frappa point du pied, tant la danseuse était jolie, tant elle avait bondi avec prestesse et grâce à côté de lui.

— Conducteur! conducteur! — Quelque gros marchand de chevaux qui sortait du théâtre Franconi. Il arrivait si lourdement

qu'à chaque pas qu'il faisait le pauvre campagnard avait le temps d'articuler un juron en consultant sa montre. Il était quatre heures et demie. L'énorme voyageur, avant d'enjamber le marchepied, se moucha, prit une prise de tabac très-solennellement, tomba sur la banquette comme une masse, et la voiture en bondit. — Allez, cocher! Et le cocher alla.

Je ne compte pas enrégistrer tous les détails d'entrées et de sorties, comme le conducteur qui, à chaque nouvel arrivant, pointe un numéro sur sa feuille. Je suis président: je vois de haut. Chef d'orchestre, régisseur de la troupe dramatique de l'omnibus, aucun son faux, aucun mauvais geste ne m'échappe, mais je n'en dois pas compte au lecteur. C'est le genre, non l'espèce que je lui présente, le genre *omnibus* varié à l'infini, mais dont chacun peut voir les variétés. C'est de l'omnibus complet que je traite, de l'omnibus politique, moral, civilisateur. O inventeurs de voitures à trente centimes, quel bien vous avez fait à la société! Que d'amis brouillés réconciliés par vous! que de gens confrontés dans vos corridors ambulants mieux qu'au palais, et où le coupable a rougi.... Allez, cocher.

Et le cocher arrêta au bas de la porte Saint-Martin: pour qui? Tout le monde tendait le cou pour voir arriver la nouvelle visite. L'omnibus est essentiellement curieux, et, en effet, est-il intérêt plus grand? On est pressé, serré, tassé, encaqué. L'hôte que l'on attend est-il gros, est-il fluet? — Encore une place pour une dame, messieurs, une dame bien mince. —

C'était la vérité. Une femme aux cheveux châtains-bruns, aux yeux noirs, au teint pâle, vêtue d'une robe de mousseline claire, de couleur tendre; un petit être délicat, vaporeux, svelte créature, qu'un poète, un peintre aurait à-peine besoin d'idéaliser pour en faire une bonne fée ou un ange; et tous les vieillards, car remarquez qu'ils sont toujours le plus empressés à offrir une place étroite, bien étroite, aux jolies femmes, tous les vieillards de s'effacer, de se rapetisser, de se ramasser, pour lui présenter un demi-pied vide sur la banquette:

Au fond, madame: il y a une place au fond. — Pendant

qu'elle se glissait avec peine entre les deux rangées de genoux qui se croisaient, la voiture, trop subitement arrêtée, eut un ébranlement qui fit trébucher ses pieds mignons, et c'était à qui chercherait à la soutenir. Tu n'es pas seulement bon, conciliateur, moral, tu es galant, Omnibus français! Enfin elle se plaça tout au fond, près de mon siége de président, et la vieille douairière la séparait du lourd paysan qui regardait sa montre, jurait dans sa barbe, maudissait la jolie femme: il était cinq heures moins un quart!

— Cocher, complet! —

Que ce cri fait de bien à celui qui est pressé d'arriver! — Ah! dit le paysan, nous allons donc marcher! Et ma petite dame aérienne était là, sous mes yeux; et de sa robe, de ses cheveux, de son mouchoir, comme d'une cassolette, montait jusqu'à moi un léger parfum de vetiver, de portugal, de violette, un parfum végétal qui vous eût transporté dans un riant jardin ou dans un boudoir mystérieux, et je bénissais le ciel de l'avoir séparée des hommes qui encombraient la voiture: ils auraient froissé ses jolies manches bouffantes, chiffonné sa robe si frêle, frotté sur son chapeau rose leur sale chevelure, et j'aurais souffert comme d'une profanation.

Pendant la montée si rude de la porte Saint-Denis, notre campagnard avait le temps de pester, de tempêter. Dans ces moments d'impatience, comme on est torturé! on voudrait arrêter sa montre qui va trop vite: arrêtez-la; mais le temps!... On se sent une inquiétude, une crispation dans tous les membres, on a la fièvre; on irait pousser la voiture, faire tourner les roues: on maudit les chevaux; si l'on était cocher, on les tuerait. . . . Allez donc! on m'attend: cocher! fouettez donc vos chevaux; il est près de cinq heures. . . . Le poing se serre, on frappe du pied. C'est le tourment que cause l'attente exaltée; c'est l'intolérable irritation du poète qui imagine, vit et écrit difficilement.

Il pouvait descendre et prendre un cabriolet; mais un cabriolet eût coûté trop cher. — Messieurs, vos places!

C'est une scène très-curieuse, dans le drame-omnibus, que

celle du paiement, surtout quand on est au complet. D'abord, ce sont les coudoiements, les contorsions, les grimaces des voyageurs qui se mettent en deux, se soulèvent, se penchent en avant, en arrière, pour fouiller un peu à leur aise dans leur gousset; ensuite la circulation des sous, les échanges de monnaie. On voit là quel est l'avare, quel est l'homme généreux. Celui-ci donne cinq francs avec aisance et *désinvolture*, et reçoit sa monnaie sans la compter; celui-là fait passer de main en main une pièce de vingt sous: il est fort inquiet jusqu'à ce qu'elle arrive au conducteur: le conducteur la tient enfin. — Pour moi! pour un! rendez-moi! — Tout à l'heure. — Et son anxiété est visible: il ne quitte pas le conducteur des yeux. Prenez garde! il va s'en aller, quitter sa voiture, perdre sa place pour vous enlever soixante-dix centimes. Bien raisonné; mais l'avare est fou.

Ma jolie voisine tira trois petites pièces de dix centimes, qu'elle s'apprêtait à livrer à la circulation, quand je lui présentai une pièce de dix sous. — Veuillez payer pour moi, madame. — Elle me regarda un instant, d'un air décent, à travers son voile, posa légèrement sur ma main son gant de fil d'Écosse, et des doigts rosés tombèrent deux pièces de dix centimes, que je garde pour ne les employer qu'à l'achat d'un objet élégant, parfumé, gracieux, un flacon d'essence ou des gants de bal.

— Conducteur, à la rue Poissonnière. — Et là descendirent quatre ou cinq personnes avec de lentes précautions, qui mettaient le campagnard au désespoir, Il les aurait jetées dehors pour que la voiture partît vite. — Ah! quel bonheur! nous respirons enfin: l'omnibus moins foulé se dilate, s'épanouit, et éprouve ce bien-être d'un cœur oppressé qui se soulage par de fréquents soupirs.

Plus à mon aise, je regardais cette enseigne de bonnetier qui fait l'angle de la rue Poissonnière, dite auparavant le *Chemin aux Poissonniers;* et auparavant encore, le *Val-Larronneux*, Cette appellation ne vous eût-elle par rejeté aux temps où l'on pillait: où l'on volait dans la grande forêt qui s'étendait sur la rive droite de la Seine? Ainsi les boulevarts, les faubourgs, la

Chaussée-d'Antin, tout cela fut d'abord un bois immense, puis des remparts, des cultures, des marais, enfin des hôtels où l'on vit moelleusement, des maisons de jeu où l'on se ruine, où l'on ruine les autres; des théâtres où l'on chante, où l'on rit, où l'on pleure; des cafés où l'on prend sorbets et glaces; des rangs de chaises où s'asseïent des femmes élégantes, honnêtes; des femmes.... Allez, cocher! —

Viendrai-je dénombrer l'un après l'autre les entrants, les sortants? Non. L'omnibus est l'image du monde; on vient, on s'en va: qui s'en occupe? A moins que vous ne soyez le Roi, le premier enfant qu'attend une jeune mère, ou le célibataire que guettent ses collatéraux, le prêtre qui baptise, le prêtre qui enterre, vous regarde-t-on entrer, vous regarde-t-on sortir?

Un nouvel acteur, débouchant de la rue du Sentier, apparut sur notre scène. Je me le rappellerai toujours, tant fut poignant le serrement de cœur qu'il me fit éprouver. Il avait un habit noir sale, un pantalon gris-clair, plus sale encore, un chapeau crevé sur la forme, de grosses bottes ferrées. Il venait d'un estaminet. Sa figure enluminée et les vapeurs d'eau-de-vie et de tabac, qui sortaient de tout son être, en faisaient foi. — Une place encore à droite! — C'était à qui ne serrerait pas pour la lui donner. Arrivé au fond, il aperçut un petit coin a côté de ma dame élégante et parfumée. Épais qu'il était il s'y jeta, s'enfonça comme un coin dans le rang pressé, et la voiture reprit sa route.

J'aurais pu remarquer, en souriant, qu'à son entrée mal assurée il marcha sur le cor de la douairière et sur la patte de son chien; mais mon indignation prit le dessus quand je le vis s'abattre sur ma mignonne petite dame, comme un vautour sur une blanche colombe. Ses manches légères se salissaient et se fripaient sur son habit de gros drap sale. Ivre de tabac, de vin et d'insomnie, il dormait à moitié. A chaque cahot, sa tête allait à droite, à gauche, en avant, et tombait parfois sur l'épaule de sa voisine qui se retirait en frissonnant, comme si elle eût senti sur sa joue une araignée. Cette figure d'un rouge

livide, aux traits déformés par la débauche, si près de ce visage d'une blancheur transparente: ces cheveux gras et hérissés, frottant l'épaule que devaient caresser seulement les tresses blondes d'un élégant: les exhalaisons lourdes et échauffées de la taverne, se mêlant aux légères et fraîches senteurs du boudoir. Hideuse alliance! un beau rayon de soleil sur une mare fangeuse! une chenille, un scarabée sur une rose ou sur une sensitive.

Rue du Mont-Blanc, deux dames descendirent, deux autres remontèrent, et le campagnard les maudissait cordialement. La nuit était déjà venue, et son rendez-vous d'affaires! Il trépignait, battait ses genoux de ses mains, et faisait sonner, en s'agitant ainsi, l'argent que renfermait son gousset. Les dames qui cherchaient où s'asseoir, se décidèrent tout aussitôt à se mettre l'une à droite, l'autre à gauche du paysan. De la rue du Mont-Blanc à la Madeleine, certes elles auraient pu faire le trajet à pied, et un grand habitué d'omnibus, en me communiquant cette remarque, me dit que sans doute elles voulaient placer leurs trente centimes à gros intérêts. Sans qu'il fût besoin de se gêner, elles serraient de près le campagnard, qui, chose merveilleuse! puissance de la femme! semblait oublier son impatience: aussi, convenons qu'elles étaient bien bonnes avec lui. Elles aimaient son pays, son jardin, sa maison: elles s'intéressaient à ses récoltes, à ses enfants, à son chien, à tout ce dont il parlait avec plaisir: et lui, qu'il était heureux et fier d'être ainsi entre deux belles dames, et de les sentir si près de lui! Sterne ne connaît pas de charme comparable à celui de tâter le pouls d'une jolie femme. N'avez-vous pas éprouvé, en omnibus, un bonheur encore plus grand, celui d'être si près de sa voisine que sa douce chaleur vous pénètre, éveille en vous une suave sympathie, vous magnétise: vous croyez sentir que son cœur bat au battement du vôtre... vous... — Conducteur! —

Enfin ma sylphide, ma fée, se délivrait de son hideux voisinage. Elle n'avait pas besoin de ma main pour l'aider à se lever: je l'aidai cependant pour avoir le bonheur de toucher son bras. Elle descendit rue de la Ferme, et j'avouerai que

j'en fus triste comme d'un adieu. Pourquoi étais-je triste? Avait-elle seulement fait attention à moi? J'avais fait attention à elle, j'avais été heureux de la voir; c'en était assez pour que je regrettasse de la perdre, presque sûr de ne plus la retrouver. Qui n'a pas vu passer dans sa vie, une femme dont il s'était dit: — Je l'aimerais à jamais. — Et il revenait cent fois sur le chemin où il l'avait rencontrée, et vainement toujours. C'est pourquoi toute scène d'adieu est, pour celui qui pense et qui connait la vie, une scène de désespoir. — O Omnibus! quel philosophe tu es!

— Mesdames, on descend ici! — Conducteur, dit alors une voix grêle, de quel côté est la rue Saint-Antoine? — Madame, nous en venons. — Eh mon Dieu! on m'avait dit de prendre le premier omnibus en sortant de la rue Poissonnière. — Il fallait monter dans celui qui allait à droite; en voici un qui retourne à la Bastille; tenez. — On m'attend à dîner à cinq heures, et il en est près de six; mon Dieu! — La pauvre femme était une chétive bossue qui s'était arrêté toute courbée sur la première marche de l'omnibus, et y restait immobile dans son désespoir, quand un recul soudain de la voiture rejeta l'un sur l'autre tous les voyageurs, qui, courbés, s'apprêtaient à descendre à la file.

— Mesdames, dit alors le gros campagnard, qui n'avait plus l'air inquiet le moins du monde, quel chemin conduit aux Champs-Élysées? — Voici l'Orléanaise; nous y allons. — Ils montèrent. Qu'avaient-elles à faire à cette heure aux Champs-Élysées? Écoutez.

L'omnibus, utile sous tous les rapports à ceux qui n'ont pas de voiture, a été fatal à bien des états: le bottier crie qu'on use moins de bottes; le marchand de parapluies maudit l'omnibus qui peut en servir en cas d'ondée; tous les marchands qui bordent les boulevarts s'en prennent à l'omnibus. Ils disent qu'il a détruit ce doux état de *far niente*, d'abandon, de de divagation promeneuse que l'on nomme flânerie: or ce sont les flâneurs qui regardent les estampes et en achètent, qui ont soif et entrent au café, qui sont las et lisent un journal: ce

sont les flâneurs que guettent ces dames bienveillantes qui errent en attendant leur déjeûner, leur dîner, leur souper. Il faut bien qu'elles viennent les chercher en omnibus.

Il faisait tout-à-fait nuit: l'Orléanaise avait sa lanterne de devant, sa lanterne de derrière allumées. Celle de devant éclairait faiblement la glace du fond, qui répétait nos figures tout aussi faiblement éclairées par l'autre lanterne; les arbres semblaient courir, tant les chevaux allaient vite; ici, entre les branches, brillait une lueur dans un cabaret écarté; là se balançaient les réverbères qui éclairent les ruines toutes neuves du quartier François Ier, quand de la sombre allée des Veuves sortit un long cri:

— Arrêtez! — Cette invitation n'est pas engageante au milieu des Champs-Élysées. Enfin le cocher fit halte, et je vis, au moyen de la glace, monter un grand corps surmonté d'une figure longue, pâle, creuse, aux yeux ternes et fixes, encadré dans des cheveux roides et tombant carrément. Il ne dit pas un mot, s'assit, resta sans mouvement, tira une bourse où on entrevoyait de l'or, ce qui n'allait guère à son costume, paya sa place, et reprit son immobilité.

— Voici, dit une des dames au campagnard, voici un traiteur. — Elles lui montraient la rotonde de Mars, d'où sortait le bruit joyeux de la danse: il descendit avec elles. Ce n'était certes pas là son rendez-vous d'affaires!

L'arc de l'Étoile se dessinait, imposant et sombre, sur le ciel étincelant d'étoiles. Or, avant de quitter l'omnibus, je récapitulai mes souvenirs. Une grande idée avait été au fond de toutes mes observations, je n'avais rien remarqué que cette idée n'en jaillît, mais vague, éparse, sans lien commun; dès que je l'eus débarrassée de tous les détails qui l'offusquaient, la pensée dominante fut dégagée de mille accessoires qui la faisaient diverger: elle devint enfin une, indivisible, comme la république française. La voici:

Omnibus veut dire *à tous*. L'omnibus est donc le sanctuaire de l'égalité. Certes, c'est bien le sol de l'égalité. J'y ai vu entrer un laquais, un pair de France avant la question de

l'hérédité, une femme d'agent de change et une cuisinière, chacun pour trente centimes. — Mêmes droits, mêmes devoirs: voilà bien l'égalité. Tous l'un près de l'autre assis, haillons et robes à falbala: mais là se borne cette égalité. Il ne faut pas que tel homme parle: il se trahirait par des propos d'ivrogne; on le mettrait à la porte. Celui-ci, qui est bien vêtu, semble l'égal de son voisin; qu'il dise un mot, ce n'est pas en français: adieu l'égalité! L'éducation seule, des talents ou des qualités analogues font les égaux, et encore! Dieu n'a pas créé deux feuilles semblables, d'où vient qu'il aurait créé tous les hommes de niveau? Tâtez le pouls à chacun des huit cent mille habitants de Paris, je gagerais qu'aucun ne bat du même mouvement, sur le même mode. Celui dont le pouls bat plus vite, est plus actif, plus prompt, et conduira mieux ses affaires en ce monde que celui dont le sang est apathique et lent. Ils étaient nés égaux dans la société, une éducation pareille avait conservé cette égalité en eux: vous avez beau faire, elle est détruite par les penchants, les facultés que le Créateur leur a réparties inégalement. Un système philosophique, tout en poussant au bien de l'humanité, en prêchant l'abolition des privilèges, proclame qu'il en est un que rien ne peut détruire, ce sont les privilèges du cœur, de l'ame, de l'intelligence. *A chacun selon ses œuvres:* cet axiome est la consécration solennelle de l'inégalité. Voyez l'omnibus! il y faut tenir dix-huit. Le conducteur est inflexible sur ce point, et pourtant il arrive que six gros corps écrasent les douze petits, les étouffent, les compriment: est-ce la faute de l'omnibus ou du hasard? Quelques hommes s'élèvent, et dominent la foule par leur intelligence, leur génie: qui l'a voulu; est-ce la société? n'est-ce pas plutôt Dieu? Vous à qui la nature a donné en naissant ce génie, en qui de longues et studieuses veilles ont mûri de bonne heure le talent, il est une science bien plus importante pour gouverner les hommes, c'est l'expérience de la vie, qui ne s'acquiert que lentement; eh bien, vous pouvez vous en rendre maître en six mois, un an. Pendant ce temps conduisez un omnibus.

Ernest FOUINET.

LES ENFANTS-TROUVÉS.

Voici, à mon sens, le résumé des mœurs actuelles. D'autres, mieux prodigues de leur plume, et surtout mes maîtres, diront en se jouant cet infini panorama de la cité qui fait le monde à son moule, cette vie nombreuse où le Parisien se berce ainsi qu'au roulis d'un vaisseau. Moi, observateur jeune, j'ai cherché naïvement le résultat; j'ai brodé sur le fond. Ce livre est une histoire, dont mon texte, étudié savamment, pourrait clore le drame en dernier chapitre. Dieu veuille que mon ébauche se pardonne! Ailleurs sont les curieuses spécialités, les investigations mordantes, le coloris chaud de la ruelle, la fine langue des salons: ici, la vérité crue, le détail honteux et le chiffre sanglant couvriront la faiblesse du narrateur. Et ce n'est pas ma faute si un sujet, pris au hasard dans le roman de la grande ville, rattache à une idée seule la source, le nœud et le progrès de la société contemporaine; il y a même, dans le fait unique de l'existence de l'hospice des Enfants-Trouvés, une question de haute théorie. Que vous jouissiez à l'Opéra de la plénitude d'une représentation sensuelle, ou que vous contempliez, binocle en main, le cadavre d'un noyé sur les planches de la Morgue, partout et à toujours la Gorgone de l'immoralité regardera vos yeux de ses yeux béants. Chez quelques peuples, la mesure de la civilisation se prend encore à l'âge des monuments

funéraires; en France, on peut estimer l'humanité à l'infection d'un berceau. Vous voyez donc que la raison de l'homme a grandi de tout l'intervalle qui sépare la vie et la mort; c'est une conquête immense, admirablement taillée à nos imaginations géantes. L'égoïsme est presque littéraire: il veut des monstres.

J'allais vous parler de poésies modernes; et c'est d'un hôpital qu'il s'agit.

Jamais édifice public n'offrit un aspect plus directement opposé aux idées pénibles que son existence remue. Il semble qu'on y retrouve à plaisir ce contraste, si répandu chez nous, de simples choses et d'horreurs profondes. En y entrant, vous cherchez des larmes, des émotions philosophiques, du dégoût; et c'est à-peine si vous entendez les vagissements des nouveau-nés; et partout vous rencontrez, autour de vous et sous vos pas, des fleurs, de bonnes sœurs grises, des rideaux bien blancs, des crucifix, un peu de crime, et voilà tout. On se promène entre ces rangées de berceaux comme dans une prairie; seulement, dans une prairie, la terre, cette mère commune, rend aux plantes orphelines leur véritable nourrice. On voit des têtes blondes, des figures d'ange, une salle qu'on nomme poétiquement *la Crèche*, une chapelle mignonne, et un amphithéâtre de dissection. Les bâtiments formaient un ancien couvent d'oratoriens; aujourd'hui c'est un hospice d'enfants trouvés: il y a deux siècles dans ces deux mots. Rien de remarquable à cet hospice; il ressemble à un collège, à une manufacture, à la maison du bout de la rue, à la maison de votre père. J'oubliais pourtant une statue que vous saluez pieusement à l'entrée. Vincent de Paule veille dans le vestibule de son temple; Vincent de Paule, cet homme dont l'instinct évangélique sauva le cinquième des populations qui passeront sur sa tombe. Ses contemporains embarrassés ont écrit son nom dans l'almanach; Napoléon, lui, en aurait fait un ministre, et pour cause.

Lorsque j'arrivai à la grille, mes yeux s'arrêtèrent sur une boîte, ou tourniquet, placé à droite de la porte, et s'ouvrant

4.

par deux coulisses à l'intérieur et sur la rue. Ce tourniquet représente parfaitement une boite aux lettres. Il est vrai qu'une mère y jette son enfant à-peu-près comme un billet doux à la poste, avec cette nuance que le billet doux entame l'intrigue, et que l'enfant la dénoue. L'histoire du tourniquet a subi les caprices de la morale publique. Jadis, la femme misérable ou adultère déposait là, de nuit et mystérieusement, son nouveau-né; puis, tirant la sonnette pour éveiller la sœur de garde, elle s'échappait dans l'ombre avec ses larmes ou ses remords. A cette heure, un singulier abus a forcément simplifié le recrutement de l'hospice. Il paraît qu'autrefois on trouvait fréquemment au matin dans le tourniquet des enfants morts, et glissés avant le jour à ce lieu de passage, sans-doute pour éviter les frais d'enterrement ou escamoter un crime. Ce moyen de frauder la guillotine et les pompes funèbres a disparu. Une sœur veille, pendant la nuit, à l'entrée du parloir, et reçoit les survenants de la main à la main; le tourniquet ne s'ouvre plus, et son cadenas est rouillé. D'ailleurs, cette voie a perdu le charme du secret. Je vous dirai que maintenant on tient fort peu à cacher qu'on est gêné d'un enfant; qu'il vienne du boudoir ou du grenier, qu'il tombe d'une calèche ou d'une hotte, avec des langes brodés ou un lambeau de laine, c'est une affaire de ménage, un intérêt de famille qu'on traite à l'amiable. On présente l'enfant au parloir en plein midi; on le recommande même aux sœurs, en répétant avec soin le nom de son père; on verse quelques larmes, et c'est fini. Après cela, que l'infortuné crie, meure, soit déchiqueté par l'anatomiste et cousu en morceaux dans une toile à sac qu'on jette au trou banal du cimetière, peu importe! l'honneur est sauf, la mère va au bal ou à la Salpêtrière, la civilisation marche, la médecine rayonne, et nous avons à l'université un cours d'économie politique: c'est admirable!

Quelquefois, dans des jours rares, le cœur de la mère se rompt d'angoisse au spectacle de cette séparation hideuse; ses mains tremblent en déroulant le maillot troué; elle pleure et elle embrasse long-temps l'enfant qui ne l'appellera jamais sa

mère. On m'a raconté des aventures touchantes, des regrets cuisants, des drames tout entiers, et dont le coloris rafraîchit cette fiévreuse nature. Il y a des pauvres ouvrières qui marquent leur nouveau-né; qui suspendent à son cou un ruban, un chapelet, une vieille bague; qui lui donnent un nom bien aimé, et supplient les sœurs de lui donner ce nom. Celles-ci viennent chaque mois, chaque semaine, s'enquérir avec anxiété du sort de la victime; car elles ne doivent jamais la voir; et, en cas de mort, on leur refuse le cadavre: c'est le bénéfice du scalpel de l'interne. D'autres, ne sachant plus résister à leur douleur, usent d'une fraude pieuse, et s'engagent comme nourrices pour rendre le sein à leur enfant. Ces femmes-là mériteraient un prix de vertu.

Ce serait une belle chose, philantropique vraiment, que de rechercher dans quelle proportion les diverses classes de la société se distribuent ces coupables mères; un pareil dénombrement, s'il était praticable, fixerait ces mille physionomies du vice, qui nous échappent par leur mobilité, et dessinerait arithmétiquement la plus satisfaisante revue de ce Paris complet, depuis la boue de ses carrefours jusqu'à la flèche de son Panthéon. Jamais populace romaine, fouettée par Juvénal, n'aurait étalé au Forum plus d'insouciance et de haillons; jamais surtout délicieuses infamies du prétoire ne seraient révélées en mémoires plus piquants même après le pamphlet de Pétrone. Voyez quel coup de massue sur ce réseau si fin d'élégance où dorment les vieux péchés de Lutèce! Peut-être les économistes trouveraient-ils dans cette légende curieuse le résultat que le pauvre attend depuis la création de leur science. Bientôt il y aurait émulation, sinon de vertu, au moins de bon ton, à réduire progressivement le chiffre jusqu'à la pureté de zéro; toutes les moralités passeraient à ce laminoir de statistique; les grandes dames et les grisettes, le boudoir et la ruelle, la misère et la luxure se balanceraient en produit net: un jour, le quartier de la Chaussée-d'Antin cacherait son nombre; un autre, le faubourg Saint-Marceau ferait parade de sa fraction. Enfin, pour récompenser ce travail patriotique, l'Académie des Inscriptions ouvrirait ses portes au légendaire.

J'ignore si les progrès de la philosophie amèneront cet essai de perfectionnement; mais il est certain que l'hospice des Enfants-Trouvés possède déjà un excellent moyen pratique d'y atteindre. C'est un régistre, un simple régistre où s'inscrivent, à la réception du nouveau-né, toutes les plus minutieuses circonstances qui ont accompagné son dépôt. Sur ce régistre, par exemple, on écrit que l'enfant était revêtu d'un linge grossier ou d'une chemisette de dentelle, ou bien encore qu'il était complètement nu; on y écrit que les parents ont pleuré ou n'ont pas pleuré, les paroles qu'ils ont dites, leurs prières, leur sang-froid, leur gaîté; on y mentionne le jour, l'heure de l'entrée, le nom de l'enfant, s'il avait un nom, et souvent la maladie dont il était rongé. Vous remarquez là une tournure de renseignement. Enfin, quand la victime meurt, on y prend date qu'elle est morte. Ce régistre représente donc les annales volumineuses et précises de la plus extraordinaire chronique qui ait jamais existé. Au surplus, ce *memorandum* de l'hospice, *ce grand livre de la dette publique*, est rédigé dans un but utile. Lorsqu'on désire reprendre un enfant des mains de l'État, les pages vieilles et jaunies fournissent le signalement; vous achetez le souvenir du régistre; on vous marchande le bout de ligne qui seul dans le monde réduit en symbole votre paternité, et tient votre fils sous trois mots. Aussi les employés de l'administration gardent-ils ce livre fameux avec un respect de bedeau; ils prennent des gants pour l'ouvrir: c'est une relique. Sacrifiez au Dieu; le tabernacle sautera. Encore un louis, on vous donnera du papier pour transcrire. Personne n'a vu ce livre, personne, pas même l'administrateur qui le plonge dans une armoire: il tremble d'ébruiter lui-même le mystère doré.

Merveilleux impôt qui, levé sur des retours de tendresse ou de fortune, frappe droit au consommateur! Il était impossible d'asseoir plus équitablement la balance entre le prêt à usage et la redevance en nature. C'est un chef-d'œuvre de jurisprudence bureaucratique.

Hélas! que ne sommes-nous Espagnols ou Prussiens! on

verrait des femmes perdre à dessein leur enfant pour le savoir *trouvé*. A Madrid, les enfants-trouvés sont tous censés légitimes; d'où il suit que les bâtards couvrent les rues. En Prusse, sous le grand Frédéric, prince soldat, et par conséquent très-habile à soigner les populations, les filles-mères nourrissaient publiquement leurs enfants, et prenaient rang dans le monde à côté des femmes mariées. Ceci était renouvelé des Grecs. Hâtons-nous donc d'ajouter que Frédéric passait pour un monarque philosophe. Je n'ai jamais été en Prusse; mais il est probable que cette tolérance philantropique du grand roi sera tombée en désuétude.

Il y a un fait curieux et que j'abandonne aux rêveries des utilitaires. Comparativement aux autres capitales de l'Europe, et eu égard à sa population, la ville de Paris est celle dont les hospices reçoivent, année commune, le moins d'enfants-trouvés; et pourtant c'est la France, parmi les nations, qui se montre la plus ingrate à fixer le sort de ces rejetons de la misère. A Londres, leur éducation sent l'école de Franklin et l'hospitalité d'un peuple industriel. On va même jusqu'à leur donner de bonnes mœurs et quelques vertus; ce qui est très-rare chez nous. J'ajouterai que, par une mesure de police, les mères sont obligées de se présenter avant les couches. Leur nom échappe au déshonneur de l'enrégistrement; et la honte de la comparution n'amène que les plus misérables et les plus effrontées. En Russie, à Naples, on laisse parler les dispositions naturelles des orphelins avant de leur enseigner une profession; et Moscou renferme un hospice où les enfants apprennent la danse, la musique et tous les accessoires de l'art dramatique, sur un théâtre qui est tout entier leur ouvrage; et cet hospice fut le premier auquel Napoléon envoya une garde, le soir même de son entrée à Moscou.

Ici, à-peine adulte, l'enfant-trouvé reçoit, avec le congé de l'administration, un brevet de domesticité. La société, traitant ces malheureux en régie comme les tabacs, veut bien les élever en masse au dernier étage de ses catégories; on les disperse, bon gré, mal gré, dans la classe la plus commune,

avec le présent d'une instruction étroite; et si le Paria, étonné du massacre de son intelligence, tressaille dans son habit de bure, et mord le collier d'ilote, on lui jette un rabot, une pioche, ou la faim. Le choix n'est pas douteux.

Et si je vous disais que la moitié seulement recueille cet héritage, et que l'autre meurt, décimée par la privation du lait maternel, l'incertitude de la science, et l'infection des maladies honteuses? Aujourd'hui, près des trois cinquièmes des enfants-trouvés succombent dans la première année de leur âge. Sur les nouveau-nés, il en périt le quart en cinq jours, et plus des deux tiers après le premier mois. Cinq ans après le jour où huit enfants auraient été déposés ensemble à l'hospice, il en resterait trois vivants. Mettez douze ans, et vous n'en trouverez qu'un seul! Avouons que l'art et l'administration sont impuissants à conjurer cette horrible ruine: elle dépend de mille causes, locales ou hygiéniques, qui sont au-dessus de leurs ressources. Toutefois il est consolant de mentionner que le chiffre de cette mortalité décroît de jour en jour; et les résultats obtenus jusqu'à cette heure, sous ce rapport, ont totalement modifié la situation que présentait, il y a quarante ans, l'hospice des Enfants-Trouvés. A l'appui de mon dire, je me permettrai de citer un fait. Maintenant des voitures commodes transportent à Paris les nourrices du fond de leurs campagnes, et chaque département possède une succursale de l'hospice où les nouveau-nés sont reçus dès qu'on les présente. Croirait-on qu'avant la révolution, l'établissement de la capitale devait suffire à toute la France, et que les enfants étaient traînés de chaque point du royaume pour prendre à ce bureau central un billet de vie! C'était le plus souvent un certificat de mort. Un homme, un portefaix, traversait à pied les provinces, portant sur son dos une hotte où s'ouvrait une boîte matelassée qui pouvait contenir trois nouveau-nés. Cet homme, à travers la poussière, la boue, le soleil des grandes routes, le branlebas des auberges, cheminait paisiblement vers Paris. Les enfants, debout dans la boîte, aspiraient l'air par le haut. De temps en temps, l'homme s'arrêtait pour prendre ses repas

et faire sucer un peu de lait à ses compagnons. Quand il ouvrait le coffre, il en trouvait presque toujours un de mort. Sans plus de souci, il jetait le cadavre et rebouchant le vide qu'il laissait, achevait tranquillement son voyage avec le reste du ballot. A son arrivée, on lui délivrait un reçu de la marchandise. Il ne répondait pas des avaries.

Si le système actuellement suivi a fait disparaître ces déplorables traces d'imperfection, l'œuvre sans-doute est méritoire, mais le bienfait est perdu. En France, comme dans les autres états du continent, l'amélioration progressive du régime des hospices marche en raison directe de l'accroissement du nombre des enfants abandonnés; de telle sorte, qu'à la vue d'un pareil résultat, tout individu, sans être doué d'un fort esprit, se surprend à convenir qu'il serait peut-être heureux, pour la cicatrisation de cette plaie sociale, que les nouveau-nés mourussent étranglés par leurs mères, dévorés par la faim, ou raidis de froid sur le pavé. C'est l'opinion savante de Malthus, célèbre économiste allemand, qui a écrit un admirable ouvrage sur la charité. Ce terrible arrêt n'est pas sans appel, mais en présence du chiffre des admissions à l'hospice de Paris, on ne peut se défendre d'y ajouter foi. Dans ces dernières années surtout, le nombre des nouveau-nés admis s'est accru d'un tiers par mois. En 1830, on a compté jusqu'à cinq mille deux ou trois cents dépôts; et dans le cours de l'année présente, où le malaise général a frappé plus vivement sur les classes indigentes de la population, le mouvement des entrées s'est encore élevé. J'ai sous les yeux un billet de salle, daté du 3 septembre, dont l'immatricule porte le numéro 4202, et nous entrons dans l'hiver!

On a remarqué que les commotions politiques poussaient toujours au recrutement des enfants-trouvés. Après la réaction thermidorienne et au sein des illusions patriotiques du directoire, le nombre augmenta du double en dix-huit mois. Soit que le désir de réparer les trouées ouvertes par le couteau de la terreur fût aussi vif sous la mansarde des prolétaires qu'au milieu des orgies du Luxembourg, soit que les femmes, singulièrement éprises de la mode attrayante appelée *demi-terme*,

en eussent épuisé toute la fleur, et puis redouté tous les fruits, l'ère républicaine se grossit à merveille de cynisme maternel. Cette boutade d'enfantement s'accordait de façon très-logique aux goûts militaires du futur dictateur, qui se proposait de rétablir si activement l'équilibre des populations. Mercier assure, dans son *Tableau de Paris*, qu'on parla long-temps du projet d'embrigader l'hospice, et de baptiser soldat tout enfant-trouvé. C'eût été une éducation à la Frédéric, la conscription au ventre. Le projet échoua, comme tant d'autres.

Mais l'influence des crises européennes, les noirs conseils de la misère, le plus sale raffinement de l'égoïsme, auraient beau charger toute la crudité de leurs couleurs, qu'elles pâliraient encore en regard du tableau de cette autre peste dont la débauche moissonne incessamment l'enfance, et qui perpétue au cœur de la cité l'héritage de la lèpre et la contagion du sang. Ici, trempons notre plume dans le ruisseau; je vais vous peindre un égoût.

Laissez-moi donc vous dire, et cette salle réservée où je suis entré avec un frisson d'horreur, et ces corbeilles blanches et vertes, berçant sous leur tenture un double sacrilége, et le sommeil pur des nouveau-nés qui dorment sur la foi du venin, et ces plaies hideuses dont l'homme a déplacé le supplice.

Avez-vous vu la galerie de Dupont, rue Vivienne? c'est le même spectacle, plus la réalité des chairs, le tremblement des lèvres, le bruit de la respiration, et la moiteur de la peau. Les pauvres enfants illuminent du sourire des anges le masque infernal de leur réprobation. Il y en a qui portent une griffe au front, et semblent rêver du ciel; ceux-ci, dans le saisissement de la douleur, entr'ouvrent éternellement la bouche comme si leur ame passait; d'autres, vous regardent fixement avec des yeux si grands, si bleus, si pénétrés d'une vive lumière, que tout ému vous vous penchez sur le berceau pour baiser leurs paupières: ce sont des cadavres. Ils reposent, rangés là contre les murailles, ainsi que des ombres heureuses qui attendent le réveil. A voir l'empressement des sœurs de saint Vincent de Paule autour de ces victimes, on devine qu'elles placent dans

leur salut la plus digne œuvre de leur mission chrétienne. Sitôt qu'un enfant expire, on couche sur son corps inanimé un crucifix, on ferme les rideaux, et on place au sommet une petite couronne de marguerites blanches et d'immortelles. Ainsi distinguée pour quelques heures entre toutes ses compagnes, la fleur, que le mal et la mort ont flétrie, demeure un gage de réconciliation divine. La mère peut-être maudit encore le nouveau-né que déjà il implore grâce pour elle.

Femme qui me lisez, femme du faubourg noble ou de la rue d'Antin, oubliez quelque jour, par une matinée brillante d'hiver, la croisée voluptueuse qui vous tamise vert et jaune l'éclat du soleil; oubliez votre garde-feu d'ambre, aux croquis chinois, aux arabesques perlées; et dirigez votre promenade vers cette maison blanche de la rue d'Enfer, dont j'ai essayé de vous tracer l'histoire. Certes, l'enchantement d'une vie parfumée n'émigrera pas à votre suite pour gravir le plateau du quartier latin; vos jolis pieds s'embarrasseront dans les langes qui jonchent les larges corridors, et sèchent au chambranle des hautes cheminées. La voix grave des sœurs, le cri des enfants nouveau-nés, le tableau de leur martyre, ébranleront vos nerfs délicats. Mais vous devez cette visite au refuge des misères que votre sexe alimente pour moitié. Car, devant le berceau de l'enfant-trouvé, vous pourrez dire comme Fontenelle, et en versant des larmes: L'amour a passé par là.

André DELRIEU.

LE SALON DE LAFAYETTE.

Je suis un homme peu aimable, peu galant, peu poli, presque point civilisé, en un mot. Mes amis, ou soi-disant tels, m'appellent *le paysan du Danube*. Je préfère, en général, les faubourgs à la ville, la Courtille au boulevart des Italiens, et le mélodrame à la tragédie. C'est pourquoi j'ai horreur des soirées et surtout des soirées du grand monde. Je n'ai jamais bien compris ce que l'on entend par une soirée. Qu'est-ce que cela, en effet? Serait-ce, par hasard, un tumulte d'hommes et de femmes, venus, à grandes prétentions, dans un lieu dont le maître les avait invités non moins prétentieusement? macédoine d'envie, de contradictions, d'ambitions, de jalousies et de haines? foule habillée de soie, de cachemires et de fleurs; foule odorante à donner des vertiges, à faire bâiller, comme un bouquet de tubéreuses, après une minute de jouissance; foule dansante, chantante, riante et jasante, plus ennuyeuse, à mon avis, et plus incommode cent fois que l'émeute boueuse, en veste et casquette, qui dansait hier dans nos carrefours?

Est-ce une soirée, cela?

Ou bien, serait-ce plutôt une réunion tranquillement sinistre d'hommes noirs du haut en bas, rangés symétriquement en files assises, avec des tables vertes entre elles, versant l'or à pleines mains sur de belles cartes roses, et perdant impitoyablement

la fortune de leurs femmes qui, debout derrière les chaises, le cou tendu, les veines gonflées, les yeux fixes, regardent jouer, en frémissant; ou la dot de leurs filles qui, dans l'autre salon, dansent muettes et pensives, écoutant l'amour de quelque beau jeune homme à moustaches et barbe pointue, *jeune-France* sentimental qui les tente, les perd, les gâte en leur faisant du saint-simonisme et de la poésie! Pauvres femmes qui, le soir, avaient dit à leurs filles: — Amélie, coiffe-moi, mon enfant: tu as plus de goût que Nardin: compliment de bonne mère, économie de bonne femme! Pauvres filles, qui rendent à ce père joueur l'argent de leurs menus plaisirs, en menus cadeaux doux et gentils comme elles. Ah! je les plains! Et cet homme, leur mari, leur père, se croit honnête!!!

Est-ce une soirée, cela?

Après tout, pour choisir, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Le jeu, voyez-vous, c'est quelque chose; c'est une occupation sérieuse et grave dans ce temps, dans cette ville où tout ce que l'on fait est jeu, où l'on joue de l'huile et des emprunts, du trois-six et du trois pour cent, où l'on joue sa conscience contre une place, et son pays contre un titre. Oui, j'aimerais mieux le salon où l'on joue. Jouer la nuit à des bougies ambrées, avec des cartes bien glacées, bien glissantes, à côté de jolies femmes qui parient pour vous, dont la chaude haleine, tranquille ou précipitée, selon le pique ou le cœur, caresse ou fouette vos cheveux; de jolies femmes qui vous disent *merci* de leur charmant sourire quand vous avez gagné, qui vous boudent, quand vous avez perdu, car elles sont mauvais joueurs, les femmes! C'est presque du plaisir.

Pauvre jeunesse! la politique et le jeu l'usent, la ruinent, la rendent maussade, quinteuse et sèche comme une vieillesse de la régence. Voyez cette chambre au sixième étage; c'est une mansarde éclairée par le haut; il pleut dedans toutes les fois qu'il pleut dehors; un lit en bois peint, une commode en marqueterie, une malle, une table et deux chaises la garnissent: c'est un étudiant qui l'habite, pauvre fils d'un riche père qui lui a ordonné de vivre et d'apprendre avec cent francs par

mois de pension. Regardez, il s'habille pour aller au bal. Le voyez-vous tirer des chaussettes à jour par-dessus des bas de coton blanc, et puis des chaussettes de fil par-dessus les chaussettes à jour, et puis des bottes par-dessus tout. Il sort à pied. Il arrive, et dans la loge du portier, ou dans l'antichambre, il ôte ses bottes et met des souliers qu'il avait dans la poche de son manteau. Son gousset n'est point vide, car deux pièces de cent sous y dorment fort à leur aise. Il pouvait venir en voiture; il a mieux aimé pouvoir jouer. Il joue. Il perd, s'en retourne: et sur le pont Saint-Michel quelqu'un lui vole son manteau et ses souliers.

Pauvre jeunesse! Vous la faites se perdre à jouer. Vous êtes des barbares. Elle n'aime point le bal ni le concert, dites-vous? Je le crois bien! Est-il possible que de gaîté de cœur un honnête homme commette la mauvaise action de donner bal et concert à cinq cents personnes, là où deux cents tout au plus auraient la liberté de se mouvoir? Peut-on, sans méchant dessein, sans mission de haine ou de vengeance, faire d'un joli salon une étuve où cinq cents malheureux viendront cuire et bouillir le soir? C'est en pareil cas que je m'enfuis dans la rue, moi qui ai peur de la foule comme de la peste. Au moins, quand il y a foule dans la rue, qui m'empêche de me faire jour à coups de coude? Point de gêne là, point de respect; rien qui puisse me forcer à tenir à la main mon chapeau pour le voir douloureusement écraser dix fois par minute: vous me direz, il est vrai: ayez un claque; mais tout le monde ne peut pas avoir un claque. Point de politesses hypocrites là; point de ces *mille pardons*, *madame!* — *Monsieur*, *ayez la bonté*.... — *Mademoiselle*, *je suis au désespoir*.....; toutes fadaises ridicules qu'il faut jeter en avant de soi avec force sourires, les plus menteurs du monde, à travers une cohue magnifique, c'est vrai, noble, riche, distinguée, *comme il faut* enfin, mais qui me marche sur les pieds et m'enfonce ses poings dans l'estomac, tout aussi bien, tout aussi fort que la cohue, sans façon et crottée, des théâtres et des boulevarts.

Venir se tuer ainsi pour regarder un bal, pour écouter un

concert! les belles choses en vérité! Qui danse à ce bal? des demoiselles à marier, figures bien lisses et bien immobiles, avec des yeux superbes qui ne parlent pas; ou des jeunes femmes bien coquettes, bien moqueuses, disant des riens, les disant haut et vite comme une leçon apprise, ou doucement et à l'oreille, en forme de secrets; ou des mamans à grosse gorge, à joues brunes, qui portent des robes couleur de feu, qui ont un esprit dans les cheveux, parlent politique, rient aux éclats et boivent du punch. Qui chante à ce concert? des hommes et des femmes de théâtre que vous ne saluez point dans la rue, vous qui les conviez à vos fêtes; brillantes victimes des préjugés sociaux, pauvres parias couronnés de fleurs pour vos plaisirs, que vous applaudissez en les méprisant, que vous admirez en les dédaignant; ou des amateurs, gens ordinairement stupides, parasites qui vivent de leur gosier, comme d'autres vivent de leur mémoire.

Ce sont là vos bals et vos concerts, messieurs et mesdames n'est-ce pas? gardez-les. J'aimerais mieux l'Opéra et les Bouffes, à la rigueur!

D'autres salons, fort noblement fréquentés, dans lesquels on ne donne ni concerts, ni bals, ni jeu, ont aussi leurs soirées hebdomadaires, moins turbulentes, moins étouffantes, mais non moins insipides. Ce sont des *bureaux d'esprit*, comme on disait au temps de madame de Tencin et de mademoiselle de l'Espinasse. Je n'en connais qu'un seul, à qui tous les autres ressemblent, m'a-t-on dit. On y boit du thé, on y mange des tartines de beurre. Il est nécessaire de s'y faire présenter; c'est de bon goût, cela met à la mode. Là, vous arrivez à huit heures du soir, habillé de noir, autant que possible. Dans une antichambre silencieuse, vous trouvez un domestique de haute stature, qui vous demande votre nom et votre chapeau, puis, soulevant le rideau qui sépare l'antichambre du salon, il jette de toutes ses forces votre nom aux oreilles de la compagnie. Vous entrez là-dessus; vous saluez; tout est dit. On vous a regardé fort peu, si votre nom n'est pas illustre. Le maître de la maison qui est un bonhomme, à la mine avenante et joyeuse, s'est approché de vous, il vous a serré la main et, la tenant dans

les siennes, il vous a mis en face du maître du salon, petit monsieur pâle et maigre, à la mine souffrante et triste, qui fait les honneurs d'une façon fort distinguée.

Il faut l'avouer; à qui sort d'un bal, cette maison offre le plus parfait des contrastes. Point de bruit dans ce boudoir littéraire; d'épais et moelleux tapis, de magnifiques peaux d'ours étouffent et dissimulent jusqu'au craquement de la botte, jusqu'au sifflet de l'escarpin. Autour d'une table à thé curieusement ornée, sont étendus sur des sophas les élus du salon, peintres, poètes, journalistes, savants, législateurs et légistes, causant à demi-voix entre eux ou bien écoutant, sans trop faire semblant un rédacteur du *Figaro*, assez grand individu, négligemment habillé, mince et pointu, qui se chauffe hardiment tout seul, debout, le dos à la pendule, la tablette de la cheminée dans les reins, et les basques de son habit dans les deux mains. C'est plaisir de l'entendre parler; car il parle bien, vraiment! car c'est un audacieux critique; c'est un fin moqueur, bon camarade, s'il en fut, pour quiconque s'avise d'écrire; et pourtant, coupant net en deux la plus grosse réputation littéraire, controversant, paradoxant, disputant à cœur-joie sur tous les systèmes qu'il culbute en moins de rien et qu'il rebâtit après, pour le seul plaisir de vous laisser incertain s'il s'est moqué de vous qui l'écoutiez, et pour que vous vous demandiez, quand il a fini, lequel des deux est fou, du genre humain ou de lui.

Dans un coin du salon, à côté du rideau qui s'est levé quand vous êtes entré, vous voyez une grande table, que surmonte une lampe comme dans les cabinets de lecture. Cette table est chargée de livres et de journaux mis en tas, avec une douzaine de caricatures négligemment jetées à travers. L'étiquette exige que vous fassiez une visite à cette table; elle vous défend de vous y asseoir, comme le témoigne l'absence de tout siège quelconque dans cet endroit. Debout donc, vous prenez un livre, vous le feuilletez rapidement de l'air d'un homme qui sait ce que c'est, qui a tout lu, tout vu. Puis vous buvez tout doucement une tasse de thé, vous mangez lentement une tartine. Puis, si le courage vous vient, vous écoutez la conversation:

car il faut du courage, je le sais, moi! J'ai appris ce salon par cœur, je sais le nombre de ses glaces, belles et grandes glaces devant lesquelles vous ne pouvez bâiller, sans que tout le monde sache que vous avez bâillé. J'ai vu le piano, toujours fermé; j'ai vu la harpe, toujours habillée de sa robe verte; et la maîtresse du logis, bonne et douce femme, malheureuse à faire compassion de ce tourbillon de beaux parleurs qu'il lui faut subir deux fois par semaine, qui lui font de la politique à elle, pauvre jeune femme, qui l'obligent à se dire extrême droite ou centre gauche entre M. Cormenin et M. Mahul, tous deux prêts à considérer sa réponse comme une attaque personnelle.

Encore une fois, j'ai horreur des salons, des soirées, de toutes ses réunions aristocratiques que l'hiver fait éclore; je m'y ennuie, je m'y fatigue, j'y deviens malade... est-ce ma faute à moi? N'y allez pas, dira-t-on, intraitable et maussade que vous êtes. — Ainsi soit-il!

Il est une maison pourtant que je me garderai bien de confondre avec les autres. Celle-là, c'est ma maison, à moi. Je l'aime d'amitié sincère; j'en parle avec orgueil, et vous tous qui lisez ce livre, si par aventure il vous arrive d'aller cet hiver à quelque bal où vous ne puissiez danser, à quelque concert où l'on chante faux, tâchez que ce jour soit un mardi, laissez là danse et musique, faites-vous conduire rue d'Anjou Saint-Honoré, chez le général Lafayette.

Là, règnent la liberté, l'aisance, l'abandon. Là, point de formes raffinées, point de convenances superlatives, point d'étiquette, point de présentations cérémonieuses: de la politesse toute simple, des égards tout unis; pas davantage. Le salon de Lafayette est un salon public, une intimité universelle, où les amis amènent leurs amis, les fils leurs pères, les voyageurs leurs camarades. Y vient qui veut: à l'heure qu'il veut, il entre; à l'heure qu'il veut, il sort. Là, tous les pays, toutes les classes, toutes les espèces se trouvent, se mêlent, se donnent la main et s'embrassent. Là, toute la France, toute l'Europe ont envoyé leurs députations. Là, toute l'Amérique est venue saluer l'ami de Washington. Là, tous les libéraux, tous les

proscrits du monde, sont venus saluer le prêtre de la liberté triomphante ou vaincue.

Qui donc a voulu voir Paris, savant, poète, historien, soldat, qui soit retourné dans sa ville sans pouvoir dire: je suis allé chez Lafayette? Qui donc n'ose y venir, de peur d'y être déplacé? le malhonnête homme, le mauvais citoyen, peut-être: mais tout autre? Princes et ducs, marquis, comtes et barons, Lafayette est marquis de vieille noblesse; sa femme était une héritière des Noailles; venez chez lui hardiment, vous ne dérogerez point. Hommes du peuple, artisans, artistes, jeunes gens sans fortune et sans nom, Lafayette est un homme du peuple, jamais il ne signe autrement que *Lafayette* tout court: venez chez lui, n'ayez pas peur. Il ne vous fera point honte. Il vous prendra la main, à vous, pauvre, comme à vous, riche; à vous, roturier, comme à vous, noble: et cela franchement, de bonne foi; non point faussement et par calcul, comme tant d'ex-gentilshommes qui le singent. Autour du vieillard, heureux de votre empressement, fier de l'enthousiasme qu'il inspire, voyez courir et se confondre cette multitude qui parle haut et franc, qui rit, éclate, se fâche, se raccommode devant lui. Voyez toutes les illustrations politiques, scientifiques, littéraires et populaires de la capitale, battre pêle-mêle ce parquet bruyant et nu, en bottes crottées, en bas de soie, en uniforme, en redingote boutonnée, en habit à revers qui s'envolent. Car tous ceux qui sont là ne sont pas venus en équipage, croyez-le! Pourtant la rue est bien pleine, bien encombrée de landaws, de coupés, de calèches, de tilburys; pourtant il y a confusion de cochers et de laquais à la porte, sous la porte, dans l'escalier. Plus de monde encore est venu en omnibus, à pied, comme il a pu. Mais qu'importe à Lafayette comment vous êtes venu, pourvu qu'il vous voie, et pourvu qu'il sache que vous n'êtes point là pour mal parler, du peuple? Car son égoïsme à lui, c'est l'amour du peuple: le peuple d'abord, la France; lui.... quand vous voudrez: vous pouvez mal parler de lui, chez lui, il ne s'en fâchera pas!

Je l'aime, Lafayette; je l'aime comme un fils aime son père.

Qu'on me le pardonne, il y a du désordre, de l'inconvenance peut-être, dans ma façon de parler de lui; mais c'est que je ne puis jamais songer à cet homme sans que mon cœur batte de la plus vive émotion. Quand, tout jeune, à vingt-cinq ans, je me dis: me voilà vieux, désillusionné, dégoûté; quand, la poitrine gonflée de désespoir et de larmes, je me dis encore: pour être utile, il faudrait être fort; les faibles sont inutiles, nuisibles même, en ce temps-ci; quand passé, présent, avenir, me désolent et m'effraient; laissez-moi jeter à travers toutes ces idées, folles sans doute, mais tristes, tristes à faire pitié, la seule qui puisse me consoler un peu, l'idée de Lafayette. Le soir, elle vient me visiter, elle adoucit mon amertume, elle délasse mon esprit et soulage mon cœur: je m'en empare, je l'embrasse, je la caresse: je l'appelle honneur, gloire, liberté, patrie: je la vois debout devant moi, vivante, incarnée, faite homme: grande, majestueuse, au front serein, au regard plein de douceur; sa voix me parle, grave, éloquente et sonore; elle me dit: prends courage, enfant! ne t'afflige point ainsi: les beaux jours reviendront: puis, calme et belle, de ses deux mains étendues, elle semble me bénir, et je m'endors pour rêver Lafayette et liberté.

Cette première pièce est la salle à manger, toute simple, vous le voyez! une salle à manger de républicain. Cet homme appuyé contre le buffet, qui a le teint brun, la chevelure grisonnante, les yeux si vifs et si spirituels, c'est le célèbre avocat Mauguin, bâtonnier de l'ordre de Paris, notre Brougham, à nous: il raconte les évènements de l'Hôtel-de-Ville, après le 29 juillet. A côté de lui, quelqu'un est assis; sombre et triste, au maintien grave et sévère; c'est Eusèbe Salverte. Un peu plus loin, voyez-vous une figure romaine, à l'expression ambitieuse, belle comme un beau buste antique? c'est Odillon-Barrot. Derrière l'éloquent orateur, brille la bonne et franche physionomie du modeste Audry de Puyraveau, du représentant intrépide qui prêta généreusement sa maison aux réunions des trois jours, qui joua sa tête hardiment, tandis que certains de ses collègues, bien fiers, bien haut placés aujourd'hui, cachaient

si soigneusement la leur. Celui-ci, grand et maigre, aux épaules hautes et carrées, au regard d'aigle, s'appelle le général Lamarque. Son nom est dans tous les cœurs polonais, à côté du nom de Mauguin, à côté du vôtre, Lafayette. A deux pas du brave Lamarque, se promène, petit et courbé, le vieux général Mathieu Dumas, dont un large garde-vue vert protège les yeux affaiblis: auprès de lui, les mains dans ses poches, l'air bonhomme, le regard spirituel et franc, gros, bien portant à faire plaisir, c'est Châtelain, le rédacteur en chef du *Courrier français*; il cause avec son ancien ami, son infatigable défenseur, Mérilhou, qui fut ministre, et n'est point haï du peuple.

Au milieu de la chambre est un groupe serré: ceux qui le composent s'amincissent et s'alongent, les bras collés au corps. Tout autour on se hausse sur la pointe des pieds, et les mots *c'est lui* circulent à demi-voix. C'est le général, et son état-major d'amis, plus imposant, plus respectable sans-doute, qu'aucun état-major de cour, avec ses broderies, ses épaulettes, et sa passive admiration pour son chef, ridicule ou non. N'attendez pas que je fasse le portrait de cet homme incomparable: une semblable prétention serait une folie de ma part: d'ailleurs, ses traits sont devenus populaires, et ses vertus sont déjà de l'histoire. A sa droite est Dupont (de l'Eure); à sa gauche, Charles Comte.

Que de grands noms j'aurais encore à dire! que de figures historiques je voudrais pouvoir indiquer... Mais je m'arrête. Habitué à donner mon opinion sur les hommes que je cite, il me faudrait mettre le pied sur un terrain qui m'est interdit. On ne veut point de politique dans ce livre. On a raison peut-être: il y en a tant dans les autres.

Cependant, avant de terminer cette incomplète esquisse, j'ai besoin d'exprimer franchement une pensée. Faire l'éloge de toutes les personnes qui viennent chez le général, serait impossible. Est-ce ma faute, à moi, si, à côté des Mauguin, des Lamarque, des Salverte, des Cormenin, des Châtelain, j'aperçois tant de figures ternes, louches, dégoûtantes à voir? D'où viennent-elles? Qui les amène? Qui leur a dit: venez?

De quel droit? Dans quel but? Hideux repoussoirs sur ce noble tableau, sournoises et déplaisantes apparitions, elles s'agitent autour du bon vieillard, qui leur sourit, inoffensif et confiant. Elles le trahissent; elles se moquent de lui. Ce sont elles qui font dire au-dehors que Lafayette devrait choisir son monde; ce sont elles qui, lui volant ses poignées de main, font dire qu'il les prostitue. L'aveu est pénible à faire, sans-doute, mais le fait qu'il constate n'a rien de surprenant. La porte du général est ouverte à tout le monde; il n'y a point d'huissier à l'antichambre pour demander et dire les noms: c'est à la conscience de chacun que le soin est remis d'admettre ou d'exclure; et combien y a-t-il de gens qui ont de la conscience?

Que ceux à qui ces réflexions s'adressent sachent se deviner; je n'ai point envie de les aider dans leurs recherches: intrigants de tous les ordres, misérables puissants ou faibles, illustres ou obscurs, ils se reconnaîtront à coup sûr. Que me servirait de dire comment ils s'appellent? Ils ont toute honte bue depuis long-temps, et les signaler aujourd'hui ne les empêcherait point de venir demain. Au reste, à ceux qui voudront jouir de l'intimité de Lafayette, à ceux qui sont dignes de le comprendre et fiers de l'avouer, je dirai: à peu de distance de Rosoy, en Brie, est le vieux château de La Grange, c'est là qu'il faut aller pour voir l'homme *chez lui*. C'est là qu'un observateur, plus habile, ira se poser: qu'il me permette de lui envier sa tâche. Je reprends la mienne.

La seconde pièce est le salon proprement dit. Deux canapés, quelques chaises, quelques glaces, un marchand rougirait de si peu. Mais voyez! voyez cette charmante guirlande de jeunes femmes et de jeunes filles, blanches et roses, dont le cœur se peint dans leurs yeux si beaux et si doux: elles se nomment toutes Lafayette. Au milieu d'elles, voici la belle comtesse Belgioso, Italienne réfugiée, qui se meurt en France de patrie et de liberté : le tyran de Modène a proscrit son mari. Voici miss Opie quakeresse américaine, dont la coiffure ferait bien rire, si le rire pouvait s'allier au respect que commande sa noble tête. Celui qui l'écoute si bien est M. Victor de Tracy,

digne élève du général, son émule, et colonel de l'artillerie parisienne. A propos de l'artillerie, ce jeune homme, appuyé contre un chambranle, dont une énorme moustache ombrage la lèvre supérieure, dont le visage sillonné prématurément porte une expression si profonde de mélancolie, c'est Cavaignac, mon ancien capitaine; Cavaignac, l'ami de Guinard et de Trélat, ses compagnons d'infortune et de triomphe.

Autour de Cavaignac, de Thomas, de Marchais, voyez tourbillonner cette petite nuée de jeunes gens, à moustaches comme eux, comme eux parlant mal du présent et du passé. Pauvres petits, républicains de salons et d'estaminets, avocats sans procès, et médecins sans malades, ils font de la révolution par désœuvrement; leur plus ardente ambition est de se lire inscrits sur les régistres de la cour d'assises, ou bien à l'écrou de Sainte-Pélagie. J'y renvoie ceux qui voudraient savoir comment on les nomme, et prie Dieu qu'il nous en délivre; car ces gens-là gâteraient les plus belles causes du monde.

C'est ici que j'ai vu le savant Michel Beer, cet israélite si connu, si évité par ceux-là même que son étonnante érudition attirait le plus, on sait pourquoi. C'est ici que brillait, avant la révolution, M. Jullien, le rédacteur en chef de la *Revue Encyclopédique*, illustre entre tous les Jullien du monde, et qui se fait appeler Jullien *de Paris*, comme si ses dîners à *huit francs*, et sa conversation insipide, ne devaient point suffire à le distinguer éternellement. C'est ici que tous les mardis, deux hommes viennent, qui n'ont point dîné, pour souper de gâteaux, de punch et de thé au lait; il y en a un brun et un blond; ils se tiennent à droite et à gauche de la porte. Ils sont fort connus des domestiques.

Voici la chambre à coucher. Je n'ose y entrer. C'est là qu'autrefois un cercle attentif et choisi entourait de respect et d'admiration celui qui est mort. C'est là que sa parole, douce et spirituelle, tombait sur le cœur de ses amis. Elle plane toujours sur ce salon, la grande ombre de Benjamin Constant!

. . . .

Tous les ans, à la clôture de la session, il se passe une

scène touchante chez Lafayette. Fatigué de ses travaux législatifs et politiques, le grand citoyen vent s'aller reposer à la campagne: mais il faut, avant de partir, qu'il dise adieu à ses amis. C'est ce jour-là qu'ils se pressent en foule autour de lui, pour recevoir le baiser qu'il leur donne, les larmes aux yeux; attendrissante bénédiction que je croyais celle de Dieu, quand je la reçus à mon tour. Oui, je sens toujours cette larme du vieillard qui tomba sur ma joue, alors que se penchant vers moi, il me dit, d'une voix altérée: Au revoir, mon ami! C'est que je voyais reproduite sur tous les visages la sensation que j'éprouvais, sensation de craintive tendresse, comme celle d'un fils qui entend la parole d'adieu de son père. Que pouvez-vous maintenant contre lui, ambitieux égoïstes, que sa popularité désespère? Serez-vous jamais grands, illustres, adorés de même? Lequel de vos noms possèdera jamais la toute-puissance du sien? Avez-vous à donner en échange de vos fautes les vertus de Lafayette, les services de Lafayette, la vie tout entière de Lafayette? Pensez donc qu'il a pu vouloir et vouloir justement qu'on lui pardonnât les siennes, lui; les siennes qui ne furent jamais fautes de cœur, comme sont les vôtres; les siennes qu'il se reproche, qu'il avoue, et dont personne ne se souvient, si ce n'est vous et lui. N'essayez donc pas de vous bâtir une gloire sur les ruines de cette gloire, messieurs; il n'y a plus en France que deux noms qui puissent toujours vivre: c'est Lafayette et Napoléon.

AUGUSTE LUCHET.

DES SOIRÉES LITTÉRAIRES,

OU

LES POÈTES ENTRE EUX.

Les soirées littéraires, dans lesquelles les poètes se réunissent pour se lire leurs vers et se faire part mutuellement de leurs plus fraîches prémices, ne sont pas du tout une singularité de notre temps. Cela s'est déjà passé de la sorte aux autres époques de civilisation raffinée ; et du moment que la poésie cessant d'être la voix naïve des races errantes, l'oracle de la jeunesse des peuples, a formé un art ingénieux et difficile, dont un goût particulier, un tour délicat et senti, une inspiration mêlée d'étude ont fait quelque chose d'entièrement distinct, il a été bien naturel et presque inévitable que les hommes voués à ce rare et précieux métier se recherchassent, voulussent s'essayer entre eux et se dédommager d'avance d'une popularité lointaine, désormais fort douteuse à obtenir, par une appréciation réciproque, attentive et complaisante. En Grèce, lorsque l'âge des vrais grands hommes et de la beauté sévère dans l'art se fut évanoui, et qu'on en vint aux mille caprices de la grâce et d'une originalité combinée d'imitation, les poètes se rassemblèrent à l'envi. Fuyant ces brutales révolutions militaires qui

bouleversaient la Grèce après Alexandre, on les vit se blottir, en quelque sorte, sous l'aile pacifique des Ptolémées; et là, ils fleurirent, ils brillèrent aux yeux les uns des autres; ils se composèrent en pléiade. Et qu'on ne dise pas qu'il n'en sortit rien que de maniéré et de faux; le charmant Théocrite en était. A Rome, sous Auguste et ses successeurs, ce fut de même. Ovide avait à regretter, du fond de sa Scythie, bien des succès littéraires dont il était si vain, et auxquels il avait sacrifié peut-être les confidences indiscrètes d'où la disgrâce lui était venue. Stace, Silius et ces *mille et un* auteurs et poètes de Rome dont on peut demander les noms à Juvénal, se nourrissaient de lectures, de réunions, et les tièdes atmosphères des soirées d'alors, qui soutenaient quelques talents timides en danger de mourir, en faisaient pulluler un bon nombre de médiocres qui n'auraient pas dû naître. Au moyen âge, les troubadours nous offrent tous les avantages et les inconvénients de ces petites sociétés directement organisées pour la poésie; éclat précoce, facile efflorescence, ivresse gracieuse, et puis débilité, monotonie et fadeur. En Italie, dès le quatorzième siècle, sous Pétrarque et Boccace, et plus tard, au quinzième, au seizième, les poètes se réunirent encore dans des cercles à demi poétiques, à demi galants, et l'usage du sonnet, cet instrument si compliqué à-la-fois et si portatif, y devint habituel. Remarquons toutefois qu'au quatorzième siècle, du temps de Pétrarque et de Boccace, à cette époque de grande et sérieuse renaissance, lorsqu'il s'agissait tout ensemble de retrouver l'antiquité et de fonder le moderne avenir littéraire, le but des rapprochements était haut, varié, le moyen indispensable, et le résultat heureux, tandis qu'au seizième siècle il n'était plus question que d'une flatteuse récréation du cœur et de l'esprit, propice sans-doute encore au développement de certaines imaginations tendres et malades, comme celle du Tasse, mais touchant déjà de bien près aux abus des académies pédantes, à la corruption des *Guarini* et des *Marini*. Ce qui avait eu lieu en Italie se refléta par une imitation rapide dans toutes les autres littératures, en Espagne, en Angleterre, en France;

partout des groupes de poètes se formèrent, des écoles artificielles naquirent, et on complota entre soi pour des innovations chargées d'emprunts. En France, Ronsard, Dubellay, Baïf, furent les chefs de cette ligue poétique, qui, bien qu'elle ait échoué dans son objet principal, a eu tant d'influence sur l'établissement de notre littérature classique. Les traditions de ce culte mutuel, de cet engouement idolâtre, de ces largesses d'admiration puisées dans un fonds d'enthousiasme et de candeur, se perpétuèrent jusqu'à mademoiselle Scudéry, et s'éteignirent à l'hôtel de Rambouillet. Le bon sens qui succéda, et qui, grâce aux poètes de génie du dix-septième siècle, devint un des traits marquants et populaires de notre littérature, fit justice d'une mode si fatale au goût, ou du moins ne la laissa subsister que dans les rangs subalternes des rimeurs inconnus. Au dix-huitième siècle, la philosophie, en imprimant son cachet à tout, mit bon ordre à ces récidives de tendresse auxquelles les poètes sont sujets si on les abandonne à eux-mêmes; elle confisqua d'ailleurs pour son propre compte toutes les effervescences, et ne sut pas elle-même en séparer toutes les activités, toutes les manies. En fait de ridicule, le pendant de l'hôtel de Rambouillet ou des poètes à la suite de la pléiade, ce serait au dix-huitième siècle Lamettrie, d'Argens et Naigeon, *le petit ouragan Naigeon*, comme Diderot l'appelle, dans une débauche d'athéisme entre eux.

Pour être juste toutefois, n'oublions pas que cette époque fut le règne de ce qu'on appelait *poésie légère*, et que, depuis le quatrain du marquis de Saint-Aulaire jusqu'à *la Confession de Zulmé*, il naquit une multitude de fadaises prodigieusement spirituelles, qui, avec les in-folio de l'*Encyclopédie*, faisaient l'ordinaire des toilettes et des soupers. Mais on ne vit rien alors de pareil à une poésie distincte ni à une secte isolée de poètes. Ce genre léger était plutôt le rendez-vous commun de tous les gens d'esprit, du monde, de lettres, ou de cour, des mousquetaires, des philosophes, des géomètres, et des abbés. Les lectures d'ouvrages en vers n'avaient pas lieu à petit bruit *entre soi*. Un auteur de tragédie, Chabanon, Desmalis, Colardeau

je suppose, obtenait un salon à la mode, ouvert à tout ce qu'il y avait de mieux; c'était un sûr moyen, pour peu qu'on eût bonne mine et quelque débit, de se faire connaître; les femmes disaient du bien de la pièce; on en parlait à l'acteur influent, au gentilhomme de la chambre, et le jeune auteur, ainsi poussé, arrivait s'il en était digne. Mais il fallait surtout assez d'intrépidité et ne pas sortir des formes reçues. Une fois, chez madame Geoffrin, Bernardin de Saint-Pierre, alors inconnu, essaya de lire *Paul et Virginie;* l'histoire était simple et la voix du lecteur tremblait; tout le monde bâilla, et, au bout d'un demi-quart d'heure, M. de Buffon, qui avait le verbe haut, cria au laquais: *Qu'on mette les chevaux à ma voiture.*

De nos jours, la poésie, en reparaissant parmi nous, après une absence incontestable, sous des formes quelque peu étranges, avec un sentiment profond et nouveau, avait à vaincre bien des périls, à traverser bien des moqueries. On se rappelle encore comment fut accueilli le glorieux précurseur de cette poésie à la fois éclatante et intime, et ce qu'il lui fallut de génie opiniâtre pour croire en lui-même et persister. Mais lui, du moins, solitaire il a ouvert sa voie; solitaire il l'achève; il n'y a que les vigoureuses et invincibles natures qui soient dans ce cas. De plus faibles, de plus jeunes, de plus expansifs, après lui, ont senti le besoin de se rallier, de s'entendre à l'avance, et de préluder quelque temps à l'abri de cette société orageuse qui grondait alentour. Ces sortes d'intimités, on l'a vu, ne sont pas sans profit pour l'art aux époques de renaissance ou de dissolution. Elles consolent, elles soutiennent dans les commencements et à une certaine saison de la vie des poètes, contre l'indifférence du dehors; elles permettent à quelques parties du talent, craintives et tendres, de s'épanouir, avant que le souffle aride les ait séchées. Mais dès qu'elles se prolongent et se régularisent en cercles arrangés, leur inconvénient est de rapetisser, d'endormir le génie, de le soustraire aux chances humaines et à ces tempêtes qui enracinent, de le payer d'adulations sincères qu'il se croit obligé de rendre avec une prodigalité de roi. Il suit de là que le sentiment du vrai

et du réel s'altère, qu'on adopte un monde de convention et qu'on ne s'adresse qu'à lui. On est insensiblement poussé à la forme, à l'apparence ; de si près et entre gens si experts, nulle intention n'échappe, nul procédé technique ne passe inaperçu ; on applaudit à tout ; chaque mot qui scintille, chaque accident de la composition, chaque éclair d'image est remarqué, salué, accueilli. Les endroits qu'un ami équitable noterait d'un triple crayon, les faux brillants de verre que la sérieuse critique raierait d'un trait de son diamant, ne font pas matière d'un doute en ces indulgentes cérémonies. Il suffit qu'il y ait prise sur un point du tissu, sur un détail hasardé, pour qu'il soit saisi, et toujours en bien ; le silence semblerait une condamnation ; on prend les devants par la louange. *C'est étonnant* devient synonyme de *c'est beau ;* quand on dit *ho !* il est bien entendu qu'on a dit *ah !* tout comme dans le vocabulaire de M. de Talleyrand. Au milieu de cette admiration haletante et morcelée, l'idée de l'ensemble, le mouvement du fond, l'effet général de l'oeuvre ne saurait trouver place ; rien de largement naïf ni de plein ne se réfléchit dans ce miroir grossissant, taillé à mille facettes ; l'artiste, sur ces réunions, ne fait donc aucunement l'épreuve du public, même de ce public choisi, bienveillant à l'art, accessible aux vraies beautés, et dont il faut en définitive remporter le suffrage. Quant au génie pourtant, je ne saurais concevoir sur son compte de bien graves inquiétudes. Le jour où un sentiment profond et passionné le prend au cœur, où une douleur sublime l'aiguillonne, il se défait aisément de ces coquetteries frivoles, et brise, en se relevant, tous les fils de soie dans lesquels jouaient ses doigts nerveux. Le danger est plutôt pour ces timides et mélancoliques talents, comme il s'en trouve, qui se défient d'eux-mêmes, qui s'ouvrent amoureusement aux influences, qui s'imprègnent des odeurs qu'on leur infuse et vivent de confiance crédule, d'illusions, et de caresses. Pour ceux-là, ils peuvent avec le temps, et sous le coup des infatigables éloges, s'égarer en des voies fantastiques qui les éloignent de leur simplicité naturelle. Il leur importe donc beaucoup de ne se livrer que discrètement à la faveur, d'avoir toujours

en eux, dans le silence et la solitude, une portion réservée où ils entendent leur propre conseil, et de se redresser aussi par le commerce d'amis éclairés qui ne soient pas poètes.

Quand les soirées littéraires entre poètes ont pris une tournure régulière, qu'on les renouvelle fréquemment, qu'on les dispose avec artifice, et qu'il n'est bruit de tous côtés que de ces intérieurs délicieux, beaucoup veulent en être; les visiteurs assidus, les auditeurs littéraires se glissent; les rimeurs qu'on tolère, parce qu'ils imitent et qu'ils admirent, récitent à leur tour et applaudissent d'autant plus. Et dans les salons, au milieu d'une assemblée non officiellement poétique, si deux ou trois poètes se rencontrent par hasard, ô la bonne fortune! vite un échantillon de ces fameuses soirées! le proverbe ne viendra que plus tard, la contredanse est suspendue, c'est la maîtresse de la maison qui vous prie, et déjà tout un cercle de femmes élégantes vous écoute; le moyen de s'y refuser! — Allons, poète, exécutez-vous de bonne grâce! Si vous ne savez pas d'aventure quelque monologue de tragédie, fouillez dans vos souvenirs personnels; entre vos confidences d'amour, prenez la plus pudique; entre vos désespoirs, choisissez le plus profond; étalez-leur tout cela! Et le lendemain au réveil, demandez-vous ce que vous avez fait de votre chasteté d'émotion et de vos plus doux mystères.

André Chénier, que les poètes de nos jours ont si justement apprécié, ne l'entendait pas ainsi. Il savait échapper aux ovations stériles et à ces curieux de société qui *se sont toujours fait gloire d'honorer les neuf sœurs*. Il répondait aux importunités d'usage *qu'il n'avait rien*, et que *d'ailleurs il ne lisait guère*. Ses soirées, à lui, se composaient de son *jeune Abel*, des frères Trudaine, de Le Brun, de Marie-Joseph:

> C'est là le cercle entier qui le soir, quelquefois,
> A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
> Prête une oreille amie et cependant sévère.

Cette sévérité, hors de mise en plus nombreuse compagnie, et qui a tant de prix quand elle se trouve mêlée à une sympathie

affectueuse, ne doit jamais tourner trop exclusivement à la critique littéraire. Boileau, dans le cours de la touchante et grave amitié qu'il entretint avec Racine, eut sans-doute le tort d'effaroucher souvent ce tendre génie; s'il avait exercé le même empire et la même direction sur La Fontaine, qu'on songe à ce qu'il lui aurait retranché. L'ami du poète, le *confident de ses jeunes mystères*, comme a dit encore Chénier, a besoin d'entrer dans les ménagements d'une sensibilité qui ne se découvre à lui qu'avec pudeur et parce qu'elle espère au fond un complice. C'est un faible en ce monde que la poésie; c'est souvent une plaie secrète qui demande une main légère : le goût, on le sent, consiste quelquefois à se taire sur l'expression et à laisser passer. Pourtant, même dans ces cas d'une poésie tout intime et mouillée de larmes, il ne faudrait pas manquer à la franchise par fausse indulgence. Qu'on ne s'y trompe pas; les douleurs célébrées avec harmonie sont déjà des blessures à-peu-près cicatrisées, et la part de l'art s'étend bien avant jusque dans les plus réelles effusions d'un cœur qui chante. Et puis les vers une fois faits tendent d'eux-mêmes à se produire; ce sont des oiseaux long-temps couvés qui prennent des ailes et qui s'envoleront par le monde au matin. Lors donc qu'on les expose encore naissants au regard d'un ami, il doit être toujours sous-entendu qu'on le consulte, et qu'après votre première émotion passée et votre rougeur, il y a lieu pour lui à un jugement.

Quelques amitiés solides et variées, un petit nombre d'intimités au sein des êtres plus rapprochés de nous par le hasard ou la nature, intimités dont l'accord moral est la suprême convenance; des liaisons avec les maîtres de l'art, étroites s'il se peut, discrètes cependant, qui ne soient pas des chaînes, qu'on cultive à distance, et qui honorent; beaucoup de retraite, de liberté dans la vie, de comparaison rassise et d'élan solitaire, c'est certainement, en une société dissoute ou factice comme la nôtre, pour le poète qui n'est pas en proie à trop de gloire ni adonné au tumulte du drame, la meilleure condition d'existence heureuse, d'inspiration soutenue, et

d'originalité sans mélange. Je me figure que Manzoni, dans sa Toscane, Wordsworth, resté fidèle à ses lacs, tous deux profonds et purs génies intérieurs, réalisent à leur manière l'idéal de cette vie dont quelque image est assez belle pour de moindres qu'eux. Rêver plus, vouloir au-delà, imaginer une réunion complète de ceux qu'on admire, souhaiter les embrasser d'un seul regard et les entendre sans-cesse et à la fois, voilà ce que chaque poète adolescent a dû croire possible; mais du moment que ce n'est là qu'une scène d'Arcadie, un épisode futur des Champs-Élysées, les parodies imparfaites que la société réelle offre en échange ne sont pas dignes qu'on s'y arrête et qu'on sacrifie à leur vanité. Lors même que, fasciné par les plus gracieuses lueurs, on se flatte d'avoir rencontré autour de soi une portion de son rêve et qu'on s'abandonne à en jouir, les mécomptes ne tardent pas; le côté des amours-propres se fait bientôt jour et corrompt les douceurs les mieux apprêtées; de toutes ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer.

Un autre vœu moins chimérique, un désir moins vaste et bien légitime que forme l'âme en s'ouvrant à la poésie, c'est d'obtenir accès jusqu'à l'illustre poète contemporain qu'elle préfère, dont les rayons l'ont d'abord touchée, et de gagner une secrète place dans son cœur. Ah! sans-doute s'il vit de nos jours et parmi nous, celui qui nous a engendrés à la mélodie, dont les épanchements et les sources murmurantes ont éveillé les nôtres comme le bruit des eaux qui s'appellent, celui à qui nous pouvons dire, de vivant à vivant, et dans un aveu troublé (*con vergognosa fronte*), ce que Dante adressait à l'ombre du doux Virgile :

> Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte
> Che spande di parlar si largo fiume?
>
> . . . .
>
> Vagliami 'l lungo studio e 'l grand' amore
> Che m' han fatto cercar lo tuo volume;
> Tu se' lo mio maestro, e 'l mio autore....;

sans-doute il nous est trop charmant de le lui dire, et il ne doit pas lui être indifférent de l'entendre. Schiller et Goethe, de nos jours, présentent le plus haut type de ces incomparables hyménées de génie, de ces adoptions sacrées et fécondes. Ici tout est simple, tout est vrai, tout élève. Heureuses de telles amitiés, quand la fatalité humaine, qui se glisse partout, les respecte jusqu'au terme; quand la mort seule les délie, et consumant la plus jeune, la plus dévouée, la plus tendre au sein de la plus antique, l'y ensevelit dans son plus cher tombeau! A défaut de ces choix resserrés et éternels, il peut exister de poète à poète une mâle familiarité, à laquelle il est beau d'être admis, et dont l'impression franche dédommage sans peine des petits attroupements concertés. On se visite après l'absence, on se retrouve en des lieux divers, on se serre la main dans la vie; cela procure des jours rares, des heures de fête, qui ornent par intervalles les souvenirs. Le grand Byron en usait volontiers de la sorte dans ses liaisons si noblement menées; et c'est sur ce pied de cordialité libre que Moore, Rogers, Shelley pratiquaient l'amitié avec lui. En général, moins les rencontres entre poètes qui s'aiment ont de but littéraire, plus elles donnent de vrai bonheur et laissent d'agréables pensées. Il y a bien des années déjà, Charles Nodier et Victor Hugo en voyage pour la Suisse, et Lamartine qui les avait reçus au passage dans son château de Saint-Point, gravissaient tous les trois ensemble, par un beau soir d'été, une côte verdoyante d'où la vue planait sur cette riche contrée de Bourgogne, et au milieu de l'exubérante nature et du spectacle immense que recueillait en lui-même le plus jeune, le plus ardent de ces trois grands poètes, Lamartine et Nodier, par un retour facile, se racontaient un coin de leur vie dans un âge ignoré, leurs piquantes disgrâces, leurs molles erreurs, de ces choses oubliées qui revivent, une dernière fois, sous un certain reflet du jour mourant, et qui, l'éclair évanoui, retombent à jamais dans l'abîme du passé. Voilà sans-doute une rencontre harmonieuse, et comme il en faut peu pour remplir à souhait et décorer la mémoire; mais il y a loin de ces hasards-là à une soirée priée à Paris, même quand nos trois poètes y assisteraient.

Après tout, l'essentiel et durable entretien des poètes, celui qui ne leur manque, ni ne leur pèse jamais, qui ne perd rien, en se renouvelant, de sa sérénité idéale, ni de sa suave autorité, ils ne doivent pas le chercher trop au-dehors; il leur appartient à eux-mêmes de se le donner. Milton, vieux, aveugle, sans gloire, se faisant lire Homère ou la Bible par la douce voix de ses filles, ne se croyait pas seul, et conversait, de longues heures, avec les antiques génies. Machiavel nous a raconté, dans une lettre mémorable, comment, après sa journée passée aux champs, à l'auberge, aux propos vulgaires, le soir tombant, il revenait à son cabinet, et, dépouillant à la porte son habit villageois couvert d'ordure et de boue, il s'apprêtait à entrer dignement dans les cours augustes des hommes de l'antiquité. Ce que le sévère historien a si hautement compris, le poète surtout le doit faire; c'est dans ce recueillement des nuits, dans ce commerce salutaire avec les impérissables maîtres, qu'il peut retrouver tout ce que les frottements et la poussière du jour ont enlevé à sa foi native, à sa blancheur privilégiée. Là, il rencontre, comme Dante au vestibule de son Enfer, les cinq ou six poètes souverains dont il est épris; il les interroge, il les entend; il convoque leur noble et incorruptible école (*la bella scuola*), dont toutes les réponses le raffermissent contre les disputes ambiguës des écoles éphémères; il éclaircit, à leur flamme céleste, son observation des hommes et des choses; il y épure la réalité sentie dans laquelle il puise, la séparant avec soin de sa portion pesante, inégale et grossière; et, à force de *s'envelopper de leurs saintes reliques*, suivant l'expression de Chénier, à force d'être attentif et fidèle à la propre voix de son cœur, il arrive à créer comme eux selon sa mesure, et à mériter peut-être que d'autres conversent avec lui un jour.

SAINTE-BEUVE.

POLICHINELLE.

Polichinelle est un de ces personnages tout en dehors de la vie privée, qu'on ne peut juger que par leur extérieur, et sur lesquels on se compose par conséquent des opinions plus ou moins hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans l'intimité de leurs habitudes domestiques. C'est une fatalité attachée à la haute destinée de Polichinelle. Il n'y a point de grandeur humaine qui n'aît ses compensations.

Depuis que je connais Polichinelle, comme tout le monde le connait, pour l'avoir rencontré souvent sur la voie publique dans sa maison portative, je n'ai pas passé un jour sans désirer de le connaitre mieux; mais ma timidité naturelle, et peut-être aussi quelque difficulté qui se trouve à la chose, m'ont empêché d'y réussir. Mes ambitions ont été si bornées que je ne me rappelle pas qu'il me soit arrivé, en ce genre, d'autre désappointement, et je n'en conçois point de comparable à l'inconsolable douleur que celui-ci me laisserait au dernier moment, si j'ai le malheur d'y parvenir sans avoir joui d'un entretien familier de Polichinelle, en audience particulière. Que de secrets de l'ame, que de curieuses révélations des mystères du génie et de la sensibilité, que d'observations d'une vraie et profonde philosophie, il y aurait à recueillir dans la conversation de Polichinelle, si Polichinelle le voulait! Mais Polichinelle ressemble à

tous les grands hommes de toutes les époques. Il est quinteux, fantasque, ombrageux. Polichinelle est foncièrement mélancolique. Une expérience amère de la perversité de l'espèce, qui l'a d'abord rendu hostile envers ses semblables, et qui s'est convertie depuis en dédaigneuse et insultante ironie, l'a détourné de se commettre aux relations triviales de la société. Il ne consent à communiquer avec elle que du haut de sa case oblongue, et il se joue de là des vaines curiosités de la foule qui le poursuivrait sans le trouver, derrière le pan de vieux tapis dont il se couvre quand il lui plaît. Les philosophes ont vu bien des choses, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul philosophe qui ait vu l'envers du tapis de Polichinelle. C'est qu'au milieu de cette multitude qui afflue au bruit de sa voix, Polichinelle s'est fait la solitude du sage, et reste étranger aux sympathies qu'il excite de toutes parts, lui dont le cœur, éteint par l'expérience ou par le malheur, ne sympathise plus avec personne, si ce n'est peut-être avec son compère dont je parlerai une autre fois. Je suis trop occupé maintenant de Polichinelle pour m'arrêter aux accessoires. Un épisode ingénieux peut tenir sa place dans les histoires ordinaires, mais l'épisode serait oiseux, l'épisode serait inconvenant, j'ose dire qu'il serait profane dans l'histoire de Polichinelle.

On appréciera, je l'espère, à sa valeur, mon grand travail sur Polichinelle (si je le conduis jamais à fin) par un seul fait qui est heureusement bien connu, et que je rapporte sans vain orgueil, comme sans fausse modestie. Bayle adorait Polichinelle. Bayle passait les plus belles heures de sa laborieuse vie, debout, devant la maison de Polichinelle, les yeux fixés par le plaisir sur les yeux de Polichinelle, la bouche entr'ouverte par un doux sourire aux lazzis de Polichinelle, l'air badaud, et les mains dans ses poches, comme le reste des spectateurs de Polichinelle. C'était Pierre Bayle que vous connaissez, Bayle, l'avocat-général des philosophes et le prince des critiques, Bayle qui a fait la biographie de tout le monde en quatre énormes in-folio; et Pierre Bayle n'a pas osé faire la biographie de Polichinelle! Je ne cherche pas toutefois dans ce rapprochement des motifs de m'enorgueillir

comme un sot écrivain amoureux de ses ouvrages. La civilisation marchait, mais elle n'était pas arrivée. C'est la faute de la civilisation, ce n'est pas la faute de Bayle. Il fallait à Polichinelle un siècle digne de lui. Si ce n'est pas celui-ci, j'y renonce.

L'ignorance où nous sommes des faits intimes de la vie de Polichinelle était une des conditions nécessaires de la suprématie sociale. Polichinelle, qui sait tout, a réfléchi depuis long-temps sur l'instabilité de notre foi politique et sur celle de nos religions. C'est sans-doute lui qui a suggéré à Byron l'idée qu'un système de croyances ne durait guère plus de deux mille ans, et Polichinelle n'est pas homme à s'accommoder de deux mille ans de popularité, comme un législateur ou comme un sectaire. Polichinelle qui a pour devise l'*Odi profanum vulgus*, a senti que les positions solennelles exigeaient une grande réserve, et qu'elles perdaient progressivement de leur autorité, en s'abaissant à des rapports trop vulgaires. Polichinelle a pensé comme Pascal, si ce n'est Pascal qui l'a pensé comme Polichinelle, que le côté faible des plus hautes célébrités de l'histoire, c'est qu'elles touchaient à la terre par les pieds, et c'est de là que proviennent en effet ces immenses vicissitudes qui ont fait dire à Mahomet:

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu!

Polichinelle, logicien comme il l'est toujours, n'a jamais touché à la terre par les pieds. Il ne montre pas ses pieds. Ce n'est que sur la foi de la tradition et des monuments qu'on peut assurer qu'il a des sabots. Vous ne verrez Polichinelle ni dans les cafés et les salons, comme un grand homme ordinaire, ni à l'Opéra, comme un souverain apprivoisé qui vient complaisamment, une fois par semaine, faire constater à la multitude son identité matérielle d'homme. Polichinelle entend mieux le *decorum* d'un pouvoir qui ne vit que par l'opinion. Il se tient sagement à son entresol au-dessus de toutes les têtes du peuple, et personne ne voudrait le voir à une autre place, tant celle-là est bien assortie à la commodité publique, et heureusement exposée à l'action des rayons visuels du spectateur. Polichinelle

n'aspire point à occuper superbement le faîte d'une colonne, il sait trop comment on en tombe; mais Polichinelle ne descendra de sa vie au rez-de-chaussée, comme Pierre de Provence, parce qu'il sait aussi que Polichinelle sur le pavé serait à peine quelque chose de plus qu'un homme; il ne serait qu'une marionnette. Cette leçon de la philosophie de Polichinelle est si grave, qu'on a vu des empires s'écrouler pour l'avoir laissée en oubli, et qu'on ne connaît aujourd'hui de systèmes politiques bien établis que ceux dans lesquels elle a passé en dogme, celui de l'empereur de la Chine, celui du grand Lama, et celui de Polichinelle.

Aussi est-il des sophistes (et il n'en manque pas dans ce temps de paradoxes) qui vous soutiendront hardiment que Polichinelle se perpétue de siècle en siècle à la ressemblance du grand Lama, sous des formes toujours semblables, dans des individus toujours nouveaux, comme si la nature prodigue pouvait incessamment fournir à la reproduction de Polichinelle! Il y a près d'un demi-siècle, à mon grand regret, que je vois Polichinelle. Pendant tout ce temps-là, je n'ai guère vu que Polichinelle; je n'ai guère médité que sur Polichinelle, et je le déclare dans la sincérité de ma conscience, non loin du moment où je rendrai compte à Dieu de mes opinions philologiques, et des autres. Il n'y a jamais eu qu'un Polichinelle. Je suis encore à concevoir comment le monde pourrait en contenir deux.

Le secret de Polichinelle, qu'on cherche depuis si long-temps, consiste à se cacher à-propos sous un rideau qui ne doit être soulevé que par son compère, comme celui d'Isis; à se couvrir d'un voile qui ne s'ouvre que devant ses prêtres; et il y a plus de rapport qu'on ne pense entre les compères d'Isis et le grand-prêtre de Polichinelle. Sa puissance est dans son mystère, comme celle de ces talismans qui perdent toute leur vertu quand on en livre le mot. Polichinelle palpable aux sens de l'homme, comme Apollonius de Tyane, comme Saint-Simon, comme Débureau, n'aurait peut-être été qu'un philosophe, un funambule ou un prophète. Polichinelle idéal et fantastique occupe le point culminant de la société moderne. Il y brille

au zénith de la civilisation, ou plutôt l'expression actuelle de la civilisation perfectionnée est tout entière dans Polichinelle, et si elle n'y était pas, je voudrais bien savoir où elle est.

Pour exercer à ce point l'incalculable influence qui s'attache au nom de Polichinelle, il ne suffisait pas de réunir le génie presque créateur des Hermès et des Orphée, l'aventureuse témérité d'Alexandre, la force de volonté de Napoléon, et l'universalité de M. Jacotot. Il fallait être *doué*, dans le sens que la féerie attribue à ce mot, c'est-à-dire, pourvu d'une multitude de facultés de choix propres à composer une de ces individualités toutes-puissantes qui n'ont qu'à se montrer pour subjuguer les nations. Il fallait avoir reçu de la nature le galbe heureux et riant qui entraîne tous les cœurs, l'accent qui parvient à l'ame, le geste qui lie, et le regard qui fascine. Je n'ai pas besoin de dire que tout cela se trouve en Polichinelle. On l'aurait reconnu sans que je l'eusse nommé.

Je vous ai déjà dit que Polichinelle était éternel, ou plutôt, j'ai eu l'honneur de vous le rappeler en passant, l'éternité de Polichinelle étant, grâce à Dieu, de toutes les questions dogmatiques, celle qui a été le moins contestée à ma connaissance. J'ai là du moins tous les livres de polémique religieuse que l'on a écrits depuis que l'on prend la peine d'en écrire, et je n'y ai trouvé de ma vie un seul mot qui pût mettre en doute l'indubitable éternité de Polichinelle, qui est attestée par la tradition monumentale, par la tradition écrite, et par la tradition verbale. — Pour la première, son masque a été retrouvé, saisissant de ressemblance, dans les fouilles de l'Égypte. On sait s'il est possible de se tromper sur la ressemblance du masque de Polichinelle! et on m'assure que l'authenticité de ce portrait est au moins aussi bien démontrée que celle du testament autographe de Sésostris qu'on a dernièrement retrouvé aussi quelque part, à la grande satisfaction des gens de goût qui ne pouvaient plus se passer du testament de Sésostris. Pour la tradition écrite, elle ne remonte pas tout-à-fait si haut, mais nous savons que Polichinelle existait identiquement et nominativement, à l'époque de la création de l'Académie, qui partage avec Polichinelle

le privilège de l'immortalité, par lettres-patentes du roi. Il est vrai que Polichinelle ne fut pas de l'Académie, et qu'elle en parle même, en termes un peu légers, dans son *Dictionnaire;* mais cela s'explique naturellement par le sentiment d'aigreur que jettent des concurrences de gloire entre deux grandes notabilités. — Pour la tradition orale enfin, vous ne rencontrerez nulle part d'homme assez vieux pour avoir vu Polichinelle plus jeune qu'il n'est aujourd'hui, et qui ait entendu parler à son bisaïeul d'un autre Polichinelle. — On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. „L'âge adulte est l'âge des dieux", dit Hésiode qui ne devait pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risquerait fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle qui ne vieillit pas. Les dynasties passent, les royaumes tombent, les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont; les journaux qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je! les nations s'effacent de la terre; les religions descendent et disparaissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu; l'Opéra-Comique a déjà fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point. Polichinelle fustige encore le même enfant, Polichinelle bat toujours la même femme, Polichinelle assommera demain soir le Barigel qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens, ignorants ou prévenus, font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont de bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable; et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins prouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx, mais qu'importe à Polichinelle

dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain, et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau, et emporté par le diable, reparait infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'amourettes clandestines et qu'espiègleries grivoises. *Polichinelle est mort; Vive Polichinelle!* C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'aurait dit s'il l'avait su. On ne peut pas tout savoir.

Je poursuis. Polichinelle éternel et invulnérable, comme on voudrait l'être quand on ne sait pas ce que vaut la vie, Polichinelle a le don des langues qui n'a été donné que trois fois, la première fois aux apôtres, la seconde fois à la société asiatique, et la troisième fois à Polichinelle. Parcourez la terre habitée, si vous en avez le temps et le moyen; allez aussi loin de Paris qu'il vous sera possible, et je vous le souhaite, en vérité, du plus profond de mon cœur. Cherchez Polichinelle, et que chercheriez-vous? Je vous mets au défi de suspendre votre hamac dans un coin du globe où Polichinelle ne soit pas arrivé avant vous. Polichinelle est cosmopolite. Ce que vous preniez d'abord pour la hutte du sauvage, c'est la maison de Polichinelle sous ses portières de coutil flottant (et vous savez si elle s'annonce de loin par le cercle joyeux qui l'entoure!) Polichinelle encore endormi, sa tête sur un bras, et son bras sur la barre de sa tribune en plein vent, comme l'Aurore de Lafontaine, ne se sera pas réveillé au brusque appel de son compère, ou au retentissement de l'airain monnayé qui sonne harmonieusement sur les pavés, que vous allez le voir tressaillir, sursaillir, bondir, danser, et que vous l'entendrez s'exprimer allègrement comme un naturel dans l'idiome du pays. Moi, voyageur nomade à travers toutes les régions de l'ancien monde, je n'ai pas fait vingt lieues sans retrouver Polichinelle, sans le retrouver naturalisé par les mœurs et par la parole; et si je

ne l'avais pas retrouvé, je serais revenu; j'aurais dit comme les compagnons de Regnard:

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Les colonnes d'Hercule de la civilisation des modernes, c'est la loge de Polichinelle.

Ce n'est pas tout: Polichinelle possède la véritable pierre philosophale, ou ce qui est plus commode encore dans la manipulation, l'infaillible denier du juif errant. Polichinelle n'a pas besoin de traîner à sa suite un long cortége de financiers, et de mander à travers les royaumes ses courtiers en estafettes et ses banquiers en ambassadeurs. Polichinelle exerce une puissance d'attraction qui agit sur les menus métaux comme la parole d'un ministre sur le vote d'un fonctionnaire public, puissance avouée, réciproque, solidaire, synallagmatique, amiable, désarmée de réquisition, de sommations, d'exécutions, et de moyens coercitifs, à laquelle les contribuables se soumettent d'eux-mêmes et sans réclamer; ce qui ne s'est jamais vu dans aucun autre budget depuis que le système représentatif est en vigueur, et ce qui ne se verra peut-être jamais, car la concorde des payeurs et des payés est encore plus rare que celle des frères. Il n'y a si mince prolétaire qui n'ait pris plaisir à s'inscrire, au moins une fois en sa vie, parmi les contribuables spontanés de Polichinelle. L'ex-capitaliste ruiné par une banqueroute, le solliciteur désappointé, le savant dépensionné, le pauvre qui n'a ni feu ni lieu, philosophe, artiste ou poète, garde un sou de luxe dans sa réserve pour la liste civile de Polichinelle. Aussi voyez comme elle pleut, sans être demandée, sur les humbles parvis de son palais de bois! C'est que les nations tributaires n'ont jamais été unanimes qu'une fois sur la légalité du pouvoir, et c'était en faveur de Polichinelle; mais Polichinelle était l'expression d'une haute pensée, d'une puissante nécessité sociale, et tout homme d'état qui ne comprendra pas ce mystère, je le prouverai quand on voudra, est indigne de presser la noble main du compère de Polichinelle.

L'incomparable ministre dont j'ai eu l'honneur d'être le secrétaire particulier, dans le temps où les ministres répondaient encore aux lettres qui leur étaient écrites, se plaignant un jour de mes inexactitudes régulières, j'essayai de m'excuser comme un écolier, par le plaisir que j'avais pris à m'arrêter quelque temps devant la loge de Polichinelle. „A la bonne „heure, me dit-il en souriant, mais comment se fait-il que je „ne vous y aie pas rencontré?..." Mot sublime qui révèle une immense portée d'études et de vues politiques. Malheureusement il ne conserva le portefeuille que cinquante-trois heures et demie, et je ne le plaignis point, parce que je connaissais la force et la stoïcité de son esprit. Polichinelle venait de s'arrêter par hasard devant l'hôtel du ministère; Polichinelle insouciant et libre, en sa qualité de Polichinelle, du caprice et de la mauvaise humeur des rois. Le ministre disgracié s'arrêta, par un de ces échanges de procédés qui signalent les bonnes éducations, devant la loge de Polichinelle. Polichinelle chantait toujours; le ministre se remit à l'écouter avec autant de joie que s'il n'avait jamais été ministre; et vous l'y trouverez peut-être encore, mais vous verrez, hélas! qu'on n'ira pas le chercher là.

Les notabilités n'y manquent pas, devant la loge de Polichinelle! Tout le monde y passe à son tour! Peu sont dignes de s'y fixer. L'oisif hébêté la laisse en dédain; le flâneur impatient de nouvelles émotions la salue tout au plus d'un regard de connaissance; le pédant pétrifié dans sa sotte science la cligne en rougissant d'un coup d'œil honteux. Vous n'y craindrez pas le contact effronté de la grossière populace aux goûts blasés et abrutis, écume de l'émeute et de l'orgie, qui se roule, sale cohue, autour des monstres du carrefour, des disputes gymniques des cabarets, et des échafauds du palais; elle a vu des enfants sans tête et des enfants à deux têtes; elle a vu des têtes coupées: elle ne se soucie plus de Polichinelle.

La clientèle ordinaire de Polichinelle est beaucoup mieux composée. C'est l'étudiant fraîchement émoulu de sa province, qui rêve encore les douceurs de sa famille et les adieux de

sa mère. Hâtez-vous de goûter, sur son visage frais et riant, l'expansion de son dernier bonheur; demain il sera classique, romantique, ou saint-simonien; il sera perdu! — C'est le jeune député, patriote de conviction, honnête homme d'instinct, qui brave l'appel nominal pour venir méditer un moment avec Polichinelle sur les institutions rationelles de la société. Loué soit Dieu qui l'a mis dans la bonne voie. La tribune de Polichinelle lui apprendra plus de vérités en un quart d'heure que l'autre ne peut lui en désapprendre dans une session. — C'est le pair déshérité qui descend de son cabriolet devenu plus modeste, pour se former au mépris des grandeurs humaines par l'exemple de Polichinelle. Homme heureux entre tous les hommes! il a perdu la pairie, mais il a gagné la sagesse! — C'est l'érudit cassé de travail que Polichinelle délasse et reverdit, ou le philosophe épuisé de spéculations inutiles, qui vient, en désespoir de cause, humilier ses doctrines trompées aux pieds invisibles de Polichinelle. — Et c'est encore mieux que tout cela!

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des Dieux. Il ne paraît pas encore; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, il retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent, et rient; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri: C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors... Oh! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci!... Alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée, avec

inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout-à-coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. — Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands! — Le flot de l'avant-scène roule à sa surface des petits bonnets, des petits chapeaux, des petits schakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent; et tout cela, vous savez pourquoi? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant! Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends!...

Au second rang cependant se pressent les bonnes et les nourrices, épanouies, vermeilles, joyeuses comme d'autres enfants, sous le bonnet pointu et sous le bonnet rond, sous la cornette aux bandes flottantes, et sous le madras en turban; les bonnes de la haute société surtout, aux manières de femme de chambre, au cou penché, à l'épaule dédaigneuse, au geste rond, au regard oblique et acéré, que darde, entre de longs cils, une prunelle violette, et qui promet tout ce qu'il refuse. Je ne sais pas si cela est changé, mais je me souviens qu'elles étaient charmantes.

C'est ici que devrait commencer logiquement l'histoire de Polichinelle; mais ces prémisses philosophiques m'ont entraîné à des considérations si profondes sur les besoins moraux de notre malheureuse société, que l'attendrissement m'a gagné au premier chapitre de l'histoire de Polichinelle. L'histoire de Polichinelle, c'est, hélas! l'histoire entière de l'homme, avec tout ce qu'il a d'aveugles croyances, d'aveugles passions, d'aveugles folies, et d'aveugles joies. Le cœur se brise sur l'histoire de Polichinelle: *Sunt lacrymæ rerum.*

J'ai promis cependant l'histoire de Polichinelle. Eh, mon Dieu! je la ferai un jour, et je ne ferai plus que cela: car c'est décidément le seul livre qui reste à faire; et si je ne la faisais pas, je vous conseille en ami de la demander à deux hommes qui la savent mieux que moi, — Cruyshank et Charlet.

Ch. NODIER.

L'ABBÉ CHATEL ET SON ÉGLISE.

J'imagine que, dans les villes croyantes de la province, au cœur ou à l'extrémité de la France, on aurait peine à se figurer le malheureux état de la religion catholique à Paris! Depuis la grande secousse de 89, le catholicisme était bien malade, la révolution de 1830 l'a tué tout-à-fait. Bonaparte rendit, il est vrai, au culte chrétien ses monuments et son éclat extérieur, comme il rendit au palais des Tuileries, et à-peu-près par la même raison, son antique étiquette, son maître des cérémonies, ses chambellans et ses grands seigneurs. La Restauration qui se souvenait de tout le passé, malheureusement pour elle, et plus encore malheureusement pour nous, rappela l'Église dans les affaires de ce monde. La vieille royauté reprit peu-à-peu ses molles habitudes; elle eut des abbés au ministère et à la chambre des pairs; elle mit des abbés partout où elle put en placer dans l'état; elle est morte surtout à cause des jésuites, des missionnaires et des abbés. C'est qu'en vérité, tout républicains que nous sommes peut-être, toujours est-il sûr que nous étions encore bien plus faits pour les doctrines monarchiques que pour les doctrines religieuses; nous n'avons été si ardents à briser le palais que parce qu'il s'était réfugié dans le sanctuaire. Le peuple n'en voulait tant à l'autel que parce que l'autel envahissait le trône; l'un ou

l'autre de ces deux pouvoirs une fois écrasé, la fureur populaire était satisfaite, elle n'avait pas besoin d'une double ruine pour s'arrêter dans ses terribles emportements!

Après les trois jours, et quand la vieille monarchie eut quitté Cherbourg pour se remettre en route sur ce mélancolique Océan témoin de tant de traversées si différentes, l'Église de Paris se trouva si bien morte et abattue qu'elle n'eut pas la force de lever les mains au ciel et de s'écrier dans son beau langage: *Seigneur, sauvez-nous! nous périssons!* C'était là, sans contredit, un des fruits les plus amers de l'indifférence religieuse! Comment donc! le roi sacré à Reims est chassé de sa capitale, le trône légitime est réduit en poudre, une autre révolution s'empare de la France, et cette fois, quand trois rois s'en vont, enfant et vieillards, trois enfants! pas un prêtre n'est exilé! pas un autel n'est détruit! pas un temple n'est fermé! Voici donc que tout manque en même temps au christianisme, même la persécution!

L'Église de Paris, livrée à elle-même après le triste exil des rois, n'eut un moment d'espoir, dans ce profond délaissement que le jour où Saint-Germain-l'Auxerrois fut dévasté et le palais de l'Archevêché ruiné de fond en comble. C'était là une assez belle occasion à saisir pour les ames avides de témoigner de leur foi, même par le martyre! On allait donc enfin s'occuper de religion dans cette ville où personne n'en avait dit un seul mot, même pour la maudire! Malheureusement la colère du peuple ne dura pas. Ce fut la colère d'un moment. L'église une fois ravagée, le peuple l'abandonna comme l'enfant abandonne son jouet. Il fut question sur-le-champ d'en faire une mairie. Depuis qu'elle est fermée, cette vieille église, la paroisse de tant de rois et de tant de chrétiens, personne n'a demandé à ce qu'elle fût ouverte de nouveau. Personne ne va la voir, même comme on va voir des ruines; personne, pas même ceux qui trouvèrent un heureux mariage à ces autels; pas même ceux dont les aïeux ont été réveillés sous ces dalles brisées. Bien plus, la voirie a proposé de l'abattre, ce monument si élégant et si riche, il a fallu que M. de Châteaubriand

élevât la voix du haut de son Ferney, à lui, pour sauver le monument chrétien! En vérité, ce n'était pas la peine d'être si formidablement dévastée pour si peu! Ce jour de colère n'a pas rapporté à l'Église de Paris ce qu'il lui a coûté. C'est la première fois que l'Église perdit à ce jeu contre la colère des peuples. C'est que la colère du peuple de Paris contre l'Église ne fut que la boutade capricieuse d'un instant. Blessé dans le respect qui lui était dû (nous étions bien voisins des trois jours, et le peuple était encore fort susceptible!), le peuple se précipita dans le temple, il brisa le bois, la pierre, le fer, le marbre; il jeta par la fenêtre les meubles du curé, il lut sa correspondance à haute voix, il se coiffa des cornettes de la servante, il renversa la sainte hostie sans la voir et sans même l'honorer d'un sacrilège particulier; le lendemain à l'Archevêché ce fut la même fête. On eût dit, à voir voler en l'air la bibliothèque de l'Archevêché, une seconde bataille du *Lutrin*. Mais cette fois, ce fut une bataille désastreuse, une perte presque aussi irréparable que celle des médailles qu'on a volées à la Bibliothèque! Hélas! Tout fut détruit. Je les ai vus, ces beaux livres, échappés par miracle aux Vandales sanglants de 93, tournoyer dans l'eau, emportés par la vague, et s'abîmer contre les arches du Pont-Neuf, aux grandes acclamations de la foule joyeuse! Cette joie et ces rires étaient plus à craindre pour la foi que tout le sang des bonnets rouges. Les bourreaux déchiraient le prêtre; nos écervelés de Paris faisaient mieux que de déchirer le prêtre, ils abolissaient la foi! Les bourreaux se donnaient au moins la peine d'être athées! Qui se donnerait la peine d'être athée aujourd'hui? L'athéisme qui s'emporte à de pareils excès est encore une croyance.

Voilà donc mon peuple qui fait en riant plus de mal que n'en firent jamais toutes les colères sérieuses de l'autre révolution!

La science théologique perdit ce jour-là le dernier et le plus vaste amas de livres dogmatiques qui fût en France; puis, comme c'était un lundi gras, quand il n'y eut plus un seul tableau contre les murailles, une seule chasuble dans les armoires, un seul volume dans la bibliothèque, les joyeux dévastateurs

allèrent se déguiser pour le bal du soir : et, sous le masque, en habits d'arlequins ou de gilles, il eût été impossible de les distinguer des autres fous de la soirée, tant il y avait peu de colère dans leurs ravages, tant ce ravage était plutôt une œuvre de délassement, de plaisir ou de vengeance, que d'impiété ou d'irréligion !

Le peuple de Paris avait bien le temps d'être impie un jour gras ! Le peuple de Paris, faquin, flâneur, bon enfant, spirituel, lui, impie le mardi gras ! vous le connaissez bien le peuple ! Il est allé à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et à l'Archevêché parce qu'on y allait. Mais, pour voir passer le bœuf gras, pour le bal de la Porte-Saint-Martin, pour les saturnales de la barrière, voyez comme il laisse l'Archevêché et l'église ! Plus d'Archevêché à ruiner, plus d'église à dévaster, plus rien que le bœuf à voir et le bal à traverser dans ce Paris tout à l'heure si en colère ! Vous voyez bien que le catholicisme n'avait aucune persécution à espérer d'un peuple ainsi fait, d'un peuple qui abandonne l'église à moitié ruinée pour se livrer aux délices d'une journée de carnaval. C'est bien pour ce coup-là que nous pourrons dire : *Abomination ! désolation !*

Ainsi a passé la bourrasque. Quand le joyeux mardi, précédé de ses deux frères, nous eut fatigués presque autant que le dernier des trois fameux jours ; quand les Monts-de-piété, ces infâmes cavernes à usure, qui dévorent la substance et les habits du peuple au profit des vices et de son oisiveté, regorgèrent de ses dépouilles ; quand cette crise de joie eut passé comme était passée cette crise de révolution, Paris revint, à quelques émeutes près, à son calme habituel. Toute la vie sociale, interrompue par des cris si divers, reprit son cours ; le Palais-Royal resta le même, avec quelques sentinelles de plus à ses portes ; les tribunaux replacèrent la sellette renversée, la presse périodique eut plus que jamais le procureur du roi à ses trousses ; alors tout recommença pour nous, peines et plaisirs, folies, nouvelles, sérieuses dissertations politiques, calomnies et romans d'amour ; l'Église seule trouva qu'elle avait perdu quelque chose, sa dernière et fragile ressource, le pouvoir. Elle avait perdu son présent

et son avenir. Elle avait perdu les ambitions du sanctuaire, les évêques courtisans, l'archevêque orateur politique, le roi de France aux autels, la sainte semaine, et le deuil catholique du saint vendredi; les *Te Deum* solennels et les processions des grands jours, quand toute la cour de Charles X suivait à pied le dais du prêtre; elle avait perdu tout cela, l'Église; elle restait au milieu de cette révolution, seule, mourante, morte, non pas vaincue, elle était vaincue depuis long-temps.

Alors quelques ames s'inquiétèrent de ce malaise. Les unes par devoir, les autres, quelle honte! uniquement par ambition. Pour celui qui observe, c'est une chose digne de remarque que ces efforts en sens contraire pour profiter d'une religion qui ne va plus.

Voyez M. de La Mennais, ce grand apôtre, ce sublime écrivain, ce chrétien si respectable, si respecté; cette grande voix qui nous a remués nous autres sceptiques, aussi violemment que la voix de Jean-Jacques Rousseau, flétrissant tout le dix-huitième siècle; eh bien! voyant l'Église abattue, isolée, pauvre et triste, M. de La Mennais a élevé la voix de nouveau; il a parlé au nom de Dieu et de la liberté; il a appelé autour de sa parole puissante les débris épars de ce catholicisme dont il était resté le grand-prêtre en France; qui ne croirait, dans ce silence religieux, que cette grande voix va être écoutée? Qui se douterait que ce signe de ralliement ne paraîtra pas aussi haut dans le ciel que le *Labarum* de Constantin? Hélas! hélas! la grande voix n'a pas été entendue, le drapeau élevé dans le ciel n'a pas été salué sur la terre, M. de La Mennais *n'a pas été vainqueur par ce signe!* Voilà que M. de La Mennais, désavoué par un clergé qui a peur, part demain pour Rome, laissant son journal suspendu; prosterné aux pieds du souverain pontife, il lui demandera, les mains jointes, la permission d'employer son génie et son reste de vie à défendre les restes du catholicisme dans cette France qui échappe au Saint-Siège, comme à-peu-près le reste de la terre lui a déjà échappé. En attendant, *l'Avenir* a cessé de paraître, malgré sa noble devise: *Dieu et la liberté!* Que voulez-vous faire pour la

religion dans un royaume qui est resté sourd à M. de La Mennais?

Chose étrange! cet instant misérable de décomposition religieuse, morne, éteint, flasque, sans poésie, sans style, sans couleur, sans énergie, c'est cet instant même que plusieurs sectaires du dernier ordre ont choisi pour introduire un schisme dans l'Église. Impudents novateurs! révolutionnaires sans courage! ignorants des choses de ce monde! ambitieux maladroits et sans cœur! ne voilà-t-il pas des hommes qui, faute de mieux, faute d'une sous-préfecture, peut-être, ou d'une place de chanoine, se font schismatiques! Les voilà! regardez combien nous avons aujourd'hui de Luthers et de Calvins! Ils seraient Mélanchthon au besoin, si Mélanchthon, génie tout grec, n'était pas le plus doux, le plus humain, et le plus mélancolique des esprits. Les malheureux! ils osent parodier Luther! Luther, cette torche ardente jetée sur des gerbes de blé! Voilez-vous la face! couvrez-vous de rougeur! Voilà comment tout se dénature! Quand vint Luther, toute l'Europe était croyante. Les saints étaient debout sur leurs piédestaux, la Vierge était adorée les mains jointes, le Vatican s'appuyait sur le trône des rois, c'était grand et beau alors à un pauvre moine allemand, en pieds nus et sans chemise, de venir jeter la réforme au milieu de cette union intime de tous les pouvoirs! Luther brisant l'autel, faisant trembler les cathédrales, luttant tout seul contre les foudres du Vatican, à la bonne heure! Voilà mon grand saint à moi! saint par la parole comme par le dévoûment, saint par le courage, saint par l'intelligence et le génie, saint par la rébellion! Luther, homme de cœur et d'ame, et de tenace volonté; orateur entre deux pots de bière, remuant toute l'Europe, assemblant les Conciles, faisant trembler tout ce qui était debout, renversant, coupant, dévastant, jonchant la terre de croyances, d'églises, d'armées, de papes, d'évêques, d'indulgences, de messes, d'hosties, de confessionnaux; ouvrant les monastères, les tombeaux, le purgatoire, dénouant tout ce qui était noué sur la terre, et dans le ciel, et dans l'enfer; Luther et le quinzième siècle

unis tous deux, mariés tous deux, accouplés tous deux, heureux tous deux, jusqu'à l'inceste, étonnés tous deux l'un de l'autre, grondant tous deux, se remuant tous deux! même lave, même fumée, mêmes cendres, mêmes feux bleus et rouges! Voilà qui était beau! Mais aujourd'hui, chez nous, à Paris, entre deux émeutes, après deux révolutions, parmi nos bourgeois vaniteux, nos femmes guindées et ménagères, nos artistes couleur de rose, à côté de notre Italie Autrichienne, sous le joug de cette indifférence qui nous déshonore et nous perd, un quinzième siècle, à nous! un Luther, à nous! une réforme en 1831! quelle triste parodie! quelle profonde misère! quelle insolente vanité!

Cependant, de notre temps, un homme s'est rencontré qui a voulu être Luther. L'abbé Châtel, ou mieux encore, pour parler comme les adeptes, monseigneur François-Ferdinand Châtel a rêvé, lui aussi, sa réforme. Voyez l'impudence et le malheur de cet homme! Son rôle était beau encore dans le dépérissement de l'Église. Il pouvait être pauvre, inconnu, laborieux et fidèle membre du catholicisme qui se perd, il pouvait souffrir en silence au milieu de ces ruines vénérables, il pouvait être catholique sous M. de la Mennais, il pouvait être obéissant et dévoué à ce pouvoir sans puissance; le malheureux n'a pas voulu! Il a renoncé de gaîté de cœur à ce dévoûment chrétien; cette honorable fidélité lui a paru trop dure. Il s'est fait évêque à sa manière, il s'est fait chef d'Église, il s'est révolté! Et nous avons appris le même jour qu'il n'y avait plus d'Église à Paris et que nous avions une Église de plus.

A ce sujet, j'ai bien peur qu'en voyant le titre de ce chapitre, on ne me reproche d'avoir donné trop d'importance à cet obscur schismatique. J'ai donc besoin d'expliquer ici que monseigneur Châtel n'est que le prétexte de cet essai futile; que voulant faire l'histoire des religions nouvelles de Paris, j'ai choisi l'abbé Châtel comme le type le plus niais de nos Mahomets de bazar et de carrefour. J'aurais pu aussi bien choisir Saint-Simon ou le grand-maître des Templiers! mais

l'abbé Châtel m'est tombé sous la main, et je l'ai pris, comme il m'est venu, par hasard, sauf à faire aux autres Dieux mes très-humbles excuses de cette préférence qui pourra les blesser.

Voici donc l'abbé Châtel qui lève l'étendard de la réforme, le lendemain de la révolution! La réforme de l'abbé est de toute simplicité. Elle consiste en trois choses principales; d'abord à donner les sacrements au plus bas prix possible à tous ceux qui les demandent; ensuite à donner les sacrements à tous ceux à qui l'Église les refuse; enfin à remplacer la langue latine par la langue vulgaire; à dire en français : *Gloria Patri!* et *allez-vous-en*, *la messe est dite*, au lieu de *Ite, missa est.*

Tel est, à-peu-près, tout le catéchisme de M. Châtel. Il aplanit, comme on voit, bien des difficultés. Il ouvre les portes de l'Église aux excommuniés de tous les genres. Il met les sacrements à la portée de tous, il donne au vulgaire l'intelligence de la sainte messe, comme si nous n'avions pas des *Heures* traduites à l'usage des fidèles! Aujourd'hui une religion, avec ses mystères et son culte, n'est pas plus difficile à établir que cela.

Aujourd'hui toute la recette, pour faire une religion, pourrait se résumer en ces deux mots qui font tout le secret de ce siècle commercial:

Pour faire une religion trouvez d'abord des actionnaires.

Une religion, c'est comme un journal; seulement, vu le prix du timbre, dans cette époque où la presse est délivrée de toute entrave, il en coûte beaucoup moins cher pour faire un Dieu qu'un rédacteur en chef.

Ce qui tuera l'abbé Châtel, c'est que les actionnaires ont manqué.

Ce qui tuera la religion de Saint-Simon, c'est qu'elle ne s'est pas contentée d'être religion, c'est qu'elle a voulu aussi être journal. Religion et journal en même temps, c'est beaucoup trop embrasser à la fois. Ce qui tuera la religion de Saint-Jean, c'est que son très-illustre chef s'est contenté, pour

l'établir, d'une brochure de trente pages. *) Le public a traité cette brochure comme il ne traiterait pas une comédie en cinq actes et en vers. J'en suis fâché pour la religion des Johannites ou primitifs, et pour le pontife F. Antoine de Palmyre, le prêtre F. Charles de Dublin, le nonce apostolique F. Polydore de Saint-Jean, le coadjuteur général F. J. A. Joseph de Mascate, et le secrétaire F. Pierre-Louis de Tours, qui a signé cette brochure *par ordre de la cour*. Entre ceci, être dieux ou journalistes, d'honnêtes entrepreneurs devraient choisir par pitié pour l'actionnaire! Il arrive en effet ou que le journal tue la religion, ou que la religion tue le journal; c'est ce qui est arrivé à Saint-Simon et au *Globe*. M. Châtel, quoique moins sage que Saint-Jean *le primitif*, était plus sage, que Saint-Simon.

Ce n'est pas que M. l'abbé Châtel n'ait pas eu, lui aussi, son journal. Le journal de l'abbé Châtel est, au contraire, la première chose que nous ayons vue affichée sur les murs de Paris après la révolution de juillet. Le prospectus de l'entreprise promettait beaucoup de tolérance et de charité chrétienne. Ce prospectus, pour le dire en passant, était une grande maladresse. L'abbé Châtel peut être un grand dieu, mais, à coup sûr, il ne sera jamais un grand journaliste, ce qui est bien autrement difficile de nos jours. En effet, vendre de la tolérance religieuse et de la charité chrétienne après le 29 juillet, c'était la plus extrême maladresse, c'était le plus grossier des contre-sens, c'était faire jouer sous l'Empire les vaudevilles guerriers de 1815. Heureusement pour la race actionnaire l'abbé Châtel, faute d'actionnaires, a été obligé de suspendre son journal; à-peine a-t-il pu s'élever à la brochure de trente pages comme F. Bernard-Raymond, le pape primitif du grand Saint-Jean.

Le commerce du Dieu Châtel n'eut guère plus de succès que son journal. Vainement les sacrements étaient à rien; personne n'en voulut même pour rien. Les enfants prédestinés

*) *Epître du Souverain Pontife et Patriarche de la Religion Chrétienne catholique-primitive, à M. l'Archevêque de Paris:* Paris, Delaunay, 1831.

au paganisme (car, dans cette ville chrétienne, nous avons nos Bohémiens sans foi et sans Dieu, aussi nombreux qu'au quatorzième siècle) restaient païens malgré le baptême gratis, ou bien s'ils étaient baptisés, ils étaient baptisés, je ne dis pas au même autel que leurs pères, la génération de 93 ayant eu fort peu l'habitude du baptême, mais au même autel du moins que leurs grands-pères qui, à coup sûr, étaient chrétiens. Les morts eux-mêmes, les morts expirés sans extrême-onction passaient aussi fièrement, et sans s'y arrêter davantage, devant la boutique de l'abbé Châtel que devant le temple catholique; le nouveau schisme, faute d'actionnaires et de débouchés, fut bientôt à bout. La ruine vint le trouver au milieu de sa première ferveur, et il eut bien de la peine à se loger au quatrième étage d'une assez chétive maison de la rue Saint-Roch. Encore fallut-il bien cacher au propriétaire de cette maison quelle était la profession de son locataire, et qu'il donnait à loger à un Dieu!

Vous autres, honnêtes gens de province, bonnes gens, mes frères, qui savez encore votre catéchisme par demandes et par réponses, qui allez à la messe le dimanche, qui mariez vos jeunes filles à l'église, qui faites maigre le vendredi, et qui ne vous en portez pas plus mal; je suis sûr que tout ce que je vous raconte-là vous paraît bien étrange! Vous vous étonnez de tous ces nouveaux cultes, vous admirez comment tous ces autels de carton s'élèvent sérieusement dans des sanctuaires de trois pieds, ayant pour tout encens l'odeur des cuisines ou de l'écurie; vous ne comprenez pas cela, vous autres! et vous sifflez outrageusement le Saint-Simonien voyageur, apôtre en frac et en casquette de loutre, commis voyageur de l'industrialisme et de la capacité; vous avez bien raison, messieurs, de souffler sur ces autels, et de siffler ces missionnaires, vous êtes avant tout des hommes de bon sens et de cœur, le positif, à vous, est votre bien; mais dans les choses qui tiennent à la foi, comme dans celles qui tiennent à la liberté, il en est tout autrement à Paris.

Il existe à Paris une race d'oisifs qui échappe à toutes les

analyses, à toutes les descriptions. Il y a des oisifs partout, à Paris; sur les quais, sur les ponts, sous les ponts, à l'Institut, à la porte des théâtres, chez les oiseleurs, chez les marchands de tulipes et de roses, chez les marchands d'antiques et de nouveautés, chez les graveurs, chez les bouquinistes, dans l'atelier du peintre, chez moi, qui écris ces lignes entouré de charmants oisifs! L'oisif n'a pas de nom, il a tous les noms. L'oisif est de tous les âges, il est de toutes les couleurs; il est d'hier, il est d'aujourd'hui, il sera demain, il vivra toujours; il n'est pas de la veille, il n'a pas vécu; l'oisif ne sait d'où il vient, où il va, où il est. L'oisiveté est plus qu'une passion, c'est une industrie; dans une ville comme Paris, l'oisiveté est plus qu'un besoin, c'est un luxe. L'oisif pose, loue, blâme, il sert d'enseigne, il annonce, il indique, il découvre, il amuse; il sert à faire remarquer tout ce qui se dit, se vend, s'achète, et se fabrique dans la grande ville, l'esprit surtout. Chaque métier a ses oisifs, chaque art a ses oisifs. Chaque renommée, vraie ou fausse, a ses oisifs. Ne vous étonnez donc pas, sachant cela, que la religion, elle aussi, cette puissance à son déclin, cette profession décolorée, cette renommée fatiguée de toutes parts, ait ses oisifs!

Toutes ces religions nouvelles dont je vous parle, sont donc soutenues par les oisifs de religion, à-peu-près comme les romans de mœurs sont soutenus par les portières, les marchandes de modes, les femmes d'huissiers, et autres lecteurs de même force. Nos oisifs de sacristie s'occupent de toutes les spécialités de leur ressort. Ils tiennent, eux aussi, à compléter leur Callot. Dès qu'un nouveau prophète sonne de la trompette, ils font comme les oisifs de place publique qui accourent assidûment autour de l'escamoteur, espérant toujours un bon Paillasse; ce sont ces oisifs-là qui forment le premier noyau des églises en l'air; ce sont les compères innocents de nos Mahomets des rues; ce sont eux qui ont fait verser les premiers fonds dans les caisses des Saint-Simoniens, qui ont fait cercle aux prédications de l'abbé Châtel! eux qui impriment à crédit les brochures des chrétiens selon Saint-Jean.

C'était vraiment chose curieuse de monter à l'église de l'abbé Châtel, dans les premiers jours de sa fondation! Vous demandiez au portier où le Dieu était logé; et le portier, d'un air nonchalant et vous parlant à-peine, vous indiquait le moderne Vatican avec autant de mépris que s'il se fût agi d'un locataire qui n'avait pas payé son terme. Vous montiez. L'escalier était roide et tortueux. Il arrivait souvent que vous vous trompiez de porte, alors une jolie grisette, espèce de princesse déchue en petit jupon et en tablier noir, vous disait d'un petit air boudeur: — *Ce n'est pas ici, monsieur!* puis elle refermait avec impatience cette porte qu'elle avait ouverte en souriant. A la fin, à force de monter, vous arriviez à la porte du temple; vous agitiez la sonnette au ruban sale, la porte s'ouvrait, et vous étiez dans le sanctuaire.

Quel sanctuaire, grand Dieu! tout le ménage équivoque d'un garçon parisien. Le rideau jadis blanc, le carreau froid et ciré, le buffet en noyer, les chaises en méchant acajou, la carafe d'eau jaunâtre, le briquet phosphorique sur la cheminée, et sur les murs presque humides des gravures d'un blanc pâle, suivies de quatre lignes d'explication. C'était en ce lieu que se disait la sainte messe! C'était là qu'on ployait les genoux à cette ridicule parodie! Futiles Parisiens! qui vont un dimanche jouer avec les mystères, avec les croyances, avec les pompes de la religion de leur patrie! Ingrats Parisiens qui parodient le culte sacré de leurs pères! Ingrats et injustes, et absurdes, qui couvrent de cette humiliation la vieille foi, les vieilles mœurs, le vieux sacerdoce, les cheveux blancs des pontifes, et dix-huit siècles d'histoire! Or, toute cette profanation se passait, comme je vous le dis, en pleine paix, en plein jour, sérieusement! On s'agenouillait à l'*introït;* on se frappait la poitrine au *meâ culpâ*, on baissait la tête au *sanctus!* Le prêtre était en robe blanche et en étole; il levait les yeux au plafond de sa chambre; il lisait l'Épître et l'Évangile en français; vous eussiez dit, à voir cela par le gros bout d'une lorgnette de spectacle, ces enfants de bonne maison qui jouaient autrefois à la chapelle

sous les yeux de leurs précepteurs; voilà ce que c'était que l'Église de l'abbé Châtel!

Or, comme vous le pensez bien, la même chose qui a manqué à l'Église de l'archevêque de Paris, a manqué aussi à Él'glise de l'abbé Châtel. La persécution qui a fait saint Pierre et Luther a manqué au Luther de 1830. Paris a laissé passer le nouveau culte comme quelque chose de tout simple. On n'a pas même chicané le pontife Châtel sur sa traduction de l'*Évangile;* on s'est tout au plus bouché les oreilles en entendant un mauvais langage français, sans césure et sans harmonie, psalmodié sur des airs qui n'étaient pas faits pour lui. Voilà tout ce qui est arrivé à l'abbé Châtel. On est allé quelque peu chez lui; on a dérangé ses meubles, on a terni son parquet, on a regardé ses gravures, on a examiné son calice de plomb, on a remis son chapeau sur sa tête et on est sorti de cette chambre assez mécontent, comme on sort toujours d'un spectacle qui ne vous a rien coûté.

Faites donc des religions! soyez apôtre! exposez-vous à être martyr, pour être traité comme l'épicier du coin!

Dans ce siècle d'intrigues et de malaise, dans ce siècle qui a tout refait, qui a refait le moyen âge et le dix-huitième siècle, les deux extrêmes dans l'art, l'extrême foi et l'extrême incrédulité; dans notre flasque époque qui a tout imité, c'était pourtant une bien belle chose et bien nouvelle à inventer qu'un schisme!

Moi qui vous parle, j'ai vu la religion de l'abbé Châtel dans toutes ses pompes. J'ai assisté à son jour d'éclat. Je l'ai suivi de son quatrième étage dans sa cathédrale improvisée de la rue Saint-Honoré; j'ai assisté à tous les mystères de sa doctrine; j'ai entendu tous les contre-sens de sa traduction française; j'en ai fait mon homme, à moi; ma science, à moi; mon histoire mon bien; il m'a coûté tant d'ennui et d'indignation cet homme mitré! et voilà pourquoi je le fais servir de milieu à cette futile étude de nos croyances religieuses, si malades, si infirmes, et qui seront mortes demain tout-à-fait.

Il existe rue Saint-Honoré, à côté de la fontaine, un vaste bazar, dans lequel on avait imaginé de vendre toutes les

marchandises de luxe à juste prix. Dans ce Bazar, on a établi de petits magasins en bois de chêne bien ciré; au milieu de chacun de ces magasins se tenait, dans le principe, une jolie petite marchande accorte et vive, décente pourtant, qui attirait le regard et l'argent, et quelquefois le cœur des chalands. Après les premiers mois d'engouement, le Bazar vit diminuer la foule; le bon marché le tua comme il tuera toujours les entreprises de luxe ; peu-à-peu les jeunes marchandes délogèrent, elles furent remplacées par leurs sœurs aînées d'abord ; je ne jurerais pas à-présent que leurs grand'mères n'aient pas pris leur place. C'est ce Bazar que choisit l'abbé Châtel pour entonner dans tout son éclat sa liturgie française, à l'usage des bonnes d'enfants, des faiseurs de vaudevilles, et des académiciens de province, voire même souvent de Paris.

Il fallut de grands préparatifs pour venir à bout de ce pieux dessein. On chassa les vieilles marchandes, on enleva les petites boutiques, les marchandises délogèrent pour un jour. Cette fois les rôles étaient changés, Jésus-Christ avait chassé les marchands de son temple, il les chassait à-présent de leurs boutiques; avec cette différence toutefois que les boutiques étaient louées pour ce jour de schisme. Quand le Bazar fut vide, on le couvrit de tentures louées aussi à l'entreprise des Pompes-Funèbres; on éleva un autel blanc sur ces tentures noires, on alluma des cierges dans des flambeaux de cuivre, on cacha la lumière du jour, on fit un sanctuaire tant bien que mal, on décrassa des enfants de chœur; l'abbé Châtel eut des acolytes; il entra avec ses deux acolytes, les mains jointes, tous les trois en grandes robes de prêtres, en chasubles, et alors la messe commença.

J'assistais à cette messe; j'étais avec une parente à moi, une femme pieuse de ma ville dévote. Elle regardait cette profanation en rougissant. Le prêtre était à genoux; les assistants étaient debout: je puis dire que cette messe, dite en français, parut à tous plus inintelligible mille fois que la messe latine. C'était chose bizarre, en effet, d'entendre ce

prêtre en surplis, en aube blanche, se retourner vers nous et nous dire, à douze ou quinze reprises: *le Seigneur soit avec vous!* à quoi les petits clercs répondaient en fausset: *et avec ton esprit!* O mon Dieu! quelle messe! quel style! Figurez-vous l'*Iliade* d'Homère traduite en vers français. Figurez-vous l'*Énéide* en prose; figurez-vous le *Don Juan* de Mozart arrangé pour deux flageolets avec accompagnement de guitare, et vous aurez l'idée de cette profanation.

Tout le service continua de la même sorte. C'était une messe des morts pour la Pologne (voyez la prescience des religions qui commencent!); on chanta entre autre prose le *Dies iræ*. Cette belle prose latine, grave, lente, majestueuse, sonore, dont le rhythme rimé a quelque chose de si lugubre, comme elle fut défigurée par ces traducteurs à son de trompe! Que de désenchantement dans ce pâle récit d'une résurrection si belle! Que les terreurs du mourant dans le *Dies iræ* étaient décolorées, s'exprimant dans la prose de la Gazette d'Augsbourg! Si je n'avais pas eu peur d'être ridicule, comme je me serais levé de bon cœur pour dire à ce prêtre: — *Tu mens!* ce n'est pas là la religion catholique, apostolique et romaine, avec son beau langage, son rhythme savant, ses pompes si riches, ses pontifes sacrés! — Tu mens! ce n'est pas là la religion nationale! — Tu mens! ce n'est pas ainsi que parlent les maîtres chrétiens! La mort chrétienne a des élans inconnus vers le ciel dont tu n'as pas le secret. — Tu mens! prêtre renégat, va te convertir avant tout, et puis reviens quand tu seras pardonné, reviens prier pour la Pologne, tu seras digne de prier pour elle alors! Voici ce que j'aurais dit à ce prêtre si le sang-froid des assistants à cette messe n'avait pas été si naturel et si vrai. Rien n'étonnait ce monde de curieux; ni cet autel improvisé dans une boutique, ni ces prêtres parlant une langue étrangère, ni ce Dieu qui se faisait homme sur une table, ni ces chanteurs de l'Opéra qui chantaient en chœur, ni cet évangile dévoilé, ni cet encens manqué, ce faux parfum qui brûlait à la place même où la veille se marchandaient des

tapis de laine, rien de tout cela n'étonna l'assemblée! Elle écoute, elle regarde, elle salue, elle se lève, elle met la main à la poche pour les frais du culte, oubliant qu'elle avait déjà payé en entrant; il y en eut plus d'un qui chercha l'eau bénite avant d'entrer ou de sortir. Quel peuple! quel peuple! quel être mobile! qu'il est facile de faire une révolution avec ce peuple bouche béante, l'œil ouvert, et qui regarde tout passer! Peuple curieux avant tout, sans ame, sans cœur, sans souvenirs! curieux et idiot, qui regarde couler l'eau, et qui s'amusera tant que vous voudrez à cracher dans un puits pour faire des ronds, comme ce grand flandrin de vicomte dans Molière. O le peuple! il se met en haie sur la route de l'Océan, et tour à tour il voit passer l'Empereur chargé de fers, puis l'Empereur précédé par les aigles, puis l'Empereur enchaîné, puis trois fois aussi la royauté enchaînée et couronnée; le peuple est tout occupé à ce spectacle, qui est devenu monotone chez nous, chez nous trois et quatre fois malheureux! il n'a pas une larme pour l'étrange drame qui passe et repasse si tristement sous ses yeux. Il se presse sur la route de Cherbourg pour être au lever de la toile à chaque révolution nouvelle, et puis à la fin de l'action, quand la dernière révolution a passé aussi lentement que le tombereau de la Grève, le peuple n'a pas une larme, pas un instant de colère, de pitié, de reconnaissance et d'amour pour ces vaincus dont il touche les guenilles, pour ces ruines qu'il foule aux pieds, pour ces triomphes d'hier qu'il applaudissait hier à genoux, et qu'il siffle impitoyablement aujourd'hui! Le peuple! O le peuple! Enlevez-lui son roi, il ira offrir le trône vide au premier qui passe. Enlevez-lui son Dieu, il offrira au premier schismatique ce temple désert; Jésus-Christ s'en va, ouvrez la porte à Mahomet, ainsi le veut le peuple! amenez Mahomet au peuple; à toi, Mahomet, si tu en veux, ce qui reste du temple de Jésus-Christ!

Cela est fatigant à penser, n'est-ce pas? qu'une nation ne tienne pas davantage à ses croyances! C'est pitié de penser

que les ennemis peuvent entrer dans la ville et que personne ne prêtera son char pour sauver les dieux qu'on traîne au Capitole! Brûlez la ville! que le Cosaque mette le feu à Paris! Énée emportera son père, peut-être, mais à coup sûr il oubliera d'emporter les Dieux Pénates! les Dieux de la patrie et de la famille! au feu les Dieux! — Voilà comment j'ai assisté à la messe de l'abbé Châtel, dans la chambre à coucher d'abord, puis ensuite dans le Bazar Saint-Honoré; mais chambre ou Bazar, je suis sorti de cette messe, honteux de moi-même et des autres, honteux pour cette ville où se fondait un nouveau schisme sans que personne s'en doutât. Croyez donc à la stabilité des trônes nouveaux quand vous voyez où les religions nouvelles viennent aboutir!

Il était dit que ce jour-là (le jour de la messe au Bazar) était un jour de complète profanation. M. Casimir Delavigne avait fait des vers pour cette cérémonie, et quand toutes les prières ont été dites, quand on a eu assez profané la messe, assez profané la poésie de M. Delavigne et la belle voix d'Adolphe Nourrit, alors on a profané aussi l'oraison funèbre. A la fin de cette messe, un vieillard imbécile, aux lèvres pendantes, à l'œil terne et mort, a osé mettre un pied plus que profane dans l'oraison funèbre, ce domaine de Bossuet! Je ne sais quels mots étranges il a balbutiés, quelles phrases d'écolier il a débitées, mais, pour moi, ce que je sais fort bien, c'est qu'en présence de ce ballot de foin changé en autel, en présence de ces paroles françaises, dans cette boutique changée en temple, prêtant l'oreille à ce vieillard sans parole et sans voix, je compris pour la première fois de ma vie, et bien mieux encore qu'en lisant le *Génie du Christianisme*, ce que c'était en effet que la religion de saint Jean Chrysostôme, de Raphaël, et de Bossuet, cette religion qui nous a donné les oraisons funèbres et Saint-Pierre de Rome, qui a enseigné l'art au moyen âge, la poésie au dix-septième siècle, qui a animé, fécondé, agrandi l'ame, et le cœur, et l'intelligence des peuples, qui a sauvé l'humanité sous le règne de Néron, et

qui est morte le jour même où il n'y eut plus d'avenir pour les nations!

Je suis sorti de la messe de l'abbé Châtel aussi malheureux qu'un honnête négociant qui se retire d'une maison de jeu, après avoir gagné au jeu.

Au milieu de la rue Saint-Honoré, je passais devant l'église Saint-Roch, et je me découvris devant ce bâtiment si beau, si vieux, si révéré, si saint, si plein de mystères, de souvenirs et de saintes reliques, antique et vénérable vestige de notre ancienne foi, morte aujourd'hui, isolée, inutile, et dont les hommes ne veulent plus.

Le dimanche suivant, je conduisis ma jeune parente à Saint-Sulpice: je lui devais ce dédommagement.

Il faisait beau ce jour-là. Le temple était à-peu-près désert comme tous les jours; une seule chapelle réunissait quelques fidèles; en arrivant et sans s'être jamais vu, chacun avait l'air de se connaître. On se savait mutuellement bon gré de se rencontrer là. Je n'ai vu nulle part, dans nos salons les plus simples, une société plus choisie. Il y avait beaucoup de jeunes femmes qui priaient, beaucoup de femmes âgées qui se tenaient assises et qui lisaient dans leurs *Heures*. Je vis deux ou trois jeunes gens qui priaient avec ferveur, et je leur portais envie. Sans nul doute, c'était un spectacle attendrissant que celui-là, pour moi surtout qui n'y étais pas habitué. Cette vaste église, ces hommes qui osent prier encore, ces jeunes enfants qui savent prier déjà; le costume élégant et grave de ces femmes qui sont restées chrétiennes dans ce monde parisien, si indifférent à toute croyance! c'était là un spectacle fait pour attendrir. Ajoutez que nous avions passé à travers une époque hypocrite, à travers une révolution indifférente! être à la messe ce jour-là, c'était un acte d'opposition! Sous ce rapport, la révolution de juillet a servi sans le savoir les croyances catholiques en France. Quand la messe était une obligation officielle, que de vils intrigants se sont agenouillés à la messe! Que de honteuses grimaces! que d'ambitions forcenées ont usé de tout pour arriver, même du sacrilège! Si bien que l'honnête

homme n'osait plus prier en public, si bien qu'on rougissait d'aller à l'église presque autant que dans l'antichambre du ministre; aujourd'hui tout cela est changé heureusement. Il n'y a plus d'hypocrites de dévotion aujourd'hui. C'est la seule hypocrisie que nous ayons perdue. La liberté nouvelle nous a au moins permis d'aller à la messe sans danger pour notre réputation d'honnête homme. C'est une liberté comme une autre, celle-là!

J'ai dit que l'abbé Châtel n'était pas le seul réformateur de notre temps; et en effet, les réformateurs ne se comptent plus. Aujourd'hui on élève chaque jour église contre église, autel contre autel. Saint-Simon est l'égal de Jésus-Christ. Saint-Jean est le maître de Saint-Simon. Écoutez et silence! Saint-Simon est dans son jour oratoire! Tout lui est bon pourvu qu'il parle: Saint-Simon est un apôtre bavard de sa nature, il a été bavard avant d'être Dieu! Il a commencé à parler dans un wauxhall consacré à la danse; il voulait, le mois passé, louer un théâtre pour ses prédications; en attendant il prêche dans un Bazar. L'influence du Bazar sur les religions, égalera celle des catacombes de Rome sur le catholicisme, vous verrez! Je ne serais pas étonné que les propriétaires de grandes salles, dans leurs circulaires d'abonnements, à ces mots ordinaires: *Fait noces et festins*, *Réunions de corps*, *Concerts*, ajoutassent bientôt: *et Prêche des religions*. Mais la religion Saint-Simonienne est toute une histoire à faire; c'est un grand ridicule à exploiter: qu'un autre plus hardi que moi l'exploite. Je me suis donné pourtant bien des peines pour la comprendre, cette fugitive doctrine de l'industrialisme fondé sur l'amour! Le matin j'ai entendu une prédication du cardinal Barrault, et le soir du même jour j'ai entendu une comédie en cinq actes du même pape au Théâtre-Français; mais je me suis endormi au sermon le matin, on a sifflé la comédie le soir, je me suis trouvé aussi ignorant après la comédie que je l'étais après le sermon, et tout cela m'a laissé de trop faibles souvenirs pour en parler longuement.

Ce que je puis vous dire, c'est que le mieux est à chacun de nous de rester dans la religion où nous sommes, ne fût-ce que pour nous montrer hommes de courage. Quoi qu'on vous dise, vous attendrez, pour ouvrir les yeux, que la lumière soit placée sur le boisseau; vous attendrez, pour ouvrir les oreilles, que le novateur s'appelle Mahomet ou Luther; vous laisserez à eux-mêmes ces ridicules efforts de prophètes sans mission, qui n'ont même pas l'intérêt de l'illuminisme; vous craindrez également les traductions de l'abbé Châtel, les brochures du secrétaire patriarcal selon Saint-Jean, et l'éloquence du pape Bazar, double pape il y a quinze jours, et qui s'est dédoublé en faisant descendre d'un degré son égal en papauté Enfantin. Mais ici je m'arrête avec respect et tremblement; je ne veux pas entrer dans les mystères de cette nouvelle religion. Il est dangereux d'avoir beaucoup de dieux pour ennemis.

Si je n'ai pas été trop diffus, vous avez compris deux choses qu'il était important de vous démontrer dans cette difficile étude du Paris moderne; à savoir que si le christianisme périt sous l'indifférence religieuse, cette même indifférence empêchera toujours une nouvelle religion de s'établir. Sans intolérance il n'y a pas de religion possible. Le martyre est le grand fondateur des religions. C'est un des préjugés de l'Europe croyante que le martyre prouve le Dieu. Voyez l'Irlande! si le bill de lord Grey vient à passer, dans quarante ans l'Irlande aura cessé d'être le plus catholique des trois royaumes. Voyez l'abbé Châtel! l'abbé Châtel non persécuté sera enfant de chœur dans une église de village avant six mois. Voyez Saint-Simon! Saint-Simon faisait un journal ou chacun devait s'abonner; on s'y est si peu abonné, que Saint-Simon donne son journal pour rien, en attendant que le journal expire. Or personne ne veut du journal. Personne ne veut de la brochure de Saint-Jean. C'est avec grande peine que Châtel a placé à Clichy-la-Garenne un curé de sa façon. Voilà donc trois dieux à peine nés qui sont presque morts. O pauvres dieux! le métier que vous faites est triste! prenez garde à l'infâme banqueroute;

c'est une rude chose que Sainte-Pélagie! O pauvres dieux! il est bien difficile, surtout à des dieux, d'avoir du linge blanc, des habits neufs, un dîner chaque jour, et de payer un loyer tous les trois mois. O pauvres dieux! soyez attentifs à ma prédiction! faites un métier plus honnête que celui que vous faites, et respectez toujours vos pères et mères, la Charte constitutionnelle du royaume, le percepteur de l'impôt indirect, et le commissaire de police du quartier!

Que si nos dieux sont trop fiers, et rejettent avec dédain mon enseignement tout paternel, dites-leur: — O grands dieux, pas tant d'orgueil! Rappelez-vous que vous êtes des hommes soumis à toutes les chances des hommes! Grands dieux, si vous doutez de votre humanité, tâtez-vous le pouls quand vous avez la fièvre; regardez comme vous êtes pâles quand vous vous battez en duel, et essayez de marcher sur l'eau quand vous n'avez pas dans votre poche de quoi passer le pont des Arts!

Faisons trêve à ces plaisanteries, déplacées peut-être, à propos d'un si grave sujet. Je n'ai plus à ajouter qu'un seul mot sur les Templiers de Saint-Jean de Jérusalem. Vous savez que l'ordre des Templiers avait, lui aussi, sa religion tout exprès; ils prétendaient que Saint-Jean était l'égal de Jésus-Christ, et que leur grand-maître allait de pair avec le pape. Ce schisme (c'était le bon temps des schismes!) a fait brûler beaucoup de Templiers. Eh bien! (Écoutez, abbé Châtel; écoutez, Bazar; écoutez, Enfantin; cardinaux et papes de toutes les religions nouvelles, écoutez!) eh bien! le chef de cette religion qui a sur vous l'avantage d'avoir été persécutée, le souverain pontife du peuple, votre chef à tous, l'égal du pape de Rome, ô vanité des grandeurs de la terre, comme aussi vanité des grandeurs du ciel! ce pape, votre aîné, à vous, dieux d'hier; ce dieu, votre aïeul, qui pourrait être votre bisaïeul, à vous, dieux en sevrage! Saint-Jean lui-même, le Saint-Jean de l'ordre de Malte, n'est plus aujourd'hui qu'un simple pédicure, doublement humilié comme Dieu et comme

artiste; il demeure quai de l'École, nº 6, il s'appelle, comme je vous l'ai dit, Bernard Raymond; il est très-content de son petit état, comme il le dit lui-même à l'archevêque de Paris, et, moyennant un écu par séance, il se transportera à votre domicile, qui que vous soyez, Dieu ou mortel, cardinal ou sergent-major, si vous avez des cors aux pieds qui vous fassent trop souffrir.

JULES JANIN.

CHARLATANS,

JONGLEURS, PHÉNOMÈNES VIVANTS, ETC.

O vous, élégants dandys, riches fashionables de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Honoré, femmes de cour, femmes du bon ton, qui ne sortez jamais qu'en équipage, et qui, du fond de vos carrosses dorés, apercevez à-peine et en courant ce peuple innombrable qui bourdonne à vos pieds; élus du sort, enfants gâtés de la fortune, qui ne hantez que les palais, et à qui la vie ne s'est jamais montrée qu'en toilette; venez! je veux vous introduire aujourd'hui dans un monde que vous ne connaissez point, monde grossier, trivial, monde des carrefours et des ruisseaux, monde en sabots et en guenilles, mais monde singulier, original, amusant et digne des regards du sage.

Me suive donc qui voudra! c'est aujourd'hui dimanche, il fait beau, et nous pouvons parcourir les promenades.

Quelle immense population s'agite dans les jardins publics, sur les quais, sur les boulevarts, dans les Champs-Élysées! quelle fourmilière d'hommes! L'étudiant, le bourgeois, le militaire, le boutiquier de la rue Saint-Denis, le commis marchand, la grisette, tout le monde s'est fait beau, tout le monde court, tout le monde veut se divertir. Que de rendez-vous donnés! que de parties arrangées! On se hâte, on se croise

dans tous les sens. C'est le jour du linge blanc et des habits neufs ; les valets sont mis comme les maîtres. Des artilleurs, des dragons, grande tenue, taille cinq pieds huit pouces, se promènent d'un air vainqueur avec des femmes de quatre pieds, lesquelles sont toutes fières d'être vues en public avec leur amoureux qui a un plumet et des épaulettes, un plumet surtout! Une femme dont l'homme a un plumet, regarde toutes les autres femmes d'un air de supériorité et de dédain. Elle s'identifie avec son protecteur, elle porte l'épée; elle a l'orgueil de son état, et méprise comme il faut le pékin. En général, voulez-vous être heureux en amour? faites-vous soldat, ayez un plumet. Le plumet est la clef du cœur. Les femmes ne savent pas résister à la puissance du plumet.

Avançons cependant. Quelle sérénité sur tous ces visages! En ce jour de joie et de vacance, on oublie les affaires, les soucis de la semaine. On met de côté toute idée importune jusqu'au lundi matin. Les maisons sont désertes, tout Paris est dans la rue. C'est dans la rue qu'on joue, dans la rue qu'on boit, dans la rue qu'on mange.

A Paris, rien ne se fait par petite quantité: tout se fait par charretées, par montagnes, comme au pays de ripaille. Il est certains entrepreneurs de grosse pâtisserie dont le four, les dimanches, vomit des millions de petits pains, de tartes, de galettes, véritable volcan en activité, sorte d'éruption gastronomique dont les laves toutes chaudes se répandent, en un clin d'œil, jusqu'aux extrémités des faubourgs, comme un torrent, comme un déluge de gâteaux à la crasse.

Cela vous soulève le cœur? eh bien, nous avons de quoi le remettre, ce cœur si délicat, si susceptible. Voici la limonade à la glace à un sou le verre. Belle et philantropique invention! entreprise populaire et libérale, s'il en fut jamais! De la limonade fraîche, de la limonade sucrée, non plus pour nos Lucullus de la Bourse, non plus dans les brillants salons du Palais-Royal, mais au coin de la borne et pour le malheureux qui souvent manque de pain! O merveilleuse importation des arts utiles! ô perfectibilité! ô siècle mémorable entre tous les

siècles! n'est-ce pas un des plus grands bienfaits des temps modernes!

Qu'on dise encore que la condition d'homme ne s'améliore pas! qu'on le dise en présence de ce philantrope de la place du Châtelet, espèce de Tortoni errant et vulgaire, qui vend des glaces à deux liards! Des glaces à deux liards, n'est-ce pas sublime? qui l'eût prévu, que ces jouissances tout aristocratiques deviendraient un jour des jouissances plébéiennes? Comme pourtant les révolutions marchent! quels espaces franchis! Il n'y avait pas si loin, peut-être, de Louis XIV à 1830, que des glaces à la vanille aux lèvres d'un ramoneur. Ainsi les douceurs de la civilisation, les voluptés du luxe et les recherches du sybaritisme, descendent peu-à-peu jusqu'aux Parias de la nation. C'en est fait, l'égalité triomphe, tous les privilèges sont morts, même celui des sorbets, même celui de la limonade.

Heureux Parisien! tous les arts, toutes les contrées s'épuisent pour satisfaire à ses goûts, à ses caprices. Toutes les denrées indigènes, il les trouve sous sa main et à bon compte; il n'a qu'à se baisser pour en prendre; mais c'est peu: on lui apporte les productions exotiques, les fruits de l'équateur, et il ne les paie guère plus cher que les poires et les pommes du voisinage. Désirez-vous goûter de la noix de coco, de cette grosse amande blanche enfermée dans une coque noire et dure? en voici. On vous en *fera* pour un sou, pour deux sous, pour plus, pour moins, comme vous voudrez. Désirez-vous manger de la canne à sucre, de ce roseau inappréciable d'où coule une ambroisie plus douce que celle des dieux de la fable? en voici également. Dites pour combien vous en voulez: le marchand est là, couteau en main, prêt à vous en couper un morceau d'un pouce, un morceau d'un pied, à votre choix. Ce n'est pas bon, dites-vous; c'est un bois sec et sans saveur: mais comptez-vous pour rien le plaisir d'avoir mangé de la canne à sucre? toute votre vie vous pourrez vous targuer de cela comme d'un mérite. Moi qui vous parle, direz-vous, j'ai mangé de la canne à sucre; et l'on vous regardera avec étonnement, presque avec respect, et vous serez un homme important, un personnage unique pour avoir mangé de la canne à sucre.

C'est la moindre chose encore que les comestibles, les friandises : bien d'autres merveilles nous attendent. Songez que nous sommes ici dans la ville des prodiges, au centre des curiosités de l'univers. Que voulez-vous voir? dites-le-moi; vous n'avez qu'à parler, tous vos souhaits seront accomplis à l'instant. Jamais la baguette des enchanteurs, jamais les génies des contes arabes n'ont rien fait qui approche des réalités qui nous entourent. Ici afflue tout ce qu'il y a de rare sous le soleil. Si, dans un coin du monde il naît une créature extraordinaire; si un enfant vient au jour avec un œil ou avec trois yeux; si on découvre quelque part une puce grosse comme un rat, ou un rat gros comme un homme, ou un homme gros comme un bœuf, ou un bœuf gros comme un éléphant, ou un éléphant gros comme une baleine, ou une baleine grosse comme une province, c'est infailliblement à Paris que toutes ces belles choses se donnent rendez-vous. Tout se trouve à Paris, même ce qui ne se trouve pas dans la nature.

Voulez-vous voir un androgyne? c'est une chose rare qu'un androgyne, un être qui ait les deux sexes, qui soit à la fois homme et femme; la physiologie a même prononcé qu'il n'y a jamais eu de véritable hermaphrodite: eh bien, je vous en montrerai, non pas un, mais vingt, aussitôt que la fantaisie vous en prendra. Voulez-vous voir le cheval de César qui avait des pieds humains, ou celui d'Alexandre qui avait une tête de bœuf? voulez-vous voir l'hydre, la Chimère, le dragon de Cadmus, le monstre d'Andromède? voulez-vous voir un griffon, un sphinx, un satyre, un centaure, un triton, une sirène, un cyclope, un Patagon, un pygmée, une Gorgone, un albinos, un vampire, un habitant de la lune? vous n'avez qu'à dire: tout cela existe à Paris, sur des chariots, sous des tentes, dans des cages, dans des caisses, dans des baquets.

Regardez plutôt les tableaux, les portraits de ce phénomène, qu'on expose en dehors pour allécher les curieux! tantôt c'est un jeune enfant mâle qui a de la gorge comme une nourrice et au moins douze pieds de circonférence; tantôt c'est une femme haute comme une maison et barbue comme un sapeur ;

c'est un géant terrible et fort comme Polyphème, qui parle vingt-deux langues comme M. Silvestre de Sacy; c'est un nain dont on vous montre la main mignonne par une petite ouverture, et qui tiendrait tout entier dans votre chapeau; c'est un anthropophage tout nu, les yeux ardents, qui assomme un tigre à grands coups de massue; ou bien encore c'est une fille sauvage, reine ou princesse pour le moins, qui perce un ours de ses flèches. La foule est là, béante d'étonnement, qui regarde avec admiration sur la toile des lions de mer écumant de rage, des serpents gigantesques broyant des buffles dans leurs replis, des crocodiles démesurés mâchant des hommes comme une feuille de tabac.

Tournez les yeux vers ces tréteaux élevés. C'est là que se joue l'antique parade, que se débitent les grosses facéties, que des mimes en haillons amusent les passants par leurs joyeuses atellanes. C'est sur un théâtre de cette espèce que Bobèche, ce héros du genre niais, divertissait jadis de ses balivernes les bons habitués du boulevart du Temple. En ce moment, voyez, l'attention du public est captivée par une espèce de Gille, qui, à l'exemple du dragon fabuleux, vomit des tourbillons de flamme et de fumée. Il tient dans sa main une ample provision de filasse, qu'il déchire à belles dents; il se bourre d'étoupe comme un matelas; il en mange, il en mange à faire peur, puis il jette du feu par la bouche, et la foule ébaubie trouve la farce admirable, et se presse, en trépignant de joie, aux pieds du thaumaturge, possesseur d'un si beau secret.

Mais soudain la scène change. Des musiciens arrivent, et un effroyable charivari commence, qui met tout le quartier en rumeur. Entendez-vous les sons aigus du fifre, qui se font jour à travers les éclats de la trompette, la voix criarde du violon, le bruit retentissant des cymbales, et le tonnerre de la grosse caisse? Femmes, enfants, vieillards, hommes faits, accourent à l'appel de cet orchestre barbare. Tous les yeux sont fixés sur celui qui tient les cymbales: heureux mortel! C'est un sauvage des bords de la Seine, un Caraïbe du faubourg Saint-Marceau, dont la figure disparaît aux trois quarts sous

une ample barbe postiche, qui porte un diadème de plumes sur la tête, qui a les jambes et les bras couverts d'un sale tricot, couleur de chair. C'est le héros de la fête, il éclipse tout; il n'y a de regards que pour lui. Et admirez son aplomb: il n'en est nullement embarrassé; il est habitué à l'admiration des hommes et à celle des femmes; il est blasé là-dessus; il n'y fait plus attention, et n'est occupé qu'à bien faire sa partie dans le mélodieux concert.

Quand cette musique enragée a duré assez long-temps, et que l'assemblée est suffisamment nombreuse, le maître paraît sur les planches. Le costume du maître consiste en une redingote usée, et un vieux chapeau rond, bien gras, et placé sur le coin de l'oreille. L'air important, la voix rauque, et les mains sales sont de rigueur. Écoutons:

„Faut voir ça, messieurs et dames! Un phénomène unique, „admirable, indubitable, incomparable! Une femme sauvage qui „mange de la viande crue, comme vous et moi, mangeons de „la viande cuite! Cette demoiselle“ (il frappe sur le tableau avec une baguette), „cette demoiselle, âgée de 18 ans environ, „et parfaitement belle, comme vous voyez“ (il frappe de nouveau sur le tableau), „a été trouvée, il y a quinze ou seize „mois, dans les forêts de la Lithuanie. Elle vivait comme les „animaux; elle était nue; elle ne parlait pas, grimpait sur les „arbres, et vivait de chasse, déchirant sa proie avec ses „ongles, et la mangeant sans cuisinier comme les bêtes féroces. „On a eu beaucoup de peine à la prendre, et on n'a jamais „pu l'habituer à une autre nourriture. Si vous voulez vous „donner la peine d'entrer, messieurs et dames, vous verrez „cette demoiselle“ (nouveau coup sur le tableau) „manger „avec avidité de la chair crue, de la viande de boucherie. „Elle a été vue de toutes les cours de l'Europe; elle a eu „l'honneur de *travailler* devant leurs majestés l'empereur de „Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse! Ceci est „vraiment rare et curieux! Allons, messieurs et dames, on va „commencer à l'instant même, prenez vos billets; il n'y aura „pas place pour tout le monde! C'est un phénomène vivant,

„un phénomène sans pareil! Et pour le voir qu'est-ce qu'il en „coûte? la simple bagatelle de deux sous!“

Cette harangue, usitée, à quelques variantes près, depuis qu'il y a des trompeurs et des dupes, et soutenue d'ailleurs de la magnifique imposture du tableau, ne manque jamais son effet sur la multitude. Les hommes, en cela, sont admirables: ils ressemblent aux animaux qu'on prend avec les mêmes piéges depuis le commencement du monde. Ne pouvant résister à la tentation, les plus curieux ou les plus riches entrent dans la baraque, et le reste les suit d'un œil d'envie.

Il en est pourtant de cela comme de presque tout ici-bas: la réalité désenchante l'imagination; on se promettait un plaisir, et on est tout surpris de n'avoir acheté qu'un désappointement. Au lieu de ces brillants personnages qu'on se figurait déjà, au lieu de ces êtres aux formes athlétiques, ornés de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles, et costumés comme des rois de l'Orient, on ne trouve dans l'intérieur que de pauvres diables, mal faits, mal portants, déguenillés, qui vous font peine à voir. Toutes les femmes sont vieilles et laides; tous les hommes crasseux et difformes, c'est de règle. On vous annonce un joli nain, bien pris dans sa petite taille, frais, coquet, dispos: on vous montre un affreux petit vieillard, à jambes torses, à grosse tête, à voix nasillarde, qui ne peut marcher qu'avec des béquilles, une de ces figures comme il en apparaît dans les rêves quand on est malade.

Dans un autre endroit, on vous présente une pauvre fille, habillée en cannibale, à qui on fait manger des cailloux, et la malheureuse fait semblant de les aimer; et quand on apporte l'assiette, elle tend la main d'impatience, comme quelqu'un qui a faim, et l'homme qui explique lui secoue le ventre, et vous entendez les pierres s'entrechoquer dans ses entrailles.

O Paris! capitale du charlatanisme! ville de la piperie par excellence! que de loteries! que de roulettes! que de jeux d'adresse et de hasard! que de tripots portatifs! Voyez, mon bourgeois, il ne s'agit que d'abattre une quille, que de mettre un palet sur un autre, que de briser ce petit carreau de vitre!

Quels efforts l'esprit humain ne fait-il pas chaque jour pour découvrir quelque moyen de piquer la curiosité publique! De quoi ne s'avise-t-on point? quelle émulation! quelle dépense de génie! que d'inventions nouvelles! que d'industries perfectionnées! Tenez, voici une composition admirable pour ébrécher les rasoirs, pour les empêcher de couper, pour les rendre mauvais, quelque bons qu'ils soient! Tenez, voici une pierre à faire la barbe, qui laisse la barbe, et qui emporte la peau!

Connaissez-vous le petit savant qu'on interroge dans la rue? C'est là un enfant précoce, une véritable merveille! Ne me parlez plus de Pic de la Mirandole, ni de personne autre: le petit savant a tout surpassé, tout éclipsé. Le petit savant sait combien il y a de pavés dans Paris, combien d'étoiles au ciel, combien de grains de sable au bord de la mer; le petit savant connait la date précise de chaque évènement, de chaque invention; le petit savant a une mémoire imperturbable; le petit savant est aussi complet qu'une encyclopédie, aussi exact qu'un erratum; le petit savant saurait tout s'il savait le français.

Et le virtuose qui exécute un concert à lui seul, qui a une guitare, une flûte de Pan, des sonnettes et des grelots à son chapeau et à son panache, une grosse caisse derrière le dos, qu'il frappe de ses coudes, et des cymbales entre ses jambes! Et celui qui joue l'automate, qui a fait un cours d'immobilité, qui est parvenu à se donner toutes les apparences d'une machine, qu'on remue, qu'on pose, qu'on emporte comme un mannequin, qui garde l'attitude qu'on lui donne, dont on fait mouvoir les bras comme un télégraphe; qui a le corps roide, le regard fixe; dont la paupière même ne bouge point! Et le gros aveugle avec son chien, son crincrin, sa voix de taureau, ses chansons grivoises, et sa face si bouffonne, si joviale, si naturellement mimique! Et la famille aux échasses, qui manœuvre et fait mainte évolution comme un peloton d'infanterie! Et le chimiste qui, avec un peu d'eau, vous fabrique à vue des vins de toutes les couleurs, rien qu'en versant d'un verre dans un autre! Et le négociant, comme il s'intitule lui-même, qui vend de la poudre à démanger, et qui conseille, si l'on veut rire,

d'en mettre dans le lit de ses amis et connaissances, ou bien encore d'en répandre à terre dans une salle de bal, parce que, dit-il, *les jupons, ça fouette*..... O l'infâme goujat! Et le vendeur d'arsenic, qui, pour prôner sa marchandise, et comme pièce probante, apporte et expose sur les ponts des cargaisons de souris, de rats, de taupes, et tout cela mort, tout cela en pleine putréfaction! Et le dégraisseur qui, pour faire valoir son savon ou son essence, guette les taches de l'œil, exercé qu'il est à les découvrir de loin, et qui, quand il a marqué sa victime, la saisit au collet, l'entraîne et la nettoie malgré elle! Malheur à vous, si vous passez à sa portée, et si vos habits ne sont pas purs et immaculés comme une robe baptismale! Vous aurez beau faire, vous serez happé, lavé, savonné, dégraissé: on vous rendra propre en dépit de vous-même! Et le soi-disant fabricant d'eau de Cologne, qui n'a pas trouvé de meilleur moyen d'en démontrer la vertu médicinale que d'en boire cinquante fois par jour aux yeux du public, et qui fait tendre ensuite les mains, les mouchoirs, les tabatières, pour les empuantir de son abominable mélange! Et les Turcs, les Maures, les Mameluck de Beauce et de Normandie, qui vendent bien cher aux chrétiens des dattes prises chez l'épicier, ainsi que des boulettes d'encens, de prétendues pastilles du sérail qui sentent la torche d'enterrement quand on les brûle, et dont une seule suffirait pour donner la migraine à tout un département! Et ces filous, ces fins matois, qui font commerce de chaînes pour la sûreté des montres, et qui commencent par les voler eux-mêmes, de façon qu'après être venu à eux avec une montre sans chaîne, on est tout surpris de s'en retourner avec une chaîne sans montre! Et les jeunes Alsaciennes, les petites marchandes de balais de bois blanc, avec leur serre-tête noir, leur larges hanches, leur bas bleus, leur cotillon court qui le devient chaque jour davantage, attendu que ces demoiselles sont dans l'âge de la croissance, et que le cotillon n'alonge pas, lui! Savez-vous que la chose, à la fin, peut devenir extrêmement embarrassante: si les Alsaciennes continuent de grandir, je ne réponds de rien. Et les troubadours errants,

les ménestrels qui font de nos promenades autant d'académies de musique; les brunes Italiennes, les blondes Allemandes, qui courent de café en café, avec leurs rebecs, leurs luths, leurs mandolines, leurs harpes, leurs voix de sirènes, afin que tous nos sens soient occupés et ravis à la fois! Et les orgues à mécanique, avec leurs jolis petits valseurs! Et les vielles! Et les serinettes! Et les ventriloques avec leurs prestiges! Et le fauteuil à peser les gens! Et la machine à essayer ses forces! Et l'astronome ambulant qui, chaque soir, braque son télescope sur la lune ou sur les étoiles! Et le microscope pour voir une puce grosse comme un éléphant! Et l'ex-prisonnier qui, par un de ces miracles d'industrie et de patience, propres aux loisirs de la geôle, a armé des puces de pied en cap, sans rien omettre, ni le heaume, ni les brassards, ni les cuissards, ni la rondache, ni la lance; qui est parvenu à en atteler d'autres à des chariots, à des canons proportionnés à leur taille; merveilleux équipages, artillerie impondérable, presque invisible, qu'on peut enfermer, pièces et chevaux, dans le chaton d'une bague! Et l'homme qui écrit avec son ventre! Et la femme qui brode avec ses moignons! Et le portrait de M. Mayeux en cire, le petit verre à la main! Et les raccommodeurs de porcelaine; les marchands de blanc d'Espagne et de tripoli, qui ont toujours sur leur table quelque hibou, quelque chat-huant bien endormi, bien pelé, bien râpé, bien poudré! Et les animaux savants! le cheval qui dit l'heure avec son pied, et qui indique la personne la plus amoureuse de l'assemblée! le dromadaire qui ploie docilement les genoux au son de la cornemuse! Le singe qui fait ses exercices d'équitation sur un chien; qui balaie, qui tend son chapeau pour avoir un sou! L'autre singe à qui on fait la barbe avec un immense rasoir de bois, et qui, seul, ne comprenant rien à ce caprice, se démène, grimace, montre les dents! Le lièvre, enfin, qui tire un coup de pistolet et qui fait le roulement sur un tambour de basque! Un roulement pour la société! il obéit; pour Bourmont! il ne veut pas; pour la garde nationale! le voilà; pour Polignac! il ne veut pas. Pauvre lièvre! plaignez-le. Quelquefois il se

trompe; tout cela s'embrouille dans sa mémoire. Dans nos temps de révolutions, il est si difficile de savoir au juste à qui l'on doit adresser ou refuser ses hommages! On lui a tant de fois changé son thème; on lui a si souvent prescrit et défendu le roulement pour les mêmes personnes, que cela a bouleversé sa cervelle de lièvre, et qu'il commet souvent des erreurs qui impatientent son maître et scandalisent l'assistance. Un peu d'indulgence, messieurs; ne pardonnez-vous pas bien à vos poètes qui ont des louanges pour tous les pouvoirs régnants, et qui ont fait tour à tour le roulement pour la république, pour le directoire, pour le consulat, pour Napoléon, pour Louis XVIII, pour Charles X, et pour Louis-Philippe?

A Paris, on peut faire un cours d'histoire naturelle dans la rue. On y trouve tous les animaux de l'arche. Les couleuvres sont l'attribut des marchands de cirage, ainsi que les petits oiseaux qu'on fait tenir immobiles en leur tordant le cou. Le marchand de cirage se sert de ses bêtes pour en attraper d'autres, absolument comme les oiseleurs. En général, le marchand de cirage est un jeune homme au regard assuré, un beau parleur, improvisant facilement, prompt à la riposte, et accoutumé aux orages de la place publique.

Quand il se voit entouré d'un respectable cercle de badauds, il élève la voix: „Nous allons tout à l'heure, messieurs, faire danser devant vous le grand serpent rouge" (mouvement marqué de curiosité dans l'assemblée); mais, avant de faire „danser le grand serpent rouge, qui est là, dans la mousse, au „fond de ce coffre, j'aurai l'honneur de rappeler à l'aimable „société que je suis tous les jours sur cette place, et que j'y „débite avec un succès toujours croissant l'incomparable cirage „de M. Auger." (Ici la moitié da l'auditoire s'en va; le marchand lance sur les déserteurs un regard de courroux et de mépris, mais sans interrompre son discours.) „Ce cirage, „avantageusement connu en France et même en Europe, est le „seul qui prenne par-dessus les corps gras. Que quelqu'un de „vous" (l'orateur, en disant ces mots, parcourt de l'œil les chaussures de la société) „que quelqu'un de vous veuille bien

„donner son pied : il n'en coûte rien, c'est pour mettre mon „cirage à l'épreuve." (Un maçon s'avance, et pose sur un petit tabouret son gros soulier tout blanc de chaux; l'orateur continue, tout en retroussant le pantalon et les guêtres du maçon.) „Tenez, messieurs! je crois que je ne serai démenti „pas personne, si je dis qu'il est impossible de voir une „chaussure plus sale que celle de monsieur. Cette chaussure n'a „pas été cirée depuis six mois au moins; il y a dessus une triple „couche de boue et de plâtre." (Ainsi parlant, il gratte le soulier avec ses ongles.) „Et cependant, messieurs, vous allez „voir le brillant que j'obtiens! Je commence par graisser la „chaussure de monsieur. (Il prend en effet un bout de chandelle ou un peu de saindoux, et graisse le soulier.) „Tenez, „messieurs! vous voyez que ceci est bien un corps gras que „j'étends sur la chaussure de monsieur." (L'auditoire est profondément attentif, et donne tous les signes du plus vif intérêt. Le marchand crache sur un pain de cire, empâte sa brosse, saisit de l'autre main une brosse à faire reluire, et se met à l'œuvre tout en poursuivant sa harangue.) „Ceci, „messieurs, est l'affaire d'un instant, et voici le brillant que „j'obtiens." (Il brosse, brosse des deux mains. Quand il a rendu bien noir et bien luisant le bout et le dessus du soulier, tandis que tout le reste demeure blanc, il demande l'autre pied, et y fait la même opération.) „Voilà, messieurs, la qualité de „mon cirage. A-présent, combien vends-tu ton cirage? (Remarquez la hardiesse de ce tutoiement et celle de ce trope par lequel il s'adresse brusquement à lui-même la question que doit naturellement lui faire la société.) „J'en ai à tous les „prix. J'ai des pains de trois sous pour la commodité des „personnes; j'en ai à six sous, qui en contiennent trois comme „ceux de trois sous; j'en ai à douze sous, qui en contiennent „trois comme ceux de six. Il faudrait vraiment, messieurs, „n'avoir pas trois sous dans sa poche, ou n'être pas amateur „de la propreté pour se passer de mon cirage. Vous me direz „qu'un ouvrier qui va à son ouvrage n'a pas besoin d'être „élégant. J'en conviens, messieurs! Mais les dimanches on est

„pourtant bien aise d'avoir une chaussure propre; et avec un „pain de trois sous je garantis que vous pouvez entretenir votre „chaussure pendant six mois. Voyons, messieurs, qui est-ce „qui en désire?“ (Un compère s'avance avec trois sous.) „Encore un de trois sous à monsieur.“ (C'est la première personne qui en demande.) „Qui est-ce qui en désire encore?“ — Le pauvre diable a beau s'égosiller, personne ne répond. Un individu se détache de la masse, puis un autre, puis un troisième; le groupe s'éclaircit, se disperse, à l'exception de deux ou trois benêts qui attendent patiemment la danse du grand serpent rouge; et le maçon s'en retourne tranquillement rue de la Mortellerie, avec ses deux fractions de souliers cirées.

Qu'est-ce qu'on voit là-bas, où il y a tant de monde attroupé? Ah! c'est l'avaleur de sabres. Pauvre diable! quelle chienne d'industrie! A quoi ne pousses-tu pas les hommes, maudite nécessité de manger du pain? Nous en avons vu qui mangeaient des rats, des oiseaux vivants: celui-ci mange toute la boutique d'un armurier.

Voici maintenant un Hercule femelle, une femme, mère de famille, dit-on, la malheureuse! qui soulève des meules de moulin avec les tresses de ses cheveux, qui se fait briser des moellons sur le corps à grands coups de maillet. Un tonneau est là, un tonneau plein, avec une corde: autour est une solive passée dans la corde. On s'en servira tout à l'heure. Mais auparavant, car il est bon de prendre ses sûretés, l'honorable compagnie doit compléter la modeste somme de vingt sous. Il y en déjà douze, c'est encore huit qu'il faut. Allons, messieurs et dames, un peu de courage; il ne faut qu'une première personne qui donne l'exemple. En cette occasion, le public se fait tirer l'oreille d'une manière incroyable et vraiment honteuse pour lui: mais le public ne rougit point. Quelques sous tombent au milieu du cercle, à de longs intervalles. Il n'en faut plus que deux..... il n'en faut plus qu'un....... Enfin la somme est complète. Maintenant on demande six hommes de de bonne volonté. La femme s'étend sur deux chaises, de façon qu'il n'y ait que sa tête et ses pieds qui portent; le reste de

son corps n'est soutenu par rien. Les six hommes ont peine à enlever le tonneau; ils l'approchent en chancelant, et le posent sur le ventre de cette malheureuse; elle leur dit de lâcher tout, et elle balance avec son abdomen cette masse qui fatiguait six hommes, et elle recommence vingt fois le jour cet effroyable exercice!

Quelle est cette autre dame, en chapeau à plumes, debout, dans un cabriolet découvert, avec ces beaux messieurs à pied, en habits rouges? C'est un empirique, un docteur en jupons. Elle possède de merveilleux secrets; elle a des drogues pour toutes les maladies; elle connaît des simples de tout genre; elle a découvert la panacée, la fontaine de Jouvence. Achetez de son vulnéraire, dictame universel qui guérit tout; achetez de son baume, achetez de sa camomille, achetez de sa bourrache. Elle parcourt le monde par humanité; elle ne fait que passer par cette ville; elle a sauvé de maladies mortelles le grand Lama, le grand Mogol, le grand Négus, l'empereur de Maroc. Et les vieilles commères, et les crédules campagnards, et les innocents conscrits, séduits par le pathos de la vendeuse d'orviétan, échangent leur pauvre argent contre de l'herbe, au milieu des fanfares triomphales des messieurs en habits rouges.

Poursuivons. Autre enjôleur. C'est un dentiste-pédicure. Il a un onguent vert qui guérit radicalement les cors. Il a une pommade rouge qui guérit toute brûlure, et qui fait pousser les cheveux; son Gille vous la passe sous le nez avec une spatule. Il a une petite pierre noire qui est un remède souverain contre l'odontalgie. Il égalise, cautérise, sépare, extrait les dents; il confectionne des dents artificielles qu'on ne lui paie qu'après en avoir essayé la mastication. Il est approuvé par l'École de Médecine. Doutez-vous de ses talents? il en a des preuves. Il a des chapelets de dents canines et molaires, dont il s'enveloppe, et qui font plusieurs fois le tour de son corps.

„Messieurs, dit-il avec une noble fierté, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait mal aux dents? veuillez m'honorer de votre confiance. C'est sans effort, sans douleur. On ne le sent même

pas." — Long-temps tout le monde reste immobile; à la fin, un pauvre diable s'avance, la figure empaquetée, la joue gonflée comme un ballon. On l'assied. C'est une grosse dent de la mâchoire inférieure, toute cassée. L'opérateur empoigne une tenaille de maréchal ferrant. La dent est saisie. Voilà l'instant dramatique, l'instant décisif. Un cri s'entend, une secousse est donnée, secousse effroyable, qui déracinerait un chêne, qui arracherait une montagne de sa base; le patient, la chaise, le Gille qui s'y cramponne, tout est ébranlé, tout est enlevé par le bras de fer de l'impitoyable chirurgien. Enfin, la dent rebelle, la dent récalcitrante demeure au bout de l'instrument avec une bonne portion de l'os maxillaire. Ignoble spectacle! scène de boucherie et de torture! véritable exécution, à laquelle ne manque ni la curiosité avide de la populace, ni les flots de sang, ni le roulement du tambour pour couvrir les hurlements de la victime!

Faites-nous oublier ces horreurs, légers funambules, adroits sauteurs, souples voltigeurs, joyeux baladins, élégants équilibristes! La troupe nomade arrive. L'établissement est bientôt fait. On étend à terre un mauvais morceau de tapis. Les hommes quittent leur redingote, les femmes leur mante, et l'on aperçoit des corsages écarlates, des tuniques jadis blanches et brodées de paillettes usées, des caleçons collants, du clinquant, des bas troués. La clarinette et le tambourin convoquent la foule, et les curieux d'arriver, de former une haie. Mais le cercle est trop serré; Paillasse prend un bâton et fait le moulinet si près du nez des premières loges, que l'enceinte vivante est forcée de s'élargir. Aussitôt les tours de force commencent. Des femmes, des enfants marchent sur les mains, font la cabriole, le grand écart, mettent leur pied sur leur tête, se roulent, se déroulent, se disloquent en cent façons: on les dirait désossés. A ton tour, Paillasse! et Paillasse, facétieux personnage, avec son habit de toile à matelas, à grands carreaux, sa collerette et son affectation de gaucherie, mais, au fond, le plus habile de tous malgré son air balourd, approche, fait la culbute et se casse le nez, au milieu des éclats de rire des spectateurs. Puis, voici un homme qui danse sur un fil de fer; puis en

voici un autre qui porte sur ses dents une grosse échelle en équilibre et un enfant au bout de l'échelle; puis un troisième qui fait voler des anneaux, des boules de cuivre, des poignards, derrière son dos, par-dessous sa jambe, en rond, en long, dans tous les sens, avec une justesse qui confond, et une volubilité qui fatigue la vue; copie habile, mais pourtant imparfaite, de ces jongleurs indiens qu'on vit ici, il y a quelques années, avec leurs formes féminines, leurs membres délicats, leurs doigts légers et flexibles, étonnant nos badauds d'Europe par un genre d'adresse alors inconnu.

Toutefois, il est une chose bien préférable à tous les tours d'adresse du monde, parce qu'au plaisir qu'elle procure, ne se mêle pas l'idée pénible d'une torture physique, l'idée de corps vivants et semblables au nôtre, qui souffrent pour nous divertir. Cette chose, c'est l'étroite et sale baraque des marionnettes: c'est Polichinelle.

Le peuple aime Polichinelle, comme il aime le pain; heureux et sage en cela. Car, je vous le demande, s'il se dégoûtait de Polichinelle que pourrait-on lui donner en échange? Comment remplacer jamais ce burlesque personnage, si récréatif, si original? Par bonheur, rien de pareil n'est à craindre. Polichinelle est aussi jeune, aussi vigoureux, aussi bien portant que jamais; quoiqu'il arrive, Polichinelle vivra.

Un personnage moins imposant, moins historique, moins européen que Polichinelle, mais qui a bien aussi son mérite, c'est Jocrisse, le vrai Jocrisse, le Jocrisse national, avec sa tignasse d'étoupe, sa queue en l'air, son chapeau à trois cornes, ses jarrets demi-ployés, ses manches courtes et ses longues mains, son parler ingénu, sa tournure gauche et son air dadais. Reste de la comédie primitive, il joue en plein jour, en plein vent. Ses momeries ont pour but d'obtenir un public. C'est toujours la même histoire, un pauvre Nicodème arrivant de son village et faisant le récit de ses mésaventures. Il vous raconte ce qui lui est advenu à l'auberge, comment il a été accosté dans Paris par des cousines qu'il ne connaît point, comment il a fini par entrer en condition; tout cela copieusement assaisonné de

lazzis, de calembours, d'équivoques, de gravelures, esprit tout fait, saillies au gros sel, qui faisaient rire sur le Pont-Neuf les contemporains de Boileau, et qu'on s'est soigneusement passées de main en main depuis les anciens gabeurs jusqu'à Tabarin, et depuis Tabarin jusqu'à nous.

Mais tandis que mon Jocrisse amuse l'assistance par les pasquinades et sa grotesque pantomime, survient le maître qui interrompt brusquement son monologue, et qui commence le dialogue par une ample distribution de coups de pied au derrière et de soufflets retentissants. Ces claques sonores appartiennent en propre à Jocrisse, comme les coups de bâton à Polichinelle. Quand il a bien injurié son valet qui, pour se venger, lui fait de petites niches, de petites espiègleries enfantines, le maître, qui est un escamoteur et qui connaît tous les arcanes de ce grand art, se dispose à captiver à son tour l'attention des spectateurs.

Il prend d'abord une espèce de chapeau dont on a ôté la calotte, et lui fait subir maintes métamorphoses. Sous ses mains savantes, le feutre flexible et docile figure successivement le croissant de la lune, la lune dans son plein, le collet tombant d'un pèlerin, le capuchon d'un moine, la fraise de Henri IV, la coiffure des Cauchoises, des forts de la halle, des portefaix de Marseille, des brigands de Calabre, mille et une autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Il finit ordinairement par représenter la coiffure du bourgeois de Paris, qui consiste en deux cornes pointues placées au sommet du front; ce qui ne manque jamais de provoquer un vif mouvement d'hilarité dans l'assemblée.

Cela fait, il ceint la noble gibecière ou sac à la malice, et prend en main le fameux bâton de Jacob, ce symbole de sa dignité, ce caducée de l'escamoteur, ce sceptre vénérable de la magie blanche. Avec un peu de poudre de perlimpinpin, de petites muscades se changent en grosses balles, de grosses balles en petites muscades; et, toujours à l'aide de la poudre de perlimpinpin, poudre impalpable, invisible, mais toute-puissante, muscades et balles voyagent, disparaissent, reviennent,

se multiplient, se séparent, se rejoignent, suivant le caprice de l'enchanteur.

Tout-à-coup il annonce un tour beaucoup plus beau que ceux qu'on vient de voir, et demande qu'on veuille bien lui confier une montre pour deux minutes. Il est rare qu'on n'en mette pas une à sa disposition. Alors il la place dans un mortier aux yeux de tout le monde; puis, il la pile, la brise, la réduit en mille pièces, après quoi il met le mortier dans un coin, et a l'air de n'y plus penser. Il va chercher un marmouset de bois, long comme le doigt, et lui commande l'exercice: La tête à gauche! lui crie-t-il; là tête à droite! Il le loue quand il fait bien; il le blâme quand il fait mal, et pourtant le marmouset ne bouge non plus qu'une souche. „Messieurs, dit-il enfin en le prenant dans sa main, je vais escamoter ce petit bonhomme et l'envoyer à Pondichéry;“ et il se met à lui parler à l'oreille, et fait semblant d'écouter ses réponses. Il prétend, poursuit-il, qu'il n'a pas assez d'argent pour faire le voyage; et il ajoute cent autres balivernes pareilles. Pendant ce temps, celui qui a prêté la montre est en proie à une inquiétude visible. Enfin, n'y tenant plus, il se risque à la réclamer: l'escamoteur le regarde d'un air surpris, embarrassé; il joue l'homme déconcerté afin de redoubler la frayeur de l'autre; puis, lorsqu'il juge que la comédie a duré assez long-temps, il va tranquillement reprendre le mortier, en tire la montre parfaitement intacte, et la rend à son propriétaire en présence de la foule émerveillée.

Mais le moment le plus plaisant est celui où il annonce qu'il va faire trouver, sous un des gobelets, un joli petit oiseau vivant qui s'envolera, et ira se poser de lui-même sur la tête du plus *mari* de l'assemblée. A cette menace, vous voyez la terreur ou la gaité se peindre sur la physionomie des spectateurs, suivant leurs positions respectives. Vous reconnaissez facilement les célibataires et les hommes mariés, à la tranquillité des uns et à la pâleur des autres. Ceux-ci ne peuvent cacher leur inquiétude; ils se repentent d'être venus là; ils maudissent cent fois leur curiosité. Chacun d'eux croit que cela le regarde

personnellement; chacun croit déjà sentir l'oiseau fatal se percher sur son malheureux chef, et néanmoins nul n'ose s'en aller, de peur de révéler par cela seul l'effroi secret qui le tourmente. La crainte de cette horrible avanie plane donc vaguement sur toutes les têtes, et le calme ne renait dans les cœurs que quand on s'aperçoit que c'était pure plaisanterie, et quand l'escamoteur ajoute charitablement: „Ne craignez rien pour vos têtes, messieurs! le petit oiseau viendra probablement sur la mienne!"

Tout cela, au reste, n'est que pour arriver au point important, à la vente de certains billets qui contiennent l'avenir. Car l'escamoteur n'est pas seulement escamoteur, il est prophète. Il prédit à la jeune fille quand elle doit se marier, à l'indigent quand il doit faire fortune: vieille industrie fondée sur la crédulité des hommes.

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer le noble marquis d'Argent-Court, avec sa perruque demi-poudrée, son jabot flétri, ses bas mouchetés de fange, son habit français, tout livide et tout flasque de vétusté? Il vend des chansons, et sa dextérité brille à les lancer jusqu'au troisième, jusqu'au quatrième étage, précisément dans la fenêtre qu'il vise. Il fit long-temps les délices de la capitale: mais il n'y a rien d'éternel.

Voilà, j'espère, une belle revue d'histrions et de farceurs. Je ne vous ai pourtant pas tout montré dans ce genre. Mais, je veux rappeler encore, en finissant, trois personnages qui ont été nos contemporains.

Le premier de mes personnages historiques est cette jeune fille qui tournait, qui pivotait sur ses pieds, en chantant, et en tenant tout près de ses yeux la pointe de petites broches ou de longues aiguilles, comme vous voudrez; elle pirouettait sur place avec une telle vitesse, qu'on ne distinguait plus rien, et qu'elle avait l'air d'une toupie qui s'échappe de la main d'un écolier; tout en tournant de la sorte, elle continuait à chanter, et il ne sortait de sa poitrine que des sons pénibles et intermittents. Le second de mes personnages est le grimacier, bien connu sous l'empire, qui divertissait les oisifs de carrefour,

avec la burlesque mobilité de son masque, avec son fameux air de la Bourbonnaise, et avec ses énormes lunettes sans verres, et chargées de grelots, qui lui pinçaient le nez, et auxquelles il imprimait un si plaisant mouvement oscillatoire. L'autre est ce gros goutteux, qu'on trouvait partout, et qui découpait des silhouettes avec du papier noir. Dès que vous étiez assis dans une promenade, il s'établissait à quelque distance, tirait de sa poche son papier et ses ciseaux, et venait, peu d'instants après, vous offrir votre profil, que vous étiez libre de ne pas trouver ressemblant, mais que vous n'étiez pas libre de refuser, à moins de vouloir vous faire une interminable querelle avec l'auteur. Dans ces occasions, je ne sais ce que devenait sa goutte; vous auriez fui à toutes jambes, qu'il aurait trouvé moyen de vous rattraper. Ce pauvre diable avait, dans le jardin de Tivoli, une petite hutte, pas si large qu'une guérite, toute tendue de papier blanc, sur lequel étaient collées des découpures en noir, comme des ombres chinoises. Le soir, il illuminait l'intérieur, et son échoppe était transparente comme une lanterne. Un jour, le hasard fait qu'on veut lui parler; on va à sa hutte, on frappe, on ouvre; les chandelles étaient entièrement consumées, et le malheureux faiseur de silhouettes était assis et mort. On jugea même que c'était depuis quelques jours.

Ceci est triste, ce qui précède est bouffon: image de la vie, qui a toujours un dénoûment funèbre, quelles que soient les pantalonnades dont on a égayé le cours de la pièce.

POMMIER.

UN ATELIER DE LA RUE DE L'OUEST.

Il n'est aucun de nous, — j'entends des plus insoucieux et des plus dissipés, — qui, du sein turbulent de la grande capitale, n'ait, une fois en sa vie, entre un rendez-vous d'amour et un dîner de garçon, entre une affaire et un plaisir, invoqué, par réflexion, l'humble médiocrité d'Horace et la retraite de Racan. Or, rien de plus aisé à se procurer que la médiocrité d'Horace. La retraite de Racan, c'est autre chose. Ne se renferme pas qui veut à Paris. Les bruits de la ville vous suivent partout, les importuns aussi. Les joueurs d'orgue et les visiteurs, les amis et les mendiants sont une espèce tenace et opiniâtre qui n'abandonne pas sa proie. La distance n'a pas été inventée pour ces gens-là; ils ne savent ce que c'est que la distance; ils vous accompagnent ou vont vous chercher: de toutes façons, ils vous trouvent et renversent, à-peine éclos, vos beaux projets d'isolement. Savez-vous pourquoi Paris s'est si démesurément agrandi de nos jours; pourquoi nous voyons tant de quartiers nouveaux groupés autour des anciens, tant de cités dans la cité? — Ce n'était pas, comme on l'a cru à tort, spéculation de la part de tant d'honnêtes capitalistes qui se sont ruinés à faire bâtir: mais bien philantropie. Ils voulaient que les gens paisibles (il y en a) pussent divorcer avec Paris sans passer bail avec le Marais. Ajoutez d'ailleurs à cela que

le Marais a singulièrement perdu de son ancienne réputation de bonhomie et de tranquillité depuis qu'on y chante la *Marseillaise* et la *Parisienne*, depuis qu'il y va, comme ailleurs, des colporteurs de journaux, des artistes, et des émeutes. Un asile devenait donc indispensable, où cette intéressante partie de la population parisienne qui ne fait pas de bruit et craint le bruit, pût se recueillir et méditer à son aise. C'est ce que comprirent à merveille nos banquiers philantropes, et plusieurs *cités* s'élevèrent, qui prirent des noms plus ou moins beaux. A la *Nouvelle Athènes* succéda la *Cité de François Ier*; à celle-ci, la *Cité Beaujon*; à cette dernière, la *Cité d'Orléans*, etc , etc.

Tant d'asiles réputés inviolables furent violés l'un après l'autre. Ces petites villes participèrent bientôt de la grande à faire peur aux plus hardis; et, si elles furent un peu moins bruyantes que leur sœur aînée, elles furent incomparablement plus ennuyeuses.

A bien prendre, voyez-vous, il n'est, dans tout ce Paris, qu'un quartier, qu'une rue où l'on puisse s'écouter vivre; où l'on puisse écrire, et peindre, et jouer de la guitare sans distraction, sans préoccupations contrariantes, sans impatience, et sans humeur.

Ce quartier, c'est celui de l'Observatoire; cette rue, c'est la rue de l'Ouest.

Allez rue de l'Ouest, et vous vous croirez dans une rue de Rome; et Paris sera loin, Paris bourgeois et positif, avec ses porteurs d'eau, ses ramoneurs, ses marchands de légumes, et ses odeurs de cuisine. Vous vivrez, vous inventerez; vous deviendrez artiste, si vous ne l'êtes déjà. Artistes et poètes, on en trouve en quantité dans la rue de l'Ouest.

Et quand je dis *la rue de l'Ouest*, j'entends parler de toutes les rues environnantes: de la rue Madame, de la rue Notre-Dame-des-Champs, de la rue de Fleurus, de la rue Duguay-Trouin. Tout cela, c'est la rue de l'Ouest.

Mais la rue de l'Ouest présente une individualité. C'est pour cela que je m'y tiens.

D'ailleurs j'y ai, ou plutôt, j'y avais un ami, un peintre, Théodebert Munier, dont il m'importe de vous parler, tant je le considère comme un type remarquable de cette *espèce artiste*, peuple distinct, peuple de jeunes gens à tête vive, à tête folle, à tête faible, qui, la plupart avec du talent, quelques-uns même avec du génie, n'arrivent à rien, et se débattent sous leur mauvais sort jusqu'à en mourir. C'est une fatale condition que la leur. Plusieurs succombent. Vous allez voir.

Et d'abord, qu'il me soit permis d'expliquer cette singulière préférence que j'accorde à l'homme sur la chose, à mon ami Théodebert sur la rue qu'il habite. Paris physique et matériel n'a pas seul droit de nous occuper. Paris personnifié dans sa foule, dans son peuple, Paris bigarré de professions diverses, Paris-Musée, Paris-Théâtre, mérite assurément une place, une belle place dans cette galerie de tableaux qui, comme toutes les expositions, ne saurait se passer de portraits. C'est donc ici plutôt un portrait qu'un tableau que nous prétendons faire: le portrait de Théodebert Munier, l'artiste paresseux par excellence, l'artiste à projets qui rêve des champs dans son atelier, qui rêve de peinture dans les champs; qui compte avec remords chaque jour, chaque mois, chaque année perdue, et ne se console que chez madame Saguet (l'artiste de la rue de l'Ouest dîne assez ordinairement chez madame Saguet), où il perdra encore un jour, encore un mois, encore une année. Ce jeune homme, plein d'avenir et qui manque son avenir, cet artiste qui représente, à lui seul, toute une catégorie d'artistes, a sa place marquée dans ce grand casier où les mille pièces de cette formidable machine qu'on appelle Paris, se trouvent rangées par ordre, étiquetées et numérotées, comme les bouteilles d'une pharmacie, comme les plantes d'un herbier. Si la rue de l'Ouest n'est pas le rendez-vous *obligé* de tous les artistes qui ressemblent à notre ami, du moins elle est leur rendez-vous *probable*. C'est assez, c'est plus qu'il ne nous faut pour conserver à ce chapitre le titre que nous n'étions pas d'abord bien décidés à lui laisser: — *Un atelier de la rue de l'Ouest.*

Une page bizarre fut écrite une nuit, par quelqu'un. Vous saurez bientôt par qui.

Voici cette page:

— „Il y a de ces moments gris et lourds où notre âme „revêt la chape de plomb des moines damnés de Dante; de „ces moments où une souffrance plate pèse sur nous, sans „cependant nous faire crier, et ne nous laisse découvrir au „loin que l'éternelle uniformité d'un horizon bleuâtre et pluvieux „pour toute la vie: se plaindre ne vient pas seulement à „l'idée; on ne songe guère davantage à fuir; car l'avenir, tel „sombre, tel immense qu'il soit, paraît infranchissable et „nécessaire. Il nous tient, il nous serre, il nous enveloppe: „il faut le subir tout entier. Une affreuse curiosité que combat „en vain le dégoût, nous pousse en avant; mais comme le „damné replet du poète de *l'Enfer*, que fouettent sans-cesse „les démons à tour de bras pour le faire aller, nous sommes „condamnés à ne faire qu'un pas tous les mille ans. Siècles „de douleurs ennuyeuses, d'incertitudes démesurées, comment „vous remplir!... Il ne peut passer dans les veilles de celui „qui souffre ainsi que des pensées hautes et mornes, que de „ces longues figures dantesques, drapées de grandes robes „rouges tombant à plis droits et raides, à grandes manches „noires traînantes jusqu'à terre; traits bruns et saillants; menton „carré et osseux; figures taciturnes, qui disent des mots durs „et solennels, et dont la voix creuse ne fait que désoler de „plus en plus qui l'écoute. A ces apparitions succèdent presque „toujours des rêves à l'avenant: tantôt, c'est un trajet funèbre „fasciné par le regard fixe de trois vieilles lavandières qui „tournent leur tête en arrière, comme sur un pivot, et tordent „du linge à quelque fontaine maudite; tantôt c'est le globe „des yeux que nous nous sentons couper au tranchant affilé „d'un rasoir invisible... Caprices atroces d'une imagination „blasée par l'habitude du malheur; lugubre occupation qui „n'est pas même le délire, et qui roule à froid dans un cer- „veau d'homme découragé!...“

Théodebert Munier n'en écrivit pas davantage. Il se sentait

aller à des bâillements convulsifs. Il comprit à la pesanteur de ses paupières que le sommeil allait venir. Plume et papier lui tombèrent des mains.... Sa tête, fléchissant peu-à-peu, finit par peser de tout son poids sur le chevet. Le bout de chandelle qui brûlait à côté de son lit, dans un bougeoir de fer-blanc, roula jusqu'à la porte, renversé par un violent coup de poing. Cette sage précaution une fois prise, l'artiste s'endormit profondément.

Puisqu'il dort, causons un peu de Théodebert Munier.

C'est un garçon de cinq pieds environ, d'assez mauvaise mine, et d'un extérieur plus que négligé; il a je ne sais quoi de fauve dans le regard, je ne sais quoi d'oblique dans la démarche, qui éloignerait de lui tout d'abord l'homme le plus confiant, pour peu qu'il prît à celui-ci fantaisie de lier connaissance avec Théodebert. Au reste, il serait mal payé de ses avances. L'autre est peu communicatif, et je doute fort qu'il daignât accorder un salut en échange de tant de politesses. C'est sa coutume. Et cette fixité désespérante qu'il porte dans les yeux, n'est, je vous assure, et lui-même me l'a déclaré vingt fois, qu'un moyen assez adroit de passer au milieu des hommes sans les voir. Il se soucie bien des hommes, lui! sans-doute il a besoin d'eux, mais il a résolu de s'en passer. Il s'en passe. Pourtant il est artiste, non pas artiste dans le sens vulgaire du mot, mais artiste comme il faut l'entendre d'un ardent jeune homme qui est né, pour ainsi dire, dans la chapelle sixtine, qui y joua tout enfant, devant les marbres prodigieux de Michel-Ange, qui y dessina religieusement, à genoux, jusqu'à l'âge d'homme, et qui, alors, se releva confiant en lui-même, tant il se sentait de force au cœur, et de chaleur dans l'ame. Une large et belle carrière s'ouvrait pour lui à Rome: princes et cardinaux l'avaient déjà remarqué, déjà appelé. Marche, Théodebert; à l'œuvre, mon garçon! voilà qu'on t'ouvre le Vatican, voilà des chapelles à orner, des chapelles, entends-tu, telles qu'on en donnait aux grands maîtres d'Italie, ces infatigables ouvriers! Exécute aussi ta fresque, jeune homme, et fais-moi de la peinture monumentale, de cette colossale peinture

qui fait corps avec un édifice! A tes pinceaux, Théodebert, et brosse-moi hardiment ces murailles d'église comme si le diable en personne était là, te poussant, te fouettant, te criant: *Marche!* et se cramponnant avec contorsions sur ta palette tremblante!... A l'ouvrage, mon brave, et ne t'endórs pas. Il me faut cela dans six semaines!...

La jalouse fortune ne lui accorda pas huit jours. Une lettre timbrée de Bayonne lui apprit que sa mère était malade, dangereusement malade.... Adieu Rome! adieu l'art, adieu tout! Théodebert se jette, dans un transport de fièvre, à bas de l'échafaud qu'on avait dressé pour lui dans une chapelle latérale de Saint-Pierre, et fuit de Rome comme un insensé, sans argent et sans passe-port. On l'arrête à Pise. Il se mord les poings de rage au fond d'un cachot infect et malsain, où ses joues se creusent, où ses yeux se cavent, où ses cheveux tombent, où sa santé dépérit. Un jour pourtant on vient lui dire qu'il est libre; on lui donne un peu d'or qu'il avait oublié à Rome, et voilà Théodebert courant de nouveau vers Bayonne. Cette fois il arriva. Sa mère se portait bien. Mais la carrière de l'artiste était fermée du côté de Rome. Il le sentit, et, d'un bond, le voilà à Paris.

Que faire à Paris, où nul ne le connait, où nul ne le soupçonne, où chaque chose vue à son tour lui fait peine et pitié? Que faire dans ce Paris où il y a un musée pour les badauds, des portraits au lieu de tableaux, des amateurs au lieu d'artistes? Sa chère peinture, sa peinture pieuse et grave, et majestueuse, et toujours immense, il la demande, il la cherche, il ne la trouve plus. Transplanté à Paris, Théodebert est dépaysé, égaré, perdu.... — Que faire! — Il loue un atelier, un grand atelier, bien loin de la ville et surtout du Musée; un atelier spacieux comme une halle où l'artiste romain aura ses coudées franches, où il pourra s'entretenir de longues heures face à face avec Raphaël, avec Michel-Ange, avec les deux Carrache, avec Léonard de Vinci. Pardieu! c'est une bonne idée que tu as eue là, Théodebert! Au moins, tu peindras pour toi, tu peindras à ta guise, sans souci de l'exposition du

Louvre et des médailles d'encouragement. Isole-toi, renferme-toi, calfeutre portes et fenêtres, ne sors que pour dîner, dis comme Sertorius: *Rome est toute où je suis*; — C'est bien, c'est à merveille; je t'approuve, je t'applaudis, je t'admire! — Mais tu ne vendras pas tes tableaux.

Belle menace! eh! que lui importe à lui! Ses tableaux, qu'il les vende ou non, seront toujours faits, toujours là. Aucun n'est encore ébauché: c'est égal, il les finira tous. Il a déjà fait l'acquisition d'une toile de trente pieds. Cela lui semble une dimension des plus ordinaires. Trente pieds de toile qu'il a payés comptant chez Haro!... Le voilà ruiné pour six mois, mais aussi l'œuvre sera belle!

Théodebert couvrit l'immense toile en moins d'un mois, — et en resta là. Quelques parties du tableau étaient déjà fortement accusées, presque terminées; cela promettait d'être beau, mais cela n'était encore, à proprement parler, qu'une esquisse. Théodebert n'y toucha plus. Un jour, je ne sais lequel, il s'avisa de prendre en dégoût le séjour de l'atelier. Il sortit pour se distraire; il ne vit pas le monde, mais il vit du monde, et rentra vers minuit profondément affligé de n'avoir encore rien fait pour de l'argent. Sa tête brûlait, sa main droite fouillait sa poitrine; il jeta un regard de mauvaise humeur sur son grand tableau que la clarté jaune et vacillante d'une bougie qu'il tenait à la main grandissait encore dans les ténèbres.... — „Je ne viendrai jamais à bout de cela!“ grommela-t-il tout bas en se couchant. Le lendemain il fit venir deux ouvriers qui, armés de brosses, blanchirent du haut en bas la *page* commencée, et annulèrent en un clin d'œil toute une œuvre d'artiste. J'étais là quand l'exécution se fit, et j'en eus le cœur gros jusqu'au soir.

C'est qu'aussi l'échéance du loyer approchait. Un bel atelier, bien situé, c'est cher; la bourse de mon pauvre Théodebert n'eût pu tenir contre l'achat d'une autre toile et le paiement d'un loyer de six cents francs. Un terme moyen se présentait, cruel à la vérité, mais nécessaire: — il fit barbouiller sa toile, et paya son loyer.

Ce sacrifice consommé, vous imaginerez peut-être que notre ami recommença un autre tableau... — Point. — Le malheureux en fut pour son œuvre détruite. Poussé de je ne sais quel sublime caprice, saisi de je ne sais quelle impatience fiévreuse, il avait tout effacé pour tout refaire. Mais presque aussitôt, la conviction profonde, la certitude désespérante que nul ne se souciait de son talent; que ce talent même, après tout, était chose fort douteuse en elle-même, et fort hypothétique; qu'il se pourrait bien qu'un jour il fût contraint de rouler sa toile et de la jeter dans un coin de son atelier, tant il aurait essuyé de dégoûts et d'insultes grossières à propos de cette misérable peinture sur laquelle il avait la sottise de compter maintenant: la conviction anticipée de tout cela saisit son pauvre cœur encore tout pantelant et chaud d'enthousiasme, ce qui fit qu'à l'instant même l'enthousiasme s'éteignit, et le spleen le mieux conditionné s'empara de sa victime pour ne plus la quitter. En vain Théodobert lutta contre le vautour de toute l'opiniâtreté de son génie, de toute la furie de son crayon; en vain il entassa croquis sur croquis, jetant sur du carton la composition de son tableau, la changeant ensuite et la reconstruisant immédiatement de toutes pièces avec la même hauteur de pensée, avec la même fougue d'exécution: tout fut inutile. Il se consumait en efforts perdus. Le vautour le rongea impitoyablement, et l'artiste haletant, harassé, découragé, tomba enfin de toute la lourdeur d'un cadavre, devant l'immense toile, froide et lisse, que son génie envahissait, et que son pinceau n'effleurait pas.

„ — Vois-tu“, me dit-il un jour, à la suite d'une conversation presque sérieuse où j'avais entrepris de lui parler morale, „vois-tu bien, le temps me manque. Il est impossible que ce que j'ai là se réalise jamais. C'est trop grand. Patience, pourtant; dans quelques années nous verrons; je ne suis pas pressé!.... — Se peut-il, mon Dieu, qu'avec une figure comme la mienne, figure présentable, après tout, et un nom gaulois, Théodebert...., un nom de première race; se peut-il qu'avec tant de raisons pour arriver, je n'arrive à rien!... N'être rien!...

Cette conviction m'obsède, elle m'assassine; elle me tue; elle pèse sur moi de tout le poids d'un cauchemar. Elle me dissuade de continuer, tant elle me prédit affreusement l'inutilité des efforts que je tenterais pour sortir de mon néant... — J'en suis venu à ne plus m'asseoir qu'à contre-cœur devant un chevalet... Ce n'est pas comme Decamps qui s'amuse, lui, devant le sien! Et puis ils appellent cela paresse, parce que mon œuvre ne me sollicite plus, parce qu'elle me rebute!... Eh! pauvres gens! Cette inactivité sombre qui courbe par moments la tête de l'artiste et lui croise les bras sur la poitrine, est, mille fois plus que vos travaux, pénible et laborieuse..... Je creuse l'avenir, tandis que vous effleurez le présent... Oh! qu'il ferait beau nous voir changer de rôles! moi, travailleur comme vous; vous, paresseux comme moi!"

Une autre fois Théodebert m'aborda dans la rue: „— Eh bien, me dit-il, j'ai voulu faire comme tout le monde. J'ai terminé deux petits tableaux dont la vente m'aurait encouragé peut-être à commencer le grand.... Bah! personne n'en veut... et cependant.... — Viens voir plutôt."

Il m'entraîna, vous savez où, dans son atelier, patrie de l'artiste, véritable pandémonium comme en rêverait Hoffmann, comme en dessineraient Callot, Cruyshank, Hogarth, Charlet et Tony Johannot réunis; chaos à faire peur, désordre à faire plaisir.... Rien de plus, après tout, que ce que vous avez pu voir dans tous les ateliers. Dessins, gravures, plâtres et esquisses confusément répandus sur le plancher, salis, déchirés, froissés, cassés, formant litière, et contrariant le jeu des portes; meubles gothiques, tentures à fleurs et à rosaces, jaunes, vertes, rouges, bleues, de toutes couleurs, en velours, en laine, en cuir, en crin, en soie; épées à deux mains, épées de rempart, épées de siège; dagues et poignards, cuirasses et cottes-de-mailles; gants, masques et fleurets; le tout rompu, faussé, bosselé, rouillé; le tout bon à voir; le tout bon à rien. Quelques échelles, quelques châssis et deux ou trois chevalets surgissaient çà et là de ce fouillis inextricable à l'autre bout de l'atelier.

Théodebert et moi nous y arrivâmes après mainte et mainte enjambée.

— „Regarde!“ me dit-il alors, en s'arrêtant devant deux petits tableaux, les plus jolis qui se puissent voir, tels qu'en font Roqueplan, dans ses bons jours, Jeanron, Decamps et Poterlet; — „regarde, ils n'en veulent pas.“

Puis, il promena sur la grande toile un coup-d'œil morne et désespéré. Je le compris et fouillai machinalement dans mon gousset. Car je ne sais comment la pensée m'était venue, en l'écoutant, d'acheter moi-même les deux petits tableaux que je venais de voir.... Un instant je voulus trancher du Fitz-James ou du Sommariva. De hautes considérations m'en empêchèrent. Je ne pus que serrer avec émotion la main de Théodebert et l'entraîner hors de l'atelier. J'étouffais: lui se mit à siffler.

Depuis ce temps, le caractère et la santé du pauvre artiste s'altèrent visiblement. Mille singulières fantaisies lui passent par le cerveau, qu'il s'afflige sérieusement de ne pouvoir réaliser. Il se repait de regrets interminables au travers desquels perce encore, de temps à autre, une espérance démesurée: celle d'être un jour, — dans vingt ans, peut-être,.... car, tout découragé que soit Théodebert, son regard plonge au moins de tout cela dans l'avenir; — une espérance, disons-nous, lui reste: celle d'être, dans une vingtaine d'années, le peintre de l'époque, le représentant de l'art: — „Je sortirai de la révolution, dit-il souvent, comme Delacroix est sorti de la restauration.... Mais, ajoute-t-il toujours, je ne suis pas pressé; cela ne peut me fuir. Attendons.“

Et en attendant il ne fait rien.

C'est, autant je puis m'en souvenir, le 17 du mois dernier, que fut écrite la page singulière qui commence ou à-peu-près ce chapitre. Théodebert Munier avait marché sans but toute la journée, rêvant de ses projets déçus, de sa vie manquée; rêvant de cette société mal faite qui le repoussait de son adoption, la marâtre, et lui refusait de quoi vivre, à lui qui demandait si peu. Ces idées fatales l'accompagnèrent jusqu'au soir, heure à laquelle il s'enivra pour tout oublier. Mais ce

moyen ne lui réussit pas. La douleur changea de forme; elle devint fièvre: voilà tout. Rentré chez lui vers minuit et demi, Théodebert se jeta sur son lit, et, se laissant dériver au courant capricieux de son imagination malade, il griffonna ces quelques lignes où il est parlé des moines damnés de Dante, de trois vieilles lavandières au cou tors, de rasoir invisible, et de fontaine maudite....

Lorsque j'allai le voir le lendemain, il me conta qu'il avait eu une nuit horrible, une nuit superbe, une nuit telle qu'il en voudrait avoir quelquefois de semblables.

Comme je le regardais avec étonnement:

— „Mon cher, me dit-il, en se dressant sur son séant, voici la chose. — A-peine fus-je endormi qu'il me sembla que tout s'agrandissait autour de moi. Les hautes murailles de mon atelier se couvrirent de marbre: les fenêtres s'alongèrent jusqu'au sol et devinrent des portiques. Une forêt de colonnes et de pilastres surgit et s'élança jusqu'aux voûtes qui s'arrondirent aussitôt, et se garnirent de voussures et de médaillons comme une coupole. De riches escaliers s'ouvrirent à ma gauche, précipitant du ciel la nappe éblouissante de leurs degrés de mosaïque. Au milieu de tout cela j'étais seul, perdu, tremblant, écrasé, anéanti. J'étais à Rome,.... dans un palais,.... je ne sais plus lequel, un palais que je n'avais jamais vu et que pourtant je reconnus bien....— Je recueillais mes souvenirs lorsque, tout-à-coup, de mille entre-colonnements sortirent à la fois, mille poutres énormes, qui se croisèrent en l'air et formèrent bientôt un échafaud solide où la volonté de Dieu me transporta, palette en main, sans que j'eusse formé un vœu pour cela, dit un seul mot, fait un seul pas. Je me débattais en vain sous le bras invisible qui m'avait enlevé par les cheveux et suspendu, moi chétif, à cette merveilleuse hauteur. Il fallait peindre la coupole, et l'on me donnait pour cela jusqu'à la fin du jour. La nuit survint avant que j'eusse achevé l'immense tâche; c'était le terme fatal; l'échafaud craqua sous moi; tout s'écroula: je tombai.

„Je me retrouvai dans mon lit, brisé, haletant, plié en

deux. Mon rêve continuait. Cette fois je vis ma toile,... ma grande toile de trente pieds,... je la vis distinctement sortir de terre comme l'*aulea* des anciens, ou le rideau de tôle de l'Odéon, lentement, carrément, à temps mesurés, solennelle et paresseuse. Lorsqu'elle rejoignit le plafond, un coup de sifflet partit de derrière le châssis qui s'illumina aussitôt, et la toile fut transparente.

„J'assistai à une séance d'ombres chinoises.

„D'abord ce fut une collection grotesque de nez de toutes les dimensions depuis Odry jusqu'à Pellegrini, en passant par Garaudé et s'arrêtant à Bousigné. Le diable en personne était là, m'expliquant avec une baguette chacun des sujets qui défilaient processionnellement devant mes yeux. — „*Méchant rapin!*“ s'écria-t-il dans un moment, en apostrophant un diablotin qui ne tirait pas la ficelle assez vite... — puis il me fit voir une distribution de croix et de médailles au salon de 1831: M. Dubufe réputé peintre de première classe, et Johannot relégué dans la seconde; M. Lancrenon brochant sur le tout. — Puis il me fit voir . . . .

„Tout-à-coup la toile s'obscurcit et se renversa. Ce n'était plus une simple toile; c'était un tableau; mais un tableau magnifique, — le mien, — celui que je veux faire, — celui dont je t'ai parlé. Il était fini, et un gros lord anglais m'en offrait six cent mille francs.

„Je refusai; car j'en voulais un million.

„Mon acheteur enchérit jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs...

„Je refusai encore. — Le diable (car c'était lui), poussa un grand éclat de rire, et disparut.

„Quand il fut parti, les brillantes couleurs du tableau s'effacèrent, se mêlèrent, se tordirent en ruisseaux sur la toile, comme la sueur sur la peau d'un discobole. Les figures grimaçaient, se tourmentaient, se contournaient péniblement avec une hideuse variété d'attitudes, — si hideuse qu'à la fin n'y tenant plus:

— „Messeigneurs!“ criai-je de toutes mes forces aux

cardinaux dont la pourpre déteignait à vue d'œil; aux évêques dont le visage devenait violâtre comme leurs bas et leurs camails: — „Messeigneurs, dites-moi, de grâce, si vous suez là du vin ou du sang!..."

„Ils me répondirent par un plain-chant monotone qui semblait s'éloigner et s'affaiblir de plus en plus à mesure que les couleurs disparaissaient. Ce râle étrange dura ainsi quelques secondes, et s'éteignit enfin dans une espèce de gloussement semblable au dernier hoquet d'un ivrogne, au dernier soupir d'un noyé.

„Quand je me réveillai, je regardai machinalement au milieu de ma chambre... — Plus rien; le tableau avait disparu. Je fouillai alors sous mon chevet où je croyais trouver au moins les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs du lord anglais... Rien!...

„Désespéré, je saute à bas du lit et cours à mon atelier... — ma toile y était debout, à la place où je l'avais laissée la veille: vaste, blanche, froide, muette, impassible!... Ah! mon ami! ce rêve!... ce rêve!... C'est le coup de grâce, vois-tu. Il m'a découragé du double."

Théodebert se tut. J'entrepris de le consoler. Ce fut en vain. Le jour même il quitta Paris.....

N. B. Il y a deux mois à-peu-près que Théodebert est parti, et l'on m'apporte à l'instant même une lettre timbrée de Bayonne et cachetée en noir.

Ce n'est pas que sa mère soit morte;... mais le malheureux s'est détruit.

Son propriétaire de la rue de l'Ouest vient de mettre écriteau.

CORDELLIER-DELANOUE.

LE COCHER DE CABRIOLET.

Je ne sais si, parmi les personnes qui liront ces quelques lignes, il en est qui se soient jamais avisées de remarquer la différence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier, grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'impassibilité d'un stoïcien; isolé sur son siège; au milieu de la société, sans contact avec elle; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe; sans amour pour les deux maigres rosses qu'il conduit; sans aménité pour les infortunés qu'il brouette, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant, qu'à ces mots classiques: „*Au pas, et toujours tout droit.*“ Du reste, être assez égoïste, fort maussade, portant les cheveux plats et jurant Dieu.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet; il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se dérider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve, soit qu'il gèle, pour vous garantir de la pluie ou du froid; il faut être frappé d'un mutisme bien obstiné, pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous pourchasse. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde, il a vécu dans la société;

il a conduit, à l'heure, un candidat académicien faisant ses 39 visites, et le candidat a déteint sur lui, voilà pour la littérature; il a mené, à la course, un député à la chambre, et le député l'a frotté de politique; deux étudiants sont montés près de lui, ils ont parlé opérations, et il a pris une teinture de médecine; bref, superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est caustique, spirituel, causeur, porte une casquette, et a toujours un parent ou un ami qui le fait entrer pour rien au spectacle: nous sommes forcés d'ajouter à regret, que la place qu'il y occupe est marquée au centre du parterre.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'ayant de rapports avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions, assommant, mais honnête homme.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieillies, la civilisation est venue à lui, il s'est laissé faire par elle: sa moralité est à-peu-près celle de Bartholo.

En général, les cabaretiers prennent pour enseigne un cocher de fiacre, son chapeau ciré sur la tête, son manteau bleu sur le dos, son fouet d'une main, et une bourse de l'autre, avec cet exergue: „*Au Cocher fidèle.*"

Je n'ai jamais vu d'enseigne représentant un cocher de cabriolet, dans la même situation morale.

N'importe, j'ai une prédilection toute particulièrepour les cochers de cabriolets, cela tient peut-être à ce que j'ai rarement une bourse à laisser dans leur voiture.

Quand je ne pense pas à un drame qui me préoccupe, quand je ne vais pas à une répétition qui m'ennuie, quand je ne reviens pas d'un spectacle qui m'a endormi, je cause avec eux, et quelquefois je m'amuse autant en dix minutes que dure la course, que je me suis ennuyé dans les quatre heures qu'a duré la soirée de laquelle ils me ramènent.

J'ai donc un tiroir de mon cerveau consacré uniquement à ces souvenirs à 25 sous.

Parmi ces souvenirs, il y en a un qui a laissé une trace profonde.

Il y a cependant déjà près d'un an que *Cantillon* m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de 40 à 45 ans, brun, aux traits fortement accentués, portant, à l'époque dont je vous parle, 1er janvier 1831, un chapeau de feutre, avec un reste de galon, une redingote de drap lie de vin, avec un reste de livrée, des bottes avec un reste de revers. Depuis onze mois, tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues *)

C'était, comme je l'ai dit, le 1er janvier 1831, il était dix heures du matin, j'avais réglé, dans ma tête, cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même. J'avais établi, par rue, cette liste d'amis, auxquels il est toujours bon d'embrasser les deux joues, et de serrer les deux mains, même un jour de l'an: bref, de ces hommes sympathiques, qu'on est quelquefois six mois sans voir, vers lesquels on s'avance les deux bras ouverts, et chez lesquels on ne met jamais de cartes.

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet: il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de galon, à son reste de livrée, et à son reste de retroussis; Joseph avait flairé un ex-confrère. Son cabriolet en outre était couleur chocolat, au lieu d'être barbouillé de jaune ou de vert, et, chose étrange, des ressorts argentés permettaient d'abaisser au premier degré sa coiffe de cuir: un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence; je lui donnai congé pour la journée: je m'établis carrément sur d'excellents coussins; Cantillon tira sur mes genoux un carrick café au lait, fit entendre un clapement de langue, et le cheval partit, sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement obligé, que comme un moyen coercitif.

*) Voir plus haut le costume habituel du cocher de cabriolet.

— Où allez-vous, notre maître?

Chez Charles Nodier, à l'Arsenal.

Cantillon répondit par un signe qui voulait dire, non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire *Antony*, que le cabriolet était très-doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte qui ne laissait pas que de m'inquiéter considérablement.

Je ne connais pas pour un poète d'instant de béatitude plus grand que celui où il voit son œuvre venir à bien : il y a, pour arriver là, tant de jours de travail, tant d'heures de découragement, tant de moments de doute, que lorsqu'il voit, dans cette lutte de l'homme et de l'esprit, l'idée qu'il a pressée par tous ses points, attaquée sur toutes ses faces, plier sous la persévérance, comme sous le genou un ennemi vaincu qui demande grâce, il a un instant de bonheur, proportionné, dans sa faible organisation, à celui que dut éprouver Dieu, quand il dit à la terre, *Sois*, et que la terre fut : comme Dieu, il peut dire dans son orgueil, j'ai fait quelque chose de rien; j'ai arraché un monde au néant.

Il est vrai que le monde du poète n'est peuplé que d'une douzaine d'habitants, ne tient d'espace dans le système planétaire que les 24 pieds carrés d'un théâtre, et souvent naît et meurt dans la même soirée.

C'est égal, ma comparaison n'en subsiste pas moins, j'aime mieux l'égalité qui élève que l'égalité qui abaisse.

Je me disais ces choses ou à-peu-près; je voyais comme derrière une gaze, mon monde prenant sa place parmi les planètes littéraires, ses habitants parlaient à mon goût, marchaient à ma guise, j'étais content d'eux, j'entendais venir d'une sphère voisine un bruit non équivoque d'applaudissements, qui prouvaient que ceux qui passaient devant mon monde, le trouvaient à leur gré, et j'étais content de moi.

Ce qui ne m'empêchait pas, sans que cela me tirât de ce demi-sommeil d'orgueil, opium des poètes, de voir mon voisin mécontent de mon silence, inquiet de mes yeux fixes, choqué

de ma distraction, et faisant tous ses efforts pour m'en tirer, tantôt en me disant: Notre maître, le carrick tombe; je le tirais sur mes genoux sans répondre; tantôt en soufflant dans ses doigts, je mettais silencieusement mes mains dans mes poches; tantôt en sifflant la Parisienne, et je battais machinalement la mesure. Je lui avais dit en montant que nous avions quatre ou cinq heures à rester ensemble, et il était véritablement tourmenté de l'idée que, pendant tout ce temps, je garderais un silence très-préjudiciable à sa bonne volonté de causer. A la fin cependant ces symptômes de malaise redoublèrent à un point qu'ils me firent peine: j'ouvris la bouche pour lui adresser la parole; sa figure se dérida; malheureusement pour lui l'idée qui me manquait pour finir mon troisième acte me vint en ce moment, et comme je m'étais tourné à demi de son côté, que j'avais la bouche entr'ouverte pour parler, je repris tranquillement ma place, et je me dis à moi-même. „*C'est bon.*"

Cantillon crut que j'avais perdu la tête.

Puis il fit un soupir.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant: „C'est ici." J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez, mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis; il m'abaissa gracieusement le chasse-crotte; je repris ma place auprès de lui, et après un *brrrrrr* préalable, et quelques mouvements du torse, je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative; et je dis, les paupières à demi fermées:

„Taylor, rue de Bondy."

Cantillon profita de mon instant d'épanchement, pour me dire rapidement:

— M. Charles Nodier n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres?

— Précisément; comment diable savez-vous cela, vous?...

— J'ai lu un roman de lui, dans le temps que j'étais chez M. Eugène. (Il poussa un soupir.) Une jeune fille dont on guillotine l'amant.

— *Thérèse Aubert?*

— C'est ça même... Ah! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour un roman.

— Ah!

— Il n'y a pas de ah! si je maniais la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres; je le ferais moi-même.

— Eh bien, racontez-moi cela.

Il me regarda en clignant les yeux.

Oh! vous, ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi?

— Vous ne faites pas de livres, vous?

— Non, mais je fais des pièces; et peut-être votre histoire me servirait-elle pour un drame.

Il me regarda une seconde fois.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Deux Forçats* par hasard?

— Non, mon ami.

— Ou l'*Auberge des Adrets?*

— Pas davantage.

Pour où faites-vous des pièces donc?

— Jusqu'à-présent je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon.

Il fit un mouvement de lèvres figurant une moue, qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit; puis il réfléchit un instant et comme prenant son parti:

— C'est égal, dit-il; j'ai été dans le temps aux Français. avec M. Eugène; j'ai vu M. Talma dans *Sylla*, c'était tout le portrait de l'Empereur; une belle pièce tout de même; et puis, dans une petite bamboche après, un intrigant qui avait un habit de valet, et qui faisait des grimaces; ce mâtin-là était-il drôle... c'est égal, j'aime mieux l'*Auberge des Adrets*.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires par-dessus la tête.

— Vous faites donc des tragédies, vous, dit-il en me regardant de côté.

— Non, mon ami.

— Qu'est-ce que vous faites donc ?

— Des drames.

— Ah! vous êtes romantique, vous ; j'ai conduit l'autre jour un académicien à l'académie, qui les arrangeait joliment, les romantiques ; il fait des tragédies, lui ; il m'a dit un morceau de sa dernière ; je ne sais pas son nom, un grand, sec, qui a la croix d'honneur, et le bout du nez rouge. Vous devez connaître ça, vous : je fis un signe de tête correspondant à un *oui*.

— Et votre histoire ?

— Ah ! voyez-vous, c'est qu'elle est triste ; il y a mort d'homme !

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots, augmenta ma curiosité.

— Allez toujours, mon brave.

— *Allez toujours!* c'est bien aisé à dire, et si je pleure, je ne pourrai plus aller, moi...

Je le regardai à mon tour. — Voyez-vous, me dit-il, je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée (et il me montrait complaisamment ses parements, où il restait quelques fragments d'un liséré rouge.) — Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène ; vous ne l'avez pas connu M. Eugène ?

— Eugène qui ?

— Ah! dame, *Eugène, qui?*... Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu son père ni sa mère ; c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge ; quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— C'est ça ; pas si brun, tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux nègres, et il les avait tout plats, lui ; du reste, joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un

bonnet de nuit; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien; si bien que j'ai cru long-temps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entrai donc à son service; c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. „Cantillon, mon chapeau... „Cantillon, mets le cheval au cabriolet... Cantillon, si M. Alfred „de Linar vient, dis que je n'y suis pas.“ Faut vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linar. Le fait est que c'était un roué, celui-là. Oh! mais, un roué, suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre dos, que c'en était fastidieux. Il vient, le même jour, demander M. Eugène; je lui dis: Il n'y est pas... Paf, voilà l'autre qui tousse; il l'entend, bon! Alors il s'en va, en disant: „Ton maître est un impertinent.“ Je garde ça pour moi; prenons qu'il n'ait rien dit.

— A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy?

— N° 64.

Haoh!... C'est ici.

Taylor n'y était pas, je ne fis qu'entrer et sortir.

— Après?

Après? Ah! l'histoire... Où allons-nous d'abord?

Rue Saint-Lazare, n° 58.

— Ah! chez mademoiselle Mars; c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que le même jour nous allions en soirée dans la rue de la Paix: je me mets à la queue, houp. A minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur massacrante. Il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant: C'est un fat, qu'il faudra que je corrige. J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh mais! et l'épée comme un Saint-George. Nous arrivons sur le pont où il y a des statues, vous savez; il n'y en avait pas encore à cette époque-là: voilà que nous croisons une femme qui sanglotait si fort, que nous l'entendions, malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit: Arrête! J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre. C'est bien...

„Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout-à-coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends, Paof! Mon maître ne fait ni une ni deux: v'lan, il donne une tête; faut vous dire qu'il nageait comme un éperlan.

„Moi je me dis: Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux à retirer au lieu d'une. Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de de moins sur le corps, et deux picotins d'avoine de plus dans le ventre: "Reste là, Coco." On aurait dit qu'il m'entendait; il reste, c'est bon.

„Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière; il y avait une petite barque, je saute dedans: elle tenait par une corde; je tire, je tire. Je cherche mon couteau, je l'avais oublié; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

„Je tire si fort une secousse, que, crac, la corde casse, encore un peu, je tombais les quatre fers en l'air dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque, heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis: C'est pas le moment de compter les étoiles: je me relève.

„Du coup, la barque était lancée, je cherche les deux avirons; dans ma cabriole, j'en avais jeté un à l'eau. Je rame avec l'autre, je tourne comme un tonton. Je dis: C'est comme si je chantais; attendons.

„Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur; c'était effrayant, on aurait cru que la rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait, et jetait son écume; puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille, ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler; une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire: „Bon! je la vois.“ En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout-à-coup, je ne vis plus sortir de l'eau que ses jambes écartées. Ils les rapprocha

vivement, et il disparut... J'étais à dix pas d'eux, à-peu-près descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon aviron entre mes mains, comme si je voulais le broyer, et disant: Dieu de Dieu! faut-il que je ne sache pas nager!

„Un instant après il reparut. Cette fois-là il la tenait par les cheveux; elle était sans connaissance; il était temps; pour mon maître aussi. Sa poitrine râlait, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, vù que, comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un plomb: il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut.... „Cantillon, dit-il, à moi!" J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais ouiche! il s'en fallait plus de trois pieds.... „A moi!" répéta-t-il... Je faisais un mauvais sang! „Cantillon!" - Une vague lui passa sur la tête. Je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'estomac; j'étendis encore l'aviron; il s'était un brin rapproché de moi... Du courage, mon maître, du courage, que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. Lâchez-la que je lui dis, et sauvez-vous. „Non, non, dit-il, je..." L'eau lui entra dans la bouche. Ah! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron, je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'Hôtel des gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux à fleur d'eau, qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double; puis je ne vis plus que ses cheveux; les cheveux s'enfoncèrent comme le reste, son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés; je fis un dernier effort, je tendis la rame; allons donc, han!.. Je lui mis l'aviron dans la main. Ah!... Cantillon s'essuya le front! je respirai, il reprit:

„On a bien raison de dire que, quand on se noie, on s'accrocherait à une barre de fer rouge; il se cramponna à la rame que ses ongles étaient marqués dans le bois; je l'appuyai

sur le bord du bateau, ça fit bascule, et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton, j'étais couché dessus, la tête au bord du bateau. Je tirais l'aviron en l'assujettissant avec mon corps. M. Eugène avait la tête renversée en arrière comme quelqu'un qui est évanoui: je tirais toujours la machine, ça le faisait approcher; enfin, j'étendis les bras, je le pris par le poignet; bon! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme un étau: huit jours après, il en avait encore les marques bleues autour du bras.

„Il n'avait pas lâché la petite; je le tirai dans le bateau, elle le suivit; ils restèrent au fond tous les deux pas beaucoup plus fringants l'un que l'autre; j'appelai mon maître, votre serviteur! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées, comme s'il voulait casser des noix. C'était à se manger la rate.

„Je repris ma rame, et je voulus gagner le bord; quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier, avec un seul, c'était toujours la même chanson; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis que définitivement je m'en allais au Hâvre, je me dis: ma foi, pas de fausse honte, appelons au secours: là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

„Les farceurs qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés, m'entendirent; ils mirent leur embarcation du diable à l'eau, en deux tours de main ils m'avaient rejoint. Ils accrochèrent mon bateau au leur, cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel, comme des harengs.

„On me demanda si j'étais noyé aussi; je répondis que non, mais que c'était égal, que si l'on voulait me donner un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des écheveaux de fil.

„Mon maître rouvrit les yeux le premier; il se jeta à mon cou.... Je sanglotais, je riais, je pleurais.... Mon Dieu, qu'un homme est bête!....

„M. Eugène se retourna; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait: „Mille francs pour vous, mes amis, dit-il, si „elle n'en meurt pas, et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, „mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet."

„Ah! que je dis, c'est vrai, et Coco!... Faut pas demander si je pris mes jambes à mon cou. J'arrive à la place, où je l'avais laissé.. Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva; c'était un amateur qui s'était reconduit avec.

„Je reviens, et je dis: Bernique. Il me répond: „C'est bien, alors, amène un fiacre." Et la jeune fille? que je demande. „Elle a remué le bout du pied," dit-il. Fameux! J'amène un fiacre, elle était revenue tout-à-fait, seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. „Cocher, rue du Bac, n° 31; et vivement!"

— Dites donc, notre maître, c'est ici mademoiselle Mars, n° 58.

— Est-ce que ton histoire est finie?

— Finie, peuh!... Je ne suis pas au quart; c'est rien ce que je vous ai dit, vous verrez.

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté; je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830; au bout de 10 minutes, j'étais dans le cabriolet.

— Et l'histoire?

— Où faut-il vous conduire d'abord?

— Cela m'est égal, allez devant vous. L'histoire?

— Ah, l'histoire! nous en étions... „Cocher, rue du Bac, et vivement." Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois.

Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai mademoiselle Marie... Es-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?

— Non.

— Eh bien, c'était son nom de baptême: je trouvai mademoiselle Marie, couchée dans un lit avec une garde auprès

d'elle: je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine, elle avait l'air de la Vierge dont elle porte le nom, d'autant plus qu'elle était enceinte.

— Ah! dis-je, c'est pour cela qu'elle s'était jetée à l'eau.

— Eh bien, vous dites juste ce que mon maître répondit au médecin quand il lui annonça cette nouvelle; nous ne nous en étions pas aperçus, nous; le médecin lui fit respirer un petit flacon, je me le rappellerai celui-là, imaginez-vous, qu'il l'avait posé sur la commode, moi bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je dis ça doit avoir une fameuse odeur; je flâne autour de la commode, sans faire semblant de rien, et pendant qu'ils ont le dos tourné je retire les deux bouchons, et je me fourre le goulot dans le nez. Oh, quelle prise? ça n'aurait pas été pire quand j'aurais eu respiré un cent d'aiguilles... C'est bon, je dis, je te connais toi. Ça m'avait fait pleurer à chaudes larmes, M. Eugène me dit: „Faut te consoler, mon ami, le docteur en répond.“ Je dis en moi-même, c'est égal, il peut être fort ce docteur, mais quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher.

„Pendant ce temps-là mademoiselle Marie était revenue à elle, elle regardait tout autour de la chambre et elle disait: „C'est drôle; où donc suis-je? je ne reconnais pas cet appartement.“ Je lui dis: C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue. Mon maître me fit: „Chut, Cantillon.“ Puis, comme il s'entendait à parler aux femmes, il lui dit: „Tranquillisez-vous, madame, j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y reconduire.“ „Je suis donc malade,“ reprit-elle étonnée; puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout d'un coup: „Oh! oui, oui, je me souviens de tout, j'ai voulu!...“ Un cri lui échappa. „Et c'est vous, vous—monsieur, qui m'avez sauvée sans-doute; oh, si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu! quel avenir de douleur votre dévoûment pour une inconnue a rouvert devant elle!“ Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant

le nez, qui me cuisait toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole; et que je vous le raconte comme ça s'est passé; mon maître la consolait, comme il pouvait; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait: „Ah, si vous saviez!“ Il paraît que ça l'ennuya d'entendre toujours la même chose, car il se pencha à son oreille, et il lui dit: „Je sais tout. — Vous? dit-elle. — Oui; vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée. — Oui, trahie, répondit-elle, lâchement trahie, cruellement abandonnée. — Eh bien, lui dit M. Eugène, confiez-moi tous vos chagrins; ce n'est point la curiosité, mais le désir de vous être utile qui me guide; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous. — Oh! non, non, dit-elle, car un homme qui expose sa vie comme vous avez fait doit être généreux; vous, j'en suis sûre, n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout!“ Je dis bon, moi, ça doit être intéressant; ça commence bien, écoutons l'histoire.

„Mais auparavant, ajouta-t-elle, permettez que j'écrive à mon père, à mon père, à qui j'avais laissé une lettre d'adieu, dans laquelle je lui apprenais ma résolution, et qui croit que je l'ai accomplie; vous permettrez qu'il vienne ici, n'est-ce pas? Oh! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir. Permettez que je lui écrive de venir à l'instant; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien!

„Écrivez, écrivez, lui dit mon maître, en lui avançant une plume et de l'encre, eh! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle, d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours? Écrivez, c'est moi qui vous en supplie; ne perdez pas un instant. Oh, votre père, le malheureux, comme il doit souffrir!

„Pendant ce temps-là elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison: Rue du Bac, n° 31, que je lui dis.

„Rue du Bac, n° 31!“ répéta-t-elle; et v'lan, voilà l'encrier

sur les draps. Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique: „C'est peut-être la Providence qui m'a conduite dans cette maison.“ Je dis, C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'oseille pour enlever cette tache-là.

„Mon maître paraissait tout interloqué. „Je conçois votre étonnement, dit-elle, mais vous allez tout savoir, vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique.“ Et elle lui remit la lettre pour son père.

„— Cantillon, porte cette lettre.“ Je jette un coup d'œil dessus; „rue des Fossés-Saint-Victor.“ Il y a une trotte, que je dis; il me répond: „C'est égal, prends un cabriolet, et sois ici dans une demi-heure.“

„En deux temps j'étais dans la rue, un cabriolet passait, je saute dedans; cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor, et me ramener ici; je voudrais bien de temps en temps avoir des courses comme ça, moi.

„Nous arrêtons devant une petite maison; je frappe, je frappe; la portière vient ouvrir en grognant; je dis, grogne. M. Dumont? „Ah, mon Dieu! qu'elle dit, apportez-vous des nouvelles de sa fille?“ Et de fameuses, je réponds. „Au cinquième, au bout de l'escalier.“ Je monte quatre à quatre; une porte était entre-bâillée; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisait une lettre, et chargeait des pistolets; je dis, ça doit être le père, ou je me trompe fort.

„Je pousse la porte. — Je viens de la part de mademoiselle Marie, que je m'en vas.

„Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit:.. Ma fille!“

— Oui, mademoiselle Marie, votre fille. — Vous êtes M. Dumont, ancien capitaine sous l'autre. — Il fit un signe de tête. — Eh bien! voilà ma lettre. — De mademoiselle Marie. — Il la prit. — Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux.

— Elle est vivante, dit-il. — Et c'est ton maître qui l'a sauvée. — Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant, tiens, tiens, mon ami!

„Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétaire, il prend trois ou quatre pièces de 5 francs, qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier; je regarde l'appartement; je dis en moi-même, tu n'es pas cossu, toi. Je fais une pirouette, je glisse les 20 francs derrière un buste de l'autre. Et je dis: Merci, capitaine.

„Es-tu prêt? — Je vous attends. — Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe: je lui dis: Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas dans votre limaçon d'escalier. — Peuh! il était déjà en bas.

„Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis: Sans indiscrétion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez? — Il me répond en fronçant le sourcil: L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas.

„Je dis bon! c'est le père de l'enfant.

— L'autre était pour moi.

— Ah! bien, il vaut mieux que cela se soit passé comme cela, que je lui réponds.

— Ce n'est pas fini, dit-il. Mais raconte-moi donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie.

„Alors je lui racontai tout; il sanglotait comme un enfant... C'était à fendre des pierres de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit: — Monsieur, c'est bête tout ça, je n'y vois plus à conduire mon cheval, et si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la Morgue.

— A la Morgue, dit le capitaine en tressaillant, à la Morgue; quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là, que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant. Oh! le nom, le nom de ton maître, que je le bénisse, que je le place dans mon cœur à côté d'un autre nom.

— Celui de l'autre, n'est-ce pas, dont vous avez le buste?

— O Marie! Et il n'y a plus de danger, n'est-ce pas, le médecin a répondu d'elle?

— Ne m'en parlez pas de votre médecin, c'est une fière cruche.

— Comment, il reste donc des craintes pour ma fille?

— Je dis non, non. — C'est relatif à moi, par rapport à mon nez.

„Nous faisions du chemin pendant ce temps-là, si bien que tout-à-coup le cocher nous dit: — Nous sommes arrivés.

— Aide-moi, mon ami, me dit le capitaine, les jambes me manquent. Où est-ce?

— Là, au second, où vous voyez de la lumière, et une ombre derrière le rideau.

— Oh! viens, viens.

„Pauvre homme! il était pâle comme un linge, je pris son bras sous le mien, j'entendais battre son cœur. — Si j'allais la trouver morte, me dit-il, en me regardant d'un air égaré.

„Au même instant la porte de l'appartement de M. Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait: Mon père, mon père!

— C'est elle, c'est sa voix, dit le capitaine; et le vieillard qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille en pleurant, et en disant: Marie! ma chère enfant, ma fille!

„Quand j'arrivai c'était un tableau de les voir, dans les bras l'un de l'autre; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant, M. Eugène pleurant, moi pleurant. Enfin une averse.

„Mon maître dit à la garde et à moi: Il faut les laisser seuls. — Nous sortons tous les trois; il me prend à part, et me dit: Guette Alfred de Linar quand il rentrera du bal, tu le prieras de venir me parler. — Je me mets en sentinelle sur l'escalier, et je dis, ton compte est bon à toi.

„Au bout d'un quart d'heure j'entends derling, derling.

C'était M. Alfred. Il monte l'escalier en chantant. Je lui dis poliment: — Ce n'est pas ça; mais mon maître veut vous dire deux mots.

— Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain? qu'il me répond d'un air goguenard.

— Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite.

— C'est bon, où est-il?

— Me voici, dit M. Eugène, qui m'avait entendu. — Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre; et il montrait celle de mademoiselle Marie; je n'y comprenais plus rien.

„J'ouvre la porte, le capitaine entrait dans un cabinet, il me fait signe d'attendre qu'il soit caché; quand c'est fini, je dis: Entrez, messieurs; mon maître pousse M. Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une voix tremblante dire, Alfred! une voix étonnée répondre: Marie! Marie! vous ici. — M. Alfred est le père de l'enfant, que je dis à mon maître; il me répond: — Oui, reste avec moi ici, et écoutons.

„D'abord, nous n'entendions rien que mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier M. Alfred. Ça dura quelque temps. A la fin nous entendîmes la voix de celui-ci, qui disait: — Non, Marie, c'est impossible. Vous êtes folle, je ne suis point maître de me marier, je dépends d'une famille, qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et si de l'or...

„Par exemple, à ce mot-là, ce fut un bacchanal soigné. Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet, où il était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri; le capitaine fit un juron à faire lézarder la maison. Mon maître dit: — Entrons.

„Il était temps.

„Le capitaine Dumont tenait M. Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

„M. Alfred se releva, pâle, les yeux fixes, et les dents serrées; il ne jeta pas un coup d'œil sur mademoiselle Marie,

qui était toujours évanouie. Mais il vint à mon maître, qui l'attendait les bras croisés. — Eugène, lui dit-il, je ne savais pas que votre appartement était un coupe-gorge; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main, entendez-vous. — C'est ainsi que j'espère vous revoir, lui dit mon maître, car si vous y rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir.

— Capitaine, dit M. Alfred en se retournant, vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous.

— Et vous me la paierez à l'instant, dit le capitaine, car je ne vous quitte pas.

— Soit.

— Le jour commence à paraître, continua M. Dumont. Allez chercher des armes.

— J'ai des épées et des pistolets, dit mon maître.

— Alors, faites-les porter dans une voiture, reprit le capitaine.

— Dans une heure au bois de Boulogne, porte Maillot, dit M. Alfred.

— Dans une heure, répondirent à la fois mon maître et le capitaine. Allez chercher vos témoins.

„Il sortit.

„Le capitaine se pencha alors sur le lit de sa fille. M. Eugène voulait appeler du secours. „Non, non, dit le père, il vaut mieux qu'elle ignore tout. Marie! chère enfant, adieu. Si je suis tué, M. Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas, et vous n'abandonnerez pas l'orpheline. — Je vous le jure sur elle, répondit mon maître, et il se jeta dans les bras du pauvre père.

— Cantillon, fais avancer un fiacre.

— Oui, monsieur, irai-je avec vous?

— Tu viendras.

„Le capitaine embrassa encore sa fille, il appela la garde: — Secourez-la maintenant, dit-il, et si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons.

„Ils entrent dans la chambre de M. Eugène. Quand je

revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas, le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et M. Eugène des épées sous son manteau.

— Cocher, au bois de Boulogne.

— Si je suis tué, dit le capitaine, mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie, c'est l'alliance de sa mère; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu, ou il n'y aurait pas plus de justice là-haut qu'il n'y en a dans ce monde. Puis, vous ordonnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille. Ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'est tout.

— Pourquoi ces pensées, capitaine? elles sont bien tristes, pour un vieux militaire.

„Le capitaine sourit tristement: — Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, M. Eugène, et puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut, pour elle, un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre.“ Il se tut. M. Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez-vous.

„Un cabriolet nous suivait à quelques pas, M. Alfred en descendit avec ses deux témoins.

„Un des témoins s'approcha de nous; — Quelles sont les armes du capitaine?

— Le pistolet, répondit celui-ci.

— Reste dans le fiacre, et garde les épées, dit mon maître, et ils s'enfoncèrent tous cinq dans le bois.

„Dix minutes s'étaient à-peine écoulées que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis, comme si je ne m'y attendais pas. C'était fini pour un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

„Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder. La portière s'ouvrit tout-à-coup. — Cantillon, les épées? dit mon maître.

„Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre; il avait au doigt la bague du capitaine.

— Et... et... le père de mademoiselle Marie, dis-je.

— Mort!

— Ainsi ces épées?

— Sont pour moi.

— Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

— Viens, si tu le veux.

„Je sautai à bas du fiacre, j'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde, et je tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois; je le suivis.

„Nous n'avions pas fait dix pas que j'aperçus M. Alfred debout, et riant au milieu de ses témoins. — Prends garde, me dit mon maître, en me poussant de côté. Je fis un saut en arrière, j'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

„M. Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit: — Messieurs, voyez si elles sont de même longueur.

— Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain? dit un des témoins.

— Impossible!

— Eh! mes amis, soyez donc tranquilles, dit M. Alfred; le premier combat ne m'a pas fatigué; seulement je boirais volontiers un verre d'eau.

— Cantillon, va chercher un verre d'eau pour M. Alfred, dit mon maître.

„J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre: M. Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois; à-peine si nous en étions à cent pas: en deux tours de main je fus revenu. Je lui présentai le verre, en disant en moi-même: Tiens et que ce verre d'eau te serve de poison! Il le prit, sa main ne tremblait pas; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents qu'il en avait ébréché le bord.

„Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise, encore les manches en étaient-elles relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui: — N'avez-vous rien à m'ordonner? lui dis-

je. — Non, répondit-il, je n'ai ni père ni mère; si je meurs,.... il écrivit quelques mots au crayon.... tu remettras ce papier à Marie....

„Il jeta encore un coup-d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança vers son adversaire, en disant:

— Allons, messieurs.

— Mais vous n'avez pas de témoins, répondit M. Alfred.

— L'un des vôtres m'en servira.

— Ernest, passez du côté de monsieur.

„Un des deux témoins passa du côté de mon maître. L'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers, et s'éloigna en disant: — Allez, messieurs.

„A l'instant même chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde.

— Reculez, dit mon maître.

— Je n'ai point l'habitude de rompre, répondit M. Alfred.

— C'est bien.

„M. Eugène recula d'un pas, et se remit en garde.

„Il y eut dix minutes effrayantes à passer. Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre, comme deux couleuvres qui jouent. M. Alfred seul portait des coups. Mon maître suivait l'épée des yeux, arrivait à la parade, ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère! si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

„Le combat continuait toujours. M. Alfred riait amèrement; mon maître était calme et froid.

— Ah! dit M. Alfred.

Son épée avait touché mon maître au bras, et le sang coulait.

— Ce n'est rien, répondit celui-ci; continuons.

„Je suais à grosses gouttes.

„Les témoins s'approchèrent: M. Eugène leur fit signe du bras de s'éloigner. Son adversaire profita de ce mouvement, il se fendit; mon maître arriva trop tard à une parade de seconde, et le sang coula de sa cuisse. Je m'assis sur le gazon; je ne pouvais plus me tenir debout.

„Cependant M. Eugène était aussi calme et aussi froid;

seulement ses lèvres écartées laissaient apercevoir ses dents serrées. L'eau coulait du front de son adversaire; il s'affaiblissait.

„Mon maître fit un pas en avant; M. Alfred rompit.

— Je croyais que vous ne rompiez jamais, dit-il.

„M. Alfred fit une feinte; l'épée de M. Eugène arriva à la parade avec une telle force que celle de son adversaire s'écarta comme s'il saluait; un instant sa poitrine se trouve découverte, l'épée de mon maître y disparut jusqu'à la garde.

„M. Alfred étendit les bras, lâcha le fer, et ne resta debout que parce que l'épée le soutenait en le traversant.

„M. Eugène retira son épée, et il tomba.

— Me suis-je conduit en homme d'honneur? dit-il aux témoins. — Ils firent un geste affirmatif, et s'avancèrent vers M. Alfred.

„Mon maître vint à moi.

— Retourne à Paris, et amène un notaire chez moi; que je le t:ouve en rentrant.

— Si c'est pour faire le testament de M. Alfred, que je lui dis, ce n'est pas beaucoup la peine, vù qu'il se tord comme une aiguille, et qu'il vomit le sang, ce qui est un mauvais signe.

— Ce n'est pas cela, dit-il.

— Pourquoi était-ce donc? dis-je à mon tour, en interrompant le cocher.

— Pour épouser la jeune fille, me répondit Cantillon, et reconnaître son enfant.

— Il a fait cela?

Oui, monsieur, et bravement.

Puis il m'a dit: Cantillon, nous allons voyager ma femme et moi: je voudrais bien te garder; mais, tu comprends, ça la gênerait de te voir. Voilà mille francs: je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras; et si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres."

Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher. Voilà mon histoire, notre bourgeois. Où faut-il vous conduire?

— Chez moi; j'achèverai mes courses un autre jour.

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée. ALEX. DUMAS.

LES DEUX SAINT-SIMONIENS.

CONVERSATION.

Après avoir couru pendant trois jours les salons, les spectacles, les jardins, les voitures publiques, pour tâcher d'entendre quelque chose de neuf et de piquant, afin de paraître avec honneur en excellente compagnie dans un livre merveilleusement imprimé, et surtout pour obliger un galant homme digne de l'intérêt général, parce qu'il a traité son commerce comme un art à une époque où tant de gens font de l'art un trafic ; harassé, anéanti de tant de courses, humilié de l'inutilité de mes recherches, j'allai de désespoir me jeter sur une des chaises de la rotonde, dans le jardin du Palais-Royal ; je pris la ferme résolution de lire les journaux, assis à l'ombre de ces arbres qui n'en donnent point.

Il était de très-bonne heure ; je n'avais guère pour voisins que des bonnes, des enfants et des cerceaux, sauf un jeune homme très-occupé d'une énorme brochure, et un vieillard qui parcourait assez négligemment un paquet de feuilles patriotes.

Le premier avait d'assez beaux traits, mais quelque chose de hagard dans la physionomie. Ses cheveux se relevaient en coup de vent. Sa cravate de foulard bariolé se dessinait sur une barbe épaisse. Il portait une grande redingote boutonnée

jusqu'au cou. Sa lecture semblait l'absorber entièrement, et quelquefois le ravissait en extase; il poussait de temps en temps des exclamations assez bruyantes; il s'écriait souvent: beau! superbe! admirable! et semblait se croire absolument seul au fond de son cabinet.

Le vieillard suspendait aussi la lecture de ses journaux par des monosyllabes plus rapides et moins articulés; c'était des oh! des ah! des fi donc!... Il me semble pourtant qu'il dit une fois: Imbécille! et une autre fois: Jacobins! Il prononça ce dernier mot en jetant par terre un numéro du *Figaro;* il le ramassa en grommelant et faillit perdre sa perruque d'un blond hasardé. Je ne me donnerai pas la peine de le dépeindre. Qu'on se figure Henry Monnier, en douillette de soie violette, dans le premier travestissement de la *Famille improvisée.*

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'un se rassit après avoir reporté ses feuilles dans le kiosque quasi-chinois, et l'autre remit son livre dans sa poche.

Le vieillard mourait d'envie de parler; cela était évident; il se retourna plusieurs fois vers son voisin en toussant. Enfin il prit son parti comme un homme qui va sauter un fossé, et dit:

Monsieur, il est bien étonnant que le canon n'ait pas encore tiré, il est pourtant ordinairement très-exact.

— C'est qu'il ne fait pas beau aujourd'hui.

— Le monde commence à arriver; toutes les chaises seront bientôt occupées.

— Je le crois.

Monsieur, votre lecture avait l'air de vous faire grand plaisir, c'est sans-doute un ouvrage bien intéressant?

— Oui, monsieur.

— Quelque grand écrivain?...

— Mieux qu'un écrivain.

— Racine, Bossuet, Fénélon?

— Ni Racine, ni Bossuet, mais Saint-Simon.

— Ah! monsieur, s'écria le vieillard tout transporté, que je suis aise de vous voir apprécier ainsi M. de Saint-Simon! Il a eu du succès, un grand succès, on l'a beaucoup lu, mais bien

peu de gens l'admirent avec cet enthousiasme passionné, lui rendent ce culte dont il est si digne! Pour moi, c'est depuis bien des années ma nourriture habituelle, mon *vade-mecum;* il ne se passe pas de jour que je n'en lise au moins quelques pages.

— Vous parlez de votre bonheur, monsieur!... En effet, vous êtes plus heureux que moi, car il y a bien peu de temps que je me désaltère à cette source vivifiante! Quel était mon aveuglement!... Avant 1829, je ne connaissais pas Saint-Simon, mais depuis deux ans il s'est emparé de toutes mes facultés.

— Oui, c'est en 1829 qu'il a été révélé à nos jeunes gens. Je voudrais être comme vous dans la fraîcheur de cette délicieuse lecture. Que de vigueur! quel style énergique!

— Le style? Vous songez à son style!.... Eh! qu'importe son style? Vous vous apercevez de son style?

— C'est le moindre de ses mérites, j'en conviens; mais quelle force de pensée!

— Plus, mille fois plus que de la pensée!

— Comme il juge son temps et les hommes de son siècle!

— Comme il s'élève au-dessus d'eux!

— M. de Saint-Simon est le résumé de son époque.

— Dites qu'il suffit à Saint-Simon d'un pas, d'une enjambée pour la devancer, pour la jeter bien loin derrière.

— Quelle connaissance intime du passé!

— Quelle sainte prescience de l'avenir!

— Je croyais l'admirer de tout mon cœur, mais en vérité je ne suis pas de votre force. Me voilà jaloux. Notre auteur chéri est un grand écrivain, un grand homme même, si vous voulez, mais ne m'en demandez pas davantage. Vous en faites un dieu.

— Qu'appelez-vous un homme! Qu'appelez-vous un dieu! répliqua le jeune saint-simonien d'un air pédant. Si une haine vigoureuse, ardente, une sainte colère des abus, des vices, des crimes de quelques hommes, sont des titres pour ne plus faire partie de l'humanité tout entière, oui, Saint-Simon était un dieu!... Et en débitant ce galimatias, ses yeux brillaient d'une ardeur fanatique.

Le vieillard garda un moment le silence; il fit une mine qu'il serait possible de traduire ainsi: Je n'aurais pas cru que les jeunes gens de ce temps pussent apprécier si bien M. de Saint-Simon, celui-ci surtout... car ce n'est pas un homme de la société. Puis, se tournant d'un air gracieux vers son interlocuteur: Vos impressions sont de votre âge; je vois malheureusement les choses avec moins de vivacité.... Ce pauvre M. de Saint-Simon! ah! s'il vivait, comme il tonnerait contre tout ce qui se passe! Il n'était pas de facile composition, lui! il sentait bien ce qu'il valait. C'était là un vrai grand seigneur, un grand seigneur comme il n'y en a plus. Il ne se serait pas accommodé de tous ces bavards, de tous ces clubistes, de tous ces avocats! Oh! oh! comme il vous aurait mené tout cela! témoin son chapitre du bonnet.

— Du bonnet!... du bonnet! Vous moquez-vous de moi?...

— Mais non, monsieur, souvenez-vous du bonnet du premier président... dans le fameux lit de justice.

— Et de qui parlez-vous donc?

— Du duc de Saint-Simon, de l'auteur des Mémoires.

— Quoi! de ce suffisant personnage, ivre d'une folle vanité?...

— Et vous, ne parleriez-vous pas par hasard de ce Henri Saint-Simon, l'apôtre ridicule d'une secte plus ridicule encore?

— Respectez les convictions.

— Respectez les convenances.

— Ne confondez pas un révélateur avec un fou.

— Que dirait le duc de Saint-Simon, s'il voyait abuser ainsi du nom qu'il a rendu immortel?... Ici le vieillard fit une pause: et je souriais à part moi en songeant au caprice de la destinée, qui avait mis sous la même enseigne l'exagération de deux siècles si différents, si opposés!

Le jeune homme reprit d'un air méprisant: — Sans-doute au mot d'assemblée saint-simonienne, votre M. le duc s'imaginerait que nous nous réunissons pour éplucher des étiquettes de cour, pour régler les grandes et les petites entrées, le fauteuil ou le tabouret, la *main*, le *pour*, le *si*, le

car... que sais-je, moi? tant d'autres absurdités, la honte de l'esprit humain.

— Et que verrait-il dans ces belles assemblées? Des puritains qui poussent l'amour de l'égalité jusqu'à prêcher l'expropriation! Il vous écouterait les mains dans ses poches.

— Comme il s'escrimerait sur les prérogatives de la pairie!

— Il se garderait bien de défendre deux cents collègues, lui qui à-peine pouvait en supporter une quinzaine.

— Ce serait toujours cela; ce serait toujours une occasion de crier.

— Monsieur, on doit défendre ses prérogatives, quoi qu'il puisse en advenir; on doit mourir sur la brèche.

— O orgueil aristocratique, il veut tout entraîner dans sa chute!

— Monsieur, vous autres ne connaissez pas le monde.

— Et *vous autres* ne connaissez pas les hommes.

Au plus fort de la dispute arriva un officier de trente à trente-cinq ans, que je connaissais un peu de vue; c'était à la fois un très-bon gentilhomme et un excellent militaire, au total un homme fort raisonnable; il s'appelait le marquis de Z***, car il y a des marquis raisonnables, n'en déplaise à Molière et à la *Tribune*.

Vous voilà bien échauffé, mon oncle, dit-il au vieillard; je viens d'entendre quelques mots de votre discussion avec monsieur; je ne sais si je serai de son avis ou même du vôtre.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Ne parlons pas de cela, mon neveu, vous vous êtes *rattaché;* et nous sommes convenus d'éviter ce sujet de conversation.

LE MARQUIS.

Je ne me suis pas rattaché; mais je suis resté *attaché* à mon pays, et je seconde de tout mon cœur ceux qui l'ont préservé de l'anarchie. Mais revenons à votre discussion. Vous vous accusiez mutuellement, monsieur et vous, de ne point connaître les classes dont vous faites partie l'un et l'autre. Vous aviez tous deux raison. La noblesse et le reste

de la France ne se sont jamais ni connus, ni compris; leur aversion mutuelle s'est peut-être amortie; il n'y a plus de haine, mais de l'aigreur et de la méfiance: tous ces sentiments plus ou moins hostiles n'ont été et ne sont encore qu'un long malentendu. Malentendu funeste à l'aristocratie surtout, mais non pas à elle seule, car la France entière en a souffert... Qu'aurions-nous à désirer maintenant? Quels obstacles nous resterait-il à vaincre? Où seraient nos difficultés, si les diverses classes de la société marchaient d'un commun accord? Étrange situation! Filles d'une même mère, nées sur le même sol, elles semblent former deux pays à part. Si quelque curieux appartenant à l'une d'elles se détache par hasard pour aller visiter l'autre, c'est un voyageur intrépide, un autre Robinson qui va explorer un nouvel hémisphère. Et Dieu sait ce qu'il en rapporte!... Dieu sait à travers quelles lunettes il regarde les objets; à sa vue tout s'enfle et se dénature: ce qu'il y a au monde de plus simple, de plus indifférent, prend aussitôt un caractère menaçant, hostile. S'agit-il du peuple examiné par un noble observateur? Le peuple est une bête féroce toujours prête à se jeter sur quiconque porte un nom connu ou des armes à sa voiture. Partout reparaissent les carmagnoles, les bonnets rouges, les piques de 93! Si notre La Bruyère voit un peu moins en noir, si son caractère doux et conciliant rejette ces images affreuses pour se borner à des nuances légères; s'il ne veut pas s'indigner, mais s'égayer et rire, les occasions ne lui font pas faute: tout, hors de son monde, de sa coterie particulière, lui paraît trivial, ridicule. Passé sa société, il ne trouve nulle part ni simplicité, ni bon goût, ni naturel. Sur la rive droite de la Seine, on ne sait ni entrer, ni sortir, ni parler, ni s'asseoir; un banquier a toujours son or à la bouche, et quelque magnifiques que soient ses fêtes, ses bals, ils ne sont jamais complètement bien; il y manque toujours un je ne sais quoi aristocratique impossible à attraper. Avez-vous lu les *Deux Jumeaux de Chevreuse*, infortuné roman du duc de Lévis? Vous rappelez-vous comme il peint les libéraux de la classe moyenne? Il n'a aucune malveillance contre eux, bien au

contraire il les aime, il leur veut du bien, il les protège, il cherche à les ramener; mais il leur dit franchement leur fait; il leur apprend qu'ils sont tout au plus de petits polissons, de petits mauvais sujets qui mériteraient le fouet! Le ridicule ne pourrait pas aller au-delà, si le grand monde n'était jugé d'une manière plus absurde encore par ceux qui n'y vont pas ou plutôt qui n'en sont pas. Voici le faubourg Saint-Germain! terme allégorique, personnification de la caste nobiliaire. Voyez cette grande maison avec ses immenses portes cochères.... C'est un repaire, une forteresse féodale dressée contre la liberté; tout en est sombre et sauvage: l'élégance, la grâce moderne n'y ont jamais eu d'accès. Là, de vieux salons dorés sont toujours meublés de vieux portraits et de vieux fauteuils sur lesquels siègent gravement de vieilles douairières.... Ces dames s'entretiennent sans-cesse de leur naissance, de leurs parchemins, de leurs trente-six quartiers.... Leurs titres les préoccupent soir et matin. Lorsqu'elles s'abaissent jusqu'à parler de leur marchand de bois ou de leur boulanger, elles ne disent jamais que ce roturier, ce vilain, taillable et corvéable à merci. Toutes ont été fort gaies dans leur jeunesse, c'est la règle: en revanche toutes maintenant sont hargneuses, méchantes dévotes, atrabilaires. Elles ont de fondation un chat et un abbé; l'abbé est toujours là; c'est l'ami, le factoton, le confesseur de la maison; l'abbé n'en bouge; son langage est à la fois galant et biblique; il offre des bonbons à madame la Marquise, et appelle pieusement le feu céleste sur la nouvelle Gomorrhe... Quant aux jeunes gens de ce pauvre faubourg, leurs manières sont un peu moins grotesques; ils tâchent même de se modeler tant qu'ils peuvent sur les agents de change; ils sont presque *jeune France*, mais aussi ils sont tous faux, intéressés, perfides; leur politesse affectée déguise mal leur orgueil. Les femmes sont prudes et guindées; elles n'ont jamais le moindre abandon en public, elles en ont trop en particulier. En un mot, voulez-vous une peinture fidèle du grand monde? lisez *Rouge et Noir*; faites connaissance avec mademoiselle Mathilde, le type des demoiselles du faubourg Saint-Germain. Voilà de la vérité!

voilà de l'exactitude! C'est là dans toute la force du terme un auteur bien informé et un livre de bonne foi.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Et la grande dame des *Trois Quartiers?*

LE MARQUIS.

Les *Trois Quartiers!....* C'est une pièce charmante.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Elle m'a fait rire, j'en conviens, mais où diable feu Picard a-t-il pris l'argot néologique qu'il prête à son noble faubourg?

LE MARQUIS.

Ce pays-là n'est pourtant pas novateur, on ne l'en accusera jamais.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Le parterre trépigne de joie quand la grande dame s'écrie avec un enthousiasme emphatique: *Il est né ce monsieur!* C'est, dit-on, la nature prise sur le fait; c'est ainsi que l'on s'exprime dans le voisinage de Saint-Thomas-d'Aquin. Picard l'a apparemment entendu: il a écrit sous la dictée d'une marquise véritable, d'une marquise en chair et en os! Pardi! je voudrais bien savoir son adresse... Où demeure-t-elle? dans la rue de Varennes, ou dans la rue de l'Université? C'est une personne très-vive, très-amusante, très-sémillante, très-aimable, je ne le lui conteste pas; mais elle parle, comme de la vie personne n'a parlé. Qu'est-ce que c'est qu'*un homme né?* On dit: *Un homme bien né?*

LE MARQUIS.

Et c'est déjà bien assez; l'expression serait passablement impertinente, si elle n'était pas banale.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Mais *un homme né! Il est né ce monsienr!* Mon neveu, avez-vous entendu cela quelque part?

LE MARQUIS.

A la Comédie-Française, mon oncle, jamais ailleurs.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Messieurs, je n'entre pas dans ce débat; vous pouvez le vider à votre aise, je ne m'arrête pas à des distinctions si frivoles . . . Mais, de grâce, comment vous y prendrez-vous pour justifier la noblesse de son opposition constante à toute

idée généreuse ? Je ne me ferai pas le champion de nos prétendues institutions, des Chartes de 1815 ou de 1830; cet sont des transactions éphémères, des leurres, des pièges, don la destinée nous touche peu, et vous voyez que sur cet article le *Globe* n'est pas difficile à vivre . . . Sans entrer dans beaucoup de détails, je me bornerai à établir, en général, que votre haute société, votre bonne compagnie, comme il vous plait de la qualifier, la noblesse enfin, a toujours été opposée à toute amélioration. Le progrès n'a jamais eu de plus mortelle ennemie.

LE MARQUIS.

De quelle noblesse parlez-vous ? car il y en a de plusieurs espèces; ce mot semble indiquer un corps; erreur radicale! La noblesse n'a rien de compacte, elle n'a aucune unité, ses éléments sont non-seulement divers, mais ennemis. L'aristocratie française ne ressemble guère à Saturne; c'est elle qui a été dévorée par ses propres enfants. Je vous épargne les arguties généalogiques, les vieilles subdivisions entre nobles anciens ou modernes, entre gentilshommes d'origine chevaleresque et anoblis, présentés et non présentés, ceux qui montaient dans les carrosses, et ceux qui n'y montaient point. Toutes ces dénominations de noblesse de robe et d'épée, de gens de qualité, de gens de bonne maison, de gens de condition, nuances imperceptibles, infinies, distinctions fractionnaires, algèbre de l'orgueil, inventée par les membres d'une même famille, mais d'une famille plus désunie que la race d'Œdipe. Toutes ces vieilleries ont à-peu-près disparu ; il n'en est plus guère question que de loin en loin, dans des paroxismes de vanité heureusement assez rares ; mais une grande division, une division fondamentale a pourtant survécu à cette incroyable diversité de pavillons et de bannières. Il y a tout un monde entre la noblesse de province et celle qui, tout en habitant la campagne pendant quelques mois de l'année, passe régulièrement ses hivers à Paris. Deux contrées placées aux deux extrémités du globe diffèrent moins entre elles par leur manière de voir, de juger, de sentir. Cet éloignement pour nos institutions, qui en accusez-vous ? Est-ce

la noblesse de province? Vous avez parfaitement raison. Là, comme ailleurs, il y a beaucoup d'exceptions à la règle, mais, en général, la Charte, dès son origine, y a été regardée comme un pacte impie; elle y a passé pour un lâche compromis avec la révolution; elle y a toujours été considérée comme un attentat aux droits de l'aristocratie, et, qui pis est, aux droits du clergé, car la noblesse de province est plus féodale que royaliste, plus dévote que féodale. La chambre des pairs, par exemple, a de tout temps été en horreur à cette caste. Elle voyait, dans la pairie, une aristocratie nouvelle, qui remplaçait l'ancienne en l'étouffant, et l'hérédité, sapée par la presse libérale, vient de tomber, aux applaudissements des nobles de province. La chambre des trois cents a véritablement représenté cette partie de la France. Attribuez-lui les folies de l'année dernière, vous aurez parfaitement raison; c'est elle, c'est son impatronisation dans les affaires, qui a ouvert l'abîme sous les pas d'un roi devenu son esclave, et d'un grand seigneur tombé en démence. Mais, je puis vous l'affirmer avec vérité et en pleine connaissance de cause, la masse de la haute société de Paris n'a point pris part à ces violences; habituée à une vie élégante et facile, aimant les arts, recherchant ceux qui les cultivent, se plaisant à se parer de célébrités de toute espèce, cette société, dans les derniers temps surtout, s'était mêlée aux hommes des diverses couleurs d'opinions. Ce faubourg Saint-Germain, si accusé, si méconnu, n'était point cantonné dans une solitude superbe; il voyait beaucoup le faubourg Saint-Honoré, qui lui servait d'intermédiaire avec la Chaussée-d'Antin. Qu'on se souvienne du bal des pauvres en 1829; les noms des dames commissaires n'indiquent-ils pas cette fusion? Les idées violentes, réactionnaires, n'y étaient point du tout accueillies; le ministère Villèle avait fini par fatiguer l'élite de l'aristocratie. L'arrivée de M. de Polignac lui fit peur, et l'opinion de nos salons, sage, modérée, mais un peu molle, était parfaitement représentée par le système de M. de Martignac. Jamais ministre ne fut mieux venu des femmes; jamais, en effet, il n'y en eut de plus aimable, de plus gracieux: ses manières

étaient aussi agréables que sa politique était douce et rassurante. On desirait avec ardeur son maintien, et sa chute fut l'objet d'un deuil général. Il y avait certainement, dans la haute classe, quelques incorrigibles qui s'associaient avec les provinciaux, pour donner le premier coup de cognée aux institutions. Quelques plats valets ont certainement tâché de faire leur cour au prince en épaississant le triple bandeau qui couvrait ses yeux; il serait fort ridicule de le nier; mais, parmi les courtisans même, combien n'y en eut-il pas qui déploraient l'aveuglement de leur maître. Ils ont cherché à l'éclairer, quelques-uns l'ont fait avec énergie, à la vérité c'était le petit nombre, et si, au lieu d'accuser la bonne compagnie de mauvaises intentions, d'hostilités aux libertés publiques, vous déploriez sa mollesse, son indécision, l'absence totale du relief dans ses démarches comme dans ses discours, monsieur, vous seriez dans le vrai. C'est là la plaie; c'est là l'infirmité des mœurs trop élégantes et trop polies; une éducation soignée, correcte, mais froide; un enseignement dont la mission est d'indiquer non ce qu'il faut faire, mais ce qu'il est bon d'éviter, donne à la vie aristocratique un ton brillant et monotone qui rappelle les peintures sur porcelaine; tout est uni, tout est propre, il n'y a rien de heurté, mais aussi rien de vigoureux. Là on apprend à trop respecter l'opinion publique, non pas cette opinion large et vaste, qui s'établit sur une espèce de vote universel, mais l'opinion étroite et limitée d'une coterie. On apprend à agir non pas suivant son cœur ou ses goûts, mais suivant sa position; c'est une table d'harmonie montée dès le berceau, et dont il n'est permis de s'écarter par aucune dissonnance. Aussi, tel brave qui s'élancerait sur la mitraille (et nos jeunes gens à Wagram, à Austerlitz, n'étaient ni des nobles, ni des bourgeois, mais simplement des Français), tel qui eût affronté mille morts et même une destitution, sentait son courage défaillir à l'idée d'une mine équivoque, d'un air désapprobateur, d'un froid accueil dans la société où il passait sa vie; c'est cette fatale habitude de tourner éternellement dans le même cercle, de ne se mêler jamais à la foule, qui

énerve les résolutions, arrondit les paroles, et leur ôte cette verdeur, cette sève, cette chaleur pénétrante, qui porte la conviction et la fait naître à son tour. Que faire, que résoudre quand la voix chérie d'une femme ou d'une mère vous dit, non avec amertume, mais avec l'accent d'une vive tendresse: „On fait beaucoup de fautes, il est vrai, vous n'avez pas tort de blâmer tout cela.... mais il faut de la mesure.... Songez à votre nom.... Il est des convenances de position qu'on ne peut pas blesser impunément....“ Position!... convenances!... mots négatifs!... castration politique!.... Combien j'ai vu de villélistes par convenance, d'absolutistes par position!... Au surplus, la bonne compagnie n'aurait rien gagné à se montrer plus romaine, car, dans ces derniers temps, elle n'avait aucun crédit auprès du gouvernement; elle n'était consultée sur rien.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Ah! par exemple, le paradoxe est un peu fort; la France toute palpitante était entre ses mains.

LE MARQUIS.

Nouvelle erreur.... La noblesse de cour, ou, pour mieux dire, la noblesse de Paris, n'avait pas, depuis long-temps, la moindre influence dans les affaires. Une duchesse aurait eu beaucoup de peine à procurer un bureau de tabac. M. de Villèle détestait ce qu'on appelle la bonne compagnie; après la tribune, c'est à elle pourtant qu'il devait tout. Mais cet escabeau, devenu inutile, l'ingrat ministre l'avait écarté. Ceci mérite d'être repris de plus loin. L'influence de la haute société subit des phases diverses. En 1814, à l'apparition de la Charte, le monde des salons jeta les hauts cris, personne ne comprit un mot au nouveau pacte social, et à parler franchement, cette éducation politique, qui, un peu plus tard, s'acheva si vite, n'était encore commencée nulle part. Quelques hommes supérieurs eurent beau vouloir expliquer la Charte aux femmes, ils en furent pour leurs frais. Mais, leur répondait-on, c'est la révolution de 91; le roi abdique en montant sur le trône. Le roi n'est plus qu'un préfet, peut-être même un roi d'Angleterre. La publicité de la tribune, de la presse, semblait

une innovation inouïe, monstrueuse, intolérable. Impossible de marcher avec de pareilles entraves; c'était vouloir danser les fers aux pieds. Comme peu de gens savaient s'il fallait prendre la Charte au sérieux, les modérés se turent, et les exagérés parvinrent seuls à se faire entendre. Ils se révoltèrent contre le duc de Richelieu, ministre honnête homme, qui approuvait le système représentatif, et voulait l'appliquer de bonne foi. On lui contesta jusqu'à sa probité. Rempli de désintéressement et de conscience, il fut accablé d'invectives, surtout par les gens de sa sorte; on se rappelle *le Conservateur*; on se rappelle le ton des conversations de cette époque. Ineptie, scélératesse, trahison, tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux dans ce genre fut prodigué aux ministres de Louis XVIII; on les accusa même d'assassinat. Demandez à M. Decazes! MM. de Villèle, de Corbière, et les autres coryphées du parti provincial, profitèrent de cette démence; ils ne tardèrent pas à s'introduire dans les salons de la princesse de ***, de madame de ***, toutes personnes influentes par leur esprit, considérables par leur rang, et d'une exagération connue; enfin, pour parler le langage de M. Cabet, ils se firent appuyer par les *notabilités anti-libérales*. La violence était extrême dans la société; les jeunes femmes finirent par s'en lasser; elles ne prirent aucune part à toutes ces diatribes; elles voulurent absolument s'amuser, et formèrent des coteries fashionables, d'où l'ennui seul se trouva exclu. L'indifférence politique y régna en souveraine; satisfaites d'une belle existence, se croyant sûres de la conserver, les femmes à la mode ne se tinrent nullement en garde contre les idées nouvelles, et proscrivirent un puritanisme fastidieux. On mit les haines politiques au ban du grand monde; on les déclara de mauvais goût. Dans l'intervalle, les dames influentes, les *gros bonnets*, c'est le terme technique, vieillirent, et, en grande partie, se résignèrent à la retraite. La violence disparut avec elle; le ton du *High-life* devint généralement modéré. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à M. de Villèle; d'ailleurs, son chemin était fait, il n'avait plus besoin de personne. Ne s'appuyant plus sur la

haute société, il battit en brèche l'influence aristocratique dans l'esprit du prince qui devait succéder à la couronne. Ce fait sera nié; mais il y en a mille preuves; je me contenterai de la première et de la dernière. A l'avènement de Charles X, son ancienne maison, composée de grands seigneurs et d'autres personnes connues, perdit absolument sa confiance, et, quatre ans plus tard, la cour se réunit en masse pour renverser M. de Villèle. Il suffit d'ailleurs de se rappeler les votes de la chambre des pairs sur les lois d'amour, d'aînesse, des rentes, et *tutte quante*. Ce fut, sans contredit, le moment le plus agréable de la société parisienne. Éloignée de la politique ministérielle, n'ayant aucun moyen de se mêler d'affaires, elle se réfugia dans le goût des lettres et des nobles plaisirs. L'horizon n'était pas encore assez sombre pour ravir toute sécurité. Les bals, les fêtes, les tableaux en action, les spectacles de société se succédaient joyeusement. Nous regretterons long-temps Lormois et son théâtre, et ses frais ombrages, et sa franche hospitalité. Le duc de M***, l'excellent propriétaire de ce beau lieu, défierait aisément l'adversité, parce qu'elle ne parviendrait pas à lui faire perdre un seul de ses amis; sa noble compagne réunit tous les dons de l'esprit à un caractère empreint d'énergie et de force. Modèle de grâce dans une situation brillante et facile, elle donnerait, s'il le fallait, l'exemple d'un inébranlable courage. Je vous citerai encore la marquise de M****, digne sœur d'un ministre dont la France conservera long-temps le souvenir; madame de Ch....x, la vicomtesse de N...les, mesdames de C***, de B...gne, de N....ty, si distinguées, si supérieures dans des genres très-différents. Nous les possédons encore; mais qui nous rendra la femme accomplie qu'une voix unanime mettait à la tête de la société? Qui nous rendra ce salon, véritable asile de l'égalité, puisque l'aristocratie du mérite était la seule qui s'y fît sentir? Les ouvrages de la duchesse de Duras, justement appréciés par les hommes de lettres, étaient souvent l'objet du dénigrement des gens du monde, car, dans ce qui s'appelle le monde, on accueille avec quelque défiance tout ce qui sort des habitudes

ordinaires. A quoi bon se mettre en spectacle? Pourquoi ne pas rester tranquille? Quelle fureur de faire parler de soi? de s'exposer à être tympanisée dans les journaux? Telles sont les objections de la foule élégante à toute tentative un peu hardie. Madame de Duras se sentait supérieure à ces vaines considérations. Ce n'est pas à un cercle borné qu'elle s'adressait. L'Europe l'appréciait, et se faisait souvent représenter chez elle par l'élite de ses hommes d'état, de ses savants ou de ses littérateurs. Les souverains même s'y rendaient avec empressement. J'ai eu l'honneur d'y voir le roi et les princes de Prusse. Alliant l'observation de hautes convenances au sentiment de sa propre dignité, la duchesse recevait ses illustres hôtes avec les formes d'une amitié respectueuse. Mais ses affections véritables ne l'entraînaient pas vers le pouvoir; le génie, le talent eurent toujours pour elle un attrait irrésistible. Là se rendaient habituellement le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, dont l'entretien semble tous les jours plus nouveau et plus attachant; M. Pasquier, qui a tant et si bien vu, et dont la conversation est l'ingénieux résumé d'une grande époque. C'est là aussi que nous avons entendu, pour la première fois, les vers inspirés de Delphine Gay; madame de Duras l'écoutait avec un orgueil presque maternel; Châteaubriand, Humboldt, Villemain furent ses amis.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Oui, je vois cela d'ici, madame de Duras était libérale, bel esprit.... Son salon était un cercle littéraire, une académie.

LE MARQUIS.

Rien n'y ressemblait moins. Bonne, indulgente, elle accueillait la jeunesse, lui laissait pleine liberté, et voyait avec joie son aimable fille se livrer, parmi ses compagnes, à la douce gaieté de leur âge... Vous sentez bien, monsieur, que des réunions de ce genre, que cette alliance de l'excellent ton d'autrefois et des lumières de notre époque, ne pouvait convenir au ministère le plus rétrograde et le plus vulgaire que jamais ait essuyé un pays.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

En vérité, monsieur, voilà d'étranges assertions! vous êtes

de bonne foi, sans-doute, mais un peu trop préoccupé! il semblerait, à vous en croire, que votre faubourg Saint-Germain était le sanctuaire du libéralisme, la forteresse inexpugnable de l'ordre constitutionnel.... Et l'influence du clergé! et la congrégation!.. qu'en direz-vous, s'il vous plait?...

LE MARQUIS.

Que rien au monde ne fut si pernicieux sous tous les rapports; que ce mariage du trône et de l'autel brisa l'un et faillit renverser l'autre... Mais pensez-vous, monsieur, que cette congrégation fùt une assemblée de cordons bleus, et qu'il fallût faire des preuves pour y entrer? des hommes de la plus grande naissance y étaient certainement affiliés; l'un des fondateurs de cette institution portait même un nom historique, pour le moins égal aux plus beaux noms de France; mais la majorité se composait d'individus d'un étage très-inférieur. Les *gens de rien* se montrèrent, comme c'est l'ordinaire, plus adroits, plus avisés que leurs illustres patrons. Ils encombrèrent toutes les avenues du pouvoir; ils tinrent seuls le fil des affaires, et beaucoup de ceux qui les avaient poussés se virent réduits à leur servir de postillons et de factotons....

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

O Saint-Simon! (non pas le vôtre, monsieur, mais le mien) ô Saint-Simon! qu'aurais-tu dit de tout ce tripotage dévot renouvelé de la triste Maintenon, ton ennemie de cœur? Qu'êtes-vous devenue, jeunesse du grand roi? Où êtes-vous, beaux jours où, comme dit M. de Voltaire,

> Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
> Dansaient avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Que de fois je me suis transporté par la pensée dans la galerie de Versailles, où Bossuet, M. le Prince, Racine et madame de Sévigné devisaient ensemble dans la douce intimité du génie!

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Illusion! illusion! l'entretien devait être froid et gêné; Racine mourait de peur; il faisait des révérences; madame de Sévigné,

terrifiée par les *mille boucles* de madame de Montespan, se serrait contre son ami Daugeau, et conseillait son jeu pour se donner une contenance; Bossuet flattait d'un air austère, et le grand Condé mendiait la main d'une bâtarde pour son petit-fils!

LE MARQUIS.

Il y a du vrai sous cette caricature, mais qu'en conclurez-vous? Le siècle de Louis XIV fut une belle et noble époque; l'oublier serait à la fois de l'ingratitude et de la maladresse; les étrangers ne font pas si bon marché de leurs souvenirs. Toutefois, j'en conviendrai, le grand siècle était au nombre de ces morts qui ne pouvaient plus revenir, et, si on voulait absolument le rendre à la vie par une injection galvanique, il fallait lui emprunter son goût pour les lettres, sa haute intelligence de tout ce qui contribue à l'éclat de la nation, et dédaigner ce cérémonial gothique, déjà trop lourd pour son ancien cadre, et hors de toute proportion avec nos mœurs nouvelles. Il fallait permettre, non pas *Tartuffe*, car on n'en fait plus, mais la petite monnaie de *Tartuffe*; il fallait, n'en déplaise à mon oncle, n'avoir ni compagnie rouge, noire ou grise, ni gardes-du-corps, ni gardes de la manche, et laisser le tabouret au grenier... Divin tabouret!... symbole du bonheur, siége prestigieux, lorgné par les filles de bonne maison, comme la pairie par les bourgeoises!... Napoléon avait négligé le tabouret; c'est singulier, lui, qui savait tant de gré à M. de Narbonne de lui avoir présenté une lettre sur la forme de son chapeau. En 1814 cet injurieux oubli fut réparé; on alla en pompe chercher le tabouret au garde-meuble. Il était couvert de poussière, il lui manquait même un de ses quatre pieds... jugez ce qu'en avaient fait les rats depuis 89!... Mais les vieilles dames l'époussetèrent, le raccommodèrent avec ardeur, et puisque vous aimez les citations classiques:

Baucis en égala les appuis chancelants
Des débris d'un vieux vase... autre injure des ans.

Au fond, il y avait du parvenu dans tous les esprits; personne n'avait joui de son rang ni de sa fortune; les gens de

qualité eux-mêmes arrivaient pour la plupart à une existence inespérée: *Madame la Duchesse!...* était une harmonie nouvelle qui chatouillait l'oreille pour la première fois. Toutes les têtes tournèrent. On ne se contenta pas du tabouret et du grand couvert; on inventa les entrées de la salle du trône, distinction qui n'avait jamais existé dans l'ancien régime. Les comtesses ou marquises furent reléguées comme indignes dans le salon de la paix; les femmes titrées, c'est-à-dire les duchesses et les grandes d'Espagne (c'est ainsi qu'elles se qualifiaient par excellence) pénétrèrent seules dans la salle du trône. Plus d'une fois une de ces dames dit d'un air léger à sa compagne non titrée: „Ma chère, je vais entrer là-dedans; comme j'aurai bientôt fait, j'attendrai dans la galerie de Diane que vous ayez fini.“ Ce sont des pauvretés, j'en conviens, mais elles irritèrent beaucoup; les personnes exclues de ces prétendus avantages les virent avec un vif dépit. En France, la démocratie ne se contente pas de couler au pied de l'édifice social, elle est montée jusqu'au faite. Tout le monde veut l'égalité avec ses supérieurs. On souffre tout, excepté le cran placé immédiatement au-dessus de soi.

Je vous épargne le détail de pareilles misères; je ne les indique en passant que pour vous mettre sur la voie de la fausse direction qu'on donnait alors à toutes choses. Cela n'avait pas d'inconvénients graves, car le gros du public ne s'en aperçut jamais; il ne savait rien de ce qui se passait dans cette région particulière. C'était une petite France de poche égarée dans la grande France; une espèce de château enchanté, bien entouré de fossés, de murailles, de contrescarpes, et jeté au milieu d'une forêt d'où sortaient parfois des rumeurs lointaines et vagues. La cour, disait-on, n'était pas à la mode, elle avait néanmoins beaucoup d'influence sur la haute société, dans la dernière année surtout. On devinait ses projets hostiles aux libertés publiques. Elle se prononçait d'une manière positive contre les personnes qu'elle suspectait de tiédeur ou d'une secrète désapprobation; elle leur faisait pressentir un traitement sévère, surtout dans l'avenir et en cas de succès. On ne

voulait pas s'associer à ses vues, mais on craignait aussi de l'irriter. Dans cette situation embarrassante, les conversations politiques tombèrent; elles eussent été trop sérieuses. Le romantisme fit une diversion, mais le grand monde s'occupait peu de littérature; chacun à son tour alla voir *Hernani* dans la loge des premiers gentilshommes de la chambre, mais on n'en parla guère. Les bals, les cohues, les routs furent généralement préférés à la conversation et aux réunions intimes. Des pressentiments sinistres circulaient déjà sourdement; on voulait s'étourdir à force de bruit. Les fortunes avaient augmenté, le luxe devint général; il ne consistait pas dans l'étalage d'une opulence fastueuse, mais dans une sollicitude excessive des moindres commodités de la vie. Il y eut rivalité d'arrangements de maison, de beaux chevaux, de jolies voitures. La table devint aussi une occupation capitale, moins par une délicatesse outrée de bonne chère que par l'élégance extrême du service. La vieille argenterie de l'empire n'osa plus se montrer avec ses formes grecques; pour être présentable il fallut qu'elle s'habillât à la Walter-Scott; qu'elle devînt gothico-anglaise. L'assortiment du linge, des cristaux, des bronzes, devint un intérêt d'amour-propre; les maîtres de maison y songeaient beaucoup plus qu'au choix des convives. La liberté, la facilité de la conversation s'éclipsait devant cette préoccupation trop matérielle. Un froid glacial, une contrainte fatigante succédèrent à l'ancienne cordialité, et si je ne me trompe, depuis la fin de la première révolution, il y eut peu d'époques plus ennuyeuses, plus lourdes à porter que la dernière année du règne de Charles X. M. de Salvandy a raison; on dansait sur un volcan, ce qui est assez poétique, mais on s'en apercevait trop, on sentait trop la fumée du Vésuve.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Et tandis que ce luxe insensé amusait quelques oisifs, le pauvre souffrait et mourait de faim.

LE MARQUIS.

Personne n'a jamais accusé le faubourg Saint-Germain de n'être pas charitable; vous êtes assurément le premier.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Belle charité! quelques aumônes pour briller, pour se vanter!... Faire l'aumône n'est pas un mérite, c'est donner au pauvre ce qu'il aurait le droit de prendre; mais un temps viendra où on fera justice de ces sots préjugés, et bientôt naissance, fortune...

LE MARQUIS.

Oh! pour la fortune, halte-là!... Vous ne parviendrez point à la détrôner.... C'est qu'elle n'est plus une divinité, mais une simple et très-simple mortelle. Appréciable dans son origine, mobile par essence, elle n'appartient pas à un monde exceptionnel; si elle jouit de quelques privilèges, elle n'en a que l'usufruit, encore n'est-il pas toujours viager: le moindre revers peut la faire rentrer dans le droit commun. Le sentiment de sa fragilité rassure et désarme. Le piéton en la voyant passer dit quelquefois: Voilà peut-être comme je serai demain. Il dit surtout avec un sourire plus épanoui: Demain peut-être elle sera comme moi. Enfin, la fortune appartient à un ordre d'idées général, comme la santé, comme le bonheur domestique; elle est désirée, appréciée, comprise par tous les états. La fortune n'est point une étrangère pour la foule, c'est une amie, c'est un visage de connaissance; c'est tout uniment l'enfant gâté d'une seule et même famille. Souvent sa physionomie a quelque chose d'un peu matériel, d'un peu vulgaire, d'un peu trivial même, qui ne déplait pas. Parfois elle s'enivre d'elle-même, elle se rengorge; on aime alors à l'humilier un peu, on lui donne une leçon, un léger correctif, un coup de caveçon, comme dit le duc de Saint-Simon, votre ami; mais la condamner sans appel, la bannir de la cité! le ciel en préserve! c'est une compatriote, une sœur; ce n'est point une rivale d'un sang étranger. Il n'en est pas ainsi de la noblesse. Tous les préjugés plébéiens sont armés contre elle. On ne la connait pas, on ne veut pas même l'étudier. C'est un être à part, il ne vit pas de la vie commune. Son allure, son langage, ses habitudes lui appartiennent exclusivement. Rien en elle n'est du peuple; il y a dans sa physionomie quelque chose qui inspire l'éloignement

et la défiance. Ainsi s'expriment trop souvent des préventions peut-être sincères, mais généralement injustes et funestes à l'union du pays. Haine aveugle et puérile! cruel enfantillage! Que veut-on?... Contre quoi est-on armé? La noblesse est-elle encore une réalité? n'est-ce pas une ombre, ou plutôt un nuage légèrement teint des couleurs du soleil couchant?... Oui, l'aristocratie politique n'existe plus, mais l'aristocratie sociale est indestructible. Il n'y a plus d'aristocratie dans un pays où il n'y a point de démocratie. Un banquier millionnaire, un industriel qui fait travailler un arrondissement tout entier appartiennent-ils à l'aristocratie? La réponse est embarrassante. Preuve que la classification est idéale, qu'elle n'est plus un fait, mais une manière de parler, une vieille habitude, une convention. Sur les cartes de géographie, tel pays est rouge, bleu ou jaune. En réalité, est-il jaune? est-il bleu? est-il rouge? Non, sauf un ciel plus ou moins ardent, toutes les contrées d'une même zone se ressemblent à-peu-près. Elles sont toutes couvertes de villes, de champs, de forêts. Entre elles similitude complète au physique. On leur donne des noms divers pour ne les pas confondre. Il en est ainsi de ces vieilles dénominations d'aristocratie et de démocratie; elles aident la mémoire, ou plutôt elles brouillent les idées. Il serait temps d'y renoncer. Un orateur habile de l'opposition l'a dit avec raison: il n'y a en France que deux classes d'hommes, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. La propriété (j'en demande pardon à l'ombre de Henri Saint-Simon), la propriété est toujours la force, le nerf, l'ame de la France. Les Saint-Simoniens se plaisent à nous traiter d'oisifs; des oisifs comme nous sont nécessaires; sans nous autres oisifs les travailleurs iraient tout au plus à l'hôpital. Que leur offriraient les Saint-Simoniens pour les soulager? sans-doute un numéro du *Globe*. Faible secours! notre croupissante oisiveté est plus profitable aux malheureux. C'est aux propriétaires, c'est à cette phalange nationale que la noblesse française doit se rallier. Elle y appartient en grande partie. Elle possède peut-être un quart du pays. Qu'elle se fasse donc le champion de

cet intérêt sacré, compris par mille intelligences, défendu par mille bras, et qu'elle cesse de s'épuiser dans la rêverie creuse d'intérêts qui ne tiennent plus à rien, que personne ne comprend, et qu'elle est trop faible pour défendre à elle seule. Qu'elle fasse cause commune avec la classe moyenne (il faut bien se servir en attendant de termes qui n'ont plus aucun sens). La propriété d'une terre de cent mille livres de rente, et celle d'une échoppe au coin de la rue Mouffetard, ne sont qu'un même fait sous une forme différente. Les mêmes lois les garantissent; elles sont sacrées et inviolables au même titre. Je l'ai dit souvent avant juillet: qu'il arrive une révolution, et, grâce à l'heureuse division des propriétés, la chaumière sauvera le château. Touchez au château, la chaumière court de grands risques. Voilà le droit de la noblesse; il est inhérent à sa qualité de propriétaire, et, si elle prétendait s'arroger une existence étrangère à ce droit, le reste de la France réclamerait avec raison. La chambre des pairs n'est point une exception à cette règle. Fût-elle restée héréditaire, la pairie n'est qu'une magistrature, nullement une aristocratie. Ses amis lui ont donné ce sobriquet; ils l'ont proclamée la seule noblesse possible en France. Ils ont eu tort, on les a pris au mot; on a traité la pairie comme une noblesse. Voilà, si je ne m'abuse, la situation exacte de la classe prétendue privilégiée. Je crois aussi qu'elle se présente à la saine opinion sous son vrai jour. Les hommes raisonnables de toutes les classes lui contesteront ses souvenirs comme droit, mais non comme ornement. Il existe cependant une opinion plus difficile, plus ombrageuse, plus exigeante. C'est une quintessence, un élixir de vanité plébéienne; à l'en croire, un beau nom ne devrait donner aucun relief même social. Il serait absolument indifférent de s'appeler Montmorency ou Pierrot; il vaut même mieux ne pas s'appeler Montmorency! il faut presque contraindre le public à n'attacher aucun sens à un nom historique; il faut surtout abolir les titres. Abolissez donc les noms, car un titre n'ajoute rien à un nom connu. Qu'importe à M. de Montmorency d'être ou de n'être pas duc? Quand Napoléon l'a fait comte, il

regrettait son vieux titre de baron. Mais qu'il soit comte, baron ou duc, sa race ne s'en retrouve pas moins dans toutes les pages de l'histoire de France. Je cite, il est vrai, le sublime du genre. Le retranchement d'un titre causerait plus de dommage à beaucoup d'autres familles, j'en conviens, mais tout va par échelons. Supposons, ce qui n'arrivera pas, que les idées mesquines et violentes aient le dessus. Qu'obtiendra-t-on en persécutant le passé, en proscrivant ce qu'on ne peut proscrire? On forcera les débris de la vieille société à s'agglomérer, à vivre uniquement entre soi. C'est le comité de salut public qui a créé le faubourg Saint-Germain. L'empire l'a continué, il lui a donné une nouvelle force. La restauration l'a anéanti. Sous l'empire il formait une caste à part. Sous la restauration, la similitude des titres, des emplois, le niveau de la chambre des pairs surtout, a passé sur les deux aristocraties. Voulez-vous faire tracer de nouveau l'ancienne ligne de démarcation? Voulez-vous renfermer la noblesse dans son quartier comme les Juifs au *Ghetto* de Rome? Voulez-vous empêcher la fusion qui tôt ou tard arrivera par la vie parlementaire, l'habitude de se voir, de se rencontrer, par des liaisons d'amitié, peut-être par des mariages? Qu'y gagnerez-vous? La vieille noblesse redeviendra une puissance!... L'abolition de l'hérédité des pairs a déjà fait la moitié de l'ouvrage. Vous vous en apercevrez bientôt. Vous croyez-vous plus habiles niveleurs que les hommes de 93?

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

A la bonne heure, qu'on nous persécute! qu'on nous force à vivre ensemble... Je ne verrai plus du moins cette odieuse confusion, ce mélange... que M. le duc de Saint-Simon n'aurait jamais supporté...

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Vous entendez! Oh! les incorrigibles!...

LE MARQUIS.

Persécuter! proscrire!... eh! mon cher oncle, personne n'y songe. Pardonnez-moi l'expression, mais cette soif du martyre qui dévore tant de beaux messieurs au foyer des Bouffes, n'est

au fond qu'une fatuité. Le martyre!... vous voulez le martyre!... Vous n'êtes pas dégoûtés... mais vous ne l'obtiendrez pas. Persuadez-vous bien cela et dites-le beaucoup à vos amis! L'attitude actuelle de l'aristocratie est assez difficile à définir, ou plutôt l'aristocratie est divisée. Une partie s'est franchement ralliée au gouvernement. Il n'est pas un des grands noms, et des plus grands noms de France, qui n'ait ses représentants au Palais-Royal. D'autres boudent encore, la raison les ramènera; c'est à elle qu'ils se rendront, et non à l'attrait des bals et des fêtes, comme le prétendait naguère un journal dans un article d'assez mauvais goût attribué obligeamment à des gens que l'on en savait de toute manière fort incapables. D'ailleurs, qui songe à tendre des rets et des pièges? La dynastie actuelle n'est point une parvenue; elle est de trop bonne maison pour quêter des courtisans. Les portes des Tuileries sont ouvertes. Ceux qui entrent sont bien reçus; la présence est accueillie, l'absence n'est point remarquée. Nous ne sommes plus au temps où on allait à la cour par ordre et par corvée, où un ministre de la police croyait sauver l'état en faisant une presse aux présentations, comme en Angleterre la presse aux matelots. Tout le monde comprend d'ailleurs l'autorité des convenances et des souvenirs. Des serviteurs comblés par la dernière cour peuvent conserver religieusement la mémoire de ses bienfaits; leur conduite est respectable; quelques-uns d'entre eux ont tort seulement de faire tourner leurs regrets en aigreur et en amertume. Pourquoi ces insultes? pourquoi ces provocations? Qui n'est pas étonné des discours envenimés dont a retenti dernièrement la salle du Luxembourg? Ils contrastaient avec le caractère et la jeunesse de l'homme auquel échappait ce torrent d'injures; je l'aime, je l'estime, j'en suis désolé pour lui et pour moi; heureusement ses paroles ont eu peu d'échos. En effet, qu'attendre de déclamations absolument dénuées de preuves? Il est impossible de ne pas sourire lorsqu'on entend attribuer à un gouvernement une tendance réactionnaire à laquelle il s'est formellement opposé!... Je vois avec plus de douleur encore le génie s'amuser à ces frivoles jeux d'esprit.

Lui convient-il de descendre jusqu'à la plus usée des figures de rhétorique : la supposition ! *Quand on aura fait tomber mon chef...* dit l'illustre écrivain... Eh ! bon Dieu ! qui songe à ce sacrilège ? Quelle main oserait toucher un chef si long-temps couvert de lauriers ? Nous vous admirons toujours, ô grand poète, mais permettez-nous de ne pas vous croire. Si vous aimez votre patrie, et vous contribuez trop à sa gloire pour ne pas la chérir, soutenez ses pas à travers les obstacles qui heureusement s'aplanissent tous les jours, et ne cherchez pas à la plonger dans les hasards d'une révolution nouvelle. Ce rôle n'est pas digne de vous. Attenter à vos jours !... Mais a-t-on seulement attenté à votre livre ?... Non, il se vend à tous venants ; on le voit sous les vitres de tous les magasins de libraires. Peut-être de bonnes âmes se figurent-elles le noble auteur proscrit, chargé de fers, plongé dans un cachot infect, et comme le Tasse, privé du bonheur d'écrire. Je puis les rassurer. J'ai eu le plaisir de le rencontrer avant-hier, qui regardait tranquillement des lithographies sur le quai Malaquais.

A-peine le marquis eut-il achevé cette espèce de prosopopée qu'une ondée survint et dispersa les promeneurs. Mille parapluies se déployèrent à la fois comme autant de palanquins. Mes Saint-Simoniens disparurent sous les arcades. Je ne les vis plus ; j'entendis seulement dans le lointain une voix de ténor et une voix de basse, s'écrier à la fois, avec un accent lugubre : O Saint-Simon !... O Saint-Simon !... O Saint-Simon !...

Or, tout cela eut lieu le 6 novembre de l'an de grâce 1831.

Le comte Alexis de SAINT-PRIEST.

UN CONSEIL DE DISCIPLINE

DE LA GARDE NATIONALE.

C'était le mois dernier, un mardi : madame Malibran faisait sa rentrée par le rôle de *Ninetta*, et je me respecte assez pour aimer avec enthousiasme son talent poétique ! il faut être, à mon avis, incomplet dans son organisation, ou rédacteur de certain journal, pour éprouver autre chose que de l'admiration, à la vue de cette délicieuse création de femme, qui serait déjà la plus séduisante entre toutes, si elle n'était que femme. Mais ce n'est rien encore que l'attrait de sa personne, piquante fantaisie de la nature ; sa voix surprend, transporte, son ame parle à votre ame, sa pantomime puissante comme l'aimant, vous attire, vous tient sous le charme ! Si elle le veut, vous allez frémir, pleurer... puis, vous avez encore les larmes dans les yeux, qu'elle peut à son gré vous faire rire, sauter sur votre banquette, vous extasier, crier des bravos, et trépigner des pieds !...

Je vous disais donc qu'elle rentrait, après une longue, longue absence.... Lablache en était, Lablache à la voix puissante, au jeu brillant et facile : belle connaissance d'amateur à faire, plus douce encore à retrouver ; puis, je n'avais jamais entendu de ténor, puisque je ne connaissais pas Rubini. Triple

attrait, suave soirée! Je pars, je vole, j'y suis déjà!... O néant des jouissances humaines, puissance stupide du positif! me voilà descendu du ciel de mes illusions... pas une place, une seule, la plus modeste, même à prix d'or...! les banquiers de la place ont déjà négocié leurs coupons à la hausse.

Que faire de ma soirée, et de ma mauvaise humeur...? Irai-je porter mon argent à l'un de nos pauvres théâtres nationaux, si besogneux, pour la plupart? ma foi non... je suis égoïste dans mes plaisirs! D'ailleurs, en fait de théâtres, je pense comme le ci-devant jeune homme à propos de sa culotte: si je peux y entrer, je n'en veux pas. Irai-je m'enfermer dans un cabinet de lecture, et y chercher, dans les journaux du soir, un 1025e protocole de la conférence? Pas davantage: ces protocoles m'ennuient, ils ressemblent à la chanson du roi Dagobert, dont personne, jusqu'ici, n'a pu trouver la fin. A quoi donc dépenserai-je les cinq heures qui me restent à vivre aujourd'hui, jusqu'à minuit?

Heureusement, la mémoire me revient d'une certaine citation au conseil de discipline de ma légion... Je voulais faire défaut pour la Malibran. Eh bien, puisque la *diva* me fait défaut, allons au conseil de discipline: c'est un spectacle tout comme un autre, et celui-là du moins aura pour moi le piquant de la nouveauté. Je jette donc un dernier regard, un regard d'adieu sur le péristyle des Italiens, et me garant des voitures élégantes qui arrivent de toutes parts, et m'humilient en m'éclaboussant, je me dirige lentement vers la mairie de mon arrondissement.

La soirée était peu avancée, et bien que la citation fût pour six heures, l'aréopage-citoyen n'avait pas encore fait acte de présence. Un tambour était là, seul, dans une antichambre, près d'une petite table, chantant la *Parisienne*, car un tambour de la garde nationale chante nécessairement la *Parisienne*, j'aurais mieux aimé la *Gazza*, tout patriote que je suis. Enfin je dépose ma citation à comparoir entre les mains du troubadour galonné.

„— Ah, c'est pour la chose que monsieur vient... bon,

„donnez-vous la peine de vous asseoir. Monsieur est sans-„doute dans les grenadiers... c'est une bien *belle* uniforme, „pour quelqu'un qui a les *moilliens* du bonnet. — Non, mon „ami, je ne suis pas grenadier. — Oh! pour lors, monsieur est „chasseur, ça se voit tout de suite, *chasseur diligent* comme „dit la chanson; monsieur en est digne à tous égards. — Pas „plus chasseur que grenadier. Ah, monsieur est voltigeur, „j'en fais mon compliment à monsieur: le voltigeur est bien „pris dans sa taille, et agréable au civil comme au militaire. „— Eh mon Dieu, tambour, je n'ai pas même l'avantage de „porter la plaque et les épaulettes jaunes. — Si monsieur est „biset, monsieur n'en est que plus *méritoire*, car enfin, le „chapeau rond n'a rien de disgracieux..." Mon officieux tambour va sans-doute me prouver que le costume de *biset* est *la plus jolie* uniforme de la légion, mais un léger bruit se fait entendre, on monte l'escalier, la porte s'ouvre, et mes juges entrent successivement. Pendant cette défilade de magistrats quasi-militaires, le tambour s'est remis à chanter *la Parisienne*, mais cette fois, il me semble qu'il y met de l'intention.

Le premier des membres du conseil qui passe devant nous, est un petit monsieur brun, bien ficelé, bien attaché, coiffé à la Bonaparte, la troisième corne en avant; c'est un ancien militaire, brave, mais tant soit peu gascon: il tient à cette manière de mettre son chapeau, parce que, dans sa famille, on lui a dit qu'il ressemblait à l'Empereur, quoiqu'il ait le nez retroussé.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté!

s'écrie en fausset le digne tambour, et le monsieur salue, comme saluait Gobert à la Porte-Saint-Martin. Un autre officier arrive, et le chanteur infatigable reprend d'une voix plus grave:

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté!...

un sourire affectueux accueille cette nouvelle variante, et il m'est facile de deviner que monsieur le capitaine de voltigeur

va plus souvent aux Tuileries que chez Lafayette. — Tous les juges se succèdent, et mon diplomate de corps-de-garde continue sa manœuvre variée et cadencée qui me met parfaitement au fait de toutes les opinions. Chacun flatte à sa manière, et ce tambour-là ne peut manquer d'être bientôt tambour-maître.

Il est sept heures passées, le sanctuaire de la discipline est ouvert, et les prévenus arrivés en foule, y pénètrent avec moi. — C'est une petite salle peu éclairée (notez que je parle de la salle,) garnie de six banquettes, trois quinquets, un garde municipal, et deux sentinelles empruntées à l'ordre public. Ah, pardon, j'oubliais le tambour qui remplit, maintenant, les fonctions honorables d'huissier-audiencier. Au fond de la salle, et sur une petite estrade ornée d'un bureau, siège le tribunal. Le président occupe naturellement la place du milieu, et les conseillers forment un demi-cercle à sa gauche et à sa droite, par rang de grade, car depuis le chef de bataillon jusques et y compris le simple soldat citoyen, il y a un peu de tout, dans la composition de la cour. Plus bas, et devant un bureau, sont placés le capitaine rapporteur et le secrétaire, l'un à la gauche, l'autre à la droite du président. Voilà pour la décoration et la mise en scène, au lever du rideau, je veux dire à l'ouverture de l'audience.

Je sais déjà, comme vous l'avez vu, comment pensent tous ces messieurs, en fait de politique et de garde nationale: maintenant je vais chercher à deviner sur leur figure, et d'après le système de Lavater, la nature de leurs professions, et de leur capacité Allons, à l'ouvrage, ces messieurs jugent, je vais juger aussi. Reconnaissons d'abord mes voisins, car ils ont passé si rapidement devant moi que je n'ai rien vu: d'ailleurs, l'uniforme change un homme à son avantage, et c'est pour cela sans-doute que tant de gens tiennent à être de la garde nationale.

Deux gros yeux de mouton sont fixés sur moi et semblent me dire, comme au bal masqué: „Je te connais"... Quel est donc cet homme? Eh mais, je ne me trompe pas, c'est mon ancien médecin, qui a couvert sa lèvre stupide d'une large moustache blonde: ce monsieur-là m'a déjà condamné comme docteur, il

y a quelque temps, mais j'en ai appelé, Dieu merci... Je me souviens que la sangsue était chez lui un système, même une affection, signe évident de ministérialisme; aussi, en juillet 1830, était-il pour les ordonnances (jeu de mots à part); Charles X aussi avait condamné la nation; elle et moi nous avons changé notre médecin...

Continuons l'inspection de la galerie... Derrière le nez d'un sergent de chasseurs, j'entrevois une figure toute arithmétique, une quittance incarnée, un propriétaire enfin... c'est le mien; il veut se cacher, mais en vain; il est forcé d'échanger avec moi un regard. Je sais bien que demain, après m'avoir jugé, il me parlera de la sévérité de la loi, de ses devoirs de magistrat-sergent-major; mais moi condamné, je lui parlerai à mon tour du juge de paix, car j'ai un bail, et mes cheminées fument.

Quatre physiques insignifiants me passent encore sous les yeux; pas un trait, pas une ligne qui dise quelque chose: têtes de bois, voilà tout!... Ah! une bonne fortune! voilà aussi une tête sur un habit bleu à collet rouge, mais une tête qui dit au premier abord: „Vous voyez à qui j'appartiens.“ Si celui-là n'est pas épicier, j'ai bien du malheur; tenez, vous allez en juger, d'après son portrait; mais non, c'est inutile, vous le voyez d'ici: l'épicier est type, et sa figure est une pour toute l'espèce! — N'êtes-vous pas de mon avis qu'on naît épicier comme on naît poète ou grand capitaine? Seulement, par amour-propre, on aimerait mieux naître poète ou grand capitaine.

Au résumé, dans ce conseil de discipline, comme dans toutes les assemblées parlantes, jugeantes, discutantes et souvent déraisonnantes, il y a une ou deux capacités, puis bon nombre de braves gens qui remplissent leurs fonctions sans être trop ridicules, parce qu'ils n'y mettent ni morgue ni prétention; puis, le reste, la masse!... ce sont d'honnêtes bourgeois uniformés, qui viennent juger, pour passer un moment, comme ils iraient, au café de la Régence, faire galerie à une partie d'échecs; ils approuvent, désapprouvent, acquittent, condamnent, et ils comprennent peu; il y en a même qui ne comprennent pas du

tout; mais ils sont du conseil de discipline, et le dimanche, mesdames leurs épouses peuvent dire: „Mon mari est du „conseil de discipline.“ C'est flatteur, c'est une dignité dans une famille d'électeurs... c'est l'aristocratie de la boutique.

Je vais continuer mes observations tacites sur le personnel de l'assemblée. Quand M. le secrétaire prononce mon nom, l'huissier-tambour le répète (en l'écorchant, bien entendu), et me voilà sur la sellette, c'est-à-dire sur la petite estrade faisant face au tribunal, et tournant le dos au public. — Je commence par demander ce qu'il y a pour le service de la garde nationale, et l'on m'apprend que je fais partie du 1er bataillon, 2e compagnie, et que je suis dans les chasseurs. Je remercie qui de droit de l'aimable surprise qu'on a bien voulu me faire, car je ne m'en doutais nullement. — „Vous avez pourtant reçu des billets „de garde,“ me dit-on. — „C'est possible, mais je ne lis „jamais ces sortes de choses-là.“ — „Vous n'en êtes pas „moins inscrit dans les chasseurs. Tenez, c'est monsieur, à ma „gauche, qui vous a recruté.“ Je m'incline devant mon recruteur; c'est un homme de quatre pieds au plus, et pourtant il est entré dans les grenadiers en prouvant qu'il présentait un effectif de cinq pieds dix pouces: voici son calcul: quatre pieds d'homme, et vingt-deux pouces de bonnet à poil, y compris le plumet, total cinq pieds dix pouces. Il y a bien eu, à cet égard, quelques réclamations, mais on a reconnu qu'il y avait justice à ne faire qu'un du citoyen et de son *ourson*, car ils sont inséparables, on ne les a jamais vus l'un sans l'autre: M. Gispard reçoit ses visites coiffé de son bonnet, il se promène avec son bonnet, mange avec son bonnet, danse, walse, joue à l'écarté avec son bonnet. Cela me rappelle les bains de Dieppe en 1824; il y avait là un jeune prince piémontais qui se trouvait fort désobligé de partager la mer avec nous autres de la roture; on le confondait avec tout le monde, car au bain, sauf le caleçon, c'est la nature et par conséquent l'égalité. M. le prince, qui n'aime pas ce vilain mot-là, avait imaginé de se baigner avec ses épaulettes de colonel et ses armoiries sur le vêtement obligé. Mais revenons à nos moutons, je veux dire aux juges.

On m'interroge dans toutes les formes, et je crois même que, pour abréger le temps, on a la bonté de faire en même temps les demandes et les réponses; c'est ce qu'on appelle, au conseil de discipline, les explications et la défense de l'accusé. Bref, on m'assure que j'ai manqué au service, étant commandé comme garde *hors de tour;* il me semble, à moi, que si ce n'était pas *mon tour*, je ne suis pas coupable; mais le rapporteur prend des conclusions, et n'est pas du tout de mon opinion. Alors, tous les juges se lèvent, entourent le bureau du président qui recueille les voix dans l'ordre inverse des grades, et comme ces messieurs tournent le dos au capitaine faisant les fonctions du ministère public, ils s'imaginent qu'ils délibèrent *hors la présence du rapporteur*, ainsi que le veut la loi. En conséquence de ce qui précède, on me condamne à un jour de prison, pour avoir manqué à une garde *hors de tour*. Qu'est-ce que cela me fait? J'irai en prison, j'aime mieux cela que de monter la garde; d'abord, on a plus chaud, et ensuite, on n'est pas forcé de patrouiller la nuit. Puis, vingt-quatre heures passées dans le recueillement et la solitude... j'aurai peut-être le temps de comprendre ce qu'ils veulent dire avec leur garde hors de tour.

La personne qui me remplace au tribunal de la pénitence civique, est un individu appelant d'un jugement qu'il a laissé prendre contre lui par défaut. — „Vos moyens de défense. — „Je n'en ai pas. — Vos motifs d'excuse. — A quoi bon? — „Vous voulez donc qu'on vous condamne, qu'on vous envoie en „prison? — Qu'on me condamne, c'est possible, mais en prison, „non. — Vous irez pourtant, monsieur, ou vous ferez votre „service. — Je ne ferai pas de service, et je n'irai pas en prison..." Alors le monsieur explique tranquillement son affaire: il gagne du temps, autant que possible, il demande des délais, des remises; enfin, arrivé au conseil de discipline, il se laisse condamner par défaut, puis appelle, puis est condamné contradictoirement: „Pour tout cela, ajoute imperturbablement l'accusé, „il faut du temps, sans compter les significations et les „oppositions... C'est justement la position où je me trouverai „la semaine prochaine: alors, pourvoi de ma part à la Cour

„de Cassation, nouveaux délais, et bien autrement longs; les „mois se passent, la fête du Roi arrive, et je suis compris dans „l'amnistie générale des délits de la garde nationale. Au revoir, „messieurs, après la Saint-Philippe, car j'espère bien recommencer „l'année prochaine.“ Le tribunal un peu étourdi par l'audace du singulier personnage, se venge de lui par le *maximum* de la peine, mais je crois qu'il eût été plus prudent de le faire taire, car son système n'est pas mauvais, *et cela fait venir de coupables pensées.*

A un autre: celui-ci est M. Martin, il s'avance gravement vers ses juges, précédé, à une distance de deux pieds, d'un abdomen peu ordinaire, et qui ne témoigne pas en faveur de sa sobriété: la figure de cet homme est fraiche et riante, sa taille élevée, ses épaules larges, et d'énormes favoris blonds achèvent de lui mériter le titre honorable que lui ont décerné toutes les dames un peu cossues de son quartier..... on ne l'appelle que le *beau Martin.* — „Pourquoi refusez-vous de „monter la garde? lui dit le président. — Je suis poitrinaire, „répond M. Martin, d'une voix de basse-taille, qui rappelle „les beaux jours de Dérivis.“ — Le rire que ce motif d'excuse excite dans l'assemblée, lui prouve assez qu'il a eu peu de succès... — „Je vous jure, président, que je ne bois que du lait „d'ânesse.“ — Renvoie le tribunal M. Martin, devant le conseil de recensement.

„M. Bayeux!“ dit le secrétaire. Or, comme M. le secrétaire n'a pas la prononciation très-nette, tout le monde a entendu: M. Mayeux. On se lève sur la pointe des pieds, les cous sont tendus, les oreilles attentives, on croit enfin qu'on va voir cet être idéal, poétique, et jusqu'ici introuvable, ce type de vingt mille portraits qui n'ont pas d'original. — Vain espoir, c'est un petit homme très-vif, très-remuant, qui se trouve en un saut devant le bureau du président: il fait tant de mouvements, qu'il renverse une bougie et deux tabourets. — Pardon, pardon, c'est mon caractère, aussi je demande à ne pas faire partie de de la garde sédentaire, je suis de la mobile, je ne connais que la mobile; et en gesticulant, il jette par terre le chapeau à

cornes du vice-président. — Le tribunal apprécie le patriotisme de M. Bayeux, et l'engage provisoirement à vouloir bien se mobiliser de chez lui au corps-de-garde.

Un pauvre diable est cité alors pour avoir monté sa garde en redingote bourgeoise, lui qui jusque-là s'était fait remarquer par sa tenue; on le taxe de mauvaise volonté... Indigné, il jette sur le bureau une preuve parlante de son innocence.... C'est une reconnaissance du Mont-de-Piété; son habit et son pantalon sont en gage.

„M. Lefêvre," dit le secrétaire... „Voici M. Lefêvre," répond le tambour, en amenant quelqu'un par la main. — Or, M. Lefêvre se trouve être une vieille femme de soixante-dix ans... On rit d'abord du quiproquo, mais cette pauvre femme a les larmes dans les yeux, et l'on est fâché d'avoir ri. — Elle vient pour son fils qu'on veut forcer absolument à monter la garde, et que des douleurs insupportables empêchent même de travailler chez lui. — „Depuis quand a-t-il ces douleurs? — depuisle 29 juillet 1830." Un murmure sourd se fait entendre, le président fait signe à la veuve Lefêvre de se retirer... On prononce le mot de quête... J'en serai.

L'heure s'avance, encore un, et ce sera fini... Il est impossible, quand les juges le voudraient, de se refuser à entendre ce brave homme; depuis qu'il a reçu sa citation, il ne dort plus, sa femme ne dort plus, sa bonne ne dort plus. Il réclame l'indulgence du tribunal, l'indulgence du public, il témoigne de son respect pour ses chefs. S'il était condamné seulement au blâme, il en mourrait de chagrin, „lui qui ose se „ dire un modèle d'exactitude, lui qui n'a pas manqué une „ revue, une émeute, qui a conquis un chapeau gris le 14 juillet, „ et arrêté deux femmes et une fruitière, rue du Cadran!" Le tribunal, ayant égard au zèle habituel du prévenu, et considérant qu'il ne s'agit que de trois heures d'absence du poste de la mairie, le renvoie de la plainte. „Vive le roi, vive la garde nationale!" s'écrie alors le digne homme, en pleurant de joie, „ c'est le plus beau jour de ma vie..." Puis, dans son enthousiasme, il embrasse une des sentinelles, et demande s'il faut donner quelque chose au tambour.

La séance est levée. — En rentrant chez moi, j'entends les sons d'une musique discordante à briser le tympan... Je me dirige du côté d'une assez belle maison dont la foule obstruait les abords... Je m'approche, et j'interroge... C'était un charivari qu'on donnait à un officier supérieur de la garde nationale nouvellement décoré... Le peuple a aussi son *conseil de discipline !*

CHARLES DUPEUTY.

UN BAL CHEZ LE COMTE D'APPONY.

„O soleil! fais ce que tu voudras, mais n'éclaire point les „bals de Paris!"

Telle était l'invocation qui commençait la quatre-vingt-douzième page du journal de John D***, jeune gentilhomme écossais, à Paris depuis trois mois, et que lisait par-dessus son épaule, George H*** son ami et son compatriote, arrivé la veille d'Édimbourg.

— Je ne m'attendais pas à cette conclusion, s'écria George!

— Ah! c'est vous, dit John. Et il rougit d'abord, puis rejeta loin de lui le livre relié en cuir de Russie, et dont les feuillets étaient dorés sur tranche.

— Me trouveriez-vous indiscret, mon ami? aurais-je surpris votre secret?

— Un secret!... Oh! je n'en ai plus, de secret... Tenez, George, prenez le livre et lisez; lisez tout.

En parlant ainsi, John se leva et sortit, laissant George lire tranquillement son journal.

Ce journal disait que, le 21 avril, sir John avait rencontré dans un cerle très-élégant, la comtesse Hélène de... C'était le soir... Jamais rien d'aussi beau n'avait frappé les regards du jeune Écossais. Quelle blancheur éclatante! quels yeux étincelants! quelles tresses noires et épaisses, se croisant sur un

front d'ivoire! quelle pose de tête! quel goût dans l'arrangement de cette maqnifique parure!... Sir John ébloui, ne parla point. Un jeune homme communicatif, et qui lui sembla bienveillant, devina la cause d'un silence, que la direction des yeux de sir John rendait très-éloquent, et fit un éloge pompeux de l'esprit d'Hélène. Grâces aux soins de ce jeune homme, nommé d'Orviller, l'Écossais s'était souvent rencontré avec la comtesse. Peu-à-peu, il s'était enhardi; il avait parlé; il avait glissé un billet dans le mouchoir d'Hélène, tombé à terre. Enfin, toutes ces premières phases d'un amour de société civilisée, John les avait parcourues. Mais ce fut à travers une foule d'énumérations, d'interjections, de points, qui lui rendirent fort pénible la lecture de ce manuscrit, que George apprit ces circonstances si communes d'une passion qui commençait à le devenir très-peu, puisqu'elle avait décidé sir John à prêter mille louis à d'Orviller pour acquitter une dette de jeu...

George, en suivant son ami, sur les pas de la comtesse, remarqua avec étonnement que la scène où lui apparaissait ordinairement cette *ravissante* personne, semblait étrangère à la ville de Paris par ses accessoires. Tantôt John avait vu les mains délicates de la dame servir d'un *pudding* anglais, d'un *kuglof* allemand, d'une *polpetta* italienne; tantôt d'une *olla* espagnole ou d'un *carry* indien.

On apprenait les langues vivantes et la géographie de l'Europe, rien qu'en apprenant ce que John avait mangé lorsqu'il s'était rencontré à dîner avec Hélène; et les personnages épisodiques qu'il nommait n'étaient pas plus indigènes que les préparations alimentaires qu'il avait citées. Le corps diplomatique apparaissait habituellement dans les cercles qu'Hélène faisait parcourir à sir John.

Ce fut chez un hospodar, dans un petit cabinet incrusté de lapis-lazuli et de nacre, drapé en moire, où la lumière n'arrivait qu'à travers un plafond de gaze bleue, parsemé d'étoiles d'argent, et en s'échappant des parois transparentes d'une lampe d'albâtre, que John recueillit ces paroles envivrantes: „Soyez *demain* chez l'ambassadeur d'Autriche... à trois heures..

„le cinquième arbre... une touffe de lilas... pendant le galop... „je pourrai vous parler loin de la foule... Mais soyez prudent, „discret... Ah! quelle faiblesse!... Quoi, cela ne vous suffit „pas?... Eh bien! peut-être une autre fois... Je vous le dirai demain...“ Des femmes cherchant aussi la fraîcheur et les doux effets de la clarté *lunaire* s'élancèrent alors des galeries de l'hospodar, et envahirent le cabinet où, pendant quelques minutes, sir John, pour la première fois, avait pu contempler *en face*, et tête à tête, Hélène devenue sensible.

Là, le livre justifiait son titre d'*album*, et le manuscrit finissait. Demain? se dit George, demain? C'était mardi... C'était avant-hier... Pourquoi a-t-il ici interrompu son journal?... Conçoit-on qu'il ait cessé d'écrire au moment le plus intéressant!

George éprouvait une véritable impatience, lorsqu'un vieux homme, d'une tournure fort noble, entra dans la chambre, le salua, et prit possession du canapé et de ses coussins, d'un air qui annonçait l'habitude de s'établir ainsi.

Vous êtes sûrement M. George H....., dit-il après un instant, l'ami attendu par sir John?

Cette question provoqua une explication; et George apprit qu'il causait avec le chevalier de B..., ancien émigré, venu à Paris pour régler ses indemnités, occupant une chambre dans l'hôtel où demeurait sir John, et devenu assez l'ami de ce dernier, pour demander de ses nouvelles avec une apparence d'anxiété, qui alarma George. Celui-ci, avec beaucoup de réserve, parla de la curiosité qu'avait excitée en lui la lecture du journal, suspendu, quand il s'attendait à la description d'une fête....

Eh! comment voulez-vous que l'on songe à faire une narration dans de pareils moments? dit le vieux chevalier... Est-ce que sir John ne vous a pas conté ec qui s'est passé hier chez l'ambassadeur d'Autriche!...Il est curieux que ce soit moi qui vous apprenne... Au reste, tout Paris parlera demain de cette affaire-là.

— Mais je ne comprends point une telle publicité... Rien ne ressemble aussi peu au caractère de mon ami, Il est vrai, monsieur, que je ne sais rien du tout, et si vous pouvez...

— Eh bien! je vais tout raconter, moi, reprit le chevalier de B... en s'asseyant plus commodément sur le canapé, avec cette mine satisfaite d'un bavard parlant par obligation, et dont la conscience ne trouble pas les plaisirs; j'ai été témoin de tout... Il faut d'abord que vous sachiez que les bals donnés par madame la comtesse d'Appony, précédant et suivant un déjeûner, ont produit une grande sensation à Paris, où l'on ne prévoit jamais les conséquences d'une innovation... Comme l'on n'est pas admis légèrement chez l'ambassadrice, entre la nouveauté et la difficulté, les esprits ont été conduits jusqu'à l'engouement pour ces fêtes diurnes. J'avoue qu'elles sont belles. Ces voitures à larges armoiries qui remplissent la rue Saint-Dominique; ces chevaux écumant et piaffant; cette livrée qui encombre la cour et le vestibule de l'hôtel, tout cela a un grand air, et l'on n'en perd rien, comme aux réunions de nuit... Puis les ameublements sont d'une grande somptuosité. La dorure, les riches étoffes, les crépines, les bronzes éclatent partout. Les femmes, là, ne sont habillées comme nulle part: leurs habits sont si simples, si frais, si blancs, que je ne sais quoi de jeune et de naïf donne une nouvelle physionomie à leurs parures... On leur offre, en arrivant, des bouquets de fleurs naturelles, qu'elles tiennent à la main, et qui, lorsqu'elles soulèvent leurs robes pour danser, se détachent comme sur un fond de neige, et produisent un effet ravissant: cette odeur de jasmin et de violettes réveille des idées d'innocence champêtre, que détruirait la clarté des bougies, et qui s'accorde avec celle du jour... Assurément je ne peux pas dire un mot contre l'ordonnance des bals; au reste, madame la comtesse d'Appony fait les honneurs avec un charme et une élégance qui deviennent plus rares chaque jour. Sa personne et son maintien semblent destinés à rappeler les grâces de l'ancien régime, comme les peintures d'Herculanum à nous représenter celles de leur siècle. Hélas! de telles manières se conservent encore comme une tradition, dans quelques familles à origine perdue; mais elles cesseront bientôt d'être inhérentes au sol de la France. La révérence n'est-elle pas

déjà supprimée dans beaucoup de salons?... Moi qui ai vu présentèr madame la princesse de Beauvau et madame de Genlis!... Mais pour juger une femme, rien qu'en la voyant entrer dans un appartement, il ne faut pas partager son temps entre la Bourse, les restaurateurs, et les théâtres du boulevart... Il ne faut pour demeurer appréciateur habile d'un mérite tout féminin, d'une grâce fugitive comme la forme des nuées, démurer la vie privée, et faire écraser par la presse tant de réputations. Quand un peuple qui sait lire, ne demande plus à ses auteurs que des noms propres, c'est qu'il s'est fait homme; il n'y a plus de femmes chez ce peuple-là, puisqu'il n'y a plus de modestie, de crainte, ni de secret... Je sais bien que l'on nous promet des compensations, mais je regrette les femmes... Enfin, j'avais le plaisir d'en contempler *une* hier dans l'ambassadrice, quand je reconnus sir John auprès de moi. Il était invité pour la première fois, et il me demandait cent noms; mais d'un air préoccupé qui me frappa. Je désirais pourtant, puisque nous nous étions rencontrés, lui faire remarquer plusieurs choses très-intéressantes. Par exemple, il n'aurait pas observé sans moi à quel point le vert dominait... Il y avait des femmes dévouées, qui bien que très-brunes, étaient en vert de la tête aux pieds... On le saura à Holy-Rood, je vous en réponds.

J'aurais voulu, à ce sujet, communiquer quelques réflexions à sir John, mais il me quittait à chaque instant pour parcourir les salons, ou passer dans le jardin. Je le vis interroger plusieurs jeunes gens: quelques-uns d'entre eux souriaient après lui avoir répondu. Après ses excursions, il revenait se placer auprès de moi, cherchait à causer, mais son agitation était évidente: je commençai à m'en inquiéter, quand je lui vis refuser toute espèce de rafraîchissements; et surtout, quand, malgré ma recommandation, il ne voulut pas goûter à un certain chocolat mousseux, préparé avec une telle perfection chez le comte d'Appony, que moi qui vous parle, j'en ai pris quatorze tasses, qui ne m'ont point empêché de déjeûner... Enfin, je me doutai que sir John attendait ou cherchait vainement

une femme, quand je le vis suivre toutes celles qui arrivaient puis revenir tristement dans mon embrasure... L'orchestre joua le galop: c'est toujours le signal d'un grand mouvement: parce que le neveu de l'ambassadeur galope comme il valse: il n'y a pas d'homme de vingt ans qui ne souhaite d'avoir la Hongrie pour patrie, afin de saisir la mesure, l'*accent*, pour ainsi dire, de cette danse nationale, que le jeune comte d'Appony exécute à désespérer tout ce qui danse là. On se range; on semble écouter des yeux. Ceux qui ont un peu de sang allemand dans les veines, s'élancent, tournent, volent avec le jeune homme et sa danseuse. Il y en a qui discutent l'influence du galop sur les mœurs, et vantent la morale des *chassés* et de la *queue-du-chat*... Pour moi, qui ne vois rien d'intellectuel dans la danse, hors du menuet, je ne me prononce pas, mais je m'amuse de l'animation que répandent cette musique si gaie et ces pas si vifs... Mais ce pauvre sir John était là d'un air soucieux... regardant sa montre, soupirant... Tout-à-coup il sembla prendre une grande résolution, et me dit: Connaissez-vous la comtesse Hélène de T.? Je n'eus garde de remarquer son embarras, et je lui répondis: Pas beaucoup, mais je la rencontre souvent.

— Il est singulier qu'elle ne soit pas ici?

— Ce serait si singulier qu'elle y est depuis long-temps... Je l'y ai trouvée...

— Où donc? où donc? interrompit sir John, rougissant comme un séminariste devant son évêque, et regardant autour de lui avec une avidité incroyable; où donc?

— Elle vient de passer devant vous...

— Devant moi?

— A l'instant.... Elle galope avec un grand officier russe, fort beau garçon vraiment. . .

J'étais fâché d'avoir dit cela à sir John; mais il reprit avec un mouvement d'humeur:

— C'est impossible! Tout le monde s'entend, je crois, pour me dire la même chose... On me dit: Elle est ici .... Elle est là.... Connaissez-vous la comtesse de T....? Est-elle ici?

Je la connais. Elle est ici; elle vient de passer là. Je l'ai vue. . . à telle enseigne qu'elle a un chapeau, des marabouts, et de grands rubans voltigeants couleur de rose. . .

— C'est toujours la même réponse! . . . Mais, *à-présent*, la voyez-vous?

— Elle ne s'est jamais assise dans cette pièce-ci. . . .

— J'ai compté les femmes dans les autres salons, comme dans celui où nous sommes, et je suis physiquement sûr qu'elle n'y a jamais été.

— Pardonnez-moi: elle était dans le second salon, contre une console, entre deux fenêtres. . . Vous avez passé devant elle tout à l'heure. . . . Enfin, la dernière fois que vous êtes allé dans le jardin, elle y était. Tenez! d'ici nous voyons le tilleul sur lequel elle s'appuyait d'un air assez ennuyé.

— Est-il possible! s'écria sir John; puis il parut se repentir de son exclamation. Je commençai à me douter de quelque chose, et je continuai: Si vous avez besoin de parler à madame de T. . ., attendez un instant. On va servir le déjeûner. . . On se met, par coterie autour de ces petites tables dressées dans le jardin, et vous tâcherez d'avoir une place auprès d'elle. . . . Je m'interromps ici pour vous faire l'éloge de votre ami; sa discrétion fut parfaite. Il me répondit que ce qu'il avait à dire à la comtesse était peu important, et fit tout ce qu'il put pour me persuader que leurs relations étaient des plus communes. . . Mais vous concevez bien qu'avec mon expérience on ne prend pas le change. . . . Aussi cet excellent sir John m'a-t-il inspiré le plus vif intérêt. . . Ce n'est pas par curiosité, je vous assure, que je me suis attaché à ses pas! . . . Mais je ne répondrais point des trois ou quatre jeunes gens auxquels il s'était adressé d'abord . . . Ils se placèrent à quelques pas de la table où vint s'asseoir madame de T. . .; et je les vis très-distinctement rire et chanter, quand sir John et moi approchâmes. . . Dès que je lui eus indiqué la comtesse, il me devança . . . puis je le vis marcher lentement . . . puis s'arrêter . . . Je conviens. . . . Laissez-moi donc vous conter bien la chose. . . Si vous n'étiez pas arrivé

d'hier à Paris, vous seriez déjà au courant. . . Votre ami a eu tort de ne pas rire le premier . . . . bien d'autres que lui y ont été attrapés plus ou moins. . . Il n'avait vu la comtesse qu'aux lumières . . . . elle est éclatante alors: c'est le privilège des teints bilieux et d'un rouge bien appliqué. . . Ses yeux gris lui avaient paru bleus; . . . il n'avait pas reconnu qu'elle se peint les sourcils et les cils . . . et il est vrai de dire qu'hier matin cette figure, entourée d'une auréole couleur de rose, et éclairée par un soleil ardent, était *désolément* remarquable. Je comprenais à-peine moi-même que l'illusion des bougies eût fait donner à la comtesse le sobriquet de *Belle-de-nuit*. . . . Presque tout le monde passant à la fois des appartements dans le jardin pour déjeûner, je me trouvai séparé de sir John. . . . Je vous avoue que son aventure me semblait drôle; j'en riais un peu, tout en m'approchant de la grille du jardin, derrière laquelle s'avançaient les promeneurs des boulevarts neufs. Il y avait bien autant d'envie que de curiosité sur ces physionomies vulgaires; mais peut-être moins que n'en laissaient voir des dames, qui venaient de faire arrêter leurs voitures pour respirer un instant dans cette atmosphère de fête. . . La méditation du pauvre devant la boutique d'un boulanger, je la conçois; . . . mais quelque chose de honteux accompagne la faim des plaisirs... J'allais à cette occasion écrire une observation sur mes tablettes, quand j'aperçus sir John venant à moi. Il était un peu pâle. . . Je vis qu'il cherchait à cacher son émotion, mais que pourtant il avait besoin de parler. . . A l'exception de son amour, il me confiait toutes ses affaires. Je crus pouvoir prendre l'initiative:

Eh bien! vous étiez si pressé de voir madame de T....?

— Ah! me répondit-il, pourquoi l'ai-je rencontrée!...

La manière dont il me regarda alors m'ôta toute envie de rire. Je l'emmenai dans un coin isolé. — Que s'est-il passé? lui dis-je. Mon âge, mon caractère, doivent vous inspirer de la confiance... Depuis trois mois nous nous voyons tous les jours...

— Que voulez-vous que je vous dise?... Vous m'avez

montré une femme dont les yeux me regardaient.... la bouche me souriait... Il me semblait que ma vue était troublée... J'approche... Cette femme au front jaune, au cou jaune, aux yeux ternes, aux joues vermillonnées.... c'est elle!... c'est elle, et elle mange du boudin!... Oui, de tant de mets délicats, c'est du boudin qu'elle a choisi;... et son mari m'engage gaîment à en manger aussi... Mais vous pensez bien que je me sentais fort peu disposé à partager l'hilarité des cinq ou six convives réunis autour de la table. D'Orviller en était... Il observe que je suis silencieux. Madame de T.... répète qu'il est étrange que je la salue pour la première fois, après m'être aussi souvent approché d'elle. Je m'excuse avec gaucherie; elle m'adresse plusieurs mots très-piquants; d'Orviller en rit, et fait le plaisant jusqu'à l'impertinence. Je serre sa main à la briser;... il me comprend, et je m'éloigne sans déjeûner.... Ce que je viens d'éprouver n'est pas exprimable!.... Si je l'avais trouvée ingrate ou perfide, mon amour me serait resté;... et j'aimais presque autant mon amour que je l'aimais elle-même.... Encore si elle eût été douce, aimable!.... mais prétentieuse, aigre, emportée,... avec un visage!.... Ah! maudit soleil...

— Je ne vois vraiment de fâcheux dans ceci que votre affaire avec d'Orviller;.... cependant.... Êtes-vous bien avancé avec madame de T....?

— Très-peu.

— Eh bien! tenez-vous-en là... C'est une connaissance dangereuse... surtout pour vous...

— Comment cela?

— Il est reconnu que M. de T.... fait, en grand, j'en conviens, le plus vil métier... Il est payé par la police pour surveiller les étrangers de distinction, et se procurer, dans leur intimité, mille petits secrets utiles au gouvernement....

— M. de T.... *recherche* les étrangers par ordre de la police?

— Et sa femme le seconde merveilleusement, ainsi que ce petit d'Orviller...

— Quoi! l'on trouve ces gens-là partout!

— On les invite exprès. Les diplomates habiles les font servir à leurs desseins; le reste les craint, on se fait recommander par eux aux ministres.

— Ainsi, pour une femme odieuse, j'allais me couper la gorge avec un espion!!!

O soleil! fais ce que tu voudras... mais n'éclaire point les bals de Paris!...

La Comtesse de BRADI.

LES MUSICIENS.

Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
HORACE.

Quel est ce fashionable aux cheveux frisés, dont on admire l'élégance? son habit taillé par les plus habiles mains servira de modèle; la forme, la couleur, en seront adoptées; un habit si bien porté mérite les honneurs de l'impression, nous le verrons estampé sur le Journal des Modes. Son gilet, largement échancré, laisse voir un plastron de batiste d'un éclat éblouissant, plissé, empesé avec un soin extrême. La chaîne d'or où pend sa montre, le ruban du lorgnon, se croisent sur cette cuirasse de lin où brillent des agrafes dont l'or enchâsse les rubis, les saphirs. Sa cravate est un chef-d'œuvre de l'art; dix, quinze, peut-être vingt carrés de mousseline ont été froissés, torturés, et renvoyés à la blanchisseuse avant qu'il ait pu ajuster ce nœud dont les seuls connaisseurs peuvent apprécier l'artifice et détailler les perfections. Un castor superfin, des bas de soie au tissu transparent, un escarpin juste et reluisant comme l'acier d'Angleterre, des gants plus blancs que la neige, une badine où l'or brille, complètent la toilette de ce beau fils. Son menton n'est rasé qu'à demi, j'en conviens, mais comme ces touffes de poils sont avec art disposées, comme les intervalles fauchés par le rasoir sont nets et polis! que de savants

contrastes obtenus au moyen de cette barbe en fer-à-cheval, qui tient de l'une à l'autre oreille, de ces moustaches dont la cire affermit les contours! Quelle harmonie bien combinée dans les couleurs des diverses pièces de l'ajustement! Il fait un peu crotté, mais nous avons la chaise; et ce pantalon d'une *entière* blancheur, cette chaussure dont la semelle même a conservé tout son lustre, attestent qu'on ne va point à pied, et qu'un véhicule rapide a transporté le *dilettante* du café de Paris au foyer des Italiens, bien que ces deux points de réunion du beau monde ne soient qu'à cent pas l'un de l'autre. Quel est ce raffiné, ce petit-maître, ce muscadin, cet incroyable, ce merveilleux, cet élégant, ce fashionable? c'est un artiste, un musicien.

Tant de soin, de recherche, dans la toilette d'un homme raisonnable, d'un homme d'esprit, pourraient paraître ridicules, mais non, c'est un artiste; on lui pardonne ce travers, cette faiblesse, comme à une jolie femme. Il semble tout naturel que les personnes dont l'occupation est de chanter, et de faire chanter, de peindre des tableaux ou d'écrire des vers, de la prose, aient cette légèreté d'esprit, cette coquetterie.

Quel est cet individu singulier dont l'extérieur est si négligé? il a du linge assez blanc, mais son gilet est sale, et, depuis quatre jours au moins, le rasoir n'a pas touché son menton. Il n'a pas de boutons d'or à sa chemise; à quoi bon, il la cache toujours; d'ailleurs, saurait-il les placer? sa cravate noire est arrêtée par un simple nœud et roulée de manière à faire croire qu'il a la corde au cou. Crotté jusqu'à l'échine, il devrait se cacher dans quelque coin du parterre, mais non, il se promène au milieu d'un essaim fashionable et musqué, ses grosses bottes ferrées et couvertes de boue insultent les tapis rouges tendus sur les escaliers et dans les corridors du théâtre Favart. Il foule la pourpre des rois avec un aplomb admirable, on pourrait le suivre à la trace et compter ses pas imprimés sur le noble tissu. La pluie a mouillé ses vêtements et déformé son chapeau; des gouttes de rosée brillent encore sur son collet de velours. On le montre au doigt, il s'en moque. Son habit

est coupé sur le patron depuis deux ans abandonné, il est râpé, mais il le préfère au frac le plus élégant. Il sera désolé s'il faut un jour renouveler cette pièce de sa garde-robe. Il n'est point avare, et l'état de ses finances lui permet largement de faire cette emplette, mais il voudrait ne porter que de vieux habits. Son air est gracieux, sa tournure n'a rien de grotesque, il a brillé dans le monde galant et ne songe nullement à donner sa démission. Il a des gants qu'il porte dans sa poche; moyen excellent pour ne pas les déchirer. Il pourrait se donner une canne, mais ce meuble inutile arrête à chaque pas l'imprudent qui le porte. S'il se présente au théâtre, aux musées, dans certains bureaux, s'il veut aller risquer ses pièces d'or à Frascati, on le met à contribution pour lui garder ce sceptre de jonc ou d'ébène. Le cigare ou la tabatière ne coûtent pas plus cher que l'entretien d'une canne quand on veut avoir la satisfaction de la promener dans Paris. Notre homme se garde bien d'adopter la badine, son ajustement est toujours en désordre ou mal assorti, on ne le voit pourtant jamais en redingote, par la raison que ce vêtement est trop négligé, que d'ailleurs il gêne la progression et cache les jambes, que le pantalon, si favorable à ceux qui sont montés sur des flûtes, voile déjà trop. Quel est ce rustre, cet ours mal léché? c'est un artiste, un musicien.

Tant de négligence, d'oubli des convenances pourraient paraître ridicules dans un homme que sa profession appelle dans les plus brillantes réunions musicales de Paris. Mais non, c'est un artiste, ce mot désarme la critique. Le peu de soin de sa toilette semble une conséquence nécessaire de l'importance et du grand nombre de ses occupations. Il est distrait, insouciant, c'est tout naturel; il n'a pas fait sa barbe, j'en conviens, mais il a fait peut-être une cavatine, un finale. Il est crotté, sans-doute, il est probable qu'il préfère aller à pied pour jouir de toute sa liberté, afin de pouvoir suivre le cours de ses idées. La promenade élabore bien des choses et fait naître d'heureuses inspirations. — Votre inspiré n'a pas toujours la tête dans les nuages, il devrait bien jeter un coup

d'œil vers ses talons et juger qu'il ne peut se présenter dans une société honnête sans avoir passé par les mains des restaurateurs de la chaussure humaine. — D'accord, mais ce retard l'aurait fait arriver après la symphonie, il faut bien qu'il l'entende; peut-être doit-il rendre compte de l'opéra dans quelque journal, et nous devons lui savoir gré de son exactitude. C'est un artiste, ce mot excuse tout ce qui peut être excusé.

Un artiste ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit, ne rend pas les visites qu'on lui a faites, vient s'asseoir aux dîners d'apparat une demi-heure après que l'on a servi. D'autres fois il s'engage pour une soirée et n'y paraît pas. Toutes ces incivilités seraient remarquées et blâmées s'il s'agissait d'une autre personne, on les pardonne à un artiste. Laborieux et plein d'ambition, son habitude n'est pas de rester oisif; mais s'il lui prend la fantaisie de ne rien faire pendant une semaine, de partir pour la campagne à l'instant où on le lui propose, et d'y rester un mois, personne ne réclamera contre cette escapade. Il est vrai qu'il peut y rendre utiles ses loisirs, mais, ne fît-il qu'y dénicher des merles ou bayer aux corneilles, son temps ne serait pas perdu. Il se repose, prend haleine, et profite ensuite des économies de son esprit. Lancé dans la société la plus brillante et la plus agréable, sans être assujetti aux devoirs qu'elle impose; admis à tous les spectacles, à tous les concerts où sa place est gardée sans autre rétribution que le bienfait de sa présence. Désiré, fêté partout; acceptant une invitation comme on accorde une grâce, jouissant de tous les avantages d'une immense fortune sans avoir à compter avec son intendant. Réclamé dans vingt châteaux, appelé aux festins splendides, et, comme les anciens troubadours, gracieusement accueilli par les jolies femmes; il se laisse faire, s'abandonne au courant qui l'entraîne, il est tellement accoutumé à recevoir, qu'il accepte tout, même la croix d'honneur!

Chose admirable! il n'est tenu à aucune réciprocité, il veut bien accepter, sa dette est payée. Le lendemain c'est à recommencer et sans inquiétude pour l'arriéré.

Libre comme l'Osage au milieu des forêts, comme le Cafre

sur les sables brûlants de l'Afrique, il jouit, au sein de la capitale de l'univers, de tous les agréments que le luxe et l'industrie prodiguent à l'humaine nature.

Comparez les brillantes destinées de l'artiste avec le sort d'un pauvre receveur général, qui se dévoue à compter des écus toute sa vie, pour avoir le droit de prendre sa mouture sur cette précieuse farine, et s'abrutit parmi les états de perception, les cotes irrécouvrables, et les dégrèvements; avec l'existence d'un malheureux préfet, qui ne saurait sortir de son département sans un congé du ministre, et dont le soin le plus important est de régaler des électeurs, de rire même de leurs plaisanteries insipides et surannées, afin de s'assurer de nombreux suffrages, qui passe d'une opération de recrutement à de longs débats sur l'établissement d'une usine, à des rapports diffus sur les chemins vicinaux, et qui est obligé d'improviser des réponses aux questions singulières, burlesques même, que les bureaux du ministère lui adressent sur la statistique du coin de terre qu'il administre. L'ambition, le désir d'acquérir de la fortune, peuvent faire supporter patiemment ces ennuis, mais il faut un grand dévoûment pour gagner de l'argent à ce prix. Je sais bien que ces financiers, ces administrateurs de haut parage s'imaginent que leur emploi les place bien au-dessus des artistes; ils prétendent même s'ériger en protecteurs; laissons-leur cette jouissance.

On dira qu'un artiste n'est recherché, accueilli, fêté, que pour son talent, cela peut être vrai jusqu'à un certain point. Ce que le financier doit à son cuisinier, l'artiste le doit à son esprit, à son génie: il est donc aimé pour lui-même; s'il perdait ce charme puissant, il est probable qu'il serait obligé de renoncer aux avantages qu'il lui donne. Une femme cesse d'être jeune et belle, les adorateurs se retirènt, et vont porter ailleurs le tribut de leurs hommages, elle n'en meurt pas de chagrin; tel est le cours des évènements de la vie, il faut bien en subir les conséquences avec un peu de philosophie.

Ce bonheur d'être artiste, et de ne pas mourir de faim! d'être artiste, et d'avoir une honnête aisance! d'être artiste et de pouvoir

marier convenablement ses filles! d'être artiste, et de posséder une grande fortune conquise à la pointe de l'archet ou de la plume, fait entreprendre de grandes choses. Cette dernière béatitude est le partage du plus petit nombre, et cela doit être, c'est le sommet de la pyramide. Les faiseurs de livrets, les fabricateurs de partitions, n'eussent-ils que Scribe et Rossini pour point de mire, cet exemple unique serait encore assez encourageant pour l'une et l'autre bande. On en voit un assis au sommet du mât, enfourchant le cercle qui le termine, prenant les couronnes et les posant sur sa tête, rongeant, à belles dents, le cervelas épicé, embouchant la bouteille *ad libitum.* Il est là-haut et n'est pas tombé des nues, il est donc possible d'y arriver. Et l'on part sans consulter son esprit, ses forces, son adresse; on monte, on grimpe, on s'accroche, on se presse, on s'étouffe; le plus grand nombre s'arrête après quelques efforts, d'autres se maintiennent dans les basses et les moyennes régions; quelques-uns dont l'habileté n'égale pas l'ambition, veulent pousser trop haut, et leur chute est si rude, qu'ils se cassent les reins: enfin tous ne dégringolent pas, et les sommités sont toujours occupées.

Comme l'état militaire, la carrière des arts offre beaucoup de renom, et quelques chances de fortune. „Je voudrais être „maréchal de France, avec solde de retraite, disait un joyeux „compagnon au maréchal Moncey; quelle superbe existence! „vous possédez sept ou huit cent mille francs de rentes, des „hôtels, des châteaux, tous les honneurs vous sont acquis, la „fortune vous a comblé de ses faveurs, et tous ces biens vous „sont tombés du ciel, et venus, pour ainsi dire, en dormant. — „Vous le croyez, répliqua le maréchal; eh bien! je veux vous „les céder pour la cent millième partie de ce qu'ils m'ont „coûté. — Vraiment? — Je ne plaisante pas; cette fortune „m'embarrasse, et je cherche quelqu'un qui veuille bien s'en „charger à vil prix. Postez-vous au bout de cette allée, à 75 „pas, à 100 pas même, pour vous prouver combien je suis „généreux; je vais faire avancer trente grenadiers, bons tireurs; „vous voyez que je vous traite en ami; sur votre commandement,

„ils feront feu sur vous, une seule fois, vous ne serez pas „touché, et ma fortune est à vous après cette petite épreuve.“ Le joyeux compagnon fit la grimace, et ne voulut pas tenter cet essai, qu'il trouva périlleux, bien que le maréchal eût été fusillé, pendant trente ans, par deux ou trois millions de soldats qui toujours avaient manqué leur but.

Les béatitudes des artistes arrivés au premier rang font envie à bien des gens, qui ne voient que les avantages dont jouit le talent, et ne songent nullement au travail effroyable qu'il a coûté, aux efforts, à la patience, à la volonté opiniâtre qu'il a fallu déployer pour renverser les milliers d'obstacles qui s'opposent à l'avènement d'un favori d'Apollon. La faim et la misère tuent autant d'artistes que le canon et la mitraille abattent de conscrits. Tous n'en meurent pas, mais un artiste est tué lorsque la force des circonstances l'oblige à quitter l'archet ou les pinceaux pour reprendre le rabot ou le sac à procès, à déserter le Conservatoire, pour rentrer dans l'étude de l'huissier ou dans l'échoppe du cordonnier.

Il faut avoir été frappé de cette fièvre, rongé par cette teigne, tourmenté, dévoré par cette soif de gloire, assiégé par ce désir de parvenir dans les arts pour en connaître l'irrésistible puissance. C'est une idée fixe qui poursuit en tous lieux le malheureux adolescent qui en est atteint, elle ne l'abandonne pas même pendant son sommeil. Et trop souvent l'éloignement de la capitale, l'insuffisance des moyens pécuniaires pour s'y rendre et s'y maintenir, l'obligation de quitter un état obscur mais lucratif pour courir les chances d'un talent qu'on ne possèdera que dans trois ou quatre ans, viennent l'arrêter. Jusqu'à cette époque il faut vivre sans rien gagner. La fertile et délicieuse oasis, objet des vœux de l'artiste, se présente dans le lointain; mais quel affreux désert l'en sépare! Il le traversera pourtant avec une constance, un courage à toute épreuve. Pessier, jeune peintre lyonnais, brûlait du désir d'aller étudier à Rome, et n'avait pas le sou; il prend un mendiant aveugle par la main et lui dit: „Viens, je serai ton guide, „allons en Italie, tu me donneras de temps en temps un

„morceau de pain, j'ai de bons souliers, il ne m'en faut pas „davantage."

On ne trouve pas moins de dévoûment parmi les nombreux élèves de notre Conservatoire de musique, plusieurs sont misérablement vêtus, leur chaussure est percée, et la faim, oui la faim les tourmente. Ils grelottent s'il fait froid. N'importe, leur ame n'en est pas moins brûlante; ils marchent nu-pieds dans la boue. Eh! ne faut-il pas s'enfoncer dans les marais qui entourent le Parnasse avant de gravir sa double cime? La faim les aiguillonne; après leur leçon, ils se glisseront dans quelque taverne, et fiers comme des Écossais, ils iront déguster la soupe offerte au porteur d'eau, et réchauffer leur verve avec un verre de la liqueur violette que l'on vend à Paris pour du vin. Tous ces jeunes rivaux pourraient être fort heureux s'ils avaient voulu rester en province, et pousser la navette ou la varlope, comme faisaient leurs pères. Mais il faudrait renoncer à la célébrité, à la musique, objet de toute leur affection, et qui leur fait tout braver, la mort même. En effet, un travail entrepris avec autant d'opiniâtreté que de passion, un travail qui dévore un corps si mal ravitaillé, doit nécessairement produire des maladies, et ceux dont la poitrine est faible, en ressentent bientôt les atteintes. Croyez-vous que les conseils des docteurs arrêteront l'artiste en sa course, que l'harmoniste cessera d'ajuster l'édifice de ses accords, le chanteur d'exercer son trille, le corniste d'emboucher son instrument? Non, ils expireront sur la brêche plutôt que de reculer; vivre pour n'être plus musicien, abandonner ainsi l'art qu'ils chérissent, autant vaut mourir. Androt, A. Butignot, Collin jeune, sont comptés parmi ces intéressantes victimes, dont le nombre est plus grand qu'on ne pense.

Le talent ne se fait pas long-temps attendre quand on fait de tels sacrifices pour l'acquérir, et le besoin rend industrieux; à-peine ces élèves musiciens ont-ils un peu d'habileté, à-peine ont-ils assez d'expérience pour se présenter à Tivoli, à la Gaité, au Vaudeville, que de petits profits viennent apporter un soulagement à leurs maux. On donne des leçons à dix, à vingt

sous; on joue aux soirées dansantes, on copie de la musique, et ces modiques revenus, dispensés avec une rare économie, ont bientôt fait refleurir des plantes que la plus honorable misère desséchait. Habit et dessous noir, jolie chaussure, chapeau reluisant, linge fin; voilà notre oiseau remplumé. Un ramoneur quand il est débarbouillé, est un homme comme les autres; cette figure expressive d'artiste prend sur-le-champ une vivacité, un air de contentement qui charment; quinze ou vingt repas suffisants lui donnent de la fraîcheur, et le colorent, notre virtuose est lancé, vous le verrez arriver peu-à-peu sur le premier rang, passer des Nouveautés à l'Opéra-Comique, de Favart à l'Académie royale, et se caser enfin parmi l'état-major de l'armée musicale, en suivant la hiérarchie des grades. Enfin, il joue le concerto dans les grandes réunions; s'il est pianiste ou chanteur, il suit une carrière bien plus lucrative, et bientôt il nous parlera de ses domaines et de ses coupes de bois, de ses diamants et de ses équipages, de sa meute et de ses chevaux.

L'aurore d'une *prima donna* présente plus d'intérêt, les phases de sa fortune sont encore plus variées. Fille d'une ouvreuse de loges, d'une habilleuse de théâtre, d'un gargotier, d'un chanteur en plein vent, elle est d'abord admise dans une classe de solfège, petite fille, elle a plus à souffrir que les petits garçons dont je viens de parler. Elle est pauvre, mais elle a du courage comme eux. Telles ces plantes qui croissent et se cramponent sur un rocher aride, où sous les glaces du pôle, elles sont vainement battues par la tempête, et résistent à toutes les injures de l'air, à toute la rigueur du climat. Les gens riches ne peuvent imaginer combien il faut peu de chose pour vivre, à l'individu qui sait lutter avec force contre la misère. La pauvre petite virtuose en herbe, s'achemine tous les matins vers le Conservatoire, le cabas à la main, couverte d'une méchante robe et d'un lambeau de châle, coiffée d'un chapeau dont il serait difficile de déterminer la nuance. Elle fait une lieue en barbotant dans la fange, exposée à chaque instant à glisser, pour tomber sous la roue d'un cabriolet ou

d'une diligence: on la pousse, on la foule, elle souffre de froid, reçoit la pluie, son cabas est un meuble trompeur, on a oublié de le garnir. Chaque marchand de gâteaux excite son envie, les parfums de la pomme qui cuit sur le fourneau des fruitières frappe son odorat et vient accroître ses souffrances. L'estomac vide et ne pouvant plus supporter la fatigue de son petit voyage, elle s'assied sur le pavé et s'abandonne aux larmes comme une princesse contrariée dans ses amours. Un équipage brillant passe, deux chevaux fringants, faisant feu des quatre pieds, le char roulant avec rapidité, annoncent le passage d'un heureux du siècle; le pavé retentit au loin, rangez-vous, troupe plébéienne, livrez le passage ou vos os sont pulvérisés. La pauvre petite est toute rangée, elle est à l'abri du pied des coursiers et de la roue impitoyable, mais un déluge de boue arrive sur elle en décrivant un quart de parabole. Indignée, elle se lève pour maudire de plus près l'auteur de sa mésaventure; mais dans ce char élégant elle voit madame Catalani devisant avec madame Grassini: sa colère s'apaise, et, dans un beau mouvement d'enthousiasme pour son art, elle s'écrie: „Voilà donc le point d'orgue où conduit une gamme ascendante exécutée avec agilité, un son posé, filé avec aplomb, un trille admirablement articulé! ma voix est belle, attaquons ferme et juste, et quelque jour mon carosse épouvantera les piétons. J'ai des épaules où le cachemire doit se draper gracieusement, et ma place est marquée sur le théâtre comme dans un landau."

Beaucoup de virtuoses entrent dans le monde théâtral sans éprouver ces tribulations. Enfants de la balle, leurs parents leur en ont frayé le chemin. Amateurs dont on a déjà admiré le talent, ils se décident à faire ressource d'un art qu'ils avaient d'abord cultivé pour leur agrément.

Les femmes se tirent toujours d'affaire! disent les comédiens rafalés, qui, vers le temps de Pâques, viennent dépenser à Paris leurs petites épargnes en sollicitant un emploi de seconde basse, de ténor comique, de coryphée pour la province ou la Belgique. Ces artistes nomades partent de Nîmes ou de Montpellier, se dirigent vers la capitale, y séjournent pendant

trois mois, pour retourner ensuite dans les mêmes contrées avec un engagement pour Marseille ou pour Avignon. Tous leurs profits de l'année sont dévorés par ces voyages trop souvent inutiles. Les femmes se tirent toujours d'affaire! cette exclamation est répétée toutes les fois qu'un accroc arrête les négociations des chanteurs d'opéra-comique, et surtout lorsque leur hôte les presse d'acquitter la carte payante. En effet les dames qui chantent l'opéra en province comme à Paris, savent se créer une seconde industrie, qui a le triple avantage de hâter leur avancement dans la carrière dramatique, d'assurer leur succès, et de permettre un supplément de dépense, un luxe de toilette bien utile, indispensable même pour une actrice. Ce serait folie pour la femme d'un simple bourgeois d'acheter des diamants, des bijoux, un cachemire, de revêtir la robe de velours, le manteau de satin. Pour une virtuose, c'est de l'argent bien placé, de l'argent dont l'intérêt fera bientôt rentrer le capital.

Mais, dira-t-on, les mœurs ont changé; l'ancien régime avait tout corrompu, nous jouissons des bienfaits de la révolution, et si le désintéressement des hommes en place ne le prouvait pas suffisamment, la sagesse des actrices attesterait cette réforme salutaire. Il est certain qu'il y a maintenant des exceptions, rares sans-doute, mais enfin on ne peut dire comme Despréaux en faveur de ces dames:

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Les actrices ont en général une conduite plus régulière qu'autrefois; cette amélioration dans les mœurs ne viendrait-elle pas de la sagesse des hommes? Les moyens de séduction ne sont plus jetés avec prodigalité; bien que les heureux du siècle ne soient pas moins riches que sous l'ancien régime. On ne voit plus des fortunes énormes s'engloutir dans l'escarcelle d'une *prima donna*, une pluie d'or tomber dans le tablier d'une soubrette d'opéra-comique. Les galants d'aujourd'hui n'ont pas de ces passions fougueuses, qui font tout sacrifier à deux beaux yeux; et lorsque ces deux miroirs d'une ame sensible ont été

mis au prix de deux mille écus pièce, il est bien difficile de trouver des enchérisseurs qui présentent de meilleures conditions. Ça n'enrichit pas, mais ça aide, disait une cantatrice. Comparez cette rente éventuelle de mille francs par mois, dont on ne reçoit quelquefois le douzième qu'après trente et un jours, aux trésors que les fermiers généraux, les princes, les seigneurs versaient avec une inconcevable constance entre les mains de mesdames Antier, de Metz, Laguerre, Arnould, Saint-Huberty, etc.; aux équipages brillants, à la livrée, aux hôtels de ces virtuoses; et vous ne serez pas surpris que celles qui leur succèdent entonnent quelquefois le vieux refrain d'une vieille chanson: *Le pauvre temps! le pauvre temps!* ou bien se décident bravement à suivre le chemin de la vertu, parce qu'en vérité ce n'est pas la peine de le quitter pour si peu de chose. Un Crésus de l'ancien temps se ruinait pour une cantatrice, et ses folles dépenses excitaient l'envie de ses rivaux, son amour-propre était flatté; dissiper une immense fortune de cette manière, était une espèce de triomphe. Maintenant on sifflerait le sot qu'une telle bévue livrerait aux traits de la satire.

Quand on embrasse un état, il faut en accepter franchement toutes les conditions, et la galanterie, plus ou moins exagérée considérée sous tel ou tel point de vue, exercée en amateur ou professée ouvertement, me semble une conséquence nécessaire, inévitable de l'état de comédienne chantante, parlante ou dansante. Tout y conduit la jeune virtuose; il faut convenir que si elle n'y arrive pas, elle a du malheur. Les propos d'amour frappent son oreille en même temps que la première note de sa première gamme. C'est assez ordinairement son maître de solfège ou de vocalisation qui se charge du soin de cette double éducation. Être l'objet des affections particulières du maître; être toujours à ses côtés assise, au lieu de languir reléguée dans la foule; recevoir des conseils sur les moindres choses, tandis que les autres peuvent chanter faux ou ne pas chanter du tout si c'est leur fantaisie; être poussée sur la première ligne avec une tendre sollicitude, présentée aux examens avec des notes ou des précautions

oratoires qui disposent favorablement le jury, sont des avantages dignes d'être appréciés. On a de l'ambition, et ce genre de séduction agit d'une manière bien puissante sur un jeune cœur exalté par le charme de la musique. J'ai depuis long-temps déserté le Conservatoire et ne sais plus ce qui s'y passe; mais je puis affirmer qu'en l'an VIII de la République beaucoup de professeurs avaient cette double corde à leur arc, *doctores in utroque*.

L'éducation musicale est terminée, on a remporté les premiers prix, il s'agit de débuter. C'est un directeur dont il faut désarmer la rigueur, détruire les préventions toujours prêtes à barrer le chemin aux nouvelles venues. Autrefois il était nécessaire d'obtenir l'autorisation des gentilshommes de la chambre; fort heureusement pour le bien de l'art, des artistes et des mœurs, la révolution de juillet nous a délivrés de ces mannequins, de ces laquais titrés à qui l'on pardonnait toujours leur imbécillité quand ils n'étaient ni débauchés impudents, ni voleurs effrénés. Ces premiers obstacles aplanis, d'autres se présentent; c'est le régisseur dont il est bon d'avoir l'appui; le premier ténor, le baryton dont il faut captiver le zèle, afin qu'ils veuillent bien consentir à paraître dans la pièce, et qu'ils daignent répéter, chanter en conscience; et surtout afin que, dans le but de plaire aux cantatrices qui redoutent la débutante, ils ne lui jouent pas de mauvais tours en scène en lui donnant de fausses répliques, en sautant exprès une reprise, en posant un bécarre, un bémol sur la note finale de leur solo, ce qui doit nécessairement faire perdre le ton à la débutante et la jeter dans un abîme dont elle ne sortira pas sans être aiguillonnée à coups de sifflets. Si le premier début réussit, il faut encore s'assurer que ces acteurs essentiels ne se déclareront pas malades le lendemain, afin d'arrêter sur-le-champ le succès de la nouvelle venue. Ce succès, il faut le proclamer victorieusement et battre en ruine les rivales que l'on croit avoir éclipsées; c'est le tour des journalistes; celui des auteurs viendra plus tard, et quand la débutante, déjà goûtée dans les vieux opéras, voudra mettre le sceau à sa renommée en créant

un rôle important dans une pièce nouvelle. Une jolie femme triomphe aisément de toutes ces oppositions, elle arrive bientôt au port quand elle sait conduire sa barque au milieu de tant d'écueils et faire à propos quelques concessions; il ne reste plus alors à son amant, à son mari qu'à jeter quelques pièces d'or aux claqueurs. J'ai sauvé plus d'une colombe innocente des griffes des vautours, mais hélas! je n'ai fait que retarder leur mésaventure; elles sont tombées plus tard *in ore leonis*. On ne peut échapper à sa destinée.

Gardez-vous de croire pourtant que de telles chutes soient inséparables de l'état de cantatrice dramatique; je vous ai déjà dit qu'une demi-douzaine au moins protestaient contre l'usage. Un beau talent est accueilli avec empressement par les directeurs qui font marcher les intérêts de leur entreprise avant les intrigues de boudoir; et si les avantages extérieurs de la cantatrice ne sont pas de nature à frapper bien vivement l'œil et le cœur des *dilettanti*, il est probable qu'on la laissera suivre le chemin de la vertu, si telle est sa fantaisie. Mais cette sagesse, si contraire aux habitudes des coulisses, sera un objet de scandale, de railleries continuelles, et la malignité, ne pouvant la révoquer en doute, lui donnera des motifs injurieux. — Elle est sage, parce qu'elle est laide. — Elle est sage parce qu'elle a des prétentions si exagérées qu'il faut nécessairement qu'un lord passe le détroit pour faire les fonds d'une semblable dot. — Cependant on en cite de très-jolies dont ces traits, lancés depuis dix ans contre elles, n'ont point ébréché la réputation, et le monde théâtral s'est enfin décidé à leur accorder le titre d'actrices sans reproche. Ces virtuoses n'ont pas montré moins de courage que le chevalier Bayard.

Pourquoi les religieuses ne font-elles pas d'enfants? disait avec une angélique naïveté une de mes cousines à la supérieure de son couvent. Sœur Magloire comptait pourtant alors sa soixantième année, mais depuis cinquante-deux ans elle n'avait cessé de remplir ses devoirs dans l'enceinte d'un cloître. Son abbesse, bien moins âgée, avait plus d'expérience et lui répondit à l'instant: „C'est que la Providence a pensé qu'une foule de

marmots, trottant dans un couvent, nous dérangeraient de nos saintes occupations, troubleraient la paix d'une retraite consacrée à la prière; c'est à cause de cela qu'elle ne nous en envoie pas."

Les cantatrices dramatiques, les militaires, sont des moines d'une autre espèce: leur profession est incompatible avec le mariage. L'ordre des Templiers, devenu si formidable, devait la plus grande part de sa puissance au célibat imposé à ces moines-soldats. En effet, la grossesse d'une virtuose favorite ruine un théâtre; elle accouche, et son *si*, son *la* restent à la bataille; le *sol* s'éclipsera l'année suivante, si la *prima donna* travaille à l'augmentation de sa famille. Elle se marie avec un financier, un épicier, un gentilhomme, et la première clause du contrat est que madame renoncera au théâtre. Voilà donc son talent perdu, son nom rayé du catalogue des artistes, et de l'almanach des spectacles. L'Europe entière s'occupait de la cantatrice, les journaux signalaient son passage à Naples, à Paris, à Vienne, ses succès à Pétersbourg, à Londres; la comtesse, la duchesse, ou l'épicière, tombent aussitôt dans l'opulence et dans l'oubli.

Épousent-elles un camarade, c'est encore pis. Ces mariages sont bien rarement heureux, sous le double rapport du cœur et de la fortune. L'art le plus séducteur n'a pour l'ordinaire aucun charme pour celui qui le professe depuis long-temps: un musicien sera séduit par une tragédienne; un peintre, un poète sera consumé par l'amour que lui inspire une musicienne: l'expérience le prouve. Le musicien connaît trop les ressorts de son art, il sait trop bien par quel mécanisme on arrive à exciter l'enthousiasme, le délire, pour se laisser prendre à cet appât, comme la foule des amateurs. S'il choisit une musicienne, si le chanteur dramatique épouse une femme de son état, c'est qu'il additionne ses appointements avec ceux de sa fiancée, pour former un total respectable. Il ajoute à ces quantités, qu'il croit positives, l'agrément d'avoir une femme charmante, dont il doit être le seul possesseur. C'est à merveille! mais il faudrait que les directeurs de spectacles voulussent bien favoriser cet arrangement, en engageant les acteurs par couple, comme on

vend les chevaux de carrosse ou les chapons de Roquemaure. Cela n'est pas tout-à-fait ainsi : Naples, Bruxelles ont besoin d'un ténor, d'une basse chantante, et veulent garder une cantatrice aimée du public; d'un autre côté, Milan, Bordeaux, Marseille, Rouen, réclament à grands cris une *prima donna*, et repoussent tous les ténors et barytons, eussent-ils le talent de Rubini et de Lablache. Ces propositions sont aussitôt mises aux pieds de notre couple chantant par les correspondants des théâtres. Que feront nos deux tourtereaux, soupirant encore des duos d'amour? Entraînés par cette noble passion, et dédaignant des profits qu'il faudrait acheter au prix de leur séparation; imitant le beau dévoûment d'Adolphe et de Clara, ils déchireront des engagements qui sont pour eux un acte de divorce. Voilà une année perdue: on ne peut pas vivre d'amour; d'ailleurs, la tendresse a moins de vivacité douze mois après; les raisons financières l'emportent sur la force du sentiment, et, d'un commun accord, ils se décident à partir, l'un pour Marseille, l'autre pour Amsterdam, en se faisant les protestations d'un attachement, d'une fidélité à toute épreuve. Voilà donc notre couple amoureux transplanté au Nord, au Midi, séparé par un intervalle de quatre cents lieues, et confiant à la poste l'expression de sa tendresse, et les serments bientôt mensongers de sa constance.

Une virtuose de théâtre est belle et sage, elle ne songe qu'au bonheur de son époux; elle est d'une réserve de moeurs que l'on peut citer comme exemple; mais cette Lucrèce de coulisses refusera-t-elle un rôle de génie, de sylphide, dans lequel il faut paraître à demi nue, un travestissement qui dessine toutes les formes avec une exactitude parfaite? Non, sans-doute; elle le sollicitera même, si cela est nécessaire; elle ira ensuite donner ses ordres au tailleur, de peur qu'il ne lui donne un pantalon trop large, une cotte de page trop longue; et si c'est un habit de femme, elle veillera à ce que les bras, les épaules et leurs entours soient bien découverts; elle aura soin que la gaze de sa tunique en abrégé soit bien transparente; afin que le maillot couleur de chair, qui lui sert de seconde

peau, ne dérobe aucun de ses contours à l'œil du *dilettante.* Elle fait pourtant cela en tout bien, tout honneur, sans songer à mal, pour l'amour de son art, pour ne négliger aucun moyen d'arriver au succès, et dans l'intention de servir de tout son pouvoir le directeur et les auteurs de l'opéra nouveau. C'est admirable! c'est charmant! Le public transporté témoigne son ravissement par des bravos, et salue l'actrice à son entrée, à sa sortie; il est en extase devant les belles choses dont on lui offre si libéralement l'exhibition. Ce triomphe ne doit pas se borner là. Le lendemain, le boulanger, le boucher, le charbonnier, qui ont assisté la veille au succès de madame, arrivent chez elle pour faire leur service ordinaire, et demandent à passer de la cuisine au salon pour avoir la satisfaction de complimenter monsieur sur les perfections secrètes de sa moitié. Le barbier se présente ensuite, et, beau diseur comme Figaro, il enchérit sur ces orateurs trop vulgaires, et finit sa harangue en comparant la maîtresse de la maison, à Suzanne au bain, à Vénus-Callypige. Je ne sais pas jusqu'à quel point un époux doit être enchanté d'une semblable apologie.

Une jolie femme s'est enrichie, elle possède tous les biens, les agréments de la vie, on admire son équipage, elle brille aux loges d'avant-scène à toutes les représentations fashionables. Cependant cette belle voudrait être admise dans un certain monde qui la repousse, elle sait bien pourquoi. Elodie apprend la musique, travaille avec Zimmerman pour le piano, confie sa voix à Bordogni, à Banderali. Elodie devient une virtuose de second ordre, elle chante dans les concerts, elle monte sur les planches et le théâtre devient pour elle un lieu d'immunité. Tout est oublié, pardonné du moment que l'on peut dire, en parlant d'Elodie: C'est une artiste. La société a des lois qu'il est difficile d'enfreindre; mais il est bien aisé de les interpréter de la manière la plus favorable. La société se contente du moindre prétexte, et ne demande pas mieux que de se montrer indulgente. Elodie a cessé d'être courtisane, elle est virtuose du moment qu'il est permis de la considérer comme telle, et l'on veut bien regarder ses anciennes faiblesses comme le

résultat d'un esprit exalté par un art séducteur, bien qu'elle n'ait chanté sa première gamme qu'après avoir fait un cours complet de galanterie. C'est une artiste, tout est dit, il ne faut penser qu'à son talent.

Beaucoup de dames qui cultivent la musique pour leur plaisir sont artistes sous ce rapport, et je pourrais citer des talents *di prima sfera,* mais il faut être discret pour ne point alarmer la modestie des uns, et blesser l'amour-propre des autres, si ma litanie n'était pas assez nombreuse; craignons de pécher par omission.

Le musicien est heureux en exerçant son art. Il a des goûts fantasques, il est vrai; mais ces goûts sont presque toujours dirigés vers les sciences ou les arts. L'un meuble sa chambre avec des chaises gothiques, suspend à son chevet la rondache et la flamberge; des cuirasses, des hallebardes, le heaume, le haubert tapissent un réduit qui ne reçoit le jour qu'à travers des vitraux enlevés aux ogives d'une cathédrale. Un autre apprend la gamme à son chien, et réussit à le faire vocaliser avec plus de justesse que certains chanteurs bipèdes. Un autre empaille des oiseaux, et s'extasie devant la queue d'un tarnagas, d'un chaouche-grapaou, comme devant une stretle de Beethoven. Un autre peint le paysage aussi bien que Cicéri chante le ténor. Un autre classe des papillons et des coquilles. Un autre donne à la botanique les loisirs trop longs que lui laisse la composition de ses partitions admirables. Un autre s'occupe de tout, raisonne avec esprit, avec justesse, sur le mécanisme de sa montre et l'horlogerie du corps humain, sur la diplomatie, sur la manière de tondre les draps, ou de faire de bon macaroni; il vous mettra le doigt sur la céphalique ou sur l'os ischium, comme sur une licence d'harmonie qu'il s'est permise dans *Mosè*. Un autre est soucieux: vous croyez peut-être que sa maîtresse l'a trahi? Point du tout; une répétition générale l'a empêché de se trouver à l'hôtel Bullion, où l'on a vendu le plus beau casse-tête chinois que l'on puisse imaginer. Allez chez lui le matin, vous le trouverez vêtu d'une robe de mandarin, d'un jupon mexicain, d'une camisole de

nabab, chaussé des babouches d'une sultane, coiffé d'un casque tartare, ayant des pistolets turcs, un kri javanais à sa ceinture, et sabrant des accords sur son violon, enchaînant des arpèges, trillant en double corde avec un merveilleux enthousiasme, une fougue impétueuse.

Cet enthousiasme, cet amour de l'art, ce feu dévorant se calme avec l'âge, le musicien alors songe quelquefois à sa fortune, et, s'il faut l'avouer, il partage ses affections entre la musique et l'argent qu'elle lui rapporte. Je répèterai de nouveau, c'est un artiste, veuillez bien lui pardonner encore ce travers. Cet artiste, joyeux compagnon dans sa jeunesse, insouciant à l'excès, est devenu père, il a des filles à marier, vous savez que c'est un opéra difficile à faire même depuis Quinault. Ces filles seraient-elles jolies comme des cœurs, des Amours, ou des oeufs, cette dernière expression appartient à mon pays, *poulide coumé un ioou*, eussent-elles des talents remarquables, un caractère parfait, il faut encore offrir en même temps une somme égale à la valeur de dix opéras à succès, pour trouver des galants qui veuillent bien les accepter à ce prix. Si l'artiste peut remporter cette double victoire, la musique aura fait deux fois son bonheur.

CASTIL-BLAZE.

LES GENS DE LETTRES D'AUTREFOIS.

En France, comme ailleurs, la destinée des gens de lettres a eu ses jours d'éclat et d'obscurité. Nous ne la suivrons pas dans ses phases diverses. Il n'y a pas long-temps que deux académiciens de mérite interrogeaient, sur ce sujet, nos archives du moyen âge. MM. Raynouard et Villemain nous ont appris ce qu'étaient les ménestrels, les trouvères et les troubadours, par lesquels a commencé la littérature de l'Europe continentale. Nous n'aurons garde de remonter, à notre tour, jusqu'à cette origine. C'est de l'homme de lettres chez nous, c'est de l'homme de lettres, tel qu'il était avant notre révolution de 1789, et tel qu'il est aujourd'hui après notre révolution de 1830, que nous nous proposons de parler; et encore nous nous abstiendrons de nous livrer à une recherche de détails, dont la première partie se trouverait, avec plus de développement que nous ne saurions en offrir, dans les pages piquantes de Sainte-Foix, de Duclos, de Chamfort, de Mercier, et même de ce Rétif de la Bretonne, qu'il était peut-être permis de dédaigner il y a quarante ans, et qui serait présentement une puissance littéraire, pour peu que l'on s'avisât de mettre ses conceptions, aussi bizarres que hardies, en parallèle avec celles de la plupart des romanciers modernes. Le principal tort de cet écrivain est, en effet, d'avoir pris le sujet de ses tableaux

dans un monde auquel il ne devait pas emprunter des modèles. Il existait bien une corruption profonde au sein de la haute société, lorsqu'il a tenté de la peindre : mais, pour ne l'avoir pas fréquentée, il lui a donné des formes trop hideuses. Ne se serait-il pas trompé d'étage, on pourrait lui reprocher d'avoir mal écouté aux portes, ou mal regardé aux serrures. Le persiflage immoral de l'époque, sur laquelle s'essayaient ses crayons vigoureux, était une chose très-affligeante, en ce qu'elle décelait à l'attention de l'observateur une nature appauvrie dans les organes essentiels de son existence. La nation se rapetissait; toutes les sommités tendaient à s'effacer; les lettres elles-mêmes, quoique généralement cultivées, suivaient une pente déclive; et si la classe moyenne, forte d'un accroissement de lumières et de fortune, n'était venue se substituer à la classe supérieure; si une commotion, non moins financière que politique, n'avait favorisé ce revirement de parties, nous n'aurions pas à résoudre aujourd'hui la question tant débattue de la forme de notre gouvernement. Sybaris s'éteint dans la mollesse, ou subit le joug d'un despote, sous lequel la mort des nations est plus lente, mais inévitable; et le voyageur qui en cherche en vain la trace, est réduit à demander au pâtre insouciant de l'antique Thurium, qui certainement ne lui repondra pas, *où fut Sybaris?*

Outré dans l'expression des mœurs de l'hôtel, cynique dans celles du carrefour, Rétif de la Bretonne a été admirable dans la peinture du village. C'est là qu'il a excellé; avec lui, vous devenez, en toute vérité, l'habitant de la ferme, ou plutôt vous pénétrez sous la tente des anciens patriarches. Son ami Mercier a consacré plusieurs passages du *Tableau de Paris* à lui rendre cette justice; il a même plus d'une fois donné des éloges à une vigueur de conception qu'il serait difficile de refuser au drame du *Paysan* et de *la Paysanne pervertis*. Il est vrai que Rétif de la Bretonne était prodigue envers son ami de pareille monnaie. Ceci nous rappelle que Ducis et Thomas, Chamfort et La Harpe, Suard et Marmontel, offraient alors, dans les salons, le spectacle de deux interlocuteurs

préparés à se faire valoir réciproquement. Le public aurait-il été pris pour dupe? Nous n'oserions le dire; mais, s'il s'amusait de ce jeu, qui aurait le droit de se plaindre aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit, les gens de lettres de cette époque connaissaient mieux que ceux de la nôtre les douceurs de l'amitié. Les mémoires du temps nous apprennent l'importance qu'ils attachaient à rester fidèles aux liaisons déjà formées. Celui qui se fût affranchi le premier des devoirs qu'elles imposent, se fût rendu coupable d'un tort grave aux yeux de tous; de là le soin que quelques-uns ont mis à s'en défendre. L'épigramme sortait pourtant de l'encrier, le sarcasme s'échappait des lèvres; mais la bienveillance était au fond des cœurs, et, quand on avait besoin d'y recourir, on ne la cherchait pas en vain. Ces contradictions s'expliquent: les écrivains vivaient plus entre eux qu'aujourd'hui. Membres épars d'une seule famille, se traitant comme tels, ils avaient divers points de réunion qui leur manquent à-présent. Ils se rencontraient à la table des grands seigneurs, des financiers, des femmes aimables, et quelquefois des hommes d'état, où, condamnés à avoir de l'esprit à tout prix, et à le dépenser en argent comptant, ils ne s'épargnaient pas toujours. Lorsqu'un bon mot devient une bonne fortune, lorsque ce bon mot doit circuler pendant une semaine au moins dans la capitale, et partir ensuite en poste pour la province, le sacrifice en serait trop pénible pour qu'on pût raisonnablement l'exiger. L'arc ayant été tendu, il faut que le trait se décoche, dût le voisin en souffrir; mais comme la flèche n'a point été trempée dans des sucs vénéneux, la plaie tardera peu à guérir. Le souvenir seul en restera, et c'est ce qu'il faut. Ainsi la surveillance s'étendait plus aux procédés qu'aux paroles.

Moins nombreux qu'on ne le suppose, les mêmes gens de lettres se retrouvaient au café Procope, maintenant Zoppi, du nom de son dernier propriétaire, et au café de la Régence, qui n'a pas changé de dénomination. Là, leur gaieté plus vive et plus bruyante avait moins d'amertume, parce qu'elle était improvisée; on n'était plus exposé à se blesser en se caressant;

mais, avec plus de bienveillance peut-être, on se ménageait moins. Celui qui se sentait frappé du coup dont il n'avait pu éviter l'atteinte, applaudissait le premier à l'adresse de l'assaillant, avec l'espoir de prendre prochainement sa revanche. Il épiait le moment de celle-ci, il le saisissait. Un cliquetis d'armes, un feu d'étincelles étonnaient, éblouissaient le spectateur. Ces jeux, pittoresque délassement de l'esprit, se prolongeaient au spectacle, où il n'était pas rare de voir les doyens du Parnasse français, groupés tantôt au coin de la reine, tantôt à celui du roi, quand ils ne se rassemblaient pas au foyer des trois principaux théâtres, agiter dans les entr'actes des questions de prééminence littéraire, grands intérêts du temps; disserter sur le mérite des anciens et des modernes, querelle interminable, puisque les qualités sont toujours relatives aux besoins des siècles où elles se produisent; rappeler à leur mémoire les traditions de notre scène, héritage de chaque génération d'acteurs; comparer le ton donné à tel couplet dans des époques diverses; opposer le jeu de la Clairon à celui de la Dumesnil, Préville à Dazincourt, Molé à Fleuri, dont le talent commençait à poindre; se passionner pour Gluck ou Piccini, instruire la jeunesse qui les écoutait en silence, et la former à cette science du goût français, dont elle semble aujourd'hui avoir répudié la succession.

Tel était, avant la révolution de 1789, l'emploi des heures de l'homme de lettres, jusqu'aux soupers qui suivaient immédiatement le spectacle, et qui se prolongeaient dans la nuit. Pour plusieurs, le signal de la retraite devenait celui du retour à leur cabinet. Échauffée par les objets qu'ils avaient passés en revue, par les émotions qu'ils avaient éprouvées, par une connaissance plus intime de la nature humaine, dont au milieu du choc des passions et des amours-propres, des traits de caractère leur avaient révélé le secret, leur imagination revenait sur les idées du jour, les contrastait, les combinait entre elles, et y saisissait ces éléments de beautés qui ne semblent avoir été *trouvées* que parce qu'elles ont été auparavant l'objet d'une méditation profonde.

Soit que l'homme de lettres fréquentât les sociétés du temps, soit qu'il se bornât à vivre dans ses foyers solitaires, condition de presque tous les érudits, le travail nocturne était toujours, pour lui, celui d'une meilleure inspiration. Alors Paris, dix fois plus bruyant qu'aujourd'hui, par lassitude vers le matin consentant au repos, assurait des heures de réflexion paisible au littérateur jaloux d'une gloire consciencieusement acquise. La grande cité plongée dans le sommeil, le point modeste qu'il y occupait et d'où il se la rendait présente, pour l'interroger sur ses intérêts et sur les hommes qui avaient reçu la mission délicate de lui garantir le bienfait de l'ordre social, exaltaient son âme. Homme de bien, il devenait, à coup sûr, éloquent; ce n'était plus un simple auteur tenant la plume; mais bien un juge assis sur le tribunal, et y appelant les bienfaiteurs de son pays pour leur décerner des couronnes, les oppresseurs de l'humanité pour les marquer au front d'un sceau d'ignominie. Les heures s'écoulaient dans ces fonctions alternativement douces et sévères, jusqu'à ce que les progrès du jour eussent fait pâlir le reflet de la lampe sur le papier, transformé en acte d'accusation ou en témoignage de reconnaissance publique. Le sommeil n'avait pas besoin d'être ensuite invoqué; il arrivait calme et avec son baume réparateur, car on y avait droit.

Disons-le: si les hommes de lettres de cette époque étaient irritables comme des enfants, capricieux comme la jeune fille dont les désirs ont toujours été prévenus dans la maison paternelle; si leur vie peu réglée généralement ne pouvait être offerte en modèle; si, formant à part une classe indépendante, ils se croyaient dégagés des devoirs qui renferment les autres citoyens dans un cercle d'usages et de convenances essentiels à l'harmonie du corps social, ils ne manquaient ni d'élévation dans le caractère, ni de chaleur dans les sentiments. Prenez les écrits de la fin du dernier siècle, dussiez-vous n'y pas comprendre les productions du premier ordre: vous y trouverez le plus fréquemment de la bonne foi, un amour vrai de l'humanité une haine prononcée contre les vices qui affligent notre espèce

le respect du malheur, et une guerre déclarée aux passions honteuses, telles que l'avarice et l'hypocrisie. Le feu est l'élément de la chaleur; le navire marche sous la voile gonflée par les vents; ainsi les gens de lettres avaient leur amour-propre. Portion intégrante de leur vie, véhicule de leurs travaux, on le leur pardonnait; et eux-mêmes ils toléraient, entre eux, une sorte de vanité innocente qui, n'étant pas toujours la mesure exacte du mérite, permettait plus d'une allusion maligne. Mais leur indulgence n'allant pas plus loin, ils poursuivaient impitoyablement dans leur prose et dans leurs vers, cet orgueil qui a parqué les générations sur la terre à l'instar de vils troupeaux; qui avilit l'homme devant l'homme; qui en dressant un piédestal à l'un, incline le front de l'autre dans la boue; qui enfle le cœur, sans le nourrir, pour le dessécher bientôt; qui appelle l'injure sur les lèvres et la violence dans les actes; et qui, méconnaissant les voies de la Providence, a eu l'audace d'imaginer, pour les puissants, un autre Dieu que pour les pauvres et pour les misérables.

L'existence libre que les gens de lettres croyaient nécessaire à leurs études, et qui était presque le cachet de leur profession en éloignait le plus grand nombre des liens du mariage. Peu riches, ils sentaient que les besoins d'une famille ajoutés à leurs propres besoins, eussent altéré l'indépendance sans laquelle leur talent ne pouvait s'élever au-dessus des considérations qui, presque toujours, en ralentissent l'essor. Chose remarquable! leur célibat était, à-peu-près, le seul qui ne fût pas frappé d'égoïsme. Accoutumés qu'ils étaient à réfléchir sur les grands intérêts de leur pays et de l'humanité, ils devenaient patriotes par habitude, et philantropes par sympathie. Leur cœur se mettait en correspondance avec d'autres cœurs; il se faisait, à bien dire, une substitution de leur être dans tous les êtres souffrants; de là cette énergie d'expression avec laquelle ils gourmandaient les grands coupables, dont la main de fer pèse sur notre espèce. Il est telle page de Diderot et de Mercier qui ne leur a coûté aucun effort, et qui, à elle seule, renferme plus de vie, de mouvement, de chaleur d'âme,

qu'on n'en trouverait dans des productions de fraiche date, en faveur desquelles ont sonné toutes les trompettes de la renommée.

A la suite de travaux utiles et de succès plus ou moins contestés, mais le plus souvent mis à leur valeur, on postulait pour une des trois académies. Comme c'était la mort qui en ouvrait les portes, le récipiendaire avait à lui payer un tribut, et c'était l'éloge du littérateur sur le fauteuil duquel il allait s'asseoir. L'opinion de Paris dictait presque toujours le choix des corps savants. Les noms qu'elle avait préférés sortaient de l'urne, excepté dans les cas de brigues dont le public faisait prompte justice. Du Louvre le mécontentement gagnait la ville et la cour. On prenait parti pour le vaincu, on chansonnait le vainqueur; l'épigramme aiguisait tous ses traits; les puissances du dehors s'interposaient, et certain rejet ou certaine admission à l'Académie française a nourri, pendant des semaines, la correspondance que des agents accrédités entretenaient avec les princes de l'Europe. Aujourd'hui on y regarde de moins près pour nommer un maréchal de France. Il est vrai que, pour les gens de lettres de cette époque, un quarantième fauteuil tenait lieu d'un douzième bâton de maréchal dans la nôtre; c'était le but de leurs efforts, l'affaire et le terme d'une vie laborieuse. Le modique revenu de quinze cents francs (jetons non compris) qui y était attaché, les tranquillisait sur leur avenir. Du pain et du repos avec dignité suffisaient à leur ambition. Que de fois cette palme, au milieu de leurs songes, a brillé à leurs regards! Que de fois leur poitrine s'est soulevée, sous les battements d'un cœur honnête, dans l'attente de l'ami qui devait être le messager d'une nouvelle lue d'avance dans ses regards! Et la harangue de réception! avec quelle douce émotion on se promettait de la prononcer au sein d'une réunion savante, diaprée de jeunes femmes embellies de leur parure! Comme les diverses parties en étaient déjà élaborées, disposées dans l'esprit, avant même qu'on fût assuré de la victoire qui seule pouvait en utiliser l'emploi! Comme on présageait les applaudissements réservés à cette lecture, et sur

quelles lignes préparées à produire de l'effet devait tomber leur explosion! La chronique raconte que l'oraison funèbre du poète ou de l'historien, auquel on se proposait de succéder, par prévision, a été plus d'une fois taillée sur le modèle; de sorte qu'en conversant avec lui dans ses jours de santé languissante, le récipiendaire en perspective, pareil à un entrepreneur de pompes funèbres, semblait prendre mesure. Dès qu'un décès lui était signalé par le journal de Paris, l'abbé Trublet arrivait, de la cathédrale de Saint-Malo, avec son discours dans sa poche, discours qu'il parvint enfin à placer; car il était rare qu'un postulant opiniâtre, à force de frapper à la porte du Louvre, ne réussît à se la faire ouvrir.

Quelques hommes de lettres ont affecté le dédain de cette adoption académique, en même temps qu'ils en sollicitaient l'honneur. De ce nombre fut l'auteur de *la Métromanie*, qui se vengeait de chaque refus par une mordante épigramme, sauf à reprendre ses visites dès qu'il se manifestait un nouveau vide dans la troupe immortelle. Mercier et Bernardin de Saint-Pierre, ainsi que l'a fait après eux Chamfort, on écrit contre l'existence des Académies: tous les deux y ont pris place; tous les deux ont revêtu la broderie de soie verte et se sont félicités d'un choix qui leur a épargné le chagrin d'un oubli. Chamfort lui-même, s'il avait prolongé une carrière que sa volonté a misérablement abrégée, eût demandé à rentrer dans un corps sur lequel il avait appelé la hache de la destruction, par un mémoire présenté à l'Assemblée constituante. Ainsi sa malheureuse étoile l'avait destiné à un double suicide. Dans ces derniers temps, peut-être le terme que la Parque a mis aux jours d'un publiciste célèbre, eût été reculé par une nomination après laquelle il soupirait en secret, quoiqu'il parût l'envisager avec indifférence, tant il est vrai que le cœur et la philosophie ont un langage divers! Ce littérateur distingué, en jetant sa politique de circonstance à travers un talent susceptible de se plier à toutes les formes, arrêta celui-ci dans sa route. Moissonné trop tôt de plusieurs années, ou trop tard de quelques mois, il indisposa des juges que le culte des Muses françaises n'empêchait pas de fixer leurs regards avec anxiété sur les

destins de leur patrie; et ce fut la main du tribun lui-même qui détourna, du front de l'homme de lettres, une couronne dont il y a eu quelque hardiesse à lui disputer la possession.

Des poésies licencieuses écartèrent Piron de l'Académie; d'autres causes en interdirent l'entrée à d'autres talents qui ont brillé d'un grand éclat. Nous n'aurons garde de dissimuler que certains littérateurs des jours dont nous aimons à réveiller le souvenir, ont encouru le reproche d'avoir relâché les liens sociaux, en attaquant inconsidérément les croyances religieuses et politiques de leur pays. Ce tort leur a été plus d'une fois imputé. L'accusation est grave en elle-même; plausible à quelques égards, elle a été mal repoussée, en ce que la justification n'a point porté sur le vrai point de la défense. Sans prétendre qu'il leur soit accordé un bill complet d'indemnité, nous pensons que, dans le nombre des écrivains incriminés, plusieurs sont moins coupables qu'on ne le suppose. Dans l'intérêt d'une exacte distribution de la justice, ce sujet est assez important pour mériter, de notre part, un examen de quelques lignes. La même question se représentera plus d'une fois: il est temps de l'éclaircir.

Les fleuves, en s'éloignant de leur source, charrient un limon qui altère la transparence de leurs ondes, et qui obstrue leur embouchure: en s'éloignant de leur berceau, les religions voient aussi leurs dogmes, d'abord faciles à comprendre, se couvrir de nuages; leurs rites et leurs observances se multiplient; plus imposantes, si on le veut, elles ont bientôt perdu la pureté de leur première origine. Le précepte lui-même se détourne de son vrai sens, ou s'affaiblit de ses exagérations. L'or y est toujours, mais l'alliage en rend le départ difficile, inconvénient fâcheux qui s'accroît avec le laps des années! Ce destin incombe à tous les cultes, même à celui qui serait le plus en droit de tirer de haut ses lettres de créance, lorsque l'ambition sacerdotale abuse du ressort de la crédulité en le surchargeant, et quand l'ambition des chefs civils a demandé avec éclat, ou offert avec imprévoyance à l'autel un appui qui doit toujours être dissimulé, soit qu'on l'apporte, soit qu'on le réclame. La religion s'appauvrit alors du secours qu'on lui prête, autant que

de celui qu'elle donne. Dès que les vues mondaines ont percé, le prêtre n'est plus que l'homme de la terre, que l'être sujet aux passions et aux misères de notre périssable nature. En vain il parlera au nom du ciel, le faible intérêt auquel il consacre une voix, qui ne devrait presque nous appeler qu'aux concerts des anges, a ralenti mon zèle et refroidi mon cœur. On sollicite de notre générosité des sacrifices, et ils doivent profiter à des créatures mieux traitées du sort que nous! On nous montre les lourds fardeaux que nous avons à soulever, et ceux qui nous les indiquent du doigt, marchent d'un pas allègre, exempts du poids sous lequel d'autres succombent! convives pleins de joie, on les voit s'asseoir au banquet dont ils interdisent l'approche: quelle foi ajouter à leurs paroles? Ils ont pris soin de leur ôter toute valeur.

Sous le rapport de son personnel, tel était l'état de la religion en France, lorsque la censure littéraire vint en attaquer les abus. Les fortifications étant démantelées de toutes parts, il était facile de se ruer dans le corps de la place; au reste, ce que l'on osait vers la fin du dix-huitième siècle, Clément Marot, Rabelais, Montaigne et plusieurs pères de l'Église, avec des sentiments très-orthodoxes, se l'étaient permis auparavant. Ce n'était pas la faute des gens de lettres, si une génération adulte prenait avidement sa part d'une polémique où ses intérêts matériels étaient engagés. Le christianisme n'eût été que faiblement ébranlé, sans la maladresse avec laquelle on lui avait préparé trop de côtés vulnérables. L'arbre s'était couvert d'excroissances parasites qu'il n'était plus possible de défendre en présence d'un public raisonneur; le fer les frappa, et la tige eut peine à survivre aux coups qui la mutilèrent. Un malheur attaché aux différents cultes, c'est que, dans les premiers âges des nations, ils sont obligés de se faire presque enfants avec elles; mais c'est une étoffe qui, une fois coupée, ne se rajuste pas à une taille nouvelle. La foi est indivisible. Dès qu'elle a accepté un langage (et en cela on n'est pas assez difficile pour elle), elle a beau en être embarrassée, il faut qu'elle le porte jusqu'au bout, ou qu'elle expire sous le faix. Or, la foi est la vie des religions.

Nés dans le dix-huitième siècle, nourris de son esprit, le propageant à leur tour, plus familiarisés qu'on ne l'avait été jusqu'alors avec les mœurs de l'Angleterre, qui, à l'époque où les croyances étaient encore fortes chez elle, avait adopté une réforme politique et religieuse, les écrivains français se précipitèrent dans la route de succès faciles qui leur était ouverte, Précepteurs d'une société qui réagissait sur eux, ils allèrent au-delà de ses besoins. On eut bientôt démoli un édifice que personne, à parler exactement, ne pouvait défendre, tandis qu'il eût fallu se borner au renversement des masures ignobles dont il était flanqué. Mais la hache de la destruction est impatiente; elle s'échauffe à l'œuvre, elle échauffe la main et le bras qui la tiennent; l'entraînement eut des suites que désavoue aujourd'hui la morale; le sentiment religieux fut blessé au cœur, et le vrai philosophe vécut assez pour pleurer sur sa propre victoire. Les dernières lignes échappées de la plume de Raynal, de Cabanis, et de quelques gens de lettres estimables, l'attestent d'une manière qui permettrait peu de le révoquer en doute. C'est plus tard cependant que les grands coups ont été portés, et nous aurons le courage d'en prendre note dans la suite de ce chapitre, lorsque nous aurons à nous entretenir d'un genre d'écrits aujourd'hui universellement répandu, presque ignoré de nos pères, et qui étouffe tous les autres, sans appartenir à aucune littérature proprement dite.

Il faut le reconnaître: à quelques exceptions près, l'impiété n'était point le caractère dominant des lettres françaises dans le dernier siècle. La débauche pouvait être dans certains esprits; elle n'avait point encore gagné les âmes. On avait devant soi une cour dissolue, un clergé supérieur sans mœurs, un culte couvert de superfétations: avec de la conscience, comment ne pas attaquer courageusement de tels abus, et si l'on se sent quelque talent, comment ne pas avoir la voix haute, lorsqu'on est certain de recueillir autant d'éloges que l'on compte d'auditeurs?

La même bonne foi nous conduit à remarquer qu'un grand nombre d'écrivains distingués eurent assez de force de tête pour s'arrêter sur ce terrain glissant. Montesquieu, qui eût créé

pour nous la science du gouvernement représentatif, il y a plus d'un demi-siècle, si nous avions été mûrs pour la recevoir; Duclos, honnête homme au milieu d'une coterie; Buffon, à la doctrine duquel un concours de découvertes nous force de revenir sur les grandes époques de la nature; Rousseau qui commandait avec sa plume, ainsi qu'un personnage puissant donne des ordres avec sa voix; Bernardin de Saint-Pierre, dont le pinceau suave se promenait sur des sites enchanteurs, embellis par la présence des êtres vertueux qu'il y plaça, proclamèrent l'éternelle alliance de la philosophie et des principes religieux. Ils surent faire une juste part à la réforme, telle que les gens de bien l'entendront par tout pays. Leur main respecta les bases auxquelles se rattache la seule sociabilité possible de l'espèce humaine. Dans leurs écrits, la pudeur conserva ses autels, et l'amour, purifié par de touchants sacrifices, se para d'une grâce jusqu'alors inconnue. C'est de cette époque que date, chez nous, le véritable empire des femmes, le seul auquel il leur soit permis d'aspirer. L'éloquent écrivain de Genève, avec des accents qui n'étaient qu'à lui, vint leur apprendre où était leur force. C'est dans l'intérieur de leur ménage, c'est au sein d'une famille heureuse de vivre sous leurs lois pacifiques, mais irrésistibles, qu'il leur enseigna à régner. L'homme eut enfin une compagne; les enfants furent assurés d'une mère; et la société, long-temps déshéritée de son bien le plus précieux, retrouva de dignes épouses là où elle n'avait possédé que des créatures légères et frivoles.

Il serait injuste de ne pas remarquer ici qu'il n'y eut rien d'immodéré, rien d'exagéré dans le vœu d'amélioration civile, dont les écrivains du dix-huitième siècle devinrent les organes. Leurs désirs pouvaient être avoués hautement, on pouvait y satisfaire sans perturbation; et si l'autorité y avait déféré, forte de la conscience publique, elle eût triomphé des obstacles qui ont égaré ou irrité un peuple trop facile à mettre en mouvement; mais le ciel en avait autrement ordonné. On refusa ce qui était raisonnable, pour subir ce qui n'était pas même exigible. Le volcan ouvrit son cratère, le sol de l'Europe trembla, la commotion dure encore; toujours est-il vrai que

la France ne passa par les orages d'une révolution politique, que parce que la révolution morale, dont elle dut le bienfait aux gens de lettres, ne remonta pas assez haut. En s'arrêtant dans la classe moyenne, elle lui donna une supériorité de fait sur les deux autres. Placée avec trop d'avantage entre deux points extrêmes, on vit celle-ci dominer la plus élevée par la plus infime, à laquelle on ne parle jamais de ses droits, sans qu'elle oublie bientôt ses devoirs.

Dans l'ancien régime, Paris était la résidence de presque tous les hommes livrés aux travaux méditatifs de premier degré. On venait y chercher à la fois de l'instruction et des succès, un public et une solitude; car si l'arbre de la science demande à être cultivé dans la retraite, il aime à fleurir au grand jour. Le soleil de province est pour lui sans chaleur; mais, quels que fussent les rapports de l'homme de lettres dans la capitale avec les gens du monde, son existence y était toute littéraire. C'était en même temps une profession et un sacerdoce qu'il exerçait. L'une s'ennoblissait par l'autre; ainsi disparaissait ce que celle-ci avait d'irrégulier dans ses habitudes. La direction élevée de l'intelligence demandait et obtenait grâce pour le matériel de la vie. Si, écrivant sous des combles ou entre les murs resserrés d'un entresol, on prenait sa réfection à la taverne, quand on ne s'asseyait pas à la table des riches; si, pour s'exprimer avec exactitude, on n'avait pas toujours des foyers domestiques, on ne manquait pas pour cela de patrie. Comme nous l'avons déjà dit, solidaires des destinées de leur pays, les gens de lettres s'enorgueillissaient de sa gloire, s'humiliaient de ses défaites, et s'affligeaient de sa misère. Ils entretenaient, presque seuls, le feu sacré. Voltaire fit quelquefois exception à cette règle en se passionnant pour les nations étrangères; ses disciples partagèrent avec lui ce tort qui, sans motifs plausibles, alla jusqu'au dénigrement de ce qui avait droit à leur respect. Mais les petites perfidies, les abus de confiance, si communs aujourd'hui en littérature, eussent révolté les écrivains du dernier siècle. Il existait, entre eux, une sorte de morale publique qui ne tolérait rien de pareil. Ainsi que l'apparition d'un livre attachant, d'un bon traité de

morale, d'un discours où se faisaient remarquer des pensées nobles ou délicates, devenait un sujet d'entretien pour plusieurs semaines, de même un oubli des convenances ou un mauvais procédé entre gens de lettres, prenait le caractère d'un évènement qui pesait, de tout son poids, sur le coupable. Ce scandale fut assez rare. Rousseau se vengeait des injures de Palissot, en l'excusant auprès du roi Stanislas, et des calomnies du vieillard de Ferney, en souscrivant pour l'érection de la statue votée au chantre de Henri IV; Rousseau eut pour lui tout ce qui tenait une plume, tout ce qui lisait une gazette; et, favorisé d'un nombreux entourage, Diderot échappa avec peine au reproche d'avoir, dans le même temps, trahi les secrets de l'amitié.

Alors cependant on étudiait plus l'auteur dans ses ouvrages que dans ses relations privées, soumises elles-mêmes à une appréciation moins sévère que celle dont ses compatriotes étaient justiciables. L'art de bien écrire, d'écrire purement, de frapper sa pensée d'une expression forte, de creuser un sujet, de l'envisager sous toutes ses faces, d'obtenir de nouveaux aperçus, d'en tirer des conséquences justes, et de les faire concourir à la démonstration d'un principe, n'était pas accompagné d'une gloire médiocre. Devant un pareil mérite s'abaissait l'orgueil de la naissance et celui de la fortune, dont le crédit s'accroît principalement lorsque la constitution des états est menacée d'une altération prochaine. Se doutant peu de leur influence réelle, et n'en tirant d'autre avantage que celui qui résulte d'un sentiment de dignité bien entendue, les gens de lettres gouvernaient effectivement leur pays. Nécessaires à ses plaisirs comme à son instruction, ils lui avaient procuré des jouissances, auxquelles il lui devenait d'autant plus difficile de renoncer, qu'elles s'étaient transformées en habitudes. L'autorité, toute méticuleuse qu'elle se croyait obligée de paraître, cédait à l'entraînement commun; elle traitait avec Beaumarchais, et ce n'était pas toujours elle qui dictait les articles du contrat. Vainement, à la cour, à la ville, on affectait de regarder sans conséquence de tels hommes: ils régnaient par l'opinion qui leur avait abandonné son sceptre; alors même qu'on semblait

les dédaigner, ils prononçaient des arrêts sans appel. Pauvres, ils prescrivaient au riche l'emploi de son opulence ; menacés de la Bastille, ils traçaient au pouvoir des limites qu'il n'osait franchir. De sa mansarde, l'auteur du *Tableau de Paris* inquiétait un lieutenant-général de police, ainsi que les salons du faubourg Saint-Germain causaient les insomnies d'un grand monarque, éloigné d'une capitale qu'il rassasiait de trophées et de victoires. Avant cette dernière époque rapprochée de nous, d'autres potentats s'étaient faits les vassaux de notre littérature : Frédéric, Joseph II et Catherine régnaient à Berlin, à Vienne et à Saint-Pétersbourg ; mais il leur fallait être admirés à Paris, et l'encens était aux seules mains des gens de lettres ; c'était par eux qu'il devait être apporté à l'autel. C'était au doux murmure de leurs voix que sa vapeur enivrante devait monter vers les cieux et parfumer au loin les airs.

Certes, on ne saurait se le dissimuler, dans ces temps, l'état d'homme de lettres était quelque chose ! S'il exigeait un travail consciencieux, s'il remplissait la vie, s'il était toute la vie, on conviendra au moins que celle-ci n'était pas dépourvue de charmes. On conçoit que les jours s'écoulant ainsi au sein de l'étude, au milieu d'une société choisie qui attendait de ses poètes, de ses savants, de ses historiens, et de ses romanciers, le mot d'ordre pour blâmer, applaudir ou s'enivrer de délices, les hommes auxquels ce sceptre était tombé en partage n'eussent pas à se plaindre de leur destinée. Un noble orgueil a pu enfler, plus d'une fois, leurs narines, et sous les regards caressants d'un beau soleil, ils ont dû marcher avec alégresse dans le sentier de l'existence. Disons davantage : supposons-les atteints des coups du sort, obscurs, méconnus, sans appui, sans asile ; s'ils ont écouté l'écho, et si leur génie leur a parlé, le malheur même aura servi d'aiguillon à leur talent. Admis au secret de l'influence qu'ils allaient exercer, ils se seront raidis contre les obstacles. En se sentant la force de donner un démenti à la fortune, ils auront répandu dans leurs pages et ce feu sacré destiné à réchauffer les ames et cette amertume d'ironie qui, venant à déborder sur des actes coupables, indique à la malignité humaine les victimes qu'on la charge d'immoler.

Alors vous aurez Rousseau associant à ses pensées et à ses sentiments un monde de lecteurs. Du sein de son indigence, dont il se félicite plus qu'il n'en souffre, tantôt il attaque les vices du siècle avec une sainte colère; tantôt, ramené à des émotions plus douces, il vous transporte dans un Élysée où sa plume a placé déjà, pour vous plaire, deux femmes qui auront vos hommages, parce qu'elles ont commencé par obtenir les siens. Plus tard, en vous conduisant à travers les vicissitudes de sa mélancolique existence, il vous attache à des détails bien minces, mais dont il couvre la nudité de tout le prestige d'un style plein de fraîcheur; il vous demande grâce pour des fautes graves, et, vous en rendant pour un moment le complice, il vous en arrache le pardon. Vous aurez encore le poète Gilbert, né avec un talent très-médiocre, mais auquel le regret tourmentant d'un bonheur auquel il ne pouvait atteindre, tint lieu de génie. Qui nous dit même qu'autrement placé, que né par exemple sous de riches lambris, le premier des deux écrivains que nous venons de citer eût aussi bien enlevé nos suffrages que le fils presque délaissé du pauvre horloger de Genève?

Le siècle que nous avons vu finir, loin d'être ingrat envers les gens de lettres, leur assurait une existence spéciale qui avait ses privilèges: nous venons d'en esquisser la simple ébauche. Les hommes de lettres d'aujourd'hui ont-ils une supériorité susceptible d'être justifiée sur leurs devanciers? ont-ils à se plaindre ou à se louer de leur destinée qui se présente certainement avec d'autres caractères? ou plutôt la profession d'homme de lettres existe-t-elle encore? existe-t-il une littérature française proprement dite? Quelles sont ses doctrines? quel est son but? et quel est, dans le monde, l'état des personnes qui la cultivent? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans un prochain volume, dussions-nous encourir le reproche d'avoir touché à l'arche sainte.

KÉRATRY.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

A L'ÉDITEUR.

Tout le monde pense nécessairement comme moi, mon cher ami, qu'il serait impossible d'éviter quelques erreurs de noms et de faits dans un livre tel que le vôtre, qui touche à tous les faits et à tous les noms. Il en est une dans le trop aimable et trop bienveillant article de notre excellent et spirituel ami Jal, intitulé *les Soirées d'Artistes*, que j'aurais bien à cœur de voir réparer, parce qu'elle intéresse ma conscience littéraire, qui est une partie de ma conscience morale. C'est à tort qu'il m'attribue la rédaction du texte immense des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, à laquelle je ne participe au contraire que par un faible travail. Vous savez que je suis beaucoup trop occupé pour me livrer à des investigations de patience dont la seule idée m'effraie, et qui absorberaient plusieurs vies comme celle qui me reste. Cette rédaction est depuis très-long-temps, et je n'ai jamais négligé une occasion de le dire, l'ouvrage de M. Taylor, notre ami commun, qui a trouvé, dans sa laborieuse et infatigable activité, le moyen d'y suffire presque seul.

Faites-moi la grâce, je vous prie, de vouloir bien placer cette déclaration à la tête de votre *Errata*, ou de lui donner tel autre genre de publicité qui vous paraîtra convenable.

Je suis votre sincère ami,

CHARLES NODIER.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME TROISIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

UN DUEL.

A l'œuvre Asmodée boiteux! à l'œuvre, mon ami diable! on veut des mœurs, on demande des mœurs; des mœurs! C'est le cri à la mode; et chez nous, tu le sais, la mode est fureur, la mode est folie, la mode est tyran; ce qu'elle veut, il le faut... Montrez-nous des mœurs! voyons vos mœurs, peignez nos mœurs... Voilà le cri des salons! voilà l'ordre du jour. A l'œuvre donc, Asmodée! tu l'entends, c'est à toi qu'on parle: tu as si bien secondé Lesage! Allons! courage! prends ta béquille, cours les toits, découvre cet hôtel..... Qu'y fait-on?

— Maître! de la politique.

— Recouvre! recouvre vite, mon ami diable! c'est bien assez de vingt journaux tous les jours. Passons ailleurs. Cette maison a huit étages, dix boutiques, trois portes cochères; c'est tout Paris échantillonné par couches, comme le monde, au déluge, dans l'arche de Noé: boutiquiers, négociants, banquier, danseuse,

marquise, avocat, médecin, rentier, artistes, grisettes... Vive Dieu! quelle moisson de mœurs! quelle variété de tons, de traits, de couleurs! quelle richesse de contrastes! que de pochades à choisir! Allons! l'ami, à l'œuvre! seulement un petit échantillon des mœurs de Paris.

— Oui dà! maître; rien que cela, comme vous dites; une croquade, une pochade à la diable boiteux. Nenni. A part les caricatures qui tapissent vos boulevarts, je chercherais en vain sous ces toits innombrables, comme dans cette arche immense, la matière, les sujets d'une autre galerie bouffonne d'esquisses originales, de tableaux, de tabatières et de figures grotesques, dont nous fîmes jadis un si piquant portefeuille. Le monde a bien changé; ce n'est plus la même famille. De vos boutiques à vos salons, de vos salons à vos mansardes, il n'est, regardez-y bien, ni contrastes si frappants, ni couleurs si tranchées que vous aimez à le dire. Aujourd'hui, maître, vous êtes tous citoyens, et, sous cette empreinte unique, on reconnaît que le siècle vous a tous jetés en même moule. Regardez-vous les uns les autres; uniformité de mise, de goûts, d'intérêts, d'affaires.... d'opinions, je ne dis pas; c'est la seule dissemblance; on la voit au chapeau: d'ailleurs, égalité, c'est le type de l'époque. Le banquier, l'artisan, l'homme de cour, l'homme de plume, qui les distingue? Le mérite; et les mêmes tissus de Londres et du Thibet réunissent également, sous la loi de l'égalité des charmes et de la grâce, la duchesse, la grisette, et la fille du notaire, et l'épouse de l'ouvrier. Trente révolutions, que pour cela Dieu bénisse, vous ont si bien frottés les uns contre les autres, qu'enfin vous avez vu que vous étiez de même pâte, et toute la vieille friperie s'en est allée en guenilles.

— Asmodée, je te comprends, et je sens que tu dis vrai: nos mœurs sont dans la vie, non plus dans nos costumes.

— Maître, j'allais vous le dire; pour les voir, il faut regarder plus loin que le visage; pour en saisir les fugitives nuances, il faut d'autres pinceaux que ceux qui touchent la toile et ne tracent que des silhouettes; il ne suffit pas même de soulever

un toit et de surprendre un secret de la vie; il faut sonder le cœur, c'est là qu'elles sont vivantes.

— Eh bien! mon ami diable, si tu peux regarder dans un cœur, comme tu regardes dans un grenier, dans un boudoir, dans une chambrette, regarde, et dis ce que tu vois. J'aime fort à connaître ce qui se passe dans un cœur, et je crois, ainsi que toi, que c'est bien plutôt là qu'est le miroir des mœurs, que dans les ailes de pigeon d'un bourgeois du Marais, ou sous le cachemire indiscret d'une bayadère de l'Opéra.

— En ce cas, maître, attention, faites silence, et regardez.... là, au bout de ma béquille, dans cet hôtel, au troisième, ces quatre belles fenêtres drapées de pourpre et d'azur... Glissez vos regards à travers la persienne... Dans un charmant salon, faiblement éclairé par la flamme oscillante d'une bougie dont la cire coule depuis long-temps le long du flambeau doré, voyez-vous un jeune homme?... Ses traits sont beaux, mais pâles; ses cheveux ont été bouclés par une main d'artiste, mais la sienne vient d'y jeter le désordre; sa mise est distinguée; ses habits sont du dernier goût, chaque étoffe en a été choisie par la mode; mais tout à l'heure, en rentrant, il a jeté sa cravate de satin sur les coussins de cette ottomane; il a dit à son domestique: „Joseph, fermez, rentrez, couchez-vous." Joseph a fermé l'appartement, est monté à sa chambre, et s'est couché. Alors le jeune homme s'est assis sur cette chaise de bois de citronnier; son coude s'est appuyé sur cette table de porphyre; son front s'est posé sur sa main, et il est demeuré là... Il était minuit. Il a sonné depuis à cette pendule d'or et d'albâtre, représentant le Temps désarmé par l'Amour, une heure, une heure et demie, deux heures, deux heures et demie... Il n'a pas entendu, il n'a pas changé d'attitude, il ne soupire même pas, il n'a pas une larme... Mais regardez sur le marbre noir de cette console de bronze, vers laquelle son regard est constamment tourné. A côté du socle en agate, qui supporte, sous un globe de cristal, un groupe de jeunes nymphes en stuc brillanté, voyez-vous deux pistolets? Ce sont des armes du plus beau travail; les canons en sont damasquinés en or et les bois découpés

comme une riche dentelle... Quand trois heures sonneront, l'hôtel retentira d'une explosion mortelle; ce jeune homme se brûlera la cervelle.

— Grand Dieu! dans une demi-heure! Pourquoi?... Le jeu?...

— Non.

— Des dettes?...

— Aucune.

— L'amour?...

— Pas seul.

— Et quoi donc?

— Le point d'honneur.

— Comment?

— Écoutez son histoire; j'ai le temps de vous la dire avant son heure fatale. Pour arriver à point, mon œil interrogera l'aiguille de la pendule.... Maître, c'est un trait singulier, bizarre, inexplicable de vos mœurs; vous en allez juger. Ce jeune homme va mourir, pour n'avoir pas compris.... ce que, probablement, vous ne comprendez guère plus.

Il y avait.... il y a même encore; mais nous pouvons déjà nous servir du passé, que les grammairiens appellent prétérit; car, dans une demi-heure, ce récit sera devenu une histoire.... Il y avait donc une jeune demoiselle d'une beauté peu commune. Emma était son nom.... Celui de sa famille, je ne vous le dirai pas; on le prononce dans le monde avec quelque respect; on l'annonce avec éclat dans plus d'un brillant salon. Si je suis moins discret sur les charmes de sa personne, pourra-t-elle m'en vouloir? Vous la reconnaîtrez peut-être. Dix-huit printemps achevaient de la douer des plus beaux dons de la jeunesse: la fraîcheur de la rose éclatait sur son teint; le brillant ébène de ses cheveux couronnait son front plus pur et plus doux que le lis; l'azur, beau comme celui du ciel, étincelait sous ses longs et noirs cils; son sourire inspirait l'amour;... et que vous dirai-je de la grâce de son cou, de la finesse de sa taille, de la blancheur de ses mains, de la perfection de ses charmes?... Peignez-vous la plus belle des jeunes filles; animez ses traits charmants d'un esprit fin et cultivé; ajoutez à tant d'attraits

un cœur tendre, une âme sensible.... et cent mille écus de dot. Telle était la jeune Emma quand les salons la virent et l'admirèrent; aussitôt elle fut adorée.

Les plus brillants partis s'offrirent en foule; les jeunes gens les plus distingués par la fortune, le mérite, l'éclat du nom, des emplois, se disputèrent l'honneur de mettre à ses pieds l'hommage de leur cœur, l'offre de leur fortune, de leurs titres, et le serment d'un amour éternel, disaient-ils: on le pouvait croire, l'objet en était digne. Emma n'avait qu'à choisir; pas un héritier de grande maison n'avait fait défaut à l'appel; il y en avait pour tous les goûts, de beaux, de jeunes, d'aimables, de nobles, de brillants, depuis l'agent de change en boghei, jusqu'au jeune pair en wiski; depuis le décoré de juillet en moustaches, jusqu'au vicomte en frac à l'anglaise: tous les rangs étaient à ses pieds, sous le niveau de l'amour, implorant le joug de l'hymen.

Qu'Emma, belle, adorée, enivrée d'hommages et d'encens, eût été un peu coquette; qu'elle eût en badinant désespéré mille cœurs, fait en se jouant mille victimes, qui l'en voudrait blâmer? C'est le droit divin de la jeune fille, le bon plaisir de la beauté: on ne s'avisera point de barricades contre cet abus-là. Emma pouvait donc, orgueilleuse et légère, enchaîner impunément mille esclaves à son char... Emma ne le fit point. Peu vaine de tant d'hommages, modeste au sein de tant d'éclat, Emma demeura sage, mais non pas insensible... c'eût été un défaut; elle n'en avait point: c'était une fille bien rare! c'était presque une merveille!

— Es-tu sûr, Asmodée, qu'elle fût de notre siècle?

— Maître, voilà son amant.

— Ce jeune homme qui va se tuer!!...

— L'aiguille avance, maître: laissez-moi conter.

J'ai dit qu'Emma possédait une âme aussi délicate que ses charmes, aussi parfaite que sa beauté; c'était dire qu'elle devait aimer. Aussi voilà qu'un jour (c'était la première fois) son jeune cœur palpita, sa jolie bouche retint un soupir qui soulevait son sein, et ses beaux yeux, jusqu'alors si gais, se baissèrent timides et troublés... Au milieu du bruit d'un concert, de l'éclat des

bougies, du mouvement du monde, un nouvel ami de son père venait d'entrer au salon, et tous les regards s'étaient levés sur lui, tous les regards de femme... excepté celui d'Emma... Elle chantait: on fit silence: elle avait un si beau talent! pauvre Emma! elle perdit la mesure et presque la voix; elle rougit, trembla... elle eût pleuré, croyant, ce soir-là, avoir perdu son empire: jamais elle n'avait été si belle... l'amour avait enfin touché le cœur d'Emma, et le regard d'Eugène lui avait servi de flèche.

— Asmodée, mon mignon, ta flèche me siffle à l'oreille; c'est une métaphore d'un goût un peu classique pour le temps où nous sommes.

— Maître, je suis un vieux diable; laissez-moi narrer à ma guise; c'est un souvenir de l'école.

Parmi tant de rivaux qui se disputaient le cœur de la belle Emma, nul ne méritait mieux de l'obtenir qu'Eugène, et cette fois, par hasard, peut-être exprès, mais contre l'usage, l'amour et la raison avaient fait alliance. Même beauté des deux parts; même élévation d'ame; même charme d'esprit, de sensibilité, de goût, de caractère; même rang et même fortune; l'accord était parfait, et la jalousie médisante, l'envie qui calomnie, étaient contraintes d'avouer qu'Emma seule méritait Eugène, et qu'Eugène seul était digne d'Emma.

L'amour fit son chemin, et bientôt on parla d'hymen. Nul obstacle au bonheur. Des deux côtés, les familles enchantées encourageaient les vœux des deux amants; le consentement d'Emma, déjà promis, n'était plus suspendu, près de tomber de ses lèvres, que par l'innocente frayeur de jeune fille. Eugène, mourant d'attente, ivre d'espoir et d'avenir, avait reçu l'aveu d'Emma; il avait entendu de sa bouche le serment de son amour, et l'amour d'Emma était pur comme son ame, et tendre comme son regard. „Eugène, lui disait-elle, si vous n'étiez qu'aimable et séduisant, je vous aimerais encore de préférence à vos rivaux; mais vous êtes noble et généreux, vous êtes brave et fier; on vous estime, on vous admire. Oh! que j'aurai d'orgueil d'être à vous! que je serai vaine de votre nom! mon

Eugène, mon époux! que je serai grande de votre gloire!..." A genoux aux pieds d'Emma, les yeux inondés de joie, Eugène, à ces discours, répondait avec ivresse... „Tu n'aimeras donc que moi? tu m'aimeras toujours, car je serai digne d'Emma."

On commanda le trousseau. Ils touchaient au bonheur...

— Asmodée, l'aiguille marche vite, et ton histoire lentement; tu n'en es qu'aux amours; à juger par la catastrophe, il te reste du chemin à faire.

— Maître, j'ai compté les minutes; vous voyez que le jeune homme est encore immobile.

Un soir... c'était en novembre...

— Dernier?

— Peut-être. On était à table chez le père d'Emma. Après un dîner charmant, délicieux.... Eugène était à côté d'elle; le dessert se prolongeait pendant qu'on attelait la calèche pour se rendre à l'Opéra, et l'entretien roulait, avec quelque chaleur, sur l'anecdote du jour: c'était un duel. Tout Paris en savait la ridicule et déplorable histoire; un jeune fat entre deux vins; des propos insolents; un homme d'honneur insulté!... c'était en gros l'affaire. Il s'agissait d'une place au spectacle, d'une méprise; la fumée du champagne avait troublé la vue du jeune fat impertinent, coutumier de salles d'armes, et provocateur par bravade. L'outrage avait été public, la réparation dut l'être, et l'homme d'honneur outragé était tombé sous le fer du méprisable provocateur. On en parlait partout, on le plaignait, on le blâmait d'avoir joué une honorable vie contre celle d'un drôle inconnu. On le louait d'avoir satisfait en brave au point d'honneur, et du fait passant au principe, le duel était vivement attaqué, défendu, flétri, justifié, et tour-à-tour absous et condamné, par les arguments également forts, puissants et inflexibles de la religion, du préjugé, de la philosophie, et du point d'honneur. L'amant d'Emma, naturellement entraîné par la chaleureuse susceptibilité de son âge et d'un cœur généreux, en défendait la cruelle nécessité dans presque tous les cas. Le père de la jeune personne, grave, sévère, froid logicien, et invariable dans ses principes, le rangeait inflexiblement parmi les

crimes. Emma, douce, sensible, et comme toute jeune fille aimante et près de son amant, frémissant à l'idée du sang et du meurtre, appuyait l'avis de son père, mais payait d'un regard de feu l'éloquence du jeune homme. La controverse était vive, animée, piquante, et peignait parfaitement, et d'une manière frappante, l'incertitude de nos opinions, de nos sentiments et de nos mœurs sur ce point délicat qui touche à tout ce que l'honneur a de plus irritable. „Non, monsieur, disait avec autorité le père d'Emma, après avoir épuisé les plus solides arguments; non, l'homme estimable, le père de famille, le citoyen dont la vie appartient à l'état, ne doit point accorder au premier faquin qui lui manque de respect, le droit absurde, atroce, de justifier une insulte par un meurtre.

— „Mais le point d'honneur ne permet pas non plus qu'on se laisse braver, qu'on se taise après l'insulte, qu'on emporte et qu'on garde le stigmate de l'outrage!

— „Le point d'honneur, jeune homme! où le placez-vous, s'il vous plait? dans un duel? vous n'oseriez le prétendre; vous en rougiriez pour vous. Ah! grâce au ciel et au progrès de l'intelligence humaine, la raison tardive, mais enfin triomphante, a banni de nos mœurs le déplorable reste d'une coutume barbare et anti-sociale, que l'ignorance et la grossièreté du moyen âge avaient fondée chez nos ancêtres, lorsque la force brutale régnait à défaut de lois et de justice. Alors votre duel était le jugement de Dieu; alors c'était le droit divin qui se plaçait partout à côté de la violence; et ce beau droit du brigand, cette justice de Dieu, appartenait à l'épée la mieux trempée, aux poings les plus nerveux, au spadassin le plus adroit, fût-il d'ailleurs traître, félon, parjure, souillé de crimes et de meurtres; au plus fort, au plus adroit, demeurait ce que vous appelez l'honneur; et voilà, jeune homme, voilà l'origine de votre duel, si long-temps environné de je ne sais quel prestige de bravoure. Les Romains, qui se connaissaient en gloire et en courage, ignoraient ce genre de combats. Aujourd'hui, l'Anglais réfléchi, logique, le méprise, non par lâcheté. Le Russe, esclave encore, et sous le knout, l'idolâtre; et chez

nous, à mesure que la liberté grandit nos ames; à mesure que les lumières étendent notre raison naissante, et que l'amour de la patrie met l'honneur à sa place; le duel, frappé de mépris, est rejeté de nos mœurs épurées, rajeunies, retrempées; le point d'honneur n'est plus relégué derrière le mur d'un rempart, et le courage du citoyen se montre à la tribune du peuple; à la Grève, devant les baïonnettes du despotisme, et au premier roulement du tambour, sous le drapeau national; il s'y trouve de la place pour tout le monde; c'est là seulement qu'on achète le titre de brave; mais, sur le pré...! Eugène, on y laisse la vie, sans y trouver l'honneur.

— „Et si l'on hésite à s'y rendre, le mépris, la rougeur, le nom de lâche!... Cela se peut-il supporter?... Emma, le pensez-vous?

— „Eugène! il n'y a d'infamie que pour le provocateur. Un duel! quelle horreur! Pour un mot, un regard, un rien souvent, courir s'égorger! Pour un instant de colère, oublier qu'on est aimé, qu'on aime! Sacrifier à un faux point d'honneur, à son amour-propre, rien de plus, le sort d'une famille, le cœur d'une mère, la vie d'une épouse... oui, monsieur, sa vie. Ah! mon ami! mon père a raison; le duelliste est un monstre, un égoïste, un ingrat! S'il succombe, il n'y a pour lui que de la honte; s'il triomphe, comment est-il vu dans le monde? Ah! fi donc! un duelliste! c'est du plus mauvais ton; oui, monsieur! il est banni de partout. Mais, songez donc, Eugène, songez donc qu'un duelliste est un homme teint de sang! on l'évite, on le fuit, on ne le reçoit plus nulle part, tous les salons lui sont fermés, c'est un homme perdu.

— „Perdu!.:. Mais, ce malheureux, provoqué, outragé, fût-ce, je veux le supposer, par le plus vil des hommes, même contre cet homme vil, s'il a refusé de se battre, que pensera l'opinion? que diront vos salons? quel éloge ironique lira-t-il dans chaque sourire? quel ami lui serrera la main? quelle femme osera l'aimer? Emma! dites-le-moi donc!..."

Qu'allait répondre Emma?... Son cœur battait, ses joues se

coloraient d'un rose vif, et son regard!... Un valet annonça que la calèche était prête: on se leva.

— Amédée, c'est dommage; j'aurais voulu savoir...

— Ne m'interrompez point, maître; le jeune homme vient de soupirer, et l'aiguille a passé les trois quarts du cadran.

On se leva. Le père de la jeune personne conservait encore sur ses traits une légère empreinte de la sévérité avec laquelle il croyait avoir foudroyé le fatal préjugé du point d'honneur dans le duel. Eugène éprouvait un peu de gêne et de contrariété; il n'avait pu, même par respect, feindre de partager l'opinion du vieillard; il aurait voulu gronder la belle et chère Emma. Se pouvait-il, que pour la première fois, leurs cœurs ne se fussent point trouvés d'accord! Ce fut avec un peu d'humeur et de bouderie qu'il lui offrit la main. Emma, tout au contraire, était radieuse et souriante; il y avait dans son air je ne sais quelle tendre fierté mêlée de malice enchanteresse et piquante; son regard était céleste, et aussitôt que sa jolie main, qui volait au-devant, toucha celle de son amant, elle la serra avec vivacité... Que voulait-elle qu'il comprît? et qui l'empêchait de comprendre?

On partit, on roula, on arriva devant le temple des *huit Muses*. Le sourire était encore sur les lèvres d'Emma, et sa main dans celle d'Eugène, quand la portière s'ouvrit.

L'opéra nouveau qu'on allait voir avait le mérite d'être à la mode; il faisait fureur, tout Paris courait y dormir, et s'écraser à la porte; l'affluence était extrême. Nos arrivants avaient une loge; on pouvait attendre que la foule s'éclaircît; mais le rideau allait se lever, Emma ressentait l'impatience, l'empressement de son âge; et puis on n'aime guère à voir passer les autres devant soi. On se jeta dans la foule: ce n'est jamais la place d'une jolie femme. Eugène protégeait Emma; l'amour est attentif, et déjà le flot tournoyant les avait entraînés jusqu'au pied de l'escalier, sans que la fraîche toilette de la demoiselle eût essuyé la moindre offense, lorsque là, tout-à-coup, Emma, qui serrait le bras de son guide, fit un cri, et se jetant avec effroi contre Eugène, laissa passer devant elle deux jeunes

hommes, ricanant, heurtant, se tenant par le bras, qu'à leur mise ridiculement à la mode, à leur ton turbulent, à leurs moustaches de Cosaque, et à leurs propos hardis, il était facile de reconnaître pour de l'espèce de ces jeunes étourdis, impertinents d'habitude, fashionables de mauvais lieux, dont l'effronterie et l'audace ne brillent que dans la société dont ils sont les héros. Le pourpre de la colère monta soudain jusqu'au front d'Eugène: son premier mot fut: „Emma, qu'avez-vous?“ Mais son regard prenait déjà le signalement des deux fats insolents, et son sein frémissait. Emma comprit aussitôt sa faute, son imprudence, et lui dit tout bas, en essayant de l'éloigner: „Rien! rien, mon ami. Par malheur, sans le vouloir, quelqu'un, que je n'ai pas vu, m'a marché sur le pied. — C'est l'un de ces deux hommes. — Non! oh! non! je vous l'assure. — Et pas un mot d'excuse! et l'insolence de passer devant vous! — Oh! pour ma vie, Eugène! taisez-vous! taisez-vous!“

Tout, peut-être, allait finir là; Eugène s'efforçait de se contraindre; Emma, devenue pâle, l'entraînait en arrière, cherchant des yeux son père, retenu quelques pas plus loin dans la foule: on se fût séparé, perdu... Quand l'un des deux jeunes hommes, poussant au bout l'impudence, se retourne en riant, et fixant Emma, comme il avait usage de fixer certaines femmes dignes de pareils hommages, il dit à son ami, ou plutôt à son camarade: „Elle est ma foi gentille! des yeux divins, mon cher! mais je parie encore qu'Adèle est plus jolie.“

Ce propos insolent était tenu si haut, qu'on l'entendit, et trente personnes se retournèrent. Emma, dont les joues étaient blanches, devint rouge comme le feu; un instant elle ne vit plus rien, et quand l'éblouissement rapide qui venait de troubler sa vue se fut dissipé, sans qu'elle eût vu ni senti comment le changement s'était opéré, elle se trouva au bras de son père, et Eugène avait disparu, ainsi que les deux jeunes hommes.

— Asmodée, je suis au supplice, tu n'as plus que sept minutes à parler, et l'opéra va durer au moins trois heures.

— Maître, nous ne sommes pas condamnés à l'entendre.

Les témoins de ce désordre s'étaient fort éclaircis quand

Emma se reconnut elle-même; les hommes surtout avaient suivi; les femmes regardaient encore Emma. Mais le premier coup d'archet se fit entendre: la musique était de Rossini: toute la salle trembla; vingt trompettes sonnaient: la pièce était une pastorale. Ce qui restait encore de la foule oublia la jeune demoiselle, et se hâta de monter l'escalier. Emma, au bras de son père, suivit la foule; elle ne savait plus ce qu'elle faisait, son cœur frappait dans sa poitrine comme les coups d'un marteau, ses genoux tremblaient sous elle, sa langue était comme attachée à son palais; il y avait dans sa tête une confusion terrible, et dans ses oreilles, un bruissement étrange qui détruisaient toute pensée... Elle marchait, elle montait, soutenue par son père. Son père était pâle aussi, le front sillonné, et il se hâtait.... Pourquoi?... On atteignit le corridor, on présenta le coupon, l'ouvreuse ouvrit la loge; mais au moment où elle avançait le pied pour entrer, Emma, sans pouvoir dire un mot, tomba évanouie.

Au même instant, l'air calme, le visage serein, Eugène venait rejoindre Emma. Il arriva du moins à temps pour l'emporter dans ses bras jusqu'à la calèche; alors, heureusement les corridors, les escaliers étaient libres; le rideau se levait. Le contrôle seul vit emporter la jeune dame. „C'est elle, la voilà," murmuraient les donneurs de contre-marques. On revint précipitamment à l'hôtel.. Quel évènement! quel éclat, pour une jeune personne!... Mais à Paris, tout glisse, s'efface, s'oublie: il y a tant de choses.

Enfin!... enfin, que s'était-il passé sous le péristyle de l'Opéra?... Maître, vous le devinez bien.

Ce fut en vain qu'Eugène, calme, enjoué, riant, employa tout l'art de l'amour, tous les mensonges du courage, pour apaiser son amante et dissuader le vieillard. Inondée de larmes, le regard plein de terreur et d'amour, Emma interrogeait les yeux d'Eugène, et se défiait de son sourire qui la faisait pleurer: „J'ai été outragée, se disait-elle; il m'adore, il est brave, il me vengera. Que je suis malheureuse!" Le père, silencieux et morne, poursuivait aussi le jeune homme de son

regard scrutateur, et malgré toute la présence d'esprit d'Eugène, l'expérience du vieillard l'obligeait à douter, cette fois, de la sincérité de l'amant de sa fille. Cependant celui-ci protestait, aux genoux d'Emma, que l'insulte qu'on avait osé lui faire, avait été suivie d'excuses, et que tout avait fini là. Emma le lui faisait répéter cent fois, sans que la joie rentrât dans son cœur, et le vieillard écoutait sans que la conviction pénétrât dans son ame.

Onze heures sonnèrent; Eugène allait se retirer, et un rayon d'espoir pourtant éclaircissait un peu le front de la jeune amante, et même aussi celui de son père, quand un valet remit à celui-ci un billet très-pressé, qu'une personne inconnue venait d'apporter à l'hôtel. Emma tressaillit; Eugène voulut partir. Mais déjà le vieillard avait ouvert, il lisait... „Demeurez!" s'écria-t-il; et aussitôt Emma retomba sur son siège, pâle, tremblante, mourante, mais retenant Eugène par la main.

„Il nous trompait!" ajouta le vieillard; et il porta douloureusement la main sur son front.

„Il se battra, je le savais bien!" dit Emma, les lèvres décolorées comme à l'instant de la mort.

„Vous avez été insultée! s'écria enfin Eugène, avec le feu d'une noble colère: oui! insultée, à côté de votre père, publiquement, à mon bras! Emma! Emma! aimeriez-vous un homme sans amour, sans courage, sans honneur?"

Emma voulut répondre, et ne put arracher de son sein qu'un soupir.

Son père, qui achevait de lire le billet révélateur, n'avait point entendu; il reprit d'un ton grave:

„Monsieur, demain, à sept heures du matin, vous devez avoir une rencontre, au bois de Romainville, avec les deux jeunes fats, que vous avez trop honorés ce soir en relevant leur impertinence. Le vicomte d'O... et M. de St. M... doivent être vos témoins, et l'on choisira les armes sur le terrain... Vous le voyez, grâce au ciel, on m'a bien informé. Est-ce la vérité?

„Oui, monsieur; je serais indigne de vous, d'Emma...

„Arrêtez! ne recommençons point une discussion inutile; je ne vous demande plus ce que vous prétendez faire; je connais votre préjugé, votre opinion sur le point d'honneur; vous savez quels sont mes principes, quelle est ma conviction sur le duel; nos jugements ne sont point d'accord; mais, écoutez, monsieur: j'ai mes droits, comme vous les vôtres; vous êtes libre de placer le point d'honneur où vous l'entendez, moi, où je le crois. Vous êtes le maître de vos jours; je le suis encore de ma fille. Vous avez résolu de vous battre en duel; et moi j'ai décidé que je n'aurai point pour gendre un homme prêt à parier sa vie contre celle du premier faquin, et qui met son honneur sur un coup d'épée, comme un joueur son or sur un coup de dés. Ce n'est point là l'époux que je donnerai à ma fille.

· „Monsieur!... au nom du ciel!... je suis déshonoré si...

„Non, monsieur! car je ne veux pas non plus d'un gendre déshonoré. Renoncez à ce duel, Emma est à vous: puis-je vous estimer plus, et vous le prouver mieux?

„Vous, non, monsieur... mais le monde...

„Eugène! vous êtes libre; moi, je suis père. Vous avez votre point d'honneur; j'ai le mien aussi. Regardez ma fille! mettez ses larmes, ses angoisses en balance avec votre amour-propre... voyez, malheureux!... C'en est assez, si vous l'aimez. Pour moi, voici mon dernier mot: Point de duel, ou point d'Emma: choisissez.“

En achevant ces paroles, le vieillard avait saisi la main de sa fille, et l'entraînait hors du salon.

„Emma! s'écria Eugène; vous aussi, me condamnez-vous?“

Emma, résistant à l'effort de son père, se retourna, et tendit la main à Eugène. A travers sa pâleur, ses larmes, son désordre, un sourire éclatait; et quelle éloquence dans ce sourire! il était fier et tendre comme celui de la jeune Grecque, attachant le casque sur le front de son fiancé. „Eugène! Eugène!“ dit-elle, en pressant sa main, en le regardant... et, en pressant sa main, en le regardant, les yeux de la jeune amante rayonnaient, et l'incarnat revenait sur ses joues... Mais

un pouvoir secret ferma soudain ses lèvres; une pensée terrible effaça de son visage le pourpre renaissant; ses yeux éloquents se voilèrent, elle baissa la tête, sa main n'osa plus serrer celle du jeune homme, et, d'une voix timide et tremblante, elle ajouta: „Eugène, obéissez à mon père... je vous défends aussi de vous battre.“ Et soudain elle se précipita sur les pas du vieillard, et sortit avec lui du salon.

Eugène demeura consterné, sans mouvement, immobile, comme si la foudre venait de le frapper, ou comme si ses pieds eussent pris racine à l'endroit où Emma l'avait quitté. Il prononçait intérieurement ces seuls mots, qui semblaient retomber sur son cœur comme des gouttes de plomb: „Perdre Emma!... renoncer à Emma!... abandonner Emma!...“ Un tourment, un combat, une angoisse inexprimable broyait toutes ses idées. Choisir entre la honte et la perte d'Emma!

La nuit qui s'écoula fut un supplice affreux...

Eh bien! maître, la main sur la conscience, à la place du jeune homme, qu'eussiez-vous fait?

— Crois-tu que le vieillard eût parlé sincèrement, et dût tenir sa promesse?

— Oui; le jeune homme avait le choix, rien de plus; et il le savait.

— En ce cas, mon ami diable, c'était fort délicat, et je commence à deviner... mais achève, hâte-toi, car l'instant fatal est bien près.

— A sept heures du matin, le père d'Emma reçut la visite de messieurs le vicomte d'O..... et de Saint-M....; ils venaient lui apprendre, du ton le plus poli, mais froid et réservé, que la rencontre n'avait pas eu lieu.

A midi, Eugène se présenta à l'hôtel. Le vieillard le reçut avec le plus affectueux empressement, et lui tendit la main.

Les traits charmants d'Emma conservaient encore les traces touchantes des larmes de la nuit. Eugène s'approcha d'elle timidement..... Elle rougit.

Le soir il y avait cercle. Quand Eugène parut, les jeunes femmes sourirent... Emma se sentit confuse. Pas un des jeunes

hommes ne vint au-devant du futur époux de la reine du salon: Eugène demeura seul, à l'écart, isolé. On parlait bas sous l'éventail, on ricanait derrière le dos des fauteuils... Était-ce de lui!... Emma ne quitta point le piano de la soirée; le pupitre cachait son visage, elle ne leva plus les yeux... Elle n'avait plus la gloire et l'orgueil d'une amante.

Deux jours après, ce fut au bal. On y vit reparaître la foule des prétendants à la main d'Emma, qu'Eugène avait éloignés; et les jeunes danseurs de nouveau se précipitèrent au-devant d'elle, le gant blanc sur la main. Eugène, cependant, avait droit encore à la première contredanse. Hélas! à-peine, conduisant Emma, l'avait-il placée dans les rangs des couples de danseurs, éclatants de jeunesse, éblouissants de parures, impatients de plaisir, que le vis-à-vis s'éclipsa, changea de place, et personne ne se fût trouvé pour figurer devant Emma et son cavalier, sans le secours imprévu d'une petite fille de sept ans et d'un jeune écolier. C'était un hasard, peut-être, mais pour Emma, tout devenait un trait acéré, un sarcasme piquant, un mépris cruel. La gaieté folâtre du bal, le rire sans cause que la jeunesse échange, les mots sans suite jetés en se croisant dans la danse, pour l'amante inquiète, attentive, tourmentée, c'était un murmure ironique, Eugène en était l'objet, son oreille n'entendait bourdonner que ce nom, ses regards ne rencontraient que des sourires moqueurs; cette peur devenait une réalité.... et l'air contraint d'Eugène, non moins qu'elle en défiance, ne la détrompait point.. Il était humilié: qu'elle était malheureuse!... Emma fut retenue pour toutes les autres contredanses... Et Eugène?... Il ne dansa plus, toutes les dames étaient engagées.

Le lendemain... Emma était souffrante.

Le lendemain... elle avait la migraine.

Le lendemain... elle était en visite.

Le lendemain... elle ne pouvait recevoir.

Le lendemain .. Emma partait pour la campagne....

— Asmodée! l'aiguille touche au plus haut chiffre du cadran.

— Maitre, je le vois bien. Le malheureux jeune homme vient enfin de comprendre qu'en sacrifiant le point d'honneur à l'amour, il a perdu celle qu'il aime. Il est fier, tendre, noble; et il sait que l'amour et l'honneur ne reviennent point... Voilà minuit .. Regardez!

La pendule sonna. Je voulais regarder, mais un effroi subit saisit mon cœur, glaça mon sang, et, malgré moi, je fermai les yeux: l'heure sonnait encore. „Asmodée! m'écriai-je, au nom du ciel! retiens ce jeune homme!....“ Mais avant le dernier mot, une explosion avait ébranlé l'hôtel... Je portai mes deux mains sur mon visage, je redoutais de voir cette horreur. Un éclat de rire d'Asmodée me fit rouvrir les yeux; il me touchait de sa béquille, tout avait disparu; nous étions loin du lieu fatal.

— Eh bien! maitre, me dit le boiteux, quelle est votre opinion maintenant sur le duel? Le jeune homme aurait-il dû se battre?

— Vraiment oui, sans nul doute.

— D'accord. Donc alors, rigoureusement, le père de la jeune fille avait eu tort de l'en empêcher.

— Du tout; il était sage. Le duel est une peste, une honte, une horreur! c'est un acte immoral, qui touche de près au crime.

— D'accord, aussi: et d'après cela, somme toute, votre avis?

— Mon avis?

— Comment concluez-vous?

— Mais... Ma foi... Je ne sais. Et toi, démon?

— Comme vous, maitre; je ne sais; et c'est à-peu-près là, dans ce siècle éclairé, notre opinion sur toute chose, à commencer par votre ame, à finir par mes cornes.

— Tu crois?

— C'est la vérité.

— En ce cas, mon ami, nous sommes fort avancés.

Victor DUCANGE.

LES JEUNES FILLES DE PARIS.

Et moi aussi, j'ai promis de joindre la modeste glane d'un vieux conteur à cette gerbe riche et variée, formée par cent et pn écrivains français, offerte par eux à l'un des éditeurs les ulus recommandables de notre littérature moderne, pour l'indemniser des pertes imprévues que lui ont fait éprouver nos derniers orages.

Mais que lui offrirai-je, moi, simple moraliste, presque septuagénaire, habitué à parcourir les plus humbles sentiers du Parnasse, à m'y reposer sous de paisibles ombrages, où je me contente de cueillir quelques fleurs des champs, pour les offrir aux jeunes filles qui se trouvent sur mon passage?

De quel droit me mêler parmi ces nouveaux *Addison*, ces *Quintilien*, ces *Aristarques* fouillant jusque dans les derniers replis du cœur humain, pour en connaître les mouvements, les erreurs, et le conduire à sa perfection? De quel droit irais-je lutter avec tous ces grands coloristes de notre époque, moi qui, voué constamment au style simple de conteur moraliste, eus toujours pour devise cet adage d'Horace: *Ingenium miserâ fortunatius arte;* „Le naturel est préférable à l'art"?

Mais j'ai promis; j'ai cédé à l'irrésistible charme d'inscrire mon nom parmi ceux de mes amis, de mes confrères: j'oserai donc conter encore... pour la dernière fois peut-être; oui,

j'essayerai de faire une esquisse fidèle des jeunes filles de Paris; de prouver que, dans tous les rangs de l'ordre social, elles offrent des modèles à citer pour l'honneur et la gloire de leur sexe: je m'attacherai surtout à démontrer que la vertu la plus digne d'éloge, est celle qu'on rencontre dans la classe indigente, où toujours elle est environnée des séductions que font naître le désir de s'élever, l'isolement, l'inexpérience, et trop souvent, hélas! les besoins pressants de la vie.

Le fond du récit que je vais faire est historique: cette anecdote a eu lieu dans mon voisinage; et je m'en suis emparé, pour la joindre à ces traits populaires, attachants, que je vais ramassant sur la scène du monde; comme le botaniste qu'on voit errer dans les vallons, sur les montagnes, cueillant les plantes salutaires propres à calmer, à prévenir tous les maux de l'humanité.

Estelle Aubert était l'unique enfant d'un ouvrier imprimeur, qu'un travail forcé, opiniâtre, avait réduit à vivre dans un fauteuil, privé de l'usage de ses jambes et de ses mains. Position cruelle pour un homme de cœur, qui se trouvait à la charge de sa femme et de sa fille! Celles-ci n'avaient pour toute ressource, que leur modique profession de blanchisseuse en linge fin, à laquelle, depuis quelques mois, Estelle avait ajouté celle de raccommodeuse de blondes et de dentelles, afin d'augmenter le gain de la journée.

Cette honnête et pauvre famille habitait deux chambres en mansarde, ou plutôt une partie d'un sixième étage, rue de Chabannais, en face d'un hôtel, dont le premier était occupé par un grand spéculateur de terrains, devenu banquier très-renommé; le second, par le vicomte de Saluces, écuyer cavalcadour; et le troisième, par un commissaire-priseur.

Chacun de ces divers habitants de l'hôtel avait une fille: celle du banquier Saint-Omer, nommée Léonie, était une brune piquante, d'une figure ouverte, et de la plus agréable humeur; mais distraite, étourdie, insouciante, et donnant à son institutrice, femme d'un mérite reconnu, la plus grande peine à mettre dans la tête de son élève deux idées de suite, à graver dans sa mémoire les moindres notions de grammaire, d'histoire et de

géographie. C'était, en un mot, une charmante folle gâtée par ses parents, qui s'imaginaient que leur fille unique aurait bien assez de l'opulence, pour briller dans le monde et faire un mariage avantageux. Déjà même, en effet, quoiqu'elle n'eût que dix-sept ans, elle était recherchée par certains seigneurs de la cour, qui convoitaient la dot considérable qu'elle devait avoir, pour apaiser leurs créanciers, soutenir le train de leur hôtel, en un mot pour *fumer leurs terres:* expression usitée parmi les grands qui se mésallient.

La fille du vicomte de Saluces offrait un contraste frappant avec celle du banquier. Clorinde, belle blonde, un peu fade, âgée de dix-huit ans, était froide et réservée. Son regard était impérieux, en même temps que ses lèvres dédaigneuses exprimaient la fierté. Sa gouvernante ex-chanoinesse la maintenait dans cette haute idée de naissance, dans cette roideur de caste nobiliaire, et lui faisait mesurer à chaque instant la distance énorme qui existait entre elle et la fille d'un de ces nouveaux enrichis, qui s'imaginent pouvoir marcher de pair avec les grands seigneurs.

Quant à la jeune Emma, fille de M. Dumont, commissaire-priseur, elle n'avait ni la morgue insolente de Clorinde, ni la folle insouciance de Léonie. Placée par le destin dans cette moyenne région de la société, où l'on ne connaît ni l'ennui du rang et de l'étiquette, ni les besoins de l'indigence; où l'on est, comme le dit un ancien sage, à l'abri des coups de soleil qui frappent la cime des forêts, et des inondations qui noient les petites herbes rampant sur la terre; Emma, élevée par sa mère, excellente femme, occupée à maintenir dans sa maison l'ordre et l'aisance, à faire le bonheur de tout ce qui l'entourait; Emma, habituée dès son enfance à vaquer aux soins domestiques, bonne par instinct, instruite sans prétention, charmante enfin sans presque s'en douter... Emma n'était qu'une simple bourgeoise.

Estelle Aubert se fût élevée promptement au-dessus de l'humble condition où elle était réduite, si elle eût voulu prêter l'oreille aux agaceries des jeunes étourdis du quartier, aux séductions dont elle était assaillie dans les différentes maisons

où elle reportait son ouvrage. A la voir parcourir d'un pied léger les rues de Paris; gentille, accorte, le nez en l'air, le sourire sur les lèvres, et tenant sous le bras son petit carton vert, on la confondait souvent avec ces grisettes, qui, sous les appareuces d'ouvrières très occupées, courent les aventures, et font un honteux trafic de leur jeunesse et de leurs charmes. Mais sitôt qu'on adressait la parole à notre jolie raccommodeuse de dentelles, on jugeait à sa réponse, à son maintien, à cette piquante franchise répandue dans tout son être, que c'était une fille de bien. On ne la voyait point s'effaroucher d'un mot, d'une plaisanterie qu'on lui décochait en passant; elle se résignait aux humiliations passagères que lui faisait éprouver sa profession, et s'en vengeait en sentant se raffermir sa vertu, en évitant avec adresse les attaques des nombreux séducteurs qu'elle rencontrait dans le monde; et ne pouvait concevoir comment on ose acheter de la misère ce que le cœur seul peut donner.

Estelle était souvent en relation avec ses trois jeunes voisines. Sa réputation d'honnête fille, ses tendres soins pour son père infirme, et son renom d'habile ouvrière, lui donnaient une espèce de vogue: il ne se passait point de semaine, qu'elle ne fût appelée, tantôt chez le banquier Saint-Omer, pour raccommoder un voile d'Angleterre qu'avait déchiré madame, en descendant de calèche au bois de Boulogne; tantôt chez le vicomte de Saluces, pour réparer un accroc à ses manchettes de Malines brodées, une déchirure aux barbes tombantes, en point de Bruxelles, qu'avait faite la vicomtesse dans l'appartement de la dauphine; tantôt enfin, chez le commissaire-priseur, pour reblanchir et remettre à neuf les collerettes en tulle de madame Dumont, ou bien les pélerines de sa fille, en jaconnas, et qui composaient sa parure ordinaire.

Mais l'accueil que recevait Estelle Aubert aux divers étages de l'hôtel, variait suivant la condition des familles qui l'occupaient. Au premier, son ouvrage était toujours bien reçu, apprécié à sa juste valeur; et chaque fois elle en recevait le prix, en proportion des soins et du travail qu'il avait exigé. Léonie l'appelait ordinairement *ma bonne Estelle*, et ne prenait avec

elle aucun ton de hauteur, ni d'arrogance. Il n'en était pas de même au second : la vicomtesse de Saluces, fière et méprisante, devenue dévote austère, de dame un peu légère qu'elle avait été, ne paraissait jamais satisfaite de ce qu'avait fait la jeune ouvrière, qu'elle nommait tantôt *ma petite*, tantôt *mon cœur*, avec ce sourire dédaigneux qui semblait mesurer les distances. Clorinde se montrait encore plus difficile, plus exigeante que sa mère : elle faisait souvent recommencer à la complaisante Estelle son travail ; et presque toujours la pauvre fille se retirait sans en avoir reçu le salaire. Quant au troisième étage, elle s'y présentait comme dans sa propre famille. Monsieur et madame Dumont la comblaient de caresses, de félicitations sur sa conduite : Emma surtout ne pouvait se lasser d'admirer la perfection de travail de sa charmante voisine ; elle lui serrait les mains, et l'eût volontiers embrassée, si elle n'eût pas craint de monter la tête ardente de Léon son frère, jeune étudiant en droit, qui ressentait pour la raccommodeuse de dentelles un penchant fondé sur l'estime, et que par cela même il lui était impossible de taire et de réprimer.

Bientôt la jeune Estelle se fit une réputation parmi les dames les plus élégantes du quartier. C'était à qui vanterait son talent, son exactitude : c'était à qui lui confierait ses chiffons les plus précieux. Enfin, mademoiselle Aubert, car c'est ainsi que chacun la nommait, ne pouvant plus suffire, avec sa mère, à tout le travail qu'on lui confiait, fut contrainte de prendre plusieurs ouvrières, de faire des apprenties dans son état ; et pour cela, il lui fallut quitter ses deux chambres en mansarde, où il faisait si froid l'hiver, et si chaud l'été. Elle loua donc un joli petit appartement au troisième étage de la maison où elle demeurait, dont une pièce donnait au couchant, sur la rue, et qu'habita son vieux père infirme, qu'elle roulait souvent dans son fauteuil, vers la croisée, pour lui faire respirer le grand air, et le réchauffer aux rayons du soleil.

Placée alors en face des appartements qu'occupaient ses trois voisines, Estelle les suivait assez souvent dans leurs occupations journalières. Tantôt elle remarquait Léonie, se pâmant de

rire, en faisant faire mille tours, mille gambades au singe chéri de sa mère, attaché par une longue chaîne à l'un des balcons du premier: tantôt elle apercevait Clorinde faisant de la tapisserie auprès de sa mère, qui s'était endormie au milieu d'une lecture édifiante: tantôt enfin, elle recevait un salut gracieux, un aimable sourire d'Emma, qui vaquait aux soins du ménage, en répétant la romance du jour, ou bien une jolie chanson de Béranger. Bientôt son frère Léon venait la rejoindre à la croisée; et remarquant les tendres égards d'Estelle pour son vieux père, il la saluait à son tour avec une vive émotion, et restait les regards attachés sur elle jusqu'à ce qu'elle se fût retirée au fond de son habitation, pour reprendre son travail et diriger celui de ses ouvrières.

L'hiver succéda bientôt aux beaux jours: il donna de nouveau à la jeune raccommodeuse de dentelles une juste idée de l'orgueil des rangs et des prérogatives de la naissance: ce qui l'affermit dans la résolution qu'elle avait prise, de n'avoir avec les gens titrés et les opulents, que les communications nécessaires à son état, ou aux besoins qu'on pouvait avoir d'elle. L'époque du carnaval approchait; et chaque classe de la population se livrait aux plaisirs que procurent les réunions de danse, de musique. Il y eut un grand bal chez le banquier Saint-Omer: le ban et l'arrière-ban de la Chaussée-d'Antin avaient été invités: les préparatifs les plus somptueux étaient dirigés par le plus habile tapissier, par le glacier le plus en vogue. En un mot, rien n'avait été épargné pour étaler tout le luxe, toute la somptuosité de la finance.

Estelle, qui le matin de ce grand jour avait reporté à madame Saint-Omer une garniture de robe en point d'Angleterre, avait osé demander à la femme de charge la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour voir défiler dans l'antichambre les beautés célèbres de la banque, examiner leurs toilettes, et jouir de loin du magnifique coup d'œil de cette brillante fête. Un valet de chambre vêtu en noir, chapeau à trois cornes sous le bras, annonçait à haute voix toutes les personnes qui se présentaient. Parut la famille de Saluces, invitée par convenance

de voisinage, et qui n'avait pu se dispenser de répondre à l'invitation, vû que plus d'une fois on avait eu recours à la caisse de Saint-Omer, et qu'on pourrait y recourir encore; car le vicomte, pour se conformer aux habitudes des seigneurs de la cour, aimait le jeu, avait des maîtresses. A cette annonce que fait le valet de chambre: „*Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de Saluces!*" celle-ci s'imaginant que chacun pénétré de l'honneur qu'elle fait à cette réunion de roturiers, va se lever et lui rendre hommage, se gourme, étale avec emphase le volant de sa robe, et promène partout ses regards fiers, scrutateurs... mais étonnée de voir que personne ne bouge, ne se range sur son passage. La grosse madame Saint-Omer vient seule au-devant d'elle, en l'appelant tout haut: „*Ma chère voisine.*" Léonie prenant la main de Clorinde qui suit sa mère, la conduit parmi les danseuses, en lui disant: „Coiffée à ravir... mise comme „un ange... oh, ma chère, que vous êtes gentille!" La franchise du compliment ne peut faire excuser la familiarité du langage; et la noble demoiselle, blessée de ce ton d'égalité, va rejoindre la vicomtesse, qui dit tout bas à son mari: „Comme cela sent „ici le parvenu! quelle grossière espèce! — On a bien raison „de dire, lui répond le vicomte, que l'or est comme le soleil, „il donne à la boue de la consistance." En achevant ces mots, il serre avec affection la main de Saint-Omer, qui l'aborde avec son gros sourire, et lui dit bas à l'oreille: „Voisin, je vous ménage une bouillotte aux cinq cents francs." Mais ce qui suffoque la superbe Clorinde, c'est de voir Léonie, la demoiselle de la maison, faire en passant devant l'antichambre un signe d'intelligence à l'ouvrière en dentelle, qui baisse les yeux, rougit, et n'en paraît que plus jolie.

Dès le lendemain, Estelle ne manque pas d'aller donner à l'honnête famille Dumont qu'on n'avait point invitée, les détails de cette fête magnifique, et de lui nommer les dames qui avaient étalé les plus beaux diamants, les plus riches parures. Il se trouva que l'une était la fille d'un receveur général, destitué pour malversations; que l'autre était la sœur d'un agent de change dont les paiements venaient d'être suspendus pour la

troisième fois; que celle-ci plaidait en séparation contre son mari, poursuivi comme banqueroutier frauduleux; que celle-là, non commune en biens avec son digne époux, homme d'affaires, faisait passer sous son nom des sommes considérables que l'adroit fripon extorquait à ses clients... „Eh quoi!“ s'écriait Estelle avec cet étonnement d'une ame neuve et pure, „ces femmes-là sont-„elles audacieuses pour venir briller dans un bal? — Bon!“ lui répondit le commissaire-priseur, avec le sourire malin d'un fonctionnaire irréprochable, „l'honneur chez tous ces grands „faiseurs du jour, est comme les ongles, il repousse.“

Peu de temps après eut lieu chez le vicomte de Saluces, une réunion non moins nombreuse et composée des familles les plus anciennes, d'après le traité du blason. Ce n'était point un bal: la grand'mère de la sœur d'un petit prince souverain d'un cercle d'Allemagne, était morte subitement; et la cour était en deuil pour dix jours. L'étiquette voulait donc qu'on se bornât à donner un concert qui avait réuni les talents les plus renommés de la capitale.

Saint-Omer et sa famille furent invités: le moyen de ne pas les admettre, tout roturiers qu'ils étaient? Le vicomte de Saluces avait encore emprunté la veille à son voisin quatre billets de banque, pour acquitter une dette d'honneur. Leur présence, il est vrai, ferait une disparate choquante dans une réunion de la plus haute noblesse; mais nécessité devient loi.

Estelle avait un goût particulier pour la musique: elle chantait avec une expression remarquable les plus jolis airs des nouveaux opéras. Elle obtint de la femme de chambre la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour entendre les différents morceaux qu'on devait exécuter. Son ravissement fut inexprimable; mais ce qui lui causa une surprise mêlée d'indignation, ce fut de voir certains grands seigneurs s'endormir sur leurs sièges, d'entendre d'autres causer entre eux, pendant que les artistes les plus célèbres exécutaient les principales productions de nos grands maîtres, et se surpassaient pour en faire sentir toutes les beautés. Ce murmure de conversations particulières; ce costume de deuil qui couvrait les assistants;

cet assommant fardeau de l'étiquette qu'observaient avec une ridicule austérité tous ces personnages d'un haut rang, tous ces favoris du monarque; ce concours en un mot d'exigences, d'ambitions, de préséances, tout semblait contribuer à répandre la tristesse qu'on voyait empreinte sur chaque visage; et la jeune ouvrière ne tarda pas à se convaincre que les grands, blasés, rêvent le bonheur sans jamais en jouir; et que l'ennui est la calamité des heureux de la terre.

Peu de jours après, l'honnête famille Dumont reçut à son tour ses parents, ses amis, ses affidés. Il n'y eut à cette réunion ni le luxe éblouissant de la finance, ni la morgue imposante des gens de cour: c'était le rassemblement joyeux des bons bourgeois du quartier. On n'y remarquait ni colliers de diamants, ni turbans en étoffe d'or surmontés d'un oiseau de paradis, ni grands cordons, ni chapeaux à plumet blanc; mais en revanche on n'apercevait partout que figures riantes: on ne rencontrait que des cœurs épanouis de joie et de franche amitié. On s'accostait sans cérémonie; on se prenait le bras avec confiance: on se dégantait pour se serrer la main: c'était, en un mot, comme le dit Marmontel, *la fête des bonnes gens*. Aussi l'honnête M. Dumont se promenait-il avec ivresse dans son salon proprement décoré; et ne cessait-il de répéter au milieu des danses qui se formaient, et des jolis groupes dont il était entouré, que le moyen le plus sûr d'être heureux, c'est de l'être du bonheur des autres.

Estelle avait été invitée à cette joyeuse réunion par le commissaire-priseur. Il lui dit, avec cet accent d'un homme de bien qui sait distinguer et apprécier le vrai mérite: „Qui „peut mieux embellir notre petite fête, que celle dont le „travail soutient ses parents, adoucit les souffrances de son „père infirme, et s'est acquis l'estime et la vénération de tout „le voisinage? — Il nous tardait, chère Estelle,“ ajoute madame Dumont, „de vous donner cette preuve publique de notre „attachement et de notre considération.“

Oh que ces paroles pénétrèrent avant dans le cœur de la jeune ouvrière! Qu'il est flatteur, le premier hommage que

l'on reçoit, et dont on s'avoue être digne! Estelle fut si vivement saisie de joie, qu'elle ne put proférer une parole. Un serrement de main qu'elle reçut en ce moment d'Emma, lui prouva qu'elle s'unissait à l'invitation de ses parents; et le regard de Léon lui fit deviner sans peine quel serait au bal son premier cavalier. Elle y fut accueillie avec tous les égards dus à la fille de bien, traitée par toutes les jeunes personnes comme une égale, comme une amie: chacun lui adressait les éloges les plus flatteurs; mais aucun d'eux ne valait le silence de Léon dont les regards attachés sur elle semblaient partager son initiation dans l'honnête bourgeoisie, et se livrer au pressentiment qu'elle y occuperait un jour une place distinguée. Estelle, bien loin d'avoir une semblable pensée, se tenait sur une réserve modeste qui la rendait plus intéressante encore. Elle évitait autant qu'il était possible les yeux flamboyants du fils de la maison, et portait les siens sur tous les autres jeunes gens, espérant se distraire du trouble qu'elle éprouvait; mais nous cherchons vainement à nous fuir: malgré nous, tout nous y ramène.

Deux ans s'écoulèrent: mademoiselle Aubert devenue chef d'un atelier considérable, avait fait des gains légitimes fort au-delà de ses espérances. Elle avait augmenté peu-à-peu son petit mobilier, orné son intérieur. Sa mère, d'une faible santé, ne faisait plus le gros du ménage: il était confié à la veuve d'un soldat invalide. Le vieux fauteuil en bois du père Aubert était remplacé par une dormeuse en velours d'Utrecht: il ne paraissait plus à la croisée de sa chambre qu'en redingote d'espagnolette grise et en casquette de drap bleu. Estelle enfin, sans rien changer à son habillement ordinaire, porta des étoffes un peu plus recherchées, couvrit ses jolies épaules d'un ample schall de mérinos, hasarda même la petite montre en or, pour être à l'heure chez ses pratiques; mais elle la cachait avec soin sous sa collerette. Elle ne craignait rien tant que de se faire remarquer, et se serait imposé les plus grandes privations, plutôt que d'exciter l'envie et ces propos des habitants

du quartier. La critique vraie, quoique sévère, est la sentinelle des mœurs.

La première moitié de l'année 1830 venait de s'écouler: Estelle, toujours bonne, simple et laborieuse, voyait chaque jour son destin s'embellir. Chérie, honorée de ses ouvrières et de ses apprenties, récompensée de ses tendres soins pour ses parents par le bonheur dont ils jouissaient auprès d'elle, notre jeune ouvrière comparait souvent sa position sociale avec celle de ses trois voisines qu'elle étudiait sans-cesse, et se trouvait tout aussi heureusement placée dans le monde, puisqu'elle y était utile, estimée. Elle s'amusait de l'étourderie et des inconséquences de la fille du financier, supportait avec résignation la hauteur et les tracasseries de celle du vicomte, et s'en consolait par la tendre amitié que lui portait Emma; lorsque tout-à-coup l'orage le plus terrible s'éleva dans la capitale et s'étendit sur toute la France. Le monarque, égaré, par de perfides conseils, brisa le pacte social, et forcé d'abdiquer la couronne, il s'enfuit pour la troisième fois. Paris fut en proie au choc des partis, que bientôt calmèrent les vieux amis de la liberté sans licence, en s'appuyant sur la représentation nationale qui crut devoir fonder une nouvelle dynastie. Dans ce bouleversement général on vit les plus hauts rangs anéantis, les plus belles positions sociales détruites. Le vicomte de Saluces fut dépouillé de ses pensions, de ses prérogatives: il suivit dans leur exil ses anciens maîtres, laissant sa femme et sa fille dans une gêne qui les contraignit de vendre leurs bijoux, leur mobilier; et bientôt, ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, elles se retirèrent chez une vieille parente égoïste, superstitieuse, qui habitait le faubourg Saint-Germain.

La grande secousse politique se fit sentir dans le cours des effets publics: elle causa la ruine d'un grand nombre de gens de finance, et principalement de ceux qui avaient spéculé sur les terrains et les établissements publics. Saint-Omer fut de ce nombre; après avoir vainement épuisé toutes ses ressources, tous les moyens d'échapper au désastre, il céda malheureusement aux funestes inspirations de l'amour-propre déçu, à l'humiliation

de passer de l'opulence à la misère, et se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne. Cette affreuse et cruelle détermination ne fut connue de sa femme et de sa fille qu'au moment où le juge de paix vint au nom des nombreux créanciers du défunt, apposer les scellés dans son riche et vaste appartement. La malheureuse madame Saint-Omer fut obligée de s'en éloigner, sans pouvoir même se munir des objets qui lui étaient le plus nécessaires, pour se réfugier dans un hôtel garni, et pour y attendre l'issue de cet épouvantable évènement. Elle eut la douleur d'apprendre que tout ce qui composait le mobilier serait vendu, sans qu'elle pût faire la moindre réclamation, parce qu'elle avait été en communauté de biens avec son mari. Elle ne sut, ainsi que sa fille, quelle ressource employer pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Elles essayèrent en vain de recourir à la commisération de plusieurs grands capitalistes qui avaient eu de fréquentes communications avec le malheureux Saint-Omer; elles en furent accueillies avec indifférence, éconduites avec adresse: elles éprouvèrent alors que la plus grande souffrance des infortunés, c'est d'implorer les opulents.

Toutes les deux abattues par la douleur, en proie au dénûment le plus absolu, se voyaient réduites à implorer l'assistance d'un bureau de charité, lorsque Léonie, se rappelant avec quel zèle et quelle ivresse la jeune ouvrière en dentelle soutenait par son travail ses honnêtes parents, sentit se ranimer son courage, et résolut d'aller un matin, rue de Chabannais, confier à Estelle Aubert le désir qu'elle éprouvait et l'espoir qu'elle avait conçu de procurer à sa mère, sinon l'aisance, du moins le pain de la journée, un abri contre la misère. Elle reçut de son ancienne voisine l'accueil le plus touchant. „Venez," lui dit Estelle, en la pressant dans ses bras; „venez avec madame „votre mère! je vous occuperai toutes les deux dans mon „atelier; et, s'il vous répugne de vous mêler parmi mes ouvrières, „je vous fournirai de l'ouvrage dans votre appartement. Les „deux chambres en mansarde que j'habitais sont à louer dans „ce moment; venez vous y établir. Je vous avancerai les trois „mois de loyer, vous prêterai une partie de mes meubles; ma

„bonne veuve fera votre ménage; enfin, nous partagerons tout „ce que je possède. Venez, mademoiselle Léonie, vous qui me „reçûtes toujours avec tant de bonté, lorsque vous étiez dans „l'opulence; vous qui jamais ne m'avez fait éprouver la moindre „humiliation. Vous ne dédaignâtes point votre pauvre blan-„chisseuse; il est bien juste qu'elle ait son tour; et je vous „remercie d'avoir compté sur Estelle Aubert. — Ah! dites donc „sur mon amie, s'écrie mademoiselle Saint-Omer: hélas! vous „êtes la seule que je trouve dans notre désastre; et je vous „avais bien jugée."

Dès le lendemain, la mère et la fille, leur petit bagage sous le bras, vinrent s'établir à deux étages au-dessus de celui qu'occupait Estelle, qui d'avance avait garni les deux mansardes des objets les plus nécessaires. Madame Saint-Omer occupa celle donnant sur la cour, afin de n'avoir pas sans-cesse devant les yeux les croisées du somptueux appartement qu'elle occupait en face, et dont justement on faisait la vente du mobilier. Léonie ne pouvait s'empêcher de laisser tomber, de sa lucarne, des regards attendris sur cette belle habitation où elle avait passé des jours si heureux; où bercée par les prestiges de l'opulence, elle était loin de croire qu'elle irait se réfugier dans l'humble réduit de la pauvre ouvrière... Oh que de réflexions elle faisait sur les caprices du sort, et combien elle s'applaudissait de n'avoir jamais humilié ses inférieurs!

Léonie ne rougit point de s'établir dans l'atelier de mademoiselle Aubert, où elle ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles apprenties. Sa mère, atteinte de quelques infirmités causées par le chagrin, travaillait dans sa chambre, et secondait sa fille à se procurer les objets nécessaires à leur existence. Ce qu'elles avaient le plus à cœur, c'était de pouvoir remettre à l'obligeante Estelle les différents meubles dont elle s'était privée, se réduisant elle-même à coucher sur un lit de sangle, pour offrir à madame Saint-Omer une retraite qui lui fût plus commode et l'humiliât moins dans son malheur. Déjà la mère et la fille, par leurs travaux et leurs veilles, se diposaient à traiter avec un tapissier du voisinage, pour avoir l'ameu-

blement le plus modique, mais indispensable à leurs besoins, lorsqu'un évènement assez étrange vint tirer madame et mademoiselle Saint-Omer de la position pénible où elles se trouvaient. Un jour qu'elles étaient allées à l'office divin, et que, selon leur usage, elles avaient remis la clef de leurs deux chambres au portier de la maison, elles éprouvèrent, en rentrant, une surprise mêlée d'une émotion bien naturelle, en voyant une partie des meubles qui garnissaient leurs appartements respectifs dans l'hôtel qu'elles avaient habité. Madame Saint-Omer reconnut son lit d'acajou orné d'une draperie de pékin bleu-ciel, avec son somno, sa longue bergère en maroquin vert et son grand chiffonnier: elle s'empresse de l'ouvrir, et le trouve rempli d'une partie de son linge de corps et de ses vêtements. Léonie s'élance dans sa mansarde, et reconnaît son lit de demoiselle, surmonté d'une flèche dorée portant des rideaux de mousseline, plusieurs petits meubles à son usage, sa causeuse en drap bleu-lapis, son piano, tous ses recueils de musique, et au-dessus un grand cadre couvert d'une toile verte. Elle l'enlève avec empressement, et retrouve le portrait de son père au bas duquel on avait écrit ces mots: „Courage, ma fille! celle qui „nourrit sa mère du travail de ses mains, tient toujours un „rang honorable dans la société.“ Le cri perçant que jette Léonie, à l'aspect de cette image si chère, de cette touchante inscription, attire madame Saint-Omer, qui, saisie elle-même de surprise, et pressant sa fille sur son sein, avoue qu'on n'a pas tout perdu lorsqu'on est encore mère, et que les trésors les plus vrais, les seuls impérissables, ce sont ceux de l'âme.

Léonie se rend aussitôt chez Estelle Aubert, et lui raconte cette aventure, dont celle-ci la félicite avec cet élan de la véritable amitié. Leurs soupçons alors se portent sur telle ou telle personne capable d'un aussi beau trait de générosité. Pour mieux parvenir à la connaître, elles descendent toutes les deux chez le portier, lui font mille questions sur les porteurs de ces différents meubles; il leur répond que c'est M. Jamart, le tapissier de ces dames, qui lui-même a mis tout en place. „Il „est venu de là remonter chez moi le lit que j'avais eu le

„bonheur de prêter à madame votre mère," ajoute Estelle: „Allons l'interroger!" Elles se rendent sur-le-champ auprès de ce digne homme, qui demeurait au bout de la rue, et le sollicitent de faire connaître la main bienfaisante habituée sans-doute à consoler, à secourir l'honorable indigence. Celui-ci avoue qu'en effet il a été chargé d'acheter à la vente les divers objets qu'il a remis chez ces dames; mais qu'il ne peut nommer la personne qui l'a chargé de cette commission, parce qu'elle a exigé sa parole d'honneur de ne jamais prononcer son nom. „Eh bien," reprend vivement Estelle, „c'est le commissaire-„priseur, M. Dumont, qui a fait cette vente, il doit avoir reçu „le nom de l'acheteur; courons le lui demander: je suis sûre „d'avance qu'il ne pourra me le refuser. — Vous feriez une „démarche inutile," répond l'honnête tapissier: „j'ai tout acheté „sous mon nom et payé comptant; je suis à ce moyen le seul „dépositaire d'un secret qu'il ne m'est pas permis de divulguer."

Plusieurs mois s'écoulèrent: Léonie avait fait de rapides progrès dans l'état de raccommodeuse de dentelles; et devenue, par son travail et son zèle, la première ouvrière de l'atelier de mademoiselle Aubert, elle gagnait amplement de quoi subvenir à la dépense de son humble ménage. Mais si elle reçut d'Estelle des preuves d'une franche cordialité, l'occasion se présenta de lui prouver toute sa gratitude. Le vieux père Aubert, accablé d'infirmités, fut enlevé presque subitement à sa fille chérie; et peu de jours après sa femme le suivit au tombeau. Cette double perte frappa si vivement le cœur d'Estelle, qu'il fallut tous les soins, toutes les consolations dont Léonie était capable, pour empêcher son intime amie de succomber à sa douleur. Estelle ne reçut pas moins de condoléances de la famille du commissaire-priseur: monsieur et madame Dumont vinrent la visiter souvent; Emma passa plusieurs journées de suite auprès de sa chère voisine; et plus d'une fois Léon vint unir ses consolations à celles de sa sœur. Ces consolations-là ne furent peut-être pas celles qui portèrent le moins de douceur dans l'ame de notre charmante ouvrière.

Celle-ci, toutefois, se trouvant tout-à-coup orpheline, à-peine

âgée de vingt-trois ans, d'une figure ravissante, et d'une grâce parfaite, voulut se donner une égide qui mît à l'abri ses mœurs et sa réputation. Elle pria madame Saint-Omer de lui servir de mère, et lui proposa de venir avec sa fille habiter auprès d'elle, et de confondre ensemble leur travail et leurs profits. Cette proposition fut acceptée avec transport: Léonie éprouvait une secrète jouissance à faire descendre sa mère de sa mansarde, à l'établir au troisième étage, où elle pourrait, avec les meubles qu'elle tenait d'une main généreuse et toujours inconnue, retrouver quelques illusions de son ancienne position dans le monde. L'orgueil ressemble à l'espérance: il naît en nous; il y meurt le dernier.

Cette association fut approuvée de tout le voisinage: on reconnut là toute la pureté des mœurs qu'avait toujours observée mademoiselle Aubert. Elle initia tout-à-fait Léonie dans les détails de sa profession, et la présenta chez ses pratiques comme sa compagne chérie, comme sa sœur adoptive. Mademoiselle Saint-Omer, abandonnée de tous les anciens affidés de feu son père, lorsque ceux-ci craignaient qu'elle n'eût besoin d'eux, leur parut alors estimable, intéressante: les plus riches familles du quartier s'empressèrent de seconder ses nobles efforts, louèrent tout haut son dévoûment filial, et lui procurèrent les moyens de contribuer à la prospérité de l'atelier commun, qui devint un des plus renommés et des mieux achalandés de la capitale.

Un jour que les deux associées s'entretenaient de leurs succès, de leur bonheur mutuel, entre chez elles une personne mesquinement vêtue, portant un vieux chapeau de paille noir, couvert d'un voile épais. C'était Clorinde de Saluces, qui n'avait pas voulu se faire reconnaître dans le quartier, et dont les traits, tout en exprimant encore la fierté, semblaient être altérés par les larmes. Elle avait su que sa voisine, la fille du financier, était parvenue à se faire une existence indépendante par son travail et sa persévérance; elle avait appris tout ce que l'ouvrière en dentelle avait fait pour l'aider à consoler sa mère, à lui rendre une vie douce et paisible: certaine de leur inspirer quelque intérêt par le récit de ses malheurs, elle

venait les supplier de la seconder dans le projet qu'elle avait conçu.

Elle leur apprend alors que le vicomte Saluces est mort en Écosse, et n'a laissé que des dettes; que sa veuve et sa fille s'étant réfugiées chez une vieille parente, au faubourg Saint-Germain, s'y trouvaient en butte à des humiliations qu'il ne leur était plus possible de supporter; qu'enfin, privées des secours des gens de qualité, qui presque tous avaient quitté Paris, elles se décidaient à vivre aussi du travail de leurs mains, dussent-elles se réduire à la plus dure existence; et qu'elle venait supplier ses deux anciennes voisines de leur procurer de l'ouvrage. „Soyez la bien-venue, mademoiselle!“ lui répond Estelle Aubert, „ma compagne et moi nous vous mettrons „bientôt en état de nous seconder; et puisque vous daignez „descendre jusqu'à nous, vous y trouverez une honnête existence, „que vous ne devrez qu'à vous seule. — Et cela vaut bien le „rang et l'opulence, ajoute Léonie avec joie: je ne fus jamais „plus heureuse.“ Dès le jour même, Clorinde loua les deux chambres en mansarde qu'avaient occupées tour-à-tour les deux jeunes associées; et le lendemain elle vint s'y établir avec sa mère, qui prit le simple nom de madame Dupré, veuve d'un militaire mort au champ d'honneur. Estelle fit faire par sa bonne gouvernante toutes les provisions dont ces dames avaient besoin, afin qu'elles ne fussent pas reconnues dans le quartier; et bientôt, sans toutefois jamais paraître à l'atelier, la mère et la fille, par le travail de la journée, qui se prolongeait souvent dans la nuit, parvinrent à gagner de quoi subvenir à tous les besoins, et à s'éviter le supplice de fatiguer la pitié des personnes dont, peut-être, elles avaient le droit d'attendre une honorable hospitalité.

L'honnête commissaire-priseur venait de marier sa fille Emma au jeune successeur d'un avoué très-renommé. Estelle Aubert avait été invitée à la noce, ainsi que sa jolie associée, dont la gaieté naturelle et l'heureux caractère lui conciliaient tous les cœurs. Une seule chose manquait au bonheur de Léonie; c'était de connaître l'anonyme qui leur avait fait retrouver si

généreusement une partie des meubles à leur usage; et surtout à elle, le portrait de son père, avec cette inscription qui ne sortait pas de sa pensée. Léonie et sa mère étaient parvenues, à force de privations, à réunir les quinze cents francs environ qu'avait dépensés l'inconnu pour ce trait de bienfaisance; et chaque fois qu'elles rencontraient M. Jamart, elles le suppliaient de leur accorder du moins la jouissance de s'acquitter de cette somme. Jamart, l'un des plus habiles tapissiers de Paris, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, avait été invité avec sa famille au bal qui eut lieu chez M. Dumont. Il y fut de nouveau sollicité par Léonie de lui nommer son cher bienfaiteur, son ange tutélaire. Ses instances furent si vives et si généralement approuvées par tous les assistants, que cet excellent homme, ému lui-même, porte involontairement ses regards sur Estelle Aubert, qui rougit, baisse les yeux: Léonie s'en aperçoit presse de questions le tapissier, qui nomme le généreux anonyme qu'on était bien loin de croire rencontrer dans une simple ouvrière. Léonie presse dans ses bras son associée et la couvre des larmes de la reconnaissance. „C'étaient mes premières „épargnes,“ dit Estelle, „pouvais-je en faire un meilleur usage? „Puis s'adressant au tapissier elle ajoute: Je ne vous en veux „pas; mais vous avez détruit la moitié de mon bonheur. Faire „du bien en secret, c'est en prendre acte pour l'autre vie.“

Chacun redoubla de louanges, de félicitations: la famille Dumont éprouvait une jouissance mêlée d'admiration; et Léon, qui, depuis plus de deux ans, brûlait pour sa voisine d'une flamme pure et chaste comme elle, Léon se promit tout bas de n'avoir jamais d'autre épouse. Tout favorisa ses vœux; M. Dumont devenait vieux; il crut devoir proposer à son fils de lui succéder dans son honorable profession. Le jeune homme accepte avec ivresse; mais sous la condition qu'il épousera. . . „Qui donc? lui demande son père. — Estelle Aubert. — J'allais „te la proposer; je ne connais point de jeune fille qui puisse „mieux assurer ton bonheur et le nôtre.“ Dès le jour même, monsieur et madame Dumont se rendirent à l'atelier d'Estelle, qu'ils trouvèrent au milieu de ses apprenties, et lui annoncèrent

qu'ils venaient lui demander sa main pour leur fils. Un tressaillement subit qu'elle ne put réprimer, indiqua clairement que cette union était le vœu secret de son cœur; et, huit jours après, ce mariage eut lieu, à l'approbation générale de tous les habitants du quartier.

Toutefois, le nouveau commissaire-priseur ayant encore besoin des conseils et de l'appui de son père, on convint de demeurer ensemble; et comme l'appartement du second était vacant, les deux ménages s'y établirent. Oh! quelles furent alors les réflexions d'Estelle Dumont, lorsqu'elle se vit dame du salon où elle avait reçu tant de dédains, supporté tant de caprices! Chaque fois que, de son balcon, elle portait ses regards sur la maison qui lui faisait face, elle se disait: „Me „voilà dans l'appartement du vicomte de Saluces; tandis que „sa femme et sa fille sont reléguées dans les deux mansardes „que j'habitais. Je touche à la somptueuse demeure du financier „Saint-Omer; et sa femme et sa fille, devenues mes associées, „occupent mon troisième étage. Ainsi donc, à mesure que je „m'acheminais tout doucement vers la demeure du rang et de „l'opulence, ils se réfugiaient dans les greniers de la misère. „Étrange bascule! singulier caprice de la fortune! oh, bien „fou qui s'y fie!“

Estelle et son mari ne changèrent jamais de système, ni de plan de conduite. Ils connurent les charmes d'une honnête médiocrité: ils y restèrent fidèles . . . Et vous, jeunes filles de Paris, qui daignerez parcourir ce récit historique, conservez-en le souvenir! Vous, demoiselles d'une haute naissance, n'abaissez point des regards dédaigneux sur les bonnes gens qui vous entourent! Fleurs du jardin public, ne vous élevez pas au-dessus des autres avec trop de fierté! il ne faut, hélas! qu'un seul coup de vent pour renverser votre superbe tige et la faire ramper sur la terre . . . Vous, joyeuses Sybarites, fastueuses héritières des opulents du jour, qui vous croyez si bien cramponnées au char de la fortune, écoutez Léonie Saint-Omer; elle vous dira qu'un seul cahot suffit pour en descendre . . . Vous, jeunes bourgeoises, imitez Estelle

Dumont; restez comme elle, à mi-côte! vous n'y craindrez ni les coups de soleil, ni les inondations... Vous enfin, jeunes ouvrières, jolies grisettes, pauvres filles qui composez la plus grande partie de la population, visitez Estelle Aubert dans son heureux et modeste ménage: apprenez d'elle ce que produisent presque toujours le courage, la gaieté, la patience, l'amour du travail, et les mœurs.

BOUILLY.

LES BÉOTIENS DE PARIS.

ESQUISSE MORALE.

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes: — Gens qui pensent; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Béotie.

Cette double nature se retrouve en tous lieux; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans-doute, a ses niais et ses beaux-esprits; mais Paris a les siens: collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les éléments, rejaillit à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est concevable que l'entassement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent.

Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fond ! Le matin par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontrèrent la veille ; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot : ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage ; que si, dans quelque foule, vous leur fourrez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur ; oh ! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras ! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un *million* de pardons. *O altitudo !*

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien ! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philantropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage, comme une borne une fiacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour ; et fouette, cocher ! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté : ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'épitome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, mêmement, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien autres zéros.

Je ne vous parlerai pas de l'épicier. Sa bêtise déjà est devenue proverbe. Et d'ailleurs, il se venge bien cruellement des sarcasmes de l'intelligence, ce grand fossoyeur de beaux-esprits, celui-là qui peut dire à tant de persifleurs, en jetant leurs dépouilles dans ses balances sépulcrales: „Que la cannelle, „que la réglisse, que la cassonnade te soit légère!"

Je ne vous parlerai pas davantage de la sottise prétendue des hommes de finance. Les banquiers de nos jours ressemblent à tout le monde, à cette différence près, qu'ils ont beaucoup plus d'argent que tout le monde.

Mais avez-vous remarqué sur la partie fainéante de nos boulevarts, dans la belle allée des Tuileries, sur le pavé des Champs-Élysées, parmi la poussière du bois de Boulogne, aux premières places des théâtres, partout enfin où il y a du temps à se montrer; avez-vous remarqué une population d'hommes, tout élégante, toute pimpante, tout odorante? Voilà nos crétins; non pas tous, mais beaucoup; non pas avec de hideux goîtres, des vêtements grossiers, et un public qui les vénère; mais en beau linge, en fins louviers. On s'arrête à les voir, tout ébaubi qu'on est de leur façon d'aller, du phénoménal de leurs habits, de l'imprévu de leur coiffure. Leurs modes, vous le savez, ne sont pas celles d'aujourd'hui, bien moins encore celles d'hier: ce sont toujours celles de demain.

Du reste, on peut les comparer à de belles bourses d'étalage. Qu'y a-t-il au fond? Du vide. Pas une idée, pas un centime intellectuel.

Et c'est ici le lieu de définir ce que nous entendons par une idée; et conséquemment, par penseur et par non-penseur.

Je n'appelle point du nom d'idées, ces conversations toutes faites, ce parlage au premier occupant, espèce de badigeon qui ne sert qu'à chemiser un sot, et à boucher les crevasses d'une journée oisive.

J'entends par idée, une perception de l'ame, non point grêle, indécise, tronquée, fugitive; mais vive, nette, entière, et durante; mais assez copieuse pour maintenir le cerveau dans un état de gonflement, et l'empêcher de s'affaisser sur lui-même comme une vessie qu'on prive d'air; mais assez large et forte pour que la méditation puisse reposer dessus; non pas enfin une lueur, un crépuscule; mais un beau jour, un jour tout-à-fait; une pensée-mère, une pensée qui elle-même en contienne mille autres; qui soit le pivot autour duquel gravite, logiquement, un monde d'imaginations secondaires; le centre, le soleil d'un système intellectuel tout entier.

Eh bien! de ces soleils, combien pensez-vous qu'il en brille sous le crâne pommadé de ceux-là? Pas un seul. Je n'en demande qu'un, et leurs yeux de verre, leurs yeux d'animaux empaillés luiraient au moins de quelque feu. Leur figure en deviendrait moins cire, leur allure moins flasque, leurs paroles moins fades; et leur cravate aussi serait plus tortillée. Au bal peut-être, au spectacle, au concert, où qu'on s'émeut, ils s'émouvraient. Vous ne les verriez plus, au balcon d'un théâtre, nettoyer leur binocle ou mordiller leur canne, alors que l'on pouffe au parterre: vous ne les verriez plus mettre et mettre leurs gants, ou s'ajuster les favoris, alors qu'on sanglote au parterre: froids à tout, impassibles, inaltérables, comme si, au milieu de cette électricité de rires ou de pleurs, leur bêtise était un trépied qui les isolât des commotions de la foule! Je vous le dis, ils sont crétins, archi-crétins. Et c'est un point bien convenu: tout homme qui attend venir l'éternité, à se faire gentil, non point par coquetterie fortuite, ainsi qu'il a pu arriver à Voltaire lui-même, mais par fatuitisme et par désœuvrerie; tout homme qui se narcisse et se sangle comme un cheval, cet homme-là n'est pas né pour penser; pas plus que le paon, pas

plus que le coq d'Inde. Son rôle aussi, c'est de faire la roue aux yeux des autres hommes.

Mais, place encore! Voici l'espèce des balourds; bêtes doublement circonflexes qui s'en tiennent à la grosse naïveté, à cette fille bâtarde de la sottise et du bon sens. Ce sont des hannetons: dès qu'ils volent, ils se heurtent la tête contre une vérité. Ils ne procèdent, en effet, que par vérités vraiment vraies, par vérités pataudes: — „C'est aujourd'hui le 16 décembre, dans quinze jours ce sera le 1er janvier; — Voilà un potage qui est brûlant; — Napoléon est un homme célèbre."

Eh bien, à la bonne heure!

Parfois encore, ils se permettent la fine réflexion morale: „— Moi, j'aime ce qui est bon; — On serait plus tranquille s'il n'y avait pas d'émeutes; — Les hommes ne sont pas comme les femmes; — La santé est le meilleur des biens."

Parfois aussi, la légère incartade dans les champs de l'imagination: — „Croyez-vous qu'il fasse beau demain? — Savez-vous s'il gèlera cette nuit?"

Parfois enfin, la nouvelle piquante. Ils se précipiteront, le nez rouge de bise, dans un salon bien chaud; et faisant le gros dos, claquant des mains, frappant du pied, décapiteront tout net une conversation intéressante, pour dire: „Je viens de dehors; il fait clair de lune."

En résumé, les gens de cette sorte paraissent n'avoir été créés que comme intermédiaires entre l'homme et la brute. Ce n'est pas tout-à-fait l'homme, mais c'est un peu mieux que le bœuf; c'est l'orang-outang qui a reçu le baptême, qui est né non-velu, et a fait ses études.

Et à propos d'études, il est bon de vous dire que la plupart de ces infortunés ont *mérité et obtenu* tous les prix du collège.

Nous possédons ensuite la grande famille des plagiaires; idiots qui ne pensent point par eux, mais par autrui; qui se servent de votre cerveau comme de votre chapeau, pour s'en coiffer, le leur manquant.

Première espèce: l'homme-jocko, qui parle quand vous parlez,

qui se tait quand vous vous taisez; qui, j'imagine, se couperait le cou, vous voyant attenter au vôtre. C'est un écho.

Dites: „La paix est une excellente chose, quand elle ne coûte pas plus cher que la guerre.“

— „Oh! oui, redira-t-il, pas plus cher que la guerre.“

Dites: „La Régie nous vend du tabac qui ne vaut pas le diable!“

— „Oh! non, redira-t-il, qui ne vaut pas le diable!“

Deuxième espèce: l'homme-perroquet, celui qui, chaque matin, ramasse çà ou là, dans quelque nouveau livre ou de la bouche même de quelque homme d'esprit, une tirade de pensées; et s'en va, tant que dure le jour, la colportant dans vingt salons; la disant presque à chaque borne, comme les orgues, les mélodies d'Auber.

Troisième espèce: l'homme-vautour, imbécile de proie qui s'engraisse de vous. Il n'est pas nécessaire, avec celui-là, que vous soyez un nouveau livre ou une bouche célèbre. N'importe quel, avisez-vous d'émettre en sa présence quelque chose de bien: oh! mon Dieu! c'en est fait; c'est comme si vous aviez tiré votre montre devant quelque filou. Vous êtes volé de votre idée; et, soyez-en bien sûr, avant qu'il soit demain, tout Paris la saura par cœur. Que si alors, soit occasion, soit amour-propre, il vous arrive d'en faire quelque part une seconde édition, on vous regarde en souriant; et vous passez pour le voleur. C'est agréable!

Mais il y a mieux. C'est devant vous qu'il vous braconnera, et vous ne direz mot. Je vous suppose dans un cercle, assis tout contre lui; on y parle opéra; chacun donne la sienne, et vous la vôtre. Vous dites même sans arrière-prétention, qu'avec „les jambes de Taglioni et les bras de Noblet, on ferait „un talent accompli.“ Ensuite de quoi, vous attendez modestement l'effet de ces paroles. Malheureusement, vous êtes enroué, et vos paroles se sont perdues: perdues pour vous, mais non pour lui, qui dominant toutes les voix: „on ferait un talent accompli, „dit-il, avec les jambes de Taglioni et les bras de Noblet.“ Oh! vraiment, vous ne vous flattiez pas: un murmure flatteur

accueille ces paroles; et comme vous êtes seul à ne pas applaudir, on vous regarde comme un obtus, comme un homme incapable de saisir la finesse des choses. Qui sait? peut-être même il aura l'obligeance de vous répéter votre idée, pour vous en faciliter le sens.

Parmi les parasites de l'intelligence, il en est de fort sobres, qui ne vivent que de miettes. Une locution nouvelle, un tour original, un mot, un rien suffit à leur consommation. C'est ainsi que: les *jeunes hommes*, les *homme de style* et *de pensée*, les *homme complet* ou *incomplet*, les *livre puissant*, les *drame achevé*, les *pitié!* les *merci!* les *oh! que non pas!* et mille autres formules, qui sont fort bonnes en leur place, ont servi de pâture à la tourbe affamée. C'était de la pomme de terre à l'usage de tous les pauvres d'esprit. Avec cela on vivote, on pensotte.

Enfin, il en est quelques-uns qui se sont fait, des banalités de la presse, un petit vocabulaire applicable à toutes les phases de la politique. Avec eux c'est toujours: „L'horizon s'obscurcit; „le ciel se couvre de nuages; l'avenir est gros d'évènements; „nous sommes sur un volcan, etc.“

Tous, pauvres hommes! qui s'imaginent que la pensée est dans les mots, dans les locutions, dans Boiste ou dans Noël! Oui sans-doute, elle est là: comme il y a des Panthéons, dans les carrières de Montrouge.

Or, il n'est pas d'artiste ou d'homme de lettres, tant soit peu famé, qui n'ait son muséum de pique-assiettes moraux C'est un singulier peuple, un étrange amalgame, que ce tas de circuleurs, qui obstruent, l'encensoir à la main, tous les temples de la renommée! Amis, ennemis, admirateurs, dépréciateurs, toute la myriade des curieux, toute la nuée des écornifleurs, tout s'y trouve, et mille autres. C'est ce qu'on appelle le public intime. Ce sont les planètes du génie. Cela gravite, et voilà tout.

Eh bien! dans cette foule, vous distinguerez une millième espèce de non-penseurs; espèce malheureuse, qui n'a d'esprit que juste assez pour sentir bien qu'elle n'en a pas. C'est l'homme autruche, l'homme qui a l'instinct de sa nullité, qui en

rougit, et vient la cacher là, parmi les beaux-esprits, espérant qu'on ne l'y verra point.

Ces prolétaires intellectuels ne demanderaient pas mieux que d'avoir des idées. Hélas! ils font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'en procurer. C'est afin qu'on les en aumône, qu'ils recherchent particulièrement les aristocrates de la pensée, les grands propriétaires de réputations. Ils se flattent, en choquant leur petite âme contre la leur grande, d'en faire jaillir quelque étincelle. Sitôt qu'un nouveau nom se met à flamboyer, vîte, ils s'empressent à l'entour, comme des papillons nocturnes autour de ce qui luit. Ils ont vu de la sorte toutes nos célébrités en pantoufles, toutes nos fortes têtes sur l'oreiller.

Et pourtant, ils sont là, dès le matin, dans ce conflit d'étourdissantes idées, comme un eunuque au milieu d'un sérail: impuissants à penser, silencieux et tristes; tristes d'eux-mêmes.

Nous voici arrivés à l'homme facétieux, au Voltaire des faiseuses de modes. Nous l'appellerons l'homme porc-épic, animal tellement hérissé de pointes, qu'on ne peut l'aborder sans se piquer au vif. Il en est de deux sortes. Les uns n'ont pas même l'esprit d'êtres bêtes par eux-mêmes. C'est dans la lecture des *Ana*, qu'ils se font une stupidité d'emprunt; et au parterre des petits théâtres, qu'ils se forment au coq-à-l'âne sous les grands professeurs de l'art.

Élèves reconnaissants, ils citeront toujours leurs maîtres: „C'est comme Odry dans *l'Ours et le Pacha*. Avez-vous vu Odry dans *l'Ours et le Pacha?*" Et là-dessus, ils vous narrent la pièce, parodiant l'acteur, chargeant ses charges mêmes, et recommençant dix fois tel quolibet, pour mieux en attraper l'originelle finesse.

Un autre jour, vous surprenant au lit: „— Eh bien! eh bien!... encore dans les bras de l'orfèvre!... Est-ce que vous êtes indisposé? Ce n'est pas contre moi, j'espère!.... En tout cas, prenez mon ours. — Et quel est votre ours? — Oh! c'est une plaisanterie... c'est comme Odry... Mon ours, c'est le chiendent. — Je ne suis pas malade. — Eh bien! alors allons nous promener.. Il fait le plus beau ciel que la terre ait porté."

Et, tandis que vous vous habillez: —„Que faites-vous maintenant? — Un article pour le livre des *Cent-et-Un*. — Sur quoi? — Sur la bêtise. — Ah! ah! mais vous êtes plein de votre sujet!“

Et en se promenant: „— Une supposition que nous aurions *dîné;* mais nous n'avons pas *dîné*. Allons dîner.“

Et en dînant: „— Ah! bah! votre politique! laissez donc là votre politique! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne? C'est celui qui a la plus grosse tête.“

Et en partant: — Garçon, la carte! et ne la perdez point.“

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour divaguer. Leur langue est un argot; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gaillard que vous vous appellerez; ce sera monsieur Cagnard, ou bien monsieur Gueulard Tout au moins, serez-vous un fameux Gaillard!

Vous n'aurez plus une fille et un garçon; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent le bonjour sur un air connu; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière; si vous partez, ils se disent entre eux: „Oh! ce monsieur!... As-tu vu ce monsieur?“ Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent: „Cela va-t-il sur l'eau?“ Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfants de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carambolage avec un égal succès.

Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête, bête même au physique!

La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans; Auguste, plus jeune clerc, qui ne s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre: et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.

ADOLPHE. Tiens! tiens! tiens! tiens!... Comme il fait sombre!... Excusez!...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pâ-â-âté. Où donc est mon grattoir, mon grattouére, mon grettouare?

AUGUSTE. Ton grattouir?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr. (Avec l'accent anglais.) Qui avé vu lé grettoare à mòa? (Avec l'accent allemand.) Gui avre rangontré mon crâtoâre?

AUGUSTE. Zon crâtoâre gui ze bromené le ganne à le main?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Auguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le vôtre, père Morel. Vous ne répondez pas? Avez-vous peur que je le mange?.... Eh bien! gardez-le, vieux loup, vieux chouan! vieux autocrate!

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire. Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes.* Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là..... Il est allé le remplacer.... auprès de la beauté qui sommeille.... parce que, quand le patron sort.. Oh! Dieu! le patron! est-il dernier roman de Paul de Kock! Pauvre homme, va, tu me fais de la peine!

AUGUSTE. Tu me nâvres de douleur!

ADOLPHE. As-tu lu, petit, le dernier roman? C'est un ouvrage bachique.

AUGUSTE. Vélocipède.

ADOLPHE. Et maritime. (Trouvant son grattoir.) Dieu! suis-je bête! mais non, le suis-je! (D'un ton concentré.) Je me fais horreur à moi-même! — Il était là, mon grattoir; il me tirait les yeux; comme un polisson qu'il est! — Bisquez, père Morel! (Sur trois tons différents, à partir de l'aigu jusqu'au médium.) Voilà! voilà! voilà!

AUGUSTE, en voix de basse. Voilà! (Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas:) Ha-ha!

ADOLPHE. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. (Sur un ton emphatique.) Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. (Sur le ton de M. Prudhomme.) Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. (Sur un ton affairé.) Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmants enfants; n'y manquez pas.

AUGUSTE, idem. S'il vous plait.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi:)

C'est égal, je suis joliment content!

AIR : *De la Marseillaise.*

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

LE PÈRE MOREL. Chut! chut!...

ADOLPHE, d'un ton galant. Plait-il, mademoiselle?

LE PÈRE MOREL. Voilà le patron qui rentre.

ADOLPHE, sur un ton de charlatan. Ceci, messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

AUGUSTE. Et qui a des dents.

ADOLPHE. On ne paie qu'en....

LE PÈRE MOREL. Chut, donc!

(Le patron entre.)

ADOLPHE, tout bas. Enfoncé!

Auguste, idem. Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre *jeunesse studieuse et éclairée* se compose d'éléments plus sains.

Le *farceur* n'est qu'une variété de la famille des porcs-épics. Même dérèglement au fond. La forme seule est différente.

Le *farceur* possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper, *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise;* il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. — Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous homme paisible, c'est le *farceur*.

Le *farceur!* . . . Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous seoir; il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur!*.... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du

poudron dans votre tabatière, vous décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siège ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné: „Mais ne poussez donc pas!“ Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *farceur!*.... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui: „Dieu! la jolie „taille! la charmante petite taille! Et ce pied! oh! le joli pied! „Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de mollets! en „voilà un, de mollet!“ Quelquefois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— „Ah! çà, vous criera-t-il, que faites-vous donc ici? Mais, „monsieur un tel vous attend!“ — „Merci!“ — Vous arrivez.... Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Ètez-vous marié: il vous dit, d'un ton goguenard: „Eh! „mon Dieu, mon Dieu! vous *l'êtes* comme tous les autres. Et „puis, d'ailleurs... on sait ce qu'on sait!...“

Enfin, son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être: ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — „Bah! bah! je suis „bien aise de vous intriguer un peu... Nous verrons demain, „après-demain, l'autre semaine.“

Oh! le *farceur!!!* C'est la bête des bêtes: c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment

les gens qui ne pensent plus: ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un feu follet; ce fut un incendie dans le cerveau des autres; un incendie qui les a dévorés.

Le premiers n'ont pensé qu'une fois; une fois ou deux; — mettons-en trois.

On vous a dit: „Jevous engage à voir monsieur un tel. „C'est un homme d'infiniment d'esprit!"

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a cité de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mettez en cherche de votre homme. Vous le trouvez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre la bouche, vous pensez en vous-même: „Attention! c'est à ce coup qu'il va bien dire." Vous êtes devant lui comme un flâneur d'estaminet, qui regarde jouer deux mazettes dont il avait d'abord présumé bien; ou mieux encore, comme les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner: „Le Messie va venir! Le Messie va venir!" — Du tout! Le Messie ne vient pas; le carambolage ne vient pas: le mot spirituel ne vient pas. Et vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vous frappez de mille façons à la porte de son entendement. — Inutile! La porte est close L'esprit a délogé. Plus une seule idée qui vous réponde holà! — Comment cela?

Vous connaissez sans-doute cette bizarre plante qui, selon les préjugés populaires, ne fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleurit tout haut, quand elle s'y met, comme un coup de canon, comme un éclat de foudre. Eh bien! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fois, n'a pensé qu'une fois; et ce jour-là, soit fortune, soit inspiration, il lui est arrivé d'émettre un mot fort spirituel, un mot qui a retenti loin. Ce fut un beau quart-d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce

Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il fermente, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rasades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien! nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcohol; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui plaît et enivre l'ame, ils l'ont rêvé, voulu, cherché: les uns ceci, les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand ils n'eurent plus foi à rien; quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa hâve poésie, j'imagine qu'il se passa en eux quelque indicible et désolant mystère: un refoulement de l'ame en elle-même, une contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébêta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier choix, qui ont dégringolé la vie, court et vîte, comme en montagnes russes: guerriers, artistes, poètes, cœurs de feu, spéculateurs, grands projeteurs, creux rêvasseurs; tous, ambitions déçues, illusions froissées, dégoûts amers, et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boudoir; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, „ces anges tombés du ciel", tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis; vivants cadavres qui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital!

Oh! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. Ce sont les machines à haute pression: gros parleurs, gros flatteurs, gros

ergoteurs; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais s'ils n'ont encore que des velléités d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et oseur, sur les questions les plus glissantes.

Chacune de leurs paroles est une masse d'air. Ils vous diront à bout portant: — „Monsieur, vous n'êtes point une bête! Tant s'en faut!"

— „Madame, vous avez un corps superbe!"

— „Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse!"

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum*. — „Adieu! monsieur, adieu!" Et ils vous secouent le bras à le désemboîter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font faire cent pas vers eux, et pourquoi? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque: — „Eh bien! comment va cette petite santé? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons?"

Ou bien encore: — Ah! pardon..... je me suis trompé..... je vous prenais pour un autre."

C'était ma foi bien la peine!

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues; ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée; jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province!

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort*: — „Oh! oh! s'écrient-

ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens.“

Est-il question de Rossini: — „Ah! oui, oui, Rossini! le grand maestro! le cygne de Pezaro!“

S'entretient-on d'Horace Vernet: — „Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses!... Je ne suis pas embarrassé de lui.“

Ces gens-là, croyez-moi, sont de vrais accidents. Je connais une maîtresse de maison, qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en biffant certains noms. „Oh! de grâce, pas celui-ci! Ne nous *occasionnez* pas ce monsieur-là!“

Mais ici, un grand poteau, avec ces deux légendes:

IMBÉCILLITÉ. — INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers! — Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt; — atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard; — froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quarterons de penseurs; et les penseurs à idée toute entière, mais seule; — brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop; — et enfin, loin de tous, les rares habitants d'un autre Eldorado: les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur; le soleil, toujours tiède; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographer. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

LES PRIX MONTYON.

. . . . Οὐ θέμις ἐστι . . . .
Ξεῖνον ἀτιμῆσαι· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.
Ὀδυσσ. Ξ. νζ.

Le pauvre, l'inconnu qui la nuit se fourvoie,
Il le faut secourir; c'est Dieu qui nous l'envoie.
Qu'il n'éprouve de nous ni refus ni mépris;
Souvent un faible don est pour lui d'un grand prix.

Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon, était né à Paris, le 23 décembre 1733; il y est mort le 29 décembre 1820.

C'est bien de lui qu'on peut dire: Il a passé sur la terre, en y répandant les bienfaits; *transivit benè faciendo.*

Tantôt ce sont des villes, ce sont des provinces qui se sont ressenties de sa bienfaisance dirigée par de grandes lumières, car il fut un sage et habile administrateur; tantôt il répandit ses libéralités sur des particuliers, et presque toujours en se couvrant du voile de l'anonyme, prenant plus de peine pour cacher ses actions louables, que d'autres n'en prennent pour dérober à la publicité des actes répréhensibles.

En 1768, il fut appelé à l'intendance d'Auvergne; il y obtint la reconnaissance, le respect et l'amour de tous les

habitants de la province, particulièrement des pauvres; il sauva l'Auvergne des malheurs d'une disette affreuse; il procura de l'ouvrage et des subsistances à la classe laborieuse; pour lui fournir du travail, il embellit les deux villes d'Aurillac et de Mauriac, de promenades auxquelles on donna son nom; dans ces deux villes, le corps municipal lui fit ériger un monument; il aimait son intendance, parce qu'il y faisait du bien; mais il plut à un ministre de mettre une de ses créatures à la place de M. de Montyon; celui-ci fut révoqué au grand regret et malgré les réclamations de la province entière; le ministre fit semblant de croire que l'intendance d'Auvergne était au-dessous des talents et de la capacité d'un si bon administrateur, et qu'il convenait de l'employer sur un plus grand théâtre; l'intendant répondit qu'il connaissait la province où il était placé, qu'il y était utile; qu'il craignait de ne pas l'être autant dans quelque autre; on ne l'écouta pas; c'était sa place qu'on voulait; on la lui ôta, et on le promena ensuite d'intendance en intendance, d'abord à Marseille, ensuite à la Rochelle; fatigué de ces mauvais et injustes procédés, il fit parvenir, en 1774, au roi, par M. de Malesherbes, un mémoire dont voici quelques phrases:

„Depuis que j'ai l'honneur d'être revêtu de ce titre (celui „d'intendant de province), j'ai été dépouillé trois fois de mon „état; sort inoui j'usqu'à moi. Il faut que je sois ou le plus „méchant des hommes, ou le plus malheureux.. ....“

Il expose en abrégé sa conduite dans les provinces confiées à sa gestion, et il termine en ces mots:

„Je ne crois devoir ajouter à cet exposé aucune réflexion, „*aucune demande*, aucune plainte. Du reste, si dans les trois „départements où j'ai servi, il est *une seule personne* qui „puisse articuler la moindre injustice qui procède de moi; si, „dans ce mémoire, il est *un seul fait* qui soit contraire à la „vérité, je consens à perdre *la vie*, *mes biens*, *et l'honneur*.“

Signé: A. de Montyon.

Le roi fut très-frappé de ce mémoire; il donna ordre qu'on écrivît à M. de Montyon une lettre remplie de témoignages de

satisfaction; la lettre fut écrite; mais le magistrat ne fut point replacé de nouveau dans une intendance; sans-doute parce qu'il avait prouvé que personne n'était plus propre que lui à ce difficile emploi.

Dès avant la révolution de 1789, il avait fondé, sans se faire connaître, un prix de vertu, et un prix pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, en chargeant l'Académie française de les décerner.

Les suites de la révolution entraînèrent la suppression de l'Académie et celle des fondations.

M. de Montyon émigra; sa grande fortune, les places qu'il avait occupées l'auraient exposé à une mort presque certaine dans les jours désastreux de 1793.

Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Londres; et dans cette capitale de la Grande-Bretagne, il ne cessa de partager sa fortune avec ses compatriotes émigrés ou prisonniers en Angleterre; car la différence des opinions ne lui faisait mettre aucune distinction dans l'exercice de la bienfaisance.

Lorsqu'il fut de retour en France, il s'occupa de renouveler les fondations de prix qu'il avait faites autrefois; il y en ajouta de nouvelles.

Dirigeant toujours ses pensées vers les pauvres et les malheureux, il employait, dans les dernières années de sa vie, quinze mille francs par an à retirer du Mont-de-Piété les effets sur lesquels il avait été fait des prêts au-dessous de cinq francs; des effets d'une si mince valeur ne pouvant avoir été mis en gage que par des personnes reduites au plus extrême besoin.

Il s'adressa à l'un des maires de Paris, pour faire proposer (toujours sans se nommer ni se faire connaître au public) une prime de cinq mille francs à une association charitable qui se formerait pour prêter *sans aucun intérêt*, à des artisans ou à des laboureurs. Malheuresement on n'a point répondu à cet appel de M. de Montyon, et l'association ne s'est point formée.

Les faits que je viens d'exposer sont extraits d'une *Vie de M. de Montyon*, laquelle a été publiée en 1829; mais il faut

la lire tout entière, si l'on veut bien connaître cet homme respectable; en vérité, on ne peut s'empêcher de penser que, si tous les riches faisaient un aussi bon usage que lui de leur fortune, à-peine resterait-il des pauvres; ou du moins il n'en resterait point qui ne fussent soulagés et consolés.

Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, riches et pauvres, pour le bien qu'il a fait, pour celui qu'il a voulu faire, pour celui qu'il fera encore bien long-temps!

Son testament est venu clore dignement cette suite non interrompue de bonnes actions qui ont duré plus de soixante années.

La première phrase de cet acte solennel, est remarquable et touchante:

„Je demande pardon à Dieu de n'avoir pas rempli exacte-„ment mes devoirs religieux; *je demande pardon aux hommes „de ne leur avoir pas fait tout le bien que je pouvais, et que, „par conséquent, je devais leur faire.*“

De quoi s'accuse-t-il? de quoi demande-t-il pardon? Ce n'est pas d'avoir fait du mal; il n'en a jamais fait à personne; c'est de n'avoir pas fait assez de bien. Entendez cela, riches et puissants de la terre; et souvenez-vous que vous êtes coupables, si vous ne faites pas aux hommes tout le bien *que vous pouvez*, et que *par conséquent vous devez* leur faire. Examinez votre conscience; jugez vos actions et vos pensées d'après cette règle; vous occupez-vous souvent de remplir cette noble et sainte obligation? Vos divertissements, vos jouissances de luxe et de vanité, vos projets d'ambition, de fortune, de plaisirs, vous laissent-ils un moment pour songer aux hommes, vos semblables, qui souffrent, qui pleurent et qui meurent d'inanition?

M. de Montyon songeait à eux: il a cherché les moyens de secourir, d'améliorer cette classe pauvre et laborieuse qui est toujours à la veille de tomber dans un dénûment absolu; il s'est aussi proposé de soulager les indigents; les prix qu'il a fondés sont autant de preuves de sa disposition constante à faire du bien aux hommes*).

*) Un prix à celui qui découvrira *des moyens de rendre un art méca-*

Les deux Académies ont reçu de M. de Montyon une mission bien honorable.

Encourager et récompenser des travaux utiles à l'humanité; rechercher et honorer la vertu dans la classe la plus humble et la plus obscure de la société; contribuer ainsi à servir les hommes et à les améliorer; qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour des cœurs honnêtes, pour des ames élevées?

Mais ce n'est pas seulement un honneur que M. de Montyon a légué aux Académies; ce sont aussi des fonctions, et des fonctions souvent difficiles et pénibles; l'Académie française ne néglige rien pour s'en acquitter dignement, et pour accomplir les intentions bienfaisantes du vertueux testateur.

Chaque année, elle reçoit de tous les points de la France des récits de différents actes de vertu qui lui sont présentés comme dignes de participer aux distinctions et aux récompenses promises; il sont attestés par les autorités locales, et par des citoyens notables qui en ont été les témoins; mais les libéralités de M. de Montyon, bien qu'elles soient abondantes, ont des bornes; il faut choisir entre cent concurrents présentés; il faut peser avec scrupule et les actions et leurs motifs; il faut, pour ainsi dire, descendre dans les consciences; quelle tâche! Dieu seul est le véritable et infaillible juge de la vertu; car lui seul lit dans les cœurs; aussi lui seul donne-t-il à la vertu sa meilleure récompense.

nique moins malsain. Un prix à celui qui aura trouvé, dans l'année, *un moyen de perfectionnement de la science médicale ou de l'art chirurgical.* Il avait fait particulièrement les fonds d'*un prix annuel de statistique;* il n'en est pas question dans son testament; mais le prix subsiste. Un prix en faveur d'*un Français pauvre qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse.* Un prix en faveur du *Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs.* Ces prix sont annuels; les trois premiers sont décernés, d'après la volonté du fondateur, par l'Académie des Sciences; les deux derniers, par l'Académie française. De plus il a laissé à chacun des hospices des douze arrondissements de Paris, un revenu annuel, pour être distribué *en gratification ou secours à donner aux pauvres qui sortiront de ces hospices, et qui auront le plus besoin de secours.*

Dans la séance publique annuelle de l'Académie, le directeur proclame les noms de ceux qui ont mérité des prix ou des médailles; il célèbre dans son discours les actions vertueuses qui ont été placées au premier rang; et chaque année l'Académie publie un livret contenant le récit de tous les traits de vertu qui ont été distingués et récompensés. Ce livret est envoyé à tous les préfets, avec prière de le répandre dans leurs départements. Les bons exemples doivent à leur tour produire les bonnes actions.

Il y a, quoi qu'en disent et en pensent certaines personnes, bien de la vertu dans cette classe que les sots et les orgueilleux méprisent faute de la connaître; les pauvres sont peut-être plus disposés que les riches à la bienfaisance; pour soulager ceux qui souffrent comme eux, ils retranchent plus volontiers de leur nécessaire que les gens opulents ne se priveraient de la moindre partie de leur superflu.

Depuis douze ans, ces distributions de récompenses ont eu lieu régulièrement; et il est permis de croire qu'elles ont produit quelque bien, et contribué au perfectionnement moral de la société.

Qui ne serait en effet touché de traits tels que ceux dont je vais rappeler le souvenir!

Voici un récit qui fut envoyé à l'Académie en 1823, par M. le curé de Saint-Jean-Saint-François, à Paris *).

Je ne fais que transcrire.

La femme du nommé Jacquemin, porteur d'eau, père de trois enfants, dont un muet et impotent, ne gagnant que trente-cinq à quarante sous par jour, vint, il y a quelques jours, solliciter des secours pour une femme indigente, infirme, privée de deux doigts, et hors d'état de gagner sa vie.

— Où demeure cette femme? lui dis-je.

— Chez nous.

— Depuis quand?

— Depuis dix mois; le onzième commence.

— Que vous paie-t-elle par mois ou par jour?

*) Feu M. l'abbé Charpentier, mort curé de Saint-Étienne du Mont.

— Rien.

— Comment, rien?

— Pas de quoi mettre dans l'œil.

— Elle est au comité*)?

— Oui; et moi, j'y suis aussi, et j'ai le pain de mes enfants. Depuis qu'elle est avec nous, j'alonge la soupe, et elle la mange avec nous.

— Vous n'avez pas le moyen de faire ce sacrifice; au moins elle vous a promis qu'un jour ou l'autre elle vous dédommagerait?

— Elle ne m'a promis, et ne me promet que ses prières.

— Votre mari ne murmure-t-il pas?

— Mon mari parle peu; il ne dit rien; il est si bon!

— Ne va-t-il pas au cabaret?

— Jamais. Il travaille, et se tue pour ses enfants.

— Il est porteur d'eau au tonneau?

— Non, monsieur; à la brasse.

— Depuis dix mois! c'est bien long.

— Elle était dans la rue, m'avait demandé asile pour deux ou trois jours, et Jacquemin et moi, nous n'aurions pas le cœur de la mettre à la porte. Il dit d'ailleurs qu'il faut faire aux autres comme à nous.

— Mais, ma bonne femme, de quoi est composé votre logement?

— De deux chambres.

— Combien les payez-vous?

— Je les payais cent vingt francs; on m'a augmentée de vingt francs; ce qui fait huit sous par jour.

— Mais il me semble que c'est pour vous que vous devriez demander des secours?

— Je vous ai déjà dit, monsieur le curé, que j'ai le pain de mes enfants; je ne demande rien, grâce à Dieu; aussi long-temps que mon mari et moi pourrons travailler, je rougirais d'importuner personne pour nous.

*) C'est-à-dire, inscrite au comité ou bureau de charité de l'arrondissement, où l'on délivre aux indigents, qui sont enrégistrés, un secours mensuel, lequel malheureusement est bien faible.

— Eh bien! ma bonne femme, voici dix francs pour...

— Que la pauvre madame Pétrel va être heureuse!

Des larmes de joie coulent des yeux de cette femme charitable; c'est à elle que je voulais donner ces dix francs; je la laissai dans l'erreur; elle lui était si honorable *).

Antoine-Roch Martin s'était engagé, fort jeune, pour remplacer un conscrit. Après avoir porté les armes, et avoir été libéré du service militaire, il se maria en 1815; la famille de la femme à laquelle il s'unit était dans l'indigence. On n'en accusera que le malheur, quand on saura qu'elle se composait d'une mère infirme, et de trois enfants aveugles.

Le jeune soldat, devenu le fils adoptif de l'une, et le frère des autres, se regarda comme chargé, désormais et pour toujours, de pourvoir à tous leurs besoins. Il était riche, et se trouvait heureux de leur consacrer une somme de six mille francs, prix du service fait pour le conscrit remplacé. Une partie de ce petit pécule fut employée à leur acheter une chaumière; mais la naissance de trois enfants, et surtout la disette des années 1817 et 1818, eurent bientôt absorbé le reste. Les soins qu'exigeaient une mère infirme, trois enfants en bas âge, et trois frères aveugles, ne laissaient pas à la femme Martin le temps de se livrer à des occupations dont elle pût tirer un salaire, de sorte que le travail manuel du mari devint l'unique moyen de subsistance pour neuf personnes.

Il ne gagnait que vingt sous par jour; mais, par délicatesse, par noblesse d'ame, peut-être par un reste de la fierté de son ancien état, il ne voulut jamais permettre que ses beaux-frères aveugles allassent implorer la pitié publique. Dans cette extrême disette, il aurait cru mériter des reproches, si sa famille eût reçu des secours étrangers. Il aimait mieux lui distribuer tout le pain qu'il gagnait si péniblement, et s'exposer à tomber d'inanition, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, au milieu de son travail.

*) Extrait du discours prononcé par M. l'évêque d'Hermopolis, directeur, dans la séance publique annuelle de 1828.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre, encore moins se vanter; et après une si énergique persévérance, on ignorerait peut-être encore son dévoûment, hors de l'étroite enceinte de son village si l'amour de l'humanité n'eût amené dans cette chaumière un chirurgien recommandable, qui entreprit de rendre la vue aux trois aveugles. Malheureusement ses efforts n'ont pas été récompensés par le succès; mais, témoins de ceux que fait, depuis dix ans, l'infatigable père de cette nombreuse famille, il en a révélé les besoins, le malheur, les nobles dettes, et cette heureuse indiscrétion a fait parvenir jusqu'à l'Académie la connaissance non pas d'un trait de vertu, mais d'une vie entière qu'elle s'est félicitée d'avoir à publier et à récompenser.

L'Académie a décerné à Roch Martin un prix de dix mille francs*).

Catherine-Félicité Gurgy avait, dans sa jeunesse, donné des soins à une petite orpheline; celle-ci en fut reconnaissante; elle était honnête; mais elle eut le malheur de rencontrer un homme sans principes, un de ces égoïstes qui, pour satisfaire un caprice, une fantaisie, ne se font pas scrupule de condamner un être faible au repentir, à la honte, à la misère.

La pauvre victime avait, depuis quelque temps, perdu de vue son amie, la demoiselle Gurgy, devenu femme Laverdin, dont peut-être les conseils l'auraient sauvée; celle-ci apprit indirectement ce qui était arrivé à la jeune Marie-Louise Raymond; elle courut la chercher, et lui offrit les secours et les consolations de l'amitié.

Il était trop tard; elle la trouva malade, souffrante, abattue; son séducteur était un homme marié, ce qu'il s'était bien gardé de lui dire; elle ne l'avait su que depuis qu'elle avait fait ses couches, et après qu'il l'avait abandonnée, elle et son enfant; elle ne put survivre à son infortune; après avoir langui deux ou trois mois, elle mourut de douleur dans les bras de la dame Laverdin, en recommandant à son amitié l'innocente créature

*) Extrait du discours prononcé par M. Daru, directeur, dans la séance publique annuelle de 1825.

qu'elle laissait au monde, sans protecteur, sans appui.

La dame Laverdin promit à la mourante de servir de mère à son fils; on va voir comment elle a tenu parole.

Elle alla d'abord au bureau des nourrices payer trois mois qui étaient dus, et déclarer qu'elle se chargeait des paiements à venir.

Lorsque l'enfant eut atteint son onzième mois, elle le fit venir à Paris avec sa nourrice; lorsqu'il eut dix-sept mois, elle le retira tout-à-fait de nourrice et le prit chez elle.

Son mari consentit volontiers à être de moitié dans cette bonne action, malgré la dépense dont elle devait les charger tous deux; ils n'étaient que de simples portiers. Laverdin travaillait de son état de tailleur; sa femme faisait de la broderie; ils avaient de l'ordre, une bonne conduite; et tous les propriétaires chez lesquels ils ont demeuré ont rendu, des mœurs et de la probité de ces deux époux, les meilleurs témoignages.

Ils ont élevé l'orphelin comme leur fils; et, dans son enfance, il a toujours cru l'être; ils l'ont envoyé à l'école à leurs frais, l'ont fait instruire, ont voulu enfin lui donner une éducation qui le mît en état de se passer d'eux et de se faire un sort indépendant.

Il répondit aux soins qu'on prenait de lui; il entra d'abord au Conservatoire de Musique où il apprit à jouer du violon et de la flûte; mais ses maîtres ne trouvant pas en lui les dispositions décidées pour ce genre de talent, conseillerent à la dame Laverdin de lui donner un autre état; ses père et mère firent alors un grand sacrifice; car ils payèrent cinq cents francs à un graveur qui, moyennant cette somme, et quatre ans de travail dans son atelier, s'obligea de le former dans son art; ce qu'il a fait.

Sorti d'apprentissage, il est entré chez un autre graveur; il a gagné de quoi vivre, a cessé d'être à charge aux sieur et dame Laverdin, mais n'a pas cessé de les respecter et de les chérir.

Il y a eu, dans la vie de ce jeune homme, une époque

bien douloureuse; lorsqu'il fut arrivé à sa douzième année, et qu'il fit sa première communion, les sieur et dame Laverdin crurent devoir lui apprendre qu'il n'était que leur fils d'adoption; cette révélation inattendue fit sur ce bon jeune homme une impression si profonde, qu'il en tomba malade, et fut assez long-temps à se rétablir.

Malheureusement le père Laverdin, à l'âge de soixante-deux ans, a été frappé d'une attaque qui l'a beaucoup affaibli; le mal a depuis augmenté au point de l'empêcher de vaquer à ses occupations; sa femme, obligée de le remplacer et de lui donner des soins, tire moins de ressources de ses ouvrages de broderie, en même temps que son mari ne gagne plus rien dans son métier de tailleur.

Le tour de Raymond est venu d'être utile à ses bienfaiteurs, à ceux qui se sont imposé pendant vingt-cinq ans toutes sortes de privations pour lui donner un bon état.

Pour être plus en droit de leur témoigner sa reconnaissance, il a eu la délicatesse de vouloir y être autorisé d'une manière légale; il a conjuré les sieur et dame Laverdin de permettre qu'il pût prendre et porter leur nom; il a voulu être adopté par eux dans les formes, et devenir ainsi tout-à-fait leur fils; ils s'y sont refusés d'abord, lui ont remontré que cela n'ajouterait rien à leur tendresse réciproque, que les formalités de l'adoption pourraient être fort coûteuses, et que cette dépense serait sans utilité pour lui, puisqu'ils n'ont aucune fortune, aucun héritage à lui laisser; le fils a insisté, et cette adoption, d'un genre bien rare (car elle est entièrement désintéressée), a été prononcée par un arrêt de la cour royale de Paris, du 24 juillet 1827.

On assure que la procédure faite pour parvenir à cet arrêt, n'a pas coûté à Raymond moins de cinq cents francs; il n'a pu subvenir qu'avec peine à cette dépense; car il n'est pas riche, et ne peut faire encore par son travail que des gains très-bornés; on se demande pourquoi un acte que la loi autorise, un acte qui peut être inspiré, comme dans le cas présent, par les motifs les plus purs et les plus respectables, pourquoi cet

acte entraîne avec lui de si grands frais? A-t-on voulu l'interdire aux pauvres? Eh! c'est à eux qu'il fallait le rendre facile? car il n'est pas ordinairement chez eux, comme chez les riches, une affaire de calcul et d'argent, où le cœur n'entre pour rien *).

Ces exemples non choisis, mais pris entre beaucoup d'autres, suffiront pour donner une idée de la manière dont l'Académie exécute le testament de M. de Montyon; en général, elle croit devoir récompenser une conduite constamment vertueuse, plutôt qu'un seul acte de vertu, surtout s'il se trouvait être le fait d'une personne dont les mœurs et les habitudes seraient d'ailleurs peu honorables.

Après les grandes journées de juillet 1830, l'Académie se trouvant avoir des fonds disponibles, demanda et obtint du ministre l'autorisation nécessaire pour consacrer au soulagement des veuves, des orphelins, et des blessés, une somme de 15,000 francs.

M. Alexandre de la Borde, alors préfet de Paris, écrivit à l'Académie une lettre de remercîment, aussi spirituelle qu'obligeante. „On aime à reconnaître, disait-il, dans cette résolution „spontanée des membres de l'Académie française, les sentiments „patriotiques qui se sont toujours si bien alliés, dans les nobles „ames, avec l'amour des lettres et les lumières de la philosophie.“

Le respectable testateur a confié à l'Académie française une autre mission plus difficile encore peut-être que celle de récompenser les actions vertueuses; il a voulu qu'elle décernât, chaque année, un prix au Français qui aurait composé et fait paraître l'*ouvrage le plus utile aux mœurs*.

Cette expression a beaucoup d'étendue; il est assez difficile d'en bien déterminer le sens précis; on comprend bien ce que c'est qu'un livre *utile;* tout livre dans lequel nous trouvons une instruction, une leçon profitable présentée de manière à se fixer dans notre mémoire, à faire sur nous une impression vive et

*) Extrait du *Livret Montyon* pour 1829.

durable, a certainement de l'utilité; et l'on ne devrait jamais faire un livre que lorsqu'on a quelque chose d'utile et de neuf à publier; mais qu'est-ce qu'un ouvrage *utile . . . aux mœurs?* ce serait celui qui améliorerait toute une génération, ou du moins un grand nombre de particuliers; celui dont la publication aurait pour suite infaillible de répandre le goût du beau, du bon, de l'honnête, d'inspirer la probité, la franchise, la bonté, toutes les vertus! mais comment s'assurer qu'un livre aura produit de si excellents effets? comment les produirait-il dans notre pays où les deux tiers au moins de la population ne savent pas lire?

Ce qui ajoute à la difficulté du jugement, c'est que le prix est *annuel;* peut-on espérer que, chaque année, on aura un ouvrage *utile aux mœurs* à récompenser! N'y a-t-il pas lieu de s'attendre, au contraire, que plusieurs années s'écouleront sans qu'il paraisse un livre digne de cette dénomination et du prix qui devrait s'y attacher?

Horace dit que les poètes veulent ou servir, ou plaire, ou réunissant ces deux mérites ensemble, dire des choses agréables qui présentent en même temps des règles de morale et de conduite.

La plupart de nos poètes modernes n'ont guère songé qu'à plaire aux lecteurs, à les amuser, à les toucher, à obtenir ainsi leurs suffrages, à exciter leur admiration.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en général, la philosophie morale était plus en honneur chez les écrivains anciens que de notre temps. Les *Œuvres morales* de Plutarque, la *Cyropédie*, les *Économiques* de Xénophon, le traité des *Devoirs* de Cicéron, divers *traités* de Sénèque et ses lettres, etc., sont assurément des ouvrages *utiles aux mœurs;* mais aussi ce sont là des ouvrages rares et qui ne paraissent que de loin à loin, à des époques plus rapprochées de nous, on pourrait citer les *Essais moraux* de Bacon, ceux de Montaigne, dans lesquels, par malheur, il y a tel chapitre où la décence et la pudeur ne sont pas assez respectées; le *Traité de l'Éducation* de Locke, l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau, les dernières parties de la

Nouvelle Héloïse, quelques opuscules de B. Franklin, etc.; mais il faut encore remarquer ici que ce n'est pas tous les ans, à beaucoup près, qu'on peut espérer des publications d'un si grand mérite.

Quelle a donc été l'intention de M. de Montyon? On peut en juger par l'ensemble des dispositions de son testament et des fondations qu'il a faites. Il a d'abord songé à la classe pauvre et laborieuse; il a voulu des livres à sa portée, qui l'éclairassent, qui la détournassent de ses mauvaises habitudes, qui lui fissent comprendre l'avantage qu'il y aurait pour elle à mettre, dans sa conduite, plus d'ordre, plus d'économie, plus de prévoyance; il est évident, en même temps, que le testateur n'a pas entendu borner à cette seule classe l'utilité des ouvrages qu'il s'est proposé de récompenser; on ne peut douter qu'il n'ait entendu que le prix pourrait et devrait être donné à l'ouvrage *le plus utile aux mœurs*, c'est-à-dire à celui qui serait le plus propre à exercer *sur les mœurs publiques et privées* une utile et salutaire influence; et par le mot *mœurs*, il semble qu'on doive comprendre les opinions, les actions, les habitudes.

Au milieu des incertitudes, des difficultés qui se présentaient pour décider, l'Académie a dû non pas se prescrire une règle unique, étroite, et qui n'admettrait jamais d'exception, mais chercher à se fixer sur quelques points qui servissent à diriger ses jugements.

Ainsi elle a pensé qu'il y avait lieu de décerner des récompenses à deux espèces d'ouvrages *utiles aux mœurs*: les uns d'un ordre élevé, propres à répandre des lumières, qui, partant d'en haut, descendent et se propagent dans tous les rangs, de manière à produire des améliorations profitables à la société entière, soit en détruisant ou en changeant des opinions fausses ou funestes, depuis long-temps accréditées; soit en donnant aux gouvernants et aux hommes d'état des connaissances théoriques ou pratiques; de ce genre sont le *Traité d'Economie politique pratique*, de M. Jean-Baptiste Say, ouvrage traduit dans plusieurs langues, et qui a peut-être plus de réputation encore chez les étrangers qu'il n'en a en France; le *Traité de législation*, ou

Exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent, ou restent stationnaires, de M. Charles Comte : *Du Système pénitentiaire en Europe et aux Etats-Unis*, par Mr. Charles Lucas; etc. . .

Et les autres, destinés à traiter des sujets particuliers, à offrir des vues neuves et utiles sur quelque matière importante, comme *les Lettres de famille*, *sur l'Education*, par madame Guizot; *De l'Education*, *et Conseils aux jeunes filles*, par madame Campan; *Essai sur l'éducation des femmes*, par madame de Rémusat.

L'Académie ne peut pas avoir la prétention d'être infaillible dans ses jugements; tout ce qu'on a droit d'exiger d'elle, et ce dont elle se fait un devoir religieux, c'est l'impartialité, c'est l'accomplissement aussi fidèle qu'il est possible des intentions de l'illustre testateur.

Il se trouva, en 1827, qu'il restait des fonds qui n'avaient pu être employés en récompense à des ouvrages utiles aux mœurs. Une ordonnance royale prescrit, en pareil cas, à l'Académie de proposer au ministre des moyens de faire de ces fonds un emploi conforme aux dernières volontés de M. de Montyon.

L'Académie, avec l'autorisation du ministre, annonça donc qu'elle décernerait: 1° en 1828, un prix de 6000 francs à un *ouvrage de morale*, en laissant aux auteurs toute liberté pour le choix du sujet et pour la manière de le traiter;

2° En 1829, un prix de 8000 francs, au meilleur ouvrage sur ce sujet: *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications, et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie sociale.*

3° En 1830, un prix de 10,000 francs, mis à un concours dont le sujet serait: *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois.*

Le prix du premier de ces trois concours n'ayant pas été remporté en 1828, ce même concours fut continué à l'année suivante.

En 1829, ce prix a été adjugé à un ouvrage qui était une

suite donnée à un livre publié dix ou douze années auparavant, sous le titre de *Simon de Nantua, ou le Marchand forain.*

Ce Simon de Nantua était un honnête porteballe, qui, avec un peu d'instruction et beaucoup de bon sens, parlant un langage populaire et semé de proverbes, à la manière de Sancho Pança, de naïve mémoire, parcourait les villes et les campagnes, vendant sa marchandise; et donnant pour rien d'excellents conseils.

Ce livre obtint un succès qui s'est soutenu, et qui se soutient encore.

Au risque d'affliger les nombreux amis de ce bon Simon de Nantua, l'auteur apprend au public que ce brave homme est mort, laissant quelques manuscrits.

Ce sont les *Œuvres posthumes de Simon de Nantua*, que son historien a recueillies et publiées. Elles forment un petit traité de morale pratique, sous divers chapitres, intitulés: *La Sagesse*, *la Jurisprudence*, *la Médecine*, *la Politique*, *la Religion de Simon de Nantua*: on y trouve des pensées raisonnables, des sentiments droits, honnêtes, élevés, exprimés dans un style simple et naturel, à la portée des intelligences les plus vulgaires.

L'ouvrage n'est pas long, et c'est un mérite de plus: car les gros livres ne sont pas ce qu'il faut aux personnes qui n'ont pas beaucoup le temps de lire.

Mais un grand obstacle s'oppose à ce que ces ouvrages faits pour l'instruction du peuple puissent atteindre leur but; et cet obstacle, c'est qu'il y a encore en France plus des deux tiers de la population qui ne savent pas lire.

Un vieux Romain répétait toujours: Il faut détruire Carthage. Formons un vœu plus humain; répétons sans-cesse: Il faut détruire l'ignorance ennemie; il faut donner à tous les Français l'instruction première, qui est une dette publique.

Ce vœu était celui de M. de Montyon; il est celui des hommes éclairés et amis de leur pays; de toutes parts des efforts généreux tendent à le réaliser: espérons que nous pourrons un jour le voir accompli.

Le prix sur le sujet. *De la Charité*, devait être adjugé en 1829.

De vingt-sept ouvrages envoyés au concours, aucun ne parut à l'Académie avoir atteint le but et remporté le prix.

Elle en distingua trois, qu'elle mentionna honorablement.

L'un de ces trois ouvrages, lequel avait été enrégistré sous le n° 17, a été imprimé et publié par son auteur, M. Duchatel; et l'Académie, qui avait regretté de ne pouvoir le couronner, a pu se féliciter du moins d'avoir donné lieu à la composition d'un bon livre.

Le concours fut continué jusqu'en 1831.

En considération du temps, des travaux et même des voyages que les recherches à faire pourraient exiger, l'Académie éleva la valeur du prix à la somme de 10,000 fr.

L'Académie s'occupe de l'examen des ouvrages qui ont été envoyés à ce concours; son jugement sera proclamé à sa plus prochaine séance publique.

Un autre sujet de concours, celui *De l'influence respective des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, demanderait à être traité par un Platon, par un Tacite, ou par un Montesquieu.

Sully dit dans ses Mémoires: *Si j'avais un principe à établir, ce serait que les bonnes mœurs et les bonnes lois se forment réciproquement.*

On sait que les peuples sont ce que les font les institutions auxquelles ils sont soumis, les lois qui les régissent, les actes de leur gouvernement, et leur éducation; mais l'éducation elle-même est jusqu'à-présent réglée par la législation, et par le pouvoir qui gouverne.

On sait aussi qu'il se fait des changements lents et graduels dans les mœurs des peuples, c'est-à-dire, dans leurs opinions, dans leurs goûts, dans leurs passions, dans leurs habitudes; et que ces changements font tomber à la longue d'anciennes lois en désuétude, et en amènent de nouvelles.

La grande science du législateur, le grand art des gouvernants, consistent à se conformer aux temps, à ne pas s'obstiner en faveur

du passé; à juger et à faire ce qui convient au présent; enfin, à préparer l'avenir.

Le désaccord entre les lois et les mœurs est une cause continuelle de malaise, de tiraillements, d'inconsistance pour la chose publique. On sent à tout moment qu'elle n'est pas bien assise; on craint qu'elle ne penche et qu'elle ne verse d'un côté ou de l'autre.

Le prix de 10,000 francs mis au concours sur ce grand et beau sujet, devait être décerné en 1830.

De douze ouvrages qui ont concouru, un seul a été jugé digne d'une mention honorable.

Le concours a été continué; il est encore ouvert jusqu'au 1er mars 1832, terme de rigueur pour l'envoi des ouvrages qui seront destinés à concourir.

Je puis répéter ici ce que l'Académie a dit dans son programme, en proposant ce sujet; c'est que l'ouvrage demandé, s'il était bien conçu et bien exécuté, honorerait l'auteur et la nation; qu'il serait étudié partout; et qu'il produirait à la longue, d'une manière indirecte, mais sûre, d'immenses améliorations dans les lois et dans les mœurs du monde civilisé.

Enfin l'Académie française, ayant toujours pour but d'employer les fonds provenant des libéralités de M. de Montyon, d'une manière qui profite à la société, et qui soit conforme aux intentions du testateur, a obtenu cette année, du ministre, l'autorisation de disposer d'une somme de 10,000 francs à prendre dans les fonds restés disponibles, de ceux qui étaient destinés à récompenser les ouvrages utiles aux mœurs, et de la consacrer à décerner un prix à la meilleure comédie ou tragédie en cinq actes et en vers, composée par un Français, représentée, imprimée et publiée en France dans les trois années spécifiées ci-après, et qui réunira au mérite littéraire le mérite non moins grand d'être *utile aux mœurs et aux progrès de la raison.*

Ce concours est ouvert à partir du 9 août 1831; il sera fermé à pareil jour de l'année 1834.

L'Académie ne s'occupera du jugement d'après lequel le prix

sera décerné, qu'un an au plus tôt après la clôture du concours, dont les membres de l'Académie française sont *seuls* exclus.

Revenons à M. de Montyon. Quelles ont été ses intentions, quelle a été sa pensée la plus chère, celle qui l'a guidé pendant toute sa vie? Ç'a été *de faire du bien* aux hommes.

Ses libéralités sont d'excellentes leçons pour les pauvres, pour les riches, et pour les gouvernants de tous les temps et de tous les pays.

Outre ce qu'il a fait en faveur des pauvres qui, au sortir des hôpitaux, sont incapables de travailler, et ont besoin de secours au moins temporaires, n'a-t-il pas, en fondant un prix annuel de vertu, pour la classe pauvre de la société, enseigné à cette classe à se respecter elle-même, à comprendre qu'elle acquiert, par ses bonnes mœurs, de justes droits à l'estime et à la considération publique? qu'il n'y a rien de plus honorable qu'un bon laboureur, qu'un bon ouvrier qui vit de son travail, soutient et élève une famille, et rend à la société au moins autant qu'il en reçoit?

Combien il est important pour l'ordre public comme pour le bonheur des individus, que cette classe pauvre et laborieuse ne tombe pas dans l'indigence absolue, et par l'indigence dans le désespoir, quelquefois dans le crime!

M. de Montyon voyait avec douleur que le défaut d'éducation et d'instruction livre des hommes ignorants et faibles aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux, aux mauvais conseils de la faim et du besoin; que la classe ouvrière et pauvre s'abandonne à l'imprévoyance, au découragement, qu'elle vit au jour le jour, et compte trop souvent, pour le temps où elle sera assaillie par la vieillesse et les infirmités, sur la charité publique; il a voulu la relever à ses propres yeux, afin de l'améliorer. Hélas! cette classe si nombreuse n'a pour se soutenir contre les peines et les tentations qui l'assiègent, ni le secours de la réflexion éclairée, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que, dans les autres conditions, on acquiert par le travail et par la bonne conduite.

Le prix de vertu qui lui est proposé l'avertit que son bonheur est à sa portée; qu'il ne tient qu'à elle de l'atteindre et d'en jouir; cette institution doit agir sur elle par la plus persuasive de toutes les leçons, par celle de l'exemple.

D'un autre côté, M. de Montyon enseigne aux riches à ne pas mépriser le pauvre; il leur fait voir des vertus sous la bure et la bienfaisance exercée par ceux qui auraient besoin d'en être eux-mêmes les objets; quoi de plus propre à exciter l'émulation de ceux qui jouissent d'une heureuse aisance! à leur inspirer le désir de se rapprocher du pauvre, de le connaître mieux, de l'aider, de le secourir! Et ce ne sera pas seulement par des dons, par des aumônes, par de l'argent distribué dans la classe humble et obscure de la société, qu'on voudra lui être utile. On comprendra que le plus grand service à lui rendre, est de la mettre en état de se passer d'aumônes; et pour cela, qu'il faut lui donner une instruction convenable, une éducation morale qui la tire de son état de dépression, et développe en elle les germes de tous les bons sentiments humains.

C'est surtout aux hommes qui, par leur position, par les places qu'ils occupent, peuvent contribuer à cette amélioration nécessaire, que les leçons de M. de Montyon s'adressent; il a prêché, comme on dit, d'exemple; comme intendant de province, il a pris soin d'écarter la misère des contrées qu'il administrait, d'y assurer la subsistance de la classe pauvre et laborieuse, et de lui donner du travail; comme citoyen, il a fait à cette même classe tout le bien qu'il a pu, et il se reprochait, dans son testament, de ne lui en avoir pas fait davantage; et il lui en demandait pardon.

Le temps est venu où cette classe nombreuse et intéressante doit devenir l'objet des soins particuliers des administrateurs, des gouvernants; grâce au ciel, il s'est fait, à cet égard, dans l'opinion publique, une immense révolution; autrefois on dédaignait une profession en raison de son utilité; on rougissait du travail, de l'industrie, du commerce; vivre à rien ne faire, c'était vivre honorablement, noblement; à-peine daignait-on

compter pour quelque chose les gens sans naissance, qu'on appelait gens de peu, gens de rien; on comprend aujourd'hui que la véritable dignité de chacun de nous est en lui-même, et non pas dans l'habit qui le couvre, ni dans les avantages qu'il tient du hasard; qu'il y a une égalité native, d'homme à homme, que les personnages les plus élevés dans l'ordre social doivent reconnaître et admettre avec plaisir.

Les gouvernements se convainquent de jour en jour que leur plus solide appui n'est point dans la force, mais dans l'estime et dans l'affection des peuples, et qu'ils obtiendront ces sentiments, en les méritant, en prenant sans-cesse et franchement les mesures les plus propres à répandre le bien-être, l'instruction, les bonnes mœurs. C'est là le meilleur, c'est là l'unique moyen d'assurer pour toujours la tranquillité publique.

S'il est vrai, comme le dit madame de Staël, que tout l'ordre social soit fondé sur la patience de la classe laborieuse, que deviendrait cet ordre, le jour où la patience lui manquerait? Cela vaut la peine d'y penser.

Si l'on cherchait quels sont les avantages que la sagesse des gouvernements doit tendre à faire naître et à conserver, quels sont les fléaux quelle doit écarter avec le plus de soin, il me semble que voici une double liste bonne à consulter, comme une règle générale et infaillible:

Causes du bonheur des peuples.	Causes du malheur des peuples.
AISANCE.	MISÈRE.
PAIX.	GUERRE.
LIBERTÉ.	DESPOTISME.
INSTRUCTION.	IGNORANCE.
TOLÉRANCE.	FANATISME.
RELIGION.	SUPERSTITION.
VERTUS.	VICES.

Ici les biens comme les maux se tiennent, se produisent les uns les autres, sont à la fois causes et effets; il ne faut donc négliger la conservation d'aucun des biens, de peur de les

perdre tous; il faut se défendre avec soin de chacun des maux, sous peine de voir tous les autres s'ensuivre.

La plupart des gouvernements européens reconnaissent ces vérités; ils tendent de tous leurs efforts vers un meilleur avenir. Voltaire disait: Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront *de belles choses*. Osons prédire à nos jeunes gens qu'ils verront *de bonnes choses*, et qu'eux-mêmes les feront. J'aime cette pensée consolante; elle adoucit pour moi les rigueurs de la vieillesse; puissé-je, ô mon cher pays, conserver, jusqu'à mes derniers moments, cette précieuse espérance; puissé-je l'emporter au tombeau!

ANDRIEUX.

LA NUIT DE PARIS.

.... Darkness visible.
MILTON.

Les belles-lettres, dont il est écrit dans l'antiquité qu'elles demeurent avec nous; qu'elles voyagent avec nous; qu'elles nous suivent à la ville et à la campagne; qu'elles se placent à nos côtés, la nuit, à table, au bain, à la promenade et au théâtre; qu'elles se mêlent à nos affaires et à nos loisirs; qu'elles augmentent nos plaisirs et nous consolent de nos peines: ces belles-lettres n'existent plus aujourd'hui. Elles vivent dans notre pensée, comme un souvenir d'enfance, comme une réminiscence de collège, comme l'exergue d'une médaille ancienne et perdue.

Cependant quelques élus, peuple de prédilection, se sont efforcés, comme ils l'ont dit eux-mêmes, d'emmener *leur Muse au désert;* d'autres, au sein du tumulte de la cité, ont préparé d'élégantes et studieuses retraites; puis, formant entre eux une paisible colonie, ils ont voulu, pour quelques instants, échapper à la vie de secousses, d'agitations, d'incertitude, de fatigues et de dangers, qui presse de toutes parts la société actuelle.

Ils ont retrouvé les longues causeries, les loisirs laborieux, les rapides conceptions, le choix du sujet, la lenteur d'exécution, les études du passé, et les rêves d'avenir. A ceux-là sont

échus les réunions d'artistes avec l'esprit désoccupé, la saillie éclairée, les tournois littéraires, la conversation avec tous ses charmes de coquetterie et d'abandon, les joies et les mécomptes de la vanité; à ceux-là aussi le temps de voir, de comparer ou de juger, en un mot, les patentes et les maîtrises de critique, d'appréciation, et de bon goût.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Emportés et impitoyablement tourmentés par le flot périodique, livrés à la plus violente et à la plus perpétuelle tempête, nous n'entrevoyons ni calme, ni lumière; pour nous, plus d'azur, plus de clarté; des ténèbres lourdes, remuantes, profondes nous entourent et nous accablent. A chaque heure, à chaque minute, nous avons une pensée à développer, un enseignement à donner, une exhortation de paix ou de combat à faire entendre; et, pendant ce temps, il faut aussi, ouvriers infatigables, songer à la manœuvre, surveiller tous les mouvements, consulter un horizon qui n'apparaît qu'au feu des éclairs, et rejeter bien loin, comme de funestes tentations, les vœux d'inaction et de repos.

Les encouragements et les récompenses sont pour nous des choses inconnues; il n'y a plus pour notre peine que des salaires; et notre triste tâche s'accomplit au milieu des injures, de la haine, des rencontres sur le pré, des calomnieuses et envieuses attaques, des dégoûts, des condamnations, et de la plus funeste connaissance des choses et des hommes.

Ainsi, les progrès du grand enfantement européen, les produits des arts et de l'imagination, les joûtes d'éloquence parlementaire, les discussions des intérêts publics, les solennités du barreau, les fêtes nationales, l'éclat du théâtre, les peuples avec leurs inquiètes vicissitudes, la liberté et le trône, sont pour nous des cadavres froids et inanimés; nous cherchons à découvrir quel est le mécanisme de l'existence sociale; le corps politique et le corps civilisé gisent sous nos scalpels; pour nous tout est recherche, tout est récit; il n'y a plus de sensation. Impassibles investigateurs, c'est pour nous un devoir que de nous isoler de toute peine et de tout plaisir. Épouvantable condition !

Heureux, quand une pensée d'utilité générale vient rafraîchir et ranimer nos forces!

Oh! que ceux que je ne sais quelle fatalité a condamnés comme moi aux travaux de la presse périodique, disent ce qu'il y a de pénible et d'invincible abattement pour toutes les facultés de l'esprit et tous les membres du corps, dans une journée commencée par la nouvelle de l'une de ces calamités publiques, maintenant si fréquentes, et terminée par l'audition complète et nécessaire d'un drame comme on les fait aujourd'hui, après avoir traversé, pendant les heures intermédiaires, les débats des deux Chambres, une séance de l'Académie, et la longue série des faits, des gestes et des paroles de nos populations modernes.

Dans de tels moments, l'affaissement et la souffrance éloignent toute possibilité de sommeil.

Alors les distractions énergiques, celles qui, par une prompte succession d'impressions fortes, rappellent en nous avec vivacité les éléments d'organisation et de puissance, se montrent comme les seules voies pour sortir de cet état inerte qui est le plus insupportable des tourments. Alors on s'irrite contre ce bruit de Paris qui se tait, contre cette lumière qui s'éteint, contre ce sommeil qui, par une torpeur progressive, fait tout rentrer dans l'immobilité; on s'indigne contre les ténèbres et contre toute cette existence industrielle, qui se retire et semble déserter la ville. Alors on veut et l'on cherche à tout prix la vie et le mouvement.

Quant tout est calme, sombre, et fermé; lorsque de lointains roulements de voitures, quelques cris faibles et bizarres, et le pas mesuré des patrouilles se font seuls entendre encore; soudain, près d'un théâtre triste et noir, comme un édifice abandonné, en face de la Bourse, ce monument si étonné de se trouver sous notre ciel d'occident, une fenêtre s'éclaire et luit. Bientôt des paroles hautes, sans suite, mais gaies, folâtres, éclatantes et rapides surtout, viennent frapper l'oreille du factionnaire, qui s'ennuie à garder le péristyle corinthien du temple de l'agiotage; le bruit des verres se mêle à des chants presque

fantastiques, d'harmonie incorrecte et inattendue, puis les cris se succèdent, et se croisent, des détonations suivies de rires longs et tumultueux sillonnent ces discordances. Écoutez : que de noms connus arrivent jusques à vous ! voici toute la galerie contemporaine ; les jugements se formulent vite, les arrêts sont inexorables et laconiques : tableaux, livres, statues, vers, estampes, journaux, drames, musique, discours, lois, opinions, faits ; quel brillant défilé ! tout est de leur ressort, leur compétence est universelle. Les interlocuteurs semblent lire un catalogue. Écoutez encore : voici des promesses de courage, des protestations de conviction et d'intégrité ; voici l'épigramme et le sarcasme, l'éloge sincère ; vous entendrez ensuite les conseils, les plans, les idées. L'ivresse arrive. Quel tonnerre ! quelle étourdissante confusion ! et cependant il y a de toutes parts, de tous les coins de la salle, la plus étonnante débauche de réparties spirituelles, de sentences à retenir, d'expressions à conserver, et en même temps d'effrénés récits et d'effroyables anecdotes. Est-ce une fête de démons ? Quelques passants s'arrêtent inquiets, les patrouilles ralentissent leur marche, et tous, après quelques minutes d'attention, se retirent en riant, de ce rire de désir et de convoitise, dont l'expression est indéfinissable.

Mais tout a cessé, on a soufflé les dernières bougies du café des Nouveautés. La nuit est parfaite.

Le convives se sont séparés, et la place a retenti de leurs adieux ; il y a encore là de bonnes saillies à recueillir. Ces hommes de travail et de fatigues ne peuvent songer sans dédain aux reproches de dissipation, de désordre et d'orgie qui les poursuivent ; peuvent-ils se quitter sans jeter un ironique défi à ce monde qui leur demande tant de qualités, et ne leur accorde pas un seul vice ; à ce monde, pour qui l'imagination doit toujours enfanter, sans obtenir qu'il lui soit permis de se vivifier et de se retremper ; non pas qu'elle soit soumise à la nécessité de semblables récréations ; mais parce que le plaisir a toujours réclamé des conditions d'intensité égales à celles qui ont dirigé le travail ?

La vie de nuit est morte à Paris. Sa destinée a quelque chose de monumental qui la place au-dessus de cette frivolité d'observation, qui, au premier abord, semble seule lui convenir. Avant 89, on vivait à Paris, pendant la nuit, avec les mêmes détails d'aisance et de luxe que ceux qu'offraient les heures les plus animées de la journée. En ce temps-là, la noblesse et la roture, la richesse, la médiocrité et la pauvreté, l'oisivité et le travail, le vice et la vertu avaient pendant la nuit leurs mœurs, leurs habitudes, leurs quartiers, leurs allures même; tout cela était défini, réglé et régulier. On en connait les récits.

Jusqu'en 1800, ces traditions furent complètement effacées. Pendant cette période d'années, la terrible existence dont on vivait le jour ne permettait guère les nocturnes réjouissances. Le Directoire, et après lui l'Empire et le Consulat, virent renaître une partie de cette ténébreuse civilisation. Partout alors la débauche se réorganisa. On installa des maisons de jeu; elles étaient très-multipliées, et ne se fermaient que fort tard; le Palais-Royal brilla de tout son éclat d'impudence et de dévergondage; les bals, les caveaux, les jardins, les colisées, les vauxhalls, les redoutes, les théâtres licencieux ouvrirent mille asiles au libertinage; il se forma alors une population vouée à la plus crapuleuse turbulence; ce monde se levait à minuit.

1814 trouva les choses un peu moins ardentes; mais il y eut, en ce moment, comme une renaissance du vice. L'Empire appelait perpétuellement à Paris des officiers pressés de se gorger des plaisirs qu'ils payaient avec l'or de l'Europe vaincue; la restauration fut amenée dans nos murs par l'Europe affamée de nos délices parisiennes, si vantées dans toutes les autres capitales. Alors Paris ne s'éteignait plus; le Palais-Royal et les rues adjacentes ne connaissaient ni le silence, ni l'oisiveté.

Graduellement tout a disparu; plusieurs maisons de jeu ont été fermées; toutes les autres ont vu réduire le nombre des heures de leur dévorante activité. Aujourd'hui les bals publics sont soumis à un régime sévère; les tribunaux veillent

à la pudeur de la danse populaire; les lieux de vagues plaisirs subissent les plus rigoureuses prescriptions; les cafés, les cabarets, les plus obscurs réduits d'ivrognerie sont astreints à la plus minutieuse observance des règlements; le Palais-Royal, cette infecte Capoue d'autrefois, n'est plus qu'un bazar; enfin, par un ordre récent, tous les théâtres doivent avoir achevé leurs représentations à onze heures précises.

Ces faits suffisent pour démontrer que la vie de nuit, disons le mot, la licence, a toujours été, à Paris, en raison inverse de la liberté politique. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt, car l'observation générale lui donne le plus haut degré de vérité.

En Angleterre, le calme de la nuit est une chose sacrée en quelque sorte; excepté dans le Strand, à Londres, nul n'oserait le troubler. En Italie, au contraire, la nuit a conservé ses privilèges de plaisir et de vie bruyante; et, chose digne de remarque, Turin, Milan, Venise, et Naples, villes soumises à des jougs absolus, ont gardé, dans toute leur plénitude, les traditions du tumulte nocturne.

Aux États-Unis, nord-Américains, il y aurait crime de èse-nation à troubler le repos de la nuit: en Espagne et en Portugal, la nuit ouvre et commence une époque de véritable affranchissement.

Enfin, l'Allemagne, cette terre de servitude réelle et d'indépendance contemplative, charme ses nuits par des chants d'harmonie grave, mélancolique et prolongée, et par les monotones répétions des crieurs publics, qui mêlent, à l'annonce des heures, l'agréable invitation de prier pour les trépassés.

Ces réflexions m'accompagnaient, en suivant la rue Vivienne, au sortir d'un des nos soupers habituels du café des Nouveautés, ce Procope de la presse périodique. C'est donc là seulement que s'est réfugiée, à Paris, la vie de nuit telle qu'on peut l'avouer. C'est nous, gens de labeur, qui lui avons ouvert et consacré ce dernier asile; Frascati perd chaque jour de son éclat; et si quelques files de fiacres annoncent de loin en loin

quelques réunions, quelques soirées, quelques bals, on peut presque dire que rien ne transpire au-dehors de ces fêtes sans gaieté et sans plaisirs.

Il y a de quoi frémir à songer que le besoin peut, aujourd'hui, assiéger un étranger à Paris, en pleine nuit, sans qu'il lui soit possible de trouver, dans cette riche et vaste capitale, si attentive à tout prévoir et à tout exploiter, un seul endroit où il puisse obtenir, à quelque prix que ce soit, un repas, je ne dirai pas convenable, mais suffisant!

Les bureaux de loterie, seuls, par un privilège peu honorable pour l'administration qui le concède, restent ouverts après la fermeture de toutes les autres boutiques.

Le liberté de 1830 a achevé l'œuvre de destruction. Maintenant des patrouilles nombreuses, armées de soupçons et d'un certain appétit de captures, parcourent la ville à toute heure et en tous sens.

Les troupes de ligne, la garde nationale, la garde municipale ne suffiront plus à ce rude service. Les patrouilles *grises* ont été inventées. Familiers de l'inquisition politique, recors de l'ordre public, les hommes qui forment ces bandes marchent muets et armés de bâtons, de poignards et de pistolets cachés. Une voiture arrêtée, le bruit d'un marteau de porte, un mot d'adieu, un refrain, un éclat de rire, tout est délit à leurs yeux. Ils entourent et cernent le coupable; ils font résonner à son oreille ce terrible mot de *papiers*; ils infestent la nuit de Paris, comme le médecin de l'île Barataria infestait le dîner de Sancho. Les patrouilles grises peuvent être comparées aux sbires de l'État de Venise, qui, sans uniforme, vêtus d'habits de grande route, effraient le voyageur qu'ils doivent protéger. La soif de l'arrestation les dévore.

Les postes ont été doublés; les sentinelles veillent à chaque coin. La Bibliothèque royale seule avait été oubliée. Autour du Palais-Royal et des Tuileries, tout est soldat, tout est factionnaire, tout est *Qui vive?* Le trottoir du Carrousel, jusqu'ici respecté, a maintenant sa garde spéciale et ses soldats chargés d'éloigner des grilles le passant accoutumé à les

chercher comme un appui. L'hôtel qui regarde le château, cet hôtel, ancienne demeure de Cambacérès dont Napoléon disait qu'il dînait comme un prince, cette maison livrée successivement aux grenadiers de l'île d'Elbe, aux Cent-Suisses de Louis XVIII et aux pages de Charles X, les petites écuries, les ailes du Louvre inachevé, l'hôtel des anciens fourriers de la maison du roi, sont devenus des casernes où s'agite, jour et nuit, une garnison d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Jamais vigilance ne fut plus complète ni plus active; je le répète, la Bibliothèque royale seule en avait été exceptée; aujourd'hui elle a perdu son précieux cabinet des médailles, mais elle a deux factionnaires de plus pour protéger ses médaillers vides et dépouillés.

Et je poursuivais ma route, épiant et recherchant avec avidité tout ce que Paris, mort ou endormi, pouvait encore recéler de parties vivantes et actives; il était trois heures après minuit.

Je traversai le Palais-Royal; quatre gardes municipaux s'y promenaient seuls; tout dénotait en eux l'ennui de cette faction sous de longues voûtes qui se creusent en compartiments carrés et réguliers, et présentent l'aspect d'un cloître. Est-ce pour compléter cette illusion que les gardes municipaux étaient encapuchonnés de capotes de bure, comme les enfants de saint François? Au moment où je passai près d'eux, ils me regardèrent, et leurs yeux étaient comme un interrogatoire, ou comme un procès-verbal.

Dans la rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal, il y avait quelque mouvement. Le poste de la troupe de ligne et celui de la garde nationale faisaient ensemble assaut de politesse, de consommation et de galanterie, auprès des cantinières qui, là comme aux Tuileries, arrivent en foule, munies de petits pains, d'eau-de-vie, de cigares et de cervelas; délicieuses provisions qui, avec le bouillon et le café au lait des fourneaux ambulants qui viennent au point du jour, embellissent et abrègent la nuit du soldat-citoyen.

Je jetai un coup d'œil sur l'ancien emplacement de l'hôtel

d'Angleterre; je l'avais visité une fois; je n'essaierai pas de dépeindre ce vieux Pandémonium de turpitude et de misère.

Au-delà de la place du Palais-Royal, je fus frappé de l'éclat de quelques petites rues. Des lanternes lumineuses brillaient à presque toutes les fenêtres, à la hauteur du premier étage; c'était comme l'aspect d'une ville chinoise; il y avait quelque chose de la décoration de Panurge. Si vous pénétrez dans ces rues, vous lirez sur chacune de ces lanternes: „*Ici on loge à la nuit.*" C'est le quartier des asiles éventuels et incertains. Chodruc-Duclos en est le notable.

A l'heure où j'arrivai, la journée de nuit était là en pleine activité. J'y vis des soldats et des sous-officiers en retard, passant gaiement le temps avec des êtres dont on ne reconnaît le sexe qu'avec effroi. On parlait la langue argotique. Deux mois d'emprisonnement, pour quelques lignes de liberté, me l'ont apprise sous le dernier règne. La bière et l'eau-de-vie coulaient à profusion. Du bruit et d'épouvantables caresses, voilà tout ce que je vis; il n'y avait point de physionomie particulière. Au moment où je sortais de l'un de ces antres, des chansons et des éclats de rire m'engagèrent à frapper à une porte au-dessus de laquelle était écrit *Estaminet*. Six de ces femmes hideuses qui feraient rougir d'avoir une mère, accoururent au bruit; je fus entouré; on allait me fêter, je tremblais de tout le corps. Le maître de la maison vit mon tourment; il fit un signe, j'échappai au danger. Voici la scène.

Dès les premiers mots je compris que j'avais sous les yeux de jeunes industriels qui, dans le jour, s'enrouent à vendre des chaînes, des cols, des crayons, et autres denrées de mauvais aloi. On comptait les gains et les bons tours de la journée. Ces messieurs étaient de la société de ces dames; plusieurs jeunes hommes, sans place, comme ils le disaient avec une haute affectation, couverts, non pas de vêtements d'ouvriers, mais d'ignobles lambeaux de drap fin et d'habits modernes, déclaraient qu'ils brûlaient leurs vaisseaux, c'est-à-dire qu'ils achevaient d'appeler à eux le courage du dénûment le plus complet. Les dames aidaient de leur mieux à cet étrange

suicide. Tout le monde masculin portait d'énormes favoris, des faces pâles, molles, et flétries, des cols noirs et usés, et d'amples moustaches; on ne voyait aucune apparence de linge. Je n'ose dire quelle décoration parait quelques boutonnières. L'un des assistants psalmodia lentement, et sans qu'on pût soupçonner de sa part la moindre variété, ni la moindre volonté d'inflexion, une chanson d'obscénités révoltantes au-delà de toute prévision; c'était le sublime du genre; on répétait le chœur comme s'il se fût agi de *la Parisienne*. On parla beaucoup des absents, et des absentes; ils avaient eu du malheur, l'hôpital et la prison les accablaient de leurs rigueurs. Puis on disputa sur la réforme du code pénal, qui paraissait produire une vive sensation sur cette partie de la population; et, les coudes sur la table, on attendit le jour; ma présence ne surprit pas, on semblait accoutumé à ces visites de curiosité. Jamais le vice ne me parut plus hideux de laideur et d'ennui.

Je remontai la rue Saint-Honoré; les pesants chariots des jardiniers m'indiquaient assez le chemin de la Halle.

Me voici face à face avec l'approvisionnement de la ville de huit cent mille âmes.

Le premier signe de l'activité populaire, c'est l'ouverture de toutes les boutiques de marchands de liqueurs. Femmes et homme de la campagne, femmes et hommes de Paris; enfants, vieillards, jeunes filles, tous se ruent aux mille comptoirs et se font verser *la consolation*. Ainsi commence pour le peuple de Paris toute action importante.

Les cabarets et les cafés qui bordent la halle, sont toujours en pleine existence de vente et d'achalandage. Ici, il y a moins de vice. Vous distinguez bien encore le malheureux sans abri, l'homme qui, sous une triple couche de saleté, de boue et de fatigue, tombe affaissé dessus ou dessous une table; vous retrouvez aussi le vagabond qui n'ose pas même subir l'épreuve du régistre des logements à la nuit; mais la nature des denrées, les conversations de la foule, annoncent qu'il y a du travail et quelques ressources au milieu même des habituées de la *Souricière*; c'est le nom que porte le plus célèbre de ces refuges.

Il faut être de constitution robuste, pour braver l'épaisse et infernale vapeur qui en défend l'entrée et en tapisse l'enceinte.

Tous ces endroits sont ouverts par une autorisation spéciale de la police.

A la Halle, les mœurs sont matinales et laborieuses; dès qu'une charrette arrive, les propriétaires, cultivateurs des environs, la déchargent avec précaution et promptitude; les légumes sont séparés, triés, étiquetés en quelque sorte, suivant leurs diverses qualités. Les légumes plus délicats ou plus fins, les beaux fruits sont enveloppés avec soin dans des sacs, dans des linges, dans des herbes, dans de la paille fine, dans des paniers; tous sont lavés avec propreté; rien n'égale l'ordre de ce premier marché, jamais on ne mit plus de délicatesse à bien présenter et à faire valoir la marchandise; les jardiniers sont là-dessus de la plus grande habileté.

Les grosses capitalistes de l'endroit descendent alors; elles logent toutes dans les maisons voisines; l'extérieur de ces marchandes indique le bien-être. En été elles sont légèrement vêtues de fraîches indiennes; en hiver, elles sont couvertes de robes d'étoffes de laine, bien doublées; elles sont chaudement coiffées de madras, leurs sabots sont élégants, leur linge est éclatant de blancheur, toutes sont gantées, elles aiment à se parer de gros et lourds bijoux. Leur signe distinctif est une lanterne: quand elles se rencontrent, elles s'appellent *madame*, et disent aux autres femmes *la mère*. Elles parcourent d'abord le marché, inspectent et examinent tout; puis elles reviennent, causent entre elles, estiment, cotent les denrées et font ensuite leurs propositions. Elles n'achètent ordinairement que par bloc de cent, de cinquante, ou de vingt-cinq pièces. Elles paient toujours comptant. C'est le *parquet* de la Halle; les légumes ont un premier et un dernier cours comme les effets publics; les ruses et le langage de ces contrats ne peuvent être décrits.

Cette opération préliminaire est terminée à cinq heures du matin. Les acheteuses font porter, chacune à sa place de marché, les légumes achetés, puis elles vont se remettre au lit. Alors les jardiniers s'appellent entre eux à haute voix; ils

se reconnaissent par des cris particuliers, ils se donnent les rendez-vous d'auberge ou de départ. Les porteurs chargent les légumes et les distribuent aux places indiquées. Le jour va commencer, les secondes revendeuses, dont les ressources sont plus bornées, attendent le second lever des premières acquéreuses, qui forment ainsi l'aristocratie du marché. Pour parvenir à neuf heures au pot au feu d'un rentier, ou à la julienne de l'étudiant, un chou est vendu et acheté sept fois.

Au milieu de cette activité on voit errer quelques jeunes gens, interrogeant le ciel pour guetter le jour; la mauvaise humeur d'un portier, ou l'entraînement du plaisir, les envoient coucher sous les piliers de la Halle; ils sont toujours en butte aux quolibets des habitués de ce quartier.

J'ai beaucoup entendu parler des dangers des nuits dans Paris. Il n'est pas d'heure de la nuit, qui, à des époques différentes, et dans toutes les saisons de l'année, ne m'ait vu parcourir les rues dans tous les quartiers; non-seulement il ne m'est jamais arrivé de faire de fâcheuses rencontres, mais je n'ai jamais rien aperçu qui pût m'inspirer la moindre inquiétude. Je n'éprouve qu'une seule crainte, c'est celle d'être écrasé sous les roues des fiacres, qui, pour se rendre aux endroits où ils espèrent être loués, ou bien pour rentrer chez eux, vont, la nuit, avec la plus désolante vitesse et sans daigner jeter un avertissement; ils sont d'autant plus dangereux, qu'alors ils longent les maisons de très-près, sans pitié aucune pour le piéton, qu'ils paraissent même n'apercevoir qu'à-peine.

Il existe à Paris une femme mystérieuse; elle ne sort que la nuit; elle se promène ordinairement dans les environs de la place Vendôme. A la vue d'un passant dont l'aspect lui donne quelque espoir de succès, elle se jette à son bras, feint d'être poursuivie, et réclame protection. Qui voudrait la refuser à une femme? Elle indique alors, comme sa demeure, une maison de la place Vendôme; conduite à cet endroit, elle demande un négociant fort connu du commerce parisien par ses richesses; le portier répond toujours invariablement que M.....n'y est pas. Alors la sirène nocturne s'excuse, s'inquiète, et implore

un asile; elle parle également bien le français, l'anglais, l'allemand et l'italien; il est peu de personnes considérables à Paris dont elle ne cite les noms avec des preuves d'intimité. Malheur à celui qu'elle séduit et retient, il se trouve possesseur d'une femme, réduite par sa laideur à ne faire un aussi ignoble trafic que la nuit, au sein de la plus complète obscurité.

Les chiffonniers sont indigènes des ténèbres; rien ne peut être comparé à la mansuétude et à la loyauté de leurs mœurs; il faut surtout louer leur sollicitude pour les malheureux que l'ivresse jette au coin des bornes; les chiffonniers les traitent en véritables frères; ce peuple débonnaire ne fait la guerre qu'aux chiens, dont à cette heure, le nombre est toujours grand dans les rues.

La nuit mouvante de Paris est toute concentrée dans l'espace que je viens de parcourir entre la Bourse et les Tuileries, entre les Tuileries et la Halle. Elle s'arrête à la place du Châtelet, aux salons de Martin, où, de temps à autre, s'allument des flambeaux de noces et de festins. Les saturnales du carnaval changent seules cet aspect habituel.

Mais il est à Paris une autre nuit, toute de contemplation et de souvenirs.

Elle n'offre pas, comme celle que je me suis efforcé de dépeindre, les traits de mœurs qui sont les taches du visage du peuple parisien; mais elle est plus féconde en émotions.

Le poète soldat qui chantait la liberté de l'Allemagne en combattant nos armées, présente dans l'une de ses odes une sublime conception.

A minuit, dans la plaine de Waterloo, le tambour et les trompettes battent sourdement, les tertres s'agitent, les phalanges sortent de terre, les soldats-squelettes reprennent leurs armes, reconnaissent leurs drapeaux, leurs chefs et leurs régiments; alors le spectre au petit chapeau et à la redingote grise paraît; il se montre dans tous les rangs, il parcourt les lignes, adresse à ses compagnons des paroles d'affection et d'adieu, puis le sombre signal est donné de nouveau, et la terre recouvre les ossements.

De même, aux clartés de la lune, le spectre des trois journées erre la nuit dans Paris, et vient visiter sa ville bien-aimée. Ici, il indique sur les devantures des boutiques fermées, les affiches des journaux de juillet, et l'on y lit les récits des premières violations, des premières attaques, du premier courage, et de la première victoire. Ces vestiges existent surtout sur la place de la Bourse, dans les rues Vivienne, Richelieu, Montmartre, sur les boulevarts, dans le faubourg Montmartre et dans tout le quartier qui fut le théâtre de la résistance des écrivains contre les ordonnances du 25. juillet. Vainement on a voulu gratter, enlever, effacer, anéantir ces faibles monuments, ils subsistent; chaque nuit, je les contemple. Là, je lis le nom de Lafayette écrit par la main inhabile d'un ouvrier ou d'un enfant. Je retrouve le premier appel à la garde nationale; plus loin, la menteuse nouvelle de la mort du duc de Raguse; ailleurs on indique les ambulances et les arsenaux improvisés; j'ai relu entière l'invitation de conserver nos excellentes barricades; alors on les appelait ainsi. O juillet! juillet! La nuit, dans ce Paris silencieux, tu te remontres; mais c'est comme un remords, comme un regret sur une tombe; car c'est aussi à ces heures que l'on voit mieux les sépultures des martyrs; le bruit et les occupations du jour semblent les souiller et les importuner.

Alors aussi, les grandes faces des édifices s'éclairent de pâles lueurs. L'Institut criblé de balles et de mitraille étalait encore, il y a quelques jours, son cadran d'horloge mutilé le 29. juillet. Une balle partie du Louvre avait frappé le chiffre de la deuxième heure; à deux heures, le même jour, le drapeau tricolore flottait sur les Tuileries. Le Louvre laisse voir toutes les blessures de ses riches frontons sculptés. L'Hôtel-de-Ville est paré des cicatrices du combat de la Grève; les jeunes arbres des boulevarts attestent la date des barricades; les ruines du quai d'Orsay disent l'Empire tombé au milieu d'œuvres grandes et incomplètes; le monument expiatoire de la mort de Louis XVI, consacré aujourd'hui à la Charte, sans qu'une seule pierre ait été ajoutée au piédestal, raconte sur

la place de la Révolution l'ère conventionnelle et l'enthousiasme du triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10. août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29. juillet 1830 . . . . Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'à l'histoire.

Voici la colonne: comme son bronze reluit à la lune! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte: j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon; là fut parodié le ridicule Trocadéro; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir le chiffre de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Étrange leçon!

La diane bat à l'École militaire; le premier rayon de soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

Eugène BRIFFAULT.

LE JUSTE MILIEU ET LA POPULARITÉ.

Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

Monsieur. Ainsi, tu me conseilles d'accepter?

Madame. Sans-doute, mon ami.

Monsieur. Cependant il faut des titres, des chances; en ai-je assez?

Madame. Des titres? Eh! mais, tes essais agricoles, ton entreprise industrielle qui fait travailler les pauvres de notre commune; l'école d'enseignement mutuel que tu as fondée. Pour les chances, n'avons-nous pas nos amis, l'influence de notre famille? Et puis, mon cher Jules....

Monsieur. Oh! oh! voici des considérations particulières.

Madame. Sans-doute. Tâchons de sortir de notre végétation provinciale. Tu peux arriver à quelque chose. Nous avons deux enfants; il faut songer d'avance à placer mon petit Jules; il faudra songer plus tard à marier Ernestine. Avec une position plus élevée, comme tout cela irait bien! Ensuite, tu pourras attraper quelque petit bout de titre. Oh! mon cher, j'y tiens absolument. Quand tu ne me ferais que baronne!

MONSIEUR, souriant. Tu veux être baronne!

MADAME. Oui. Vois donc. J'entre dans un salon, et l'on annonce tout bonnement madame Bonfils. A quoi cela ressemble-t-il? Un titre et le nom de notre terre, cela a l'air tout de suite de quelque chose. La femme du receveur particulier ne ferait plus tant la fière. C'est un sot préjugé; je le sais; mais on y tient toujours. Cela nous ira bien en province; à Paris, c'est indispensable. Qui est-ce qui sait là-bas que tu es fils d'un membre du conseil des Cinq-cents, et ex-préfet, et moi fille d'un président de cour, et que nous sommes considérés ici? On dit: monsieur et madame Bonfils, et voilà tout.

MONSIEUR. Quelle abondance! Mais, ma chère conseillère, si c'était seulement par ces considérations que je devrais me déterminer, assurément je resterais à végéter dans nos terres. Cependant je crois qu'il y a quelque bien à faire à mon pays, et je ne pense pas qu'un autre apportât à la Chambre plus de droiture et d'indépendance que moi.

MADAME. Eh bien! c'est cela; je ne veux pas dire autre chose. Songe à ta patrie, à tes concitoyens, à tes principes, et puis enfin (car cela n'est pas défendu, quand les intentions sont pures), songe à toi, à tes enfants, et même....

MONSIEUR. Oui, et même à ma femme, veux-tu dire. Allons, c'est bien.

(On annonce plusieurs électeurs. Madame s'esquive, et après les premiers compliments:)

1er ÉLECTEUR. Notre choix est fixé, M. Bonfils; c'est vous qui êtes notre candidat.

2e ÉLECTEUR. Nous sortons de la réunion préparatoire; vous avez eu presque toutes les voix.

LE CANDIDAT. Ah! messieurs, je suis trop flatté!....

3e ÉLECTEUR. Nous voulons rendre justice au mérite.

LE CANDIDAT. Je ne suis pas digne....

1er ÉLECTEUR. Et aux opinions modérées.

LE CANDIDAT. Pour cela, vous ne pouvez mieux choisir.

3e ÉLECTEUR. Pourtant il faut de la vigueur dans les circonstances actuelles.

2e Électeur. Oui, peut-être sera-t-il nécessaire de déclarer la guerre à l'Europe.

3e Électeur. Et il faut ramener la confiance, la sécurité, faire aller le commerce, l'industrie, car nous voulons enfin vivre tranquilles.

1er Électeur. Avant tout, il faut défendre le trône de notre roi-citoyen, et comprimer la république, les partis, les émeutes.

3e Électeur. Certes, et diminuer les impôts, supprimer les séminaires, rogner les gros traitements, là, ferme.

Le Candidat. N'ayez pas peur. Je sabrerais hardiment tout cela.

Un 4e Électeur. Les arriérés de la Légion-d'honneur, et nos grades des cent jours, et les pensions....

Le Candidat. Oh! cela, c'est une autre affaire.

Un 5e Électeur. M. le Député, je veux dire M. le Candidat, vous n'oublierez pas les colons de Saint-Domingue.

Le Candidat. Oh! tout ce que le budget permettra de faire pour rendre justice....

3e Électeur. Il faut tenir cinq cent mille hommes sur pied.

1er Électeur. Et dégrever le foncier des trente centimes extraordinaires.

5e Électeur. Et surtout plus d'emprunts, plus d'impôts indirects.

4e Électeur. Quant au traitement du clergé, je vous l'abandonne.

3e Électeur. L'essentiel est de nous faire dégrever dans cet arrondissement, et d'obtenir de fortes allocations pour notre canal et nos établissements publics.

Le Candidat. Messieurs, vous pouvez compter que je songerais à tout cela. Je n'aurais pas d'autre intérêt que celui de mon pays.

2e Électeur. Vous n'êtes point un homme du mouvement, Dieu merci; mais vous ferez bien de culbuter le ministère.

4e Électeur. Pour çà, oui, le ministère ne va pas. On ne voit que des abus dans les journaux. C'est comme autrefois.

1er Électeur. Oh! nous savons bien que M. Bonfils ne serait

ni ministériel, ni de l'opposition. Également ennemi de l'anarchie et de l'arbitraire, il combattrait pour l'ordre et la liberté.

Tous. Bravo! voilà une fameuse phrase! Elle rend bien notre idée.

Le Candidat. Je serais indépendant, et je voterais selon ma conscience.

Tous, lui tendant la main. C'est cela. Allons, comptez sur nous, notre futur député.

M. Bonfils leur serre les mains, et ils se séparent amicalement.

M. Bonfils est élu; cela va sans dire. Au bout de deux mois de session, il rencontre un de ses camarades de collège qui est devenu journaliste.

Le Journaliste. Eh! c'est toi, Bonfils! Ah! pardon, je devrais dire monsieur le Député, l'honorable....

Le Député. Allons, trève de mauvaise plaisanterie. Tu sais bien que je ne fais pas le personnage.

Le Journaliste. Enfin, que tu le fasses ou non, tu en es un; le représentant de deux cents individus qui paient deux cents francs de contributions!

Le Député. Tu ne veux pas me rendre fier de ma dignité. La peine est inutile, car je suis modeste. Je me crois tout au plus au niveau d'un journaliste, d'un distributeur de la réputation, d'un haut dispensateur de la popularité

Le Journaliste. Il y a du vrai dans l'épigramme; je l'accepte. Mais, vois-tu, chacun se sert de ses armes. Vous autres, messieurs, vous avez la tribune; nous, nous avons la presse, et, quand le combat est engagé entre nous, tu sais où est l'avantage.

Le Député. Cela fait peu d'honneur à votre impartialité. Vous exploitez la publicité à votre manière, voilà tout. Mais cela fut toujours ainsi. Le lecteur se plaît à la critique. Comme en général il ne se trouve pas bien, il aime qu'on lui dise tous les jours que tout va mal. Plus on tonne contre l'état politique, contre l'état social, plus il gémit; c'est comme un enfant qu'on plaint toujours et qui toujours pleure. Et, ce qui est singulier,

c'est qu'un certain besoin d'opposition chagrine et tracassière s'allie souvent avec le desir du repos. J'ai vu beaucoup d'électeurs me recommander la modération, et trouver tel journal de l'opposition trop modéré.

Le Journaliste. Courage! mon cher: te voilà déjà déblatérant contre la presse.

Le Député. Pas plus que toi contre la tribune.

Le Journaliste. Eh bien! oui, au fait; pourquoi ne suis-je pas député aussi, moi? Est-ce que je ne vaudrais pas bien un tas de gens qui sont là?

Le Député. Sans aucun doute; mais cela peut venir. Il faut de la patience.

Le Journaliste. Ah! pardieu, oui, de la patience, quand on voit faire tous les jours tant de sottises. Au surplus, j'en conviens, je voudrais être acteur tout comme un autre, et, ne l'étant pas, je me mets à la galerie pour siffler la pièce. Au moins, tu conviendras que je suis franc.

Le Député. Mon cher, tu montres là une triste infirmité du cœur humain. Mais il en fut toujours ainsi, et cela sera probablement toujours encore; j'en prends mon parti.

Le Journaliste. Ah çà, asseyons-nous un peu. Tiens, voici une chaise qui va te servir de sellette, car je vais te faire subir un interrogatoire.

Le Député. Voyons, voyons.

Le Journaliste. D'abord, dis-moi, là, franchement, mon cher Bonfils, toi, honnête garçon, comme je t'ai toujours connu, comment peux-tu soutenir le ministère? Est-ce qu'on peut jamais être ministériel?

Le Député. Tu sais très-bien que je ne vote pas systématiquement, que tantôt j'appuie une opinion, tantôt une autre, suivant ma conviction; mais je ne veux que le possible, je ne défends que les améliorations immédiatement exécutables. Et puis, est-ce qu'il ne faut pas un gouvernement, et des hommes qui l'appuient? Est-ce que si l'on devait changer tout ministère qui fait des fautes, on ne changerait pas de ministère tous les jours? Est-ce que tes amis ne feraient pas aussi des fautes à

leur manière? Pour moi, tout en restant fidèle à mon éternel principe politique, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, j'ai pour règle de tolérer ce qui est passable, et de ne quitter le bien pour le mieux qu'après mûr examen.

LE JOURNALISTE. Bravo, voilà ce qui s'appelle un parfait optimiste.

LE DÉPUTÉ. Tu es encore dans l'erreur. Je suis loin de croire que tout va pour le mieux. Beaucoup de choses même me semblent aller fort mal; mais je l'attribue à notre pauvre nature, qui est très-imparfaite. C'est surtout quand on voit de près un gouvernement qu'on peut s'en convaincre. Il y a longtemps que les moralistes rabâchent tout cela, et en pure perte. Nos illusions dureront éternellement. On a toujours dit que le pouvoir gâte les hommes, et chacun persiste à croire que ses hommes de prédilection seraient des anges au pouvoir; que l'application de ses théories n'éprouverait point de difficulté, et serait à l'abri de toutes mauvaises chances.

LE JOURNALISTE. Ah çà, on dirait que tu es doctrinaire.

LE DÉPUTÉ. Je n'ai jamais bien su ce qu'on entend par ce mot-là. Seulement j'ai remarqué, que lorsqu'un pouvoir tombe par ses excès, il ne manque pas de dire: c'est la faute des doctrinaires. D'où l'on pourrait conclure que ce sont des gens qui ont pris à tâche de régulariser le pouvoir. La chose est difficile; car ils doivent avoir contre eux, d'abord les amis exclusifs du pouvoir, ensuite ses ennemis. Pour moi, je regarde le pouvoir comme un mal sans-doute, mais comme un mal nécessaire, ou plutôt comme un remède violent qu'il faut appliquer à la société. A mesure que les infirmités sociales diminuent, que l'humanité se fortifie, le remède doit naturellement s'adoucir, jusqu'à l'époque où l'on pourra presque s'en passer: ce que je vois dans un avenir fort lointain. Mais, à ne s'en tenir qu'au présent, qui nous touche un peu plus, il faut répéter que le pouvoir ne plaît qu'à ceux qui l'exercent; le reste est toujours contre lui. Eh mon Dieu! quel ministère, quelle chambre même n'ont été impopulaires au bout de trois mois! Depuis que je suis de ce monde, je ne me souviens pas

d'avoir vu un gouvernement dont on fût content, si ce n'est dans ses commencements; de même que je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire que le commerce allât bien.

Le Journaliste. Allons, tu es un pessimiste décidé.

Le Député. Pas davantage. Je crois dans la bonté de la nature humaine, quoique je ne me cache pas ses mauvais penchants. Je crois aux vertus populaires, quoique je ne pense pas qu'on puisse fonder le gouvernement sur la classe la plus nombreuse. Je crois aux sentiments philantropiques d'une partie de la classe éclairée, quoiqu'il me semble que l'égoïsme domine chez elle comme chez toutes les autres classes. Je crois dans l'avenir de l'humanité, quoique je voie avorter beaucoup de prétendus progrès, et beaucoup de tentatives prématurées d'avancement, aboutir à des reculades. Je pense donc, qu'un gouvernement qui a le sens commun, doit tenir compte de tous les faits bons ou mauvais qui composent l'état social. Je pense que le mouvement et la résistance sont aussi nécessaires l'un que l'autre, et sont nécessaires l'un à l'autre; car je défie de concevoir physiquement le mouvement sans la résistance, comme la résistance sans le mouvement. Mais je pense aussi que le gouvernement n'est autre chose que la transaction entre ces deux forces. Ainsi, ce juste milieu dont on a la sottise de se moquer, quoiqu'il ait été le souverain bien des sages de tous les temps, doit être le but du gouvernement. Celui-ci doit servir d'intermédiaire, de conciliateur, de modérateur entre le mouvement et la résistance; et s'il fonctionne bien, s'il sait tenir ce milieu, si glissant, si difficile, il empêche la machine politique de se détraquer.

Le Journaliste. Voilà, je crois, de la physique, de la métaphysique, et même de la mécanique.

Le Député. Il faut donc, et il y aura donc toujours des hommes de mouvement qui expriment les plaintes et les vœux de la société, qui représentent la critique et la théorie. Il y aura toujours des hommes de la résistance, qui représentent les intérêts satisfaits de la société, et montrent les écueils d'une application intempestive de la théorie toujours trop

impatiente, et destinée à précéder de loin la pratique. Enfin, il y aura des hommes du milieu qui représentent la nécessité d'agir pour satisfaire la société sans péril pour elle; ce sont les hommes d'application, obligés d'examiner à quel point le progrès est désiré par le plus grand nombre, et à quel point il peut s'accomplir. Ces hommes, entrant dans le positif et l'embarras des affaires, aperçoivent les difficultés de l'application qui échappent toujours aux hommes de critique et de théorie, et que s'exagèrent quelquefois les hommes de résistance. Ils se chargent d'un rôle impopulaire: demander de l'argent aux contribuables, et refuser toutes les dépenses impossibles. Ils sont parfois honnis; car, lorsque le peuple souffre, il s'en prend au gouvernement. Les autres ont les agréments de la popularité, parce qu'ils ont choisi un rôle plus commode: critiquer et plaindre.

Le Journaliste. Ah! enfin nous y voilà. Tu es le panégyriste du juste milieu.

Le Député. Moque-toi tant qu'il te plaira. J'en pourrais dire là-dessus bien davantage.

Le Journaliste. C'est assez comme cela. Je vois du moins que tu es toujours un honnête homme. J'empêcherai, autant qu'il sera en mon pouvoir, qu'on ne te travaille dans un ou deux journaux.

Le Député. C'est toujours quelque chose: car pour vos éloges, je n'y compte pas. Pourtant il me suffirait pour cela de demander toujours la suppression des impôts, sans jamais m'inquiéter des dépenses. Je me trompe: toutes les dépenses que réclament les pétitions, je devrais les voter en invoquant des économies. J'avoue que je n'ai pas le courage de faire quelque chose de si facile, et surtout de si raisonnable, pour être populaire.

Le Journaliste. Adieu, mon cher; je te garantis mon journal, mais non le *Figaro*.

A quelque temps de là, notre député est devenu tout soucieux, tout pensif. Sa femme cherche en vain à le distraire, à le rasséréner.

Madame. Qu'as-tu donc, mon ami? Sont-ce toujours ces

solliciteurs qui t'accablent de lettres, de pétitions? n'en prends qu'à ton aise; tu te dois avant tout aux intérêts publics ou à ceux de notre département; les intérêts privés vont après.

MONSIEUR. Ma foi, je fais ce que je peux; ce n'est pas ma faute si je n'obtiens rien. Au surplus, nous sommes ici pour faire des lois et non pour donner des places: je voudrais qu'il nous fût défendu d'en solliciter pour personne. Quand nous réussissons, il y a des mécontents, et pour nous autant d'ennemis.

MADAME. Oh! tu vas trop loin, mon cher. Un peu de crédit fait toujours du bien.

MONSIEUR. Oui, du crédit. Nos commettants nous tourmentent pour faire de l'opposition, en même temps qu'ils nous mettent des pétitions plein nos poches!

MADAME. C'est vrai; demander toujours pour les autres et jamais pour soi.

MONSIEUR, avec humeur. Eh! il ne s'agit pas de cela.

MADAME, doucement. Je croyais. Mais, au surplus, quand tu demanderais à entrer au conseil d'état, quel mal y aurait-il? Tu en as bien le droit comme les autres; et cela nous donnerait du relief.

MONSIEUR, vivement. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela; honorifiques ou salariées, les places ne me conviennent nullement. Ne suis-je pas plus heureux avec mon repos, mon indépendance? Il ne manquera jamais de gens plus capables que moi pour les fonctions publiques.

MADAME. Oh! mon ami, que tu es rigide. Tu ne seras donc jamais rien, ni moi non plus!

MONSIEUR. Mon Dieu que la vanité puérile des femmes nous fait faire de sottises quand nous l'écoutons!

MADAME. Eh bien! ne sois rien puisque tu le veux. Mais au moins fais-toi décorer de la Légion d'honneur. Il est bien plus agréable de donner le bras à un homme décoré; et puis, en voyage, on est traité avec plus d'égards, on est...

MONSIEUR, l'interrompant. Allons, laissons cela; il s'agit d'autre chose. J'ai rompu avec le ministère.

MADAME, se levant tout-à-coup, avec la plus vive émotion. O mon Dieu! que dis-tu là? et pourquoi?

MONSIEUR. Je n'y pouvais plus tenir. Les quolibets, chaque jour répétés, des petits journaux contre moi; les attaques plus sérieuses des journaux politiques; le soulèvement de notre arrondissement contre l'impôt sur les boissons, et les instances menaçantes qu'on m'adresse pour que j'en demande l'abolition; tout cela m'a rendu la vie insupportable. Près de perdre ma popularité, dans notre pays, et courant risque d'y être accueilli par des charivaris, au lieu de sérénades, de chansons et de banquets, il m'a fallu prendre un parti.

MADAME, tremblante. Dieux! et qu'as-tu fait?

MONSIEUR. J'ai rédigé une proposition pour la suppression de tous les impôts indirects.

MADAME. Est-il possible? mais il est encore temps d'y réfléchir avant de la déposer.

MONSIEUR. Elle est déposée et connue des journaux.

MADAME, s'évanouissant à-peu-près. Ciel! quelle bêtise!

MONSIEUR, gravement. C'est mieux que cela. Mais heureusement le bon sens de la majorité en fera justice.

MADAME. En attendant, nous voilà perdus; plus rien à espérer!

MONSIEUR. C'est ce qui m'inquiète le moins.

MADAME. Tu aurais bien pu prendre d'abord une place, et puis après faire de l'opposition tout à ton aise. Faut-il être fou!

MONSIEUR. Je crois que tous les hommes le sont un peu, car ils ne veulent de moyen terme en rien. Il faut s'attacher à un parti ou à l'autre; il faut flatter une passion pour être porté aux nues par ceux-ci, en se résignant à être déchiré et foulé aux pieds par ceux-là. Tenez le milieu, vous soulevez tout le monde contre vous. Pauvre milieu! plastron des fous, chimère des sages! Va donc, sotte humanité! de l'anarchie au despotisme; et puis, au rebours. Monte au galop, pour dégringoler après. Je sais bien que le progrès se fait toujours un peu au bout de ces saccades, où s'usent tant de forces, où se brisent tant d'existences: mais ne vaudrait-il pas mieux avancer tranquillement au pas?

Quoique tous les bureaux de la chambre aient rejeté la lecture de la proposition de l'honorable M. Bonfils, cet acte d'opposition, dont le succès eût arrêté la marche du gouvernement en rendant le budget impossible, a remis pendant quelque temps notre député en bonne odeur auprès des journaux du mouvement. Sans cela il était décidé que c'était un homme secrètement vendu au ministère, ou, tout au moins, un homme séduit, corrompu par trois dîners et autant de poignées de main.

Félix BODIN.

LA COUR D'ASSISES.

La Cour d'Assises! lieu de justice, de terreur et de deuil d'où sont sortis tant d'arrêts de mort, où tant de familles ont trouvé la flétrissure et l'infamie, plus cruelles encore...; temple de la vengeance publique où le glaive de la loi demeure constamment suspendu pour la sureté de l'État, la garantie des citoyens, le respect dû aux propriétés. — Préparez-vous à la fermeté, vous qui portez un cœur facile aux émotions; ici tout est grave, solennel, terrible; sensibilité, compassion, indulgence, vertus partout ailleurs, sont ici des lâchetés et des faiblesses coupablès; il n'y a d'autre conscience, d'autre vertu que celle de la loi. — Nous voilà donc dans l'enceinte de ce tribunal redoutable que la corruption de la capitale alimente sans-cesse, et dans lequel elle entraîne, comme dans un vaste réservoir, tout ce que l'humanité offre de plus abject, de plus funeste, de plus révoltant: incendies, meurtres, empoisonnements, parricides; et ce crime des mères sur le fruit innocent d'un amour incestueux ou adultère; et ces horribles attentats du mari contre l'épouse, de l'épouse contre le mari; et ce poignard que l'infernale jalousie met dans les mains d'un amant forcené...: telle est la sombre galerie des forfaits qui se déroulent dans cet étage supérieur du crime, et que retrace en lettres de sang l'histoire de la justice répressive... Terribles archives, où l'on ne trouve que

le mal, et qui lèguent à la mémoire de l'avenir la honte des temps passés! — Jetez les yeux sur cet auditoire qui se presse et s'entasse au fond de la salle pour satisfaire une curiosité indécente et barbare; tourbe avide et empressée qui n'est qu'un composé de misérables, de paresseux, d'êtres corrompus qui viennent prendre des leçons d'audace, et dont les sentiments bravent la justice jusque dans son sanctuaire; d'hommes *libérés*, qui viennent se faire un jeu du tourment de l'accusé et insultent à sa faiblesse par un sourire ironique et brutal; et enfin, de *gazetiers* de faubourg qui vont joyeusement colporter la nouvelle d'une condamnation capitale dans les tavernes et les bouchons. — Souvent un complice perdu dans ce flux de confusion suit avec anxiété le cours des débats, et tremble dans la crainte des révélations qu'ils peuvent amener; plus souvent encore un adroit filou, sans respect pour le lieu, sans être effrayé par l'exemple, enlève la bourse de son voisin, ou prive une jeune épouse de sa bague nuptiale. — Entendez ces bruyantes explosions, ces cris d'impatience qui s'élèvent, comme dans un parterre de théâtre, et que ne peuvent comprimer ces gardes placés de loin en loin pour le maintien de l'ordre et du silence. — Mais tout-à-coup la cour et le jury se montrent, le calme le plus profond succède à cette agitation tumultueuse; chacun écoute; l'attention commence; les débats vont s'ouvrir; l'accusé va paraître; le voilà... C'est un meurtrier.... Le barbare!!! il a violé la plus sainte des lois, il a détruit une existence, et plongé une famille entière dans la douleur et le désespoir... Voyez-le s'efforçant en vain de prendre un air humilié pour parler à la compassion des jurés, et déguisant mal une effronterie contrainte: il figure pour la seconde fois sur ces bancs; c'est un abonné du crime, avec une âme qui use le remords et que ne peut plus émouvoir un arrêt de condamnation quel qu'il puisse être. Quels sinistres regards il laisse tomber sur cette table où reluit le fer homicide teint du sang de la victime, et dont il semble encore menacer ses juges et les témoins de son forfait! Entendez ces réponses brusques et sèches qu'accompagne un sourire amer, et qu'une voix sombre et caverneuse vous transmet

avec un accent qui inspire l'effroi. Est-ce que le crime défigure l'homme jusque dans son physique, et place, sur son front et dans tout son extérieur, l'empreinte de sa hideuse effigie ? La nature elle-même serait-elle bouleversée par sa présence, ou bien se prêterait-elle à la métamorphose pour dévoiler l'attentat et aider à la conviction des jurés ? Ah ! qu'il est noble et généreux le dévoûment de ce jeune défenseur qui, tout en gémissant sur la perversité de l'accusé, croit encore à son repentir, et ne désespère pas de l'humanité dans une cause et dans un cœur aussi désespérés ; effrayé de la rigueur de la peine, de la sévérité de la loi, il fait un déchirant tableau du supplice ; il entraîne, il subjugue, il oppresse à la fois et l'esprit et le cœur, il arrache des larmes à l'auditoire, et porte l'épouvante dans la conscience des jurés et des magistrats ; et, au milieu de tout cela, les sanglots d'une mère septuagénaire qui vient se placer entre un fils et le glaive qui va l'atteindre... Quelle éloquence pour l'âme sensible et compatissante ! quels moyens d'émotion ! que de motifs pour absoudre, si l'indulgence n'était pas elle-même un crime, et si l'impunité n'était pas un attentat à la sûreté sociale et à la loi !

Ces bancs ont été souvent purifiés par la présence de l'innocence injustement accusée, et par celle d'écrivains généreux qui n'apportaient d'autre crime que leur patriotisme et le courage d'un écrit noble et libre. C'est ici que l'on a interrogé, commenté, interprété la pensée, et que le talent n'a trouvé dans lui-même qu'un témoin à charge, ou n'a paru qu'un crime de plus. Les élans du génie, les méditations philosophiques, le sentiment du bien public, les accents de la vérité ont été cités et censurés à cette barre, condamnés avec amende, prison et dépens. N'évoquons pas les tristes et douloureux souvenirs de ces condamnations qui ont acquis une horrible célébrité aux hommes qui les ont provoquées, et qui ne prouvent que trop les funestes effets des dissensions politiques, et l'odieuse époque des proscriptions. — Levez les yeux au plafond, et lisez cette sentence menaçante dont les magistrats iniques ne sauraient

éluder les éternels effets: *Vous serez jugés comme vous aurez jugé.**

Les débats sont terminés, une voix impartiale et sévère a résumé les moyens de l'accusation et ceux de la défense: les questions sont posées aux jurés; la cour s'est retirée; les gendarmes ont emmené l'accusé hors de la salle. Les jurés sont en délibération. — L'auditoire attend dans un silence inquiet... Quel moment! quelle est longue cette heure qui porte avec elle l'incertitude de l'acquittement ou de l'échafaud, de la vie ou de la mort! et quelle mort!!! Je sens mon cœur battre avec violence, ma poitrine se resserrer; l'oppression générale entraîne la mienne; un attendrissement involontaire et pénible s'empare de moi, me domine et m'étourdit... Tout-à-coup une sonnette s'agite et annonce la rentrée du jury, sur lequel à l'instant même tous les regards se fixent, comme pour pressentir et deviner sa résolution... Mais pourquoi cette anxiété? Comment la perversité peut-elle trouver la route de la compassion, et usurper ainsi le sentiment qui n'est dû qu'au malheur? Est-ce que le scélérat, malgré l'horreur qu'il inspire, conserve encore le droit d'être plaint? — Qu'il est faible le cœur de l'homme! et qu'ils sont loin de nous ce mâle caractère, cette stoïque vertu dont l'antiquité nous laisse tant d'exemples!

Proculus, à la mort que l'on mène mon fils,

disait ce Romain, dont les patriotes entrailles portaient le sentiment de la république et du devoir au-dessus de l'affection paternelle; et Fulvius, tuant de sa propre main son fils qui allait joindre l'armée de Catilina: *Je t'ai nourri*, dit-il, *pour défendre ta patrie, et non pour l'opprimer*. Cela paraît presque barbare à notre philosophie langoureuse, à nos cœurs muscadins, je le conçois, il n'y a plus de Rome pour nous. — Mais voilà l'huissier qui annonce la Cour; elle paraît; le barreau se lève par respect, et immédiatement se rassied; un silence plus profond et plus solennel règne dans toutes les parties de la salle; le

*) „In quo judicio judicaveritis, judicabimini.“

président du jury debout, la main droite sur le cœur, prononce ces paroles, qui parviennent jusqu'à nous, malgré l'émotion de sa voix: *Oui, l'accusé est coupable.* A ces mots chacun frémit, le poids de l'incertitude, long-temps soutenue, tombe cruellement au fond de l'âme, pour faire place au sentiment d'une douloureuse réalité. C'en est donc fait, homme du crime! reparais pour apprendre ton sort et ton supplice; entends ton arrêt; écoute: LA MORT... Distillez votre venin, terribles Euménides, agitez vos serpents; voici votre pâture; la société, l'humanité, la loi vous l'abandonnent... Et toi, mère infortunée, maudis tes entrailles de leur funeste fécondité, va cacher dans la solitude tes déchirantes douleurs; puissent-elles ne pas être accompagnées de remords, à cause des lâches complaisances dont peut-être tu as usé envers celui qui accable aujourd'hui ta vieillesse, et devient l'opprobre de ta maison. Ah! sortons, déjà la foule s'écoule et se répand, triste et silencieuse dans la galerie, n'emportant avec elle qu'une impression éphémère qu'elle ira reprendre plus tard auprès de l'instrument du supplice. — Mais remarquez sous ce long portique la différence des physionomies; tandis qu'au-dessus de leur tête, la vie d'un homme vient d'être livrée au glaive de la justice, ces boutiquiers indifférents traitent gaîment avec la pratique, et ne voient, dans l'affluence qu'appellent de graves débats, qu'une occasion de plus pour l'intérêt de leur commerce et l'écoulement de leurs marchandises. Comme cela dépare et ternit la majesté du lieu! qui ne serait tenté de blamer ces arrêts du conseil de 1779 et 1783, qui, après le second incendie de 1776, ont ainsi transformé en bazar la galerie qui conduit au temple, et qui rappelle le sacrilège des marchands juifs, et le fouet dont s'arma une sainte colère, que le pinceau de Thomas a reproduite avec tant de noblesse sur les traits *du fils de l'Homme* *).

Après les pénibles émotions que vous venez d'éprouver, je sens que les souvenirs historiques qui se rattachent à cette partie du palais doivent peu vous toucher. Qu'Eudes y ait fait sa

*) La paroisse de Saint-Roch possède ce beau tableau, qui lui a été donné par la ville de Paris.

résidence à la fin du neuvième siècle, ainsi que Hugues-le-Grand et Hugues-Capet; que Louis-le-Gros y soit mort en 1137, et son fils en 1180; que Henri III, roi d'Angleterre, y ait été reçu en 1254, et qu'enfin le concours et les bruyantes disputes des plaideurs en aient chassé Charles V, tout cela n'est que d'un bien mince intérêt pour nous. L'incendie de 1618 a balayé toute cette poussière monarchique, et la Justice debout, sur cette antique terre des rois, étend son sceptre immuable, comme une reine suprême, éternelle et protectrice, qui résiste aux dynasties, au temps, et à ses vicissitudes.

A l'extrémité de ce long corridor qui se présente à votre gauche, se trouvent deux vastes salles qui furent le siége du tribunal révolutionnaire, terribles assises, qui, suivant la prédiction d'un Girondin, devinrent un second *fourneau de Phalaris qui dévora ses inventeurs*. Que de larmes ont coulé dans ces lieux où l'opinion jugeait l'opinion, où le malheureux accusé n'apportait que des sentiments et non des crimes, et où une politique barbare prenant la place de la justice, punissait le simple soupçon de l'échafaud!—Ces deux salles sont aujourd'hui réservées aux audiences de la cour suprême; c'est là que l'entêtement du plaideur, poussé à son dernier période, trouve son terme et souvent achève sa ruine; là aussi le condamné porte sa dernière espérance, et trouve encore, dans les délais du pourvoi et de l'arrêt, quelques jours de vie, quelques instants usurpés à la mort; comme cette femme célèbre, cette éhontée maîtresse de Louis XV, qui, portant à l'échafaud une beauté septuagénaire, et le souvenir d'une grandeur passée, qui fut son seul crime et son malheur, disait à l'exécuteur, avec l'accent d'un suppliant désespoir: *Encore un moment, mon ami, encore un peu de vie!* et la fatale charrette l'attendait sous la voûte de sa prison!!! — Ces deux statues colossales qui se trouvent à l'entrée de cette enceinte, où siégent alternativement la chambre civile et la chambre criminelle de la cour de cassation, représentent Michel de L'Hôpital et d'Aguesseau, c'est-à-dire la vertu et la justice sous les traits de deux chanceliers. Ces noms disent tout; ils suffisent comme éloge et comme gloire;

c'est à eux que le statuaire devra son immortalité, à l'inverse de tant de renommées factices achetées dans l'atelier d'un artiste célèbre, et qui ne doivent la leur qu'au mérite de l'ouvrage, ou au prix de la matière qui les reproduit et les lègue ainsi à la postérité. — Il y a ici du grandiose, de la majesté dans les dimensions, dans la simplicité même des ornements et des attributs symboliques; point d'emphase, pas d'autre inscription que celle que vous voyez au milieu de cette couronne de chêne: *La loi;* ce mot suffit; c'est la conscience du magistrat de la cour suprême. Au-dessous de nous sont les sombres cachots de la Conciergerie, dépôt du crime, de la terreur, et du remords; c'est de là que, dans quelques jours, sortira, sous l'escorte d'une populace avide d'émotions et de drames sanglants, cet homme à la condamnation duquel vous venez d'assister; c'est là que viendra s'atteler ce char funèbre, cette voiture de la mort sur laquelle la religion ne dédaigne pas de monter comme une compagne constante du souffle de la vie et de l'âme immortelle. Jadis, lorsqu'à des spectacles barbares, des malheureux allaient se faire déchirer dans les arènes par les lions de Numidie, César, du haut de l'amphithéâtre, recevait leurs tristes adieux: *Morituri te salutant.* Aujourd'hui c'est un prêtre, ministre de paix, de pardon, d'espérance, dernier soutien de l'homme dans ce moment terrible et solennel. Quelle immense supériorité sur le paganisme! quelle touchante doctrine! quelle douce morale! Comme tout cela doit adoucir les horreurs de l'échafaud dans un cœur qui n'est pas entièrement fermé au repentir, et qui ne désespère pas de la clémence d'une Providence éternelle.

J. BOUSQUET.

LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS

ET

CEUX D'AUJOURD'HUI.

Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, ces joyeuses pages où Scarron nous a peint si spirituellement les mésaventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman comique*, l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme autrefois, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et c'était là peut-être le moindre de leurs désagréments. L'excommunication, le préjugé, la fausse position sociale, les poursuivaient presque sans-cesse, et les applaudissements ne les indemnisaient pas toujours. Comment se fait-il donc que, dans cette profession, les rangs n'aient jamais été vides? Comment se fait-il qu'elle se soit recrutée de jeunes gens riches, de gentilshommes, et même d'hommes titrés? C'est que la carrière théâtrale est une carrière vive, animée, enivrante; c'est qu'il n'en est pas où on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les acteurs aux marins, qui trouvent, dans les agitations mêmes de leur existence, un dédommagement à leurs mille privations. Les acteurs, en effet, éprouvent ces émotions-là, et beaucoup d'autres encore. Sans sortir de son horizon de toile peinte, un comédien parcourt en quelques heures tous les siècles et tous les pays. Il revêt tous les costumes, il entre dans toutes les conditions; il est guerrier, il est magistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, il est assassin, il pleure, il rit, il s'indigne, il s'apaise, il hait, il adore; il est, en un mot, un abrégé de toutes les sensations de la vie. Faut-il s'étonner qu'on se précipite dans une carrière, qui vous met sous l'empire de pareilles excitations?

Ajoutons que pour eux l'absence de bien-être existait jadis en province seulement, et que cet inconvénient, qui est grave sans-doute, se trouvait, chez des gens à imagination, tempéré et embelli par l'espérance. *Jeune première*, *amoureux*, *père noble*, *soubrette*, *financier*, *duègne* et *comique*, tous avaient les yeux fixés sur la capitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, tous vivaient et mouraient dans cette douce pensée. La Comédie Française était le point de mire des ambitions de coulisses, c'était l'Eldorado, l'Élysée, la Terre Promise! Là, en effet, la situation était très-heureuse; et il valait mieux, nous ne craignons pas de le dire, être comédien français, que d'être grand seigneur ou roi.

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et extérieure. L'attention générale se portait uniquement sur le théâtre, le théâtre était le rendez-vous de la bonne compagnie, le sujet universel des conversations. Aussi un artiste aimé était-il tout pour le public; c'était Mirabeau, Foy, Constant, Manuel, avec plus de jouissances et moins de désagréments. Jetons un coup d'œil sur sa carrière, et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent, un acteur doué d'une tête ardente, s'identifie tellement avec son rôle, qu'il en fait une réalité. Il

est l'homme qu'il représente, il en a les passions, il en a toute l'existence, et quand il rend bien son personnage, une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès, il en jouit en personne, face à face, il est payé comptant, il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois, qui jouait les princesses et les reines, était effectivement reine et princesse. Belle, riche, adulée, sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre, où elle avait porté un diadème, elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinements du luxe et de l'opulence. Courtisée des grands, chantée par les gens de lettres, elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus célèbre; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales, elle croyait, et il lui était permis de croire à ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes, nous en desirons de semblables à tous ceux qui habitent les palais.

La situation des acteurs était moins brillante que celle des actrices, mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de biens et d'honneurs, ils fraternisaient avec la classe élevée, ils passaient leur vie avec les illustrations du temps. Ils empruntaient aux marquis les belles manières, et ils les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs; et les femmes, leurs bonnes grâces. Elles s'affichaient souvent pour les obtenir, et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point, quand il demandait que *les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices.*

Le *foyer intérieur* de la Comédie Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public), était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On n'y entrait que par privilège, et ce privilège ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir, à cette époque, le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, venir, en grande tenue, présider au répertoire! Il fallait voir les hommes à noms historiques, figurer circulairement, en habits chamarrés d'or et de pierreries, dans ces énormes fauteuils, qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière, de

Corneille, de Racine et de nos gloires dramatiques! Il fallait voir les comédiens, portant costume français et épée horizontale, s'avancer, la tête haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes, en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à dentelles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières. Mademoiselle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel: *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde: *Je . . . . l'ignore, seigneur.*

Rien de tout cela n'existe à-présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique. Ce qui séduisait les têtes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie; c'était le désir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de tragédie! Elle est morte pour long-temps, pour toujours peut-être. La révolution a passé par là, et cette fantasmagorie s'est dissipée. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'Empire; mais c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages; à cette époque, le foyer de la Comédie-Française a été le rendez-vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximenez, venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce temps heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries, tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes, qui, sans être venus parmi nous, savaient nos mœurs, et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie-Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est

silencieux, et ces dames vont à pied. Il est positif, qu'à partir de la restauration, pas une seule voiture n'a *été* conquise. Toutes celles que nous avons vues, datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif!

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de Nosseigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si débonnaires tempéraient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au Fort-l'Évêque, et quand Baron se plaignit au duc de Lafeuillade, de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens; *aussi*, *mon pauvre Baron*, lui dit le duc, *pourquoi as-tu des gens?* Réponse naturelle alors, mais qui paraîtrait impertinente dans un temps où l'on permet plutôt une *livrée* à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse relativement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle;* à-présent, au contraire, on les nomme toutes *madame*. N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice, qui, l'année dernière, comparut comme témoin devant une Cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou mariée, elle répondit: *Monsieur le président*, *je suis comédienne*. Je me garderai bien de tirer de cette anecdote des inductions fort injustes pour les artistes de l'époque où nous vivons. C'est, comme on dit à-présent, une *individualité*. Tout le monde sait qu'au théâtre il y a d'excellents ménages, et que beaucoup de comédiennes sont très-vertueuses. Mais reprenons nos réflexions au point où nous les avons laissées.

La diminution survenue dans les avantages de la profession dont nous parlons, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. Aussi, depuis long-temps, les rangs sont-ils beaucoup moins pressés, et par suite les talents

beaucoup plus rares. De cet inconvénient il en est résulté un autre; la rareté des talents a amené celle des spectateurs; la rareté des spectateurs amène celle des talents. Voilà l'explication de la baisse du théâtre, voilà le cercle vicieux dans lequel il se trouve placé. L'indifférence du public est en effet bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui a rapport à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé, il y a cinquante ans, fut malade, Paris entier était en émoi, et les équipages se succédaient sans interruption à sa porte. A-peine sut-on sa convalescence, et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. On a vu, il est vrai, une partie de cet intérêt se reproduire, lorsque nous avons perdu Talma; mais ce temps est loin de nous, quoique à-peine écoulé. De nos jours, quelle différence! Une grande actrice s'est retirée de la scène, et Paris n'en sait rien.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence! il faut aux comédiens les regards du public, ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime, et pour réussir, ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore. Avant 1789, il n'existait presque pas de carrières pour les hommes à imagination, et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire, tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la *claque*, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

On appelle ainsi au théâtre les *applaudisseurs* par état, qui, moyennant salaire, consacrent au service des acteurs, des mains exercées et sonores, et dont l'enthousiasme échelonné est en raison directe de la rétribution qu'ils ont reçue. Il est vrai-

semblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a point existé chez les anciens. L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. La faible troupe, qui distribue la gloire dans nos salles mesquines, eût été perdue dans cette immensité. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées de claqueurs; et malgré la bonne volonté des acteurs grecs, qui n'avaient pas sans-doute moins d'amour-propre que les nôtres, nous doutons fort qu'ils aient pu y mettre le prix. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains; aussi, pendant long-temps, la *claque* y fut-elle ignorée.

C'est cependant chez eux qu'elle a, dit-on, pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son temps. Lassé un beau jour de la froideur des Romains pendant qu'il était en scène, l'histrion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre, pour lui donner des applaudissements, et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'heureux inventeur d'un art qui a été bien perfectionné depuis; une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du Bas-Empire figurèrent tour-à-tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. Durant toute la période du moyen âge, pendant les premiers temps qui suivirent la renaissance, et même sous Louis XIV, on n'aperçoit nulle trace d'*applaudisseurs à gages*. Sans-doute les courtisans de ce prince en remplissaient les fonctions quand il paraissait sur le théâtre; mais ils le faisaient sans rétribution. Ce fut de nos jours seulement qu'on vit renouveler le scandale donné d'abord par une tête couronnée. Sans-doute qu'autrefois les Baron, les

Dufresne, les Lekain, ou du moins leurs camarades, avaient des amis dévoués, qui aidaient le public à sentir le mérite de ces acteurs; mais il n'existait point alors de troupe organisée. C'étaient, si l'on peut parler ainsi, *des milices temporaires*. *Les armées permanentes* en ce genre datent de l'apparition au Théâtre-Français de deux reines, dont la rivalité, pendant des années entières, occupa et divisa tout Paris (mesdemoiselles G....... et D........, 1804). Non contente des applaudissements désintéressés qu'elle recevait, chacune de ces princesses envoyait dans la salle des hommes de son choix pour l'applaudir. La durée de la lutte fit que ces messieurs trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Pour cela, ils allèrent adresser secrètement à d'autres acteurs des propositions qui furent secrètement acceptées. La contagion gagna, et bientôt il n'y eut plus à l'abri de cette faiblesse que les acteurs rigoristes, c'est-à-dire le très-petit nombre. La situation de ces derniers devint bientôt très-critique. Les spectateurs payants, dans la crainte d'être confondus avec les spectateurs payés, avaient totalement perdu l'habitude d'applaudir. Les comédiens honnêtes, qui, sans-doute, étaient les comédiens à talent, ne recevaient donc plus du parterre aucune marque de satisfaction; et ils voyaient à côté d'eux la médiocrité moins délicate couverte d'applaudissements qu'elle avait achetés. Ce n'est pas tout, la troupe salariée leur fit bientôt avanie. Sitôt qu'ils paraissaient en scène, elle toussait, crachait, éternuait, se mouchait. Force fut de céder ou de renoncer à son état. Les plus obstinés cédèrent, et Talma lui-même paya le tribut. Alors, les claqueurs furent avoués, reconnus; alors, ils furent les maîtres de la place; alors ils devinrent véritablement les *pensionnaires* de la Comédie-Française.

Le premier théâtre ayant donné l'exemple, fut bientôt imité par tous les autres. Chaque salle eut la troupe, l'émulation s'en mêla, et on connaît les effets de la concurrence!

Il existe parfois deux *compagnies* pour le même spectacle. Dans ce cas, les malheureux acteurs sont obligés de jeter le

gâteau à l'un et l'autre cerbère, sans quoi la meute entière qu'il dirige, aboierait contre eux. Dans l'un de nos premiers théâtres, on les désigne sous le nom de *vieille* et *jeune* claque, comme on disait jadis, *jeune et vieille garde*. Les anciens sont des routiniers qui marchent dans l'ornière des habitudes; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les *chatouilleurs;* ce sont les *romantiques* de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes) jouissent pour la plupart d'une très-belle existence. Plusieurs d'entre eux ont maison et cabriolet On assure que le chef de la troupe attachée à l'un de nos petits théâtres, a vendu son fonds vingt mille francs par acte notarié.

Il serait fort curieux, dit-on, d'assister aux entretiens de messieurs les directeurs avec les comédiens et surtout avec les comédiennes, lorsque les premiers vont en voiture chercher à domicile les billets de service. Les jours de grandes solennités, ils s'enferment ensemble des heures entières. Là, on délibère en commun; on convient des endroits où il faudra rire, de ceux où il faudra pleurer. Ici, l'on trépignera, et l'on criera *bravo;* plus loin, on se pâmera d'aise et on se roulera sur les banquettes. — Je ne veux pas que vous m'applaudissiez à ce passage, dit mademoiselle..., le suivant en produira plus d'effet. Je tiens aussi à ce que vous ne coupiez pas ma grande tirade. — Mais, madame, vous y serez ravissante. — C'est vrai, mais je veux amasser des applaudissements pour la fin. Alors, ce sera le torrent qui rompt sa digue, et je vous permets d'aller aussi loin que vous voudrez.

„A propos, mon cher, je joue ce soir un rôle important; „vous me ferez *mes grandes entrées*. — Prenez garde, le public „pourra vous *chuter*. — Je veux mes *grandes entrées;* Hortense „les a eues hier.“ Il est bon d'apprendre au lecteur que les *grandes entrées* sont ces bruyants applaudissements qui accueillent les acteurs à leur arrivée en scène; alors, toutes les batteries jouent en même temps et quelquefois à plusieurs reprises. Cette faveur est le partage des artistes que le public préfère; et quand les autres s'en gratifient, ils sont *chutés*, c'est-à-dire

que le parterre crie: silence! Il y a aussi de *petites entrées;* ce sont ces légers applaudissements accordés du bout des doigts, et mêlés d'un murmure flatteur. On les donne aux acteurs qui touchent à la vogue sans l'avoir.

Dans l'enfance de l'art de la *claque*, les chefs assistaient aux répétitions, afin de prendre en quelque sorte mesure de l'ouvrage. Je me rappelle à ce sujet, qu'après la dernière répétition générale de mon premier ouvrage, je vis venir à moi, dans l'ombre des coulisses, un jeune homme au costume élégant, à la douce parole, et aux belles manières. *Je suis*, me dit-il, *très-satisfait de votre comédie; il y a* MATIÈRE *à applaudir.* Je demandai le nom de ce jeune fashionable, et je sus que c'était M. le *directeur*. Cette habitude de prendre connaissance des pièces est tout-à-fait passée de mode aujourd'hui; on a éprouvé trop de mécomptes en ce genre. Tel endroit qui, à la répétition, avait paru susceptible d'effet, n'en produit aucun à la représentation; et tel autre fait rire ou pleurer, qui avait glissé inaperçu. Il a en conséquence été décidé que messieurs du lustre arriveraient entièrement neufs aux premières représentations, et que, pour applaudir, ils consulteraient les impressions du public. Voilà la règle.

Il n'est pas vrai, comme le pensent les gens du monde, que l'artiste le plus médiocre puisse, avec le secours des salariés, être applaudi quand et autant qu'il veut. Cela n'est possible que dans les jours de solitude. Mais sitôt que les spectateurs payants sont en majorité, ils compriment une ardeur rétribuée, et ne se montrent de bonne composition qu'autant qu'ils se trouvent satisfaits. Somme toute, les comédiens n'ont que l'*agrément* qu'ils méritent. Les *claqueurs* sont, pour ainsi dire, les bras du public. Quand le public est content, il laisse faire ses bras; quand il est mécontent, il les arrête. Ainsi, depuis que les acteurs se mettent en frais pour réussir, ils ne réussissent pas davantage. J'oserai même assurer qu'ils réussissent beaucoup moins; car les gens bien nés trouvant de bon goût de ne plus applaudir, les marques d'approbation ne sont jamais universelles. Les *claqueurs* ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'*isoloir* dans

un cabinet de physique; ils attirent à eux toute l'électricité du lieu, le reste de la salle est à la glace.

Il est évident que les acteurs qui réfléchissent, doivent à regret payer un tribut qui leur est plus nuisible qu'utile. Je conçois cependant qu'ils le fassent. Il faudrait, pour résister, une vertu surhumaine; il faudrait une abnégation complète d'amour-propre qu'on ne peut ni attendre, ni même désirer, de gens dont l'amour-propre est toute l'existence. Mais il y a un milieu entre l'impôt qu'on se laisse arracher, et les dons volontaires que l'on prodigue. Sous ce rapport, il faut en convenir, beaucoup de comédiens sont d'une faiblesse déplorable. „— Que „ferez-vous de vos billets?" me disait, la veille d'une première représentation, une actrice spirituelle, à-présent retirée du théâtre. „— Je les donnerai à mes amis. — Gardez-vous-en „bien. Les amis! les amis! leur cœur bat, mais leurs mains ne „battent pas. Donnez vos billets à mon petit jeune homme."

Les acteurs ne se contentent pas de distribuer à leurs *chevaliers* les billets qu'ils reçoivent; plusieurs d'entre eux prennent des abonnements et paient des pensions annuelles. Je pourrais même citer telle administration de théâtre qui fait des appointements à M. le directeur général.

Nous avons établi tout à l'heure que les spectateurs payants exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère. Nous avons dit que le parterre ne laissait applaudir que lorsqu'il était content, et nous pourrions ajouter qu'une approbation intempestive est souvent couverte par de nombreux sifflets. Quel est, me demandera-t-on alors, l'inconvénient des applaudisseurs gagés?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons expliquer notre pensée.

Il existait jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand il s'en était éloigné. Leurs applaudissements, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur.

Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait alors dans les spectacles une sorte de fluide électrique, qui allait sans-cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons, étaient généralement des hommes d'une fortune médiocre; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des *claqueurs* les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres; c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. En effet, bien que messieurs du lustre étudient les sensations du public, ils ne peuvent guère être utiles aux comédiens. Ils saisissent, à la vérité, les effets les plus matériels; mais ils laissent échapper ces demi-teintes, ces nuances délicates et imperceptibles; qui font en grande partie le talent; et d'ailleurs, ils ne signalent pas les défauts. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les comédiens d'aujourd'hui n'osent croire à leurs propres succès. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Théâtre-Français. „— Vous „trouvez donc que j'ai bien joué? — Très-bien; vous pouvez „en juger par les applaudissements que vous avez reçus. — „Ah! répondit le véritable artiste, je sais trop comment on les „obtient."

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs. J'ai ouï raconter sur Préville l'anecdote suivante.

Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses. „— Qu'as-tu? „lui demanda un de ses camarades. — Je n'ai pas été applaudi „par le petit coin." Il désignait ainsi un endroit du parterre, où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa lui-même, et sortit tout glorieux; le petit coin l'avait applaudi avec transport. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin!....

Je ne terminerai pas ce trop long chapitre, sans arriver à une dernière considération. Une circonstance qui, suivant moi,

n'a pas moins contribué que l'introduction des claqueurs à la décadence de l'art dramatique en France, c'est la destruction à-peu-près complète du préjugé contre les comédiens. Ce préjugé était une barrière qui devait arrêter la médiocrité. Il fallait, pour la franchir, ou une vocation irrésistible, ou un libertinage excessif, qui est déjà une vocation. Car ce sont les grandes passions qui font les grands acteurs.

Depuis la révolution tout est changé; la carrière théâtrale est une carrière à-peu-près comme une autre. On la prend sans goût, par occasion, et par convenance; bien souvent même ce sont les pères qui la choisissent pour leurs enfants. Qu'en résulte-t-il? Que les acteurs de nos jours sont pour la plupart bons maris, bons citoyens, bons frères, et détestables comédiens. C'est une vérité triste à proclamer; mais, sauf les exceptions (dans lesquelles chacun pourra se placer de lui-même), le jour où les mœurs sont entrées au théâtre, le talent en est *sorti*.

Casimir BONJOUR.

LA BARRIÈRE DU MONT-PARNASSE.

Avez-vous vu faire des billes?... — Belle demande! Comme si vous ne saviez pas qu'habitué du café Devissères, au Mont-Parnasse, j'y vois chaque jour jouer au billard M. de Montzaigle qui n'en manque pas une! — Voilà qui est fort à la mode: interrompre son interlocuteur, suivre sa propre idée; c'est ce que l'on voit partout. Eh qui vous parle de billard? Je vous demande si vous avez vu faire des billes, de ces petites sphères de marbre, qu'au collège de Vendôme on nomme canettes, et qui, depuis si long-temps, font partie essentielle des jouets de l'enfance? — Jamais. — En ce cas sachez donc que rien n'est plus simple que le procédé à l'aide duquel on les arrondit. On a une manivelle à-peu-près semblable à celles dont se servent les limonadiers pour faire beaucoup trop brûler leur café; on y place un certain nombre de cassons de marbre; on leur imprime un mouvement de rotation continu; ainsi frotté les uns contre les autres, les angles s'effacent, disparaissent, et au lieu de cassons abrupts et anguleux, vous ne trouvez plus que des billes sphériques et parfaitement uniformes. Voilà tout le secret.

Je veux bien que le diable m'em...... — Chut, s'il vous plaît; point de personnalités contre le diable, et pour cause. — Eh bien, je vous dirai donc que je veux être pendu si... — A la

bonne heure. les opinions sont libres, et voilà ce qui s'appelle parler. A cette occasion je me rappelle parfaitement d'avoir entendu dire à M. de Saint-Simon, qui ne se doutait certes pas de sa divinité, que la crainte d'être pendu serait toujours en France un obstacle aux grandes perfectibilités. sociales. Je vois avec plaisir que vous n'êtes point imbu de ce préjugé. — Si vous m'interrompez... — Je vous rends la monnaie de votre pièce. — Eh bien, tout franc, je ne conçois pas ce que vous voulez me dire avec vos billes. — Rien n'est cependant plus simple. Mes billes sont les hommes, c'est vous, c'est moi. Cette civilisation, comme vous l'appelez, n'est autre chose que le frottement qui a fait de nous tout autant de boules bien rondes, bien symétriques; il n'y a plus de types originaux entre les individus d'une même classe. Ne voyez-vous pas une parfaite similitude de mœurs, de goûts, de costumes, de langage chez les hommes qui vivent dans le même cercle social? Heureusement il n'en est plus de même quand on change de monde, quand on s'expatrie de sa société habituelle, pour vivre au milieu d'une autre population. Rien ne ressemble plus à un habitant de la Chaussée-d'Antin qu'un autre habitant de la Chaussée-d'Antin. Qui connaît bien un salon du faubourg Saint-Germain les connaît tous; et si ce n'était la couleur des cheveux et la différence de la taille, je ne vois réellement pas quelle nuance morale on pourrait saisir entre un courtier de commerce et un autre courtier de commerce. Tout cela est taillé sur le même patron.

Depuis qu'il s'est établi entre les peuples un commerce d'échange de modes et d'habitudes, où que l'on voie la même société en Europe, on s'aperçoit à-peine que l'on ait changé de lieu. Paris n'est-il pas devenu une grande tabagie qui ne le cède en rien à aucune ville de la Hollande? N'avons-nous pas emprunté aux Russes les pantalons larges qui préservent les bottes de la crotte, en échange de nos vins de Champagne? Montez dans une chaise de poste, ne vous réveillez qu'à Milan, faites-vous présenter dans un salon à la mode, vous vous croirez à très-peu de chose près dans un salon de Paris. Moi, homme du peuple, amoureux des joies naïves et même un peu désordonnées,

si je suis un habitué des guinguettes de Testaccio à Rome, de la Cascina de' Poveri à Milan, je ne serai dépaysé ni à la Courtille, ni à l'Ile-d'Amour; j'y trouverai pour toute différence la différence du langage, mais j'aurai sous les yeux le même tableau. Ce sera une *soif-Phénix*, renaissant continuellement d'elle-même, des tables entourées de joyeux convives, du bruit, mais du plaisir, et partout cette généreuse insouciance du lendemain, indice le plus vrai de la philosophie qui s'ignore elle-même, et c'est la bonne.

Si donc vous êtes curieux de voir des mœurs nouvelles, ne changez pas de contrée; vous retrouveriez partout les mêmes salons, les mêmes femmes, les mêmes hommes. Changez de quartier; vivez, partout où vous serez, de la vie du lieu; associez-vous aux jeux, aux plaisirs, aux habitudes des habitants. Que vous ayez votre domicile rue du Faubourg-Saint-Honoré ou rue de Richelieu, que vous soyez habitué du Théâtre-Italien, ou que vous vous infligiez pour pénitence une soirée à Feydeau, venez passer avec moi une journée au Mont-Parnasse, puis dîner ensuite aux barreaux verts, chez la mère Saguet, à la renommée de la bonne choucroute, et vous me direz si le Mont-Parnasse, que vous entendrez appeler le *Mont-Pernaze* par la plupart de ses habitants, n'est pas un monde nouveau pour vous. Ne croyez pas d'ailleurs que le Mont-Parnasse soit en dehors du mouvement, du progrès, je ne sais trop comment cela se jargonne; vous y trouverez une innovation de langage prise dans une classe extrêmement estimable de la société. Si vous avez quelquefois regardé les joueurs de boule dn carré Marigny, aux Champs-Elysées, vous savez qu'ils ont conservé le nom respectable de *cochonnet* à la boule qui leur sert de but; eh bien, les joueurs de boule du Mont-Parnasse ont tranché dans le vif; oui! par une innovation hardie, ils l'appellent *le petit;* chose qui me paraît attester essentiellement les progrès du siècle, le besoin de marcher en avant.

Que de choses au Mont-Parnasse! Aucun quartier de Paris n'a vu depuis quinze ans s'élever autant de maisons. A-peine reste-t-il quelques-uns de ces acacias qui formaient une allée

depuis la barrière jusqu'à l'embranchement de la chaussée du Maine. Tout cela est bâti, et, de ce côté, il faut aller à quelque distance de Paris avant de trouver la campagne. Or, dans ces constructions, pas une maison bourgeoise; tout est consacré au public; ce ne sont que des cabarets, des cafés, des guinguettes, où, chaque soir, un orchestre en permanence fait sauter les bandes joyeuses qui viennent s'y entasser. Ah! que l'air qui s'exhale d'un égoût est doux, suave et parfumé, quand on sort de ces bals! Les grisettes de la rue de Sèvres et de la rue des Vieilles-Tuileries en sont les principaux ornements, ainsi qu'un grand nombre de brocheuses, habituées ordinaires du théâtre de Bobino. De ces réunions, la plus distinguée est sans contredit le bal de l'Élysée-des-Dames; on s'y bat moins souvent; la garde municipale y trouve moins de besogne; en un mot, il y règne un meilleur ton. Deux ans passés environ, un élève de l'École de Droit en faisait les beaux jours; il s'était acquis, dans cette danse peu décente que l'on a appelée successivement le *cancan* et le *chahut*, une réputation au moins égale à celle qu'eut autrefois Trénis pour la gavotte. Et son nom, que moi-même j'ignore, ne passera pas à la postérité! Voilà ce que c'est que de ne pas savoir bien choisir son théâtre.

J'entrai un jour à l'Élysée-des-Dames avec notre ami Pierre Lahalle, que vous retrouverez chez la mère Saguet, le gros Abel Hugo, son frère Victor, Charlet, David, son inséparable Dupré, et bon nombre d'hommes distingués dans les lettres et dans les arts. A tout âge il y a d'heureux moments où l'on se refait écolier avec délices; nous étions, Pierre et moi, dans cette disposition. Autour d'une table, du milieu de laquelle une bouteille de bière s'élevait en manière de clocher non gothique, j'avisai une famille de bons bourgeois, composé du père, de la mère, d'une jeune fille, et d'un petit garçon. Je résolus de danser avec la jeune fille, et, au mépris des lois du saint empire germanique, de mon autorité privée je m'instituai prince allemand. Donnant immédiatement à Lahalle le titre de premier écuyer ou plutôt d'ami du prince, il entra sur-le-champ

en fonctions et alla inviter la jeune personne avec un sérieux tout-à-fait diplomatique. „Mademoiselle, lui dit-il, le „prince mon maître, qui voyage incognito, a voulu visiter cet „établissement; il désire de vous faire l'honneur de danser „avec vous.“ Je regardais du coin de l'œil, et je fus fort surpris de voir l'invitation accueillie avec une joie de vanité dont les grisettes ne sont pas moins susceptibles que les grandes dames. J'étais cependant demeuré à ma place, où Lahalle m'amena ma danseuse, et la contredanse commença. La première figure eut lieu comme partout de la manière la plus convenable; mais quand l'orchestre fit entendre la seconde, à-peine avais-je un pied en l'air que je m'aperçus de la disparition de ma danseuse; elle avait pris la fuite; une voisine s'offrit obligeamment pour la remplacer, et je ne ris point, pour ne pas démentir ma qualité improvisée. Au bout de quelques instants ma danseuse revint tout effarée, s'excusant de son mieux. Lui ayant demandé quelle avait été la cause de sa fuite vers une des extrémités de la salle du bal: „Mon dieu, „me dit-elle, c'est que j'ai vu *un monsieur* qui donnait un „coup de tabouret à mon cousin.“ La contredanse finie, nous allâmes aux enquêtes, et nous apprîmes que la gendarmerie s'était emparée de l'assaillant et de l'assailli. Telle fut l'histoire de ma principauté; je ne l'ai rapportée ici que dans le but unique de prouver que je ne me suis pas trop hasardé en assurant que l'on avait assez bon ton à l'Élysée-des-Dames. Au salon d'Apollon, chez Richefeu, chez le père Prévôt, on danse aussi, mais c'est moins pur; je ne sais comment cela se fait, mais quand on y danse, même en plein air, il y règne cette odeur que l'on appelle poliment odeur de *renfermé*.

Quand vous avez passé la barrière du Mont-Parnasse, vous voyez de l'autre côté du boulevart, à votre gauche et presque en face de vous, le nom de Guérin écrit en très-gros caractères; c'est un cabaret jouissant d'une sorte de spécialité; vous pouvez bien jurer que vous n'y entrerez jamais, mais vous n'êtes pas également sûr de ne pas faire une fois au moins une station à la porte, car c'est le rendez-vous ordinaire des

croque-morts, attachés au cimetière du Mont-Parnasse; et quelquefois le corbillard y reste un moment stationnaire. C'est aussi le lieu où viennent se rafraîchir bon nombre d'époux inconsolables, qui vont *jeter des fleurs* sur la tombe de leurs femmes. Comme ce point du Mont-Parnasse est très-fécond en observations, je m'y arrêtai un jour pour examiner ce qui se passerait, pour voir quelqu'une de ces scènes improvisées dont nous n'avons sur nos théâtres que d'imparfaites imitations. Il y avait en dehors, assis à une même table, deux joyeux compagnons qui riaient et buvaient d'autant; comme ils échangeaient leurs propos continuellement arrosés d'un vin de propriétaire à huit sous le litre, ils furent accostés par un camarade qui conduisait avec lui un enfant de six ans. Naturellement on l'invita à boire, mais il refusa: „Non, dit-il, c'est „aujourd'hui *l'anniversaire* de ma femme, et j'ai promis à „*Polite* que je le mènerais pleurer sa maman.“ L'enfant avait effectivement une couronne d'immortelles à la main. Mais bientôt la vue des rasades empourprées fit penser à l'homme veuf qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il serait toujours temps d'aller au cimetière. Il s'attabla, et l'enfant le harcelait sans-cesse lui disant: „Je veux pleurer maman. — Non, „répondit le père déjà rouge de vin et rouge de colère, tu „n'iras pas. — J'veux aller pleurer maman, moi. — J'te dis „que tu n'iras pas; t'as été bien trop méchant pour çà toute „la semaine.“ Et le pauvre enfant ayant insisté eut à pleurer par suite de la correction paternelle qui lui fut infligée; et voilà comment un bon mari, un tendre père, célébra au cabaret *l'anniversaire* de sa femme. Ce que c'est que l'exemple!

Comme je m'éloignais de cette touchante scène de famille, je vis sortir de chez Guérin deux hommes âgés, admirables d'ivresse, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer de plus dégoûtant; et rouges!... Une brique se serait détachée en clair sur la joue du moins coloré. Je voulus suivre leurs évolutions chancelantes, et *ce fut un beau spectacle à ravir la pensée* que de les voir essayer de franchir une des barrières qui sont sur les bas côtés des boulevarts à l'embranchement des routes.

Après d'inutiles efforts pour y parvenir, attendu qu'ils ne voulaient point se quitter et ne pouvaient passer deux de front, ils s'accotèrent contre le mur de clôture, et là s'engagea entre mes deux philosophes le dialogue suivant entremêlé d'épaisses hésitations de langue et de nombreux hoquets. „Connais-tu Gauthier? — lequel? — j' te d' mande si tu connais Gauthier? — j'en connais deux; y a le petit et le gros Gauthier; — c'est le petit que j'te parle; — eh bien, quoi qu' i' lui est donc arrivé au petit Gauthier? — i' lui est arrivé, vois-tu, qu'il a été arrêté, rapport qu'il faisait partie d'une bande; — c'est pas vrai; — j' te dis que si, que j' l'ai vu juger à la cour d'assises, où ce qu'il a été condamné à la peine de mort pour cinq ans." Or, ceci est de la plus scrupuleuse exactitude et c'est, ce me semble, une chose admirable que cette confusion que le peuple en état d'ivresse fait des diverses peines appliquées au nom de la loi. La peine de mort pour cinq ans!

On compterait difficilement des jours et surtout des dimanches où le Mont-Parnasse n'est pas témoin de scènes semblables; c'est une affluence, un bruit, un mouvement; et parmi tous ces hommes, parmi ces femmes, ces enfants qui se pressent, se heurtent, s'appellent, rien de si rare qu'une figure triste, à moins qu'on ne se tienne à l'entrée du cimetière. Ce champ des morts a quelque chose de plus simple et par conséquent de plus solennel et de plus religieux, selon moi, que le cimetière du Père Lachaise, où l'on retrouve trop de preuves de l'inégalité parmi les hommes, prolongée même au-delà du néant. Ce n'est pas qu'il n'y ait au cimetière de l'Ouest quelques tombes privilégiées, quelques pourritures de distinction, mais elles sont en petit nombre. Les marbres pompeux y sont rares; de blanches et simples colonnes s'élèvent sur les restes de quelques élèves de l'École polytechnique, honorables hommages rendus par des frères d'étude à des camarades regrettés. Une inscription sur une de ces colonnes rappelle le nom du jeune Vaneau, tué à l'attaque de la caserne de Babylone. En d'autres endroits, les drapeaux tricolores, enlacés de lauriers indiquent le lieu où reposent d'autres victimes de juillet. Qui

refuserait un regret à ces braves hommes! sans-doute ils étaient du nombre de ceux que je vis le 26 de juillet au soir, sur ce Mont-Parnasse même où ils dorment du sommeil de l'éternité, s'ameuter, s'exalter les uns les autres, et prendre la généreuse détermination d'opposer la force à l'usurpation d'un gouvernement conspirateur.

Là où gisent des hommes, j'avoue que je ne trouve guère d'émotions; la triste espèce en sera toujours assez nombreuse. Mais auprès de la terre qui recouvre les *innuptæ puellæ* dont parle Virgile, ces vierges, dont la beauté inutile a peut-être traversé ce monde sans éprouver, sans inspirer d'amour, on rêve pour ainsi dire sans penser. Ah! que l'imagination voudrait les exfoder et les rappeler à la vie pour que leur existence fût complète! Et ces pauvres petits enfants qui n'ont versé que des larmes sans consolation, que de choses il y a pour l'ame à l'aspect des brins d'herbe qu'une main maternelle vient arroser sur leur tombe, et que j'ai trouvé d'amour vrai dans cette simple inscription tracée sur une fosse du Mont-Parnasse: *Ici repose Velina Le Dunois, décédée à l'âge de cinq ans et demi:* CHÈRE ENFANT, PRIE POUR NOUS! Ce n'est pas non plus sans une vive impression que l'on s'arrète devant la double tombe des époux Valtier. Une balustrade, semblable à un grand lit de mort, les entoure; et ils sont là côte à côte, après avoir fait en quelque sorte l'apprentissage de l'éternité: ils vécurent soixante-six ans ensemble.

A l'examen des tombes plantées de fleurs et de gazon que renferme le cimetière du Mont-Parnasse, on peut lire dans quelle progression s'effacent les regrets, et quels sont les objets qui en inspirent de plus longs et de plus vrais. Sans vouloir le moins du monde faire une épigramme, il est de toute vérité que les sépultures des hommes veufs ne sont guère cultivées après l'expiration de la première année; les fleurs en sont affanées et l'herbe desséchée, comme si les veuves ne les arrosaient plus que de leurs larmes. Mais les tombes des enfants!... Il y en a un grand nombre qui sont cultivées, ornées, enjolivées de jouets d'enfance, comme si les pauvres mères qui les entretiennent

voulaient par là se faire encore illusion. Et que, d'ailleurs, ce champ du repos est bizarrement situé! Je m'y trouvais un jour vers six heures du soir; c'était le long du mur auquel est presque adossé le théâtre du Mont-Parnasse; on entendait le retentissement vague d'un orchestre jouant des refrains de vaudeville, et ces airs joyeux étaient accompagnés du bruit monotone que faisaient tout près de moi des fossoyeurs en jetant des pelletées de terre sur un cercueil. Je ne sais par quelle bizarrerie, par quelle confusion d'idées il résulta pour moi de ce contraste le désir d'aller au théâtre; je m'y rendis, et je regrettai le cimetière, car le spectacle était beaucoup plus triste: on donnait *Camille Desmoulins*.

Laissons la mort et les théâtres, choses qui n'ont aujourd'hui que trop d'affinités entre elles. En effet, comme il y a des hommes qui vivent du théâtre, n'y en a-t-il pas aussi qui vivent de la mort? De quoi vivent ces marbriers, M. Le Bègue, M. Vossy, dont les étalages vous apparaissent au milieu des lieux de joie et des guinguettes du Mont-Parnasse? Qui fait prospérer ces jardins, ces pépinières attenant au cimetière? Qui fait tresser ces couronnes d'immortelles et ces simples bouquets que l'on vous offre, comme à la porte du théâtre du Mont-Parnasse le fils du père Bazile*) vous offre ses fleurs paternelles, en grand danger d'être fustigé, si la vente ne va pas? C'est la mort qui alimente tout cela, et un jour Virginie, la servante d'Alexandre, gendre de Prévôt et l'un des Beauvilliers du Mont-Parnasse, ne m'a-t-elle pas dit que l'on n'aurait rien vendu la veille sans un convoi de gardes nationaux, au nombre de cinquante au moins, qui étaient venus déjeûner depuis le matin jusqu'au soir, à

* Le père Bazile est généralement connu sous le nom *du Sauvage;* il habite, non loin du Mont-Parnasse, à l'entrée de la plaine que l'on traverse pour aller à Vanvres, une maison qu'il s'est construite lui-même. Il porte une veste d'homme et des jupons de femme; il est là depuis environ seize ans, et ne peut souffrir que les passants regardent par-dessus les haies de son petit enclos. Quand on s'arrête, il menace de son fusil. Nul Anglais n'est plus jaloux de sa propriété.

l'issue de l'enterrement de l'un de leurs camarades? Or, puisque la mort fait vivre, soyez sûr que bien des gens ne se font pas faute de crier, ne fût-ce qu'*in petto*, VIVE LA MORT!

Je n'ai dit qu'un mot du théâtre du Mont-Parnasse, et cela par une bonne raison, c'est que je n'y suis entré que fort accidentellement, car je ne conçois pas, quand on fait tant que de sortir des murs de Paris, que ce soit pour s'enfermer dans une salle de spectacle. Ce théâtre a cependant ses habitués et ses habituées; il m'est même revenu que c'était un lieu de perdition pour un grand nombre d'habitantes de la rue des Vieilles-Tuileries, de la rue de Sèvres et du Petit-Vaugirard. Plus d'une mercière, plus d'une couturière, plus d'une petite bourgeoise s'y est éprise d'une belle passion pour les jeunes acteurs de MM. Séveste; car les beautés du Mont-Parnasse ont, comme l'avaient autrefois les dames romaines, un goût fort prononcé pour les comédiens. De là de grands désordres et quelques scènes de jalousie; mais point de ces choses qui sortent du cercle ordinaire de la vie; aucun des séducteurs sans le vouloir n'a été la cause d'un procès moral pour cause d'adultère, et l'on sait qu'aujourd'hui, lorsque les choses n'en vont pas là, ce ne sont que des bagatelles.

Les jeux en plein air qui fourmillent à la barrière du Mont-Parnasse sont beaucoup plus variés et plus divertissants que les jeux scéniques. D'abord le vénérable jeu de Siam n'y a rien perdu de sa vieille gloire; partout devant les cabarets ou dans l'intérieur des cours vous trouvez une esplanade unie, où les amateurs se livrent à cet exercice qui, pour l'innocence, tient le milieu entre les quilles et la boule. Vous avez encore cinq petites quilles, serrées les unes contre les autres, qui vous offrent la chance de gagner une douzaine de macarons pour un sou, si vous en abattez trois du premier coup. Je ne parle pas des tambours à tourner, toujours avec la perspective d'un bénéfice en macarons; je ne dirai rien non plus de l'infernale roulette à deux sous, qui n'y exerce que trop fréquemment ses ravages clandestins; cela regarde monsieur le préfet de police. Mais il est deux jeux qui doivent fixer particulièrement l'atten-

tion des ames honnêtes, à cause de leur évidente moralité. Voici d'abord le jeu du rat qui enseigne la cruauté: figurez-vous un pauvre animal fixé sur une planchette adossée à un mur, étendu comme saint Sébastien, et servant de point de mire à tous ceux qui veulent s'exercer à la cible; après mainte et mainte blessure, il reçoit enfin le coup de la mort que lui décoche le tireur le plus adroit, et les amateurs d'applaudir. Les chats sont moins cruels avec les rats! . . . L'autre jeu dont je veux parler n'a rien de cruel, mais il n'est pas moins moral que le jeu du rat. D'ailleurs il a quelque chose d'historique qui le recommande particulièrement. Voici comment j'en fis l'importante découverte. Un jour, passant dans la ruelle qui conduit du Mont-Parnasse à la Chaussée du Maine, comme je regardais machinalement le spectacle mouvant qui m'environnait, je fus arraché à mes réflexions par ces cris prononcés d'une voix aigre: „Cassez! cassez les carreaux! . . . cassez, „cassez! . . ." Je m'arrête, et je vois un petit édifice en bois percé de plusieurs fenêtres rondes; une vieille femme m'offre quatre boules avec lesquelles elle m'engage, toujours pour un sou, à casser les carreaux; et toujours dans la chance de gagner une douzaine de macarons. Lui ayant fait offrande de la rétribution exigée sans user de mon droit, je voulus du moins que cela servît à mon instruction, et j'appris que ce beau jeu avait été inventé en commémoration des grandes journées de juillet; ainsi les enfants pourront se *faire la main* de bonne heure pour briser les vitres. Avec le jeu du rat et le jeu des carreaux cassés, comment ne serions-nous pas le peuple le plus humain et le plus policé de l'univers? . . .

Les grands jeux du Mont-Parnasse, c'est-à-dire les théâtres forains et ambulants, tiennent leurs assises en dedans de la barrière, à l'angle de l'esplanade où les conscrits viennent étudier les premiers éléments du bel art de tuer des hommes par principes. Là, surtout, on sent la différence des mœurs du quartier avec celles du centre de Paris; cette différence est sensible jusque dans les divertissantes discussions de monsieur Paillasse avec son maître. Il règne dans leurs propos une

joyeuseté tellement libre, que l'on en serait scandalisé même en sortant du bal de Desnoyers où la belle Mariette et l'illustre voltigeur Pipereau se font admirer par la perfection de leur danse. Mais cela plaît aux habitués; les femmes surtout qui assistent à ces spectacles en plein vent, ne se plaignent point que les drôleries de monsieur Paillasse soient un peu épicées. Je choisirai, pour vous la raconter, la plus honnête, mais non pas la moins plaisante de ces parades. Le maître de monsieur Paillasse ne se fait jamais faute, comme vous savez, de lui dire crûment: „Vous êtes une bête." Un jour monsieur Paillasse lui répondit fièrement: „Eh bien, oui, là, mon maître, je suis une bête, un animal; tant mieux. — Qu'est-ce à dire, impertinent? — J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes! Des taupes, par exemple, oui, des taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société." Je n'ai pas besoin de dire que là-dessus monsieur Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants. „C'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison. — Comment, imbécile, oses-tu .... Eh bien! voyons: qu'est-ce qu'elles font donc, ces taupes? — Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie qui que ce soit d'en faire autant." Les applaudissements furent unanimes. Une grosse commère qui se trouvait auprès de moi me dit, après un court moment de réflexion, et d'un ton qu'il me serait impossible de reproduire: „C'est pourtant vrai!" Voyez combien on a de jugement à la barrière du Mont-Parnasse!

De l'autre côté de la rue, en face du lieu adopté par monsieur Paillasse, est un autre spectacle, un peu bruyant peut-être, mais qui compte un grand nombre d'amateurs et même de connaisseurs. Entrez; il n'en coûte que quatre sous, et l'acteur unique de ce théâtre va vous décliner lui-même son nom, ses titres et qualités. Écoutez-le: „Messieurs et mesdames, „je suis Basserot, et je puis m'instituer la première baguette „de l'*Urope*. J'ai battu devant *toutes* les souverains de l'*Urope*. „J'ai fait assaut avec *toutes* les tambours-maîtres de la grande

„armée, et j'imite si parfaitement bien le canon sur mon tambour, „que . . . l'on croirait sentir l'odeur de la poudre!" La vérité est que pendant que Basserot imitait le bruit du canon, on sentait quelque chose.

Le spectacle finit par une *symphonie* de tambours et de grosses caisses, sur lesquels Basserot, se démenant, faisait tomber ou voltiger ses baguettes, comme les jongleurs font croiser en l'air leurs boules d'escamotage. Le sujet de la *symphonie*, annoncée à l'avance, était la prise de l'Hôtel-de-Ville. Au bruit des roulements et des détonations, ce fut un enthousiasme universel parmi les auditeurs aux solides tympans. Cependant j'avais un voisin qui hochait la tête et ne paraissait pas content. Voulant en savoir la cause, je la lui demandai. „Pardinne, me „dit-il, il est encore pas mal gêné, le père Basserot. Il y a un „an qu'il jouait la même chose, et il disait que c'était le „bombardement d'Alger. Voilà comme on trompe le peuple „qui s'y connaît pas."

Rien de si difficile que de ramener les hommes à une même opinion, et ce n'est pas à l'époque où paraît ce livre qu'il serait nécessaire d'en fournir des preuves. Il est cependant un moyen assuré de n'avoir point de contradicteurs, dans une circonstance donnée. Si vous avez, en nombreuse compagnie, examiné les lieux, étudié les scènes dont j'ai essayé de tracer une esquisse, qu'à six heures du soir la personne la moins éloquente de la société dise seulement: „Je crois, messieurs, „qu'il serait temps d'aller dîner," il y aura unité d'assentiment. Puisqu'il en est ainsi, allons dîner chez la mère Saguet, dont le brave mari, par suite d'une honorable amputation, est aujourd'hui rangé au nombre des solipèdes de l'Hôtel des Invalides. Toutefois arrêtons-nous un moment chez l'ami Victor, pour y prendre un verre d'absinthe. Voilà un vrai philosophe! Ancien mamelouck de la garde, ancien second violon de Feydeau, ayant remporté le prix de musique au Conservatoire de Naples, Victor débite à deux sous pièce, tout à côté du théâtre de Basserot, des petits verres de liqueur de toutes les sortes. Son absinthe blanche est sans-doute d'une rare qualité, mais l'antiquaire

Roquefort préfère son brou de noix, et surtout sa liqueur au céleri. L'arrière-boutique de Victor est une salle de concert où l'on fait parfois d'excellente musique; et ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de la barrière du Mont-Parnasse que cette singulière vie d'artiste.

Maintenant suivons le chemin le plus court. Quand on a remonté la rue du Mont-Parnasse jusqu'à la hauteur du théâtre, on tourne à droite; on traverse la Chaussée du Maine, laissant à sa droite l'établissement de Tonnelier, heureux rival du classique Desnoyers; on entre dans la ruelle à l'angle de laquelle s'élève, à gauche, ce dernier temple consacré sous l'invocation de la Gaieté. Suivez le mur circulaire du grand jardin de M. Caussin de Parseval; la première maison à droite, après un champ de betteraves, est la ferme de madame Doré, très-renommée pour ses fromages à la crême; et la seconde.... vous êtes chez la mère Saguet. Sa fille, madame Bolay, vous servira d'une façon accorte et parfaitement honnête, tout ce que vous voudrez.... pourvu qu'il y en ait dans l'établissement. Là vous pouvez dîner en plein air dans une seconde cour plantée de beaux acacias, ou dans une salle *où l'on ne fume pas*, ou bien encore dans un cabinet situé à l'extrémité de cette salle. Que d'heures joyeuses et d'abandon des artistes, des gens de lettres ont passées dans ce réduit où il s'est dit plus de mots heureux et spontanés, plus de ces *bêtises* improvisées qui valent mieux que tout l'esprit du monde, qu'il ne se prononce de phrases inutiles pendant une session. Là notre ami Abel a épuisé toutes les formules du vocabulaire, tous les artifices du langage, pour nous déterminer à manger du lapin sauté à l'estragon, contre lequel Lahalle leva le premier l'étendard de la révolte; là débuta Bernard avec ses complaintes; là Victor Hugo, David, Dupré, les deux Devéria, Robelin, jeune architecte plein de talent, Sainte-Beuve, Denne-Baron, mirent en commun leur gaieté, leur bonne humeur, sans laisser un voile sur le caractère; là il s'est raconté, il s'est fait des drames; là des noms ont été usurpés, mais jamais compromis; ainsi M. Bignan, qui n'y est jamais venu, a eu une longue

discussion littéraire avec Denne-Baron; là Roquefort a chanté sa chanson: *En revenant de Congo*; là il n'est pas d'enfantillage auquel ne se soient livrés des hommes de mérite ordinairement graves et sérieux; là de charmantes disputes entre Billioux et Lahalle nous ont tenus en joie; là enfin Charlet a étalé mainte et mainte fois les trésors de sa bonne philosophie, de ses mots non moins heureux que ses pages lithographiées, et tout cela sans apprêt, sans prétention.

Vous voyez donc que l'on peut aller chez la mère Saguet, et s'y trouver en bonne compagnie; vous penserez, je l'espère, comme Charlet, qu'il est une restauration à faire en France, et c'est la restauration du cabaret. Un vieux préjugé y attache l'idée de débauche et d'ivrognerie, et c'est à tort. Il y a des gens, il est vrai, qui y viennent sournoisement; j'en ai vu cacher leur décoration pour y entrer, d'autres craindre d'y paraître en uniforme ou même en toilette; pauvres gens qui s'estiment si peu qu'ils ont plus de respect pour une aune de drap ou pour un bout de ruban, qu'ils n'en ont pour eux-mêmes. Les lieux s'honorent de la présence de ceux qui les fréquentent. Et il en est du cabaret comme du trône, Napoléon vous l'a dit: „La valeur d'un trône résulte de la valeur de celui qui s'assied dessus.“ Eh bien, la table du cabaret vaut en raison de ceux qui l'entourent: venez donc dîner chez la mère Saguet au printemps prochain.

Max. de Villkmarkst.

UN ÉLÈVE DE DAVID.

Un nouveau tumulte dans l'atelier suspendit son travail et son rêve.

Abel aussi revenait de Rome. Son nom prononcé par tous les écoliers qui l'entouraient, l'interrogeaient, et l'étouffaient en l'embrassant, dans un désordre de surprise et de plaisir, fit accourir de son coin la nièce de M. Léonard.

Elle s'aperçut la première qu'Abel était pâle et chancelant sous ses cheveux blonds et touffus, et sous sa haute stature. — „Déjà!“ dit-elle en lui offrant une chaise et en l'examinant avec intérêt. — „Est-elle Flamande! repartit M. Léonard. Est-ce qu'on dit jamais *déjà*, aux amis qui reviennent?“

— „Cela veut dire: quel bonheur! mon oncle. Et puis, n'est-il pas Flamand comme moi, lui? Il entend bien!“ poursuivit-elle en le regardant de l'œil intelligent d'une sœur.

— Abel sourit; et son front pâle reprit couleur.

— „C'est bon! continua-t-elle en levant son doigt qu'elle agita près de sa bouche: j'en étais sûre. Est-ce qu'on reste un an à Rome quand....“ — „Quoi, mademoiselle qui savez tout?“ dit son oncle qui ne savait rien. — „Quand on y prend les fièvres, mon oncle! Regardez comme le voilà fait! Il faut bien un peu d'air natal, et mille choses qui sont à Paris, pour se reposer de l'école romaine. Hein! monsieur, ai-je prédit juste?“

La figure un peu altérée du jeune peintre éclata de bonheur. Il demanda l'entrée de l'atelier pour un compagnon de route, arrivant avec lui de Rome, passionné de peinture, Allemand de naissance, et d'une famille assez riche pour ne pas suspendre son existence au bout de ses crayons.

— „Bravo! cria toute l'école. S'il peint le portrait, il pourra faire crédit à ses amis; et s'il crée des chefs-d'œuvre, il pourra les garder pour lui. — Oui! vive la peinture quand on n'en meurt pas, dit Corbet; à bas les Vandales, qui disent insolemment: Gueux comme un peintre!"

— „Vous voulez bien le recevoir, n'est-ce pas, M. Léonard? lui et ses cartons, n'est-ce pas?" — „Parbleu! répondit M. Léonard, rayonnant comme les jeunes; est-ce qu'on est jamais de trop pour s'éclairer et pour apprendre? et puis, présenté par vous, mon cher Abel, ne sût-il faire qu'une oreille, et moins encore, il sera reçu chez moi comme un Gérard-Dow ou un Der Burg."

— „Expliquez-moi ce que vous aviez l'air de chuchoter des yeux à ce cher et honnête Abel, qui en devenait rouge, demanda M. Léonard en dînant avec Ondine.

— „Vraiment, mon oncle! c'est bien difficile à deviner, répondit sa nièce avec une gaieté caressante: vous ne savez donc pas? poursuivit-elle en avançant sa tête avec l'importance enfantine d'une confidence sérieuse."

— „Rien! sinon qu'il était parti pour Rome, et qu'il revient de Rome."

— „Oh! moi, je sais! reprit Ondine mystérieuse et riante. Il a pris le mal du pays à Rome, parce qu'il avait emporté le mal d'amour. Il est amoureux, mon oncle!" Et elle appuya ses deux coudes sur la table pour faire de la causerie et de la morale.

— „Amoureux de quoi?" dit M. Léonard, la bouche pleine.
— „Oh! vous verrez bien! car je gage qu'avant six mois il est marié. C'est pour cela, mon oncle, qu'il voulait et qu'il a eu le prix de peinture. Ah! mon oncle! on dit devant vous tant de choses que vous n'entendez pas!"

— „Il paraît que vous entendez tout, vous!“ répliqua M. Léonard en éclatant de rire. „Et c'est juste, au reste; vous êtes fille et curieuse!“

— „Pas curieuse, mon oncle. Je suis là; j'entends; et je retiens ce qui en vaut la peine. J'ai très-peu, bien peu d'histoires dans ma tête, mon oncle! Je n'ai écrit que celle-là.“

— C'est-à-dire que vous barbouillez le papier que je vous donne pour vos dessins, avec les pieds de mouche indéchiffrables que j'ai déjà vus rouler dans vos cartons! Faites-moi le plaisir de me montrer ce qui vous a passé par la tête sur Abel. S'il n'y a pas de quoi frémir de voir une pauvre petite Flamande dégénérée, qui ne sait pas encore mettre une tête ensemble, d'après la bosse, s'aviser de faire des esquisses d'après nature! Allez un peu me chercher votre carton; ce doit être beau!“

Ondine resta droite et indécise, regardant si le front de son oncle grondait comme lui: mais il n'avait pas un pli, et ses yeux dansaient par l'effort qu'il faisait pour s'empêcher de rire. — „Voilà! mon oncle,“ dit-elle en posant un petit carton tout ouvert sur le coin de la table où son oncle mangeait encore quelques cerises qu'elle avait glissées devant lui; car Élisabeth ne pouvait pas toujours ajouter le luxe d'un tel dessert à l'unique mets dont elle chargeait leur petite table.

— „Allez! allez à vos soins de ménage, mademoiselle: ôtez la nappe avec. Cette pauvre Élisabeth qui n'écrit pas d'histoires!“ dit M. Léonard, en éloignant de la main sa nièce qui obéit; et il oublia quelques instants sa palette pour parcourir ces papiers d'une jeune fille.

Pour ma sœur.

„Vous savez bien, ma sœur? vous savez bien Abel, qui venait voir mon oncle, qui est bon comme Philippe, et qui a peint la colère de Jacob, dans un coin du Louvre, sous les verrous où nous ne pouvions lui crier, bonjour et courage! qu'à travers la porte? Eh bien! ma sœur, il est à Rome!

„On dit qu'il y a des fièvres, à Rome; des fièvres de gloire, d'ardent soleil, d'admiration, de fatigue; bien des fièvres, ma

sœur! et il en a déjà une qu'il emporte; une qui lui a fait peindre la colère de Jacob, et gagner ce prix si souhaitable!"

„Il était donc content de partir; mais il en était aussi bien fâché, parce qu'il a de l'amour comme Philippe en avait pour vous quand il voulait être votre mari, quand il n'aurait pu vous quitter sans devenir malade. Si Abel allait aussi le devenir, de son amour et des fièvres de Rome, il en pourrait mourir, et ce serait bien dommage; car j'ai entendu raconter de lui des choses qu'il faut que vous sachiez, ma sœur, comme tout ce que j'apprends d'aimable à retenir.

„Il y a eu, durant seize ans, je ne sais quel voile triste sur sa naissance. Je n'ai pas bien compris ce que ses amis racontaient entre eux des premiers chagrins de son enfance, mais c'était grave et touchant, car leur figure était émue et sérieuse.

„Il passait alors pour un orphelin, et il ne l'était pas! Ce mot! vous savez, ma sœur! comme il tombe sur le cœur de ceux qui sont aussi des orphelins.... J'écoutais donc avec amitié tout ce que l'on disait d'Abel, et ses succès m'ont donné bien de la joie!

„Ce semblant orphelin fut élevé sous le simple nom d'Abel. Pas d'autre nom. Et c'était triste quand ce nom n'avait pas encore un pauvre petit rayon de gloire pour se soutenir seul dans le monde.

„Par cette espèce d'abandon, peut-être d'ignorance de lui-même et des siens, son caractère, vous l'avez pu voir, a pris une forme sérieuse et sensible; privé de parents pour l'aimer, il a su de bonne heure se faire des amis pour le plaindre et l'attacher à cette vie où on le laissait entrer tout seul. De sa petite province du Nord qui donne la main à celle où nous sommes nées, ma sœur, et dont les clochers disent de loin bon jour à ceux de nos églises, on l'envoya tout jeune, tout vague et tout surpris, à Paris, pour y cultiver dans l'étude du dessin les dispositions étonnantes qui étaient nées en lui. Il eut le bonheur d'entrer tout droit dans l'école de David, c'était comme entrer dans la Légion-d'honneur!

„Une main presque invisible et chère, dit-on, versait autour de lui, chaque année, le prix de sa mystérieuse existence; mais cette main, comme celle de Dieu, qui nous soutient et que nous ne voyons pas, cette main, ma sœur, ne pressait jamais la sienne!

„Comme ce doit être triste, n'est-ce pas, de ne pouvoir dire: je vous remercie! à ceux qui ont le droit de nous donner? Ainsi, quand ébloui de ses peintures, et fatigué d'un travail assidu, il cherchait un regard intime et puissant pour le ranimer, il n'en rencontrait pas. Je me figure, moi, qu'alors il élevait ses yeux au ciel, parce que j'y regarde souvent, et qu'il les rabaissait tout humides sur ses desseins épars, sur son isolement; et sur ce, là-bas, là-bas.... qui serre le cœur, qui gêne la respiration, quand on dit: J'irai seul!

„Et puis, David passait derrière lui, s'arrêtait comme le soleil qui jette sa chaleur sur une jeune plante. Il frappait doucement sur sa tête penchée, et lui disait d'une voix qui relève: „Va donc! Abel! va donc! regarde bien là-bas, mon ami, tout au bout de mon pinceau: eh bien! c'est Rome; il faut que tu y portes mes nouvelles; il faut que tu ailles saluer Rome avec mon nom, et que le tien y entre en même temps.“

C'est dans une de ces heures d'abattement, sans-doute, et en laissant errer ses yeux devant lui, qu'il a rencontré ceux d'une belle et douce jeune fille. Il faut croire, ma sœur, qu'elle le regardait comme il fallait pour lui donner bien du courage, car il travailla tant, et de ses crayons, et de son génie, et de toute son ame, que l'autre jour le prix est tombé sur son front, tout jeune, tout rougissant, tout étonné d'une telle chose. David le pressa fortement contre lui avec cette affection émue et profonde, et de père qu'il porte à ses élèves. „Merci, Abel! lui dit-il; à Rome, Abel! à Rome; tu y trouveras de ma famille, Abel. Il faut que toute mon école rende visite à Rome, un laurier dans la main.“ Et c'est doux de penser qu'Abel est maintenant un rayon de plus dans l'auréole de ce grand maître.

„Mais la jeune fille humble, et douce, et puissante? pensez-vous, ma sœur, qu'elle ne fût pas bien contente d'avoir un tel

empire dans les yeux, et qu'ils ne se remplirent pas de joie et de larmes quand Abel courut lui porter sa couronne? quand il lui dit d'une voix qui sortait libre de son cœur dilaté, que ce prix, ce triomphe, cet avenir qui s'ouvrait large et beau devant lui; tout serait pour elle! tout pour elle à son retour! Sans-doute, elle a pleuré, ma sœur, en disant adieu! au revoir! Mais quelle jeune fille ne voudrait pas pleurer ainsi? Quel bonheur de penser que toutes ne sont pas venues pour rien sur la terre, pour regarder vite et s'enfuir.... inutiles qu'elles sont au bonheur des autres!

„Ce qui vous touchera, je crois, c'est qu'il voulut, avant de partir pour Rome, revoir dans un pieux pélerinage son berceau caché, sa première école, ses premiers petits camarades, et passer devant une maison, une chère et imposante maison fermée pour lui jusqu'alors comme les chapelles voilées par un grillage, que l'on salue en passant, où le cœur jette une prière fervente, et où l'on n'entre pas.

„Ses jeunes amis, prévenus de son retour, fiers de son bonheur, coururent tous au-devant de lui, les mains pleines de fleurs, l'attendre à la porte de la ville, cette porte épaisse et sombre de nos villes de guerre, où ils l'avaient vu passer en les quittant, si faible encore, si abandonné, pauvre Abel!

Quand ils le reconnurent grandi comme eux, plus beau qu'eux par ce je ne sais quel éclat d'un grand courage, d'une jeune gloire, et d'un premier amour, resté comme eux, pourtant, simple, modeste et toujours naïf, les voilà qui s'arrêtent, qui se taisent, qui pleurent. Puis, leurs ames s'exaltent; ils l'entourent, le pressent, l'enlèvent dans leurs bras, où il perd la force de se mouvoir, et l'emportent sous les fenêtres de la belle maison fermée. en criant de toutes leurs forces: Vive notre camarade couronné! vive Abel, qui part pour Rome!

„Ces acclamations de voix claires et perçantes retentissent dans la petite ville. La rue où ils s'arrêtent en est ébranlée, ses fenêtres frissonnent; une grande foule se répand et se presse autour d'une habitation élégante qui dépasse les autres. Le nom d'Abel couronné, d'Abel qui part pour Rome, y pénètre

à travers les grilles, les rideaux et les persiennes storsées; oh! ma sœur! il se glisse enfin jusqu'au cœur du père d'Abel, s'y arrête, l'oppresse et l'embrase. La porte s'ouvre tout-à-coup avec bruit; Abel, presque étouffé de crainte, ne pouvait s'enfuir. Un homme, presque vieillard apparaît au seuil; il regarde, sur tous ces bras entrelacés et tendus, le jeune homme, le lauréat, ma sœur! ému, tremblant, pâle de sa gloire, et joli, je vous assure; je l'ai vu le jour du prix! Les yeux de l'homme se troublent; un bon nuage y passe, et les mouille; son ame s'amollit; il étend ses deux mains devant ce fils si long-temps sèvré du bonheur et du droit de dire: „Mon père!" Il le dit, ma sœur! et son père dit: „Mon fils! mon fils! mon fils!" Il le crie, il le pleure! il le grave par ses baisers sur le front d'Abel, à la face de ses jeunes écoliers stupéfaits du succès de leur action hardie, et qui pleurent aussi de joie en le voyant entrer saisi, ivre, palpitant sur le cœur de son père. Ils le suivent muets alors, comme des vainqueurs étonnés, sous ce toit plus haut que tous les autres toits, chère sœur! et si long-temps, si inflexiblement interdit à celui qui l'honore!

„Abel y reçoit tout haut un nom tout entier, fier de se poser sur lui, de se lier étroitement au nom d'Abel! d'Abel couronné! d'Abel qui part pour Rome!

„Pour moi je pense que nous verrons un jour de beaux tableaux signés de ce nom-là!"

— „C'est singulier!" dit M. Léonard, qui s'était remis à peindre, et, après une pause: „C'est singulier!"

— „Quoi? mon oncle!" demanda la jeune fille oublieuse, qui regardait attentivement une tête de mort et la dessinait. — „On dirait que vous y pensez quelquefois!" poursuivit-il en touchant avec son appui-main le carton refermé.

— „Quelquefois, mon oncle, quand le cœur me bat," répondit-elle sans perdre de vue la tête de mort blanche et polie. — „Eh bien! faites-moi le petit tableau que je vous ai commandé; faites-le même avec votre cœur, je ne vous le défends pas. Si vous le laissiez battre souvent pour autre chose que pour la peinture, il pourrait vous jouer un assez mauvais tour."

Ondine regarda son oncle avec tout le naïf d'une pensée de Greuze; et sans nulle arrière-prévision: — „Je ne veux apprendre qu'à peindre, mon oncle!“

Elle croissait et respirait en effet sans danger, au milieu de douze têtes ardentes qui lançaient des éclairs. Nul regard ne pénétrait jusqu'au fond du sommeil de son âme; jamais, plus que M. Léonard lui-même, elle n'avait pensé que rien dût l'inquiéter dans son calme, qui lui faisait comme une seconde enfance.

Les élèves de son oncle étaient ses frères d'atelier; elle les regardait tous les douze et leur souriait, sans respirer autre chose que la peinture, l'harmonie et l'innocence. Elle glissait, au milieu de ces êtres jeunes et enjoués, comme un ruisseau libre et clair qui réfléchit les objets qui l'entourent. Mais les ruisseaux dépendent de la terre; un nuage les rend tristes, un orage les égare; l'eau se trouble et se trompe, et s'en va par une autre route. Ondine n'y pensait vaguement que sur un aveu de sa sœur; le jour d'un mariage d'amour, elle avait dit, cette sœur: — „Il faut aimer, ou mourir!“ — Personne ne l'en faisait apercevoir.

Elle dessinait donc, sans distraction, l'horrible tête où elle cherchait à retrouver quelque trait de la vie. Ses petites mains rondes et potelées retournaient en vain cette stoïque étude; de profil ou de face, c'était toujours affreux; c'était toujours la mort; toujours, au fond de cette bouche creuse aride, et sèche, sans lèvres et sans voix, Ondine croyait lire: — „Toi, aussi!“ — „Tu mens! dit la jeune fille impatientée et un peu frissonnante; je te forcerai bien à n'être plus si laide!“

Elle fit alors courir son crayon avec une incroyable vitesse sur son papier, autour de cette tête trop exactement reproduite; elle rougissait d'un air de triomphe, et sa main, qui tremblait d'action et de joie, volait sur son dessin, en y jetant la pensée qui animait ses yeux d'un singulier éclat.

— „Que diable fait-elle donc là? dit M. Léonard en l'examinant de loin. A qui parle-t-elle?“ Il se fit le plus

léger qu'il put, et s'approcha presque en l'air, regardant par-dessus l'épaule et la chevelure éparse de son écolière, qui murmurait toujours, en avançant ses lèvres vermeilles et boudeuses: — „Tu mens! tu mens!“

M. Léonard resta un moment stupéfait, puis il éclata de rire; ce qui fit sauter Ondine hors de son escabeau, en poussant un grand cri. — „Vous voyez bien que vous avez peur, dit son maître en se moquant d'elle, et que c'est vous qui mentez à cette pauvre sincère, parce qu'elle vous dit une brusque vérité. Elle n'a plus rien, voyez! pour mentir à personne non plus qu'à elle-même: vous avez beau mettre des fleurs dessus, dessous, tout autour; ce ne sera jamais qu'une tête de mort, la seule qui ne mente plus. Il est pourtant certain que votre idée fait sourire; ces fleurs sont bien jetées; il faut arrêter cette esquisse dont je ne suis pas mécontent... Cette pauvre petite! poursuivit-il en regardant alternativement les fleurs, Ondine et la tête de mort, comme elle ressemble à son père!“ Et ses yeux devinrent humides.

Il n'attendit pas, ce jour-là, que le soleil fût tout-à-fait couché pour faire respirer quelques instants à sa nièce l'air assaini des boulevarts et des jardins dont les parfums suaves franchissent les plus hautes murailles.....

Marceline VALMORE.

UNE SÉANCE DE SOURDS-MUETS.

„ La reconnaissance est la mémoire du cœur. “
(Massieu, sourd-muet)

Par une belle matinée de printemps, dans la saison des lilas et des roses, voyez venir à cette école, de tous les quartiers de la grande ville, à travers les beaux jardins des Plantes, du Palais-Royal, des Tuileries, et du Luxembourg, des familles de sourds-muets, de petites troupes de pensionnats des deux sexes, nombre de sociétés étrangères et françaises; bourgeois, nobles, ambassadeurs, évêques, députés, cardinaux, pairs, princes et rois accourent; les uns à pied, les autres en riches et pompeux équipages: tous parés comme en un jour de fête.

Ces bandes joyeuses et curieuses de toutes les classes de la société, viennent composer, dans la salle des séances, une nombreuse assemblée de plus de six cents personnes, parmi lesquelles on voit briller de jeunes et belles femmes de tous les pays.

Entrons dans cette salle: d'un côté, à droite, sont assises les jeunes sourdes-muettes, depuis l'âge de cinq, six, jusqu'à quinze et dix-huit ans, uniformément vêtues de robes d'une éclatante blancheur, d'un chapeau et d'une ceinture bleu-ciel; de l'autre côté, à gauche, on voit les jeunes garçons, leurs

frères, parés de leur petit costume gris, à parements et revers bleus, comme la ceinture de leurs sœurs.

Quelle douce joie répandue sur ces jeunes et jolies figures! quelle vivacité, quelle expression, dans l'épanouissement de ces physionomies si mobiles des deux sexes! le bonheur de l'innocence du plus bel âge de la vie respire dans leurs modestes regards, dans ces gestes brillants, étincelants comme des éclairs, auxquels ils sont forcés d'avoir recours pour peindre leurs pensées; car ils n'ont jamais parlé, jamais les accents d'un frère, d'une bonne et tendre mère, ou une voix plus douce encore ne frapperont leurs oreilles, et ne pénétreront jusqu'à leur cœur; jamais ils ne jouiront du charme de l'harmonie. Pour eux, les vallons n'ont point d'échos; les salons sont sans voix, sans retentissement; point de doux murmure du ruisseau, qui invite agréablement à la rêverie. Le bruissement de la feuille qui tombe à travers les branches, le frémissement de la robe flottante sur la lisière d'un bois solitaire, ne feront jamais tressaillir leur cœur. C'est en vain que le rossignol, au printemps, et tous les virtuoses des beaux jours s'efforcent de développer leurs chants: ces bruits lointains, ces sons religieux de cloches, qui se dissipent insensiblement dans le vague des airs, et semblent porter leurs dernières harmonies jusqu'au ciel; toutes ces voix, tous ces langages, tous ces trésors de mélodie, sont comme s'ils n'étaient pas pour de pauvres enfants, qui, plongés éternellement dans l'abîme du silence, ne peuvent et ne pourront jamais les entendre.

Ah! voici les frères Martin sourds-muets, jumeaux, peintres de Marseille, de l'âge d'environ vingt ans; même taille, même figure, mêmes habitudes de corps; même élégance dans les gestes. L'un est exactement le Sosie de l'autre; ils sont connus dans le monde pour vivre à Paris en faisant le portrait: l'ouvrage, commencé par l'un, est fini par l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. On les prend l'un pour l'autre, tant ils se ressemblent: ce qui a été cause souvent de fort singulières méprises.

Ces deux aimables jumeaux, d'un fort bon ton, mais, ce qui vaut bien mieux, d'un excellent naturel, accompagnent avec les égards les plus respectueux, comme vous voyez, cette grande et belle femme, dont la démarche a je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; c'est leur compatriote, déjà sur le retour de l'âge, et pourtant, encore douée de quelques grâces qui attirent tous les regards. C'est une mère, dont le cortège, ou plutôt la parure, se compose de ses douze enfants, bien vivants, groupés autour d'elle, six jeunes filles et six jeunes garçons de 6, 8, 10, 12, 16, 18 ans, nés sourds-muets, parlant alternativement. Cruelle bizarrerie! nous l'expliquerez-vous, messieurs les philosophes, grands scrutateurs de la nature, qui prétendez lui avoir arraché son voile, et vous vantez qu'elle n'a point de mystères pour vous? En attendant les prodiges miraculeux de vos hautes lumières, qui pénètrent et éclairent les secrets les plus cachés, admirons et jouissons d'une sorte de dédommagement. Ne trouvez-vous pas quelque chose d'antique dans les nobles traits de cette intéressante et belle famille? la coupe de la figure, la vivacité et la profondeur du regard, l'élégance, la grâce des mouvements, et surtout le sang chaud, généreux qui circule rapidement sous cette peau fine, douce, transparente, légèrement brunie par un soleil ardent, ne vous disent-ils pas assez que vous avez sous les yeux des descendants de cette colonie grecque, de ces Phocéens, qui fondèrent Marseille?

A-peine ce petit groupe de sourds-muets méridionaux, voyageurs, arrière-petits-neveux et nièces des Athéniennes, des Périclès, aperçoivent-ils leurs frères et sœurs de la métropole, qu'ils voient pour la première fois, qu'une conversation très-animée s'engage; on se sourit amicalement, on se touche la main. Ils semblent des compatriotes en pays étranger, enchantés de se rencontrer, de se retrouver, quoiqu'ils ne se soient jamais vus. L'entretien ne tarit pas; ils se parlent tous à la fois, tout-à-coup, la même langue, le langage d'action, peinture des choses, qui sont les mêmes partout, d'une extrémité de la terre à l'autre. J'ai causé souvent en même temps

avec des sourds-muets nés en Amérique, à Rome, à Saint-Pétersbourg; ils auraient vu le jour en Chine, en Laponie, aux antipodes, qu'ils n'en seraient pas plus pour cela Lapons, Antipodiens, Chinois, Russes, Américains, Romains. Ils ne seraient jamais, et ne sont en effet qu'habitants du monde, cosmopolites, citoyens de la nature, du silence, sourds-muets enfin.

Une heure sonne, une salve d'applaudissements signale l'entrée de l'instituteur, entouré de plusieurs de ses principaux élèves, qui vont se placer sur une estrade devant une grande planche noire.

L'assemblée garde un profond silence et prête la plus religieuse attention.

L'instituteur prend la parole et s'exprime en ces termes:

„Chacun de vous, mesdames et messieurs, en venant dans l'humble demeure de pauvres enfants sourds-muets, faisait sans-doute de bien tristes réflexions sur les bizarreries de leur destinée.

„Vous formiez mille conjectures sur le moyen employé par le maître pour communiquer avec d'aussi singuliers élèves, qui, comme les a définis leur doyen, ne *peuvent* pas entendre et ne *savent* pas parler.

„Mais, s'ils sont sourds, ils ne sont pas aveugles; et *ce que nous ne pouvons faire entrer par la porte*, selon l'expression spirituelle de l'abbé de l'Épée, *faisons-le entrer par la fenêtre*. Si les sons, la voix, l'accent et la parole, leur manquent, il leur reste la lumière, la physionomie, le regard, les couleurs, les mouvements. Ils exprimeront donc leurs pensées avec des gestes; la langue des sourds-muets sera l'action de l'art oratoire dans toute son extension, essentiellement poétique et pittoresque, peignant ce qu'elle voit, et embellissant ce qu'elle peint, sorte d'imagination extérieure et d'étymologie gesticulée.

„La parole ne communique pas la pensée; seulement au-dehors elle la replie sur elle-même, pour ainsi dire, comme en écho pour qu'elle se féconde. Aussi l'être disgracié, sans

audition et sans voix, réduit à ses signes naturels, vivant presque isolé, ne jouit-il pas entièrement de ce précieux et immense avantage; à moins que, par un effort de génie, il ne perfectionne ses signes en les élevant, lui ou quelqu'un pour lui, à la dignité de langue qui peut seule remplacer la parole.

„Voyons, essayons de donner la forme dramatique à notre discours, et tâchons de nous rendre intelligible, en mettant en action cet art difficile de conduire le sourd-muet de ses signes naturels aux signes institués, c'est-à-dire de l'ordre primitif à la convention.

„Prenons pour acteurs ce joli petit chien et ces deux charmants enfants sourds-muets. Venez, sémillante petite, et vous, espiègle petit garçon d'environ six ans, qui donnez tant de distractions à l'assemblée par la gentillesse de vos signes, et votre mouvement perpétuel. Nous vous demandons *par signes*, à vous, nos acteurs en espérance, qui nous regardez avec vos grands yeux bleus, noirs, et curieux, le nom, par signe, de cet autre acteur non moins remuant que vous, qui, en entrant en scène commence par vous donner les marques de la plus tendre affection.

„Mais, auparavant, je désire que quelqu'un de l'assemblée veuille bien se dévouer pour elle, en lui donnant le plaisir de le voir essayer, chercher, tâtonner, pour savoir s'il pourra trouver lui-même ce signe, ayant soin de faire tourner nos impatients acteurs pour qu'ils n'en voient rien."

Plusieurs personnes se lèvent à la fois, et font, comme si elles s'étaient concertées, le même signe que tout le monde emploie pour appeler *un chien.*

A leur tour, après s'être lestement retournés, les petits acteurs ne font pas d'autre signe que nos amateurs officieux, à la grande satisfaction de l'assemblée. Ils se donnent vivement, avec la main étendue, plusieurs petits coups sur le genou; ils frottent rapidement, l'un contre l'autre, le pouce et l'index, en les montrant au chien, qu'ils regardent en riant, et remuant les lèvres comme pour aboyer. L'interlocuteur intelligent,

vigilant et fidèle gardien de l'enfance, à qui on parle sa langue, à cette douce provocation, à cet aimable appel, ne tient pas d'aise : Français bien élevé, qui sait son monde, et acteur consommé qui sait son rôle par cœur, il s'élance de toutes ses forces, en aboyant de l'accent d'une joie tendre, sur la scène de délices, dans les bras ouverts de ses deux nouveaux amis, qu'il couvre de mille caresses.

Remarquez ce qui se passe en même temps au tableau noir. Un sourd-muet, étranger à la scène, et auquel on ne faisait pas attention, par un petit mouvement d'amour-propre, qu'on saurait réprimer s'il devenait dangereux, *écrit* sur le tableau, ce qu'il ne sait peut-être que depuis un instant, le nom *chien*, sous la seule dictée, par signe de nos deux petites bonnes gens, ses frères en silence. Notre petit docteur, enchanté de son chef-d'œuvre, est plus content de lui qu'un général d'armée qui vient de remporter une victoire. Nous venons de dire que notre jeune savant n'a acquis sa science que depuis peu de temps, nous étions dans l'erreur; il doit y avoir plusieurs années, puisqu'il sait *écrire*, *nommer*, *décrire* et *définir* les objets, et surtout les animaux.

Assurément ce signe de *chien*, tel qu'il vient d'être fait, est naturel; mais il existe un axiome dans la science, qui dit, que *ce n'est pas le signe qui appelle l'idée*, mais bien l'objet : autrement ce serait intervertir cet ordre naturel des choses : *objet*, *image intellectuelle*, *idée*, *signe*, *parole*, *mot*, *lecture vocale et lecture manuelle* : tout cela va s'expliquer.

D'ailleurs ce signe ne suffirait pas pour faire connaître le chien, dont il n'est qu'un croquis, et bien moins pour donner au nom sa valeur. N'en doutons pas, cette valeur du nom est connue de notre petit savant. Mais comment l'a-t-il apprise? Son maître, à l'aspect du chien, en a tracé le dessin, sans négliger, comme une chose indispensable, entre le dessin et le nom dont il veut donner l'intelligence, d'expliquer par écrit, à la faveur des gestes, de la génération des idées, et de l'étymologie, choses immenses! toutes les qualités et propriétés du chien; de désigner la classe à laquelle il appartient dans la

nature, en parcourant de l'œil de la pensée tout ce qui le caractérise: la respiration, le mouvement, le sommeil, la veille, le boire, le manger, et toutes les fonctions nécessaires à sa conservation; enfin, son tempérament, ses habitudes, son instinct, son caractère, ses mœurs

„Tout cela est bien," dit en élevant la voix un auditeur, et, s'adressant à l'instituteur; „mais, vous ne nous avez pas „expliqué comment vous enseignez à vos élèves la *valeur* du „nom? Comment ce nom est le nom de tel objet plutôt que „de tel autre objet? Conçoivent-ils que ce mot est le nom de „ce fidèle animal, compagnon de nos bons et mauvais jours, et „qui ne nous abandonne jamais? Non, ils ne le conçoivent „pas: parce que le nom *chien*, imposé à cet animal, est arbi-„traire; *chien*, parlé ou écrit, n'est pas même pour eux un „mot, puisque vous ne leur avez pas fait connaître l'alphabet „qui est l'ensemble des éléments des mots."

„Vous avez raison, monsieur," réplique l'instituteur, „réparons notre oublie. Établissons cette convention entre nous et notre élève. L'objet est absent, le nom est écrit autour du dessin, nous montrons le dessin à ce petit élève qui va aussitôt nous chercher l'objet. Essayons la contre-épreuve; faisons-nous faire la leçon.

„L'élève devenu maître nous montre le dessin: nous feignons de nous tromper, nous lui apportons un autre objet. Voyez aussitôt l'élève-maître hausser les épaules, et, avec un petit air de pitié ironique, courir nous chercher lui-même le véritable objet du dessin.

„Voilà la convention bien établie jusque-là, grâce à la nature, qui nous conduit par la main. Mais si, au lieu de montrer le dessin, nous l'effaçons, toujours en l'absence de l'objet, et que nous ne montrions plus que le *nom*, il y aura hésitation de la part de l'élève à nous apporter le véritable objet. Cependant, en insistant à plusieurs reprises, en reproduisant le dessin et l'effaçant, l'hésitation ne durera que le temps nécessaire à l'esprit de concevoir que le nom, bien que ne ressemblant pas du tout au dessin, lui sera constamment

substitué, et remplacera l'objet avec lequel il n'a pas plus de ressemblance. L'élève alors concevant cette substitution, convaincu qu'elle est sans supercherie, et qu'au contraire elle va être d'une immense utilité, y consent. Voilà la convention établie, cimentée par le consentement mutuel, le mot mis en *valeur* comme une terre en *labour*, et devenu *nom*. C'est ainsi que prend naissance la propriété et qu'on l'acquiert par le travail.

„Faisons maintenant connaître à l'élève les éléments du nom, c'est-à-dire les lettres, dont la totalité s'appelle *alphabet*.

„Nous avons eu soin d'écrire toutes les lettres de l'alphabet dans un coin de la planche comme dans un magasin. C'est pour nous la palette du peintre, où nous irons désormais chercher nos couleurs pour peindre tout ce qui frappera notre vue. Mais, auparavant, toutes ces lettres ont été connues, imitées, écrites, par l'élève. Il les sait par cœur. Ce sont ses jouets.

„Nous avons d'abord écrit les noms, composés du moindre nombre de lettres, dont *l'articulation vocale* est produite par l'élève sans qu'il s'en doute. Car la surdité n'empêche pas le jeu de l'instrument vocal, et ne prive pas le sourd, quoique à son insu, et involontairement, des voix et des articulations qui sont l'objet des lettres, et les éléments de la parole.

„Nous avons écrit assez de noms en faisant marcher de front tous ces exercices, pour employer toutes les lettres, et pour épuiser l'alphabet. Nous sommes arrivés enfin, à force d'activité, de temps, et de patience surtout, à faire connaître l'objet à l'élève, à lui en faire trouver le signe, à le lui faire dessiner, à écrire le nom, à lui en apprendre l'alphabet manuel, et, à force de répétition, à lui en faciliter la rapide exécution. Maintenant, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons plus qu'à lui rendre la parole en dépit de l'ouïe, qui paraît vouloir résister encore long-temps aux efforts de l'art. Quand je dis rendre la parole à un muet, je ne m'exprime pas exactement, puisque ce n'est que lui faire exécuter volontairement, sciemment, les articulations et les voix qu'il produit machinalement et sans le savoir. Je lui fais connaître le trésor qu'il a en lui, et je lui apprends

à s'en servir. Daignez vous donner la peine de continuer la leçon avec nous.

„Laissons nos élèves prendre leurs ébats, causer librement, et s'entretenir; puis, épions de l'oreille, écoutons attentivement si, parmi tous ces signes, il ne leur échapperait pas des sons, quelques articulations, et des voix, qui jaillissent comme l'étincelle du briquet, sans que ce briquet insensible en ait le moins du monde intention. Ah! voici que des voix, quelques articulations frappent très-distinctement notre oreille et nos yeux, malgré cette apparente confusion; et, même, nous remarquons que ces voix sont accentuées, empreintes d'émotions vives, et de sentiments tendres dont ces jeunes cœurs sont animés.

„Faisons avancer sur l'estrade cette jeune personne, qui vient de produire les sons *a e*, et les articulations *ti mi*. Après plusieurs essais, nous parvenons à les lui faire répéter et prononcer distinctement. Elle ne sait pas encore ce qu'elle possède; elle ne le sent pas; cependant, quoiqu'elle soit plongée dans le plus absolu silence, elle sentira un jour, ou plutôt elle distinguera, à travers les mouvements confus de la glotte, quand elle produit des sons et quand elle n'en produit pas; et avec ce tact exquis naturel à son sexe, elle pourra les reproduire à volonté, et s'en servira pour appeler des *entendants* à distance, comme nous en avons l'exemple quelquefois dans l'École.

„A-présent écrivons, et en même temps faisons articuler *e mi a ti*. Si nous parvenons à les lui faire prononcer en les lui montrant, nous aurons donné une leçon de lecture. Notre élève a fait un grand pas dans la science de la parole et de la lecture.

Oui, vient de dire avec ironie un critique sévère et un peu léger, *votre élève est bien avancée avec ce langage de perroquet, vrai grimoire*. *Vous le croyez*, lui répond l'instituteur; *reconnaissez que la jeune élève entend très-bien ce mot, qui n'a pas besoin d'explication, car elle a des sœurs, des frères, des amies*.

Quelle merveille que notre alphabet! Il semble le dernier

effort du génie. Cette belle conception de réduire les éléments de la parole à un petit nombre, et de les représenter par autant de caractères, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Ne dirait-on pas que ce serait le même esprit qui aurait inventé l'alphabet vocal, l'alphabet écrit, le système de la numération, et la décomposition de la lumière en couleurs natives?

Dans l'organe de la parole, cet abrégé de tous les instruments de musique, l'homme a reçu de son Dieu la voix, l'accent, le chant, et la parole, qu'il exerce séparément, ou ensemble; il peut imiter le cri de tous les animaux: plaindre avec le souffrant, s'épanouir avec le joyeux, rugir avec le lion, gémir avec la colombe, chanter avec l'oiseau matinal des bocages, siffler avec les vents, gronder, éclater avec le tonnerre, soupirer avec sa compagne, et parler avec l'homme.

Ce langage d'action, en peignant par gestes, donnant un corps à la pensée, et parlant en quelque sorte avec les choses, ramène les idées abstraites des plus hautes régions intellectuelles, sous l'empire de l'imagination et des sens. Ce principe de la mnémonique naturelle fait marcher constamment de compagnie l'abstrait et le concret.

Demandez à un élève, sans lui donner le temps de la réflexion, de vous montrer *un*. Aussitôt il vous présentera sa *canne*, son *chapeau*. Vous lui ferez remarquer qu'il vous montre *un objet*, et non pas le nombre *un*, isolé, séparé de tout objet. Il vous montre son doigt; même objection de votre part. Il cherche à se tirer d'embarras en traçant une ligne en l'air; mais cette ligne ne laisse aucune trace, et fût-elle empreinte, permanente, et visible sur un plan, elle finit toujours par lui prouver qu'il lui est impossible de vous montrer le nombre *un*, seul, isolé d'un objet. Il est alors convaincu qu'il ne peut séparer l'abstrait du concret, et qu'il est peut-être impossible de le concevoir.

La peinture a pour champ *l'espace;* le langage d'action a *le temps*. Cependant ces deux genres d'expression se rapprochent souvent.

L'élève fait-il les signes du *futur*, du *présent*, et du *passé*, la collection de ces trois périodes compose *le temps*.

Nie-t-il le passé, en secouant la tête, point de commencement; nie-t-il le futur, point de fin. De l'index s'il trace en l'air une ligne circulaire, qui indique l'infini dans tous les sens, il a coupé les ailes du Temps, il a décrit le cercle, montré le serpent, qui est, en peinture, le symbole de *l'éternité*.

Le sourd-muet se sert du pinceau du peintre pour exprimer le *rire* et *pleurer*. Pour rire, il lui suffit de tourner du doigt plusieurs fois avec rapidité les extrémités de l'arc de la bouche vers le ciel; veut-il pleurer, il les renverse sur la terre.

Un prince, dit-on, visita la galerie de Florence, et voyant un Amour qui pleure dans le coin d'un tableau, il pria l'artiste de le faire rire. Désir de prince est un ordre: en deux traits de pinceau, l'Amour se mit à sourire.

Si l'élève imite l'action de peindre, comme s'il avait le pinceau à la main droite, la palette au pouce de la gauche; et qu'il transporte, cette opération de peindre, à l'esprit, en indiquant le front, et simulant l'action de plonger l'index dans la tête par le sommet, le tout lorsque la physionomie s'anime, il fait, pour ainsi dire, fleurir *l'imagination*, il la montre aux yeux.

S'il se frappe le front plusieurs fois rapidement avec l'index, pour indiquer le siége de l'esprit; s'il dirige les doigts vers le ciel, en les agitant vivement pour imiter la flamme qui jaillit du sommet de la tête lorsque la physionomie exprime l'inspiration; n'a-t-il pas peint le *génie?*

Qu'il s'enflamme l'imagination, aussitôt cette enchanteresse embellit la nature même par ses fictions, et la *poésie* prend naissance.

La puissance de l'esprit qui s'empare des âmes par la *persuasion* et la *conviction*, maîtrise les cœurs, et se montre aux yeux par l'éclat du geste, l'accent de la parole et la correction de l'écriture, est l'*éloquence*, qui suppose le secours de la poésie, l'exercice du génie et la culture de l'esprit.

Exprime-t-il par gestes le cœur s'élançant vers un seul

objet, qu'il semble aspirer, en tendant les deux mains en avant comme pour l'attirer; accompagne-t-il cette action d'un mouvement de physionomie, inexplicable tant il est expressif, qui place la confiance du cœur dans l'avenir; à ces traits ne reconnaissez-vous pas l'*espérance*, la *fleur du bonheur?* En effet, nous trouvons, dans cette consolatrice des malheureux mortels, le *désir*, la *croyance* et l'*attente*.

Le désir peut s'attiédir, s'endormir même; c'est alors le sommeil du cœur, ou d'un seul mot l'*indifférence;* mais il ne s'éteint jamais, ce serait la mort de l'âme. Le désir au contraire en est l'aliment. Il y a un divorce bien prononcé entre le désespoir et la vie, qui est, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, un enchaînement *d'espérances trompées*. Elles sont toujours trompées ces espérances, quoique sans-cesse renouvelées par le désir qui vole d'un objet à l'autre sur les ailes du Temps.

Le Désir insatiable, et le Temps sans pitié, dont la faux fait jaillir la vie du sein même de la mort, travaillent pour l'éternité.

La physionomie de l'élève s'épanouit-elle comme une fleur aux doux rayons du soleil, lorsqu'il appuie doucement la main sur son cœur, il exprime le sentiment tendre, qui vivifie tout. La nature, la vie de l'âme, l'*amour*.

Pour purifier cette flamme, s'il ajoute le signe du doigt dirigé vers le ciel, en s'inclinant avec un saint respect d'adoration, il exprime l'*amour de Dieu*.

Si, avec le signe d'amour, il sourit à quelque objet qu'il paraît bercer légèrement sur les bras; aussitôt, on croit voir une mère qui tient un enfant. Si du doigt il trace une ligne qui indique le rapport du cœur de la mère à celui de l'enfant, ou de l'enfant à la mère, il aura exprimé les deux sentiments corrélatifs d'*amour maternel* et d'*amour filial*.

Ce rapport existe-t-il entre deux personnes sans distinction de sexe, avec le mouvement alternatif des deux mains, qui indique la sympathie, la *réciprocité*, une sorte de courant

d'affection, qui circule d'un cœur à l'autre: qui ne reconnaît pas l'*amitié?*

J'ai lu quelque part que deux célèbres comédiens se trouvant ensemble à dîner, furent invités par l'assemblée à donner une idée de leur talent. L'un d'eux, par le récit d'un beau morceau de poésie, porte la pitié et la terreur dans toutes les âmes, les frappe d'effroi, et fait verser de douces larmes. L'autre, sur qui tous les yeux se tournent, s'approche doucement d'une fenêtre ouverte, tenant sa serviette sur ses bras comme pour figurer un enfant, qu'il berce doucement, lui sourit tendrement, et présente par la seule éloquence du geste, l'amour maternel dans une expression de physionomie, qu'aucune puissance humaine ne peut décrire. Tout-à-coup l'enfant échappe des mains de cette mère, tombe par la fenêtre. La mort dans le cœur, d'un œil rapide, elle le suit dans sa chute pour le retenir, et montre, dans la plus noble et la plus touchante physionomie, tout ce que le désespoir d'une mère, à qui on arrache en quelque sorte les entrailles, peut avoir d'affreux.

Pour compléter l'ouvrage sur les signes, il faudrait pouvoir ajouter à leur *analyse*, à leur *description*, et à l'invention des *caractères* pour les écrire, une théorie abrégée de la physionomie Chose presque impossible! on peut opposer l'amour à la haine, le rire aux pleurs: on peut décomposer l'ironie en dédain et moquerie. On peut graduer la série des sentiments, des affections, des passions dominantes; mais tout l'art humain serait en défaut s'il prétendait décrire les nuances fugitives, qui, comme autant d'éclairs, passent sur un beau visage, lorsque les passions bouleversent l'âme, comme les vents une mer orageuse.

L'instruction ne doit jamais être séparée de *l'éducation*, un des vices du siècle. Quelle sottise! quelle folie! de regarder le cerveau du malheureux enfant comme un garde-meuble où l'on entasse pêle-mêle toutes choses sans discernement, sans s'occuper de son cœur, de la direction de sa volonté, des bonnes inclinations dont dépend son bonheur futur. N'est-ce

pas vouloir obstinément faire marcher l'homme par la tête, et abandonner son cœur, son âme, sa volonté, aux caprices du hasard ? Voilà l'homme tronqué qu'on nous fait.

L'éducation et *l'instruction*, amies de l'enfance, doivent être les compagnes inséparables de l'homme, au moins dans la jeunesse. Si l'on ne peut pas absolument faire concevoir au premier âge la grandeur de sa destinée, l'immortalité de l'âme, l'éternité de la vie future, du moins essayons de la lui faire pressentir.

Je prends un objet dans les arts : cette montre, je demande par signe à ce jeune élève de huit à neuf ans, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une girafe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou de notre petit chien acteur, qui est toujours là.

Le jeune enfant devient rouge comme de l'écarlate. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

Nous le calmons doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'INSTITUTEUR, De qui cette montre est-elle l'ouvrage ?

L'ÉLÈVE. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce qu'un horloger ?

L'ÉLÈVE. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

Cet exemple suffit pour prouver qu'en parcourant ainsi avec les élèves, par signes et par une longue série de questions, on peut leur faire entrevoir l'*âme*, puissance bien au-dessus de l'instinct des animaux.

Ensuite, regardant le soleil, je demande aux élèves si cette source inépuisable qui répand sans-cesse dans l'univers des torrents de lumière et de chaleur, et qui peint tous les objets des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel, est l'ouvrage de leurs mains ?

Tous répondent que non.

Ce second exemple est également suffisant pour faire trouver beaucoup de questions sur les êtres de la nature, et pour

faire sentir l'existence d'un *Dieu* créateur, incomparablement au-dessus du génie le plus élevé du faible mortel sa créature.

Arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, les élèves qui savent écrire, qui connaissent la grammaire de leur langue et toutes les formes du discours, pourront répondre par écrit à beaucoup de questions.

Lorsqu'ils connaissent bien les phénomènes de la vie dans les animaux, toutes les facultés et opérations de l'ame chez l'homme, l'enchaînement des phénomènes de la nature, et des produits des arts, en remontant des effets aux causes jusqu'à la première, indépendante, immuable, immense, éternelle, toute-puissante; ils ont les éléments d'un nouveau tableau qu'ils peuvent composer eux-mêmes.

Je vous livre maintenant mes élèves; nous pouvons leur faire toute espèce de questions, sur quoi que ce soit.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*Éternité?*

Massieu. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse; l'aujourd'hui sans hier ni demain. Le jour circulaire sans succession; le non-âge.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'une *difficulté?*

Massieu. C'est possibilité avec obstacle.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'*ingénuité?*

Clerc. L'*ingénuité* est naturelle, franche, naïve, sans finesse, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions: les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été cultivé. Les enfants et les jeunes gens bien nés et bien élevés sont ingénus, parce que leur cœur n'a pas été corrompu.

L'Instituteur. Qu'est-ce que *idée*, *pensée*, *jugement*, *raisonnement* et *méthode?*

Berthier. L'*idée* est le résultat de l'attention et peint l'objet dans l'esprit; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugements, les déduit les uns des autres; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *grâce?*

Gazan. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvements, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce*, c'est un don, une faveur.

La *grâce*, c'est le secours de l'inspiration divine.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *pudeur ?*

Gazan. La *pudeur* la plus touchante des vertus, colore le front d'un honnête homme, ou plutôt celui d'une jeune vierge, d'un incarnat agréable; c'est une légitime antipathie, mêlée d'une aimable rougeur à la vue de ce qui blesse la chasteté.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *clémence ?*

Berthier. C'est un pardon magnifique.

L'Instituteur. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme?

Gazan. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe les regards sur elle par les qualités nobles, régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint; tandis qu'une jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon; une jolie, l'est de mille.

L'Instituteur. Quelle différence entre *beau* et *magnifique?*

Gazan. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique;* cela produit le *sublime* qui vous enlève, vous ravit et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'Instituteur. Qu'est-ce que le *bonheur?*

Gazan. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

Un Spectateur. Niez-vous les mystères du christianisme en certains endroits?

GAZAN. Pitoyable demande! L'homme est un orgueilleux ver, qui prétend percer la machine du monde; gravir au haut de l'adorable et mystérieux temple de la foi; fouiller trop avant dans la nature de notre agent spirituel pour découvrir ce qu'ils ont de caché. Tout lui ferme à jamais la porte des mystères. Vaines tentatives! folie! il ramasse les sciences spéculatives, lui qui n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances qui lui manquent. Eh bien, est-il juste que cet atome me demande à moi, qui suis son compagnon d'ignorance et de misère, si je nie les mystères du christianisme en certains endroits?

Je vous remercie, mesdames et messieurs, au nom des sourds-muets, de la visite dont vous avez bien voulu nous honorer. Je vous rends votre liberté; la séance est levée.

PAULMIER,
Instituteur des sourds-muets.

PARIS, VILLE DE GARNISON.

„Les talons sur la même ligne, et rapprochés autant „que la conformation de l'homme le permettra; les „pieds un peu moins ouverts que l'équerre et également tournés en dehors; les genoux tendus sans les „raidir; le corps d'aplomb sur les hanches et penché „en avant; les épaules effacées et également tombantes; „les bras pendants naturellement; les coudes près du „corps; la paume de la main un peu tournée en dehors, „le petit doigt en arrière et contre la couture du „pantalon; la tête droite sans être gênée, le menton „rapproché du cou sans le couvrir; les yeux fixés à „terre à environ quinze pas devant soi.“

Position du soldat sans armes.

Première partie de l'*École du Soldat.*

Ah! quel plaisir d'être soldat!

La Dame blanche.

Paris est pour les régiments dont se compose l'armée, infanterie et cavalerie, une véritable terre de promission, un Éden anticipé; il semble au plus grand nombre des chefs de corps que la France, cette belle France si convoitée, si jalousée par nos bons amis de l'extérieur, soit un désert où l'on ne rencontre qu'une oasis. Si l'on s'en rapporte à ces messieurs, un régiment n'est bien que là: comme beaucoup de gens, ils croient ou feignent de croire qu'on ne vit qu'à Paris, qu'on végète en province. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils y sont „près du soleil,“ et

qu'ils aiment à se réchauffer à ses rayons vivifiants; c'est qu'ils s'y trouvent comme dans une serre chaude, où tout pousse plus promptement. Un ministre qui sait le cœur humain a toujours soin de tenir, comme on dit, la dragée haute aux ambitieux. Comme stimulant de zèle, il laisse apercevoir à chaque colonel Paris en perspective; à-peu-près comme on promet des bonbons à l'enfant studieux qui a bien mérité de ses professeurs.

La faveur, les considérations personnelles, souvent même l'obsession d'un seul homme, bien plus encore que le haut degré d'instruction, la belle tenue „ou le dévoûment,“ décident aussi du séjour des troupes dans la capitale. Sous la restauration, avant que la Charte fût une vérité, que l'opposition eût bravement endossé la livrée du ministère, un régiment dont le numéro nous échappe, est venu trois fois à Paris en deux années, parce que le colonel à qui la cour en avait confié le commandement, se trouvait avoir l'honneur d'être le frère de lait d'une des femmes de service de S. A. R. la duchesse de Berry. On connaît des régiments qui, en moins de dix ans, ont occupé quatre ou cinq fois la capitale; et d'autres qui, dans le même espace de temps, ne l'ont pas approchée de plus de cent lieues: le pouvoir ne permet pas à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il est assez rare qu'un colonel qui a du crédit ou qui croit en avoir, réunisse ses officiers sans leur parler „de la certitude officielle“ qu'il vient d'acquérir d'un prochain séjour de son régiment à Paris. Sur cette assurance banale, qu'on ne révoque jamais en doute, il faut voir comme un corps d'officiers se livre à l'espérance, et quels sont les préparatifs. Les vieux fracs sont remis à neuf; on retourne les capotes; les épaulettes sont renouvelées; et chacun, après s'être occupé du moyen de se procurer de l'argent frais (ce qui se rapproche assez de la recherche du grand œuvre), rêve aussitôt les douceurs du chapeau rond, et l'incognito de la *lévite* bourgeoise! car il faut bien se garder de croire que, même en dehors du service, il soit permis à un officier subalterne de se dérober pour quelques

heures, sous des vêtements civils, à l'incommodité permanente de l'uniforme. Partout ailleurs qu'à Paris cette faculté lui est strictement interdite; il faut qu'il reste au carcan depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, et subisse incessamment les honneurs que lui doit toute sentinelle. Dans la bienheureuse Lutèce, au contraire, il n'est rigoureusement astreint à porter l'uniforme qu'aux revues ou aux prises d'armes; il doit même ne se montrer isolément dans les rues qu'en bourgeois, et n'avoir d'autre arme qu'un parapluie, symbole de la prudence.

Avez-vous quelquefois rencontré sur le boulevard du Temple, à l'heure où l'on commence à y persécuter l'innocence, dans l'intérêt de la saine morale, de rares promeneurs à l'allure décidée, au regard superbe, à ce je ne sais quoi qui tient du cheval échappé; s'ils marchaient par deux, au pas et en cadence; s'ils portaient la redingote bleue, à coupe belliqueuse et strictement boutonnée; le chapeau rond, haut de forme, et toujours en arrière de deux ou trois révolutions de la mode; s'ils avaient le pantalon de couleur tranchante, la moustache régulièrement taillée et soumise aux lois de la symétrie comme les arbres du parc de Versailles; si enfin tous tenaient à la main un jonc ou un parapluie à canne; dites hardiment que vous avez vu des militaires d'une des casernes voisines.

Il faut qu'il y ait bien de l'attrait, bien de la magie dans ce mot de Paris, pour que les officiers de tout grade, sans aucune exception, envient, par dessus tout, le séjour de la métropole! et cependant, à l'exception d'une indemnité qu'on alloue, en sus de la solde ordinaire, quels avantages les y attendent? Pour le soldat, le service est là vingt fois plus pénible qu'ailleurs, par suite de la multiplicité des postes, de l'importance de la consigne, et de la longueur des distances. Quant à l'officier, il faut, s'il est raisonnable, s'il sait imposer silence à ses passions, et surmonter ses habitudes militaires, qu'en franchissant la barrière par laquelle il est entré, il se soit décidé à subir toutes sortes de privations; il sera d'autant plus malheureux à Paris, qu'il ne pourra faire un pas sans se voir exposé à mille séductions dangereuses, et auxquelles il lui est

interdit de succomber. C'est un fait bien prouvé que, quelles que soient les ressources relatives de l'un comme de l'autre, ils ne sauraient voir se réaliser la moindre partie des brillants projets qu'ils forment en s'y rendant.

Pour la commodité du service militaire, on a partagé la capitale en quatre grandes divisions, dont les postes sont desservis par le régiment qui occupe la caserne la plus voisine.

Le nombre des casernes ou quartiers est de dix-sept, grands et petits, non compris les bâtiments militaires de la banlieue, tels que Vincennes, Saint-Denis, Courbevoie, et Ruel; et ceux des villes voisines où l'on est dans l'usage de tenir des garnisons, qui sont comme des annexes de la garnison de Paris, et qu'on place là, pour s'en servir au besoin, et les faire prudemment avancer dans les grandes occasions.

Sur la rive droite de la Seine, on trouve la caserne de la rue de Babylone, trop long-temps habitée par les Suisses, ces *amis de la maison*, comme les appelle Béranger; celles des rues Verte et de la Pépinière; celles de la Nouvelle-France, de la Courtille, et de Popincourt, réservées pour l'infanterie; le quartier des Célestins, destiné à la cavalerie; l'ancien couvent de l'Ave-Maria, et enfin les Minimes et le quartier Saint-Martin, qu'occupe une moitié à-peu-près de la garde municipale.

Sur la rive gauche, s'élèvent l'École-Militaire, où l'on place à la fois de l'infanterie et de la cavalerie; les quartiers de Belle-Chasse et du quai d'Orsay, la caserne de la rue de Tournon, qu'habite une autre fraction de la garde municipale, et les casernes auxiliaires des rues du Foin-Saint-Jacques, Mouffetard, et de l'Oursine.

Le lieu dit *la manutention*, où se fait le pain que mange la garnison, la salle des conseils de guerre située rue du Cherche-Midi, deux hôpitaux (le Val-de-Grâce et le Gros-Caillou), et enfin la prison de l'Abbaye où les militaires seuls ont l'honneur d'être admis, complètent les établissements militaires de Paris. Nous laissons en dehors, à dessein, le ministère de la guerre et l'hôtel des Invalides, qui sont affectés aux intérêts généraux de l'armée.

La force militaire en permanence à Paris, force qui dépasse rarement trente mille hommes en temps ordinaire, est placée sous les ordres immédiats d'un lieutenant-général commandant la Ire division territoriale, et d'un maréchal-de-camp commandant la place, dont l'état-major semble, par parenthèse, avoir fait, depuis longues années, le vœu de s'enterrer vivant dans l'entresol d'un des hôtels de la place Vendôme.

Les chefs de corps de la garnison ne reçoivent d'ordre pour le service journalier, que de ces deux notabilités, sur lesquelles repose particulièrement la tranquillité de près d'un million d'individus, et qui se trouvent ainsi spécialement chargés de la répression légale de l'émeute. Autour de chacune des casernes de Paris se meut une population industrielle, quasi militaire, et qui, placée là en apparence pour subvenir aux besoins de tout genre de la garnison, ne s'y est en effet établie que pour subsister aux dépens de ceux qu'elle fait vivre. Ces diverses colonies marchandes dont les mœurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent: 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bourgeoise* (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétribution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitants de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartements, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente

de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour recevoir des officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenants*), pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont précisément pas à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instants avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves, dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là, comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillants, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe généreuse, sans arrière-pensée, et dont le dévoûment n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent le tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions

*) Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés particulières. Les liens de parenté ne suffisent pas toujours; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir: soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe recherchent peu les occasions de se produire; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et désappointements, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, ces messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitants de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même: un clerc de notaire ou d'avoué, un commis marchand est officier dans la garde citoyenne; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses baïonnettes; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses œuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguité de leurs ressources financières les éloigne aussi du monde, et à Paris, plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spectacle, et sort impunément du café, sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans-cesse l'argent à la main; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'œillade

classique, et en rajustant son col dans la glace: „Écrivez, c'est „moi qui paie.“ Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intrigant; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire; adieu les douces jouissances de l'amour-propre; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilège de faire rire les départements, un de ces bons-mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes? Quelle maison de bonne compagnie leur aura permis l'entrée de ses salons? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises? Quel sera le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute, les rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différents postes que dessert la garnison; dans les moments de loisir que leur laisse un service constamment pénible, ils se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Éléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire*. On les aura vus dans les

guinguettes du boulevart extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, ou aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, ils se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, ou n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le temps de visiter nos grands monuments publics: du Louvre, les plus curieux auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin* *).

L. MONTIGNY,
Capitaine au 65e régiment.

*) C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.

LA COUR DE FRANCE

EN MDCCCXXX.

Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château des Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. „Vous pourrez, avez-„vous ajouté, vous croire encore à votre bureau, distribuant „à la curiosité ou au dévoûment des billets d'admission à „quelque fête ou cérémonie, et ce sera pour vous une douce „illusion.“ Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher; et ce n'est pas lorsque les évènements m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma

philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre demande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ridicules des différentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envié la malignité; et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquants et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mais qu'importe? il est peut-être encore des cœurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je ne puis espérer d'être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise: „Il a servi „quinze ans la famille exilée: il lui a dû l'existence des siens: „la reconnaissance le fera parler; il a sûrement l'habitude de „flatter ses maîtres: défions-nous donc de ce qu'il nous dira.“ A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaissance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son cœur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins, je n'aurai flatté que le malheur; et, certes, si les pavés sanglants de juillet n'eussent pas brisé d'un même coup la couronne de Charlemagne, le sceptre de saint Louis et l'épée de Henri IV; si Charles X régnait encore aux Tuileries, je me tairais, de peur qu'on ne jugeât ma louange intéressée; ou, si je prenais la plume, ce serait pour montrer que les idées libérales de la jeunesse actuelle avaient leurs entrées à la cour, et qu'il n'y avait d'exclusion que pour les principes révolutionnaires.

J'aurais ici une belle occasion d'entamer un chapitre de politique, et de résumer en quelques pages ce qui s'est imprimé dans les journaux depuis deux ans. Je pourrais prouver aux partisans de la souveraineté du peuple, qu'ils invoquent seuls le droit divin, puisque la voix du peuple passe pour être la voix de Dieu, *Vox populi, vox Dei:* tandis que leurs adversaires ne s'attachent qu'au droit d'hérédité, principe d'ordre et de sécurité pour les gouvernements comme pour les familles, droit inviolable et sacré, qui exista sans contestation depuis Adam jusqu'à Saint-Simon.

Je me trouverais d'ailleurs trop dépaysé dans le domaine de la politique, dont mes goûts constants m'ont toujours tenu éloigné. Je préviens donc les lecteurs de votre livre, que je ne les ferai point pénétrer dans le grand cabinet où se tenait le conseil des ministres; je n'y étais point admis; et, comme je n'ai jamais écouté aux portes, il me serait impossible de dire ce qui s'y passait. Je sais seulement que, sous le dernier ministère, il s'est dépensé trois feuilles de papier de trop, puisqu'elles ont allumé un si déplorable incendie.

C'est vous, bons habitants des provinces, vous qui n'avez jamais assisté aux fêtes et cérémonies de l'ancienne cour, c'est vous que j'invite à me suivre dans ces Tuileries dont le nom seul vous est connu. Je ne vous ferai point la description de son aspect extérieur. Vous devez en avoir déjà quelque idée, ne fût-ce que par ces gravures enluminées représentant la population entière de Paris, dansant de joie, en mai 1814, sous les fenêtres de Louis XVIII, ou bien encore ce peuple armé de fusils et de haches, criblant de balles et brisant les portes du palais de son roi, en juillet 1830. C'est dans l'intérieur du château que je veux vous conduire; mais je me garderai bien de vous le montrer tel qu'il était après les trois journées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses régistres lacérés; ses régistres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire disparaître leurs noms. Loin de rappeler

ces faits affligeants, je voudrais pouvoir les effacer de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira.

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques-unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans-cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet-de-chambre, le maître-d'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au jugement dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des vœux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des cérémonies, quelques débats sur les droits, privilèges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant la consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord: le garde-du-corps n'a rien dit, l'huissier

de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup-d'œil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux, voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressée une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois répétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles tiennent à la main, mais qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfants pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beauté de leurs enfants, sous la chemise blanche et la robe rouge, dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes

d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Chérubini et Lesueur, pour directeur Plantade, et formant, par la réunion de tous les talents, un ensemble d'exécution qui ne connaît aucune rivalité,. et qui sera long-temps regretté.

Mais tout-à-coup une voix s'élève, et dit: Le roi: voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien d'un vieillard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage des rois de France, il lave lui-même les pieds des treize apôtres, en signe d'humilité chrétienne! Riez, impies, de ces touchantes solennités du culte de vos pères; mais si vous y assistez une seule fois, vous ne rirez plus. Tout n'est cependant pas sévère et religieux dans la cène; les officiers des cérémonies et de l'autel s'avancent en procession, tenant à la main les insignes de leurs charges et des bouquets; après eux marche le dauphin de France, suivi des grands officiers. Ils viennent treize fois de suite chercher le pain, le vin et les plats destinés aux apôtres. Ils les portent au roi, qui les dépose dans des corbeilles aux pieds de chaque enfant; il y joint pour chacun d'eux le don d'une bourse, contenant treize pièces de cinq francs. Alors la cérémonie est achevée, et le roi peut se dire: „J'ai fait mieux qu'un acte de dévotion ou d'humilité; j'ai fait „le bonheur de treize familles."

Maintenant que nous avons vu le roi très-chrétien, abaissant la majesté royale devant ceux que le P. Bridaine appelait les meilleurs amis de son Dieu; cherchons à le voir dans cette cérémonie, qui naguère encore rappelait seule les anciennes

traditions de la chevalerie. Là, il est non-seulement roi de France, il est aussi grand-maître de l'ordre du Saint-Esprit. Cet ordre, fondé par Henri III, que tous les souverains de l'Europe étaient fiers et heureux de porter, cet ordre qui décorait la poitrine d'Henri IV, de Louis XIV, et de tous les grands hommes de guerre et d'état des deux derniers siècles; cet ordre, la récompense la plus glorieuse et la plus enviée des grandes illustrations de l'époque actuelle; la révolution dernière n'a pas voulu qu'il survécût à la monarchie.

La dernière cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit eut lieu le 30 mai 1830, jour de la Pentecôte. La direction des fêtes et cérémonies avait déployé tout le luxe de ses tentures, pour décorer le grand vestibule et la galerie de pierre qui conduit à la chapelle; le goût le plus parfait a toujours présidé aux travaux de ce genre, et ceux qui se rappellent Notre-Dame le jour du baptême du duc de Bordeaux, et la cathédrale de Reims au sacre de Charles X, rendront toute la justice qui est due au talent ingénieux et fécond de MM. Hittorff et Lecointe, et aux pinceaux de Cicéri.

Le chapitre de l'ordre se tint à 11 heures dans le grand cabinet. Là s'étaient rendus dans leurs riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, les chevaliers déjà reçus, portant en sautoir le collier de l'ordre, et sur le manteau la plaque d'argent, insigne brillant de leur dignité. Le roi, dont ce costume relevait encore l'élégance chevaleresque, présida le chapitre assemblé; puis le cortège se mit en marche pour la chapelle, où devaient être reçus les chevaliers promus nouvellement. Ils s'avancent sur deux rangs, et traversent une double haie de dames élégamment parées; on regarde, on nomme les chevaliers à mesure qu'ils défilent, et souvent des observations malignes résultent des rapprochements bizarres qu'opère l'ordre du cortège. Là s'avancent côte à côte et sur la même ligne, comme pour montrer l'envahissement des illustrations nouvelles sur le domaine de la vieille aristocratie:

Le duc de la Trémouille et M. Lainé;

M. Ravez et le duc de Montmorency;

Puis pour attester que l'ambition peut arriver au même but par divers chemins :

Le duc Decazes et le comte de Villèle ;

Le comte de Peyronnet et le duc de Dalmatie.

Puis enfin, pour montrer comment deux gentilshommes comprennent différemment leurs devoirs :

Le duc de Mortemart et le vicomte de Châteaubriand.

Une circonstance particulière donnait un attrait plus vif de curiosité, et ajoutait un intérêt plus touchant à cette cérémonie : le roi recevait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le jeune duc de Nemours, en présence de toute sa famille. Il n'est personne qui ne se rappelle l'air noble et gracieux du jeune prince, et l'émotion profonde qu'il ressentit à la voix de l'auguste vieillard, qui lui traçait les devoirs d'un preux chevalier. On eût dit un père heureux et fier de trouver, dans son fils, un cœur où germeraient sans peine des semences d'honneur et de loyauté. Tous les spectateurs étaient attendris : une mère pleurait ; et je fis des vœux pour que ses larmes fussent les dernières qu'elle eût à répandre.

Passerons-nous maintenant de cette grave et imposante solennité à ces fêtes si animées, si joyeuses, que ramenait tous les ans à Saint-Cloud, la Saint-Henri ? Vous montrerai-je le Trocadéro, se peuplant de jeux de toute espèce, de boutiques de tout genre, où les acteurs les plus renommés de la capitale, transformés en marchands forains, distribuaient avec grâce à tout venant des chansons, des jouets, des bonbons et des fleurs, pour la modique rétribution d'un remercîment ? Vous ferai-je assister avec toute la cour, dans ce vaste amphithéâtre élevé en trois jours, à cette brillante représentation du drame héroïque de *Bisson*, où Franconi et ses acteurs, hommes et chevaux, donnèrent tant de preuves de leur rare intelligence ? Voyez comme, au sortir de ce spectacle, le duc de Bordeaux rassemble sa petite armée d'enfants, les fait manœuvrer, au milieu de la foule étonnée, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine ; le voilà qui l'entraîne vers ces jeux gymnastiques, où il donne à tous l'exemple de l'adresse, de la force et de

l'intrépidité. Tous les spectateurs frémissent du danger auquel il s'expose : mais lui ne craint rien : il s'écrie : *A moi, Français !* et, d'un pas assuré, il monte à l'assaut, et va planter son drapeau à l'extrémité d'une planche étroite et mal affermie. Puis, un instant après, se mêlant aux soldats du poste voisin, il joue avec eux aux quilles comme un camarade; mais il a soin de perdre la partie, quand il est sûr de la gagner; car il veut être généreux, sans qu'on lui en ait l'obligation. Peut-être aussi aimerez-vous à voir cet aimable enfant, recueillant avec une ardente attention les leçons de ses deux habiles instituteurs, MM. de Barande et Colart ; et s'attachant surtout à l'histoire de son pays, et refusant obstinément d'appeler autrement que le *mauvais connétable*, le connétable de Bourbon, qui, suivant lui, ne méritait plus de porter ce nom, puisqu'il avait porté les armes contre son roi.

Mais où m'ont emporté mes souvenirs ? Nous voici à Saint-Cloud, et je ne devais parler que des Tuileries ; les jeux d'un enfant m'ont fait oublier les pompes de la cour.

Elle n'était pas sans éclat, cette cour dont le luxe, qui cependant n'avait rien d'exagéré, était un puissant mobile de la prospérité du commerce. Ces trois cents gentilshommes de la chambre, ces écuyers cavalcadours, ces officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, couverts de riches habits brodés d'or, étaient autant de tributaires de l'industrie, et lui payaient avec joie un impôt de vanité. Nous oublions trop que le pain du pauvre est dans la main du riche, et qu'il vaut mieux que ce pain soit pour lui le prix du travail, que le don de la charité.

Afin de nous réconcilier avec ce luxe, que l'on blâmait si légèrement, assistons à ces *jeux du roi*, où toutes les notabilités sociales étaient invitées. Depuis huit jours, on sait d'avance dans les ateliers de Paris qu'il doit y avoir cercle à la cour, car on ne peut suffire aux commandes qui s'y multiplient. Tailleurs, couturières, brodeurs, modistes, coiffeurs, bijoutiers, etc., tous se réjouissent, et le bonheur de l'invité qui se rend

à la fête dans un brillant équipage est partagé par l'ouvrier qui le voit passer.

Hâtons-nous de nous mettre à la suite de ces mille voitures qui s'avancent en ordre dans la cour des Tuileries, long-temps avant l'heure indiquée sur les lettres d'invitation; car ce n'est pas comme dans ces bals de société où il est de bon ton d'arriver tard afin de produire plus d'effet. Ici on veut être des premiers à recevoir un regard du roi. Mais déjà les rangs se pressent dans ces vastes salons où l'éclat des bougies répand un jour si favorable sur la beauté des femmes et sur le luxe de leurs parures. Il est impossible de se figurer, sans l'avoir vu, le magnifique spectacle que présentaient la salle du trône et la galerie de Diane, lorsque l'œil en embrassait tout-à-coup l'ensemble éblouissant: il n'était personne qui, en entrant, ne s'arrêtât pour l'admirer.

Là sont réunis, le ministre passé songeant aux moyens de ressaisir le pouvoir, le ministre présent préoccupé de la crainte de le perdre, et le ministre futur rêvant aux chances qu'il a pour s'en emparer. Tous les trois se saluent, se serrent la main avec affection; on les prendrait pour des amis. Là, se groupent des pairs de France, qui fiers de leur droit d'hérédité et confiants dans sa durée, estiment et calculent ce que vaut un fils aîné de pair, et par quelle dot la fille d'un banquier peut acheter un titre de comtesse et ses entrées à la cour. Ce ne sont point seulement les pairs de Louis XVIII et de Charles X qui se livrent à ces espérances: je vois d'anciens sénateurs de Napoléon partager ces illusions dont ils sentent aujourd'hui tout le néant. Voici près d'eux de vieux généraux qui, depuis la République jusqu'à Charles X, ont servi tous les gouvernements. Le drapeau a changé, mais qu'importe? l'honneur militaire n'a point failli, car depuis nos révolutions, il leur est impossible de le placer ailleurs que dans le courage. Ils causent entre eux de l'espoir d'une guerre, comme s'ils étaient encore en état d'en supporter les fatigues. Mais ils ne peuvent s'empêcher, malgré leurs anciens souvenirs, de rendre hommage à ces jeunes officiers de la garde royale, qui, par leur tenue,

leur discipline, leur savoir, et leur vaillance, n'avaient à envier à ceux de cette vieille garde, qui fit trembler l'Europe, que l'occasion de se montrer leurs dignes successeurs. Je ne sais pourquoi il me semble voir ces hommes, à larges épaulettes, jeter des regards dédaigneux sur cette foule d'hommes en habits bleus, dont le collet brodé de fleurs de lis d'argent révèle les fonctions législatives. Les soutiens du ministère s'étonnent qu'on ait invité tant de membres de l'opposition, et ceux-ci se plaignent de l'être moins souvent, et en plus petit nombre que leurs adversaires. Il n'y a point là cependant de côté droit, de côté gauche, ni de centre; on est presque du même avis sur la loi qu'on discute dans le salon des Tuileries; et si le scrutin se faisait là, l'urne ne contiendrait que des boules blanches, tant était grande encore alors l'influence d'une invitation au jeu du roi; elle valait presque le dîner d'un ministre d'aujourd'hui.

Mais un profond silence succède tout-à-coup au bourdonnement des conversations particulières; le roi paraît, suivi de toute sa famille; il circule lentement dans les salons, et trouve dans son cœur le secret de dire à chacun le mot qui doit lui plaire. C'est aux femmes surtout qu'il sait l'art de faire le compliment qui les flatte sans les embarrasser; il n'en oublie aucune, tant il craint de faire de la peine, et c'en serait une véritable que de ne pas obtenir un mot du roi. J'ai long-temps été tenté de croire que ce besoin d'obtenir un moment l'attention du souverain, était une petitesse de courtisan; mais depuis que j'ai vu, de mes yeux, les députés les plus ardents de l'opposition, les hommes les plus fiers et les plus indépendants, M. Benjamin Constant lui-même, se presser, se pousser, pour arriver au premier rang, afin d'être aperçu par Charles X, et s'enorgueillir d'une phrase obligeante, comme un général le ferait d'une victoire, j'ai été forcé de reconnaître qu'il y avait, dans les regards et dans les paroles d'un roi de France, un pouvoir magique devant lequel tombaient toutes les préventions humaines.

Je ne dois pas finir le tableau de ces brillantes réunions

sans parler des membres du corps diplomatique, qui en augmentaient l'éclat par la richesse et la variété de leurs costumes, et sans faire mention des hommes de la cour de Charles X. Je sais qu'il est convenu, sur les théâtres et dans les carrefours, qu'un seigneur de la cour est un être imbécile, bas, cupide, et insolent. Ceux qui les voient tous ainsi, ressemblent à ce voyageur qui, traversant rapidement une ville, et apercevant à une fenêtre une femme dont les cheveux étaient roux, en conclut, et écrivit que toutes les femmes de cette ville étaient rousses.

L'homme de cour, tel que je l'ai vu presque toujours depuis la restauration, est fier de sa naissance et de son nom; mais il sait qu'il n'a pas plus de raison de s'en glorifier, qu'un chanteur de la voix que lui a donné la nature, et qu'un homme riche de la fortune qu'il doit à ses pères. Dévoué au roi, il ne se croit pas l'humble serviteur des ministres, et quand sa conscience le lui prescrit, il se place dans les rangs de l'opposition. Il est d'une extrême politesse, car il a vu que c'était le moyen le plus sûr de faire reconnaître sa supériorité sociale. Il rend justice au mérite, il l'estime, il l'aime, il l'admire franchement et sans envie; mais il ne faut pas que ce mérite se trouve chez un homme d'un rang égal au sien, car alors il est tenté de le lui contester. Il est généreux, car il aime à suivre l'exemple du maître qu'il sert; il sait d'ailleurs que la générosité est une vertu noble et grande, et s'il ne se fait pas toujours un bonheur de l'exercer, il s'en fait du moins un devoir. Sans être savant, il n'est étranger à aucune science, il trouve le secret de paraître connaisseur dans les arts, quand il ne l'est pas réellement; mais il ne s'érige plus en protecteur des artistes, il est leur ami. L'empire de la plume blanche et du talon rouge étant détruit, il est forcé d'être aimable pour être aimé: enfin il a des mœurs, ce dont il s'étonne comme du plus grand changement que la révolution ait espéré.

Tels sont en général les courtisans de notre siècle; mais parmi eux, il s'est trouvé des hommes qu'on se plaisait à injurier, sans-doute parce qu'ils étaient placés sur les marches du trône

qu'on voulait abattre: des hommes pleins de courage, de talent et d'énergie, dévoués sincèrement aux vrais intérêts du peuple, qui les haïssait sans les connaître; des hommes qui ont trouvé dans leur âme noble et loyale, dans leur amour pour le pays, cette éloquence vive et profonde, généreuse et forte, vraie et passionnée, qui n'a rien de la chaleur factice de l'avocat, ni de la pompeuse faconde du politique, mais qui étonne, émeut, persuade ceux-là même qui d'avance sont décidés à les combattre et à sacrifier leur conviction à leur opinion de commande et à leur ambition du moment; des hommes enfin qui, voyant l'impossibilité de faire le bien, et ne voulant point participer au mal qui peut se faire, rentrent dans la vie privée, et emportent dans leur retraite les regrets, l'estime, et l'admiration de leurs concitoyens; je n'ai pas besoin de les nommer.

Les jours consacrés aux *Jeux du Roi* n'étaient pas les seuls où les sommités sociales fussent admises à la cour. Le peuple avait aussi sa fête, et c'était celle du roi. Ce jour-là, pas une larme qui ne fût essuyée, pas une chaumière qui ne fût heureuse, pas une famille qui n'eût du pain. Mais comme cette fête ne fut point célébrée en l'an de grâce 1830, je ne rappellerai que le premier jour de l'année, ce jour où suivant l'usage, tous les différents corps de l'état viennent renouveler au souverain, quel qu'il soit, les mêmes hommages et les mêmes vœux, et lui jurer périodiquement le même amour et la même fidélité. J'avoue que ces discours uniformes que prescrit l'étiquette, que les sentiments, plus ou moins sonores, suivant l'opinion et le talent de l'orateur, n'ont jamais eu de prix à mes yeux que parce qu'ils donnaient souvent lieu à des réponses pleines de sens et de bonté. Charles X avait, dans ces occasions, une facilité et une grâce d'élocution qu'on ne peut lui contester.

C'était aussi le premier jour de l'an qu'avait lieu le grand couvert. L'usage qui obligeait le roi et sa famille à dîner en public, ne pouvait avoir rien de pénible pour Charles X. Il ne devait pas craindre qu'on le comparât à ces monarques d'Orient, qui pensent que, lorsqu'ils ont bien dîné, aucun de leurs sujets

ne doit avoir faim. Il savait que le vœu d'Henri IV était réalisé, et que la poule au pot ne manquait ni à l'artisan industrieux, ni au laborieux cultivateur.

Si ces dîners d'apparat n'étaient pas pour lui sans charmes, combien il se trouvait plus heureux encore lorsque le jour des Rois ramenait ce dîner de famille dont l'usage lui faisait un devoir si doux! J'aime ces anciennes coutumes de nos pères qui se transmettent de génération en génération, comme un héritage de joie et de bonheur. Les siècles modernes ne sont pas les seuls qui aient donné l'exemple de ces réunions de famille, où le sort décerne une royauté qui n'a ni soucis ni regrets. Les anciens ne manquaient jamais de nommer un roi du festin lorsqu'ils voulaient l'égayer; et afin que tout le monde fût d'accord, c'était le sort qui décidait l'élection. L'usage des fèves, comme marque distinctive du pouvoir, n'est pas plus nouveau; les Grecs s'en servaient pour la nomination de leurs magistrats, et lorsque Pythagore disait à ses disciples: *Abstenez-vous de fèves*, il leur donnait un conseil plein de sagesse, dont peu de gens aujourd'hui seraient tentés de comprendre le sens énigmatique et mystérieux.

La fève, parmi nous, n'a point le danger que redoutait Pythagore: qu'il est heureux le roi de la fève! il n'a point de ministres qui le trahissent, point de courtisans qui le flattent, point de Chambres qui le gênent, point de journaux qui troublent son empire; ses sujets sont tous des amis qui lui paient gaiment un tribut d'amour; il choisit sa reine sans que la politique contrarie son penchant; s'il l'embrasse, on applaudit; s'il boit, on s'écrie; enfin, pour comble de bonheur, son règne ne dure qu'un moment.

Les joies de cette royauté passagère ne furent peut-être jamais plus vives qu'aux Tuileries, le 6 janvier 1830. Tout prospérait dans le royaume, et les descendants d'Henri IV, réunis dans un dîner de famille, formaient alors un ensemble, aussi noble que touchant, des mêmes sentiments et des mêmes vœux. C'était un jour de fête pour tous, et surtout pour les

enfants, qui cette fois, se réjouissaient de voir disparaître l'importune contrainte de l'étiquette.

Autour de cette table royale, on voyait d'abord l'auguste vieillard, qui aimait toujours à laisser paraître la bonté de son cœur à travers la dignité de son caractère; chez lui, l'homme n'enviait et ne demandait au roi que le pouvoir de faire le bien. A ses côtés étaient assises madame la duchesse d'Orléans, heureuse mère d'une belle et nombreuse famille, et madame la Dauphine, qui tâchait de se consoler de ne pas avoir un pareil bonheur, en adoptant tous les malheureux: femme sublime dans l'infortune, héroïque dans le danger, et qui, en passant par tous les degrés du malheur, est arrivée à cette hauteur de vertu devant laquelle s'abaissent toutes les gloires humaines. Près d'elle, on voyait M. le duc d'Orléans, dont Charles X aimait à se rappeler les témoignages de zèle, de fidélité et de dévoûment, lorsque exilés tous deux sur des bords étrangers, ils partageaient les mêmes malheurs et formaient les mêmes espérances: puis Madame, duchesse de Berry, si heureuse, si fière, si belle de son fils, aimant les arts qu'elle protège et cultive, donnant à tout ce qui l'environne la vie et la gaieté, ne voyant alors dans l'avenir que des jours sereins, et ne se doutant pas que les pauvres et les infirmes de son hospice de Rosny seraient bientôt réduits à implorer la charité publique. N'oublions dans ce tableau de famille, ni M. le Dauphin, ni mademoiselle d'Orléans, ni les ducs de Chartres, de Nemours, et d'Aumale, ni le prince de Joinville, ni les deux jeunes et jolies princesses d'Orléans, ni Mademoiselle, si gaie, si gracieuse, si spirituelle: regrettons de n'y pas voir M. le duc de Bourbon, que ses infirmités retiennent à son château de Saint-Leu, où il devait espérer de mourir tranquille et heureux. Mais réservons toute notre attention pour cet enfant, qui bientôt doit jouer un rôle si important parmi les augustes convives.

Déjà les deux premiers services ont épuisé la patience de ces jeunes cœurs, dont le respect arrête encore l'élan joyeux: le moment est enfin venu, et tous les yeux se sont tournés vers l'officier de la bouche, qui porte sur un plateau d'argent,

recouvert d'une serviette, les quinze gâteaux, dont un seul contient la fève désirée. C'est le duc d'Aumale, qui, par le droit du plus jeune, les distribue aux convives, en ayant soin d'en garder un pour lui. Chacun s'empresse de connaître son sort, et les exclamations de l'ambition déçue se font entendre de tous côtés. Un seul enfant rougit et se tait; non qu'il soit embarrassé du rang où il est appelé; mais il ne veut pas humilier ses compétiteurs par l'éclat de sa joie innocente. Sa nouvelle majesté ne peut cependant pas garder long-temps l'incognito, et le duc de Bordeaux est proclamé roi de la fève aux acclamations unanimes. C'est alors qu'à l'exemple du nouveau souverain tous les enfants se livrent à une gaieté que le Roi et Madame animent et partagent, et que la Dauphine ne cherche point à contenir. Déjà le choix de la reine est fait: c'est madame la duchesse d'Orléans, qui se prête volontiers à recevoir un honneur qu'elle n'a peut-être pas envié; et le dîner s'achève au milieu des éclats de rire, et des cris de *Le roi boit! La reine boit!* mille fois répétés.

Les augustes personnages, assis autour de cette table royale, n'étaient pas les seuls admis à prendre leur part du gâteau des rois. Les parcelles de ce gâteau se répandaient avec profusion sur toute la France. Je vous en atteste ici, vous, poètes et écrivains, dont Charles X aimait à encourager les nobles travaux; vous, artistes habiles dont les tableaux peuplent nos musées et décorent nos palais, dont les statues ornent nos ponts et nos places publiques; vous, disciples d'Euterpe et de Thalie, dont sa munificence récompensait les talents; vous, simples artisans dont il enrichissait l'industrie; et vous, villages incendiés; vous, vieux et infirmes serviteurs de la République et de l'Empire; vous, veuves désolées et orphelins délaissés; vous-mêmes aussi, grands et puissants du jour, ne receviez-vous pas votre part du gâteau des rois?

Mais on va se lever de table; et Charles X demande un moment de silence qu'il obtient avec peine:

„Sire, dit-il à son petit-fils, votre règne va finir dans

„cinq minutes: votre majesté n'a-t-elle pas d'ordres à me „donner ?

— „Oui, bon-papa, je veux....

— „Vous voulez! prenez garde: en France, le roi dit: „*Nous voulons*, et quelquefois même: *Ils veulent.*

— „Eh bien, nous voulons que notre gouverneur nous avance „trois mois de notre pension....

— „Que ferez-vous de tant d'argent?

— „Bon-papa, la mère d'un brave soldat de votre garde a „eu sa chaumière incendiée, et ce n'est pas trop pour la faire „rebâtir....

— „C'est bien; je m'en charge....

— „Non, bon-papa, parce que si c'est vous, ce ne sera „pas moi.

— „Et que ferez-vous sans argent pendant ces trois mois?

— „Je tâcherai d'en gagner par les bons points que j'aurai „de mes instituteurs, et que vous me payez toujours.

— „Ah! vous comptez là-dessus?

— „Sans-doute; ne faut-il pas que j'habille mes pauvres? „car j'ai des pauvres, comme vous, comme maman, comme „ma tante.... Oh! j'ai fait mon calcul, et je suis bien con- „tent. Quand j'aurai donné dix francs à la pauvre femme du „bois de Boulogne qui a un petit enfant malade, il me restera „encore vingt sous pour faire le prince.“

A ces mots, Charles X embrassa avec tendresse son petit-fils, et s'écria: „Heureuse France, si jamais il est roi!“

ÉD. MENNECHET.

LES PETITS MÉTIERS.

Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun cens passé la barrière; industrie d'égoût et de carrefour, de mansarde et de ruisseau; industrie de hasard qui a ses espérances, ses maîtrises, son service central; industrie de chiffons, de vieux clous, de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles. Toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collège, qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous, le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur! Il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutique sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir! Les propriétaires de Paris sont si durs, le papier est si difficile à escompter! Cependant, il faut vivre! il faut échapper au désordre et à l'hôpital! Vive donc le petit métier sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettre de change, sans profit, le petit métier en

plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir. A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, et plein de remords, et entrecoupé de voluptés fugitives; sommeil dans la soie volée, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures, et qui s'achève aux cris des marchands d'habits; vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles, les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes parts, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le fier cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait de faim sans ces carottes, ces pommes de terre et ces œufs équivoques; le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché; il attend à son cinquième étage; il attend non-seulement la providence de chaque jour, mais la providenee de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère. Toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en fer-blanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal; des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans leur mouchoir; de petites filles de quinze ans, qui viennent à la place de leurs mères, violettes de froid et les cheveux flottants; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour; innocentes abeilles autour

de la ruche; la laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution dure jusqu'à midi: cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours, son rustique enfant est petit-clerc d'une étude, et l'honnête laboureur son mari tient les cannes et les chapeaux dans une maison de jeu.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Écoutez! à midi voilà Paris qui se réveille! Le bruit monte aux cieux; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier à Paris a sa concurrence et sa parodie. Haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré; cherchez bien! et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris. A côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, le cachemire-Ternaux; non loin du cachemire-Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; puis plus bas, madame la Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant à tant par jour la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre, et jusques à la cornette et à la chemise de la prostitution. Le petit métier est un Protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra tout nu pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours, qui fait le mort, qui prendra toutes les allures. Vous savez l'histoire de saint Siméon Stylite, qui est resté quinze ans logé au sommet d'une colonne? A Paris, pour de l'argent et pour très-peu d'argent, vous trouverez facilement un homme qui remplira ce métier-là. Car être Dieu aujourd'hui, cela est devenu un bien petit métier.

Allons dans la ville. Descendu de votre chambre, vous passez nécessairement devant la loge du portier. Cette loge

est une espèce de niche au rez-de-chaussée, dans laquelle très-souvent, on n'oserait pas loger son chien, pour peu qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille; le père qui fait des souliers, la mère qui lit des romans, la fille qui déclame des vers, espoir du Théâtre-Français; le fils aîné qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu, le dernier né qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix, ou qui prépare les cuivres de Johannot. Tout ce monde d'artistes vit et pense, et travaille, et compose, et se passionne, en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent? savez-vous comment tous ces enfants sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et *vestitum* dans cette difficile condition? qui le sait? qui pourrait le dire? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail, et d'une volonté ferme! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Je ne vous retiens pas plus long-temps à votre porte; vous sortez. Prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur; il gratte et regratte entre les pierres. Il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices, il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent emporte; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement, aux clous égarés de la ferrure des chevaux, aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle de la roue; il lave la boue de la ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique; il est heureux d'amener un clou sans tête, comme d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines. Voyez cet homme! quelle attitude pénible! comme il est couché sur sa proie, que de passion et

d'avidité dans le regard! comme il joue avec la fortune! que d'imprécations dans son ame! comme son cœur bat dans sa poitrine! Pauvre homme, hélas! la mine est peu abondante! La révolution de juillet a renvoyé tant de chevaux à la charrue, elle a réformé tant de voitures, que c'est à-peine si le ruisseau charrie encore assez de fer pour que le regratteur gagne de quoi aller, le dimanche et le lundi, se consoler à la barrière. Dans des temps meilleurs, il y restait trois jours!

Quand vous avez évité le regratteur et l'eau qu'il jette de côté et d'autre, vous tombez d'ordinaire vis-à-vis le commissionnaire du quartier. Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au-devant de madame à son retour; le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami de la cuisinière, et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu, parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret, sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zèle, soit affaires, soit amour. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin.

Plus loin, sur le Pont-Neuf, sur le quai de la Grève, hors des boutiques, vagabonds ou stationnaires, sans patente mais non pas sans aveu, vous rencontrez une race d'industriels, toujours occupés, qui se croisent dans tous les sens et sans confusion. L'un, appuyé sur son échoppe d'un pied carré, sollicite, pour

un sou, la faveur de rendre son lustre à votre chaussure délustrée; l'autre, d'une voix enrouée, appelle votre caniche qu'il veut tondre à toute force; le caniche épouvanté se presse près de son maître en aboyant; celui-ci vend des allumettes; celle-là des épingles; ce vieillard gagne sa vie avec le sucre d'orge. Voyez cette large commère! elle porte sur son ventre l'attirail d'une cuisine; le fourneau est allumé; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se dessine sous toutes les formes; l'air est embaumé à dix pas à la ronde; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève. Que dis-je? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choisie, appellent tour à tour l'appétit du passant; la boucherie est à côté de la cuisine; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure; le Parisien fait son second repas; il a mangé une tasse de lait le matin, à une heure il mangera pour quatre sous de pommes de terre ou d'autre friture, enveloppées dans une feuille de papier imprimé. Tout en dînant au soleil, appuyé contre le parapet du pont, et en regardant un faiseur de tours, le Parisien peut lire de temps à autre les nouvelles de la politique et des arts dans la bienheureuse enveloppe de son dîner. Ainsi, tous les plaisirs à la fois se réunissent à cette heure fortunée pour l'habitant de Paris; l'eau du fleuve, le soleil dans le ciel, l'oiseau du quai des Orfèvres, qui chante; le bateleur qui joue, la friture qui frémit, les nouvelles politiques du journal de la veille; il s'en faut encore de trois jours pour que le politique du port de Marseille en lise autant à son lever, que n'en peut lire l'honnête ouvrier du quai de Grève à son second repas.

Or ne croyez pas que cette industrie à-part soit à la portée de tous les hommes de ce monde. La petite industrie parisienne n'est faite que pour le Parisien. Il n'y a que le Parisien qui comprenne, qui aime, qui sache apprécier à leur juste valeur tous ces petits marchands. Le petit marchand est un être essentiellement parisien, une nécessité essentiellement parisienne. Il n'y a que le Parisien qui sache arrêter, par une ardente soif

d'été, un honnête marchand de coco, qui cause avec lui en essuyant son verre argenté, qui lui fasse remplir le verre jusqu'au bord, et qui demande la monnaie de ses dix centimes après avoir bu et causé pour deux sous au moins avec l'honnête marchand de coco. Le marchand de coco, bon enfant, sourit agréablement au Parisien, lui rend deux centimes sur cinq, et, après l'avoir salué poliment, il se met à crier de nouveau son *coco à la glace!* véritable providence des soldats et des bonnes d'enfants!

A la place de mon Parisien, imaginez un homme de province bien dédaigneux, bien dégoûté, bien altéré, il passera fièrement devant la bienfaisante tisane; il dédaignera le sourire bienveillant de la vieille Hébé qui l'appellera, et une heure après il se donnera une indigestion avec un pot de bière tournée qu'il boira dans un estaminet.

Il n'y a que le Parisien, dans le monde, pour parler à une poissarde, pour être agréable avec une écaillère, pour ne pas irriter une cuisinière ambulante tout en marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est poli, il a le parler doux, il évite toutes les dissonnances; en même temps il ne rougit de rien; il accoste en plein jour la grisette qui lui plait; il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il bôit; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amandes. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de l'homme de province. L'homme de province est fier; c'est le type du niais endimanché. Il dédaigne toutes les facilités de la vie. Tout à l'heure vous l'avez vu aimant mieux mourir de soif que de boire du coco, à-présent voyez-le entrer dans une de ces cavernes empestées où l'on dine à vingt-quatre sous par tête; le provincial s'assied fièrement à une table d'une froide propreté, il avale ses quatre plats sans mot dire, et après la mince tranche de bœuf, le civet de lapin, l'omelette soufflée, le petit pot de crème et le petit verre, il sort de là, l'œil triste, le ventre creux, l'estomac malade; sans se douter qu'à la place de Grève, ou sur quelque joyeux boulevart, il aurait fait un très-excellent diner et très-joyeux avec la moitié moins d'argent. Que voulez-

vous? quand le provincial dîne, il lui faut avant tout une serviette et un couvert d'argent.

Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le beau, qui fait le voluptueux au soleil, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hiver, qui a des amusements pour toutes les heures, qui est suivi à chaque pas qu'il fait par un troupeau d'esclaves prêts à satisfaire ses désirs au moindre geste; le Parisien se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux. Il est dégagé de tous les soucis de la vie. On a inventé pour lui un détail marchand qui ferait peur à tout autre peuple. Si le Parisien le veut, on lui donne du sucre pour un sou, on lui vend une aile de volaille, une cuisse de perdrix ou le croupion d'un faisan; le Parisien a ce qu'il veut. Parlez, riches de la terre, qu'avez-vous donc qu'il n'ait pas, lui? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse; vous jetez une rose dans vos cheveux; un frais ruban orne votre taille: demain, aujourd'hui peut-être, Jenny, la bouquetière, mettra votre robe de gaze; elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux; le frais ruban entourera la taille de Jenny, seulement il sera serré d'un cran de plus.

Il en est ainsi pour tout ce qui se fait, se fabrique, s'invente et s'importe à Paris. Tout ce travail, toutes ces recherches, tout ce luxe, c'est pour le Parisien. On appelle Staub, on lui commande un habit, on choisit l'étoffe soyeuse, on indique la couleur des boutons et la qualité de la doublure, on a un gilet qui vient d'Angleterre, on porte des bottes de Sakoski, c'est à-peine si votre chapeau pèse trois onces; allons, Dandy, mets-toi à la torture dans ton habit neuf, gène tes pieds dans tes bottes, étouffe-toi dans ton gilet; porte à la main ton chapeau, de peur de déranger l'artifice de tes cheveux. Huit jours après passe le marchand d'habits. — *Vieux habits! vieux galons! achetez des habits! vendez des habits!* O Sakoski! ô Staub! Les bottes de Sakoski, bien qu'un peu larges, passent aux pieds d'un marchand de contre-marques; l'habit de Staub est endossé par un figurant

du Gymnase, à qui son théâtre donne vingt sous par jour, à condition qu'il sera très-bien mis.

Puisque j'en suis au marchand de contre-marques et au figurant de théâtre, parlons-en.

Le marchand de contre-marques est le marchand de plaisirs dramatiques pour le Parisien. Le Parisien et le très-grand seigneur d'autrefois étaient les seuls qui eussent le privilège de ne pas payer au spectacle. A-présent, qu'il n'y a plus de grands seigneurs, le Parisien est le seul qui jouisse du privilège. Donc la première pièce se joue; le riche arrive, il s'ennuie et s'endort; il s'en va; il jette ou il vend sa carte à des spéculateurs qui sont à la porte du théâtre, et aussitôt le Parisien accourt, ou plutôt on va le chercher. — Voulez-vous voir danser madame Alexis Dupont, Parisien? — Voulez-vous voir jouer mademoiselle Georges, à son cinquième acte, Parisien? — Parisien, Odry va commencer, et il est charmant! Et voilà mon Parisien, le cigare à la bouche, qui réfléchit, qui est distrait, qui marchande, qui accepte et qui voit, pour le prix de la chandelle qu'il brûlerait le soir à la maison, tout le beau du spectacle dédaigné par le riche. Le voilà qui applaudit, qui rit, qui siffle, qui s'amuse; c'est pour lui seul qu'il y a un Opéra dans le monde, pour lui seul qu'on fait de l'art et de la poésie en France. Homme heureux! il s'est levé; on l'a servi dès le matin; pour lui la poule a pondu son œuf, la vache a donné son lait, le commissionnaire a pris ses crochets, le décrotteur a débouché son cirage; pour lui le tailleur a fait tous les habits que vous voyez; c'est pour lui que tous les fournisseurs travaillent, que toutes les boutiques s'éclairent, que les théâtres sont ouverts. Heureuse, trois fois heureuse influence des très-petits métiers.

Le petit métier est la Providence du Parisien qui n'est pas riche. Le petit métier le défend de l'ennui et du désespoir, et le met au niveau de toutes les fortunes; il lui donne les moyens de satisfaire tous ses désirs. C'est aux petits métiers que le Parisien doit son bien-être et sa maison, et ses gens et sa voiture. Dernièrement encore, les petits métiers ont donné à chaque Parisien une grande voiture à deux et à trois chevaux, toujours

à ses ordres, toujours prête à lui faire traverser la ville dans tous les sens. Insouciant et paresseux bonhomme de Paris! Il a fallu que le conducteur d'omnibus eût la livrée, il a réglé le nombre et la couleur des chevaux; il a pris tous les soins possibles de son équipage. Aussi quand il est gravement étalé sur les coussins élastiques, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, vous pouvez nous en croire, le Parisien n'a rien à envier à son voisin, le ci-devant marquis, qui, pour aller en voiture, a des chevaux à acheter, une écurie à louer, du foin et des valets à payer sans compter qu'il est obligé d'aller en fiacre le plus souvent.

A Paris, grâce au petit métier, il n'est pas de chose qui n'ait deux prix, deux prix extrêmes, le prix fort et le vil prix; il n'y a pas de juste milieu, bien que souvent prix fort et vil prix ce soit identiquement la même chose. Ainsi on vend du gibier sur le Boulevart-Neuf et chez madame Chevet; on joue à la roulette dans le *Salon des Princes* tout doré; somptueuse caverne où s'est consommée le ruine de tant de malheureux; on joue à la roulette sur le Pont-Neuf. Si le boulevart des Italiens est fier de l'Opéra, le boulevart du café Turc a aussi bien que l'Opéra, et beaucoup mieux que M. Albert, il a les Funambules et Debureau, le gille sublime. Eh! mon Dieu, qui pourrait dire si on a moins de plaisir au bal de la Chaussée-d'Antin qu'à celui de la Courtille? Quelle différence trouvez-vous donc à triompher de la coquette en rubans et en soie, ou à pourchasser le soir la grisette à l'œil noir et au pied furtif; la grisette, véritable création parisienne, fleur à demi épanouie de sa corbeille, l'honneur de ses jardins et de ses magasins somptueux, la poésie de son étudiant, a quelque chose d'aimable, qui n'est pas le vice et qui n'est pas la vertu. La grisette petit négociant, lui aussi, joyeux, alerte, insouciant, fait pour le Parisien, et que lui seul sait comprendre! Mon Dieu! vous le voyez, vice ou vertu, peine et plaisir, amour et repentir, c'est partout et toujours la même chose pour le Parisien.

Le Parisien est l'égal de quiconque vient habiter sa ville, il est son égal en plaisirs, en bonheur, en amour; il partage

ses fêtes, ses affections, son luxe; seulement, l'un est malade dans son lit, l'autre est malade à l'hôpital, avec cette différence toutefois en faveur du pauvre, que le médecin est le même au palais du riche et à l'hôpital. Seulement entre le palais et l'hôpital, M. Dupuytren lui-même n'hésite pas, c'est toujours le Parisien, le Parisien de Paris, le malade de l'hôpital qui est visité le premier.

Et non-seulement le petit métier s'applique aux nécessités de la vie et à ces besoins de luxe qui sont encore une nécessité; mais encore le petit métier s'inquiète des caprices les plus bizarres, les plus inattendus du cœur et de l'esprit de l'homme de ces caprices qu'on ne voit qu'au riche et au puissant, que les riches seuls se permettent dans les autres pays, et que le Parisien se permet dans le sien à tous propos, sans rime ni raison, par cela seul qu'il sait ce qu'il veut, qu'il le connaît, qu'il le veut, qu'il n'a qu'un temps à vivre, et qu'il est Parisien de Paris.

Par exemple, Catherine veut écrire à Jean-Jean, qui est à Chartres; Catherine ne sait pas écrire; pour quatre sous, Catherine enverra à Jean-Jean une lettre bien dictée, bien sentimentale, sans aucune faute d'ortographe, sur papier vélin parfumé, avec un cachet en cire et armoiries. Le sergent-major quand Jean-Jean recevra cette lettre, lui demandera sérieusement si ce n'est pas madame de Sévigné qui lui écrit. D'autre part, vous avez un oncle, membre de la société polytechnique: pour peu que votre oncle aime les vers; pour quinze sous, en vous y prenant un jour à l'avance, vous aurez une chanson faite exprès pour la fête de ce digne oncle, dans laquelle chanson sera son nom, lequel nom rimera avec le vers suivant, si vous voulez ajouter cinq sous de plus. Savez-vous qu'il y a un théâtre à Paris à la grille du Luxembourg, où un marquis fait un vaudeville pour douze francs, avec tous les couplets? Un mélodrame se paie vingt-cinq francs en ce lieu; on a payé quarante francs la pièce intitulée *Napoléon!*

Il y a des gens qui vous vendront un quart de mélodrame à l'Ambigu. Sur le quai aux Volailles, vous ne sauriez croire combien il y a d'écrivains qui font un volume de roman pour

un billet de cinquante francs. Ils escomptent leur billet à quinze pour cent à leur libraire, et il se trouve que le libraire n'a pas gagné grand'chose quand le volume est imprimé.

Toute une famille habite un rez-de-chaussée dans un quartier malsain. A les voir, on ne devinerait guère quel métier font ces gens-là; ils sortent tous à de certaines heures du jour; ils vivent; ils sont dédaigneux pour leurs voisins; ils ne rentrent à leurs taudis que bien avant dans la nuit; ils étudient; ils font des évolutions. Quand le maître de la famille sort, il emmène avec lui tout son monde, jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa mère infirme, le petit enfant qui sort du berceau n'est pas oublié; quelquefois même le caniche Azor et la pie Margot sont de la partie. Famille bohême! Ce père de famille est comparse de théâtre; toute sa vie il a figuré dans les théâtres sans jamais avoir la dignité d'un acteur, sans jamais songer à dire un mot au parterre. Cet homme a subi, lui aussi, toutes les vicissitudes du drame. Quand il y avait des Romains au théâtre, Romain en toge et en robe de pourpre, il a gagné un rhumatisme au bras droit à force d'avoir le bras nu. Les Colins d'opéra-comique ont été funestes à sa cuisse gauche, qui n'était vêtue que d'une simple percaline, garnie d'une faveur rose ou bleue; l'importation des *Brigands* de Schiller en France, ç'a été aussi une époque fatale de sa vie. Les brigands de théâtre lui firent grand tort; un jour il eut la tête fracassée d'un coup d'épée de bois; un autre jour il reçut un coup de feu dans les yeux; puis vinrent les monstres, les diables, le feu d'enfer, il fallut se barbouiller de rouge et de noir, se mettre des serpents sur la tête, se jeter à corps perdu dans le gouffre; puis la vérité du drame envahissant toujours, on fit monter le comparse à cheval, on le fit monter sur les toits, on l'exposa à se rouer les membres, on le couvrit de plaies infâmes, on le marqua à fer rouge, on donna le knout au malheureux comparse; puis, comme à force de progrès les théâtres furent déserts, on réduisit le prix du comparse, on le força de se fournir de rouge, de blanc et de mollets, toutes choses qui n'étaient pas à sa charge autrefois. Alors il fallut avoir recours

à d'autres moyens; l'homme comparse se multiplia de toutes les manières, il fit paraître sa femme et ses enfants, il fit venir son frère et sa sœur, il habilla son vieux père en sénateur, en doge, en Pair de France; sa vieille mère eut un rôle dans les drames de la révolution et de l'empire; tout devint matière théâtrale chez cet homme; cette pie que vous voyez pendue à sa fenêtre, elle joue son rôle dans la *Pie voleuse*; ce chien fut sublime dans le *Chien de Montargis*; dans ce rez-de-chaussée, humide et malsain, vous trouverez, au résumé, tout l'art dramatique de nos jours.

C'est là sans contredit un petit métier s'il en fut. Faire des couplets, déchirer une comédie en lambeaux pour en construire un vaudeville, paraître devant un comité de lecture, se mettre en quatre pour enfanter cette œuvre malheureuse, et quand l'ouvrage va être joué, se mettre à genoux devant des pauvres diables qui font encore un plus petit métier que le vôtre, cela est dur en vérité.

Le jour de la première représentation est venu. Chez le marchand de vin du coin se réunissent tous les littérateurs du parterre; ils se donnent le mot d'ordre: on leur indique où il faut rire, où il faut pleurer; à quel moment précis il sera nécessaire de montrer de l'enthousiasme; le succès se complote, se prépare, se décide au cabaret. Je ne connais pas de plus petit métier que celui-là, si ce n'est le métier des auteurs.

Souvent il arrive que les métiers changent de titre; le petit métier devient un grand métier, le grand métier n'est plus qu'un fort petit métier. Quel homme c'était autrefois que le premier veneur! le grand aumônier! le maître des cérémonies! Quel grand commerce aujourd'hui que celui de M. Fumade, le marchand de briquets phosphoriques, celui de M. Hunt le fabricant de cirage! Le décrotteur ambitieux fait orner son magasin de glaces et de gravures. Dans une rue du Marais, sur un large écriteau vous pourrez lire cette inscription en grosses lettres: *Dutocq fils, successeur de son père, fabricant de sacs en papier.*

C'est un métier d'ouvrir la portière des voitures à la sortie

des spectacles; c'est un métier d'accorder un piano; le pauvre diable entre dans le salon, il ouvre l'instrument fatigué de sonates, il donne le ton aux notes discordantes; il n'a pas d'instrument à lui, ce grand artiste; quand le piano est d'accord, il se livre en tremblant de joie au bonheur de faire un peu de musique; puis le valet de chambre arrive, on le congédie au milieu de son improvisation commencée; il est payé un peu moins cher que le frotteur, voilà tout.

Que voulez-vous? quelle est l'envie qui vous presse? Vous voulez une seule rose pour mettre à votre boutonnière, on vous vendra une seule rose. Vous avez de la violette pour un sou, au pont des Arts. Suivez le quai, vous aurez un volume in-8° avec la valeur de dix bouquets de violettes. Vous êtes peintre, vous avez besoin d'une belle figure: Mars ou Vénus, la beauté ou la gloire; voici Mars en guenilles, humble, triste contenance, qui crie, l'œil humide, les genoux troués; voici Vénus, taille élégante, blanches épaules, le sein qui bat, la main bien faite. Otez votre voile, ô déesse! montrez-nous ce sein fait pour l'amour; découvrez ces blanches épaules, étendez ce pied charmant; faites que je vous voie telle que vous êtes sortie du sein des mers, ô déesse! Vous prenez le dieu et la déesse à l'heure; cela vous coûte tout autant qu'une course de fiacre avant le nouveau tarif.

La science est au même taux que la beauté, la science et l'art abondent dans cette grande ville; elle regorge de professeurs de toutes sortes. Depuis les derniers et malheureux soulèvements de l'Italie, les maîtres d'italien sont à plus vil prix que les maîtres de latin et de belles-lettres; l'allemand se paie davantage; le Polonais est à rien, et franchement qui voudrait apprendre ta langue, malheureuse Pologne! En fait d'éducation, de professorat, et de science, je ne connais guère d'estimés et d'heureux que les danseurs. Il en a été ainsi dans tous les temps.

L'usure même, l'infâme usure s'est faite petit métier, pour dépouiller le malheureux plus facilement. L'usure se revêt d'une souquenille usée, elle prend la forme d'un épicier voisin

des Halles; elle prête six francs, pour toucher six francs cinq centimes à la fin de la journée; elle achète le papier du Mont-de-Piété, ce maître usurier, ce vil fripon, qui se cache sous le manteau de Tartuffe, et sur ce papier usuraire, elle trouve encore le moyen de voler quelque chose: ainsi, il n'est rien à Paris qui ne puisse se réduire à sa plus simple expression; voici de l'or, suivez l'échelle décroissante, vous arriverez au billon; voici la religion catholique! vous avez les saint-simoniens; voici Saint-Sulpice, le grand temple chrétien, vous êtes à l'écurie de Châtel; voici le pape Clément XIV, vous arrivez à l'alcôve de madame Bazare la papesse; voici le Théâtre-Français, vous êtes à l'Ambigu; quel chaos! quel indéfinissable mouvement! vous allez d'un dieu à un escroc; d'un roi à un charlatan; du Mont-de-Piété à un huissier; de Talma à M. Marty; de l'Académie à la hotte du chiffonnier. O trois et quatre fois profanation!

Ce n'est pas que je mette l'honorable et illustre profession de chiffonnier au nombre des petits métiers. A Dieu ne plaise, mes maîtres, que je m'attire votre colère! Dans les petits métiers, le chiffonnier est au moins le premier. Le chiffonnier est le plus grand des industriels en petit: c'est un être à port grave, solennel, muet, qui dort le jour, qui vit dans la nuit, qui travaille, qui spécule la nuit; c'est le dernier être de la création qui fasse justice de tout ce qui se dit ou s'imprime dans le monde. Le chiffonnier est inexorable comme le destin, il est patient comme le destin. Il attend; mais quand le jour du croc est venu, rien ne peut retenir son bras, tout un monde a passé dans sa hotte. Les lois de l'empire, dans cette hotte immense, courent rejoindre les décrets républicains. Tous nos poèmes épiques depuis Voltaire y ont passé. Tout journal, depuis trente ans, s'est englouti dans cette hotte, après avoir dévoré tout ce qui s'était remis debout. La hotte du chiffonnier c'est la grande voirie où viennent se rendre toutes les immondices du corps social. Sous ce rapport, le chiffonnier est un être à part, qui mérite son histoire à-part. Le chiffonnier est bien mieux qu'un industriel, le chiffonnier est un magistrat,

magistrat qui juge sans appel, qui est tout à la fois le juge, l'instrument, et le bourreau.

J'ai oublié bien des petits métiers sans-doute. Il en est dont on ne parle pas, et que tout le monde sait. A mon sens, le plus petit des métiers consisterait à vendre la louange, s'il n'y avait pas encore un métier plus petit qui consiste à l'acheter.

JULES JANIN.

LES TUILERIES.

Lorsque je vis poser des planches pour enclore un certain espace du jardin public, devant le château des Tuileries, je craignis avec tout Paris, que l'on ne gâtât l'œuvre élégante de Philibert de Lorme et de Jean Bullant. Les planches sont tombées, et je reconnais en avoir été quitte pour la peur. Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? un jardinet dont l'apparition m'a fait cependant assez de plaisir. Puisqu'il n'est jamais question de Dieu, de la Providence, de la religion dans les discours du trône, dans les discussions de la tribune, dans le préambule des lois; puisque la postérité ne saura si nous étions athées, déistes, païens, chrétiens, catholiques, protestants, saint-simoniens, l'an de merci 1831 du juste-milieu, je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois, comme devant un presbytère, un petit parterre de curé, ou plutôt d'abbé à gros bénéfices: cela sent du moins les anciens jours. Fortunat nous apprend que la reine Ultrogothe avait dans Paris un boulingrin dont les gazons étaient semés et tondus de la main de son royal époux, Childebert I, fondateur de l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'empereur très-chrétien Charlemagne voulait que l'on cultivât, dans ses jardins, toutes sortes d'herbes, à savoir: des lis, des roses, du fenugrec, de la sauge, des coloquintes, des citrouilles, de la barbe de Jupiter, etc.

Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est: Lilium, rosas, fœnigræcum, salviam, coloquintidas, pepones, Jovi barbam, etc. Louis XIV, parlant de Charlemagne, disait que les princes de sa maison (de la maison de Louis XIV, dans laquelle il comprenait Charlemagne) avaient toujours pensé que la limite naturelle de la France au nord-est et au nord, était la rive gauche du Rhin: la quasi-légitimité n'a pas la prétention d'aller planter ses choux jusque là, mais elle tient à l'hortolage intérieur de Karles-le-grand, toutefois en supprimant les lis.

Le verger du Louvre, sous Louis-le-Jeune, était orné d'une vigne. Charles V avait, sur les bords de la Seine, un clos de vingt arpents, avec des tonnelles et des berceaux; nous préférons maintenant les boutiques. Sous François 1er les orangers décoraient le *délicieux désert* de Fontainebleau. Liébaut et Nisault, agronomes et médecins, lesquels conseillaient de rendre les fruits purgatifs, en les arrosant avec des drogues purgatives, eurent enfin pour successeur La Quintinie, qui établit les potagers de Versailles, et Le Nostre, le jardin des Tuileries. „Vous connaissez la manière de Le Nostre, dit madame de „Sévigné; il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien. „Il a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on „s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour „cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades, „toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets. „C'est assurément la plus enchantée nouveauté qui se puisse „imaginer. On a fait revenir le printemps.“

Avant les travaux de ce grand artiste, le jardin des Tuileries ne tenait point au château; il en était séparé par une rue assez large: il avait à l'ouest les murs de la ville et le clos de maître Renard où venaient boire les élégants de la cour; au midi, le long de la rivière, l'hôtel de mademoiselle de Guise, une maison donnée au Poussin, et la porte de la Conférence; au nord, une suite de couvents. On trouvait dans ce jardin une volière, une garenne, une orangerie bâtie par Henri IV, un bois, un étang, un labyrinthe, un écho formé par une grotte en maçonnerie. Louis XIV vint: après avoir fait raccorder,

par Levau et d'Orbay, les masses de Ducerceau avec les constructions de Delorme et de Bullant, il ordonna à Le Nostre de planter le jardin que la suppression de la rue amenait au pied du palais. Écoutons parler Charles Perrault.

„Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter, et „mis dans l'état où vous le voyez: Allons, me dit-il (le ministre „Colbert), aux Tuileries en condamner les portes; il faut „conserver ce jardin au roi, et ne le pas laisser ruiner par le „peuple, qui, en moins de rien, l'aura gâté entièrement. La „résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. „Quand il fut dans la grande allée, je lui dis: Vous ne croiriez „pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus „petit bourgeois, a pour ce jardin: non-seulement les femmes „et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueillir aucune „fleur, mais même d'y toucher: ils s'y promènent tous comme „des personnes raisonnables: les jardiniers peuvent, monsieur, „vous en rendre témoignage: ce sera une affliction publique de „ne pouvoir plus venir ici se promener, surtout à-présent que „l'on n'entre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. Ce „ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il. Il y „vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie „pour y prendre l'air: on y vient parler d'affaires, de mariages „et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans „un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se „donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les „jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que „tous leurs enfants puissent s'y promener. Il sourit à ce dis„cours, dans ce même temps la plupart des jardiniers des „Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le „peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. Point „du tout, monseigneur, répondirent-ils presque tous en même „temps, ils se contentent de s'y promener et de regarder: ces „messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe „ne croit pas si aisément dans les allées. M. Colbert fit le „tour du jardin, donna ses ordres, et ne parla point d'en „fermer l'entrée. J'eus bien de la joie d'avoir, en quelque

„sorte, empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si „une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais „pas quand on les aurait rouvertes. Cette dureté aurait été „louée de toute la cour, qui ne manque jamais d'applaudir au „ministre, particulièrement quand il paraît y avoir du zèle pour „le plaisir du prince.“

Voilà ce que, sous le règne du grand roi, se disaient, en se promenant à travers le chef-d'œuvre récent de Le Nostre, le grand ministre Colbert et Charles Perrault, lequel avait donné à son frère l'idée de la colonnade du Louvre. Je ne sais pas ce que se disent, sous le roi-citoyen, les Colbert du temps et les Perrault du jour, à l'aspect du superbe saut de loup qui forclot les Parisiens d'une partie de leur promenade. Au surplus, du temps de Louis XIII et de Louis XIV, l'entrée du jardin n'était permise au petit peuple que le jour de la Saint-Louis; et, malgré l'assertion des jardiniers, des désordres graves arrivaient assez fréquemment. Sauval qui parle de cette promenade avant les plantations de Le Nostre, assure que le *labyrinthe* était célèbre par les *prouesses des amants*. Un jour la livrée se mit en goguettes: violant ses serments de fidélité (peccadille dont elle est coutumière), elle maltraita indécemment les grandes dames qu'elle servait, et qui prenaient leurs ébats aux Tuileries.

Bien que le dessin principal de Le Nostre soit demeuré, il a cependant été altéré dans quelques parties. La judicieuse et admirable idée de l'artiste, qui consiste à n'avoir planté le bois qu'à quatre-vingt-deux toises de la façade du palais, reste entière; mais dans le bois même se sont opérés des changements: les encadrements de charmille n'existent plus; une salle de spectacle remplacée par un jeu de mail, a été rasée; le pont tournant a disparu; Buonaparte a élevé ou achevé les deux terrasses en fer à cheval, ou à larges rampes orbiculaires qui terminent le jardin du côté de la place Louis XV; la grille qui le ferme du côté de la terrasse des Feuillants, au bord de la rue nouvelle de Rivoli, ne compte que peu d'années. Dans l'ancien plan, les deux massifs de marronniers étaient liés

au château par des ifs taillés en pyramides, mêlés aux vases et aux statues, et dont l'effet architectural était très-bon : les orangers, les lauriers-roses, les grenadiers en caisse, ne les remplacent, pendant l'été, que médiocrement.

Il y a loin de tout cela à notre jardinet ; mais soyons justes envers tout le monde ; ce jardinet qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air : il se présente avec quelque chose d'innocent et de bonasse propre à désarmer la critique. Qui sait même si des arbustes à fleurs et des groupes de marbre qui atteindront la base de l'architecture, sans masquer les portiques et les colonnes, n'auront pas quelque agrément ?

Toutefois ce parterre, en couvrant la pente de cinq pieds quatre pouces, que Le Nostre avait habilement divisée en deux terrasses parallèles, pour servir d'exhaussement et de gradins au palais, diminuera à l'œil la hauteur du palais déjà trop bas pour la longueur de sa ligne d'architraves. En tenant le spectateur éloigné, ce parterre empêche encore de voir le profil de l'édifice, et le détail des ornements des frises et des colonnes.

Quant à la symétrie, elle n'a jamais été complète dans le jardin. Les deux premiers bassins encadrés dans les gazons, n'ont point de correspondants ; la terrasse du bord de l'eau n'est point en rapport avec la terrasse des Feuillants. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de raser la première afin d'ouvrir une allée en face du pavillon de Flore, semblable à celle du pavillon Marsan, serait désastreuse. Au niveau de la rivière, les promeneurs ne la verraient plus ; ils ne jouiraient plus de la perspective aérienne et linéaire au-dessus de Chaillot et du Champ-de-Mars ; une grille le long du quai mettrait dans le jardin les boueuses et hideuses voitures de Saint-Cloud et de Marly avec leurs haridelles au long cou ; leurs carrossées de bœufs, et leurs cochers en bonnets de coton. Mieux vaudrait, selon moi, décorer la terrasse du bord de l'eau comme je l'indique dans le *Post-Scriptum* de ma lettre ci-après. Somme toute, si ces tripotages, ces dérangements mesquins, ces

fantaisies de guinguetiers, laissaient jusqu'à minuit un étroit passage aux piétons, entre les cuisines de S. M. et les marguerites de son architecte, il y aurait reconnaissance d'un droit, et légère compensation aux quelques cent mille francs que les contribuables paieront en dernier résultat pour cette bourgeoise besogne.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des plans pour l'embellissement et l'agrandissement des châteaux du Louvre et des Tuileries. Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, auteur des mémoires de Gaspard son père, est un des hommes de la fin du seizième siècle qui ressemble le plus aux hommes du dix-neuvième. On trouve dans ces mémoires d'un ligueur et d'un gentilhomme mécontent, la plupart des idées modernes sur la France, sur la liberté et sur la société en général. Il parle de tout et à propos de tout. Ce qu'il dit sur le Louvre et les Tuileries est trop curieux pour ne pas citer le passage tout entier.

„Si le Roy Henry quatre eust vescu, aymant les bastiments „comme il faisoit, il pouvoit en faire un remarquable, achevant „le corps-de-logis du Louvre, dont le grand escalier ne marque „que la moitié, et au bout d'iceluy faire une mesme gallerie „que celle qui est à la sortie de sa chambre en tirant vers „Sainct-Honoré, et depuis-là, faire une pareille gallerie que „celle qui regarde sur la rivière, qui allast finir entre le „pavillon des Tuileries qui n'est pas faict, et l'escuyrie, et au „lieu de gallerie s'y pouvoit construire des logis pour loger „des ambassadeurs, et ruinant toutes les maisons entre les „deux galleries, le Louvre et les Tuilleries, se fust trouvée „une grande cour admirable, et au regard de la cour du „Louvre; l'autre moitié du corps-de-logis que celui où loge la „royne, et au costé du portail, proche du jeu de paume faire „une grande terrasse, de laquelle pourroit descendre par degrez, „comme d'un théâtre, les degrez deçà que delà du portail qui „seroit au mitan, qui contiendroit en longueur les deux tiers „de la terrasse; oster la chapelle de Bourbon et tous les „bastiments qui sont entre le Louvre et Sainct-Germain de

„l'Auxerrois, qui seroit la bienséance de la chapelle des roys, „ et se pourroit laisser la salle de Bourbon sans y toucher se „contentant de ceste grande place qui seroit depuis le Louvre „à Saint-Germain. Mais à la vérité, pour faire de tels basti- „ments, il faudroit que le Roy de France fust au moins „seigneur de tous les Pays-Bas, et bornast son estat de la „rivière du Rhein, occupant les comtez de Ferrette, de Bour- „gongne et Savoye, qui seroient les limites devers les montagnes „d'Italie, et d'autre part le comtez de Rossillon, et ce qui va „jusque proche des Pyrennées."

Toujours, comme on le voit, l'idée française des limites naturelles de notre patrie.

Et, puisqu'il est question de Saint-Germain-l'Auxerrois dans la lettre que M. l'éditeur des Cent-et-un réimprime, on m'assure qu'on n'a pas renoncé au projet vandale de démolir cet édifice si précieux à l'histoire de l'architecture. J'ai déjà attaqué ce projet*), et j'invite les artistes mes confrères à crier avec moi haro sur le barbare. Il faut, dit-on, dans la saison rigoureuse, donner de l'ouvrage aux maçons! J'aimerais autant proposer de donner de l'ouvrage aux peintres de l'Italie, en effaçant les fresques de Cimabuë, les tableaux de Massario, de Bellino, et du Perugin. Employez vos ouvriers à restaurer la basilique gothique, au lieu de la détruire, à remettre à neuf ses dentelures obstruées et noircies par la rouille du temps; jetez bas, comme je le propose, les maisons qui l'environnent; et puisque vous êtes en train de planter des arbres, entourez de pins et de chênes le monument des siècles; cela durera un peu plus que la mémoire des abatteurs de croix, des dévastateurs de l'Archevêché et des vendeurs à l'encan des vases sacrés de la chapelle des Quinze-Vingts. Est-ce une secrète impiété qui vous pousse à renverser un temple consacré au Dieu de vos pères? Chassez-en les chrétiens, et mettez-y des saint-simoniens, comme on y mit jadis des Théophilantropes; du moins le juste-milieu ne sera pas plus malfaisant que le Directoire: le premier est à la vraie monarchie, ce que le second était à la vraie république.

*) *Revue de Paris.*

LETTRE

A M. LE DIRECTEUR DE L'*ARTISTE* *).

Paris, 12 avril 1831.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10 de ce mois, et par laquelle vous voulez bien m'annoncer que vous comptez faire paraître ma triste figure dans la prochaine livraison de votre journal. Je n'ai aucun moyen de m'opposer à votre bienveillance ou à votre malice. Dans le premier cas, je vous remercie; dans le second, je rirai volontiers avec vous. J'accepte en toute modestie l'immortalité des quais et des échoppes, avec tant d'autres illustres, mes devanciers ou mes contemporains. Je n'ai à craindre qu'une de ces naïves et brillantes improvisations lithographiques de M. Devéria, qui m'enlèverait à cette immortalité pour m'en donner une autre moins méritée.

Puisque nous voilà en correspondance, monsieur, permettez-moi de vous parler de quelque chose qui me tient plus au cœur que mon portrait. J'ai lu dans votre journal un judicieux article au sujet des changements que l'on prétend opérer dans le château des Tuileries. Des réclamations se sont élevées de toutes parts; chacun a cru pouvoir proposer son plan. Voici, monsieur, sans autre préambule, quel serait le mien, si j'étais architecte du roi.

J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon de Flore et le pavillon Marsan au palais de Philibert de Lorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au-delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif. Je raserais les toits de cet édifice qui se couronnerait de ses balustrades, en

*) L'éditeur a pensé que la reproduction dans le *Livre des Cent-et-un* de cette lettre de M. de Châteaubriand était une bonne fortune pour le lecteur et pour son livre. L'illustre auteur, en la lui envoyant, a bien voulu la faire précéder de ce qu'on vient de lire. (*Note de l'Editeur.*)

diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli, trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries; pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de de Lorme et de Bullant, et l'on viendrait toujours, en passant le Pont-Royal, se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégantes architectures se jouant au milieu des arbres.

Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade, au-delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'Arc de triomphe dans le jardin même: trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui emcombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf, et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister

comme mesure et échelle de l'art et des siècles, en face de la colonnade du Louvre.

A l'ouest, au-delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madelaine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde: et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour les embellissements de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries, s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal: ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert de Lorme? Un musée de choix, où je dépose nos

plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne: nous n'aurions plus rien à envier aux villas Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

P. S. Je n'ai pas fini, monsieur; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.

NÉCROLOGIE.

La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardents; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si long-temps, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes; cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur; celui qui a le mieux jugé les évènements de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités; le type de 1830 et de 1831; le masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues; l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pendant les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consomption, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savants pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de „révolution rentrée."

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa

porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les rues; et, tout de suite, on l'a oublié, aussi complètement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'insurrection, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-temps avant d'avoir rendu l'âme et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir ses carreaux des cris: „Vive Mayeux! honneur à Mayeux! nous „voulons notre Mayeux!" peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé, ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je voudrais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langui seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par la solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquieu, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son

église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fît plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentiments d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui, apprendra aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protestations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous fait par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections, à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse; il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son temps, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à-peine un nom, un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'Œdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon cœur au fond; il le craignait également pour sa mémoire. Dans ses derniers moments il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôts doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique une place chez le libraire Terry, dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu

Mars, ou sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, *les Intrigues des grisettes*, *l'Amour à l'encan*, *le Paravoleur*, et l'*Art de rendre les femmes fidèles*. Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une Contemporaine*. L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats! Hélas! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance de gloire ne sera pas trompée; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor-Napoléon-Louis-Charles-Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789. pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayé par le bruit du canon et de la mousqueterie, fut délivrée avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet évènement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait long-temps nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il prit ce nom, nous a souvent montré son père qu'il disait reconnaitre au septième étage du bronze en spirale qui tournoie, chargé de héros et de victoires, jusqu'au faite de la colonne. Enfant de la révolution, comme disent nos candidats politiques, il se trouva donc jeune homme et orphelin sous l'empire. Comme son infirmité l'exemptait de la conscription, ce qui fut constaté successivement

en huit années par treize conseils de révision, aucune inquiétude personnelle ne vint le gêner dans son enthousiasme pour les exploits militaires. Il ne parlait que batailles, assauts, marches forcées, villes prises, royaumes confisqués. Il comptait les morts de l'armée ennemie par milliers, les prisonniers par divisions, les canons et les drapeaux par centaines; il exagérait les bulletins. Et puis chaque jour il voyait dans sa ville des monuments s'élever, des rues s'élargir, des quais se dresser, des ponts s'appuyer sur les deux rives de la Seine. On lui donnait des fêtes, des feux d'artifice, des spectacles gratis, des revues, où il faillit maintes fois être étouffé. On rehaussait, par dessus toutes les nations du monde, le peuple parmi lequel il était confondu, et lui, se hissant sur la pointe des pieds, criait avec sa voix gutturale: „J'en suis, de la grande nation." Il était donc fier, rayonnant, enivré. De plus, comme son quartier manquait de garçons, les filles ne le regardaient pas avec trop de mépris; et vous connaissez son faible!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se maria, il reçut une dot avec laquelle il forma un établissement avantageux. C'est lui qui le premier eut l'idée de nettoyer la chaussure des passants en les faisant asseoir commodément, à l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plaît, de se fâcher contre la grande armée?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les

Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevarts; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain à brosser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amusèrent infiniment et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne se fait pas sans crotter ses bottes, lui avaient rapporté quelque argent. Il monta d'un degré; il n'était qu'artiste, il se fit négociant: la progression fut observée. Il ouvrit un magasin d'objets divers à vingt-cinq sous la pièce. Il eut sa patente; il ne lui manquait plus que deux cent soixante-quinze francs de contributions à payer pour être électeur: je crois qu'il le serait aujourd'hui. Il se mit à lire le journal, à parler politique. Frondeur de son naturel, il ne pouvait tarder à s'apercevoir que tout allait fort mal; et, comme il vit en même temps que ses profits n'en souffraient pas, il fit hardiment de l'opposition. Toutes ses vieilles tendresses se réveillèrent, et formèrent un bizarre mélange de regrets. La Liberté, dont son journal l'entretenait sans-cesse, prenait dans sa tête la forme de Napoléon. L'avènement de Charles X suspendit quelque temps son animosité. Car c'était lui, Mayeux, qu'un lancier refoulait brutalement lorsque le nouveau roi s'écria: „Plus de hallebardes,“ et le soir de cette journée, il voulut qu'on l'appelât Charles. Mais cette affection, née d'une caresse de prince, dura peu. La dissolution de la garde nationale l'exaspéra tout-à-fait, avec d'autant plus de raison qu'il n'en était pas.

Jusque-là Mayeux n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Son nom n'était guère connu que dans les ateliers de quelques peintres, qui avaient étudié sa conformation singulière, sa physionomie passionnée, la rauque vivacité de sa parole, la

plaisante hyperbole de ses discours, surtout son goût effréné pour le beau sexe, et qui composaient de tout cela des récits amusants, des scènes à faire pâmer de rire. Une fois on l'avait lancé sur le théâtre, et il avait pris la chose en homme d'esprit, non pas comme ces messieurs du comptoir, qui firent bêtement une émeute contre Brunet. Il était réservé à la révolution de 1830 de produire Mayeux dans tout son jour. Peu de temps auparavant, il avait reçu un outrage, que je ne puis dire sanglant, mais qui lui fit prononcer l'affreux serment de la vengeance. Tout ce qu'il m'est possible de raconter ici, c'est qu'un grenadier à cheval de la garde royale, haut monté sur ses bottes à l'écuyère, ne l'avait pas aperçu derrière une borne. La lithographie a recueilli ce fait. Aussi, lorsque la publication du coup d'état appela le peuple à l'insurrection, Mayeux descendit des premiers dans la rue. Devant l'amas de pavés qui le couvrait jusqu'à la tête, il vit passer tour à tour, à la portée de sa carabine, les lanciers à la longue pertuisane, les cuirassiers au justaucorps de fer, l'infanterie à la tête d'ours, et ces étrangers à l'habit écarlate qui deux fois sont venus chercher la mort dans nos révolutions. Il suivit les flots de la foule victorieuse, et vint se reposer aux Tuileries. Sur sept gendarmes tués, il en avait à lui seul abattu quarante.

Dès lors commença l'ère brillante de Mayeux, prôné, flagorné, choyé de toute part. Tout naturellement, et par instinct, il allait porter l'hommage de son triomphe au pied de la colonne, comme à l'autel du dieu dont il avait intérieurement nourri le culte pendant quinze années: on l'entraîna au Palais-Royal: un républicain essaya de le débaucher en route; car tout le monde voulait avoir Mayeux avec soi. C'était lui qui avait vaincu, lui dont on serrait affectueusement la main. En sortant de l'Hôtel-de-Ville, il crut emporter le programme dans sa poche. Tout fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il ferma sa boutique; il vendit toutes ses marchandises, presque pour rien, à un valet de la vénerie, d'autres disent à un musicien de la chapelle, qui se trouvait sans emploi, et se mit à faire bombance. C'est à cette époque qu'il faut placer toutes ces aventures galantes

que les dessinateurs ont fort indiscrètement révélées. Ce fut là son bon temps, ce qu'il se plaisait lui-même, car il savait un peu d'histoire, à nommer sa Régence.

Toutes ces fredaines, dont on a beaucoup augmenté le nombre, n'étaient, à proprement parler, que ses divertissements, que l'emploi récréatif du temps qui lui restait. Sa véritable occupation était la politique, la direction officieuse des évènements, l'entreprise volontaire et gratuite de l'opinion publique. C'était lui qu'on voyait toujours, ou plutôt qu'on ne voyait pas, pérorant au milieu des groupes, répandant la nouvelle du jour, excitant l'émotion dont on avait besoin, distribuant à propos, dans les rassemblements, un fait étrange, invraisemblable, absurde, comme il en faut pour être cru dans les temps d'agitation. C'est à lui qu'on doit l'invention des gendarmes déguisés en femmes, surpris par la police dans les premières émeutes. Cela faillit le brouiller avec un journaliste de ses amis qui eut la faiblesse d'en être jaloux.

Pendant un an, Paris tout entier ne vit, ne parla, ne pensa, ne jura, et cela dans tous les sens du mot, que par Mayeux. Mayeux voulait ceci, Mayeux disait cela, Mayeux ne voulait pas, Mayeux blâmait, Mayeux approuvait; il fallait, avant tout, contenter Mayeux. L'universalité de ce personnage fut telle, qu'on douta de son unité. On ne pouvait pas croire qu'une seule tête suffît à tant de mouvements, une seule volonté à tant de caprices. On avait vu Mayeux dans l'émeute, on l'avait vu contre l'émeute; ici avec un chapeau gris, là avec un bonnet à poil; attendant de pied ferme la République sur la place Vendôme, et courant les rues à la suite de la République; brisant des réverbères, et bivouaquant la nuit dans le Palais-Royal; criant „Vive la Pologne,“ et mettant les Polonais au violon. Et pourtant c'était toujours le même Mayeux, crédule et mobile, tour à tour républicain, bonapartiste, juste-milieu; dans la foule, turbulent et goguenard; dans les rangs, intrépide et ferme; aux assises, témoin à décharge pour les séditieux qu'il aurait éventrés la veille.

Vous avez vu qu'il était garde national; il s'était inscrit dès

le commencement à la mairie de son quartier. Il aimait à se parer de l'uniforme. Il fut le premier qui porta, en petite tenue, le chapeau à la Bonaparte; et, lorsqu'on voulait l'en railler, il répondait avec quelque amertume „qu'il avait vu des „gens qui ne le valaient pas se donner les airs de singer le „grand homme.“ Notez bien qu'il ne voulait parler ni de M. Gobert, ni de M. Frédérick, ni de M. Cazot, ni de M. Edmond, ni de M. Francisque, pour lesquels, au contraire, il professait une véritable admiration. Dans les premiers jours de la formation, on ne chicanait personne sur sa taille, non plus que sur sa position sociale. Bossus et prolétaires, tout le monde était admis à faire patrouille, à passer la nuit, à recevoir l'averse, à ramasser les bandits et les vagabonds, à faire l'office de la garde, de l'armée, de la gendarmerie. Mayeux avait même été nommé caporal par acclamation. Bientôt il fut question d'épuration, de triage. Mayeux remarquait que, depuis quelque temps, on ne le commandait plus pour les postes d'honneur, pas même pour les écuries de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On le reléguait toujours à la mairie, avec les bisets: c'est là que je l'ai connu. Enfin, son capitaine, qui avait obtenu la croix d'honneur uniquement parce qu'il avait Mayeux dans sa compagnie, du moins ne lui connaissait-on pas d'autre titre; son capitaine, qui lui devait peut-être la double épaulette dont il était si glorieux, lui fit entendre poliment que sa présence jetait l'hilarité dans les rangs; que ses saillies nuisaient à la gravité du corps-de-garde; que dernièrement un auguste personnage, âgé de sept ans, n'avait pu garder son sérieux en le voyant; qu'enfin il y avait eu, dans la troupe de ligne, quatre-vingt-deux soldats mis à la salle de police pour avoir ri sous les armes lorsqu'il défilait à la parade; ce qui devenait fort grave à cause des évènements de Lyon.

En conséquence, pour le bien du pays et pour la tranquillité publique, au nom de cette révolution qu'il avait si vaillamment servie, on l'invitait à se retirer, à ne se montrer que le moins possible, à demeurer tranquillement chez lui. Mayeux résista; il voulut être jugé. On l'appela devant le jury de révision,

présidé par un juge de paix, qui doit se connaître parfaitement au service militaire. Il fut, tout d'une voix, rayé des contrôles. J'aurais bien voulu être à sa place; Mayeux ne pensait pas comme moi. Le sergent-major lui fit redemander son fusil, arme excellente, fournie par le gouvernement, qui lui avait coûté 27 francs pour la mettre en état. Cela fut le dernier coup, le coup mortel pour le pauvre Mayeux. Et ce qui compléta son désenchantement, ce fut de voir que personne ne s'intéressait à sa disgrâce, qu'aucun passant ne s'inquiétait de lui dans le galerie Véro-Dodat, où sa place se trouvait déjà prise. Au bout de trois semaines il n'était plus!... Que Dieu lui fasse paix! que la terre lui soit légère! il a porté son fardeau en cette vie.

Mayeux laisse un fils âgé de dix-huit ans. Il ne s'était pas occupé de le pourvoir, comptant pour lui sur une place que lui avait promise le premier préfet de police nommé après la révolution. Ses instances allèrent en augmentant, et ses espérances en diminuant, de préfet en préfet, jusqu'à l'arrivée du sixième, qui le fit mettre à la porte. Le jeune homme avait cru que la victoire du peuple et les services de son père le dispensaient d'apprendre un métier, et il serait maintenant à la maison de refuge, s'il n'avait trouvé le moyen de s'enrôler dans la religion saint-simonienne, où, vérification faite de sa capacité, il a été admis à cirer gratis les bottes du pape.

A. BAZIN.

LES RÉVOLUTIONS.

HARMONIE.

I.

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche, et ne repasse pas!

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons,
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le Temps qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître:
Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même,
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité!
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu!
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles,
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme,
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse,
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière;
Ce n'est pas pour croupir sur ses champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son ame palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite,
Les cieux, les astres, les humains!

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie;
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhova d'un regard lève et brise sa tente;
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers en un souffle il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable
La chute éternelle du temps!

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris?

II.

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin,
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant;
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche ou du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon,
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon!
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux!
Là jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule,
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour*) où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
Et revit en la regardant,
Charlemagne en fait la grande ame
Dont il anime l'Occident;
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau,
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Le mors des tyrans ou des dieux,
Mais l'esprit par diverses routes
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

*) Le christianisme.

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu, Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancelle,
Et comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit: Marchez!

III.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois;
Et quand, après mille ans, dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois!

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons du soleil!

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova!

Que, dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans-cesse avec toutes les vagues!
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence?
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile!
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole!
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir!
Vous! enfants de celui qui l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;
L'esprit en renversant élève et renouvelle;
Passagers ballottés dans vos siècles flottants!
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs,
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer!

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

NOTE A LA PAGE 89.

On nous saura gré d'insérer dans notre édition consacrée à l'Allemagne, le morceau original de M. le Baron de Zedlitz avec la traduction qu'en ont tentée MM. Barthélemy et Méri.

DIE NÄCHTLICHE HEERSCHAU.

Nachts um die zwölfte Stunde
Verlässt der Tambour sein Grab,
Macht mit der Trommel die Runde,
Geht wirbelnd auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen
Rührt er die Schlegel zugleich,
Schlägt manchen guten Wirbel,
Reveil und Zapfenstreich.

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar einen starken Ton,
Die alten todten Soldaten,
Erwachen im Grab davon.

Und die im tiefen Norden
Erstarrt im Schnee und Eis,
Und die in Welschland liegen
Wo ihnen die Erde zu heiss;

Und die der Nilschlamm decket,
Und der arabische Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen 's Gewehr zur Hand!

Und um die zwölfte Stunde
Verlässt der Trompeter sein Grab,
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf und ab.

LA REVUE NOCTURNE.

A minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche
Battant la caisse bien fort.

De ses bras décharnés
Remue conjointement
Les baguettes, bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats péris ;

Et qui au fond du nord
Sous la glace enroidis,
Et qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie,

Et sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie ;
Ils quittent leur sépulture,
Leurs armes ils ont saisi.

Et à minuit, de sa tombe
Le trompette se lève et sort,
Monte à cheval et sonne
La trompe bruyant et fort.

Da kommen auf luftigen Pferden
Die todten Reiter herbei,
Die blut'gen alten Schwadronen
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weissen Schädel
Wohl unterm Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerdter empor. —

Und um die zwölfte Stunde
Verlässt der Feldherr sein Grab,
Kommt langsam hergeritten,
Umgeben von seinem Stab.

Er trägt ein kleines Hütchen,
Er trägt ein einfach Kleid,
Und einen kleinen Degen
Trägt er an seiner Seit'.

Der Mond mit gelbem Lichte
Erhellt den weiten Plan,
Der Mann im kleinen Hütchen —
Sieht sich die Truppen an.

Die Reihen präsentiren
Und schultern das Gewehr,
Dann zieht mit klingendem Spiele
Vorüber das ganze Heer.

Die Marschäll' und Generäle
Schliessen um ihn einen Kreis.
Der Feldherr sagt dem Nächsten
In's Ohr ein Wörtlein leis;

Das Wort geht in der Runde
Klingt wieder fern und nah:
„Frankreich" heisst die Parole,
Die Losung „St. Helena!" —

Diess ist die grosse Parade
Im eliseischen Feld,
Die um die zwölfte Stunde
Der todte Cäsar hält.

Alors sur chevaux aériens
Arrivent les cavaliers,
Vieux escadrons célébrés,
Sanglants et balafrés.

Sous le casque, leurs crânes blanchâtres
Ricanent, et fièrement
Leurs mains osseuses soulèvent
Leurs glaives longs et tranchants.

Et à minuit, de sa tombe
Le chef se lève et sort;
A pas lents il s'avance
Suivi de l'état-major.

Petit chapeau il porte,
Habit sans ornements,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire;
L'homme au petit chapeau
Des troupes revue va faire.

Les rangs présentent les armes,
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Défile tambour battant.

On voit former un cercle
Des capitaines et généraux;
Au plus voisin à l'oreille
Le chef souffle un mot.

Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine,
Le mot donné est: la France,
La parole : Sainte-Hélène.

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs-Elysées,
A l'heure de minuit
Tient César décédé.

On trouve chez le même éditeur:

CHOIX

DE MORCEAUX CLASSIQUES ALLEMANDS AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE ET DE MORCEAUX FRANÇAIS AVEC LA TRADUCTION ALLEMANDE (en regard). 150 pages in-8vo. cartonné. Ce volume renferme:

EXTRAITS TIRÉS DE L'ALLEMAGNE, par Mad. de Staël.
INTRODUCTION A L'HISTOIRE DU SOULÈVEMENT DES PAYS-BAS SOUS PHILIPPE II, par Schiller.
LES CATARACTES DE L'ORÉNOQUE, par A. de Humboldt.
UN SONGE, par Jean Paul Fr. Richter.
LA MORT D'HIPPOLYTE, par Racine.
EXTRAITS DE FAUST, de Goethe.
LA REVUE NOCTURNE, par M. de Zedlitz.
L'INSTABILITÉ. Provençal.





